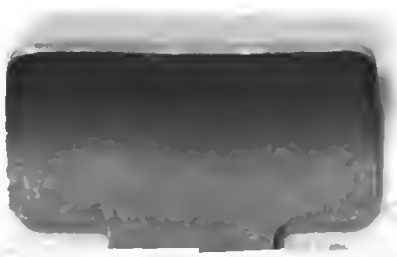
5
4
516
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •



LE CULTIVATEUR ANGLOIS.

TOME SEPTIÈME.

F VII
1501
42.
5.4.516

LE CULTIVATEUR ANGLOIS,

OU

ŒUVRES CHOISIES

D'AGRICULTURE,

ET

D'ÉCONOMIE RURALE ET POLITIQUE,

D'ARTHUR YOUNG;

Traduit de l'anglois par les CC. LAMARRE, BENOIST et BILLECOCQ; avec des Notes par le citoyen DELALAUZE, coopérateur du *Cours d'Agriculture* de l'abbé ROZIER.

Avec des Planches en taille douce.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,

Chez MARADAN, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, N°. 16.

IX. 1801.

VOYAGE

EN IRLANDE,

AVEC DES OBSERVATIONS GÉNÉRALES
SUR L'ÉTAT PRÉSENT DE CE ROYAUME.

Nobis in arto et inglorius labor. TACIT.

TOME PREMIER.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Les écrits relatifs à l'agriculture se sont multipliés dans presque toutes les parties de l'Europe; mais peu d'écrivains nous ont fait connoître l'état actuel de l'agriculture de quelque canton en particulier. On diroit que, jaloux d'innover, ils ont dédaigné de recueillir les leçons de l'expérience. On peut assigner plusieurs motifs de cette omission. Pour faire connoître l'agriculture d'une province, il faut absolument prendre la peine d'y voyager, et la plupart de ceux qui ont écrit de gros volumes sur ce sujet, l'ont fait sans sortir de l'enceinte de leur ferme, peut-être même de leur maison. On ne peut décrire avec quelque détail ce qu'on n'a jamais vu.

La composition de ces ouvrages méthodiques offre d'ailleurs plus d'attrait que les détails minutieux et peu amusans de l'agriculture ordinaire. Celui qui entreprend ainsi d'instruire les autres, comprend dans son écrit tous les sols, toutes les situations; ses vues sont vastes, son plan est bien

ordonné, complet, arrondi, et chaque lecteur y trouve quelque chose qui lui convient. Voilà pourquoi les *Corps complets*, les *Traités* généraux et les *Dictionnaires* d'agriculture ont parmi nous de grands succès; des théories presque toujours erronées, mais bien écrites, sont sûres de plaire, et *l'agréable* remporte le prix qui n'auroit dû être adjugé qu'à *l'utile*. Mais le lecteur qui cherche l'instruction, songe moins à son amusement, et l'écrivain qui ne s'est attaché qu'à la vérité, doit espérer que l'importance des faits qu'il a recueillis sera appréciée tôt ou tard.

Les détails de la simple agriculture sont arides et peu amusans; il n'est même guère possible de les rendre intéressans par les ornemens du style. Les façons que le paysan donne à sa terre, les engrais avec lesquels il la fertilise, les quantités de semences diverses qu'il lui confie, et les produits dont elle paye ses travaux industrieux, tous ces articles d'économie rurale, si l'on croit devoir les parcourir, forment, dans le récit, une série de répétitions qui fatigue l'imagination et l'oreille. Ces articles sont cependant la base d'un grand édifice. Le récit en peut être sec, mais ils sont importans, puisque c'est de la réunion de ces particularités que dépendent la ri-

chesse, la prospérité et la puissance des nations. Les détails minutieux de la culture d'un fermier sont autant d'anneaux de la chaîne qui lie ses intérêts à ceux de l'état. Les rois ne doivent pas oublier que la splendeur de leur trône n'est que le produit des sueurs du paysan industrieux et [illegible] l'humanité, sont également [illegible] puissance au soin que prend le [illegible] conserve et protège ver ses champs. Le monarque de ces trois royaumes doit savoir, lorsqu'assis sur son trône à Westminster, il ne voit autour de lui que pompe et magnificence, que le plus pauvre des paysans d'Irlande contribue, pour sa part, à cet appareil de grandeur (1).

(1) Qu'un souverain soit économe, tout le monde le couvre de ridicule, ceux même auxquels il importe beaucoup qu'il mette l'ordre le plus rigoureux dans sa dépense. Qu'il soit généreux, ceux même qui ont part à ses bienfaits le nomment prodigue, parce que toutes les grâces ne tombent pas sur eux. Dans un souverain, l'économie et la générosité peuvent être des vices, comme elles peuvent être des vertus. S'il donne sans discernement, il prodigue; s'il épargne sans motif, il est avare; mais s'il épargne afin de soulager les contribuables, il est économe prudent. S'il donne pour récompenser, alors c'est un législateur éclairé qui sait distinguer le mérite. Les talens naissent sous les yeux de ceux qui gouvernent; c'est à eux à les diriger vers un but d'utilité publique : ils y parviennent en les récompensant de manière à les encourager. Après les dépenses nécessaires pour maintenir les lois dans toute leur vigueur, à assurer à chaque individu sa propriété, à la défendre de ses ennemis; voilà quel doit être la destination de ces trésors immenses que le peuple amasse par son travail, et dont il donne une partie par ses contributions.

S'il est vrai que telle soit l'importance de ces mobiles presque imperceptibles de la grande machine de l'état, il faut espérer qu'il se trouvera encore des hommes qui, pour les connoître et les comprendre, sacrifieront l'amusement au desir de s'instruire. Une connoissance [illegible] agriculture tablement utile [illegible] dans tous ses rapports d'utilité peuvent être les préceptes, les maximes, les leçons de conduite, si l'on ne connoît pas bien précisément quels sont les maux auxquels il faut remédier, les usages pernicieux qu'il faut combattre et proscrire. Sans cette connoissance indispensablement nécessaire, les représentations des plus habiles théoriciens portent à faux et manquent le but. Celui de tout écrivain en économie rurale doit être d'améliorer; mais avant de l'entreprendre, il faut connoître ce qui est. En lisant des livres d'agriculture-pratique, j'ai souvent regretté que le premier chapitre de l'ouvrage ne fût pas une description claire et détaillée de l'agriculture en usage dans la paroisse ou le canton habité par l'auteur.

Pour généraliser ces connoissances locales et en compléter le tableau, il faudroit que toutes les personnes instruites et qui pratiquent l'agriculture, voulussent écrire et publier un compte

exact de tout ce qui se trouve dans l'enceinte de leur sphère d'observation ; mais l'expérience des siècles nous a fait voir jusqu'à quel point l'on doit s'attendre à voir ce projet se réaliser. S'il l'eût été, les notes que j'ai jusqu'à présent recueillies et publiées, seroient parfaitement inutiles. Un homme qui auroit étudié attentivement, pendant plusieurs années, l'agriculture d'un seul canton, auroit bien plus de facilité pour s'en procurer les détails exacts et circonstanciés, que n'en peut avoir un voyageur.

Mais comme il n'existe encore chez nous rien de semblable, les relations que j'ai plus d'une fois offertes au public, peuvent avoir leur utilité ; elles ont été prises sur les lieux mêmes, recueillies de la bouche de cultivateurs qui résident dans les cantons qu'ils décrivent. Que ces relations soient parfaites, c'est à quoi l'on ne doit pas s'attendre ; elles sont meilleures ou moins bonnes, selon que la personne qui les donne a plus ou moins de sagacité, de connoissances et d'expérience. Lorsque, dans les notices qui m'ont été données par plusieurs personnes, il s'est trouvé quelques différences d'opinions, j'ai toujours tâché de les concilier avant d'écrire ma notice ; et lorsque la chose ne m'a pas été possible, j'ai pris le *medium* des sommes ou des quantités contestées.

Dans un pays où l'hospitalité est une vertu si générale, où les *gentlemen* des campagnes ne peuvent être autre chose que cultivateurs, il ne m'a pas été difficile de me procurer les informations que je desirois ; mais je ne les ai pas toutes puisées à cette source. Plus d'une fois j'ai appelé à nos consultations de simples fermiers. Je n'ai point négligé de recueillir quelques éclaircissemens parmi les habitans des chaumières, ni d'examiner leur situation et leur manière de vivre. Cette partie de mes observations est, à mon avis, une des plus importantes. Nous connoissons assez bien quelle est, en Angleterre, la situation des pauvres; mais nous ignorons à peu près ce qu'elle est ailleurs. Un des principaux objets d'un voyageur doit être de savoir s'ils sont dans l'aisance ou dans l'oppression; puisqu'on peut tirer de là une foule de conclusions relatives au gouvernement, à la richesse et à la prospérité nationale.

Personne ne peut nier que l'agriculture de ces deux îles, considérée sous le rapport de la politique, dans l'état actuel de l'Europe, ne soit de la plus haute importance. En ce moment, nous sommes, à la vérité, en guerre avec la France; mais je pense que l'instant approche où toutes les parties occidentales de l'Europe sen-

tiront la nécessité de s'unir plus étroitement que jamais. Si la scène qui vient d'anéantir Dantzick devoit se répéter maintenant à Hambourg et à Amsterdam, je ne vois pas qui pourroit s'y opposer ou réclamer contre l'usurpation. La puissance de la France a été long-temps en déclinant; et tandis qu'elle s'occupe moins d'entretenir son armée que de se faire une marine, les libertés de l'Europe sont sérieusement menacées. Si le moment fatal arrivoit, tous les voisins de la France seroient intéressés à la seconder et à la soutenir. Combien ces diverses puissances n'auroient-elles pas alors à regretter d'avoir épuisé leurs forces et leurs ressources à se faire la guerre entre elles, au moment où elles en auroient le plus grand besoin. La France sentiroit alors qu'elle auroit dû donner toute son attention à son armée, et l'Angleterre, toute la sienne à sa marine, pour pouvoir résister, de concert, à ce que lord Chesterfield appelle ces *nouveaux démons*, que nous voyons s'élever en Europe; mais de quelque côté que puisse provenir le danger pour la Grande-Bretagne, lorsque d'autres puissances s'élèvent avec une force aussi incroyable, elle doit employer à se fortifier tous les moyens que lui offre la Providence, et il n'en est point de plus sûr pour elle que de porter dans les deux îles, à leur plus haut degré de

perfection, tous les arts relatifs à l'agriculture.

C'est en ce moment, sur-tout, que cette vérité se présente dans toute sa force. Le corps législatif d'Angleterre, depuis un siècle, a tourné tous ses soins et son attention vers le système commercial. Ses registres ont été grossis par une multitude de lois tendantes à l'encouragement des manufactures, du commerce, et au soutien des colonies (2). En quelques occasions, on a même négligé, en faveur du commerce, l'amélioration du territoire national. Cependant à cette même époque, on a pris une seule mesure à-la-fois grande et favorable à l'agriculture, qui est celle d'une prime sur l'exportation du blé; mais elle a été sacrifiée au système actuel, qui, grâces à la connivence de la loi avec les vues de certains hommes, n'est plus qu'un système constant d'importation. L'effet de cette fausse politique est de réduire le prix des produits de la terre en faveur de ces mêmes hommes dont les efforts, toujours excités par l'esprit de monopole, tendent directement à l'appauvrissement et à la ruine du royaume. Quiconque considérera attentivement

(2) Il n'y a rien de si impolitique qu'une protection exclusive. Tous les arts ont un but d'utilité qui leur est propre; le gouvernement doit donc les encourager: mais les encouragemens doivent être en proportion de leur utilité. C'est à la sagesse des gouvernans à faire ce discernement.

la conduite commerciale de l'Angleterre, trouvera que cette assertion ne contient rien de paradoxal.

L'administration des colonies a été totalement commerciale. On n'a vu dans ces utiles possessions que des moyens de trafic. L'esprit mercantile a pénétré toutes les opérations qu'on a pu entreprendre dans la vue de planter et de former ces établissemens; c'est lui qui, dans ses conceptions étroites, n'a jamais voulu voir et n'a jamais permis qu'on vît, dans ces vastes contrées formées pour être la résidence de quelques grandes nations, autre chose qu'un marché; c'est lui qui a tenu ces riches possessions tellement entravées dans des chaînes commerciales, qu'elles n'ont encore pu fournir que de foibles secours au gouvernement national. Si l'on eût adopté une meilleure politique, plus conforme à la liberté, elles auroient pu se soutenir elles-mêmes par les avantages d'un commerce libre, et en même temps payer, aisément et de bonne heure à l'état, de fortes contributions. Le gouvernement commercial a sacrifié ces ressources à l'accroissement des profits du monopole. On a été persuadé qu'il étoit impossible de retirer à-la-fois l'un et l'autre, jusqu'au moment où ces contrées, devenues populeuses et puissantes, refusèrent de se soumettre à des habitudes nouvelles, et que la jus-

tice réprouvoit. Il est absurde de dire que tels ou tels hommes, ou telle autre administration, ou tel premier ministre, ont occasionné la guerre d'Amérique. Ce ne fut ni l'acte *du timbre*, ni le rapport de cet acte; ce ne furent ni lord Rockingham, ni lord North, mais ce fut le funeste esprit de commerce et de monopole, qui crut pouvoir gouverner de grandes nations par les mêmes principes d'après lesquels un marchand régit sa boutique. C'est d'après ces mêmes principes que l'Irlande et les Indes sont encore aujourd'hui gouvernées. Sans le système du monopole, les taxes n'auroient jamais été un sujet de contestation, et l'Amérique seroit pour longtemps encore unie à l'Angleterre. Nos commerçans savoient bien que l'effet de la liberté du commerce eût été la continuation de l'union entre les deux nations.

Nous avons perdu d'immenses territoires; mais ce n'est pas seulement en cela que nous ressentons les terribles effets de l'intolérance mercantile: c'est à cette cause que nous devons encore attribuer, en partie, la dette nationale contractée pendant ces deux dernières guerres, qui ne furent entreprises que pour des intérêts commerciaux, et qui nous coûtent 100 millions sterling. Celle de 1740 n'eut point d'autre objet que la protection du commerce interlope; celle

de 1756 fut le résultat de la crainte que les François n'entrassent en concurrence avec nous dans les marchés d'Amérique ; la guerre actuelle, qui peut être aussi dispendieuse que les deux autres, est celui d'une résolution formée de conserver un marché qui nous étoit acquis. Nous n'avons de guerres que pour des marchés, pour l'intérêt des fraudeurs, pour le commerce, pour les manufactures. Cette énorme dette qui nous affoiblit, ces taxes que nous payons pour le plaisir de perdre treize de nos provinces, le risque que nous courons en ce moment, de perdre ou de ruiner l'Irlande, tout cela est l'effet de cette ancienne prédilection de notre gouvernement pour le système commercial.

Dire que le commerce et les manufactures sont nécessairement ruineuses, ce seroit outrepasser de beaucoup la vérité. Je pense même le contraire ; des manufactures nombreuses et un commerce florissant sont les meilleurs amis de l'agriculture, comme je l'ai fait voir avec plus de détails dans mon *Arithmétique Politique*. Le commerce est, sans contredit, une chose admirable ; mais un gouvernement purement commercial, et c'est tout ce que je veux dire ici, est le plus pernicieux de tous les gouvernemens. Protégez et encouragez les marchands et fabricans, secondez tous les efforts de leur industrie,

mais qu'ils ne soient point écoutés dans la législature. Jamais il n'est sorti de leurs têtes un plan qui n'eût pas le monopole pour objet principal. Rien n'a été aussi fatal à notre gouvernement que l'attention qu'il a constamment prêtée à leurs demandes et réclamations. Tout le mal que peut faire à son pays une législature influencée par des marchands, est aujourd'hui pour nous à sa pleine maturité, et je ne vois point sans étonnement, la jalousie qui dans toute l'Europe s'est élevée contre nous à l'occasion de notre commerce durant ces cinquante dernières années. Les autres nations ont pris de nous la manie mercantile. Elles ont attribué au commerce ce qui n'a été que l'effet d'un système de liberté généralement reconnu pour être le plus parfait qui soit au monde. Pauvres gens ! que ceux qui gouvernent les nations donnent à leurs sujets la liberté dont jouissent les Anglois, et bientôt on verra le commerce croître et fleurir entre les rameaux de cet arbre majestueux. C'est la liberté, et non le commerce, qui a élevé l'Angleterre à ce degré de grandeur. Le commerce et tout ce qui l'accompagne, ont été l'effet et non la cause de notre prospérité. Atteinte de la même manie, la France a négligé les avantages simples et faciles que lui offroit l'amélioration de son beau

territoire, pour courir après les profits bien plus précaires du commerce, et quelles ont été les conséquences de [illegible] l'émigration? Elle a eu, pour les intérêts de son commerce, des guerres qui ont épuisé ses ressources, hypothéqué ses revenus et affoibli tous les principes de sa force nationale.

Quand la fureur commerciale aura dissipé en Europe la moitié de la vraie richesse des Nations; quand elles seront devenues plus sages par l'expérience, il faut espérer qu'elles sentiront alors que le principe de leur grandeur consiste uniquement dans la pleine culture de leur sol. La richesse provenant de cette source, ne peut alors s'écouler au dehors; elle demeurera en sûreté, concentrée dans l'enceinte de leur territoire. Dans cette entreprise, rien alors ne peut exciter la jalousie des nations voisines: point de honteux monopoles; point d'injustes prohibitions; point d'impôts douaniers; plus de ces guerres perpétuelles, de ces dettes exorbitantes, de ces taxes ruineuses; l'agriculture n'entraîne point après elle tous ces fléaux malheureusement inséparables du commerce.

La conduite actuelle de l'Europe commerciale, si on la considère d'un œil philosophique, est une énigme inexplicable. L'Angleterre ayant monopolisé, d'après son système, le marché de

l'Amérique septentrionale, la France dans les transactions qui précédèrent la guerre de 1756, se montra [illegible] de notre puissance dans ces contrées; jalousie la [illegible] puissance de toutes celles que peut jamais concevoir une nation, comme l'expérience l'a prouvé. Ces deux puissances se sont fait la guerre pour un sujet purement commercial, et il leur en a coûté, entr'elles deux, plus de 100 millions sterling, à l'une pour être chassée du Canada, et à l'autre, pour perdre l'Amérique par l'insurrection. Est-il concevable que ceux qui gouvernoient alors ces deux royaumes, s'ils étoient d'humeur à dépenser une pareille somme, aient eu assez peu de génie pour ne pas aviser aux moyens de la dépenser, chacun chez soi, à encourager l'agriculture et les arts; à former des clôtures, à faciliter le cours de la navigation intérieure; à construire des routes et des ports, à défricher des terres, à dessécher des marais, à élever des édifices, etc.? Sous le ministère du duc de Choiseul, nous avons été sur le point d'avoir à soutenir une autre guerre commerciale. Nous faisions dans l'Inde un plus grand commerce que la France. Pour le contrebalancer, cette dernière puissance étoit prête à dépenser 50 millions sterl. de plus. Bientôt aussi l'Espagne prit de l'ombrage à l'occasion

de nos établissemens commerciaux sur un rocher, dont les plus grands produits consistoient en veaux marins et en pingouins. L'affaire ne pouvoit coûter moins de 5 millions, mais c'étoit une bagatelle, dès qu'il s'agissoit des intérêts du commerce. Aujourd'hui nous voilà engagés de nouveau dans une nouvelle guerre commerciale avec l'Amérique et avec les deux branches de la maison de Bourbon. En portant les choses au plus bas, la France, l'Espagne et l'Angleterre y dépenseront des sommes avec lesquelles ces trois gouvernemens auroient porté trois ou quatre de leurs provinces au plus haut degré de culture. Au lieu de faire tuer, dans cette querelle, trois ou quatre cent mille hommes qui laisseront trois fois autant de veuves et d'orphelins, ils auroient pu faire le bonheur d'un plus grand nombre encore de familles indigentes, et laisser à leurs enfans un riche legs d'aisance et de prospérité toujours croissante. C'est ainsi que, pour le seul intérêt du commerce, la malheureuse humanité est dévouée au carnage, à la pauvreté, à la ruine et à la destruction (3).

(3) Puissent ceux qui gouvernent lire ces réflexions, et les mettre en pratique, pour le bonheur de l'humanité, qui est si souvent victime des victoires les plus brillantes, et de l'ambition de ceux qui se font une fausse gloire de les remporter !

Ce fut le système commercial qui fonda nos colonies; les profits commerciaux les ont élevées; l'avarice commerciale les monopolisa, et l'ignorance commerciale nous engage aujourd'hui dans des guerres dont l'objet est de recouvrer des possessions qui ne valent pas intrinsèquement la poudre et les balles qu'on dépense à soutenir la querelle. La France et l'Espagne sont agitées de la même manie. Elles épuisent, comme nous, leurs ressources, ruinent leurs sujets, et tiennent dans un état déplorable de stagnation, toutes les parties de leur industrie, pour le plaisir de nous disputer les avantages éloignés, chimériques et précaires du commerce colonial.

Mais revenons à notre sujet. Les manufactures, le commerce et les pêcheries de l'Irlande, sont pour l'Angleterre des objets de la plus haute importance. J'ai pris, sur les lieux, des informations relatives à ces différentes parties, et je les tiens de personnes qui n'avoient aucun intérêt à m'en imposer, et n'en pouvoient conséquemment avoir l'intention. Elles diffèrent en cela de toutes celles qui sont trop souvent publiées dans des vues politiques et dont l'exactitude peut, avec quelque raison, être suspecte.

J'ose me flatter que, d'après ces informations, le

le point de vue général sous lequel je présente ici le royaume d'Irlande, est à la fois juste et nouveau. J'y donne l'explication d'un grand nombre d'idées erronées sur le taux des rentes, la richesse et l'importance de cette île. On y verra les progrès de la prospérité nationale, l'état actuel de cette contrée et le vaste champ d'amélioration qu'il reste à parcourir pour rendre cette possession aussi utile à l'Angleterre qu'elle doit l'être. Pour atteindre ce but, il suffira que l'Angleterre adopte un autre système de politique, et qu'elle encourage en Irlande l'industrie que jusqu'à ce jour elle a paru fort, attentive à étouffer sous le poids des entraves.

Après avoir parcouru la plus grande partie de l'Irlande, lorsque je crus devoir cesser de voyager, je sentis que, pour pouvoir rendre compte des particularités qui ne tiennent pas immédiatement à l'agriculture, il me manquoit un grand nombre d'informations sur le commerce, les manufactures, etc. qui ne se trouvent que dans des mémoires et autres écrits publics, et qu'on ne peut se procurer en voyageant. Pour les avoir, je fus, pendant quelque temps, en correspondance avec quelques amis résidens à Dublin; mais après avoir attendu près de douze mois, je pris le parti d'y retourner

moi-même. J'ai passé alors neuf semaines dans cette ville, constamment occupé à transcrire les comptes et registres publics, qui m'ont fourni, sur ces différens sujets, une foule de détails jusqu'à présent inconnus. Parmi les résultats de ces recherches, quelques-uns sont peu intéressans pour ceux qui ne résident point dans le pays ; mais je suis tellement convaincu de leur importance, tant pour l'Angleterre que pour l'Irlande, que je suis déterminé à les développer ici dans toute leur étendue, au risque d'encourir la disgrace de ceux qui ne lisent que pour leur amusement. On m'a fait plusieurs fois le reproche d'être, dans mes écrits, prolixe et peu amusant ; mais sur cela je suis dans la ferme persuasion, et je le déclare, comme je devrois peut-être le déclarer dans toutes mes Préfaces, que, si mes relations étoient amusantes, je croirois avoir mal rempli l'objet principal de mes Voyages, de mes travaux et de mes écrits.

L'agriculture est un art qui, à mon avis, doit, moins que tout autre, ses progrès au raisonnement : je ne connois pas une seule découverte, pas une méthode utile, qui provienne de cette source. Mais tout le monde sait que les résultats de l'expérience et les observations enregistrées, sont une source féconde de découvertes utiles. Il

n'existe point de peuple qui soit tellement en arrière de son siècle, qu'on ne trouve chez lui quelques bons usages à imiter, ou du moins quelques erreurs à éviter. Les décrire, c'est donner au public une série de faits, tous liés ensemble, dont la connoissance doit tôt ou tard être utile à ceux qui sauront les lire avec réflexion; mais ces descriptions sont assez monotones de leur nature, et tel est aujourd'hui le sort des ouvrages d'agriculture, que les plus misérables productions en ce genre, si elles sont écrites comme un roman, sont accueillies du public, tandis que d'excellens ouvrages, dénués de ces futiles ornemens, restent dans l'obscurité. L'*Agriculture* de M. Delisle, depuis plusieurs années, a obtenu avec peine les honneurs d'une seconde édition. Le *Traité d'Agriculture* de M. Hitt n'a point été réimprimé. Cependant il contient des faits plus précieux que n'en contiennent dix volumes des écrits qui ont eu le plus de succès. Les excellens *Essais sur l'Agriculture* de mon ancien et respectable ami M. Harte, n'ont point été réimprimés : tout cela fait voir que le bon ou mauvais accueil fait à un ouvrage par le public, n'est jamais un indice certain de sa juste valeur.

Quelle que puisse être l'opinion que l'on aura du

mien, je dois dire ici, qu'après avoir trouvé tant de facilités dans la politesse et l'obligeante hospitalité des personnes les plus distinguées de l'Irlande, si la situation de cette contrée n'est pas mieux connue de ceux qui liront cet écrit qu'elle ne l'a été jusqu'à présent, ce sera totalement ma faute, et que j'ai très-peu de bonnes raisons à alléguer pour ma justification.

VOYAGE
EN IRLANDE.

Le 19 juin 1776, arrivé à Holyhead, après avoir traversé et observé une partie de l'Angleterre et du pays de Galles, que je n'avois point encore vue, je trouvai le paque-bot le *Claremont*, capitaine Taylor, prêt à mettre à la voile. Après un passage fort ennuyeux de vingt-deux heures, j'abordai, le 20 au matin, à Dunlary, à quatre milles de Dublin, ville qui surpassa de beaucoup mon attente. Les édifices publics y sont magnifiques, un grand nombre de rues tirées au cordeau et les maisons bien construites. Le frontispice de la maison du parlement est d'une beauté noble et élégante, au toit près, qui paroît trop lourd. Les appartemens en sont spacieux, élégans et commodes, beaucoup plus que dans ce groupe de maisons qu'on voit à Westminster, amas informe et si peu analogue à la majesté du gouvernement dont il est la résidence. J'arrivai à temps pour y voir le lord Harcourt proroger le parlement, avec les cérémonies d'usage. Le collége de la Trinité est un bel édifice où se trouve un grand nombre d'étudians. On y

remarque la bibliothèque ; elle est belle et bien remplie ; la nouvelle maison du change est un édifice qui fait honneur à l'Irlande ; il a coûté 40,000 *l.* ; il seroit à desirer qu'il fût mieux situé. En un mot, tout ce que j'ai vu à Dublin m'a présenté l'apparence de la richesse, et cette ville m'a paru remplir complétement l'idée que l'on doit se former de la capitale d'une contrée florissante. Puisse l'intérieur du pays m'offrir également, dans la prospérité générale de ceux qui l'habitent, la source féconde et pure de cette magnificence ! L'on compte communément que la ville contient deux cent mille habitans ; mais je crois ce calcul exagéré. D'autres n'en portent le nombre qu'à cent quarante ou cent cinquante mille.

Le 21 juin, je fus présenté par le colonel Burton, au lord lieutenant, qui voulut bien entrer avec moi en conversation, relativement au voyage que je me proposois de faire ; il me donna quelques détails sur l'agriculture de plusieurs comtés de l'Irlande, d'après lesquels je jugeai qu'il devoit être un excellent cultivateur, sur-tout pour la partie des desséchemens. Je vis la maison du duc de Leinster ; c'est un édifice en pierres, fort vaste. La façade en est simple mais élégante, et le fronton léger ; la cour est ce qu'il y a de plus remarquable ; elle est spacieuse et magnifique ; les derrières de la maison sont aussi fort beaux. Dans la soirée j'allai à la rotonde, édifice circulaire de quatre-vingt-dix pieds de diamètre ; c'est une imitation du Ranelagh ; il y avoit un orchestre et des musiciens.

Les casernes sont vastes ; l'architecture en est

simple; elles sont divisées en plusieurs parties : la principale façade est d'une longueur immense. On peut y loger dix régimens.

Le 23 juin. — La maison du lord Charlemont à Dublin, est jolie et commode. Les appartemens en sont vastes et bien distribués. On y voit quelques bons tableaux, un, entr'autres, de Rembrandt, représentant Judas jetant à terre l'argent qu'il a reçu. Le crime et les remords sont exprimés avec beaucoup de force; c'est un très-beau tableau. Dans la même pièce est un portrait de César Borgia, par le Titien. La bibliothèque est un bel appartement d'environ quarante pieds sur trente, et d'une hauteur proportionnée. La lumière y est bien ménagée. Elle vient de la voûte, qui se termine en coupole, ce qui produit un fort bon effet. A l'un des bouts est une jolie antichambre, où l'on trouve une belle copie de la Vénus de Medicis, et à l'autre bout, deux pièces, dont l'une est un cabinet de peintures et d'antiques, l'autre un médailler. On voit aussi, à la place Merion, dans le cabinet de M. Robert Fitzgerald, plusieurs morceaux de ce genre, qui méritent l'attention du voyageur; c'est ce que j'ai vu de meilleur à Dublin. Avant de quitter cette ville, j'observerai que les maisons en général, sur-tout celles à deux étages, qu'ils appellent *two-roomed*, sont agréables et commodes. On me fit voir celle de M. Delatouche, dans Stephen's green, comme un modèle en ce genre : elle est d'un bon goût et bien bâtie.

Je fus à la maison de campagne du lord Charlemont, située à Marino, près de la ville. Il y a formé

une esplanade de gazon fort agréable, bordée, dans la partie la plus élevée, par des charmilles. Sur une éminence, on y a construit une salle de festin, qui est un des plus beaux édifices que j'aye encore vus. La structure en est élégante et légère. De cet endroit l'on découvre, sur un des côtés, des bois, et au-delà, le port de Dublin, qui, vu de ce point, ressemble à une belle rivière couverte de vaisseaux entrans et sortans. Sur un autre côté l'on voit un rivage couvert d'un grand nombre de maisons blanches, et au-delà, les montagnes de Wicklow. Une troisième partie de la perspective consiste uniquement en bois, et en échappées de vues. L'esplanade est fort étendue ; elle vient d'être mise en pré artificiel de trèfle blanc [*trifolium repens*] de trèfle rouge [*plantago lanceolata*] et d'autres bonnes plantes. De retour à Dublin, je pris des informations sur d'autres articles, tels que le prix des denrées, &c. ; les dépenses d'une famille, comparées aux prix de Londres, sont comme de cinq à huit.

Ayant passé, l'année suivante, plus de deux mois à Dublin, comme je l'ai dit dans ma Préface, je puis parler de certains faits plus pertinemment qu'un simple voyageur. Les informations que j'ai prises sur les prix des choses nécessaires à la vie, sont parfaitement exactes. A Dublin, le poisson et la volaille sont à fort bon marché. Les logemens propres et commodes, y sont à peu près aussi chers qu'à Londres. Nous trouvâmes ici une fort bonne pension pour deux guinées et demie par semaine. Il ne faut pas parler de la propreté ; le bas-

peuple n'a aucune idée de celle dont nous sommes si jaloux en Angleterre, tant pour les appartemens et la mise des personnes, que pour la cuisine. Il y a à Dublin fort bonne compagnie en hiver, durant les séances du parlement ; il s'y donne alors de grands dîners, et tous les soirs des bals, des soupers et autres divertissemens ; mais il arrive presque toujours que les appartemens sont trop petits, eu égard à la société qu'on y rassemble. Il y a à Dublin deux assemblées publiques, à l'instar de celles de Londres ; l'une se tient dans la rue de Fishamble, l'autre à la Rotonde. Ils ont aussi deux clubs de *Gentlemen*, fort bien réglés. On les nomme *le club d'Anthry* et le *club de Daly*. Dans ce dernier, souvent, on y joue très-gros jeu. L'excès cependant est, en général, moindre qu'à Londres. On a tenté, mais sans succès, d'y établir un Opéra italien, encore n'y représentoient-ils que des opéras-comiques. La Buona-Figliola, la Frascatana, il Geloso à cimento, y furent jouées, ou plutôt estropiées à plusieurs reprises. La salle, qui étoit presque toujours vide, étoit aussi très-froide.

Persuadé que, pour connoître la véritable situation d'une contrée, il n'est point de meilleure instruction que les débats parlementaires, je fréquentai souvent la galerie de la chambre des communes. Depuis que M. Flood a accepté la place de vice-trésorier d'Irlande, ses talens oratoires ont considérablement baissé. MM. Daly, Gralten, sir William Osborn, et le premier avocat Burgh, tiennent les premiers rangs parmi les orateurs Irlandois. Avant de terminer l'article de Dublin,

je remarquerai que la ville est très-peuplée, les passages étroits, les rues bourbeuses, la populace insolente, et qu'il est conséquemment difficile et désagréable de s'y promener.

Le 24 juin, je quittai Dublin, et traversai, en passant par Phœnix-Parc, un coin de pays fort agréable. On voit au-dessus et sur la gauche de la Liffy de magnifiques pâturages. C'est la plus belle partie des environs de Dublin. Je pris la route qui conduit à Luttrel'stown, à travers une campagne très-variée, en suivant les bords de la rivière. Luttrel'stown est une terre fort étendue; le vallon a quatre cents acres, mesure d'Irlande. En face de la maison est une esplanade en verdure, bordée de beaux bois, coupés par des chemins, dont quelques-uns ont quatre milles de long. Ceux qui conduisent de la grande route à la maison, suivent le bord d'un ruisseau qui roule sur un lit de pierres. On traverse des forêts épaisses et des côteaux au pied desquels on voit, ou l'on entend, mais peu distinctement, rouler les eaux de la Liffy. Ces bois sont fort étendus, et forment une promenade magnifique et solitaire à peu de distance de la ville. Lord Irnham et le colonel Luttrel ont ajouté aux beautés naturelles du lieu, celles de l'agriculture; ils ont tenu une partie de ces terres en labour, pour pouvoir les mieux mettre en pâturage. Il y en a déja cent cinquante acres, et plus de deux cents ont été desséchés avec beaucoup de succès, par le moyen des saignées couvertes, remplies de pierres. Ils en ont aussi pratiqué sous les routes, dans les endroits humides, et d'autres sur les côtés; excel-

lente méthode pour empêcher l'eau de séjourner contre la chaussée. On a beaucoup fait usage à Luttrel'stown, de gravier calcaire pour les améliorations (1). L'effet en a été tel que dans certains champs amendés avec ce gravier, il y a dix ans, l'herbe est aussi belle que s'ils venoient d'être fumés tout récemment. M. Macfarland, l'intendant de cette terre, tient, à quelque distance de là, une ferme qui est en fort bon état. Les fossés en sont larges, profonds et bien taillés; il en a desséché plusieurs parties. Il a beaucoup fait usage de chaux. Plusieurs expériences comparatives lui ont prouvé l'utilité de cet amendement. Son sol est un loam fort, humide et pierreux, sur une couche de pierres calcaires. Il met cent soixante barils de chaux par acre, au prix de 7 pences le baril, et trouve que cette amélioration dure autant que celle de gravier (2). Pour les prairies, il la mêle avec de la

(1) Tout ce détail annonce un sol argileux et fort humide, sur lequel un mélange de gravier produit toujours un bon effet : par cette expression du texte, *lime-stone gravel*, c'est la pierre dans son état naturel qu'il faut entendre, et non pas dans l'état de chaux. Un sol de cette nature est infiniment fertile par lui-même, et il a toutes les qualités requises pour la végétation, mais à un degré dont l'excès devient nuisible. Il faut donc, dans pareille circonstance, modifier ces qualités, c'est-à-dire, les faire concourir au but qu'on desire. La chaux et les engrais ordinaires n'auroient produit cet effet que momentanément et d'une manière imparfaite, parce qu'ils n'auroient pas assez divisé un sol trop compacte de sa nature, ni favorisé la filtration des eaux, dont la surabondance est aussi nuisible à la végétation, que leur défaut absolu, c'est-à-dire la sécheresse. Comme il ne s'agissoit que de diviser, et non pas d'augmenter les principes de la végétation, un mélange de gravier étoit indispensable. Ainsi, dans des terrains de cette nature, tout ce qui divise et dessèche est excellent.

(2) La chaux se mêle avec la terre; le gravier ne s'amalgame jamais

terre ; mais pour les terres labourables, il préfère de la mêler avec du gravier. Il achète à Dublin de la suie, qu'il répand sur son froment en avril, pour tuer le ver rouge. Cet engrais le tue en effet, et améliore en même temps la récolte. Il hache sa paille pour la donner aux animaux, et commence à labourer en automne : ses voisins ne suivent pas cette méthode. Il préfère de beaucoup, pour le labour, les bœufs aux chevaux. M. Macfarland m'a donné les détails suivans de l'état général de l'agriculture dans le comté de Dublin.

Les fermes sont d'environ 100 *l.* par an, plutôt au dessus qu'au-dessous ; quelques-unes vont à 300 *l.* Le sol est, à la surface, une argile jaune et pierreuse, de dix-huit pouces de profondeur sur un fond de gravier calcaire. En quelques endroits le fond est d'ardoise. Les rentes vont de 10 *s.* 6 *d.* à 3 *l.* 3 *s.*, et en *medium*, à 1 *l.* 11 *s.* 6 *d.* Le cours de récolte le plus ordinaire est : 1. jachère ; 2. froment, dont ils sèment un baril par acre, et en recueillent huit : 3. avoine ; ils en sèment deux barils et en recueillent de douze à vingt. Quelquefois aussi ils pratiquent le cours suivant : 1. jachère ; 2 froment ; 3. avoine ; 4. trèfle ; 5. froment ; 6. avoine. Ils labourent quatre fois pour le froment, mais une fois seulement, si c'est après du trèfle. Ils font paître leur trèfle toute l'année ; on n'y voit point de sainfoin.

Ils cultivent beaucoup de pommes de terre en

---

de façon à ne faire qu'une masse avec elle : ainsi, son effet, qui est de diviser, doit être plus durable.

billons de sept pieds de large, et les sillons de trois pieds et demi. Ils sont le plus généralement ouverts à la profondeur de dix-huit et vingt-quatre pouces, ce que l'on fait dans l'intention de ramener à la surface un peu de gravier calcaire. Ils fument toujours pour planter les pommes de terre. On en met sur un acre trois cent vingt charges de chariot à un cheval, ce qui fait cinq ou six charges ou un ton, sur une étendue de dix-sept pieds. Ils placent les pommes de terre sur du fumier, faisant un trou avec la bêche et le remplissant avec la pelle; ils font ensuite un autre trou et le remplissent de même. Les plants sont espacés de douze pouces; quatre ou cinq barils de pommes de terre suffisent pour planter un acre. On les sarcle, mais on ne les bine point. On les déterre avec la bêche, et la récolte en produit de soixante à soixante-dix barils. Les fermiers n'en plantent que pour l'usage de leur maison; mais ils donnent les petites bouillies à leurs cochons. Cette nourriture les engraisse à merveille, et le lard de ces cochons est très-beau. On a soin seulement d'y mêler un peu de lait de beurre et de recoupe, une semaine ou deux avant de les tuer. Ils font de même une bouillie de pommes de terre, qu'ils donnent aux volailles, en y mêlant un peu de lait. Elles se vendent, en *medium*, 20 *d.* le quintal. Les espèces qui rapportent le plus sont le *kidney* blanc et le *munster* blanc. Le gravier calcaire est l'amendement le plus ordinaire du pays; ils en mettent, par acre, trois ou quatre cents charges de chariot à un cheval; il dure de quinze à vingt ans, et fait beaucoup de bien à la terre, ce dont on s'aperçoit dès

la première année. La dépense de cet engrais est, en général, de 1 *l.* 11 *s.* 6 *d.* par acre ; ils l'épandent sur une jachère après qu'elle a été labourée une fois. Les fermiers envoient chercher à Dublin les balayures des rues, qu'ils répandent sur leurs prés. Les bons pâturages se louent 40 *s.* l'acre ; et de 40 *s.* à 10 *l.* dans le cercle de cinq milles autour de Dublin ; ce qui fait, en *medium*, 3 *l.* 8 *s.* ; la plus grande partie est fauchée pour fourrage. Une bonne coupe fournit, autour de Dublin, vingt charges, et dans le reste du comté, douze charges par acre. Un grand nombre de laiteries sont louées de 5 *l.* 15 *s.* à 6 *l.* 5 *s.* par vache. Le trayeur a du travail ; mais on lui entretient sur la ferme le nombre de chevaux nécessaire pour conduire le lait à Dublin. Une vache exige, en *medium*, pour sa nourriture d'hiver et d'été, le produit d'un acre et demi ; mais elle en exige moins dans les meilleurs pâturages : un acre alors lui suffit. Leurs vaches sont de l'ancienne race irlandoise; les vaches angloises ne donnent point autant de lait. Les leurs fournissent de quatre à six livres de beurre par semaine : le lait de beurre se vend de 4 à 6 *s.* le baril. Une bonne vache donne huit quarts de lait par jour, si elle en donne moins, le vacher la refuse. Le foin est leur nourriture d'hiver.

Il y a peu de cochons dans les fermes ; les paysans en nourrissent quelques-uns pour leur usage. Dans ce canton, ils achètent les bêtes à laine en juin ou juillet, et les vendent depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars. Ils achètent les moutons âgés de trois ans, au prix de 20 *s.*, et les revendent

1 *l.* 11 *s.* 6 *d.* ; ils leur donnent du foin. On attèle quatre bœufs à une charrue ordinaire, mais à celles qui sont plus fortes et dont on se sert pour croiser les sillons, ou pour y passer deux fois, ils en attèlent six, et font un demi-acre par jour. Ils estiment que, pour exploiter cent acres de terre labourable, un fermier doit avoir six bœufs et huit chevaux. Ils labourent avec la charrue forte, qu'ils nomment *goring* ou *cross plowing*, à neuf pouces de profondeur. Le prix du labour, de l'ensemencement et du hersage est de 16 à 20 *s.* par acre ; ils forment leurs champs en planches de quatre pieds de large. Ils évaluent à 9 *l.* par année l'entretien d'un cheval. Les fermiers ordinaires ne sont point dans l'usage de hacher leur paille pour la donner aux animaux. Ils nourrissent avec de la paille leurs bœufs de travail : ils ont plus de chevaux que de bœufs. On met ces derniers au travail, lorsqu'ils sont âgés de trois ans ; on les y tient jusqu'à l'âge de neuf ans, ensuite on les engraisse. Ils rompent leurs chaumes en mai ou juin. Ils estiment que, pour louer une ferme de quatre-vingts ou cent acres, il faut avoir 80 ou 100 *l.* Ils divisent ce chaptal de la manière suivante, sur une ferme de quatre-vingts acres :

	l.	*s.*	*d.*
Six chevaux, à 3 *l.* 3 *s.*	18	18	»
Quatre bœufs, à 3 *l.*	12	»	»
Quatre vaches, à 2 *l.* 10 *s.*	10	»	»
Deux cochons, à 18 *s.*	1	16	»
Quatre chariots irlandois.	5	8	»
Deux charrues.	1	1	»
	49	3	»

	l.	s.	d.
D'autre part.	49	3	»
Deux herses.	»	16	»
Harnois.	4	4	»
Ustensiles divers.	5	»	»
Ameublement.	5	»	»
Entretien de la maison la première année. . . .	6	»	»
Un valet, 4 *l.*, et un garçon, 2 *l.*	6	»	»
Une servante	1	10	»
Ensemencement de treize acres, en froment, à 20 *s.* par acre. — *Idem*, de treize acres, en avoine, à 16 *s.* l'acre,	23	8	»
	101	1	»

Le fermier emprunte ordinairement une grande partie de cette somme. Dans toute l'étendue du comté, la terre se vend, en général, la valeur de vingt-deux années de la rente. Depuis 1762 jusqu'en 1772, le prix de la terre alla toujours en croissant; mais ces trois dernières années il a baissé. On s'abonne par acre pour les dixmes. Pour le froment et l'orge, on paye 5 *s.* 6 *d.*; pour l'avoine, 2 *s.* 9 *d.*; près de Dublin, 5 ou 6 *s.* La plupart des paysans boivent le thé; on y consomme beaucoup de whisky et de tabac. Les baux sont de quarante-un ou de soixante-un ans; plusieurs sont à vie, et peuvent se renouveler à perpétuité. Le loyer d'une chaumière est de 26 à 30 *s.*, y compris un jardin à pommes de terre. Il ne se fait point d'émigrations qui partent de ce comté: ceux qui l'habitent sont, pour la plupart, de la religion catholique. Le prix du travail est de 10 *d.* par jour, et de 1 *s.* autour de Dublin. Creuser un fossé de six pieds de large, de cinq pieds de profondeur perpendiculaire et deux

deux pieds de large au fond, la pente sur un seul côté, coûte 2 *s.* 6 *d.* la perche Battre et vanner le froment, 9 *d.* le baril; l'orge, 6 *d.* et demi; l'avoine, 4 *d.* et demi (3).

De Luttrel'stown je vins à Saint-Wolstans, où le lord Harcourt m'avoit engagé à prendre ma résidence et à faire de là mes excursions à droite et à gauche.

Le 25 juin, à Killadoon, chez M. Clément. Il vient de faire bâtir une fort belle maison, autour de laquelle il a fait beaucoup de plantations d'arbres; tous ont prospéré. Je remarquai, entr'autres, le hêtre et le mélèse. M. Clément est aussi cultivateur : il a plusieurs fois cultivé des choux; il les a généralement employés à engraisser des moutons, ce qui lui a mieux réussi que s'il les eût engraissés avec des turneps. Il cultive en abondance des pommes de terre, non-seulement pour l'usage de sa maison, mais aussi pour en engraisser des cochons. Il les leur donne bouillies, sans aucun mélange de farines. Tous s'engraissent fort bien avec cette nourriture, tant les cochons *à chair* que les cochons *à lard*. Seulement il leur donne de

(3) Prix divers. — Pain, douze livres de quatorze onces, pour 12 *d.* Lard, 6 *d.* la livre. Lait de beurre, 1 *d.* et demi le quart. Lait nouveau, 2 *d.* le quart. Pommes de terre, 1 *s.* 6 *d.* le quintal. Chandelle, 5 *d.* et demi la livre. Savon, 6 *d.* Chauffage; les payaans le volent. Ardoise d'Irlande, 15 *s.* le mille; *idem*, angloise, 20 *s.* Chêne de construction; il est tombé de prix depuis dix ans. Orme, 1 *s.* 4 *d.* Hêtre, 1 *s.* Bois pliant, 8 *d.* Sapin, âgé de soixante ans, produit un ton et demi de bois de construction, de la valeur de 2 *l.* 2 *s.* Façon d'un mur de sept pieds de haut, et dix-huit pouces d'épaisseur. Construction d'une chaumière, 3 *l.* *Idem*, d'une maison de ferme et dépendances, pour quatre-vingts acres, 20 *l.*

l'avoine trois semaines avant de les tuer. Il a donné une attention particulière aux clôtures de sa ferme. Toutes les vieilles haies ont été abattues et de nouvelles replantées. Il a fait creuser des fossés doubles de six pieds de large et de cinq pieds de profondeur, avec une large levée de terre sur laquelle il a planté du bois. Je n'ai point vu cette idée exécutée en Angleterre aussi bien qu'elle l'est ici. Il a aussi desséché avec beaucoup de succès ses terres humides, par le moyen des saignées souterraines. Ayant remarqué, dans un de ses champs semé d'avoine, qu'une partie étoit incomparablement meilleure que tout le reste du champ, je lui en demandai la raison; et il m'apprit que cette partie avoit été ensemencée en avoine angloise; point d'autre différence. Son système d'éducation des bêtes à laine est d'acheter des brebis en septembre, au prix de 14 *s.* 6 *d.*, et d'engraisser agneaux et brebis. Il vend les agneaux 9 *s.* et les brebis 18 *s.* La valeur de la toison est de 4 *s.* Les brebis agnèlent au commencement de mars. Un fermier m'a dit que plus ils avoient les jambes longues, mieux on les vendoit à Smithfield. Singulier préjugé; mais l'Irlande n'est pas le seul pays où il existe; les habitans du Wiltshire en sont également entichés.

Le 26 juin, je déjeûnai avec le colonel Marlay à Cellbridge. Il s'est occupé d'agriculture depuis la la paix de 1763, époque à laquelle finit son service militaire en Allemagne. Ses terres sont fort bien cultivées; ses haies en bon état; ses fossés de cinq et de six pieds de profondeur sur six et sept pieds de large; ses levées plantées en bois. M. Mar-

lay fait mêler la terre sortie de ces fossés avec du fumier et de la chaux, et ce mélange est porté dans ses champs. Il a cultivé le grand chou écossois pendant deux ou trois ans. Ces choux pesoient, en *medium*, seize et dix-sept livres. Il les a employés à achever l'engrais des bœufs, après qu'ils avoient mangé l'herbe. Il a commencé à leur donner, en novembre, le produit de deux acres et demi. Les bœufs se sont fort bien engraissés; mais ayant employé beaucoup de fumier pour obtenir des choux de cette grosseur, il ne croit pas en avoir retiré un grand bénéfice.

TURNEPS.

Il en a semé tous les ans depuis 1763, et en a toujours eu de quatre à dix-sept acres. Il les a constamment semés par rangées, à différentes distances; mais la méthode qui lui a le mieux réussi est de les semer par doubles rangées, à douze pouces de distance, avec des intervalles de trois pieds, les récoltes bien binées au horse-hoe, à la houe, et sarclées. Il prépare la terre pour les turneps, avec de la chaux et du fumier. Dans ses belles récoltes il a eu des turneps pesant vingt-une livres, et tous pesoient huit livres chaque, l'un dans l'autre. Il en a le plus ordinairement nourri des bêtes à cornes qui avoient mangé l'herbe durant l'été. Il leur donnoit, tant avec l'herbe qu'avec les turneps, un peu de foin; ils s'engraissèrent complétement dans l'espace de quatre mois. M. Marlay a continué de cultiver des turneps dans le même terrain pendant six ans consécutivement, en ayant soin de

l'engraisser tous les deux ans; il eût mieux valu changer de terre.

POMMES DE TERRE.

M. Marlay les plante avec la charrue. Il trace à cet effet, des sillons à la distance de cinq pieds l'un de l'autre, et les remplit de fumier. Il place les semences sur le fumier et les recouvre avec la charrue; ensuite il les bine au horse-hoe deux fois, allant et venant. Il récolte vingt-trois barils de fort belles pommes de terre par acre.

TRÈFLE.

M. Marlay fait généralement usage de cette plante; il ne sème jamais de blé sans trèfle, et se loue beaucoup de cette méthode.

CHAUX.

Il en emploie beaucoup, la mêle avec de la terre, et l'épand même sur les terrains dont le fond est calcaire. Grand succès. Il la fait cuire lui-même; elle lui revient à 7 *d.* le baril. Il la laisse toujours séjourner sur la terre tirée de ses fossés, et la mêle ensuite avec cette même terre, avant d'y joindre du fumier.

DESSÉCHEMENS.

Il a desséché avec beaucoup de succès, par le moyen de saignées remplies de pierres, les parties humides de ses terres où les chariots les plus chargés n'enfoncent point. La récolte de deux années a payé la dépense.

LABOUR.

Il n'attèle que deux bœufs à une charrue, ce qui n'est pas l'usage du pays. Il a différentes charrues que lui a procurées M. Baker, et qu'il a fait venir d'Angleterre.

BÊTES A CORNES.

Trois vaches de Kerry lui ont donné, de la mi-mai à la mi-septembre, vingt-quatre livres de beurre par semaine.

M. Marlay m'a donné les détails suivans de l'agriculture la plus en usage aux environs de Cellbridge.

Les fermes sont le plus généralement de cent acres ; les baux sont de 20 à 100 *l.* Sol varié ; loams pierreux, graviers, argiles et carrières de pierres calcaires. Rentes, environ 1 *l.* 10 *s.* Cours de récoltes : 1. jachère ; 2. froment ; ils en sèment un baril et en récoltent sept ; 3. avoine ; sèment deux barils et en récoltent quatorze ; 4. avoine.

Ils labourent trois ou quatre fois pour le froment. Ils commencèrent, il y a trente ans, à semer des turneps ; mais les gens pauvres les voloient, et pour cette raison ils ont cessé d'en cultiver. Ils plantent beaucoup de pommes de terre, et leur méthode est d'ouvrir une tranchée pour cet effet. La dépense de la plantation coûte 3 *l* pour cette seule culture, faite à journées, et 2 *l.*, s'ils la font eux-mêmes. Les paysans qui veulent en planter payent aux fermiers 8 *l.* par acre, à condition que la terre sera bien fumée ; de sorte qu'on met jusqu'à

trois charges de chariot sur chaque perche carrée. Cette surabondance d'engrais absorbe tout le fumier des fermes, ce qui revient aux neuf dixièmes pour toute l'Irlande (4). Ils plantent les pommes de terre depuis le mois de mars jusqu'à la fin de mai. Ils les sarclent pour la plupart. Leurs récoltes sont, en *medium*, de cent barils par acre, de la valeur de 5 *s.* chaque baril ; ils sont tenus de rendre au fermier la terre complétement débarrassée au premier novembre. Il la laboure alors, la sème en froment, et en obtient de fort belles récoltes. La pomme de terre ronde est celle qu'ils estiment le plus, parce qu'elle dure jusqu'au retour des nouvelles. Au surplus, ils emploient peu la chaux ; leur principal engrais est le gravier calcaire, dont ils mettent trois cents charges de chariot sur un acre. Si ce gravier est tiré d'un fossé qui se trouve sur les lieux, il leur coûte environ 18 et 19 *s.* pour chaque acre. L'engrais durera bon pendant cinq ou six ans. (5) Les tenanciers mettent souvent leurs terres

---

(4) Méthode excellente, d'où il doit résulter les meilleurs effets; car cette abondance de fumier pailleux favorise singulièrement la végétation des pommes de terre qui exigent un terrain léger de sa nature, ou rendu tel par l'effet de la culture ; or, rien n'est plus propre à le produire qu'un fumier de cette sorte. Après cette récolte, celle qui lui succède réussit infailliblement, parce que le fumier est converti en bon terrain et que la terre est très-meuble par l'effet de la culture précédente. J'ai déja eu occasion de parler de la culture des pommes de terre selon la méthode irlandoise, dans l'*Economie rurale et civile*, et de la proposer pour modele aux cultivateurs qui s'intéressent aux progrès de la bonne agriculture.

(5) Il ne faut pas croire qu'il ne soit ici question que d'un gravier calcaire et sec, propre à amender les terres argileuses. Ce *lime-stone gravel* est la vase ou la terre qu'on sort des fossés qu'on nettoye ou

en pâturages ; mais ils ne savent rien de plus que la laisser se couvrir des végétaux qu'elle peut produire d'elle-même. Sur quelques-unes, le gazon est fort bon. Ils n'entretiennent qu'un très-petit nombre de vaches laitières ; ils préfèrent employer leur herbe à les engraisser. On trouve sur la rivière quelques bonnes prairies, dont deux acres suffisent à engraisser trois vaches et quelques moutons, et fournissent encore une certaine quantité de fourrage pour l'hiver. Leurs troupeaux de bêtes à laine sont quelquefois de trois et quatre cents. Ils achètent des moutons à demi gras, les tiennent dans le regain jusqu'à Noël, les mettent ensuite au foin et les revendent en février et mars. Ils les achètent de 18 à 20 *s.*, et les revendent de 30 à 35 *s.* Ils labourent avec des chevaux et avec des bœufs. L'attelage d'une charrue est de quatre bœufs ou deux bœufs et deux chevaux ; pour une ferme de cent dix-sept acres, ils estiment qu'il faut avoir dix chevaux et deux bœufs. Ils labourent à cinq pouces de profondeur, et font un demi-acre, ou trois quarts d'acre par jour. Ils forment leurs champs en billons de trois pieds de large. Ils donnent du foin à leurs bœufs de trait, quand ils travaillent. Le loyer d'un garçon, d'un cheval et d'un chariot est de 1 *s.* 6 *d.* par jour. Pour louer et monter

qu'on creuse. Or, quelle que soit sa qualité, elle doit produire un bon effet pour la culture des pommes de terre qui exigent un sol léger et bien remué. Le seul transport des terres produiroit à peu près le même effet, puisque dans cette culture l'objet principal est de faciliter l'extension des racines, afin que les tubercules qui y sont attachés puissent se multiplier et grossir ; ce qui n'arrive pas dans un sol trop compacte.

une ferme de cinquante acres, ils estiment qu'il faut avoir environ la somme de 72 *l.*, savoir :

	l.	*s.*	*d.*
Quatre chevaux, à 3 *l.* 3 *s.*	12	12	»
Trois vaches, à 3 *l.* 3 *s.*	9	9	»
Deux élèves, à 16 *s.*	1	12	»
Deux cochons, à 5 *s.*	»	10	»
Deux chariots, à 2 *l.*	4	»	»
Une charrue	»	6	»
Herse	»	5	»
Point de harnois	»	»	»
Pour dépenses diverses	1	»	»
Ameublement	1	»	»
Entretien de la maison, à 1 *s.* 4 *d.* par jour, durant une demi-année	12	»	»
Moisson, labour, &c.	10	»	»
Semences, dix barils de froment pour dix acres (*l.* 10 » »)			
Vingt, *id.*, pour dix acres, en avoine (6 » »)			
Cinq, *id.*, en méteil, pour cinq acres (3 » »)	19	»	»
	71	14	»

PRODUIT :

Trois vaches, fournissent cinq livres de beurre par semaine, du premier mai à la fin de septembre, fait cent livres à 8 *d.*	3	6	8
Deux cochons	1	4	»
Cinquante barils de froment	50	»	»
Produit en paille de dix acres de froment	10	»	»
Cent barils d'avoine, produit de dix acres	30	»	»
Treize barils de méteil, produit de cinq *id.*	48	15	»
	143	5	8

DÉPENSES.

Labour (10 » »)			
Rente et taxes (80 » »)	90	»	»

Un fermier qui possède 50 *l.* en argent, et de plus une charrue, une herse, trois chariots, quatre chevaux et six vaches, va prendre une ferme de cent acres. Les dixmes sont de 7 *s.* pour le froment; pour l'avoine et le méteil, de 3 *s.*; pour le pâturage, de 5 *s.* par acre. La terre se vend la valeur de vingt-deux années de la rente. Le prix en est baissé de la valeur d'une année, et même de deux, depuis 1772; la taxe du comté, payée par les tenanciers pour les rentes, est de 15 *s.* par acre. Les baux les plus ordinaires sont de trente-un ans. Quelques-uns peuvent être renouvelés à perpétuité. La population s'accroît dans ce canton plutôt qu'elle ne diminue. Tout le monde y est de la religion catholique. Le loyer d'une chaumière, avec un demi-acre de terre, est de 40 *s.* La construction d'une chaumière coûte 10 *l.*; celle d'une maison de ferme de cinquante acres, de 40 à 50 *l.* La construction d'un mur de dix pieds de haut, de dix-huit pouces d'épaisseur et d'un pied de long, coûte 34 *s.*

Je fus voir la ferme de Laughlinstown, appartenante à feu M. John Whyte Baker, auquel la société de Dublin a donné annuellement, par un trait de libéralité qui lui fait honneur, une somme de 300 *l.*, pendant un certain temps, pour faire des expériences. J'ai eu le plaisir de correspondre avec lui pendant plusieurs années. Je fus douloureusement affecté de voir en quel état se trouvoit la terre d'un homme doué d'aussi grands talens, si peu de temps après sa mort, et encore plus d'apprendre que, malgré tous ses efforts, il n'avoit rempli qu'imparfaite-

ment les espérances qu'on en avoit conçues. Mais on m'apprit aussi, ce que j'avois soupçonné en lisant ses expériences, qu'il manquoit de fonds. Or, sans ce véhicule il ne peut exister de bonne culture. Un homme peut avoir tous les talens imaginables, écrire avec tout le feu du génie, parler comme un être surnaturel, il peut même connoître, dans toute sa profondeur, le grand art de cultiver la terre, s'il n'a point les capitaux nécessaires, sa ferme ne sera point un modèle de culture. Prononcer alors que cet homme ne fût bon cultivateur qu'en théorie, ce seroit se montrer aussi injuste envers lui qu'on le seroit envers les habitans des chaumières irlandoises, si on leur reprochoit rigoureusement de ne pas devenir d'excellens fermiers. Ce fut sans doute une idée utile que celle d'encourager un homme tel que M. Baker; mais on auroit dû lui fournir les fonds nécessaires pour mettre sa ferme en bon ordre, et n'exiger de lui aucune autre expérience. Le but de celles qu'il a tentées, étoit d'acquérir des connoissances positives sur des points douteux. Or, la société de Dublin avoit moins besoin de ces sortes de recherches que d'une bonne ferme, cultivée d'après un système dont l'excellence n'est aujourd'hui douteuse ni en Angleterre ni ailleurs, et qu'elle eût pu montrer comme un modèle à tous les fermiers de l'Irlande.

J'allai à Lucan, maison de campagne de M. Agmondisham Vesey, située sur les bords de la Liffy. On reconstruit en ce moment la maison. Les bois qui bordent la rivière sont fort beaux; les prome-

nades en sont agrestes, sombres et solitaires. Les vues lointaines, les vastes prairies, le cours de la rivière, qui se brise en quelques endroits contre des rochers et dans d'autres coule silencieusement, tous les objets environnans, concourent à inspirer aux promeneurs une douce mélancolie. C'est le genre de beauté de cet endroit.

Après avoir quitté Lucan, le premier village qu'on rencontre est Leixlip. On y remarque une pêcherie de saumon, qui fournit beaucoup dans la saison des pluies. On trouve ensuite St. Wolstans, jolie maison de campagne appartenante au doyen de Derry. Elle est aussi sur la rivière. La situation en est gaie et le pays découvert, quoiqu'environné de beaux bois; mais ils sont disposés avec beaucoup de sagacité. On y remarque quelques allées tortueuses en charmilles, qui conduisent de la rivière à des places couvertes de gazon et fort agréablement ornées.

La maison de M. Connolly, à Castle-Town, que vont voir tous les voyageurs, est la plus belle qui soit en Irlande, et il n'y en a point de plus belle en Angleterre. C'est un grand édifice, d'une forme agréable, situé au milieu d'une vaste esplanade entourée de plantations. Au nord, on voit de fort beaux bois; des allées sinueuses les traversent, et conduisent à divers pavillons et autres édifices d'ornement. L'autre côté de la maison donne sur la rivière; la vue est bornée au loin par les montagnes de Wiclow. La maison contient plusieurs magnifiques appartemens. Au premier étage est une galerie de quatre-vingts pieds de long fort élégamment meublée.

Le 27 juin, je quittai la maison du lord Harcourt, et ayant reçu du duc de Leinster une invitation, je me rendis à sa maison de Cartown, par un chemin qui traverse les bois de M. Connolly. Le parc de Cartown peut être mis au nombre des plus beaux de l'Irlande C'est une grande esplanade, dont la surface est diversifiée par un grand nombre de petites éminences, et qu'entourent de vastes plantations d'arbres. Le parc est traversé par une vallée fort large, et dont la pente est douce, et par un petit ruisseau dont on a fait, par le moyen de l'art, une belle rivière. On y remarque un joli pont fait en pierres. Sur un des endroits les plus élevés du parc, est une tour d'où l'on découvre tout l'ensemble de ce bel endroit. Onze cents bêtes à laine paissent l'herbe de ce parc et le fertilisent. De cette tour lord Leinster a une autre perspective peu commune : il voit soixante mille acres de terre qui lui appartiennent et attenans à son parc. Lord Leinster en dépense le revenu dans le lieu même qui le produit. A peu de distance du parc est une ville neuve, nommée *Manooth ;* c'est le duc qui l'a fait bâtir. Les rues en sont tracées régulièrement et les maisons commodes. Il donne des encouragemens à ceux qui veulent s'y établir ; elle se peuple conséquemment de jour en jour. Le duc se propose d'y faire encore diverses améliorations. — J'arrive à Kilcock.

Le 28 juin, je déjeûnai avec M. Jones, de Doltestown, qui voulut bien me donner les détails de l'agriculture de ce canton. Il me dit que la ville de Kilcock contenoit six grandes distilleries dans les-

quelles on faisoit du whisky, et qu'on employoit toutes les lavures et le marc du grain à engraisser des cochons ou des bêtes à cornes, mais plus généralement ces dernières. On commence à les en nourrir vers le mois de novembre, et quoique maigres alors, elles sont complétement grasses à Pâques. Ceux qui sont plus soigneux leur donnent aussi un peu de son ou de foin. M. Forster de Branchale, demeurant à quelque distance de la ville, a une distillerie plus complète, et engraisse plus de bestiaux qu'aucun des autres.

Les fermes sont ici de vingt à cent acres, et le prix de chaque acre est de 21 *s.* La terre se loue plus cher autour de la ville : cependant elle a baissé de prix de 5 *s.* par acre en cinq ou six ans. Le cours le plus commun est : 1. pommes de terre ; elles rapportent soixante barils par acre ; 2. méteil ; on en sème en novembre trois quarts de baril par acre, la récolte est de treize ou quatorze barils ; 3. avoine ; 4. jachère d'été ; 5. froment ; on en sème trois quarters, on en récolte sept ; 6. avoine ; 7. avoine.

On plante en ce pays quelques pommes de terre sur d'anciens pâturages, sans fumier ; mais il faut pour cela que la terre soit fort bonne ou le pâturage fort vieux ; mais il vaut toujours mieux les planter sur des chaumes. Les paysans payent de 6 *l.* 5 *s.* à 6 *l.* un acre de terre bien fumé pour planter des pommes de terre, et leur dépense est comme il suit :

	l.	*s.*	*d.*
Rente.	5	15	»
Bêcher et enterrer les pommes de terre	5	10	»
Dix barils de semence, à 5 *s.*	2	10	»
Pour épandre le fumier.	»	10	»
Déterrer et recueillir les pommes de terre. . . .	3	10	»
	15	15	»

Ils coupent les pommes de terre avant de les planter, et les sarclent dans leurs momens perdus. Soixante barils, à 5 *s.*, font 15 *l.* Elles leurs coûtent conséquemment, de premier achat, 5 *s.* le baril, ou 1 *s.* 2 *d.* le bushel anglois, ce qui prouve que cette manière de les planter est la pire de toutes. Ils ne les enlèvent jamais avant Noël. Le gravier calcaire est l'amendement général du pays. On le trouve à deux pieds de profondeur, et plus le terrain sur lequel on l'étend est mauvais, mieux le gravier opère (6). Ils n'en font usage que pour leurs terres labourées. Pour bien amender un champ avec ce gravier, il leur en coûte 50 *s.* par acre, et l'amendement dure sept ans. On n'élève en cet endroit qu'un petit nombre de bœufs et de moutons. L'usage de mettre toutes les terres en labour s'y est extraordinairement propagé dans l'espace de ces vingt dernières années, ce qu'il faut attribuer à la culture des pommes de terre, et non

(6) Par mauvais terrain, l'auteur entend, sans doute, un sol humide et tenace; autrement l'on ne concevroit pas comment une terre graveleuse pourroit amender un mauvais terrain. On ne sera point étonné de cette manière de s'énoncer, quand on saura qu'en Irlande, en général, le sol est très-humide, ou, pour mieux dire, aqueux et d'une nature argileuse. La seule manière de cultiver par billons étroits en est la preuve.

pas à la prime accordée pour la circulation du grain dans l'intérieur de l'île. Ils ne labourent qu'avec des chevaux ; ils en mettent quatre à une charrue, et font trois quarts d'acre par jour. Ils sont fort attentifs à bien former en billons leurs terres à froment et à méteil. Si le sol est sec, ils font les billons larges ; et étroits, si le sol est humide. Après avoir semé et hersé, ils passent une fois avec la charrue dans chaque rigole de séparation, qu'ils débarrassent ensuite, avec la pelle, du terreau qui peut encore s'y trouver. On ne peut trop louer cette méthode. Les habitans de ce pays sont, sous tous les rapports, plus heureux qu'ils ne l'étoient autrefois. Ils ont moins de fêtes à chommer et plus d'industrie. On compose pour les dixmes. La terre de pré paye 3 *s.* par acre, le froment 5 *s.*, le méteil 5 *s.*, l'avoine 3 *s.* Les baux sont de vingt-un à trente-un ans. La rente d'une chaumière, avec un petit jardin, est de 40 *s.* Une de ces cabanes coûte à construire 5 *l.* ; et une maison de ferme pour cinquante acres, avec ses dépendances, coûte 40 *l.* Dans tous les endroits où j'ai passé, j'ai remarqué beaucoup de volailles tant autour des chaumières que dans les fermes.

M. Jones a pratiqué l'agriculture avec beaucoup de soin, et fait plusieurs expériences fort importantes. Il a cultivé des pommes de terre pour en nourrir des bêtes à cornes. Il en a nourri, pendant un certain temps, douze taureaux à-la-fois. Ces animaux aimoient beaucoup les pommes de terre ; ils en mangeoient trois barils par jour ; ils pesoient chacun cinq quintaux, et si l'on eût pu leur fournir

assez long-temps des pommes de terre, cette nourriture les auroit engraissés. Chaque bœuf mangeoit un bushel de pommes de terre en un jour. En supposant qu'il lui fallût quatre mois pour s'engraisser, il en mangeroit cent vingt bushels. Un bon acre d'Angleterre produiroit au moins quatre cent quatre-vingts bushels de pommes de terre ; il fourniroit conséquemment à l'engrais de quatre jeunes bœufs. Je crois qu'il y auroit du bénéfice.

Pour ses chevaux, il fait bouillir ses pommes de terre, et les leur donne mêlées avec du son. Les chevaux se portent fort bien, et peuvent, avec cette nourriture, se passer d'avoine. M. Armstrong, du comté *du roi*, a vu, pendant les neiges du dernier hiver, que ses bêtes à laine mangeoient volontiers des pommes de terre. Après avoir fait cette découverte, il en mit quarante, sur quatre vingts dont son troupeau étoit composé, aux pommes de terre, sans leur donner d'autre nourriture. Les bêtes à laine s'engraissèrent beaucoup plus vîte que les quarante autres qu'il avoit nourries avec du foin, et lui rapportèrent beaucoup de profit.

M. Jones a amélioré une certaine quantité de terre inculte et pauvre, qui ne produisoit rien : premièrement il la dessécha complétement par des saignées, ensuite il l'amenda avec du gravier calcaire, et il produisit une grande quantité de trèfle rouge et blanc. Il épand aussi ce gravier sur des pâturages qu'il se propose de rompre ; et il observe qu'il y a un triple avantage à employer ce gravier : en le tirant des fossés, un cultivateur se procure des engrais, dessèche sa terre, et améliore

améliore ses clôtures. Il a observé que dans tous les endroits où quelque partie de cet engrais liquide tombe d'un chariot, on est sûr d'y voir pousser du trèfle blanc (7).

Je pris de là la route qui conduit à Summer-Hill, lieu de la résidence de M. Rowley. La campagne est riche ; elle offre un aspect gai, et si les chaumières irlandoises sont par-tout telles que je les ai vues jusqu'à présent, je n'hésite point à dire que ceux qui les habitent sont aussi à leur aise que les paysans anglois. Les murs de ces chaumières sont en torchis ; mais ils ont dix-huit pouces et deux pieds d'épaisseur. Elles sont bien couvertes en chaume ; elles sont conséquemment beaucoup plus chaudes que ne peuvent l'être les chaumières angloises dont les murs d'argile sont fort minces. Il y a fort peu de ces paysans qui n'aient point une vache ; quelques-uns en ont deux. Ils ont constamment des pommes de terre en abondance, et pour chauffage, de la tourbe qu'ils tirent de quelque marais voisin. Il n'ont pas, à la vérité, toujours des cheminées à leurs chaumières. Il arrive assez souvent que la porte leur serve à la fois de cheminée et de fenêtres ; mais si la fumée ne leur fait point mal aux yeux, leurs chaumières sont ainsi plus chaudes que si elles avoient des cheminées et des fenêtres ; au surplus, elles sont toutes

(7) La germination spontanée du trèfle blanc est la preuve d'une terre fertile : cette espèce de trèfle est la même que nous voyons le long de nos haies, ou dans des bordures de gazon où la charrue ne passe jamais. La culture de cette plante peut la perfectionner ; et la rendre plus fourrageuse qu'elle ne l'est dans son état inculte.

environnées d'un essaim de volailles, et la plupart de ces paysans ont des cochons.

Je dois aux attentions honnêtes de M. Rowley, les détails suivans de la culture de ce canton. Autour de Summer-Hill, le sol est en grande partie une terre forte, pierreuse, sur un fond d'argile, mais naturellement fertile. Elle se loue environ 2 *s.* l'acre, au fermier qui doit l'occuper lui-même, et cette somme est le montant, en *medium*, de la rente de tout le comté de Meath ; mais s'il doit y avoir des tenanciers intermédiaires, elle ne se loue que 14 *s.* Ces sortes de tenûres intermédiaires entre le propriétaire et celui qui exploite les terres, sont ici fort communes. Les fermiers sont beaucoup plus à leur aise depuis les années 1752 ou 1753. La terre se vend communément la valeur de vingt-une années de la rente, mais elle se loue la valeur de vingt-six et de vingt-sept, selon des circonstances particulières. Toutes les fois que dans un acte se trouve mentionnée la valeur d'un certain nombre d'années de la rente, on entend en Irlande une valeur nette et sans aucune déduction. Le cours de récolte suivant est ici communément pratiqué, 1. froment, après pâturage ; la récolte est de six barils par acre ; 2. froment ; 3. avoine ; la récolte est de dix barils ; 4 avoine ; 5. trèfle ; 6. trèfle (8).

(8) L'auteur de ce Voyage ne propose pas ce cours comme un exemple à imiter ; mais il est étonnant qu'il garde le silence sur une méthode qu'il a traitée de *barbare* dans une autre circonstance. Elle l'est en effet. Voilà la première fois qu'il est question de quatre récoltes successives de grains.

On plante beaucoup de pommes de terre, les meilleures terres en produisent de cent à cent vingt barils par acre ; mais les terres de moyenne qualité en produisent quatre-vingts, chaque baril de trente-deux stones. Les paysans payent 6 *l.* ou 6 *l.* 6 *s.* un acre de terre en pâturage pour y planter des pommes de terre, et 3 ou 4 *l.* pour y faire une seconde récolte. On les emploie par-tout à nourrir des cochons et de la volaille. M. Rowley en a engraissé, en huit semaines, des bœufs de labour âgés de cinq ans ; il les leur donnoit bouillies ; il ajoutoit quelquefois un peu de foin à cette manière de les nourrir. On emploie beaucoup la marne sur les terres les plus légères ; mais pour les terres fortes on préfère le gravier calcaire. Quant à la location des fermes, le sous-tenancier en prendra une de cinquante acres, sans avoir un sheling dans sa bourse, pourvu qu'il ait quelques vaches et quelques chevaux. M. Rowley fait valoir par lui-même un domaine fort étendu, près duquel se trouve une tourbière dont la tourbe est excellente pour le chauffage. Je l'ai examinée attentivement, et suis bien convaincu qu'en donnant de l'écoulement à ces marécages, on en feroit aisément d'excellentes prairies. La surface en est couverte de bruyère d'un pied de hauteur. Au dessous se trouve une couche de terre spongieuse de l'épaisseur de neuf pieds, qui, étant brûlée, ne produit point de cendres ; alors on trouve la tourbe qui se coupe comme du beurre, jusqu'à la profondeur de dix pieds, et au-dessous, un lit de gravier marneux et calcaire. On y a trouvé, à quatorze

pieds de profondeur, des indices évidens d'ancienne culture ; des cabanes, des mangeoires pour le gros bétail, des rats, des cornes, des chênes, des ifs, et des sapins, rouges pour la plupart, et bien conservés. Lorsqu'on exploite ces marais pour le chauffage, on tire de la fosse la tourbe humide ; on en remplit les vides avec des morceaux de la couche supérieure ; ensuite on la met sécher sur la surface qui se trouve desséchée elle-même par des tranchées découvertes. J'y ai remarqué, en plusieurs endroits, l'herbe de printemps [*anthoxanthum odoratum*], le *holcus lanatus*, le plantain à feuilles étroites [*plantago lanceolata*], l'oseille sauvage [*rumex*], le trèfle blanc et rouge, et sur les bords des principales saignées, une grande quantité de fougères [*pteris aquilina*]. Dans les endroits où l'on a pratiqué de petites saignées dans la surface du marais, la bruyère [*erica*] est une fois plus grande qu'ailleurs. Pour creuser dans le marais des saignées de six pieds de large dans le haut, d'un pied de large dans le fond et de six pieds de profondeur, il en coûteroit 8 ou 9 *d.* par perche de vingt-un pieds.

Les plantations en bois, et les terrains d'ornement sont fort vastes à Summer-Hill. Ils s'étendent sur les collines, et l'aspect en est fort beau, quand on les voit des terres élevées qui dominent sur le marais. La maison est grande et jolie. Elle contient une belle salle de forme cubique, et de la longueur de trente pieds, et plusieurs appartemens propres et commodes.

Dans la soirée, j'arrivai à Dangan, maison ap-

partenante au lord Mornington. Il y faisoit un grand nombre d'améliorations qu'il me montra. Ses plantations en bois sont fort vastes. Il a formé une grande pièce d'eau, dans laquelle se trouvent cinq ou six îles et des promontoires de terres élevées, qui s'avancent dans le lac, de manière à faire croire qu'il y a plusieurs lacs. L'effet de ces perspectives est fort agréable. Il y a plus de cent acres de terrain sous l'eau, et lord Mornington se propose d'y faire encore des additions. Retour à Summer-Hill.

Le 29 juin, je le quittai, et pris la route de Slaine. La campagne est par-tout fort agréable, et particulièrement sur les bords de la Boyne, dont l'aspect est continuellement varié par des bois, des rangées de haies et des collines. Les chaumières sont ici, à peu de choses près, semblables à celles que j'ai précédemment décrites, et l'on trouve autour la même quantité de volailles, de cochons et de vaches. Les bêtes à cornes qu'on rencontre sur les routes, ont toutes les jambes de devant liées ensemble avec de la paille, pour empêcher qu'elles n'entrent dans les champs; les moutons mêmes, cochons et chèvres sont garrottés de la même manière. Je trouvai au château de Slaine l'Hon. M. Burton, qui voulut bien, en diverses occasions, me procurer les informations que je desirois. Je tiens de M. Jebb, son associé dans l'entreprise des moulins de Slaine, les détails suivans de l'agriculture du pays. Je les ai montrés à divers fermiers qui n'y ont trouvé que fort peu de choses à reprendre.

Les fermes sont de cent à trois cents acres; le

sol est un loam pierreux, sur le rocher. Il se loue régulièrement 25 *s.* l'acre par tout le comté. Les cours de récoltes sont : 1. jachère, avec engrais de chaux ; on en met cent vingt barils par acre, à 7 *d.* le baril, non compris le transport ; 2. froment ; ils en sèment un baril, et récoltent de six à sept, quelquefois onze ; 3. orge ou avoine. Si c'est de l'orge, ils en sèment un baril et un quart, et en récoltent treize ; 4. avoine ; ils en sèment deux barils et en récoltent seize ; ou celui-ci : 1. jachère ; 2. froment ; 3. orge ; 4. avoine ; 5. trèfle, durant deux ans ; 6. orge ; ou cet autre : 1. jachère ; 2. froment ; 3. blés de mars ; 4. blés de mars ; 5. jachère ; 6. froment ; 7. orge, avec du trèfle blanc ou rouge, ou avec de la semence de foin. Ou enfin, celui-ci : 1. jachère ; 2. froment ; 3. trèfle pendant deux ans ; 4. orge ; 5. avoine. Plusieurs fermiers de ce canton louent de certaines terres raboteuses et en friche, au prix de 5 guinées ou de 3 *l.* par acre pour trois récoltes, et s'engagent à les amender avec de la chaux, s'ils y trouvent la pierre propre à la faire, à la quantité de cent vingt barils par acre. Les baux sont de six ou trois ans. Ils suivent dans la culture de ces terres le cours suivant : 1. jachère ; 2. froment ; 3. orge ; 4. avoine. Les turneps n'y viennent point, généralement parlant ; cependant le fermier Macguire en a de vingt à quarante acres tous les ans. Il ne les bine point ; ils les fait manger sur place par ses bêtes à laine, et sème ensuite de l'orge et du trèfle. On y cultiveroit plus généralement du trèfle, si l'on n'étoit pas obligé, pour pouvoir le

faucher, de ramasser les pierres du champ, opération qui coûte 10 ou 12 *s.* par acre. La plupart des fermiers le fauchent une fois, ensuite ils le font paître. Les coupes en sont fort abondantes. On cultive un peu de vesce pour les chevaux. Sur les bords du lac nommé *Nanny*, on sème des pois blancs en place de la jachère. Les récoltes en sont bonnes, et l'on sème le froment après les pois. Ils cultivent aussi des féves autour de Kilbrue. Tous les fermiers ont un peu de lin, depuis un rood jusqu'à un acre. Les paysans en ont aussi, pour peu qu'ils aient de terre. Ils préparent eux-mêmes leur lin, le filent et le tissent. A Droghèda, est une manufacture considérable de gros draps, de la valeur d'environ 1 *s.* l'yard. Ils sont exportés à Liverpool. A Navan, est une autre fabrique de toile à faire des sacs pour la consommation de l'intérieur. Les tisserands gagnent à ces ouvrages 1 *s.* par jour.

Les pommes de terre sont ici un grand article de culture. Les paysans louent, pour en planter, la terre fumée, 4 *l.* 10 *s.* l'acre; l'usage d'ouvrir des tranchées pour y mettre les pommes de terre est généralement suivi; ils forment le billon de six pieds de large, et la tranchée de deux pieds et demi. Ils sarclent toujours les pommes de terre. Ils les plantent à la mi-avril. Leurs récoltes sont de soixante-quatre barils par acre en *medium*, et le prix est de 3 *s.* 6 *d.* le baril. La pomme de terre ronde est chez eux la plus commune. Les frais de l'opération sont comme il suit :

	l.	*s.*	*d.*
Rente.	4	11	»
Epandre le fumier.	»	2	»
Sept barils de semence, à 3 *s.* 6 *d.*	1	4	6
Les couper et les placer.	»	6	6
Labourer et recouvrir les semences.	4	»	»
Enlever les soixante-quatre bushels	»	8	»
	10	12	»

Ainsi l'on voit que les premiers frais de culture des pommes de terre sont de 4 *s.* par baril. Après elles, on sème du froment, quelquefois de l'orge. L'orge est bonne; mais la récolte de froment est ordinairement peu considérable, et le grain est mauvais. Si ce fait est exact, je ne puis l'expliquer autrement qu'en présumant que le sol est léger, et que la culture des pommes de terre augmente ce défaut, loin d'y remédier. Ils les font bouillir pour en engraisser des cochons, en y mêlant, vers la fin de l'engrais, un peu de son ou d'avoine. Un cochon de deux quintaux peut s'engraisser en deux mois, en mangeant six barils de pommes de terre et un baril d'avoine. Dans toutes les cabanes ils élèvent aussi et nourrissent une grande quantité de volailles avec des pommes de terre.

On a défriché et cultivé à Grange-Geath deux mille cinq cents acres de terre. Le sol étoit pierreux, couvert de bruyère [*erica vulgaris*] et de petit houx [*ulex europæus*]. Cette terre se louoit, avant l'amélioration, 4 *s.*; elle se loue à présent 20 *s.* On en a labouré la surface, en enterrant les plantes qu'elle produisoit spontanément; ils l'ont laissée en jachère d'été, et amendée avec cent cinquante barils de chaux par acre. Ils

y ont ensuite semé du froment, en suivant le cours de récoltes ci-dessus mentionné. Les récoltes d'avoine ont été fort bonnes, de vingt barils par acre. Le principal engrais du pays est la chaux; ils la mettent toujours sur la jachère. Ils prétendent que l'effet de cet engrais est visible jusqu'à la profondeur d'un pouce au-dessous de la surface; mais quand la terre est épuisée, ils pensent que la chaux ne la répare point. Ils la mettent alors en trèfle, pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il s'y soit formé une espèce de gazon, ce qui annonce qu'elle est redevenue productive. Les saignées souterraines sont en usage même parmi les fermiers ordinaires, qui sont persuadés, d'après leur expérience, que la chaux ne fait aucun bien à leurs terres, si elles ne sont pas desséchées. Les clôtures des champs nouvellement enclos, et en général celles des fermiers distingués de la classe commune, consistent en fossés de six pieds de profondeur, sept de large dans le haut et quatorze pouces dans le fond, avec une double rangée d'arbres sur la levée, au haut de laquelle ils sèment du genêt épineux, ou forment une haie morte de broussailles. Le bon pâturage en prairie se loue 3 ou 4 *l.* l'acre. Ils le fauchent en totalité, et recueillent trois tons de foin par acre, ou quinze charges d'Irlande. Il se trouve en ce canton des laiteries dont les vaches sont au nombre de cinquante ou soixante, et même plus. M. Kelly a, près de l'obélisque, à Droghèda, deux cents vaches qu'il loue à des paysans, 5 *l.* chaque. La race est moitié angloise, moitié irlandoise. La valeur d'une

de ces vaches est de 5 à 7 *l.* Les fermiers louent les leurs, en général, 4 *l.* chaque; mais si elles ne donnent pas de cinq à sept quarts de lait en une traite, le paysan, qui les tient à loyer, les peut rejeter. Une bonne vache donne dix quarts de lait par traite; le produit général est de 5 *l.* par année, le bénéfice est donc de 20 *s.* pour le laitier. Les habitans consomment beaucoup de lait de beurre; les fermiers n'entretiennent conséquemment qu'un petit nombre de cochons. On le porte à Droghèda où on le vend un penny les six quarts. Les vaches n'ont d'autre nourriture d'hiver que du foin. Ils les laissent dehors tout le jour, mais ils les rentrent à la nuit. Ils élèvent tous les veaux, les sévrent quand ils sont âgés de six semaines ou deux mois. Quinze jours après leur naissance, ils les vendent 3 ou 4 *s.* Quelques fermiers leur donnent pour les élever du *hay-tea* (9). Les laitiers ne leur en donnent point: ayant beaucoup d'herbage, ils engraissent beaucoup de vaches, pour chacune desquelles ils comptent un acre. Leurs cochons gras pèsent de un à deux quintaux. Plusieurs sont entretenus, et même engraissés avec des pommes de terre seules, et ils se louent beaucoup de cette méthode. La chair des cochons, ainsi en-

(9) Le *hay-tea* est une infusion de foin à la manière du thé, avec la différence qu'on laisse le foin infuser pendant plusieurs heures. Quelque ridicule que soit cette invention, elle a eu des partisans: des personnes ont imaginé que cette infusion pouvoit remplacer le lait. On voit dans les *Annales d'Agriculture*, un mémoire sur cette nouveauté, dont il est probable qu'on est revenu, même sans en avoir fait l'expérience.

graissés, est ferme et belle. On en demande beaucoup cette année; déja plusieurs cargaisons de cochons vivans ont été embarquées pour l'Angleterre. Comme ils ont été achetés à un bon prix, les paysans sont encouragés à en élever. On nourrit beaucoup de bêtes à laine et particulièrement des brebis, qu'on achète tous les ans en automne, 12 ou 15 *s.* chaque. On vend 10 *s.* les agneaux gras, en mai ou juin. On retire quatre ou cinq livres de laine de la valeur de 5 *s.*, et l'on engraisse les brebis jusqu'à celle de 19 ou 20 *s.* — Profit sur chaque, 1 *l.* 1 *s.* On achète des moutons 20 et 25 *s.*; on les revend de 30 à 42 *s.*, après en avoir retiré une toison de sept livres. En hiver, on leur donne du foin et quelquefois un peu d'avoine en gerbe. On ne connoît point ici le *rot* (10). Tous labourent avec des chevaux, six à une charrue, et font un acre par jour. Ils commencent souvent à six heures du matin, et finissent à huit heures du soir. Il est vrai qu'ils labourent à huit ou neuf pouces de profondeur. Ils élèvent eux-mêmes les chevaux qui leur sont nécessaires et en entretiennent dix ou douze pour cent acres de terre labourable. Ils évaluent à 5 *l.* la dépense annuelle d'un cheval; ils leur donnent rarement de l'avoine. Le prix du labour est de 8 *s.* par acre, et la préparation pour l'orge, 12 *s.* Ils forment leurs champs en planches étroites de trois ou quatre pieds de large. Jamais ils ne rompent leurs chaumes qu'aux

(10) Pourriture. Il en a été question dans les *Voyages au Nord* ou *au Sud*.

environs de Noël. L'espèce de charrue dont ils se servent généralement, est une charrue à bascule, fort imparfaite. Ils prendront une ferme de cent acres et même plus, sans posséder aucune somme considérable en argent, pourvu qu'ils possèdent d'ailleurs les articles suivans :

	l.	*s.*	*d.*
Huit chevaux, à 5 *l.*	40	»	»
Quatre vaches, à 5 *l.*	20	»	»
Deux truies, à 10 *s.*	1	»	»
Six chariots, à 3 *l.*	18	»	»
Deux charrues à 12 *s.*	1	4	»
Deux herses.	1	15	»
On ne fait point usage de rouleaux	»	»	»
Harnois, à 10 *s.* pour chaque cheval.	3	»	»
Ustensiles divers	10	»	»
Ameublement du ménage.	5	»	»
Un sac de farine d'avoine	1	»	»
	100	17	»

Les frais de labour sont compensés par la location des terres pour la culture des pommes de terre. Il n'y a point de semence à payer, moyennant que le tenancier entrant paye pour cet objet à son prédécesseur, la huitième gerbe du blé d'hiver, et la quatrième du blé de mars (*).

(*) Un laboureur fort intelligent qu'envoya chercher M. Burton, m'a fourni le compte suivant pour une ferme de quarante acres, dont dix en pâturages.

	l.	*s.*	*d.*
Quatre chevaux	18	4	»
Quatre vaches.	20	»	»
Dix bêtes à laine.	7	»	»
Une truie.	»	15	»
Une charrue et harnois.	2	5	6
Deux herses.	1	2	9
Dix sacs.	1	»	»
Vans et autres ustensiles	»	10	»
	50	17	3

Avec un chaptal plus considérable, tel, par exemple, que celui que nous détaillons dans la note ci-dessous, les fermiers ne sont pas plus à leur aise que les laboureurs ordinaires, et n'augmentent pas leurs fortunes. La terre se vend communément la valeur de vingt-deux ou vingt-trois années de la rente; ce prix n'a point changé depuis 1768. Les banqueroutes de 1772 n'ont eu aucune influence sur le prix des terres. Les taxes du comté montent de 8 *d.* à 1 *s.* par acre. Les dixmes sont de 7 *s.* pour le froment, de 5 *s.* pour l'orge, de 3 à 4 *s.* pour l'avoine, de 3 *s.* 6 *d.* pour le coupage. Le pâturage ne paye rien. Il n'y a point de petites dixmes. Les paysans ne boivent point de thé. Les baux sont, en général, de trente-un ans, tant parmi les catholiques que parmi les protestans. Le loyer d'une chaumière, avec un jardin à pommes de terre, est de 40 *s.* On paye 40 *s.* de plus, s'il y a une quantité de terre suffisante à la nourriture d'une vache. Il

---

	l.	*s.*	*d.*
Ci-contre	50	17	5
Ameublement	10	»	»
Quinze acres d'avoine, deux barils et demi de semence par acre.	18	10	»
Six acres d'orge, neuf barils de semence, à 12 *s.*	5	8	»
Journaliers laboureurs	20	16	»
Deux garçons et une servante	3	8	3
Huit quintaux de farine d'avoine pour provisions.	3	4	»
Quatre barils de méteil, à 16 *d.*	3	4	»
Usé des outils	2	5	6
Quatre chariots	9	2	»
Volaille	»	13	3
	127	8	3

n'y a point d'émigration. Les paysans sont tous de la religion catholique (*).

Parmi les améliorations qui se font au château du colonel Burton, il a été nécessaire d'aplanir une petite montagne de pierres calcaires. Le propriétaire a cru que la manière la plus expéditive étoit de la brûler et d'en faire de la chaux. Son four, comme tous ceux que j'ai vus en Irlande, est fort bien construit. Sa forme est ovale; il a dix-neuf pieds de profondeur et neuf pieds de diamètre à la partie la plus large. Quand ces fours sont neufs, ils brûlent quatre cents barils de chaux dans une semaine, chaque baril de trois bushels; mais quand l'enduit est usé, ils n'en brûlent guère que trois

(*) *Prix divers.* — Creuser des fossés de six pieds de profondeur sur cinq de large, 20 *d.* la perche; de quatre de profondeur sur cinq de large, 1 *s.* 2 *d.*; de six de profondeur et sept de large, 2 *s.* 6 *d.* Battre le froment, 1 *s.* le baril; l'orge, 8 *d.*; l'avoine, 5 *d.* Il n'y a point de domestiques à l'année. Les femmes gagnent 8 *d.* par jour à la moisson. Le prix du travail est monté, depuis dix ans, de 5 et 7 *d.* à 8 et 10 *d.*; mais ils travaillent plus fort et mieux.

Lard, 5 *d.* la livre. Pain, 1 *d.* Pommes de terre, 2 *d.* et demi le stone Lait nouveau, 1 *d.* le quart. Un canard, 3 *d.* Chandelle, 6 *d.* et demi la livre. Pour chauffage, les pauvres ont le genêt épineux et le charbon de terre, qu'ils se procurent à fort bon marché. Les fermiers brûlent leur paille, *sottise impardonnable!*

Ardoise, 12 *s.* le mille. Orme, de 2 *l.* 10 *s.* à 3 *l.* le ton. Sapin, 3 *l.* Bâtisse d'une cabane, 5 *l.* *Idem*, d'une maison de ferme et dépendances, pour cent acres, 60 *l.* Loyer de quatre chariots, avec un homme et un garçon, 4 *s.* par jour. A la distance de vingt-trois milles de Dublin, il leur faut toute la semaine pour y aller deux fois. Pour le voyage d'une semaine à Dublin, le prix est de 10 *s.*, dont ils dépensent 4 sur la route. La charge de chaque chariot est de six quintaux. M. Jebb y a fait conduire, à Dublin, une charge de dix-huit quintaux par un bon cheval, et souvent des charges de quinze ou seize quintaux par un cheval fort ordinaire. *Y.*

cent cinquante. Avec un ton de chaume, qui coûte à Droghèda 13 *s.* et 2 *s.* de fret pour en venir par eau, on cuit cinquante barils de chaux. Pour tirer la pierre de la carrière et la brûler, il en coûte 1 *d.* et demi par baril. Les dépenses montent, en totalité, à 5 *d.* et demi, et la chaux se vend, au four, 7 *d.* Les pierres sont placées dans le four par couches de huit ou neuf pouces d'épaisseur, et on maintient toujours le four rempli dans le haut et vide dans le bas. Le four coûte 35 *l.* à construire; il emploie trois hommes.

Le château de Slaine, résidence du lord Conyngham, situé sur la Boyne, est un des plus beaux endroits que j'aye vus. Les terrains d'ornement sont très-variés. On les voit autour s'élever en collines de diverses hauteurs, que bordent de belles plantations d'arbres. Au-dessous de la maison coule la Boyne, coupée en cet endroit par des îles, et bordée, d'un côté, par des rochers, et de l'autre par des bois. On trouve, dans la partie la moins montagneuse des bois, de beaux chemins où l'on se promène à cheval, des perspectives fort agréables, formées par la rivière et ce qui l'environne. Une des plus remarquables est celle qui se trouve au-dessous de la maison de M. Lamber. Lord Conyngham fait entretenir très-soigneusement le château de Slaine, et dépense à cet entretien beaucoup d'argent, quoiqu'il y réside rarement. C'est un acte de libéralité dont on rencontre peu d'exemples. Il est plus ordinaire de voir les seigneurs, absens de leur lieu natal, ne lui point faire grâce du dernier sheling qu'ils en peuvent

tirer. On ne peut donner trop d'éloges au procédé généreux du lord Conyngham.

Le 30 juin, je parcourus à cheval la campagne, et vis quelques améliorations pratiquées dans le voisinage. Les principales sont celles de lord Forster. Je les vis de Glaston-hill, sur la route de Slaine à Dundalk. Tout à côté sont d'autres terres améliorées, appartenantes à M. Fortescue. Ces terres étoient louées, il y a dix ans, 3 *s.* 6 *d.* Elles sont louées à présent une guinée. Cette grande opération a été exécutée par les tenanciers, et les moyens employés par eux ont été la chaux et les jachères. Ces amendemens, et plusieurs autres, en augmentant la prospérité générale, ont fourni aux paysans du canton une occupation réglée. M. Burton m'a dit qu'en envoyant un avis aux églises des catholiques, il eût pu, il y a vingt ans, se procurer deux ou trois cents ouvriers en deux jours. A présent que beaucoup plus de gens sont régulièrement employés, il ne lui seroit pas aussi aisé d'en avoir vingt. J'ai remarqué, dans la plupart des chaumières, des métiers de tisserand. Etant entré dans une, le paysan me dit qu'il pouvoit tisser, dans une semaine, une pièce de soixante-cinq ou soixante-six yards de long sur vingt-six pouces de large, au prix de 8 *d.* chaque yard. Il faut, pour faire cette pièce, de trente-quatre à trente-six livres de filasse, qui coûte 15 *d.* la livre. Il peut gagner à ce métier, lui et son compagnon, sept ou 8 *s.* par semaine. Il paie 4 *l.* 4 *s.* pour la quantité de terre nécessaire à la nourriture d'une vache, un rood de jardin à pommes de terre et sa chaumière.

Les

Les paysans brûlent leur paille; j'ai oublié d'observer que cet usage est très-commun dans les endroits où ils n'ont point de tourbe; mais il est pernicieux; il réalise la tradition vulgaire, qui dit que les Irlandois brûlent leur fumier. Je traversai plusieurs fermes où l'on a fait de grandes améliorations; je remarquai que les clôtures en étoient faites avec beaucoup de soin. Les fossés en étoient fort larges et les levées bien plantées. Les domaines de lord Boyne paroissent être fort riches, et ses tenanciers sont distingués de la classe commune des fermiers. Le pays est bien boisé; il a l'apparence de quelques-uns des meilleurs cantons de l'Angleterre. J'allai voir et examiner les champs de M. Maurice; c'est un des principaux fermiers. Il achète ses vaches pour l'engrais, en mai, de 3 *l.* à 6 *l.* 6 *s.*, et les revend grasses, depuis août jusqu'à Noël, faisant sur chacune un bénéfice d'environ 30 *s.* Il a dépensé 10 *l.* par acre, pour mettre en pâturage artificiel une de ses prairies. Dans un de ses champs, il a semé du trèfle rouge avec la troisième récolte de blé. Le trèfle rouge a manqué; mais il a poussé en place une prodigieuse quantité de trèfle blanc. Je l'ai vu, et j'ai été étonné de voir l'extrême fertilité de cette terre, qui produit d'aussi beau pâturage, en dépit d'un aussi mauvais système de culture. Personne ici n'a imaginé jusqu'à présent de semer du trèfle avec la première récolte.

De retour à Slaine, je dînai avec M. Jebb, et je vis son moulin. C'est un vaste édifice fort bien construit. Il fut commencé en 1763 et achevé en 1766. L'eau de la Boyne y est conduite par un

aqueduc, en maçonnerie solide, de six cents pieds de long, de vingt-quatre de large à la base, et de huit pieds de haut. Des écluses fort complettes y laissent passer l'eau. Le canal a huit cents pieds de long et soixante-quatre de large; il est bordé de pierres. Sur un des côtés est un quai muré sur la rivière; on y voit diverses appartenances du moulin, et un chantier pour la construction de nouveaux bâtimens. La maison du moulin a cent trente-huit pieds de long, cinquante-quatre de large et quarante-deux de hauteur, à compter du sol jusqu'à la corniche. Le bâtiment est vaste et propre. Je n'ai vu, en Angleterre, aucun moulin à blé qu'on pût comparer à celui-ci. Le blé, quand on l'a déchargé de dessus les chariots, est hissé au plus haut étage de l'édifice, par une machine d'une invention simple, que fait mouvoir une roue à l'eau, et placé dans des greniers spacieux, qui en peuvent contenir cinq mille barils. De là il est transporté, durant sept mois de l'année, au four, pour y être séché. Le moulin en contient deux qui peuvent sécher quatre-vingts barils de grain en vingt-quatre heures. Du four, il est hissé de nouveau à un étage au-dessus. On le passe ensuite à une machine à vanner, qui en chasse les ordures, la terre, &c. De là il est conduit par une autre machine, qui produit l'effet d'un crible, aux trémies où il est moulu, et aux moulins à bluter, où il est converti en farine de différentes sortes, en son et recoupe. Ces machines sont, au total, disposées de manière qu'elles font beaucoup d'ouvrage, en employant le moins de bras qu'il est possible. Le moulin peut

moudre fort aisément cent vingt barils de grain par jour, chaque baril de vingt stones. Au commencement, en 1763, on n'y a moulu, pendant quelques temps, que treize mille barils par année; mais depuis on en a moulu plus de dix-sept mille barils.

Il faut observer que ce moulin est fort différent de ceux d'Angleterre, où l'on n'est pas obligé de sécher le grain au four, ni de le nettoyer. Pour le sécher, en employant du charbon de terre, et pour le travail de cet objet, la dépense est de 3 *d.* par baril, et le déchet, à peu près d'un vingtième du poids. Mais celle du nettoyage, vu l'excellent effet de la mécanique, se réduit à fort peu de chose. Tout le travail manuel, pour convertir le froment en farine, est de 9 *d.* par baril. Pour le sécher il en coûte 3 *d.*; ce qui forme, en tout, 1 *s.* Le baril pèse vingt stones, de quatorze livres chaque. Il produit quatorze stones huit livres de farine, quatre stones de son et recoupe. Ainsi le déchet, en général, est d'un stone six livres. Le seul nettoiement occasionne un déchet de trois livres par baril. C'est une opération que les fermiers devroient faire eux-mêmes.

M. Jebb a essayé, pendant six ans, de donner la recoupe à des cochons; il les achetoit, par vingtaines, en septembre, au prix de 7 à 20 *s.* chaque, et les mettoit à la recoupe. Il la leur donnoit trempée, épaisse à peu près comme une bouillie de gruau. On l'auroit vendue 2 *s.* le baril de six stones; et en la faisant manger, il n'en retira pas plus de 10 *d.* par baril. Il vendit son porc de 18 à 20 *s.*

le quintal. Il pense que, quand même il l'eût vendu 40 *s.*, ce prix ne lui auroit pas rendu plus de 2 *s.* par baril. Il essaya d'employer sa recoupe à élever de petits cochons. Il acheta des truies du Berkshire, et les nourrit avec de la recoupe ; mais cette méthode ne lui réussit pas mieux que l'autre. La chair des cochons étoit molle et moins bonne de beaucoup que celle des cochons nourris avec des pommes de terre. M. Jebb croit cependant que s'il avoit eu de la paille en abondance pour en garnir sa cour pavée, qui occasionnoit à ses cochons des maux de pieds, et du trèfle pour leur nourriture d'été, ils lui auroient rendu les 2 *s.* par baril de la recoupe, mais pas plus, attendu qu'il auroit eu alors le bénéfice du fumier. Les truies et les petits cochons se portoient bien en mangeant de la recoupe.

On apporte le blé à ce moulin, de dix milles à la ronde. Les fermiers y envoient le leur, et laissent à M. Jebb le soin d'en fixer le prix. La construction de ce moulin et de toutes ses dépendances a coûté 20,000 *l.* M. Jebb a ainsi établi, au milieu d'un beau pays à blé, un marché permanent, et maintenu le labourage du canton, qui ne pouvoit manquer de décliner, vu le haut prix des transports. La farine est envoyée à Dublin, et dans la contrée manufacturière qui se trouve au nord, vers Newry, &c. Le moulin occupe constamment dix ou douze hommes, qui gagnent, en général, 6 *s.* 6 *d.* par semaine. On sème, dans ce pays, beaucoup plutôt qu'on ne semoit autrefois ; aussi le blé est-il beaucoup plus sec.

Dans le comté de Meath, la paroisse de Monknewton, située entre Droghèda et Slaine, à peu près à mi-chemin, appartenoit autrefois à la riche abbaye de Melisont, dont on voit encore les magnifiques ruines dans le voisinage. Cette paroisse est toute en belles terres à blé; elle appartient, pour la plus grande partie, à M. John Bakerholroyd, de Sheffield, dans le comté de Sussex. M. Holroyd, qui m'avoit déja donné d'excellentes informations sur cette paroisse, voulut bien me les répéter à cette occasion. Je tiens de lui les détails suivans :

Vers Mattock-Bridge, le sol est un loam riche et léger; mais la partie au nord-ouest est un fond d'argile forte et fertile. Ce bien fut loué, en totalité, pour soixante-un ans, à deux ou trois personnes les plus notables de l'endroit, et elles le sous-louoient par parties, selon l'usage du pays. Les baux expirèrent en 1762. M. Holroyd vint alors visiter ses domaines, et fut fort satisfait de l'état dans lequel il les trouva. Cependant on lui faisoit de belles offres. Les principaux du canton lui proposèrent de prendre la totalité de ses biens pour les sous-louer, comme par le passé. Ces offres ne le tentèrent point; il crut que ses revenus seroient assez assurés s'ils étoient entre les mains de gens qui résideroient sur ses terres, et partageroient entre eux les profits de ces fermiers intermédiaires. Il s'engagea volontairement à payer lui-même tous les travaux de maçonnerie et les principales parties des bois de construction pour les maisons de ferme, granges, étables, &c. Il fit creuser autour de chaque ferme de larges fossés, et planter des haies vives, prenant

sur lui la moitié de la dépense. Il fit creuser une excellente carrière de pierres calcaires, construire des fours à chaux sur chacune de ses fermes, et au centre de ses terres un vaste et double four, capable de cuire mille barils de chaux par semaine. Il a alloué encore différentes sommes pour encourager ses tenanciers, tant à améliorer ses terres qu'à y élever des bâtimens; mais il en a jusqu'à présent retiré peu de fruit. Il desiroit que ces bâtimens, granges, écuries, &c. ne fussent pas éparpillés çà et là, mais qu'on les rassemblât autour d'une cour de ferme, et sur-tout que les maisons eussent un étage. Quelques-uns lui objectèrent qu'une maison avec un étage seroit trop haute et trop exposée. Cependant la terre est, en totalité, abritée par des collines. Les fermiers de la classe commune aiment mieux vivre sur une aire de terre froide, entre des murs humides, éclairés par des trous, qui leur fournissent à peine assez de lumière pour les travaux de leur ménage. Les encouragemens mêmes qu'il a prodigués pour leur fournir de la chaux n'ont pas eu le succès qu'il devoit en attendre. M. Holroyd est un ami de l'agriculture; il a voulu introduire sur son bien d'Irlande quelques-uns des meilleurs usages adoptés en Angleterre. Il a voulu sur-tout empêcher que ses tenanciers n'en laissassent une partie inculte, ou ne missent tout en labour quand vient la fin du bail; ce n'est qu'à force de leur offrir des avantages présens, qu'il a pu obtenir d'eux qu'un tiers de ses fermes ne seroit pas labouré les quatre ou cinq années dernières du bail.

Grâce au mauvais système suivi pour la location

des terres dans la plus grande partie de l'Irlande, elles restent à peu près incultes, au grand préjudice de toute la contrée, pendant sept ou huit années sur trente-une. Le tenancier n'étant tenu, par son contrat, ni à cultiver, ni à engraisser, met tout en labour. Il se ruineroit plutôt lui-même, que de laisser quelque bénéfice à faire à son successeur. Ainsi, les récoltes de ses quatre ou cinq dernières années payent à peine ses dépenses ; et il faut au nouveau tenancier quatre ou cinq autres années, pour mettre la terre en bon état. M. Holroyd a fait construire sur ses terres des routes belles et droites, et même des ponts aux endroits où ils étoient nécessaires. Il a donné beaucoup d'attention à la clôture de ses champs ; mais les jeunes épines blanches dont il a fait planter un grand nombre, et qui avoient la plus belle apparence, servent de nourriture, durant l'été, aux bêtes à laine et aux autres animaux de ses fermiers. Ce bien est, à présent, divisé en fermes de soixante-dix jusqu'à cent cinquante acres, et loué, en général, pour trente-un ans, 40 et 35 *s.*, quelques parties 30 *s.*, et un très-petit nombre 26 *s.* l'acre. Ces terres sont exemptes de dixmes; les tenanciers n'ont rien à payer, si ce n'est quelques cotisations pour l'ouverture et l'entretien des routes, objet qui est monté, dans quelques années, à 10 *d.* par acre, et dont la répartition est fixée par le grand-jury des assises.

Le 1er juillet, je quittai Slaine et pris la route de Kells. Je passai à Gibbstown, où M. Gerard a une des plus grosses fermes du pays. Il voulut

bien me la montrer, et m'expliquer son système de culture. M. Gerard achète de jeunes bœufs en octobre, 10 *l.* chaque, et les revend en été, avec 4 *l.* de profit; des vaches en mai, au prix de 5 *l.* 10 *s.* et les revend avant l'hiver, avec 30 ou 40 *s.* de profit. Il fauche cent acres de foin pour la nourriture de ses bœufs et de ses bêtes à laine. Un bon regain lui fournit encore pour elles une nourriture abondante. Ses bêtes à cornes n'en ont point d'autres, en hiver, que du foin et de l'herbe. Il les laisse tout l'hiver dans les champs. L'usage des cours de fermes est absolument inconnu en ce pays. Deux jeunes bœufs mangent le produit de trois acres. Les champs étant fort étendus, on laisse à l'engrais sur chacun une portion du bétail; mais si quelqu'un des animaux ne prospère pas en un endroit, on l'en retire, et on le met à une meilleure nourriture. M. Gerard achète ses bêtes à laine, en octobre, âgées de trois ans, au prix de 25 *s.* Il commence à les vendre en avril. Au mois d'août, il les a toutes vendues 35 *s.* l'une dans l'autre. Il préfère ce système d'engrais à celui qui consiste à acheter et revendre des brebis et des agneaux. Les bêtes à laine qu'il garde durant l'hiver, ont du foin dans le mauvais temps. La meilleure race des bêtes à cornes est celle qui vient de Galway, de Mayo et de Roscommon. M. Gerard pense qu'il a été utile de croiser la race angloise avec celle d'Irlande, excepté en ce qui concerne les peaux, qui sont beaucoup plus minces que celles de l'une et de l'autre race. Une bonne peau vaut 3 ou 4 *l.*; ici elle ne vaut com-

munément que 30 ou 40 *s.* Le sol de ce canton est, pour la plus grande partie, un loam sec et pierreux qui n'a pas besoin d'être desséché. Toutes les fois qu'on y sème et qu'on y laisse le trèfle rouge, on y voit naître en abondance le trèfle blanc. Mais les bas-fonds sont une terre fort humide et de mauvaise qualité. Toutes les terres sèches seroient parfaitement propres aux turneps. M. Gerard en a essayé; il en a obtenu de belles récoltes; mais les paysans les lui voloient par charretées, ce qui l'a fait renoncer à cette culture. Sous les fonds marécageux il se trouve une marne blanche fort belle. Elle est couverte de quatre pieds d'un bourbier noir. La couche est de quatorze pieds d'épaisseur; au-dessous est un gravier bleu. On ne trouve point de cette marne sous le marécage rouge. Elle se coupe avec les bêches à tourbe, comme si c'étoit du beurre blanc; mais à l'air elle tombe en poussière sablonneuse. Elle est fort légère, et éprouve dans les acides une fort grande effervescence, ce dont j'ai moi-même fait l'épreuve. M. Gerard en a marné cent neuf acres de terre labourée, et il a été fort content de son opération. Il en a mis deux et trois cents barils par acre. Il a fait de plus, en plusieurs parties de ses terres, des saignées couvertes, en pierres, qui lui ont bien réussi. Ses champs sont parfaitement enclos par des fossés profonds, de hautes levées et des haies bien plantées. Il estime qu'un tiers du comté de Meath est loué à des sous-tenanciers. Près de lui une ferme de onze cents acres est ainsi sous-louée, et ne produit pas la

dixième partie de ce qu'elle devroit produire. Pour monter en bétail, &c. une ferme de mille acres, on estime en ce pays, qu'il faut au moins 2000 *l.*; mais pour la bien monter, 3000 *l.* On loue ici communément quelques acres de terre aux paysans pauvres, de 3 *l.* 15 *s.* à 4 *l.* chaque, pour trois ou quatre récoltes. Ils y sèment le plus communément de l'avoine, quelquefois du froment.

Je me rendis, vers le soir, chez lord Bective, en traversant un fort beau pays, dont la plus belle partie est celle d'où l'on découvre les vastes plantations en bois appartenantes au lord. Il s'empressa de me donner lui-même les informations que je désirois.

Les améliorations faites à Headfort, étonneront ceux qui connurent l'endroit il y a dix-sept ans. On n'y voyoit alors ni bâtimens, ni murs, ni plantations; on y trouve aujourd'hui tout ce qui contribue à former une belle demeure. Une maison neuve et toutes ses dépendances ont été bâties; c'est un grand édifice en pierres, d'une architecture simple. Le corps de la maison est de cent quarante-cinq pieds de long, et chacune des aîles, de cent quatre-vingts. La salle a trente-un pieds et demi de long, sur vingt-quatre de large et dix-sept de hauteur, le salon est sur les mêmes dimensions. Sur la gauche est une salle de festin, de quarante-huit pieds de long, sur vingt-quatre de large et vingt-quatre de hauteur. En voyant l'épaisseur des murailles, on peut présumer que l'on aime en ce pays la bâtisse solide. Devant le frontispice, le terrain s'abaisse par une pente

douce, vers une vallée étroite, tortueuse et couverte de bois, où coule une petite rivière, que lord Bective se propose d'élargir. Sur l'autre côté est une esplanade fort vaste et entourée de bois. A droite, on voit la ville de Kells, dans une situation pittoresque, parmi des groupes d'arbres, des éminences couvertes de verdure, et au loin des montagnes. A gauche est une vaste étendue de terre en culture. Les plantations en arbres sont très-nombreuses, et elles prospèrent plus que toutes celles que j'aye vues ailleurs. Les meilleurs arbres sont le mélèse, le sapin et le hêtre. Tous ont l'écorce unie et d'une couleur claire; il n'y a point d'indice plus sûr de la vigueur d'un arbre. Lord Bective transplante des chênes de vingt pieds de haut, sans aucun inconvénient; ils viennent fort bien, moyennant qu'il a soin d'enlever avec les racines la partie de terre où elles ont poussé. Il m'a confirmé, ce qui m'avoit déja été dit, que le moyen de rendre le bois de nos sapins égal en qualité à celui des sapins étrangers, est de les couper en juin, de les mettre aussitôt dans l'eau, et de les y laisser pendant trois ou quatre mois. C'est ce qu'avoit fait son père, il y a trente-cinq ans, et les parties de bâtiment qui en avoient été construites, se sont aussi bien maintenues que si elles avoient été en sapins de Norwège. Outre ces nombreuses plantations, sa maison et ses clôtures en maçonnerie, lord Bective a fait encore murer vingt-six acres de terrain, dont il a formé un jardin et une pépinière. Il a bâti des étables, une cour de ferme, &c. Il n'a point eu en vue de mettre

ses terres en état d'être affermées. Il s'est proposé de les améliorer, de conserver ses belles plantations, qui, s'il les louoit, seroient bientôt détruites; cependant il a aussi d'autres terres qu'il ne peut cultiver par lui-même et qu'il louera. Il emploie son pâturage à engraisser des vaches, qu'il achète en mai, de 3 *l.* 15 *s.* à 4 *l.* 10 *s.*; et cinq ou six mois après, il les revend avec 35 ou 40 *s.* de profit. Ses mulets sont de la hauteur de seize ou dix-sept paumes. Il se loue beaucoup de l'usage qu'il en fait. Ils sont à vingt ans, dans la fleur de l'âge, et bons encore à trente-six. Il les a achetés âgés de seize ans. Dans cet intervalle, le travail qu'ils ont fait auroit ruiné trois attelages de chevaux, et il les a nourris à beaucoup meilleur marché. Il recueille dix-sept ou dix-huit charges de foin par acre, chaque charge de quatre quintaux. Lord Bective est fort attentif à se procurer des bêtes à cornes de bonne race. Il a envoyé chercher en Craven, un jeune taureau; il en a trouvé un, âgé d'un an, qui lui a coûté 36 *l.*; c'est à la vérité un fort bel animal. Il préfère cette race, d'après une longue expérience, tant pour l'engrais que pour la laiterie. Il a fait l'essai de la race du Holderness; il en avoit un taureau; mais il a vu que la chair de ces animaux étoit noire et dure, et que si les vaches donnoient plus de lait, ce lait, en revanche, produisoit moins de beurre. Il a pris le parti d'y renoncer. La vache commune du pays est tout aussi bonne pour la laiterie.

Toutes les portes du lord Bective sont en fer;

elles lui ont coûté 5 *l.* 5 *s.*, et comme les portes de bois reviennent à 3 *l.* 3 *s.*, il trouve qu'il y a du bénéfice à les avoir en fer. Il suit, dans son système de culture, le cours usité dans le pays, qui est: 1. jachère; 2. froment; 3. avoine; 4. avoine; mais il supprime cette dernière récolte. Il amende ses terres avec de la chaux, dont il met, sur une jachère, jusqu'à cent soixante barils par acre, mais communément quatre-vingts barils. Il obtient par ce moyen, et avec une culture meilleure que celles de ses voisins, dix barils de froment par acre, et vingt d'avoine. Les récoltes communes du pays ne sont que de sept barils en froment et de douze en avoine.

La rente des terres de ce canton est en général de 20 *s.*; celle de tout le comté est, en *medium*, de 18 *s.* 6 *d.* La terre se vend la valeur de vingt-une années de la rente. Les paysans plantent beaucoup de pommes de terre. Ils louent la terre, pour en planter, 4 *l.* 10 *s.* l'acre. Les récoltes qu'ils en font sont de soixante-dix à cent barils. On en cultive vingt fois plus aujourd'hui qu'on n'en cultivoit il y a vingt ans. Tous les cochons du pays en sont engraissés; on les leur donne à demi cuites. En juillet, août et septembre, il leur vient du Connaugt un grand nombre de journaliers. Ils les appellent *spalpeens*. *Spal*, en irlandois, signifie une fauxet *peen*, un pence [un sol], c'est-à-dire, que ce sont des faucheurs à un sol par jour, ce qui pouvoit en effet leur être applicable il y a quatre-vingts ans.

Le père du lord Bective fut un des grands amé-

liorateurs de son temps. Il acheta dans le comté de Cavan, dix mille acres de terre marécageuse, dont la plupart ne rapportoit pas 1 *s.* par acre. Il l'a desséchée, divisée, cultivée, et quoiqu'elle fût un marécage rouge, elle vaut à présent 15 *s.* l'acre.

Le 3 juillet, je pris congé du lord Bective, et vins à Druestone, lieu de la résidence de M. Barry-Barry. Il n'étoit point à la maison ; je ne pus faire que quelques observations générales. Je vis devant sa maison une vaste esplanade fort bien mise en herbage, un fort joli lac artificiel, et sur le bord, des bosquets de charmille. Dans son voisinage, toute la bonne terre est en pâturage et employée à engraisser du bétail. Elle se loue de 25 à 35 *s.* l'acre ; tout le reste se loue 20 *s.* ; mais en avançant vers Towards, j'en vis beaucoup qui me parut d'une qualité fort inférieure. Mise en herbage, c'est-à-dire, laissée inculte, elle ne produit point de trèfle blanc, ou du moins elle n'en produit que fort peu. Les champs sont presque tous sans clôtures. Cependant on me dit qu'elle se louoit 14 ou 15 *s.* J'observai ici que les paysans n'étoient pas aussi bien vêtus que ceux que j'avois vus jusqu'alors.

Je vins à Packenham-Hall, lieu fort agréablement situé, environné d'une grande quantité de grands et vieux arbres. Lord Longford m'y accueillit avec la politesse la plus amicale, et me fournit d'excellentes informations. C'est à lui que je dois les détails suivans :

Les fermes sont en ce canton, de 20 à 100 *l.* par an ; le plus généralement, de 60 ou 80. Il y en a fort peu au-dessus. Le sol est un loam fort,

de huit ou neuf pouces de profondeur, sur une couche de terre jaune de douze à dix-huit pouces, au-dessous de laquelle se trouve une autre couche de gravier calcaire ou d'autre gravier sec, ensuite le roc. Cette terre se loue de 15 à 20 *s.* Le *medium* de la rente du comté de West-Meath est de 9 *s.*, non compris les terres en friche; en les y comprenant, il est de 7 *s.* Le cours de récoltes le plus commun est : 1. pommes de terre; 2. méteil, ou lin; 3. avoine; 4 avoine; 5. avoine; et de l'avoine encore, tant que la terre en peut produire, et jusqu'à ce qu'ils n'en récoltent que trois barils par acre; alors ils la laissent se couvrir spontanément de gazon. Les meilleurs fermiers suivent le cours suivant : 1. jachère, amendée avec du gravier calcaire; 2. froment ou méteil; 3. avoine; 4. avoine.

Ils sèment un baril de froment et en récoltent sept par acre; un baril et demi de méteil, et en récoltent quinze ou seize; un baril et demi d'avoine; la récolte est, la première année, de dix ou onze barils, mais elle décroît, chaque année subséquente, jusqu'à ce que la terre ne produise plus que des mauvaises herbes. Les paysans sèment tous du lin sur des coins de terre. Ils le préparent et le filent, ils en font de la toile dans le pays, pour leur usage, à l'exception d'une petite quantité qu'ils vendent en fil écru. Les petits fermiers n'ont point de bêtes à laine. Les principales améliorations des terres en friche s'opèrent sur les bas-fonds qui bordent les marais. Ils les dessèchent, les couvrent de gravier ou de terre, et y plantent alors des pommes de terre. Ils n'ont point d'autre

manière de mettre la terre en pâturage que d'y semer du trèfle rouge et de le laisser pousser. Les prés se louent, pour l'année, de 3 à 4 *l.* l'acre. Ceux qui les prennent à loyer n'en retirent que le foin ; la quantité qu'ils en recueillent est de dix charges par acre. Ils emploient le plus généralement l'herbe à engraisser des vaches, qu'ils achètent 4 *l.* en mai, et qu'ils revendent 6 *l.* en novembre. Un bon acre de terre peut engraisser une vache ; si la terre est moins bonne, il en faut un acre et demi. Les vaches laitières donnent deux ou trois gallons de lait par jour, et rapportent, par année, 40 *s.* en beurre et en veaux. On les nourrit en hiver avec de la paille d'avoine et du grain. Une peau de bœuf, si elle pèse cent livres, vaut 3 *d.* la livre ; autrement, elle ne vaut que 2 *d.* et demi. Une peau de vache, si elle pèse plus de soixante livres, 2 *d.* e demi la livre ; sinon, 2 *d.* Cet article est plus cher qu'autrefois. Tout le labourage se fait avec des chevaux. Ils en attèlent quatre à une charrue et font un peu plus d'un demi-acre par jour. Le prix du labour, avec le hersage, est de 10 *s.* par acre; la profondeur, de six pouces. Pour le blé d'hiver, ils disposent leurs champs en billons arrondis, de quatre ou cinq pieds de large. L'entretien d'un cheval à l'herbe durant l'été, coûte 1 *l.* 10 *s.* Le loyer d'un chariot, d'un cheval et d'un conducteur, 10 *d.* par jour. Quant à la location des fermes, ils en vont prendre une de cinquante acres, sans autre fonds que quatre chevaux et six vaches, comptant, pour leur nourriture, sur ce que la terre produira d'elle-même, et pour

pour le travail, sur eux-mêmes et sur les paysans qui viennent volontairement avec eux. Ils ne font presque aucun profit sur leur marché. La terre se vend la valeur de vingt-une années de la rente. Depuis 1770, les rentes ont baissé de vingt-cinq par cent. En 1768, 1769 et 1770, elles étoient beaucoup au-dessus de leur valeur. On compose ici pour les dixmes : le froment, le méteil et l'orge payent 7 *s.* par acre, l'avoine 5 *s.*, la terre de pré 2 *s.*, les bêtes à laine 3 *d.* par tête. On ne boit point de thé. Les baux communs sont de trente-un ans parmi les catholiques ; ils sont, parmi les protestans, ce qu'ils appellent *de trois vies*, c'est-à-dire aussi de trente-une années. La plus grande partie des terres est louée à des fermiers intermédiaires qui les sous-louent, et en retirent généralement plus de profit que le propriétaire. Ils portent en ce canton leur blé au moulin de Carrick, qui se trouve à la distance de cinq milles. Les rentes des chaumières avec un rood de jardin, sont de 20 à 25 *s.*; s'ils ont en outre un coin de terre, ils la payent 30 *s.* l'acre. Il ne se fait point d'émigration. Vingt individus, sur vingt-un, sont catholiques romains.

Une chaumière coûte à bâtir 40 *s.*; une maison de ferme pour cinquante acres, coûte 5 *l.* En louant une ferme, ils vont prendre sur eux tout le soin des bâtimens. Les paysans et les petits fermiers sont moins heureux qu'il y a vingt ans. Tous ont de la tourbe pour chauffage; une semaine de travail en fournit assez à une chaumière pour passer toute l'année. Pour couper la tourbe, il

en coûte 3 *d.* *le kish* ou l'yard cubique. Un fossé de six pieds de large et de cinq pieds de profondeur coûte 20 *d.* le rood. Un kish de tourbe suffit pour cuire deux barils de chaux; elle se vend, prise au four, 6 *d.* le baril. La valeur des terres du lord Longford a augmenté de plus du double dans l'espace de trente ans.

La terre en pâturage, amendée avec du gravier, se loue aux paysans 5 *l.* pour y planter des pommes de terre. Le pâturage vieux et bon se loue, sans être engraissé, 4 *l.* 4. *s.* pour le même objet; la seconde année il se loue le même prix pour y semer du lin; la troisième année, 3 *l.* pour de l'avoine. Un acre de chaume bien fumé se loue 5 *l.* pour des pommes de terre. La dépense par acre de cette culture est comme il suit :

	l.	*s.*	*d.*
Rente.	5	»	»
Quatre barils de semence.	1	»	»
Pour planter les pommes de terre	3	»	»
Pour les enlever.	1	10	»
	10	10	»

La récolte est de quatre-vingts barils, qui leur coûtent, de premiers frais, 2 *s.* 6 *d.* chaque.

Quelques terres noires en bas-fonds, appartenant à lord Longford, ont été desséchées en partie, il y a dix ou douze ans. Quelques-unes sont passablement sèches; d'autres sont encore tellement humides, qu'une bête à cornes, qui s'y seroit engagée, pourroit difficilement s'en retirer. Cette partie est un marécage rougeâtre, de la pro-

fondeur de trois pieds, qui fut écobué il y a douze ans, à la profondeur d'un pied. On y creusa en même temps des tranchées ouvertes de dix pieds de large dans le haut et de sept pieds de profondeur. Le marécage se trouva ainsi formé en lits de quarante pieds de large, séparés par les saignées. Ces terres n'ont jamais été cultivées. Elles produisent spontanément de la bruyère; mais les endroits où les feux furent allumés, sont couverts de beau trèfle blanc. Dans leur état actuel, on ne les loueroit point; mais elles sont grandement susceptibles d'amélioration. Lord Longford y planta, sur deux acres et demi, des turneps, et la récolte en fut excellente. Il a toujours remarqué, après avoir brûlé ces terrains, que les turneps étoient meilleurs aux endroits où il s'étoit trouvé beaucoup de cendres. Les deux acres et demi ont entretenu sept jeunes bœufs de huit quintaux chaque, et soixante bêtes à laine, durant trois mois. Il vient récemment de semer une autre récolte de turneps sur quatre acres de la même nature, qui furent desséchés il y a dix ans. Il en fit bêcher dans l'été la surface, et la brûla par grands monceaux. Cette culture lui coûta 3 *l.* 10 *s.* et le brûlage une *l.* par acre; il fit ensuite herser le champ par un attelage de bœufs, ce qu'il évalue à 10 *s.* avec la semence. Il porte la totalité de la dépense à 5 *l.*, et sait, par expérience, que les turneps le dédommageront amplement. Si l'un de ses bœufs, en hersant, s'engage dans une fondrière, les hommes le débarrassent du harnois et le font tirer par les autres, en lui attachant une corde

autour des cornes, de la même manière qu'on hisse un bœuf dans un vaisseau. J'ai remarqué sur ce fond marécageux une petite plantation de sapins écossois, qui venoient fort bien ; mais le mélèse y venoit mieux encore. Les saules n'y prospèrent point. Le propriétaire d'un de ces marais y planta des saules ; ils poussèrent les quatre premières années, mais tous moururent ensuite. Cependant cet arbre réussit bien dans la tourbe même ; mais il faut, pour cela, qu'on l'ait dégagée de la couche spongieuse qui la couvre. Lord Longford pense que, pour l'amélioration des terres marécageuses, celles que l'on a mises en labour doivent être renouvelées et mises en pâturage tous les six ou sept ans ; autrement elles se couvriront de bruyères [*erica*]. La meilleure manière est de les écobuer.

Lord Longford a essayé plusieurs fois de cultiver des choux. Il a trouvé qu'ils valent mieux que les turneps, tant qu'ils durent ; mais comme ils sont de peu de durée, il préfère les turneps. Il a fait un essai en grand avec le gravier calcaire. Il en a mis mille charges par acre, ce qui peut coûter 1 *l.* 10 *s.*, si le gravier se trouve dans le champ. L'effet de cet amendement est prodigieux. Sur un sol stérile, en face de sa maison, après l'avoir bien nettoyé et en avoir arraché les mauvaises herbes, il fit mettre un peu de gravier, et aussitôt le trèfle blanc et rouge poussa vigoureusement. Cette opération est excellente pour détruire la mousse.

Le 4 juillet, lord Longford me conduisit chez M. Marly, fermier de son voisinage, qui a fait de

grandes et belles améliorations, quoiqu'il fût privé des avantages dont les protestans irlandois sont favorisés par la teneur des baux qu'on fait avec eux. Il tient à loyer mille acres de terre, dont la rente n'étoit au commencement que de 20 *d.* par acre ; au terme suivant, elle fut de 5 *s.*, ce qui faisoit en total 250 *l.*, aujourd'hui elle est de 850 *l.* par année. Presque toute la ferme est une terre de montagne, qui ne produit spontanément que de la bruyère. Il en a défriché cinq cents acres. La méthode qu'il a suivie a été d'arracher la bruyère, de mettre la terre en jachère d'été, et de l'amender avec quatorze cents charges, par acre, de gravier calcaire, au prix de 2 *l.* 2 *s.* Sur cette terre, il sème alors du froment ou du méteil; il récolte neuf barils par acre de froment, et dix-neuf de méteil ; il sème la seconde année de l'avoine, dont il récolte de douze à quinze barils. Il remet ensuite en jachère et termine son second ou son troisième cours de culture par du trèfle rouge, semé avec de l'orge ou de l'avoine après le froment. Si son trèfle vient bien, il le laisse se gazonner de lui-même. Le trèfle blanc pousse à mesure que le rouge disparoît. Les quatre ou cinq premières années il ne met dans ce pâturage que des bêtes à laine; mais à mesure qu'il s'améliore, il y fait paître du bétail noir [bêtes à cornes]. M. Marly a essayé d'employer la chaux au lieu de gravier, cent soixante barils par acre; mais elle n'a pas autant réussi que le gravier, dont l'emploi est de trois quarts moins dispendieux. Lorsqu'on ouvre une fosse à gravier, le premier qu'on en tire n'est bon à rien;

Plus on creuse et plus le gravier a de qualité ; avec deux jachères, l'amendement dure huit récoltes. La marne de Norfolk ne dureroit pas plus long-temps, si l'on y suivoit un aussi mauvais cours de récoltes. Avec un alkali aussi puissant que la marne, un engrais, de quelque nature qu'il soit, laisse toujours la terre en très-mauvais état après un cours de récolte qui l'épuise. Si les fermiers irlandois suivoient le système de ceux de Norfolk, qui est de ne jamais semer immédiatement deux récoltes de blé blanc, l'efficacité de cet amendement ne seroit pas épuisée en huit récoltes ; il en dureroit probablement vingt, après quoi ils pourroient amender de nouveau et continuellement leur terre avec du gravier. M. Marly a, sous quelques-uns de ses fonds marécageux de la marne blanche et légère. Il en a fait souvent usage ; mais il trouve qu'elle réussit moins que le gravier.

Il donne beaucoup d'attention à l'engrais des moutons. Il les achète en novembre, de 30 à 32 *s.* chaque ; il commence à Noël à les nourrir avec du son et de l'avoine, dont il donne à chacun un quart par jour, et continue durant trois mois. Il en a vendu quelques-uns 3 *l.* 5 *s.*, mais il les vend, en général, 40 *s.* l'un dans l'autre. Il croit que cette nourriture est meilleure pour eux, et qu'elle est d'ailleurs moins chère que les turneps, dont il a fait l'essai. Il en coûte trop, dit-il, pour enlever et emmagasiner les turneps, et si on les fait manger sur place, il y en a toujours la moitié de perdue. Pour les engraisser avec de l'avoine et du

son, en évaluant l'une à 5 *s.* 6 *d.* le baril, et l'autre à 1 *s.*, la dépense sera comme il suit :

	l.	*s.*	*d.*
Pour quatre-vingt-dix jours, trois bushels d'avoine, à 5 *s.* 6 *d.* le baril.	»	4	1
Pour quatre-vingt-dix, *idem*, trois bushels de son.	»	»	9
	»	4	10

J'appris avec regret que la rente des terres améliorées par un cultivateur aussi actif, s'étoit augmentée aussi exorbitamment en proportion de ses succès. Il méritoit de jouir, par un bail à vie, des fruits de sa laborieuse industrie ; mais des lois cruelles, restes d'une impolitique barbarie, pèsent toujours sur les catholiques romains de cette contrée. Pourquoi ne pas laisser à l'homme industrieux quelques encouragemens, quelques motifs d'émulation, quelle que soit sa religion ? Et peut-il jamais exister quelqu'émulation dans un pays où les baux sont à vie pour les uns, et à des termes très-rapprochés pour les autres ? Quel inconvénient y auroit-il à faire avec les catholiques romains des baux à vie ? Aucun : l'effet de cette mesure, si elle étoit généralisée, seroit uniquement d'activer l'agriculture. Il est impossible qu'une nation prospère pleinement, lorsque les quatre cinquièmes du peuple sont privés des avantages accumulés sur l'aristocratie dominatrice de l'autre cinquième.

En conversant avec le lord Longford, je lui fis quelques questions sur la situation de la classe la moins riche et la plus nombreuse des habitans

de ce canton. Je vis, d'après les informations qu'il me donna, qu'ils étoient assez bien, sous quelques rapports, et assez mal sous quelques autres. Ils ont en général assez de pommes de terre pour pouvoir, dans tous les temps, s'en nourrir abondamment. Ils ont assez de lin pour en faire tout le linge dont ils ont besoin. La plupart ont une vache, et quelques-uns en ont deux; ils filent assez de laine pour se vêtir. Tous ont un cochon, et quantité de volaille. Pour l'ordinaire, les vaches, veaux, cochons, volailles, enfans et paysans, toute la famille, logent ensemble sous le même chaume. Ils ont du chauffage en abondance. Beaucoup de familles sont encore alimentées en grande partie par les lacs très-poissonneux du voisinage. Un enfant avec une ligne et un hameçon, va pêcher, en une heure, une quantité de perches suffisante pour nourrir la famille pendant tout le jour. Les propriétaires ne tiennent pas fort strictement à leur droit de pêche. Lord Longford a vu quelquefois cinq cents enfans pêcher en même temps. Outre la perche, il y a dans ces lacs des brochets de plus de cinq pieds de long, des brêmes, des tanches, des truites saumonnées de dix livres, et de belles anguilles. Toutes ces particularités leur sont favorables, et l'on en voit les effets dans leur population et dans l'apparence de santé qui règne parmi leurs nombreuses familles; mais d'un autre côté ils sont mal vêtus; ils ont l'air excessivement pauvres, et, ce qui est pis, ils sont opprimés par plusieurs fermiers, qui leur font payer trop cher la nourriture de leur vache, de leur cheval, etc.

Ils sont aussi dans l'usage d'être en compte courant avec les fermiers et les propriétaires pour lesquels ils travaillent, d'où il arrive qu'ils touchent fort peu d'argent pour prix de leur travail annuel. Cette manière de traiter avec les paysans est une véritable oppression. Vous travaillerez tant de journées pour la construction d'une cabane, tant pour un jardin à pommes de terre, tant pour l'entretien d'un cheval, tant pour celui d'une vache; lorsqu'on n'aura avec les paysans que des comptes semblables, on ne peut les tromper; ces calculs sont clairs et à leur portée. Mais on ne doit jamais aller au-delà, ni compliquer les comptes avec eux. Déduction faite de ces articles, le journalier doit être payé ponctuellement tous les samedis soir. Un autre malheur pour tout le canton, dit lord Longford, c'est l'habitude qu'ils ont généralement de voler. Ils ne dédaignent rien de ce qui se trouve sous leur main, et je dois observer que toutes les informations que j'ai reçues, attestent unanimement ce fait. Ils volent des ferrures de toute espèce, des gonds, des chaînes, des serrures, des clefs; ils dépècent des portes neuves, et les emportent. Des arbres aussi gros que le corps d'un homme, et que dix pourroient à peine remuer, sont enlevés en une nuit. On a volé à milord Longford des roues neuves de chariot à peine achevées. Ils enlèvent les pierres principales d'un mur, pour faire un âtre à leurs foyers, quoique pour atteindre à ces pierres, il faille faire une brèche dans le mur. Ils volent les turneps par charretées et arrachent en une nuit les épis de deux acres

de froment. En un mot, ils volent tout, et les choses même dont ils n'ont aucun besoin ; et il n'est pas aisé de trouver les voleurs, car ils n'emportent jamais leur butin chez eux ; ils le cachent pour l'ordinaire dans quelques trous des marécages. Cette disposition est véritablement une calamité publique. Mais à quelle cause faut-il principalement l'attribuer ? Est-ce aux lois, qui n'ont jamais vu dans ces hommes que leur religion ? est-ce à la conduite des propriétaires et fermiers envers eux ? est-ce à un penchant inné dans ces hommes à la malignité et à l'insouciance ? C'est une question que ne peut résoudre avec certitude un voyageur qui ne fait que passer. Mais je suis porté à croire qu'un meilleur système de lois et d'administration produiroit sur eux d'heureux effets. Ils sont beaucoup moins bien traités que les pauvres d'Angleterre ; on leur parle durement, et, pour trancher le mot, ils sont véritablement opprimés.

Je partis de Packenham-Hall. A deux ou trois milles de là, sur le chemin de Mullingar, la route passe sur une montagne, d'où l'on a une superbe vue du lac Derrevaragh : il a huit milles de long, et depuis un demi-mille jusqu'à deux milles de large. En montant la colline, on en aperçoit une partie qui ressemble à une belle rivière. Quand on est parvenu à la principale montagne, dont le bord est coupé à pic, on aperçoit la partie la plus large du lac, auquel cette colline et plusieurs autres forment un bassin escarpé.

J'arrivai à Mullingar ; c'étoit précisément un jour de foire. J'y vis beaucoup de vaches, de bœufs,

et plus encore de chevaux. J'y vis aussi une certaine quantité de laine. Les bêtes à cornes étoient de la même race que toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent dans le pays. Le 5 juillet, je partis de Mullingar, qui est une ville fort laide et fort sale, et prenant la route de Tullamore, je m'arrêtai à la maison du lord Belvidere. Elle est dans une des plus extraordinaires situations que j'aye jamais vues, sur le haut d'une petite montagne, et entourée à demi, par des amas d'autres montagnes, qui se confondent l'une avec l'autre. On y remarque une belle esplanade, couverte d'une verdure ondulée et bordée de bois. Immédiatement sous les fenêtres du château est le lac Ennel; il a plusieurs milles de longueur, et deux ou trois de large; il est varié par une foule d'îlets qui, vus de loin, forment comme autant de taches sur sa surface. Un promontoire en rochers, bordé d'arbres, s'avance vers le milieu de l'eau, et toute la perspective est couronnée par des montagnes qu'on aperçoit dans le lointain. On rencontre souvent des perspectives plus grandes et plus magnifiques, mais celle-ci offre des beautés d'un genre particulier et original.

De Mullingar à Tullespace, les rentes sont en général de 20 *s.* par acre; cependant j'y trouvai toutes les récoltes mauvaises, à l'exception du méteil, et toutes remplies de mauvaises herbes. Autour de Tullespace, les fermes sont de cent à trois cents acres, et leur cours est : 1. jachère; 2. méteil; 3. avoine; 4. avoine; 5. avoine. On voit de tous côtés beaucoup de pommes de terre. Ils en

font des récoltes de quarante à quatre-vingts barils. Avant d'arriver à Tullamore, la route passe sur une partie du marais d'Allen : il est fort étendu; on en feroit aisément une superbe prairie : pour y pratiquer un chemin, on a simplement creusé une tranchée de chaque côté; on y a mis ensuite du gravier, et ce terrain, à peine consolidé, a pu déja porter des chariots. On voit de beau trèfle blanc le long des bords du chemin.

Une partie de Tullamore est fort bien bâtie. Je traversai cette ville pour me rendre à Charleville, chez le capitaine Johnston, qui m'a donné les détails suivans de l'agriculture du voisinage : Les fermes, autour de Tullamore, sont communément de cent à trois cents acres, mais il y en a de plus petites; quelques-unes aussi sont de cinq cents et six cents acres. Le sol, en général, est un loam sec, graveleux et sain. Il se loue, l'espace de cinq milles autour de la ville, de 12 à 18 *s.*; en *medium*, 16 *s.* Le *medium* des rentes de toutes les terres du comté est de 15 *s.*, non-compris les marais. M. Johnston estime qu'une septième partie du comté est en marais ou en montagnes. Les terres de montagne sont louées de 1 *s.* 6 *d.* à 3 *s.* Le cours de récolte est : 1. avoine, sur pâturage labouré; ils en sèment un baril et demi, et récoltent de dix à quinze; 2. jachère; 3. froment; ils en sèment un baril ou un peu moins, et récoltent de quatre à sept barils; ils y ajoutent quelquefois une récolte de pois. Un autre : 1. pommes de terre, sur du pâturage bien fumé ou écobué; 2. méteil; ils en sèment trois quarts de baril, et récoltent de

douze à vingt barils; 3. froment; 4. avoine; 5. jachère. Quelques fermiers écobuent, pour planter des turneps; ils louent ensuite la terre 6 *l.* l'acre pour des pommes de terre. On sème excessivement tard, fort souvent après Noël, le froment et le méteil. Ils sèment de la rabbette sur des terrains bas, au bord des marais, après les avoir écobués; ils en recueillent de douze à quinze barils par acre, de la valeur de 12 à 20 *s.* chaque baril. Ils la sèment sur le terrain labouré, sans la recouvrir; et plus la terre est inégale, plus ils se louent de l'opération. Ils sèment du seigle après la rabbette, et ensuite de l'avoine, dont ils font de bonnes récoltes. Ils mettent ensuite ces terrains en herbage avec de la graine, en ray-grass, ou en trèfle blanc et rouge. Pour les turneps, ils labourent deux ou trois fois, n'engraissent point, ne binent point, et ne font conséquemment que de mauvaises récoltes. Ils n'engraissent pas davantage leurs terres en jachère. Après l'écobuage, ils labourent deux fois. Ils font manger leurs turneps par des bêtes à laine, tantôt arrachés, tantôt en terre. On connoît peu le trèfle, mais on sème généralement du lin sur de petites parties de terrain, et quelquefois aussi sur trois ou quatre acres. Les paysans l'apprêtent, le filent, et en font de la toile eux-mêmes. La bonne saison pour le semer est vers le Vendredi-Saint, mais non pas plus tard. On laboure à fond les terrains à pommes de terre, et l'on y emploie tout le fumier du pays. Il arrive aussi que les fermiers louent aux pauvres leur terre gratuitement, sous la seule condition qu'ils la fumeront; mais les

paysans payent de 4 à 6 *l.* la terre fumée, et celle où des turneps ont été mangés sur place. Ils préfèrent ces dernières; les pommes de terre y sont, disent-ils, plus sèches et meilleures. La pomme de terre ronde est celle qu'ils préfèrent, attendu qu'elle produit des bulbes en grand nombre, et qu'elle dure tout l'été; quelquefois même on a pu en garder deux ans (11). On emploie peu la chaux; on a essayé d'en faire usage, mais elle a peu réussi. Le gravier calcaire produit beaucoup plus d'effet sur les vieux pâturages qu'ils se proposent de rompre. La dépense par acre est de 10 à 15 *s.* Ils emploient leur pâturage à nourrir des génisses ou des taureaux déja formés. Les génisses sont vendues par petites parties, sur le lieu même; les taureaux sont conduits et vendus à Ballynasloe ou à Bannagher; ils les achètent, âgés d'un an ou deux, les génisses, de 30 à 50 *s.*; les taureaux, de 55 à 57 *s.*; les gardent un an et quatre ou cinq mois, quelquefois un an seulement. Ils les revendent après un an, avec un profit de 25 à 30 *s.* sur les unes, et de 30 à 40 *s.* sur les autres. Dans les endroits où le pâturage est bon, on achète un petit nombre de vaches et on les engraisse. On les achète en mai, depuis 1 *l.* 5 *s.* jusqu'à 5 *l.*, et on les revend avec 40 *s.* de profit sur chaque. Tous les paysans pauvres élèvent leurs veaux; plusieurs élèvent des bêtes à laine; les meilleurs fermiers élèvent des moutons

(11) Ce fait auroit dû être verifié, ou certifié par des fermiers dignes de foi; car la pomme de terre, comme toutes les racines bulbeuses ou oignons, germe au printemps à l'époque où elle devroit être plantée.

et les vendent gras, âgés de trois ans, à la Saint-Michel, de 18 à 24 *s.*; et s'ils attendent jusqu'au printemps, ils les vendent de 24 à 44 *s.* Les toisons pèsent de six à sept livres. Le labourage est fait par des bœufs; ils en attèlent quatre à une charrue, et ne font pas un demi-acre par jour. Les petits fermiers attèlent quelquefois un cheval avec une vache : les bœufs sont estimés meilleurs que les chevaux. Le loyer d'un garçon, d'un cheval et d'un chariot, se paye 1 *s.* 1 *d.* par jour. Un homme qui possède trois ou quatre vaches et un cheval ou deux, avec cinq guinées dans sa bourse, est en état de prendre une ferme de quarante ou cinquante acres. On compose pour les dixmes; le froment paye 5 *s.*; les mars, 3 *s.*; on paye pour mille moutons, 25 *s.*; et pour le terrain qui doit être fauché, 5 *s.*

La terre se vend vingt fois la valeur de la rente. Elle se vendoit vingt-deux fois cette valeur il y a sept ans, et la rente a baissé de 3 à 5 *s.* dans le même intervalle. La taxe du comté est de 6 *d.* Il reste fort peu de fermiers intermédiaires. Une chaumière, avec un demi-acre de terre, se loue 20 *s.*; avec deux acres de terre, ce qui est fort commun, elle se loue 40 *s.* Il ne se fait point d'émigrations. Toute la classe commune du peuple est de la religion catholique romaine. Aux environs des villes, il n'y a pas une chaumière sur six qui ait une vache. Dans la campagne, la moitié des paysans en ont; la plupart ont un cochon et beaucoup de volaille. Ils ne volent guère que quelques turneps et quelques choux pour leur usage; ils n'en

font point excès. Plusieurs des paysans pauvres, encouragés par les prix de la société de Dublin, se sont fait assigner des parties de marais, qui valent actuellement 50 *s.* l'acre. Leur manière de les améliorer a été de les dessécher graduellement, soit en y coupant la tourbe, soit en y faisant des rigoles telles que celles qu'on fait pour limites, soit enfin en y creusant exprès des saignées. Ils les creusent jusqu'à ce qu'ils trouvent la tourbe. Ils en écobuent alors et brûlent la surface à la profondeur de quatre à six pouces, ce qui leur coûte 20 *s.* par acre. Ils y sèment du méteil, du seigle, des pommes de terre. Le méteil est celui qui réussit le mieux. L'année suivante, ils font une autre récolte de blé, et après un autre écobuage, deux nouvelles récoltes. Les pommes de terre que produit ce terrain sont humides; mais elles sont bonnes pour servir de semence; et si on les met dans des caisses, elles échappent à la gelée beaucoup mieux que celles qui sont venues sur des terres hautes. On ne paye rien pour avoir des portions du marais, si l'on possède les terres adjacentes. Ils mettent en pâturage les places améliorées, en y semant de l'herbe; mais elle y est ordinairement fort claire. Après un an ou deux, ils brûlent de nouveau la surface. Quelquefois ils ne font que mettre sur le pâturage un peu de fumier ou de gravier, et y plantent des pommes de terre. Quelques-uns en ont planté sur le marais rouge, sans autre préparation que d'y mettre une couche de gravier pauvre et sablonneux, et ont obtenu des récoltes passables.

M. Johnston a cultivé des choux pendant plusieurs

sieurs années. En 1772, il en eut un acre; en 1773, deux acres et demi, et depuis, entre un et deux acres tous les ans. Le grand écossois est celui qu'il cultive. Il le sème en février et le plante, au commencement de juin, par rangées de quatre pieds, avec dix-huit pouces de distance d'une plante à l'autre. S'il n'est pas planté à cette époque, la récolte n'en sera pas bonne. Il laboure deux fois pour cette culture, et fume abondamment les sillons. Il bine les choux au horse-hoe deux ou trois fois, et les sarcle : ils pèsent de cinq à douze livres; mais ils commencent régulièrement à crever en septembre. Il les a employés à engraisser des bêtes à laine dont l'engrais n'avoit pu être achevé à l'herbe. Il en a également engraissé des taureaux. Les grosses feuilles, qu'il avoit soin de trier, furent données aux vaches, mais elles gâtèrent le beurre. La meilleure manière de les employer, est, à son avis, d'en nourrir des bêtes à cornes lorsque l'herbe leur manque; mais il faut que toute la récolte soit consommée avant Noël. De l'orge qu'il sema après des choux qui succédoient à des pommes de terre, fournit une abondante récolte, vingt-quatre barils par acre. M. Johnston a eu, pendant ces six dernières années, des turneps, depuis un jusqu'à quatre acres. Il les a toujours employés à engraisser des bêtes à laine. Il s'est distingué de ses voisins, qui sèment fort tard leur froment, en semant le sien au commencement de septembre. Il fait ainsi sa moisson long-temps avant les autres. Il n'attèle que deux chevaux à ses charrues. Il est grand partisan des chevaux irlandois : il charie, avec les

siens, de dix à douze quintaux de tourbe; chaque cheval fait dix tours par jour, ou environ vingt milles. Durant ce travail, il les nourrit avec de l'herbe.

Le 6 juillet, j'arrivai à Rathan, où lord Shelburne a placé, pour conduire une ferme, un intendant qu'il a fait venir de Norfolk, M. Vancover. Celui-ci a amené avec lui un homme de charrue, une charrue, une herse et des harnois. Cette idée fait honneur au grand seigneur qui l'a conçue, et M. Vancover ne trompera point son attente. C'est un homme sensé, intelligent et actif, qui a fait l'apprentissage de toute la partie manuelle de l'agriculture, pendant sept ans qu'il a résidé chez un des principaux fermiers de Norfolk. Il me parut être dans les meilleurs principes. Je ne remarquai en lui aucun dégoût, soit du pays, soit de ceux qui l'habitent, mais beaucoup d'ardeur et d'espoir de réussir dans l'entreprise d'amélioration qui s'offroit à lui. Je le trouvai labourant un bas-fond joignant à un marais fort étendu, et le brûlant par petits morceaux. Il se proposoit de labourer le tout aussitôt, et d'y semer des turneps. Il en aura, cette année, douze acres, et beaucoup plus l'année suivante. Il a prolongé quelques saignées fort avant dans le marais, et il se propose d'en faire une excellente terre; mais au lieu de l'écobuer avec la charrue, comme il l'a fait précédemment, il sera obligé désormais de faire le travail à la bêche. Je suis persuadé que ses espérances ne seront point déçues. Il a un vaste champ pour ses opérations; car lord Shelburn a, en cet endroit, quatre mille acres de marécage. Les

parties élevées de la ferme sont une terre raboteuse et sèche, mais saine. M. Vancover compte la déblayer dans l'hiver, en réduire toutes les pierres en chaux, et la labourer pour des turneps l'année suivante. J'observerai que cette manière de procéder est très-sage. On devroit toujours commencer par planter en turneps ces terres raboteuses, et non pas les mettre en jachère pour y semer aussitôt du froment, comme le font tous les améliorateurs irlandois. Après le froment, ils sèment, comme on l'a déja vu, deux ou trois récoltes de blé de mars, et de cette manière leur sol est tout-à-coup épuisé. Si, au contraire, on commence à y semer des turneps, ces végétaux produisent du fumier, la récolte même améliore la terre et la laisse en état de recevoir toute autre culture. On ne peut trop louer milord Shelburne de cette entreprise, et M. Vancover du zèle et de l'intelligence qu'il met à l'exécuter.

Prés de cet endroit est une ferme de cent cinquante acres, auxquels sont joints quinze cents acres de marais. Le tout est loué, à perpétuité, 150 *l.* par année. Je passai de Rathan à la Glèbe, petite maison appartenante au doyen Coote, et delà à Shaen-Castle, près Montmellick, lieu de sa résidence. Je côtoyai de vastes étendues de montagnes, de marais, et nommément une partie du marais d'Allen. Il y a fort peu de bon blé. J'ai vu quelques hommes occupés à écobuer des bas-fonds pour y semer du méteil; ils feroient beaucoup mieux d'y semer des turneps.

Je dois à l'honnêteté de M. le doyen Coote les

particularités suivantes : Autour de Shaen-Castle, les fermes de quarante ou cinquante acres sont les plus communes ; quelques-unes, mais en petit nombre, sont de trois ou quatre cents. Le sol est un fond de pierre ou de gravier calcaire, ou des landes (*moors*) ; il se loue, en *medium*, 13 *s.* l'acre. Leur cours de culture est : 1. jachère ; 2. froment ; ils en sèment un baril qui leur en produit cinq et demi ; 3. pois ; ils en sèment un baril et en récoltent de six à dix. — Un autre : 1. jachère ; 2. froment ; 3. avoine ; ils en sèment deux barils et en récoltent de huit à quinze. — Et celui-ci : 1. écobuage des landes pour y semer des turneps, qu'ils ne binent jamais, et qu'ils font manger arrachés à des bêtes à laine ; 2. orge ou méteil ; ils sèment un baril de l'un ou de l'autre, et en récoltent de huit à dix-huit ; 3. avoine ; 4. avoine ; après quoi ils laissent la terre se gazonner d'elle-même ; ils sèment aussi, au lieu des turneps, ou après eux, de la rabbette ou du seigle. Tous les paysans et les petits fermiers sèment du lin pour leur usage. On cultive beaucoup de pommes de terre, et cette culture emploie tout le fumier du pays. Quelques-uns les plantent avec la charrue, mais elles réussissent moins bien, à moins que la terre n'ait reçu une jachère d'été. La principale culture des pommes de terre a lieu dans les jardins des chaumières. Les paysans ne louent point de terre des fermiers pour en cultiver. On ne parque point ici les bêtes à laine. Le gravier calcaire est beaucoup employé sur les terres labourables ; et l'engrais dure bon durant six ou sept récoltes.

On emploie l'herbe à engraisser des bœufs, à nourrir des vaches laitières et des bêtes à laine. Les laiteries de trente ou quarante vaches sont communes en ce canton; ils n'en louent point le produit. Un acre et demi de pâturage médiocre nourrit une vache. Quelques personnes font du beurre; mais on n'en fait point dans les endroits où le fromage est bon. Une vache produit annuellement un quintal et demi de fromage, qui vaut de 25 à 30 *s.* le quintal. Son veau se vend une *l.* 1 *s.*, âgé de cinq ou six semaines : on en élève fort peu. Leur système d'engrais est d'acheter des bêtes à cornes, depuis 3 jusqu'à 6 *l.*, en avril, mai et juin, et de les revendre à Noël, à 30 ou 40 *s.* de bénéfice. Leurs troupeaux de bêtes à laine montent, quelques-uns, à cinq ou six cents. Leur profit, sur cet article, est de 6 à 9 *s.* pour l'agneau, et de quatre livres de laine que fournit la brebis. Ils les laissent durant l'hiver sur les pâtis; dans les temps de gelée ou de neige, ils leur donnent un peu de foin ou de turneps. La laine se vendoit autrefois de 15 à 17 *s.* le stone; mais depuis quinze ans, elle ne se vend plus que 20 *s.* 6 *d.* Elle est achetée par des cardeurs, qui la font filer dans le pays, et la vendent à des facteurs pour l'étranger. Leurs bêtes à laine sont fort sujettes à la pourriture sur les landes; dans une saison humide, elles en sont attaquées, même sur les terrains calcaires. La plupart labourent avec des chevaux; cependant ils emploient aussi des bœufs; ils en attèlent ordinairement quatre et quelquefois six pour labourer la seconde fois une jachère. Ils font trois

quarts d'acre par jour. Les quatre bœufs qu'emploient les propriétaires et les bons fermiers, n'en labourent qu'un demi-acre. Le prix du labour est de 7 *s.* Pour le blé d'hiver, ils forment leurs champs en billons étroits et arqués. Ils ne nettoient point les sillons de séparation avec la pelle, ils se contentent d'y passer la charrue; l'entretien d'un cheval coûte 3 *l.* 3 *s.* Ils rompent leurs jachères depuis novembre jusqu'en février. Le loyer d'un garçon, d'un cheval et d'un chariot est de 1 *s.* 1 *d.* à 1 *s.* 4 *d.* Ils estiment que, pour louer et monter une ferme, il faut avoir 3 *l.* par acre. La terre se vend vingt fois la valeur de la rente. Elle a baissé de prix de 2 à 6 *s.* par acre, en général de 5 *s.* depuis cinq ou six ans. On compose pour les dixmes. Le froment paye 7 *s.*; le méteil, 6 *s.*; l'orge 5 *s.*; l'avoine, 3 *s.* 6 *d.*; le pâturage à faucher, 3 *s.*; les pois, 2 *s.* 6 *d.* On ne boit point de thé dans les chaumières; ils n'ont pas même des pommes de terre à discrétion. Une chaumière, avec un acre de terre, leur coûte de une *l.* 1 *s.* à une *l.* 10 *s.* et environ le quart de cette somme en pommes de terre. Ils achètent, quand ils n'en ont point par eux-mêmes, l'avoine, la farine d'avoine ou les pommes de terre. Un baril de pommes de terre dure une semaine à un homme, sa femme et quatre enfans. Un baril d'avoine, qui peut produire un quintal de farine, et se vend de 8 *s.* 6 *d.* à 10 *s.*, leur dure à-peu-près une semaine, c'est-à-dire autant que le baril de pommes de terre. La plupart ont une vache dont la nourriture leur coûte de une *l.* 1 *s.* à une *l.* 10 *s.*, et de plus pour

la somme de 12 ou 14 *s.* de foin. Ils nourrissent aussi un cochon avec leurs lavures. Le vol est ici fort commun ; ils dérobent tout ce qui se trouve à leur portée ; cependant ils ne sont pas aussi pauvres que ceux du canton de Clare et de Tipperary. Tout le blé est, à raison de la prime, porté à Dublin. Il n'y a point ici d'émigrations. Tous les paysans sont de la religion catholique. Le chauffage d'une chaumière coûte de 14 à 15 *s.* ; la bâtisse d'une cabane, 3 *l.* 3 *s.* ; celle d'une maison en pierres et ardoises, 20 *l.* ; la totalité des bâtimens en pierres et ardoises pour une ferme de cinquante acres, 30 *l.*

En conversant sur le projet d'union de l'Irlande avec la Grande-Bretagne, j'appris qu'il n'étoit point d'idée plus contraire au vœu populaire des Irlandois, et que leur principale raison étoit que cette union accroîtroit encore le nombre des absens.

Quand cette question fut agitée, on objecta que, vingt pairs et soixante membres des communes iroient siéger au parlement d'Angleterre, et qu'ainsi quatre-vingts propriétaires-fonciers de l'Irlande iroient résider à Londres ; qu'ils y feroient élever leurs enfans, et perdroient leur popularité en Irlande ; qu'ensuite on en nommeroit d'autres pour les remplacer ; que ceux-ci, suivant les traces de leurs prédécesseurs, seroient eux-mêmes remplacés par de nouveaux élus, qu'un grand nombre d'hommes aujourd'hui résidans en Irlande, ne résideroient alors qu'en Angleterre, et qu'ainsi l'Irlande se trouveroit totalement dépeu-

plée de ses propriétaires, désavantage que ne compenseroit jamais la liberté du commerce. Je pense que ces idées sont erronées; il me semble au contraire, que l'Irlande, à ce marché, ne perdroit qu'une classe de gentilshommes de campagne, oisifs et inutiles, et qu'en échange ses ports seroient garnis de vaisseaux et animés par le commerce: un pareil échange ne peut être désavantageux à aucune nation.

M. le doyen Coote a amélioré une portion fort étendue de marais; il l'a desséchée complétement, et labourée ou bêchée, pour en brûler la surface. Il y a ensuite semé du méteil qui a fort bien réussi et lui a produit treize barils par acre. Il a labouré ce terrain pour y semer de l'avoine, dont il a recueilli dix barils par acre; après quoi il y a semé du ray-grass [*lolium perenne*] et du trèfle [*trifolium pratense*]. Cette terre valoit, avant l'amélioration, 1 *s.* 6 *d.* l'acre, elle vaut aujourd'hui 14 *s.* Il a fait aplanir et brûler une autre partie du marais, sur laquelle les cendres ont été répandues et des turneps semés; le champ fut ensuite hersé; les turneps ont bien réussi; il les a fait manger sur place par des bêtes à laine, après quoi il a étendu sur le champ mille charges par acre d'argile et de gravier calcaire, pour la somme de 40 *s.* Il y a semé alors du gazon, et ce champ vaut à présent une *l.* 1 *s.* l'acre.

M. Coote a eu pendant ces vingt dernières années, des turneps tant par rangées qu'à la volée. Il a trouvé que la première de ces deux méthodes étoit de beaucoup la meilleure; mais je présume que

cette différence provenoit uniquement de ce que les turneps à la volée n'étoient pas binés avec soin. Ils les a toujours fait manger sur place, et a trouvé que la terre en est autant amendée qu'elle le seroit par un engrais abondant. Il a parqué ses bêtes à laine pendant deux ans; mais ses domestiques, paresseux sans doute, n'ont pas voulu continuer cet usage. Il a plusieurs fois essayé d'employer la chaux sur un fonds calcaire; mais elle ne lui a point du tout réussi. Il conseilleroit à ceux qui voudroient entreprendre d'améliorer des marais, de suivre le procédé suivant : commencer par faire tout autour du terrain une tranchée de douze pieds de large dans le haut, creusée jusqu'au gravier, et de quatre pieds de large dans le bas; couper le champ par d'autres saignées qui aboutiront aux premières et seront également creusées jusqu'au gravier; laisser le terrain en cet état pendant une année, s'il est mauvais; ensuite le retourner avec la bêche ou la charrue, le brûler et y semer des turneps ou de la rabbette; recommencer la même opération l'année suivante, avec un second écobuage; semer de l'avoine; mettre en herbage. On peut être sûr que cet herbage sera bon, moins bon cependant que si la terre avoit été amendée avec du gravier. M. le Doyen a reçu plusieurs médailles d'or de la société de Dublin, pour l'amélioration des marais, la culture des turneps, etc.

Le 8 juillet, je partis de Shaen-Castle, et pris la route d'Athy; je déjeûnai avec le doyen Walsh, dans la maison du général du même nom, qui étoit absent. Le général est excellent fermier, excellent

améliorateur. Il a bâti douze maisons de ferme, avec trente chaumières, auxquelles il a assigné quatre-vingt-dix vaches, et à chacune, de deux à quatre acres de terre à 20 *s.* l'acre. Il a essayé de planter des pommes de terre à la charrue, sans labourer à fonds, comme il est d'usage dans le pays. Il a amendé, avec quatre cents charges de fumier, deux acres d'une terre, et après les avoir labourés, il y a planté ses pommes de terre à la houe, en carrés de quinze pouces; il les a binées deux fois à la houe et en a récolté cent soixante-seize barils par acre. Il a communément sept ou huit acres de turneps et deux ou trois de choux. Il les emploie avec succès à nourrir des bêtes à cornes et des bêtes à laine. Il laboure, mais c'est particulièrement pour mettre ses terres en bon état; son cours de culture est: 1. jachère; 2. froment; 3. trèfle blanc ou rouge, pendant deux ans.

Quand il sème de l'orge sur les terrains à pommes de terre, il en récolte vingt barils par acre. Il a un usage qu'on ne sauroit trop recommander; en louant une ferme, qui n'a qu'une chaumière pour habitation, il oblige son fermier à construire une maison en pierres et ardoises, et s'oblige à payer la grande partie des frais. Le cours de récolte le plus commun dans le canton est: 1. jachère; 2. froment, produit, de sept à neuf barils; 3. orge, quinze barils; 4. avoine, de quinze à vingt barils; 5. on laisse le terrain se couvrir de gazon.

Les pauvres ici ont tous des pommes de terre, à proportion de la quantité de fumier qu'ils peuvent se procurer. Quand ils louent une terre en

pâturage pour en planter, ils font les dépenses suivantes par acre :

	l.	*s.*	*d.*
Dix barils de semence, à 3 *s.* 4 *d.*	1	13	4
Couper et planter les pommes de terre	1	10	»
Un second labour.	»	15	»
Sarclage.	»	2	6
Pour les enlever, quarante hommes, à 7 *d.* par jour	1	3	4
Rente.	3	10	»
	8	14	2

Les récoltes sont, l'une dans l'autre, de quatre-vingts barils, ce qui fait, de premiers frais, 2 *s.* 2 *d.* par baril. Ils en ont abondamment toute l'année. Les pommes de terre sont à meilleur marché que la farine d'avoine, et ils les préfèrent. Ils sèment fort peu de lin ; quelques-uns n'en ont point du tout. Mais plusieurs d'entr'eux possèdent un chariot et un cheval, qu'ils louent aux fermiers. Plusieurs ont aussi un ou deux cochons, et beaucoup de volailles, que l'abondance des pommes de terre leur fournit les moyens de nourrir.

Après m'être séparé du doyen Walsh, je traversai, à droite, un beau bois environné d'un mur. Je vis à Athy de bonnes récoltes en froment et en méteil. La route qui traverse cette ville suit les bords de la rivière Barrow, qui suit elle-même, à droite, les sinuosités de la vallée. La verdure est belle et la campagne fort agréable. Je vis sur ma route beaucoup de loams graveleux, sablonneux et secs. Ces terrains seroient excellens pour les turneps, mais on n'en cultive point ici. Tout le

sol est de la même nature depuis Athy jusqu'à Carlow ; il se loue de 16 à 20 *s.* l'acre. Les cours de récoltes sont 1. jachère ; 2. froment, produisant cinq ou six barils ; et cet autre : 1. jachère ; 2. froment ; 5. avoine ou pâturage, semé ou non semé. Ils emploient la chaux avec succès ; ils emploient aussi le gravier ; mais c'est particulièrement sur les terres fortes et qui pourroient rapporter vingt barils d'orge par acre après les turneps. Avec l'agriculture de Norfolk, les habitans de ce pays décupleroient leur revenu.

A Ballynakill, je fis une visite à M. Vicars, un des principaux engraisseurs de bétail du canton. Il tient à ferme près de deux mille acres dans différens comtés ; il élève des bêtes à laine et des taureaux. Son système est de garder les brebis pour produire, et de vendre les moutons âgés de trois ans, quelques vieilles brebis et la laine. Les moutons se vendent de 20 à 28 *s.* chaque, et la quantité de laine est environ un tiers de stone. [Le stone de laine d'Irlande est de seize livres.] Un autre système qu'il pratique aussi, est d'acheter des brebis en automne, de vendre les agneaux gras, et ensuite les brebis. L'éducation des bêtes à cornes consiste, en ce pays, à acheter des bœufs en octobre, au prix de 5 ou 6 *l.* chaque ; de leur donner un peu de foin dans les temps les plus rigoureux de l'hiver et de les vendre gras avec 40 ou 50 *s.* de profit. Il achète des vaches en mai, et les revend grasses en automne. Il y a en ce canton beaucoup de laiteries ; elles ne se louent point ; on n'y fait que du beurre. Une vache en

donnera par an un quintal, qui peut valoir 2 *l.* 10 *s.*; et son veau, 4 *s.* Les chaumières se louent ici 20 *s.* chaque; les paysans payent en outre 30 *s.* pour le pâturage d'une vache, qu'ils ont tous. Leur dépense pour la culture des pommes de terre est comme il suit:

	l.	*s.*	*d.*
Rente.	5	»	»
Huit barils de semence, à 4 *s.* 5 *d.*	1	16	»
Pour les planter	2	10	»
Pour les enlever.	2	10	»
	10	16	»

Les récoltes sont, en *medium*, de soixante barils par acre; elles coûtent conséquemment en premiers frais 3 *s.* 6 *d.* par acre. Dans tout le comté de Carlow, les rentes sont, en *medium*, de 15 *s.*

Je fus voir, à Brownshill, M. Brown, qui a bâti une maison commode dans un endroit découvert, d'où il a une vue fort étendue. Je recueillis ici quelques informations nouvelles sur l'agriculture de ce canton. Ils labourent la plupart avec des bœufs, quatre à une charrue, et ne font pas un demi-acre par jour, ce que quatre chevaux feroient aisément. On laboure ici beaucoup plus qu'autrefois. C'est en grande partie l'effet des primes accordées pour la culture des terres. La population s'y est aussi considérablement accrue. Les dixmes se payent, pour le froment, 5 *s.*, pour le méteil, 4 *s.*, pour l'orge, 3 *s.*, pour l'avoine, 2 *s.* 6 *d.*, le pâturage à faucher, 3 *s.* On paye en nature la dixme des bêtes à laine. Dans presque tout le comté de Carlow, il n'y a point de tenanciers in-

termédiaires. En face de la maison de M. Brown, je remarquai qu'une haute montagne étoit cultivée presque jusqu'au sommet. J'appris que cette amélioration étoit l'ouvrage de paysans, qui payent pour cette terre 10 *s.* par acre. Ils coupent le gazon avec la charrue, et le brûlent. Ils y mettent de la chaux, la laissent en jachère, et y sèment du froment, dont ils récoltent six barils par acre. Ils y sèment ensuite de l'avoine, dont ils récoltent dix barils par acre, et après cette récolte, le terrain est remis en pâturage. Une grande partie de la terre de cette montagne est humide; ainsi ils sont forcés de la dessécher.

M. Brown entretien huit cents bêtes à laine, dont deux cents brebis; cent autres âgées de deux ans; cent moutons âgés de trois ans; deux cents, *id.* âgés d'un an; deux cents agneaux; et il vend, chaque année,

	l.	*s.*	*d.*
Cent vingt moutons, âgés de trois ans, à 25 *s.* .	150	»	»
Quatre-vingts brebis, à 16 *s.*	64	»	»
Deux cent-vingt stones de laine, à 16 *s.*	176	»	»
	590	»	»

Ce troupeau mange, dans l'hiver, vingt-cinq tons de foin.

Ayant entendu parler d'un fermier fort actif du comté de Carlow, M. Hamilton, je me proposai de lui faire une visite, mais on me dit qu'il étoit absent. Il s'est beaucoup adonné à la culture des turneps; il en a eu jusqu'à cent acres en une année, et huit ou dix acres de choux; il les sème

le plus communément sur des terres écobuées; il les emploie à la nourriture d'un grand nombre de bêtes à cornes; il nourrit, entr'autres, des bœufs à la réscrve; il achète la paille dont il leur fait des litières; il achète en outre tout le fumier qu'il peut trouver, et fait cuire beaucoup de chaux; il emploie, en un mot, toutes sortes de moyens pour maintenir ses terres nettes et en vigueur. Un tel exemple est bien fait pour trouver des imitateurs; cependant je n'ai pas vu qu'il produisît beaucoup d'effet parmi la classe commune des fermiers.

Le 9 juillet, je partis de Brownshill, et prenant la route de Laughlinbridge, j'allai voir à Ballybar M. James Butler, fermier fort intelligent et fort actif. Il a, pour l'ordinaire, quatre ou cinq acres de choux, avec lesquels il achève l'engrais de ses moutons âgés de quatre ans. Il trouve que les choux sont d'un meilleur produit, et que les bêtes à laine les aiment mieux que les turneps; quelquefois il a vingt acres de turneps, qu'il ne manque jamais de biner; il n'en a point cette année, ce qui annonce un système de culture mal combiné. Si un fermier peut avoir vingt acres de turneps une année, et n'en point avoir l'année suivante, le principal avantage de la consommation des premiers se trouve perdu pour lui. M. Butler achète tous les ans quarante jeunes bêtes à cornes, âgées d'un an. Il les paye de 30 à 40 *s.*, les garde jusqu'à ce qu'elles soient âgées de trois ans et demi, et les revend grasses. Il achète aussi vingt bœufs plus forts, qu'il paye 5 *l.*, et qu'il revend gras, 8 *l.* Il achète ses vaches en mai, de 3 *l.* à 3 *l.* 10 *s.* chaque,

et les revend avec 40 *s.* de profit. Chaque acre de son meilleur pâturage nourrit un bœuf. Son système d'éducation des bêtes à laine consiste à acheter, en octobre, des moutons âgés de trois ans, au prix de 25 *s.* chaque. Il commence à les vendre au printemps, 34 *s.*, et continue tout l'été. Dans l'hiver, il les nourrit avec du foin. Son cours particulier de récolte est : 1. turneps ou choux ; 2. orge ; produit, vingt barils par acre ; 3. trèfle, sur lequel il sème d'autres plantes fourrageuses pour avoir une prairie. Les cours les plus communs dans le canton, sont : 1. jachère ; 2. froment, sept barils et demi par acre ; 3. orge ; 4. avoine. Et celui-ci : 1. pommes de terre ; 2. froment ; 3. orge, quatorze barils par acre ; 4. avoine ; douze barils ; 5. jachère. Leur sol est un loam pierreux et fort bon. La plupart des fermiers de ce canton se bornoient à élever du bétail, des taureaux et des bêtes à laine ; mais depuis les primes accordées pour la culture en blé, une grande partie des terres est à présent labourée. Le nombre des bêtes à laine, entr'autres, est tellement diminué, que quatre personnes seulement, M. Bunbury, les deux MM. Bernard et M. Keef, avoient, il y a vingt ans, plus de bêtes à laine entre eux, qu'il n'y en a aujourd'hui dans tout le comté.

Je vis à Laughlin-Bridge, le moulin de M. Mercer, qu'on m'avoit dit être un des plus considérables de l'Irlande. J'avois une lettre pour lui, et je l'avois perdue par défaut de soin ; mais il voulut bien agréer mes excuses, et me montra lui-même son moulin. Il est vaste et commode ; il peut moudre quinze

quinze mille barils de blé par an : il en moudroit même davantage, si le débit de la farine venoit à s'augmenter. Un four à sécher est ici nécessaire comme à Slaine. J'observai aussi que le froment étoit généralement d'une couleur plus terne que celui qu'on voit par-tout en Angleterre. Les fermiers d'ailleurs le vannent si négligemment, qu'on est obligé de le nettoyer de nouveau avant de le moudre; et M. Mercer a aussi pour cette opération, des machines fort bien inventées. Il reste, au total, peu de choses à faire au travail manuel; huit hommes seulement y sont employés. Après que le moulin fut construit, M. Mercer a lui-même imaginé d'y faire quelques changemens qui ont pleinement rempli son attente. Le baril de son est ici de quatre stones, et se vend 8 *d.* M. Mercer a essayé d'en nourrir du bétail et des cochons, mais il ne lui rapportoit, ainsi employé, que 6 *d.*

De cet endroit jusqu'à Kilfaine, je n'ai rien rencontré qui m'ait paru digne d'attention. J'ai vu quelques bonnes récoltes de froment, mais le sol est froid, et le pays manque de bois. J'arrivai le soir à la maison de M. Parker Bushe, qui me reçut fort poliment, et me donna d'excellentes informations.

Le 10 juillet, je fis avec M. Bushe une promenade à cheval dans les environs, qui sont un pays à blé: nous nous arrêtâmes à différentes fermes, et fîmes des questions sur leur culture et autres particularités.

Je vis Mont-Juliet, maison appartenante à lord Carrick; elle est située sur le penchant d'une belle colline, au pied de laquelle coule le Nore. Elle a pour perspective des plantations d'arbres fort éten-

dues, et des collines variées. On aperçoit le sommet d'une esplanade de verdure, sur lequel on a construit des ruines artificielles. La rivière est fort belle; elle est bordée de jeunes bois. De la chaumière, la vue est plus variée et plus gaie; mais de la tente, qui se trouve dans une autre plantation, elle est plus gaie encore, en ce qu'elle présente plus à découvert les détours de la rivière.

M. Bushe prit toutes les peines imaginables pour me procurer les détails suivans de l'agriculture du canton : Autour de Kilfaine, les fermes sont généralement de cent à deux cents acres, ou elles sont beaucoup moindres. On en trouve peu de quatre cents acres. Le sol est un loam sec, sablonneux, graveleux et bon; il contient beaucoup de pierres; on ne peut guère trouver de meilleure terre pour les turneps. Quant à la rente, les trois cinquièmes sont d'excellentes terres, et se louent 20 *s.* l'acre. Un autre cinquième est d'une qualité inférieure, uniquement propre au pâturage, et se loue 15 *s.* Le dernier cinquième consiste en montagnes et en terres de peu de valeur; les premières ne se payent point; les autres peuvent être louées 5 *s.*, et l'une dans l'autre, 3 *s.* l'acre : le *medium* général est de 16 *s.* Les cours de récoltes sont : 1. jachère; 2. froment; ils en sèment un baril et en récoltent six en *medium*; 3. orge, récolte, dix barils; 4. avoine, récolte, huit barils. — 1. jachère; 2. froment; 3. avoine. — 1. jachère; 2. froment. [Celui-ci m'étonna.] — 1. pommes de terre; 2. froment; 3. orge; 4. avoine : 1. pommes de terre; 2. méteil, récolte dix barils; 3. orge; 4. avoine.

Ils labourent trois ou quatre fois pour le froment, sèment depuis la fin de septembre jusqu'à la mi-novembre. Ils ne donnent le premier labour qu'en mai ou juin, et quelquefois même en juillet; ce que j'ai vu avec beaucoup de surprise. Ce système est véritablement fort étrange. Ils ne sèment l'orge qu'en avril et souvent en mai. Ils sèment des pois sur les terres qu'ils ne croient pas assez en vigueur pour produire de l'avoine, et les récoltes qu'ils en font sont misérables, comme on peut l'imaginer. Ils brûlent quelquefois la surface de leurs fonds-bas et remplis de joncs, et y sèment de la rabbette. Cependant cela leur arrive rarement. Les fermiers de la classe commune n'ont aucune connoissance des turneps, quoique leur sol soit excellent pour la culture de ce végétal. M. Bushe en cultive tous les ans quelques acres, et les fait manger sur place par ses bêtes à laine. On n'y voit point de trèfle. M. Bushe en a eu aussi pendant quelque temps, et en a retiré de grands avantages (12). Ils cultivent un peu de lin pour leur usage, et par-tout des pommes de terre, dont la culture emporte tout le fumier des fermes. Pour en planter, les fermiers cèdent gratuitement leurs terres au paysan qui a pu rassembler assez de fumier pour les bien engraisser. Cet arrangement est ici fort commun, et les dépenses de cette culture sont comme il suit :

(12) Depuis le voyage de l'auteur en Irlande, la culture du trèfle y a fait des progrès considérables. On en doit l'introduction à M. Wynnbaker, qui a fait des essais qui lui ont parfaitement réussi. On trouvera dans les *Annales d'Agriculture* un excellent mémoire de ce cultivateur, sur le trèfle, qui est le résultat de ses expériences.

	l.	*s.*	*d.*
Fumier, deux cent quarante charges.	1	»	»
Douze barils de semence, à 3 *s.*	1	16	»
Plantation avec la charrue	»	16	»
Sarclage.	»	4	»
Pour les enlever	1	8	»
	5	4	»

Ils labourent ensuite le champ à sillons profonds. Les récoltes communes sont de quarante barils ; l'espèce qu'ils estiment le plus est la pomme de terre jaune ; ils estiment aussi, pour le produit, celle qu'ils appellent *wise ;* ils plantent sur des terrains pauvres l'espèce qu'ils nomment *turque* [c'est celle que nous nommons, en Angleterre, *howard* ou *cluster*], et n'y mettent jamais de fumier. Cependant ils en font de grandes récoltes. Au total, ils n'estiment point cette espèce de pommes de terre. Ils commencent à cultiver leurs montagnes ; les clôtures s'élargissent graduellement et se multiplient le long des côteaux. Ils paient ces terrains de 2 à 4 *s.* l'acre ; après le défrichement, ils valent 8 ou 10 *s.* Ils les amendent avec du gravier calcaire, ou ils commencent par les fumer et y planter des pommes de terre. Ils y portent le gravier de la distance de deux ou trois milles. La chaux est l'engrais commun ; ils en mettent quatre-vingts barils sur un acre. Elle réussit mieux sur les terres légères, et le gravier, sur les sols pierreux (13). Ils cuisent la chaux eux-mêmes. Un

(13) L'idée que nous avons du gravier, n'est certainement pas telle que l'auteur veut nous donner ; car du gravier simple sur un sol pierreux en augmenteroit l'infertilité au lieu de l'amender. Ce

baril de chaume à 2 *s.*, suffit pour cuire cinq barils de chaux ; ils emploient le chaume, étant éloignés de seize milles des carrières de charbon de terre. Sortir de la carrière et cuire un baril de chaux, coûte 3 *d.* ; apporter la pierre au four, 1 *d.* ou 1 *d.* et demi. On amende par-tout avec le gravier calcaire, et l'effet en est toujours heureux. Ils ont encore une sorte de pierre qu'ils nomment calcaire, qui est plutôt sablonneuse et s'émiette aisément. Ils en mettent sur chaque acre deux ou trois cents charges de six ou sept quintaux chaque : quatre chevaux en charient par jour cent vingt charges d'un baril et demi chaque, et la distance est de quarante perches. Il me semble que c'est plus que n'en charient communément quatre chevaux en Angleterre ; et c'est une preuve que les chevaux font plus de travail quand chacun a sa charge. L'amendement fait avec ce sable dure plusieurs années, l'on s'en aperçoit encore à la quinzième. Lorsqu'ils veulent mettre leur terre en pâturage, ils la laissent simplement se couvrir de gazon naturel. La terre propre pour un pré est, en ce canton, d'un grand prix. Autour de la ville de Kilkenny, elle se loue de 3 à 5 *l.* l'acre ; et à quelque distance de là, les petits fermiers sont dans l'usage d'acheter, de 3 à 5 *l.* par acre, une coupe de foin, prenant sur

---

que l'auteur entend par gravier, est un sable gras qu'on trouve à plusieurs pieds de profondeur, lequel, selon toute apparence, doit être une vase ancienne et sablonneuse, très-propre à fertiliser des terres de cette nature. L'auteur auroit dû donner des notes sur cette espèce d'engrais, et épargner à ses lecteurs la peine d'imaginer ce qu'est un gravier qui fertilise un sol pierreux.

eux tous les frais de la fanaison, et sans avoir aucun droit sur le regain. Il n'y a guère de vaches à lait que sur les montagnes, où elles se nourrissent d'une herbe grossière, sur des terrains de la valeur de 10 ou 12 *s.* l'acre. Une bonne vache donne trois gallons et demi de lait par jour. N'ayant point l'idée d'engraisser des cochons avec les lavures de leurs laiteries, ils vendent tout leur lait de beurre. En hiver, ils nourrissent avec du foin celles de leurs vaches qui donnent du lait, et les autres avec de la paille. Toutes sortent dans le jour. Il y a en ce canton peu de fermes où l'on se borne à élever du bétail, si ce n'est dans la baronnie de Cranagh, où il s'en trouve quelques-unes. La valeur d'une peau de vache est de 15 à 18 *s.* le quintal. Ils tiennent leurs bêtes à laine dans de petits enclos. Ils vendent par vingtaines, en juin ou juillet, de 16 à 20 *s.*, leurs moutons âgés de deux ou trois ans. Trois moutons donnent environ un stone de laine, qui vaut 16 *s.* le stone; elle ne valoit que 12 *s.* il y a vingt ans. Ils ne connoissent point le parcage. Ils attèlent tous quatre chevaux à une charrue, forment leurs terres en billons de six pieds, et font plus d'un demi-acre par jour. Ils donnent de l'avoine à leurs chevaux. Le loyer d'un chariot, d'un cheval et d'un conducteur, coûte 1 *s.* 4 *d.* par jour. Pour louer et monter une ferme, ils estiment qu'il faut avoir devant soi la rente d'une année. S'ils ont moins, il est fort douteux pour eux s'ils surnageront ou s'ils couleront à fond. La terre se vend la valeur de vingt-une années de la rente. C'est un peu moins qu'elle ne se vendoit il y a cinq ou six

ans. Les rentes ont baissé d'un septième depuis mars 1775. La taxe du comté n'est pas d'un *s.* par acre. Les dixmes se payent en argent, pour le froment, 8 *s.*; pour le méteil, 7 *s.*; pour l'orge, 7 *s.*; pour l'avoine, 4 *s.*; pour le foin, 4 *s.*; pour les pois, 4 *s.* Il n'y a point en ce canton de manufacture importante. On fait à Kilkenny des couvertures de laine. Les baux sont tous de vingt-un ou de trente-un ans, tous les habitans de ce canton étant de la religion catholique romaine. Beaucoup de terres sont occupées par des sous-tenanciers, qui en payent la rente à des fermiers intermédiaires, mais c'est généralement d'après d'anciens baux. Lorsque les terres étoient plus chères, plusieurs personnes s'empressèrent d'en louer, comme objet de spéculation; mais depuis qu'elles ont baissé de prix, cet empressement s'est fort ralenti. Une chaumière, avec un acre de terre, se loue 3 *l.* 3 *s.*; et s'il y a plus de terre, les paysans la payent 40 ou 42 *s.* l'acre. La plupart ont une vache; quelques-uns d'eux, un cochon et quelques volailles. Quant à leur situation, ils ont des pommes de terre à discrétion, et leurs enfans en mangent toute la journée. Tout leur bétail loge avec eux dans la même chaumière. La rareté du chauffage est ce qui les gêne le plus. Il ne se fait point d'émigrations. On va voir quel est, en général, l'état des pauvres en cette contrée, d'après les détails qui me furent donnés par les faneurs de M. Bushe: Il voulut bien les rassembler tous, et les invita à répondre à mes questions. Voici les moyens termes des détails qu'ils me donnèrent:

Nombre des individus, tant hommes que femmes et enfans, que contient une chaumière .	6	½
— d'acres de terre attachés à une chaumière . .	5	¾
— de vaches	1	»
— de chevaux.	»	½
— de cochons.	1	¾

Six individus et demi par chaumière sont une population qu'on ne s'attendroit pas à trouver dans d'aussi pauvres habitations. L'observateur le moins attentif verra, au surplus, que les enfans fourmillent dans toutes ces cabanes. Ils ont ici un usage remarquable : trois, quatre, cinq, sept petits fermiers se réunissent, et louent une grande ferme en commun. Il est nécessaire, pour cela, qu'ils aient le même nombre de chevaux, de vaches et de bêtes à laine, et qu'ils soient à peu près égaux sous les autres rapports; ils se partagent la ferme, et chacun laboure, pour son compte particulier, la partie qui lui est échue; mais ils s'aident mutuellement. On n'en voit point qui mettent leurs fonds en commun, pour partager ensuite le bénéfice; il est vraisemblable qu'ils se soupçonnent mutuellement. — Prix des ustensiles aratoires : un chariot, 1 *l.* 10 *s.*; un *idem* plus grand, 2 *l.* 2 *s.*; une charrue, 1 *l.* 5 *s.*; une herse, 15 *s.*; construction d'une chaumière de journalier, à la manière ordinaire, 5 *l.*; *idem*, d'une chaumière en pierres et ardoises, 30 *l.*; *idem*, d'une maison de ferme complette de cinquante acres, 100 *l.*; de cent acres, 30 *l.* de plus. Le chauffage d'un paysan lui coûte 1 *l.* 10 *s.*; mais la plupart se chauffent aux dépens des haies.

M. Bushe donne beaucoup d'attention à la cul-

ture de ses terres. Il plante ses pommes de terre avec la charrue, et trouve qu'elles viennent mieux ainsi que lorsqu'on les plante à la manière ordinaire. Les pommes de terre et les turneps lui servent de préparation pour l'orge, avec laquelle il sème du trèfle, ensuite du froment. C'est l'agriculture de Norfolk, et il n'en existe point une meilleure. Il a, cette année, une fort belle récolte de froment, qu'il a semé, après un labour, sur un ancien pâturage, et que le ver rouge n'a point du tout endommagé. Il tient, au printemps, son bétail enfermé dans sa cour de ferme, ce qui lui fournit du fumier. Il en forme des mélanges, en y joignant du sable et de la chaux. Il a inventé une manière économique de faire de la chaux. Il brûle la pierre dans les fourneaux de sa cuisine; ils sont un four à chaux perpétuel; le feu est entretenu nuit et jour sans frais; car la chaux paye et au-delà la valeur du chaume qu'on emploie à la cuire. Ces fourneaux ne sont point du tout mal-sains, et le feu de chaume convient merveilleusement à toutes les opérations de la cuisine.

Le 11 juillet, je partis de Kilfaine. M. Bushe m'accompagna à Woodstock, lieu de la résidence de M. W. Fownes. Entre Thomastown et Woodstock, on trouve la plus belle route pour aller à cheval, que j'aye encore vue en Irlande. On suit, au sortir de Thomastown, le côté à l'est de la rivière à travers des bois taillis. On rencontre ensuite un pays découvert, et l'on fait, pour gagner Innisteague, six ou sept milles de chemin, le long d'une colline qui suit les sinuosités du Nore, et offre une

grande variété de perspectives, les unes riantes et gaies, les autres ombragées. Ici l'on découvre un tapis de belle verdure; là, des champs cultivés presque jusqu'au sommet des montagnes. Nous passâmes la rivière et traversâmes les possessions, fort bien situées, de M. John Hasler, et la ferme de M. Nicholson, qui contient des taillis fort étendus sur le bord de la rivière. Quand on approche de la demeure de sir W. Fownes, la route monte le long de la colline. On aperçoit la rivière avec des groupes d'arbres et le petit bourg d'Innisteague, dans une situation très-pittoresque, environné de montagnes de tous les côtés. Nous traversâmes le pont et le bourg. Nous prîmes ensuite un sentier qui conduit à un petit édifice, dans le bois appelé Mont-Sanford. Il est situé sur le sommet d'un rocher, dont les côtés sont presque perpendiculaires, et les fentes garnies de menu bois. De cet endroit on a une magnifique vue sur la rivière, les bois et le bourg d'Innisteague.

Là, je pris congé de M. Bushe, et suivis la route qui conduit à Ross. Je passai à Woodstock, que l'on voit bien du haut d'une colline. La maison est située au milieu d'un bois de cinq cents acres, sur un terrain qui s'incline jusqu'à la rivière. De la même colline, on voit en face une grande étendue de champs enclos, bornés par des montagnes. Plus on avance vers Ross, plus les vues sont belles sur le Nore. A ce dernier endroit, sur une hauteur avant de descendre au bourg, vous apercevez la Barrow, grande rivière, qui coule entre des bords escarpés et ombragés, en quelques endroits, par

des touffes d'arbres. Dans d'autres, elle est à découvert dans toute son étendue. La perspective est grande et belle. On y voit des vaisseaux qui font voile vers la ville. Elle est bâtie sur le penchant d'une colline, au bord de l'eau. La rivière est très profonde, et la navigation en est sûre. Des navires de sept cents tonneaux la montent jusqu'à la ville; mais ces beaux ports, situés sur la côte d'Irlande, n'offrent malheureusement que la possibilité d'un grand commerce, et non la réalité. Il est par-tout stérile et languissant. Le port de Ross possède, pour toute richesse maritime, quatre ou cinq navires, tant bricks que sloops.

Ayant à présent traversé une grande étendue de pays, dans lequel les *White-Boys*, [garçons blancs] ont été fort communs et ont fait beaucoup de ravages, je vais rapporter ici le résultat des informations que j'ai pu recueillir dans le comté de Kilkenny, sur cette société clandestine. Ce ne fut qu'après l'année 1760, c'est-à-dire après la descente de Thurot, et l'expédition projetée de M. de Conflans, qu'on entendit parler, pour la première fois de ces White-Boys ou niveleurs. On m'a assuré qu'on n'avoit jamais vu parmi eux aucune monnoie, aucune arme de fabrique étrangère. Ce fut à Tipperary qu'ils commencèrent à se montrer; ils abattirent quelques clôtures de communes et comblèrent quelques fossés, d'où on leur donna le nom de niveleurs. Ils attaquèrent ensuite les procureurs des dixmes [ce sont ceux qui louent les dixmes, et les perçoivent à la place des recteurs]. Ces procureurs tiroient des paysans jusqu'à leur

dernier sheling, ou sous-louoient encore les dixmes à des gens qui exerçoient les mêmes vexations. Les White-Boys alloient, par bandes, dans les campagnes, forçoient ceux qu'ils rencontroient à leur prêter serment de fidélité et à se joindre à eux. Des menaces ils en venoient souvent aux effets. A la fin, ils se firent les réformateurs généraux des abus. Ils punirent tous ceux qui avançoient aux propriétaires la valeur de leurs terres, et louoient des fermes pour les sous-louer. Ils prirent en main l'administration de la justice, mais ils n'en étoient pas fort exacts distributeurs, ils forçoient les maîtres à acquitter les apprentis de leurs engagemens; ils enlevoient les filles des riches fermiers, et les forçoient à devenir leurs femmes. Quatre rapts de cette nature eurent lieu en une quinzaine. Ils mettoient à contribution les petits et les moyens fermiers, et payoient de cet argent des avocats et autres gens de loi, qui empêchoient qu'on ne les poursuivît juridiquement. Plusieurs des associés subsistoient, des années entières sans travailler, du seul revenu de ces contributions. Quelquefois, sous prétexte de réformer les abus, ils entroient de force dans les maisons, et emportoient l'argent. Dans le cours de ces violences, ils brûloient les maisons et autres propriétés de ceux qui leur causoient de l'ombrage. Ils commettoient quelquefois des barbaries atroces. Une de leurs punitions assez ordinaires, et ce n'étoit pas la plus rigoureuse, étoit de prendre un homme dans son lit, de le mettre nu, en plein hiver, sur un cheval, de l'enfouir jusqu'au menton, dans un trou rempli de

ronces, et jamais ils ne se séparoient de lui sans lui avoir coupé une oreille. Ce fléau exista pendant huit ou dix ans; les principaux du pays prirent quelques mesures. Plusieurs des magistrats en firent arrêter ; mais comme ceux mêmes qui avoient été victimes de leurs déprédations, n'osoient porter une accusation contre eux, ils n'étoient point punis. Plusieurs fois les habitans se réunirent en armes et tâchèrent de les découvrir, mais ils étoient si bien d'accord entr'eux, et leur influence sur le commun peuple étoit si grande, que ce fut toujours sans succès qu'on entreprit ces sortes d'expéditions. Le gouvernement offrit des récompenses pécuniaires à qui lui donneroit quelques informations sur les White-Boys. Ce moyen en conduisit, chaque année, quelques-uns aux galères, mais il ne remédia point radicalement au mal. Ceux qui osoient témoigner contr'eux, étoient obligés ensuite de quitter leurs maisons et leur pays, pour ne pas rester exposés à leur ressentiment. Leurs violences devinrent à la fin insupportables. Les habitans catholiques de Ballyragget, à six milles de Kilkenny, furent les premiers entre le commun peuple, qui osèrent se déclarer hautement contre eux. Les White-Boys menacèrent de détruire leur ville, et voulurent effectuer leurs menaces; ils vinrent, au nombre de deux cents, se poster devant une maison dans laquelle étoient seulement quinze hommes armés, et tirèrent dans les fenêtres; mais les quinze hommes se servirent si habilement de leurs armes, qu'en un petit nombre de décharges, ils en tuèrent quarante ou cinquante;

le reste prit la fuite. Depuis ce moment Ballyragget n'en a point revu. Il est vrai que jamais ils n'avoient trouvé de la résistance, sans se montrer dénués de courage et mal disciplinés. On observera cependant que ce jour-là ils n'avoient qu'un très-petit nombre d'armes, encore étoient-elles mal en ordre, et point du tout de cartouches. Immédiatement après cet échec, ils attaquèrent, en Typperary, la maison de M. Power, dont l'histoire est bien connue. Cet assassinat donna un nouvel éveil; on forma des souscriptions, pour récompenser ceux qui oseroient déposer ou donner quelques informations contr'eux. Ces distributions particulières eurent plus d'effet que les sommes données par le gouvernement, et qui exigeoient une déclaration publique. On fit des lois qui défendoient les rassemblemens. Par cet effort général et simultané, plus de vingt furent convaincus, et la plupart exécutés. Les prisons de ce comté et des trois autres comtés voisins, en contiennent quelques-uns qui seront jugés, et probablement convaincus aux prochaines assises. A présent ces comtés sont fort tranquilles, et il ne s'y commet plus de violences; mais je dois dire encore que rien n'a plus contribué à arrêter les progrès de ce brigandage, que la diminution du prix des terres. Il en est résulté que moins de gens en ont loué pour les sous-louer. Il est possible aussi que les procureurs des dixmes ne soient plus aussi sévères dans leurs extorsions. Cependant ce n'est qu'en quelques endroits; dans d'autres, les dixmes sont encore levées

avec toutes les vexations qui ont ici produit le mal.

De Ross, je pris la route de Wexford, et trouvai un pays totalement différent de celui que je venois de quitter. La terre s'y loue beaucoup moins cher, de 5 à 15 *s.*, l'espace de plusieurs milles. Le sol est en général sec, mais bon. Ces sortes de terrains, si excellens pour les turneps, ne se louent jamais à leur valeur réelle dans les contrées où l'agriculture moderne n'a point encore fait de progrès. L'introduction des turneps détermine seule cette valeur : dans l'espace de huit ou neuf milles, je n'en ai trouvé qu'un petit nombre d'acres dont la rente s'élevât à 20 *s.* Le cours de récoltes est : 1. jachère ; 2. froment ; 3. avoine ; 4. orge ; 5. avoine ; 6. orge ; 7. avoine. Avec un pareil système de culture, il n'est pas étonnant que les rentes soient à bas prix. On voit beaucoup de terres en friche, couvertes de genêt épineux [*ulex europæus.*] On en brûle beaucoup ici, et je remarquai, aux portes des chaumières, de grandes provisions d'arbustes qu'ils coupent dans les marais. Cependant leurs terrains à tourbe sont plutôt des fonds marécageux que des marais. Je logeai à Taghmon, dans celle de toutes les auberges qu'on me dit être la meilleure. On m'y donna un lit dans lequel je me couchai tout habillé ; je m'aperçus qu'il n'y avoit dans l'écurie, ni râtelier, ni mangeoire. Je serois allé à Wexford ; mais j'appris que M. Neville, membre du parlement pour cette ville, étoit en Angleterre ; j'avois pour lui une lettre de recommandation, et

j'espérois qu'il me procureroit quelques informations sur les baronnies de Bargy et de Forth. Le maître de l'auberge me parut connoître assez bien le pays ; je lui demandai quelles étoient les personnes du voisinage qui aimoient le plus l'agriculture ; il m'en nomma plusieurs, et d'après ses informations, je me déterminai à me rendre auprès de M. Nun, à Sainte-Marguerite.

Le 12 juillet, je partis de mon auberge pour me rendre dans ces fameuses baronnies. Elles furent autrefois peuplées en totalité de *Strongbow*, [arbalêtriers] et ceux qui les habitent en conservent un langage saxon qui leur est particulier. Ils n'entendent pas même l'irlandois. On m'avoit dit qu'ils étoient plus industrieux et meilleurs fermiers que ceux des autres parties de l'Irlande. Ainsi je fus surpris en entrant dans la baronnie de Bargy, de ne rien trouver dans leur agriculture qui justifiât cette opinion. Je remarquai, au contraire, que la plus honteuse de toutes les coutumes y étoit établie, celle d'épuiser la terre par des récoltes successives de blé, et ensuite de la laisser se couvrir spontanément d'herbes, tant bonnes que mauvaises. Il faut observer que je n'ai point vu en Wexford, de ces bonnes terres dont j'ai parlé si souvent, qui, abandonnées ainsi à elles-mêmes, se couvrent aussitôt de trèfle blanc. Dans l'espace de cinq ou six milles, en venant de Taghmon, la terre se loue de 10 à 20 *s.* l'acre. Ils n'ont point de jachère, mais ils sèment successivement, pendant plusieurs années, de l'avoine et de l'orge, des féves et des pois, qu'ils appellent grains noirs, et ne binent jamais

jamais aucune de ces récoltes. Quoique leur sol soit léger, sec et fort sain, je n'ai pas vu chez eux une seule jachère l'espace de vingt-un milles ; les féves et les pois leur en tiennent lieu, et ils savent que cette culture rafraîchit la terre. C'est ici que j'ai vu pour la première fois des féves en Irlande. Ils me dirent que leurs récoltes étoient en orge, de six à douze barils ; en féves, de huit à dix barils. Ils emploient pour engrais la marne et la chaux. Ils mettent de la première quarante charges de chariot par acre et l'amendement dure douze récoltes. Ils sèment le plus souvent leur froment sur de vieux pâturages marnés et fumés, et les récoltes en sont fort bonnes. Les pommes de terre ne sont point ici, durant toute l'année, la nourriture des paysans, comme dans les autres parties de l'Irlande. Ils ne s'en nourrissent que pendant l'hiver ; ils ont, le reste de l'année, de la farine d'avoine. Après les pommes de terre ils sèment de l'orge.

A mesure que j'avançai, je recueillis de nouveaux détails. Ils sèment, comme je l'ai dit, leur froment sur de vieux pâturages, après un seul labour, et en récoltent de sept à dix barils par acre. Sur les bonnes terres, ils récoltent, en avoine et en orge, de quinze à dix-sept barils. Ils emploient beaucoup la chaux, et après cet engrais, ils tirent d'une terre quatre ou cinq récoltes de blé, ce dont ils s'enorgueillissent beaucoup. Ils se croient, après cela, les meilleurs cultivateurs du monde. Dans la baronnie de Bargei, les fermes sont de quarante à cent acres. J'entendis dire ici,

qu'une partie de la baronnie de Shelmal étoit habitée par des quakers, tous riches et excellens cultivateurs. Je pris ici une lettre de recommandation pour un quaker de ce canton.

J'observai, tout le long de la route, que les chaumières étoient généralement grandes, en bon ordre et bien tenues. Elles contiennent deux ou trois pièces séparées; toutes ont des fenêtres et des cheminées avec de petites loges pour leurs cochons et leurs bêtes à cornes. Elles sont aussi bien construites que les chaumières ordinaires le sont en Angleterre. En entrant dans la baronnie de Forth, je n'aperçus, à cet égard, aucune différence; mais le sol est ici un bon loam rougeâtre. J'allai à Sainte-Marguerite, et me présentai au colonel Nun, qui, avec le secours d'un fermier de son voisinage, me donna les détails suivans :

Les fermes de Forth et de Bargei sont de vingt à quatre-vingts acres; mais un grand nombre de ces fermes est loué à des particuliers réunis, qui les partagent entre eux, et quand leurs enfans se marient, elles sont encore subdivisées en portions plus petites. La rente, dans les deux baronnies, est, en *medium*, d'une *l.* Les cours de récolte sont: 1. pommes de terre; 2. lin ou orge; 3. ils laissent la terre se recouvrir d'herbe, mais la plupart y sèment du trèfle ou d'autres plantes fourrageuses : 1. fèves, sur d'anciens pâturages; 2. orge; 3. avoine; 4. orge; 5. trèfle rouge ou blanc, pendant deux, trois ou quatre ans : 1. jachère d'été; 2. orge; 3. fèves; 4. avoine; 5. plantes fourrageuses :

1. jachère et marne ; 2. froment ; 3. orge ; 4. avoine ; 5. orge ; 6. trèfle, &c.

Pour le froment, ils ne labourent qu'une fois sur le pâturage, hersent pour enfouir la semence, et forment les rigoles d'écoulement à la pelle ; ils sèment en octobre un demi ou trois quarts de baril. La récolte est de dix à vingt barils ; pour l'orge, qui est leur principale récolte, ils labourent deux fois, sèment un baril et demi, et récoltent de dix à quinze barils par acre. Pour les pois ou les féves, ils ne labourent qu'une fois, les sèment le plus ordinairement sur un pâturage après un seul labour, un baril et demi par acre ; ils brisent les mottes de leurs champs et récoltent de cinq à vingt barils par acre ; ensuite ils sèment de l'orge. Le commun des fermiers ne cultive point de turneps, quoique leurs terres soient très-propres à cette culture ; cependant ils ont aussi quelques terrains humides. Ils sèment du lin pour leur usage. Ils ont commencé, il y a peu de temps, à cultiver des pommes de terre avec la charrue ; mais ils les plantent plus communément à la bêche. Ils en font de fort bonnes récoltes. On emploie beaucoup la marne en ce canton ; elle est d'une espèce bleuâtre. Ils en mettent de grandes quantités sur les pâturages, l'y laissent un an ou deux avant de labourer le champ. Ils estiment que cela vaut mieux que de labourer aussitôt (14). Souvent

(14) Cette pratique se rapporte à celle qu'on suit dans les pays où l'on répand du plâtre sur les prairies artificielles. Je crois effectivement, que cette méthode est préférable à celle d'enfouir la chaux

il leur arrive de marner plusieurs fois la même terre; ils ne la dessèchent que par des saignées ouvertes, et jamais par des saignées souterraines. Ils nourrissent fort peu de bêtes à cornes, seulement une vache ou deux pour l'usage de leurs familles, avec un petit nombre de bêtes à laine, mais ils ont beaucoup de cochons. Tous ceux qui résident au bord de la mer, amendent leurs terres avec des herbes marines; ensuite ils y sèment de l'orge. Les uns les emploient sortant de la mer, les autres les laissent pourrir en tas; mais, en général, on préfère de les employer fraîches. Tout le labour se fait avec des chevaux, dont ils attèlent quatre à une charrue; ils font leurs billons arrondis, pour procurer à l'eau un écoulement. Quand ils labourent pour du blé une terre en pâturage, ils laissent environ un tiers de chaque billon, dans le milieu, sans le labourer; mais ce tiers est couvert par des sillons, et l'année suivante, ils labourent le tout. Ils sont persuadés qu'ils font, en suivant cette méthode, de meilleures récoltes. Cette idée est souverainement ridicule.

La terre se vend vingt-deux ou vingt-cinq fois la valeur de la rente; ici les rentes n'ont point du tout baissé; c'est plutôt le contraire. La taxe du comté est de 8 *s.* par acre. Les dixmes sont recueillies en nature et en argent. Les baux sont pour trois vies ou trente-une années; ils portent

---

aussitôt qu'on l'a répandue. Au reste, c'est aux cultivateurs à faire des essais qui constatent laquelle de ces deux méthodes est préférable.

leur blé à Wexford. La population s'accroît prodigieusement en ce canton. La rente d'une chaumière, avec un acre de terre, est de 3 *l.* Les paysans ont la plupart une vache, des cochons et beaucoup de volailles. Ils sont tous catholiques-romains. Plusieurs des garçons vont en mai à Terre-Neuve, et reviennent en octobre. Ils en rapportent de 15 à 20 *l.* leur passage payé. Le chauffage des pauvres est des mottes de gazons, du genêt épineux et de la fougère. Le charbon de terre y est fort rare. La construction d'une chaumière coûte 5 à 7 *l.*; celle d'une maison de ferme, pour cinquante acres, 150 *l.* Le peuple est ici fort industrieux et fort tranquille. Depuis quinze ou vingt ans, on n'a pas entendu dire qu'il s'y soit commis un seul vol. Les petits fermiers vivent à leur aise; quelques-uns ont à leur disposition plusieurs centaines de livres sterling. Ils sont fort attentifs à tirer le terreau de leurs fossés; ils le mêlent avec un peu de fumier, et l'étendent sur leurs terres. Voici le détail des articles dont est composée une de leurs fermes tenue par quatre associés : soixante-dix acres; seize vaches, quatre pour chaque associé; vingt chevaux, cinq pour chaque associé; quatre-vingts moutons; soixante cochons : fonds de ménage pour quatre familles évalué 300 *l.* Cette ferme, si l'on en croit une ancienne tradition, a eu successivement quatre-yingt-dix récoltes de blé, sans que la terre ait été mise en jachère ni en pâturage; mais ils engraissent tous les ans avec du vareck et du sable de mer. Ils sont sans cesse aux aguets pour le vareck, et quand la

marée l'apporte, fût-ce au milieu de la nuit, ils sortent avec leurs chariots, et en amènent le plus qu'ils peuvent. Quelques-uns des champs sont tellement couverts de morceaux de rocher, qu'on croiroit impossible d'y mettre la charrue; mais ils les labourent avec précaution. Leur idiome est un saxon corrompu; il ne s'en trouve pas un sur cent qui parle l'irlandois. C'est évidemment un peuple à part. On remarque cette différence, même dans leurs traits et dans tout leur maintien. Les filles et les femmes sont plus jolies, et ont un meilleur teint que les Irlandoises ordinaires, qui, dans les basses classes du peuple, sont, en général, aussi laides qu'elles sont jolies dans les classes supérieures. Ces hommes sont, au total, plus industrieux, ils vivent mieux, et sont mieux logés que leurs voisins. Les paysans ont tous du pain d'orge, des pommes de terre, de la chair de porc, des harengs, &c. Sur cette côte, on pêche beaucoup de harengs; chaque petite baie a ses quatre ou cinq bateaux pêcheurs. Les pêcheurs ne les mettent point en baril; mais les marchands d'Wexford en embarillent quelques-uns pour les envoyer aux Indes occidentales.

De Sainte-Marguerite, je pris la route d'Wexford, qui traverse toute la baronnie de Forth. Hommes et femmes portent en ce canton des chapeaux de paille, ce qui donne à tous les groupes qu'on rencontre, une apparence fort comique. J'ai vu par la suite, que tel étoit l'usage dans tout le comté. Je trouvai à Wexford une fort bonne auberge, *aux Armes du Roi*. Quatorze ou quinze pe-

tits vaisseaux appartiennent à ce port; un banc de sable empêche que de plus gros bâtimens n'y puissent entrer.

Le 13 juillet, je traversai le port dans un bac, pour gagner la route la moins haute qui conduit à Gowry. Il y a en cet endroit, au bord de la mer, beaucoup de terres sablonneuses qui produisent de la fougère, elles sont divisées en vastes enclos, comme si elles avoient été autrefois cultivées. J'observai près de la ville, quelques tas de fumier qu'on avoit laissé pourrir. Plus loin, à la soixantième pierre milliaire, je trouvai encore des terres couvertes de genêts épineux et de fougère; je n'ai jamais vu de sol plus susceptible d'amélioration. Il se loue 6 ou 7 *s.* l'acre; l'autre partie se loue 15 *s.* Leur cours de récoltes est : 1. avoine; sept ou huit barils; 2. orge, six barils; 3. avoine; 4. orge; 5. trèfle et ray-grass, de trois à six ans. Vers Wells, et de là à Gowry, la terre est plus chère; elle se loue 20 *s.*, et quelquefois plus.

Lord Courtown mit tout en œuvre pour me procurer des informations. Sa maison est dans une situation agréable, et, sous quelques rapports, fort extraordinaire. De beaux arbres l'environnent, quoiqu'elle ne soit éloignée du rivage que de six cents yards. Elle a vue sur la mer, sur des bois, des collines et des esplanades de verdure. Une rivière passe au bout de son jardin, coule quelque temps entre des arbres, et va se perdre dans la mer, à quelque distance de la maison.

Lord Courtown est fort bon cultivateur. C'est ici que j'ai vu, pour la première fois en Irlande,

un champ de turneps; il les faisoit éclaircir et sarcler par des jeunes gens, pour les pouvoir biner plus aisément. Sa terre étoit en bon état, bien fumée, les plantes avancées et en fleurs. Il en a ordinairement sept ou huit acres. Il en nourrit ses bêtes à cornes dans une cour de ferme bien garnie de fougère et de paille. Après les turneps, il sème de l'orge, dont il fait de fort belles récoltes. Il amende copieusement, avec de la marne, ses terres sablonneuses, et elles produisent le plus beau froment que j'aye encore vu en Irlande. Lord Courtown a quelques terrains humides, au-dessous desquels se trouve une couche d'argile; il les forme en billons médiocrement arqués, et les met en pâturage; ainsi les pieds des bêtes à cornes ne s'y enfoncent pas, même en hiver.

Samedi, 14 juillet, à l'église. — J'y trouvai nombreuse assemblée, ce qui n'est pas ordinaire en Irlande. — Mon cheval courut au galop sur le rivage, dont le sable est ferme et beau, l'espace de quelques milles. Je vis des paysans qui baignoient leurs chevaux pour les guérir de la galle, ou pour les tenir en vigueur.

Lord Courtown et son frère m'ont donné les détails suivans de l'agriculture du voisinage. A Courtown et autour de Gowry, les fermes sont petites en général, la plupart de trente à cinquante acres; cependant il s'en trouve aussi de cent jusqu'à trois cents acres. Le sol est sablonneux au bord de la mer; ailleurs c'est un fond de gravier et un loam graveleux. Il s'y trouve aussi des loams peu profonds, au-dessous desquels est une

couche de mauvaise argile jaune, de douze pouces de profondeur; mais ensuite une autre couche, très-profonde, d'une belle marne bleue. Les rentes sont de 10 à 30 *s.*; en *medium*, pour tout le comté, de 15 *s.* Il y a beaucoup de montagnes qui, avant qu'elles soient défrichées, ne se louent pas plus de 3 *s.* Les petits fermiers amendent ces terrains par des labours répétés et de la chaux qu'ils vont chercher à Carlow, à la distance de vingt-cinq milles. Quand ils ont été amendés, ils valent alors 16 *s.* l'acre, et on les loue ce prix aussitôt que le bail est expiré. Leurs cours de récoltes sont : 1. pommes de terre; 2. orge; produit, de dix à douze barils; 3. avoine, produit, dix à douze barils; ensuite de l'avoine encore, ou de l'orge, jusqu'à ce que le terrain soit totalement épuisé; alors ils le laissent souvent se couvrir d'herbes, ce qui demande toujours douze ou quinze ans. Ils ont aussi le cours suivant : 1. jachère d'été; 2. froment, sept barils; ensuite blés de mars jusqu'à ce que la terre soit épuisée; ils ne cultivent ni pois ni féves. Les fermiers ordinaires ne connoissent ni les turneps ni le trèfle, quoique leur terre soit excellente pour ces deux végétaux. Ils sèment un peu de lin, le plus ordinairement, après les pommes de terre, dont la culture devient chaque année plus commune. Ils fument toujours ou écobuent leurs terres, et plantent les pommes de terre à la manière ordinaire. Ils ne louent point de terres pour en cultiver; ils n'en plantent que dans leurs jardins ou dans de petits champs, et en récoltent une quantité à peine suffisante pour les nourrir une demi-

année : ils achètent le surplus. Il y a peu de bêtes à laine dans ce canton, et on n'y connoît point le parcage. On n'emploie point la chaux, si ce n'est sur les montagnes. L'engrais général est une marne bleue et fort bonne; ils l'étendent en grande quantité sur les terres labourées, et retournent alors ces terres avec la charrue, pour y semer du froment. Les bons fermiers en tirent trois récoltes seulement; les petits en tirent huit ou dix; c'est-à-dire autant que la terre en peut produire. Plus il faut creuser pour trouver la marne, meilleure elle est. L'on trouve ici beaucoup de laiteries. Quelques fermiers ont vingt vaches uniquement pour faire du beurre. On estime communément qu'une bonne vache donne en une année, un quintal de beurre, évalué à 42 *s.*, un quintal de fromage à 25 *s.*, et son veau. Ils entretiennent tous un grand nombre de cochons sur leurs laiteries. On engraisse quelques veaux pour le marché de Dublin. Un seul veau tette deux vaches, et peut valoir 4 *l.* à l'âge de trois mois. L'on ne voit point, comme je l'ai déja dit, de grands troupeaux de bêtes à laine, mais les fermiers en ont tous quelques-unes; ce sont le plus communément des moutons qu'ils achètent et revendent d'une année à l'autre; ils les nourrissent avec du foin au fort de l'hiver. Trois toisons forment un stone de laine; prix actuel, 16 *s.* Elle ne se vendoit il y a trente ou quarante ans, que 3 *s.* le stone; il y a vingt ans, de 10 à 11 *s.* Tout le labourage se fait avec des chevaux, quatre à une charrue; un acre par jour. Loyer d'un chariot, 1 *s.* Ils louent une ferme, sans autre avoir qu'un petit nombre

de vaches et de chevaux; cependant ils payent fort bien leurs rentes. La terre se vend la valeur de vingt années de la rente ancienne; mais depuis dix ans, vingt-deux ou vingt-trois fois cette valeur. Les rentes, ayant haussé pendant quinze ans, n'ont point baissé ces dernières années en ce canton, comme dans les autres parties de l'Irlande. On fait chaque année l'évaluation des dixmes et on les paye en argent. Le froment paye environ 18 *s.* par baril; l'orge, 8 *s.*; l'avoine, 6 *s.*; la dixme sur les agneaux est de 2 *s.* 6 *d.* On ne boit point de thé dans les chaumières, mais on en boit dans la maison des petits fermiers, et cet usage ne fait que s'accroître de jour en jour. Les baux sont communément de trois vies pour les protestans, et de trente-un ans pour les catholiques. La mode des fermiers intermédiaires se passe; il n'y en a point du tout sur les terres louées récemment. Ils portent leur orge à Wexford pour être exportée, et le froment à Dublin, pour gagner la prime. La population s'accroît considérablement. Une chaumière avec un acre de terre, se loue 45 *s.* Si les paysans veulent avoir plus de terre, ils la payent 20 *s.* l'acre; tous ont une vache et un cochon, ou même deux, avec beaucoup de volailles qu'ils nourrissent avec des pommes de terre; quand la saison en est passée, ils mangent du pain d'avoine. Les fermiers qui ont quarante ou cinquante acres, mangent beaucoup de viande : le poisson, et nommément le hareng et le merlus, sont un article essentiel pour les gens pauvres; ils sont en général beaucoup plus industrieux qu'autrefois. Dans l'espace d'environ quatre

ans, il est émigré environ quarante ou cinquante personnes pour l'Amérique. Ils commencent à améliorer leurs terres de montagne et de marais; il y en a qui, n'ayant jadis aucune valeur, valent à présent plus de 20 *s.* l'acre. Il n'y a point de fermes qui se louent par parties.

En 1775, les *White-boys* exercèrent en ce canton beaucoup de violences, sur-tout depuis Kilkenny et Carlow; mais les associations d'habitans les ont fait aussitôt disparoître. Ils étoient déja connus dans le sud, sous d'autres noms, avant Thurot ou Conflans. Le chauffage des pauvres est la tourbe qu'ils vont chercher à sept milles de distance: vingt *kish* leur coûtent 1 *s.* 6 *d.*: plus communément, 1 *s.* 1 *d.* La construction d'une chaumière coûte de 6 *l.* à 7 *l.* 7 *s.*; si elle est en pierres et ardoises, 20 *l.*; une maison de ferme pour cinquante acres, 25 *l.* Les volailles engraissées avec des pommes de terre, de la farine d'orge et du lait, coûtent de 2 *s.* à 2 *s.* 6 *d.* chaque. Après que j'ai eu recueilli ces détails sur les lieux, lord Courtown m'a fait parvenir ceux qu'on va lire:

COURS DE RÉCOLTE.

1. froment; ils donnent quatre labours; le premier en novembre, le deuxième en avril; le champ labouré en travers: on herse alors en juin, et l'on met l'engrais; le troisième, en juillet, nouvel hersage; le quatrième en août, pour semer. On sème quatorze stones par acre; récolte, en *medium*, huit barils. — 2. orge; deux labours, le premier en novembre, le second pour semer, après avoir hersé en travers. On sème quinze stones par acre;

récolte, neuf barils; 3. avoine; la plupart des fermiers ne labourent qu'une fois. Ils sèment vingt-deux stones par acre; récolte, neuf barils. Pour les pommes de terre, on laisse le champ labouré tout l'hiver. On met, sur chaque acre, cinq cents charges de fumier, huit barils de semence; récolte, quatre-vingts barils. Prix par baril, 5 *s.* La chaux est un excellent engrais sur les terrains secs; on en met, sur chaque acre, de quarante à cinquante barils. Une vache donne environ dix quarts de lait par jour, et cent livres de beurre en une année. Profit, 3 *l.* Deux acres nourriront huit brebis.

	l.	*s.*	*d.*
Chaque brebis donne un agneau de la valeur de 5 *s.*	2	»	»
Laine provenant de huit brebis, un stone . .	»	17	»
	2	17	»
Rente de deux acres, à 20 *s.* par acre	2	»	»
Profit sur huit brebis, en *medium* . .	»	17	»

DÉTAILS D'UNE FERME.

Terre labourable, vingt acres; dix en orge, quatre en froment, six en avoine; pâturage, soixante-sept acres; prairie, treize acres. — Total, cent acres.

FONDS DE FERME.

Vingt-quatre vaches, huit chevaux, sept génisses de deux ans, quatre génisses d'un an et quatre veaux; rente, 100 *l.*; trois journaliers.

MARNE.

Quantité, par acre, sur les argiles compactes, de cinq à six cents charges; sur les terrains secs et graveleux, de huit cents à mille charges, selon les différentes qualités du sol. L'amendement, avec quelque ménagement, durera quarante ans.

Le 15 juillet, après avoir quitté Courtown, je pris la route d'Arklow. Je traversai une partie, fort bien boisée des terres de M. Rams, et une campagne variée, où je vis quelque bon blé. Les bas-fonds, le long de la côte, se louent fort cher; les terres de montagne, 6 ou 7 *s.* l'acre; quelques-unes, 8 ou 10 *s.* Je traversai Wiclow, endroit agréablement situé sur le bord de la mer, et j'allai à pied, de Newry-Bridge, voir l'habitation de M. Tye. C'est une ferme propre et bien boisée, dont une rivière traverse les champs.

J'arrivai, dans la soirée, à Mont-Kennedy, résidence du général Cunningham, qui s'empressa de me procurer des renseignemens. Il habite un canton qui lui appartient presqu'en totalité : il possède, en cet endroit, dix mille acres d'Irlande. Son domaine, et les terrains qui l'environnent, ne sont que collines et vallées. Au milieu de son esplanade de verdure, on voit un arboisier immense, qui végète encore, quoiqu'il ait été abattu par le vent. Une de ses branches, qui part du tronc, non loin de la terre, et se divise ensuite en plusieurs ramifications, porte six pieds deux pouces de circonférence. On ne trouve point un aussi bel arbre à Killarney même, qui est le lieu d'où cet arbre a été tiré.

Le 16 juillet, j'allai à Drum. C'est une vaste étendue de montagnes et de bois, qui se trouve dans les domaines du général. D'un côté, ce sont des rochers pelés, qui s'élèvent à une immense hauteur, et présentent mille formes bizarres et même effrayantes. Des morceaux de ces rochers se sont

amoncelés au pied. De l'autre côté est une colline couverte de menu bois. Au milieu, un chemin conduit à un lieu retiré, où le général a fait débarrasser les arbres de toutes les broussailles, et formé un grand tapis de verdure, couvert çà et là de chênes et de houx. Il y a fait construire une fort jolie chaumière ovale, d'où l'on a, par les fenêtres, trois beaux points de vue; l'un, sur des terres riches et cultivées, borné par la mer; le second, sur une vaste montagne, et le troisième, sur l'esplanade. Je tiens du général les détails suivans de l'agriculture du canton.

Vers Mont-Kennedy, le pays est environné de montagnes et de hautes terres. Les fermes sont, en général, fort petites, de vingt à cent acres, excepté dans les montagnes mêmes où il s'en trouve quelques-unes de trois cents à six cents acres. Le sol est, pour la plus grande partie, un gravier sec et bon. Le terrain va en pente au sud-est; il est garanti des vents de nord-ouest par les montagnes. La rente est de 30 à 50 *s.*, mais dans les montagnes, de 8 ou 10 *s.* Dans un sixième de la partie qui se trouve depuis le bas des montagnes jusqu'à la mer, la rente est aussi de 30 à 50 *s.*; mais un tiers de cette contrée est inculte et inhabité; il ne se loue que 6 *d.* l'acre. Un autre tiers se loue 20 *s.*; le sixième restant, 9 *s.*; *medium* de la totalité, 15 *s.* Les cours de récolte sont : 1. pommes de terre, pour lesquelles on emploie tout le fumier du pays; 2. froment; ils en sèment un baril et récoltent huit; 3. avoine; ils en sèment à peu près deux barils et en récoltent dix; 4. avoine;

5. orge, après quoi ils laissent la terre en pâturage durant cinq ans. Ils n'en sèment jamais. Cette terre ne produit rien pendant trois ans; mais ensuite elle se couvre, quoique lentement, de trèfle blanc. On cultive aussi beaucoup d'orge, à raison de la quantité d'aîle et de bière qui s'y brasse. C'est la boisson commune du comté; il est renommé pour sa bière : elle se vend 40 *s.* le baril, formant les deux tiers d'un muid [*hogshead*]. La drèche se vend ici 14 *s.* le baril; l'orge, 10 *s.* 6 *d.* — Un autre cours : 1. marne, ou gravier calcaire, sur herbage, seize cents charges par acre; ensuite on sème de l'orge; 2. froment; 3. avoine ou orge; 4. avoine ou orge; ensuite on laisse de nouveau la terre en herbage. Quand ils ont amendé une terre avec du gravier, ils en tirent ordinairement de six à huit récoltes. Ils ne sèment qu'à Noël leur froment, après les pommes de terre. Ils cultivent fort peu de pois, point de féves ni de rabbette, point de turneps, quoique l'on y trouve beaucoup de terrains propres à cette culture. Ils sèment fort peu de lin, n'ayant aucune manufacture de toile. Ils plantent généralement leurs pommes de terre sur de vieux pâturages. Ils étendent leur fumier par lits, lorsqu'ils les plantent à la bêche; ils n'en mettent point lorsqu'ils les plantent à la charrue. Ils en mettent de huit à dix barils (15) par acre, chaque plante espacée de six pouces. Quand les plantes ont un pouce ou deux de haut, ils les

(15) La mesure qu'on nomme baril, pèse cent vingt stones de quatorze livres. On nomme l'acre *plantation*. Cinq plantations équivalent à huit acres anglois et quinze perches.

recouvrent

recouvrent de terre une seconde fois et les sarclent. Les paysans les plantent tous pour leur propre compte ; ils ne louent point, pour cette culture, la terre des fermiers : il se trouve, sur les côteaux, un grand nombre de taillis en bouleau, chêne, frêne et houx. On coupe communément ces bois, quand ils ont vingt-cinq ans ; on en fait des perches qui servent à la construction des chaumières. L'écorce sert pour la tannerie, et l'on fait des plus petites branches du charbon de bois. Ces taillis valent de 12 à 25 *l.* l'acre. Plusieurs sont situés sur des côteaux fort élevés et escarpés ; mais il ne s'y trouve point de grands chênes depuis que ceux de Shillaly ont été coupés, il y a environ douze ans. Beaucoup de leurs terres de montagne sont défrichées. Si c'est un sol sec produisant de la bruyère, ils le labourent droit d'abord, ensuite en travers, le brûlent, et y sèment du seigle dont ils récoltent huit barils ; après le seigle, de l'avoine, et ils continuent d'en semer tant que la terre en peut produire. Les terres de montagnes non-défrichées, rocailleuses, mais sèches, produisant du genêt épineux [*ulex Europæus*], de la fougère [*pteris aquilina*], se louent 8 *s.* l'acre ; les baux de trente-un ans. On estime qu'il y a beaucoup de profit à faire sur le défrichement. On ne parque point les bêtes à laine ; on ne connoît point l'usage des claies de parcage. Ils écobuent et brûlent leurs terres de montagne pour les améliorer, quoique cet usage soit contraire à un acte absurde du parlement, qui le défend. Ils emploient la chaux en fort petites quantités, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, car

ils ne la font qu'avec de la pierre de Sutton, qu'ils font venir à Wiclow, de la montagne de Howth, où elle est cuite. Elle coûte ainsi aux fermiers ordinaires, 2 *s.* 6 *d.* le baril, fixé à trente-deux gallons. Ils en mettent de vingt à soixante barils sur chaque acre, et c'est sur-tout sur leurs terres de montagne. La pierre calcaire se trouve sous toute la surface du pays, avec des couches de gravier et d'autres couches de sable, qui éprouvent toutes de l'effervescence avec les acides. Toutes ces matières se mêlent ensemble quand on les fouille, et épandues sur la terre, lui font beaucoup de bien. Il y a fort peu de laiteries, et il ne s'y fait conséquemment qu'une très-petite quantité de beurre. Ils font servir le lait de leurs vaches à nourrir des agneaux. Leurs vaches donnent quatre ou cinq quarts de lait par traite. Au fort de l'hiver, on leur donne du foin : ils n'engraissent point de bœufs ; ils font allaiter tous leurs agneaux pour les vendre au marché de Dublin ; ils ont sur cela un système particulier.

Le général Cunningham me conduisit chez un fermier qui passe pour un de ceux qui entendent le mieux ce système, et qui me donna les détails suivans. Les agneaux qu'il nourrit sont le produit d'un troupeau à lui appartenant et dont il achète une partie tous les ans. Il met les beliers avec les brebis, vers la mi-mai, en sorte qu'elles puissent agneler à la Saint-Michel, ou peu de temps après. Quand elles ont agnelé, on les sépare de leurs agneaux, auxquels on les conduit cependant pour les allaiter deux fois par jour, pour l'ordinaire, trois

ou quatre fois, tant qu'ils sont encore jeunes. Pour compléter leur nourriture, des femmes prennent du lait de vache dans leur bouche et le dégorgent dans le gosier des agneaux, à la quantité d'un *noggin* d'abord, mais ensuite à celle d'un et demi et de deux. Le noggin est la huitième partie d'une quarte. Ils les entretiennent ainsi jusqu'à trois semaines avant Noël, et commencent alors à les vendre. Ils ne nourrissent leurs brebis qu'à l'herbe; dans la saison rigoureuse de l'hiver ils leur donnent du foin. Le fermier qui m'a donné ces détails, vend annuellement soixante-quinze agneaux, qui sont le produit de quatre-vingts bêtes à laine, tant beliers que brebis; il les vend, en *medium*, 53 *s.* et quelques-uns, 40 *s.* Il a, pour ces agneaux, huit vaches, dont cinq en plein rapport; si ce nombre n'est point suffisant, il en achète d'autres. Ses brebis lui coûtent 9 *s.* chaque en juillet; il en vend aussi quelques vieilles tous les ans, au prix de 6 *s.* Quatorze acres d'herbage nourrissent ses quatre-vingts bêtes à laine, jusqu'à ce qu'il puisse les mettre dans les chaumes.

Cette méthode ne peut être bonne qu'autant que les brebis agnèlent d'assez bonne heure pour que les agneaux puissent être prêts pour l'instant où ils se vendent le mieux au marché de Dublin. Quand ils veulent disposer les brebis à recevoir le belier, ils leur font boire un grand verre de l'excellente aîle de Wicklow, avant de les mettre dans le champ. Cette boisson fait sans doute fermenter leur sang, et au moment favorable, on leur envoie le belier. Quelques fermiers, au lieu d'aîle, leur font boire

du vin rouge. C'est peut-être à la qualité prolifique de cette excellente aîle de Wicklow, qu'il faut attribuer aussi le grand nombre d'enfans dont les chaumières de ce canton sont peuplées.

Toute la laine du pays est travaillée, peignée, filée et tissue en flannelles et en frises. Il y a des fermiers de montagnes qui payent avec les bénéfices de cette manipulation, la moitié de leurs rentes. Ils achètent même beaucoup de laine, n'en ayant point assez de leur crû. C'est ce que font les petits fermiers ; ils occupent ainsi toutes les familles de ceux qui habitent les chaumières. Une femme peut gagner à filer, 3 *d.* par jour. La laine vaut à présent de 14 à 17 *s.* le stone de seize livres ; il y a vingt ans, elle ne valoit que 11 *s.* Leurs bêtes à laine ne sont point sujettes à la maladie rouge. On entretient sur les montagnes un grand nombre de chèvres pour en tirer le lait. Plusieurs personnes louent exprès des logemens à Dublin, pour y prendre du lait de chèvre. La chair de chevreau est assez estimée.

Ils labourent avec des bœufs et des chevaux ; deux chevaux et deux bœufs, ou un bœuf et trois chevaux, et font un demi-acre par jour, ou les trois quarts. Ils labourent à cinq pouces de profondeur, ne donnent presque point d'avoine à leurs chevaux, et nourrissent en hiver leurs bœufs de travail avec de la paille. Loyer d'un chariot, d'un conducteur et d'un cheval 1 *s.* 6 *d.* par jour. Le général a eu des tenanciers qui, avec quatre vaches, deux chevaux, un poulain d'un an, et vingt bêtes à laine, ont loué une de ses fermes de cinquante acres.

La terre se vend la valeur de dix-huit à vingt fois la valeur de la rente ; elle se vendoit, il y a cinq ou six ans, vingt-deux fois cette valeur. Les rentes sont aussi baissées, depuis ce temps, de 4 *s.* par livre. On compose pour les dixmes ; on voit les récoltes, et on convient de l'abonnement pour une année. Un acre de froment paye 10 *s.*, d'orge 4 *s.*, d'avoine 4 *s.* On ne boit point de thé dans les chaumières des montagnes, mais tout le monde en boit dans les villes. Les baux sont de trois vies ou de trente-un ans. Une grande partie de la terre est sous-louée. La population s'accroît beaucoup. La rente d'une chaumière dans un village, avec un petit jardin, est de 2 *l.* 2 *s.* à 3 *l.* ; si elle n'est pas dans un village, elle coûte moins. Sur la montagne on paye, de 30 *s.* à 3 *l.*, pour une chaumière et cinq acres ; ils ont le plus communément pour leurs vaches, un pâturage en commun. Beaucoup de fermes sont tenues dans les montagnes, par des co-associés, qui prendront une ferme de cent acres, entre trois ou quatre. Ils se la partagent comme à Kilkenny. Tout le commun peuple est de la religion catholique-romaine. Il n'y a ni émigration, ni *white-boys*. Les paysans ont des pommes de terre à foison ; tous ont une vache et quelquefois plus ; tous ont un cochon et de la volaille de toute espèce. Leur chauffage est de la tourbe qu'ils tirent des montagnes. Ils sont grands-voleurs, grands menteurs, mais pleins de vivacité et d'intelligence, et extrêmement reconnoissans du bien qu'on leur fait (*).

(*) *Prix divers.* — Le *kisch* de tourbe, 10 *d.*, y compris le port ; les lattes ou barres de chêne, pour la construction des chaumières,

On persuada au général de laisser sans l'ensemencer, un champ de deux acres, labouré pendant l'été pour du froment, attendu, lui dit-on, que le ver rouge détruiroit infailliblement la récolte; il le garda donc pour de l'orge, mais avant de le semer, il amenda le champ avec quatre-vingt-dix barils de chaux par acre, qu'il fit venir, en août, de la montagne de Howth, et qui lui coûta 21 *d.* et demi le baril; la récolte fut mangée par le ver rouge, il ne recueillit qu'une petite quantité d'orge,

---

4 *s.* 6 *d.* la douzaine. Construction d'une chaumière de vingt-cinq pieds de long, de quatorze pieds de large, avec une porte et deux fenêtres, 5 *l.* 10 *s.*; — d'une semblable chaumière en pierres et ardoises; — d'une maison de ferme et dépendances, pour cinquante acres, en pierres et ardoises, 200 *l.*

Nous ajouterons ici l'état des dépenses et des produits de la ferme du général Cunningham.

DÉPENSES.

	l.	*s.*	*d.*
Rente	375	»	»
Labour	150	»	»
Usé des ustensiles	30	»	»
	555	»	»

PRODUITS.

	l.	*s.*	*d.*
Quarante-huit acres de terre à faucher, produisant dix charges par acre, à 10 *s.* chaque	240	»	»
Cinq acres de froment, produisant dix barils, à 1 *l.* 1 *s.* chaque	52	10	»
Dix, *id.*, d'orge, quatorze barils, à 10 *s.* 6 *d.*	73	10	»
Dix-sept, *id.*, d'avoine, treize barils, à 13 *s.*	110	10	»
Deux, *id.*, de pois, neuf barils à 10 *s.*	9	»	»
Dix, *id.*, en divers végétaux, produiront, l'un dans l'autre, 5 *l.* par acre	50	»	»
Soixante-dix bêtes à laine, à 15 *s.*	52	10	»
Cochons	5	»	»
Dix jeunes bêtes à cornes, à 2 *l.* chaque	20	»	»
Travail de seize chevaux durant trente-six semaines, à 2 *s.* 6 *d.*	72	»	»
Travail de cinq bœufs, pendant le même temps, 6 *d.*	22	10	»
	707	10	»

et dans quelques endroits il n'en recueillit point du tout. Il a semé le chaume en pois, que j'ai vus; ils avoient fort belle apparence.

Le général a fait un essai fort extraordinaire: il a rompu un vieux pâturage couvert de mousse, qui se trouvoit dans un verger, et l'a remis en herbe sans y semer de blé. Voici la méthode qu'il a suivie. Il a amendé son terrain avec une copieuse quantité de sable, et labouré en août; il l'a ensuite labouré en travers, hersé complétement et amendé avec environ vingt barils de chaux par acre; brûlé les racines, les mauvaises herbes et les touffes de gazon; répandu les cendres, et semé, vers le commencement de septembre, de la graine de foin. L'intention du général étoit d'éviter, s'il étoit possible, l'embarras d'établir un cours de culture parmi des arbres. Ce procédé lui a parfaitement réussi. J'ai vu le foin, et chaque acre pouvait en donner au moins seize charges (16). Cette méthode peut être de la plus grande utilité dans des cas pareils. Il faut cependant observer que le climat d'Irlande est extraordinairement favorable à cette opération; l'herbe y pousse en abondance jusqu'à Noël.

Voici un autre essai qui prouve combien le sol d'Irlande est favorable pour faire des prairies. M. Cunningham avoit un petit champ de turneps qu'il avoit fait bien biner, et dont la récolte fut fort belle. Après l'avoir fait paître par ses bœufs, il s'aperçut que le champ poussoit de lui-même beaucoup d'herbe; il imagina de le laisser en pâ-

(16) La charge de foin, en Irlande, pèse quatre cents livres.

turage. Le terrain avoit été formé en billons peu élevés pour les turneps, il étoit même presque totalement plat. M. Cunningham y fit épandre quelque semence de foin sans autre apprêt ; ensuite on y passa le rouleau, et ce champ est à présent une fort belle prairie.

Le général est le premier de son canton qui se soit avisé d'y semer du trèfle rouge ; mais son exemple n'est encore suivi par aucun de ses voisins. Il excite ses tenanciers à amender leurs terres avec de la chaux ; il leur prête pour cela de l'argent. Beaucoup de terrains ont été mis en herbage à Mont-Kennedy, et par-tout cette opération a été parfaitement exécutée. La surface des terrains y est par-tout nivelée, et l'herbe épaisse est belle. On n'y aperçoit pas le moindre vestige d'un sillon. Toutes ces prairies sont richement amendées avec du gravier et de la marne. J'ai vu sur la ferme du général, deux gros tas de fumier vieux, qui est un mélange de diverses matières, qu'on étoit occupé à retourner et à mêler ; ce qu'on ne voit pas communément en Irlande. Cette vue me causa plus de plaisir que celle du plus magnifique palais. Les récoltes étoient par-tout fort belles ; je remarquai sur-tout un champ d'avoine, qui me parut le meilleur de tous ceux que j'avois jusqu'alors pu voir en Irlande.

Juillet 17 ; je pris congé du général Cunningham, et traversai le *Glen* ou défilé des Dunes, pour me rendre à Powerscourt. Ils appellent *Glen*, un passage qui se trouve entre deux grandes montagnes couvertes de bois. La vallée ne tient que la largeur

de la route et celle d'une petite rivière qui coule en murmurant sur un des côtés, et n'en est séparée que par quelques morceaux de rochers ou quelques buissons; en face on voit une autre montagne de forme conique qui semble fermer totalement le passage. Ce paysage est fort beau. Sur un des bords de la montagne à droite, on aperçoit une salle de festin appartenante à M. Latouche; un peu plus loin la route conduit à des terres découvertes et cultivées, ensuite à une vallée dont les champs sont séparés par des clôtures de bois vif. Toute cette route est intéressante jusqu'à la distance d'un mille et demi de Tinny-Hinch. Vous trouvez alors une autre petite vallée d'où l'on découvre la mer. Les montagnes qui l'environnent sont d'une couleur rembrunie qui contraste merveilleusement avec la vive verdure des pâturages. Ces terrains sont formés en petites éminences : la perspective est variée par des groupes d'arbres et par de jolies fermes dont les maisons sont blanches.

Je continuai ma route vers Powerscourt qu'on aperçoit alors du coin d'une colline. Le château est situé à mi-côte, entre le sommet nu de la montagne, les eaux qui baignent la vallée, des haies et des esplanades de verdure.

Après avoir déjeûné à l'auberge de Tinny-Hinch, j'allai au parc pour voir la chûte d'eau. Ce parc est fort beau par lui-même. Deux masses de montagnes couvertes de bois, en forment l'entrée. On suit cette vallée. Bientôt elle forme un grand amphithéâtre bien boisé, au sommet duquel l'eau de la rivière sort d'un rocher, et tombe, en suivant une pente

rocailleuse, de plusieurs centaines de pieds de hauteur. Au pied du précipice est un tapis de verdure serrée comme un velours. Un bouquet de chênes masque le pied de la cascade. L'eau tombe parmi de grands morceaux de rocher, et coule à gauche dans un canal pierreux, ombragé par des bois. *V.* pl. *I.*

En revenant à Tinny-Hinch, je passai par Inniskerry, et je pus voir ainsi le défilé, qu'ils appellent *le Dargle*. La route conduit le long d'une colline d'où l'on voit plus pleinement la rivière serpenter à travers la vallée, entre les bois de Powerscourt, qui forment en cet endroit de grandes masses d'un vert foncé; sur la gauche, le sentier qui conduit au Dargle, vous donne déja une grande idée des beautés naturelles qui vont s'offrir à vos yeux. A cet endroit, les sommets des montagnes semblent se rejoindre. La rivière fait grand bruit, comme si elle ne pouvoit que difficilement se frayer un passage. On entre dans le défilé qui a près d'un mille de long, et l'on y trouve une des plus belles rangées de chênes que j'aye jamais vues. La vallée continue d'être fort étroite; souvent elle n'a de largeur que celle du canal de la rivière, qui se précipite avec fracas de rochers en rochers. Les côteaux sont taillés à pic, et les bois qui les couvrent s'étendent au loin. Ici, vous rencontrez une vaste masse de roches perpendiculaires, qui s'avancent au-delà de toutes les autres, et dont la montagne opposée suit l'inflexion. Là, vous apercevez, sur le penchant de la colline, quelques champs enclos et cultivés. Je ne pouvois me résoudre à quitter ce bel endroit, dont la vue faisoit sur moi

la plus forte impression. Je contemplois avec une sorte de ravissement cette immense étendue de bois, dont aucun temple, aucun ornement artificiel n'interrompent l'uniformité. J'écoutois le bruit sourd de la rivière, qui ne roule que de chûte en chûte. Tantôt elle est absolument cachée, et tantôt vous la distinguez avec peine, tant la vallée est profonde. Tout le reste du défilé est une chaîne continue de tableaux de ce genre et de perspectives champêtres auxquelles se joint quelquefois celle de la mer. Ce lieu, à mon avis, est plus pittoresque et plus extraordinaire que tout ce que j'ai vu en Angleterre. Au sortir du Dargle je repris ma voiture et gagnai Dublin.

Le 18 juillet, je revis lord Harcourt à Saint-Woolstan, où j'eus le bonheur de rencontrer aussi le colonel Burton, qui me donna de nouvelles lettres de recommandation pour le nord de l'Irlande. Je pris congé de Son Excellence, et traversai Manooth pour me rendre à Kilrue. De Celbridge à Manooth, on rencontre une ligne de pays qui produit de fort bèau blé. Je passai Dunboyne. De là jusqu'à Kilrue, le sol est argileux et fort, et le pays plat. J'y vis beaucoup de saignées couvertes avec de fort belles récoltes de froment et d'avoine. Autour de l'habitation de M. Jones, est un beau loam riche et fort, appelé ici argile. M. Lowther, pour qui j'avois une lettre, n'étant point chez lui, je fus obligé de prendre un asile dans une chaumière transformée en auberge, au lieu nommé Ratoath. Préserve-moi, grand Dieu, pour l'avenir, d'un pareil gîte! Dans leurs terres fortes autour

de Kilrue, leurs cours de récoltes sont: 1. jachère; 2. froment, qui rapporte de huit à quinze barils par acre; 3. avoine, de neuf à vingt barils. — Ils pratiquent aussi celui-ci: 1. pommes de terre, quatre-vingts barils; 2. féves, de sept à quinze barils; 3. avoine.—Et cet autre: 1. pommes de terre; 2. orge, de neuf à quatorze barils; 3. avoine.

Ils emploient beaucoup le gravier calcaire. Ils le mettent sur une terre en jachère, et il dure sept ans. La dépense est de 4 à 8 *l.* Ils font aussi usage de la chaux; mais ils trouvent qu'elle ne dure pas autant que le gravier. Les saignées souterraines, qu'ils appellent *saignées françaises*, sont fort communes, même parmi les petits fermiers. Ils en font quelques-unes avec des pierres, beaucoup d'autres avec des mottes de terre, dont ils placent la partie herbée contre les bords intérieurs de la saignée. Ils font ces saignées profondes de deux pieds et demi ou trois pieds. A deux pieds et demi, la dépense est de 5 *d.* par perche. A trois pieds, elle est de 8 *d.* Ils sèment beaucoup de trèfle, le laissent deux ans sur pied; ensuite ils labourent le champ une fois, et y sèment de l'avoine. Ils sèment du trèfle avec des Mars comme avec des blés d'hiver. Les paysans louent 5 *l.* 5 *s.* l'acre, la terre en pâturage ou les chaumes bien fumés, pour y planter des pommes de terre. Le loyer d'une chaumière, avec un acre de terre, leur coûte 30 *s.* Avec 30 *s.* de plus, ils ont de quoi nourrir une vache. Il y a des fermes de trois cents acres, et les rentes sont de 18 à 25 *s.* par acre.

Le 19 juillet, je partis de Ratoath. Après avoir

passé Robert'stown, on trouve un loam fort, sans pierres, et qui paroît être un excellent sol. J'arrivai, dès le matin, à Hampton, près Balbriggen, chez M. le baron Hamilton. Sa maison est nouvellement bâtie et fort agréablement située. De chez lui il voit en plein les montagnes de Mourn, quoiqu'elles soient à seize lieues de distance, et les îles de Skerry, qui sont beaucoup moins éloignées. Il m'a donné les détails suivans : Autour de Hampton, le sol est argile ou loam fort. Il y a beaucoup de pierres. La terre se loue de 20 à 30 *s.* l'acre. Les fermes sont depuis quarante jusqu'à cent et cent cinquante acres. Il n'y a jamais plusieurs fermiers sur la même ferme. Les cours sont : 1. jachère ; 2. froment, sept barils ; 3. orge, de dix à douze ; 4. avoine, dix barils. — 1. jachère ; 2. froment ; 3. orge ; 4. pois blancs. — 1. jachère ; 2. froment ; 3. orge ; 4. avoine ; 5. trèfle pendant deux ans ; 6. froment ou jachère.

Les engrais sont la chaux, le sable de mer, la marne et le gravier calcaire, qu'on fouille à la profondeur de trois pieds. La chaux coûte au four, de 6 à 8 *d.* le baril. Ils en mettent de cent à cent cinquante barils par acre. Elle dure huit ou neuf ans, et réussit mieux sur les terrains secs que sur les autres. Sur leurs fonds argileux, après les avoir bien desséchés, ils mettent deux ou trois cents charges de gravier calcaire, qu'ils tirent, pour l'ordinaire, des saignées souterraines, des fossés, &c. Il dure pendant long-temps. Son effet est meilleur sur les terres fortes que sur les autres. Le sable de mer est excellent sur les argiles peu fer-

tiles ; ils en mettent trois cents barils par acre. Il fait produire le trèfle blanc [*trifolium repens*] aux terrains qui ne produisoient que de l'escourgeon [*triticum repens*], et il dure plusieurs années. Ce sable fermente dans les acides. Leur marne est blanche ; ils la trouvent sous des fonds noirs ; ils en mettent trois cents charges par acre. M. Hamilton a vu de fort bons effets de cette marne, étendue sur des terres nouvellement mises en herbage. Ils sèment, pour l'ordinaire, du lin après des pommes de terre, et ensuite de l'orge. Ils sèment assez de lin pour leur usage, mais point assez pour celui des manufactures. Ils payent 4 *l.* l'acre la terre fumée, pour y planter des pommes de terre ; ou on leur cède gratuitement des pâturages, à la charge de les fumer eux-mêmes. On y voit beaucoup de saignées souterraines de quatre pieds de profondeur, portant cinq pouces de large dans le fond, et remplies de pierres. Toutes produisent un fort bon effet. Cet usage existe parmi les fermiers de la classe même la plus commune. Le labourage s'y fait, pour la plus grande partie, avec des chevaux ; avec une somme de 200 *l.*, ils vont prendre une ferme de cent acres. On compose généralement pour les dixmes. M. Hamilton a un revenu, en dixmes, de 800 *l.* par année ; cette somme lui est payée, en *medium*, à raison de 2 *s.* par acre. Si l'on distingue les cultures, le froment paye 8 ou 9 *s.* ; l'orge, 8 *s.* ; l'avoine, 5 *s.* ; les pois, 4 *s.* ; les prairies, 4 *s.* 6 *d.* Beaucoup de terres sont louées à des fermiers intermédiaires qui les sous-louent. La population s'accroît rapidement, et le pays va toujours en

s'améliorant sous tous les rapports. Le loyer d'une chaumière, avec un demi-acre de terre, leur coûte de 40 *s.* à 3 *l.* Ils payent, pour une vache, 30 *s.*; presque tous les paysans en ont deux. Ils ont à foison des pommes de terre et de la farine d'avoine; ils entretiennent deux ou trois cochons, et beaucoup de volailles. Ils vivent, en général, beaucoup mieux qu'il y a vingt ans; ils sont beaucoup plus industrieux; ce qui est peut-être l'effet de l'augmentation des rentes (17). C'est peut-être aussi à cette particularité qu'il faut attribuer le goût des améliorations et des défrichemens. On ne connaît que depuis vingt ans l'usage des engrais : il n'y a pas plus de dix ans qu'on emploie la chaux. Quand M. Hamilton fit construire le mole qu'on voit à Balbriggen, en l'année 1763, il ne venoit qu'un seul navire, chargé de chaume, pour cuire de la chaux, dans une certaine saison de l'année; à présent il en vient de soixante à cent.

On élève ici fort peu de bêtes à cornes. Hamp-

(17) L'industrie est la source du bien-être du paysan. Celui qui déploie de l'activité dans son travail, est rarement pauvre, pour peu que la terre qu'il cultive, soit de nature à répondre à ses efforts; mais il est communément sans ambition; il ne cherche pas à s'élever au-dessus de son état; il travaille pour vivre. S'il a le nécessaire, il est content. Cela ne suffit pas à la société en général. Si le fermier ne semoit que pour lui, que deviendroient les classes d'hommes qui ne peuvent pas se livrer aux mêmes occupations? Il est donc important de réveiller son activité, de lui faire sentir la nécessité du travail, et sur-tout celle des améliorations. Or, le meilleur moyen est de tenir la rente des terres à un prix haut et conforme à ce qu'elles peuvent produire sous la main d'un bon cultivateur. Le propriétaire, qui, par un excès de condescendance, ne loue pas ses terres à leur valeur, nuit à la société entière, qu'il prive d'une portion de leurs produits lorsque le fermier n'a plus le même intérêt à cultiver et améliorer.

ton fait partie du Fingal, canton qui s'étend le long de la côte, à partir des environs de Dublin. Les habitans s'appellent Fingaliens. C'est une colonie angloise qui, étant débarquée en cet endroit, s'y établit; ils parlent le même langage que les habitans de la baronnie de Forth, mais il est plus entremêlé de mots irlandois, à raison sans doute de ce que les Fingaliens sont plus voisins de la capitale.

Le loyer d'un chariot, avec un conducteur et un cheval, est d'un *s.* par jour. Le prix du travail a augmenté comme de 4 à 6 *d.*, dans l'espace de ces vingt dernières années. Il est à remarquer que l'Irlande a été, durant ce période, dans une situation bien plus heureuse, quoique l'intérêt de l'argent, qui n'étoit autrefois que de 4 ½ et de 5, soit monté, durant cette période, à 6 pour 100. La terre se vend au-dessous de la valeur de vingt années de la rente; elle se louoit, il y a vingt ans, la valeur de vingt-quatre années. Cette diminution est l'effet de l'augmentation du prix des baux.

M. Hamilton est un bon cultivateur. Il entreprit près de Hampton, l'amélioration de cent cinquante acres de terre couverte d'escourgeon [*triticum rèpens*], de genêt [*ulex europœus*], et de petite bruyère [*erica vulgaris*]. Il la défricha, la laboura quatre fois, y mit de cent quarante à cent cinquante barils de chaux par acre; il y sema du seigle, et le vendit sur pied, 7 *l.* 10 *s.* par acre. Il a loué ce terrain 4 *l.* 10 *s.* l'acre, pour y semer de l'avoine, successivement pendant deux ans; le produit a été de seize à vingt barils. Il l'a ensuite loué 3 *l.* 15 *s.* et 3 *l.* 10 *s.* pour deux autres

autres années, pendant lesquelles le produit a été de quatorze barils. Pour y détruire l'escourgeon, il l'a mis alors en jachère, y a semé du méteil, et ensuite une récolte de blé de mars, avec des plantes fourrageuses. Il a amélioré de la même manière toutes ses terres incultes. Ce sol est un fond d'argile, qui ne contient qu'une petite quantité de pierres. Dans son premier état, il ne valoit que 5 *s.*; cependant M. Hamilton le paya 1 *s.* 6 *d.*; sa dépense pour la première année fut, y compris l'ensemencement, de 10 *l.* par acre. Cette terre vaut à présent, de 20 à 28 *s.*

M. Hamilton me conduisit à Balbriggen, petit port de mer qui lui doit son existence. Ceux qui l'habitent y vivent de la pêche. M. Hamilton y a fait construire pour eux vingt-trois bateaux pêcheurs, portant chacun sept hommes, qui ne sont point à ses gages, mais qui partagent entre eux les produits de leurs pêches. Chacun des hommes a une part, et la huitième est retenue pour l'entretien du bateau; chaque part monte environ à 16 *s.* par semaine. Chaque bateau, fourni de toutes les choses nécessaires pour la pêcherie, coûte de 150 à 200 *l.* Ils font eux-mêmes leurs filets. Il n'y auroit point de port en cet endroit, si M. Hamilton n'y eût fait construire un mole. Dans ce travail fait en pierres, des navires de deux cents tonneaux peuvent placer leurs larges côtés, et décharger sur le quai. Il y aborde des bâtimens de cette grandeur, qui viennent du pays de Galles y apporter du charbon de terre et du chaume. La base du mole a dix-huit pieds d'épaisseur, et sur le côté extérieur est un fort rempart formé par d'é-

normes morceaux de rocher, coulés à fond, qui défendent le travail contre les vagues. Pour mouvoir ces énormes pierres, dont quelques-unes pèsent huit ou dix tonneaux, il a fait usage d'un moyen qui mérite d'être généralement connu. Ces pierres étoient rangées sur le rivage, vers le point qui tient le milieu entre les limites des plus hautes marées et celles des plus basses; mais il étoit difficile de les transporter à l'endroit où on se proposoit de les placer. M. Hamilton y faisoit attacher à la basse mer, des poinçons [ou barriques] qui mettoient les pierres à flot, lorsque la marée revenoit, et l'on pouvoit, par ce moyen, les diriger vers l'endroit désigné (*); mais lorsqu'il s'agissoit de dégager les barriques pour faire couler à fond la pierre, il arrivoit souvent qu'elles se brisoient, ce qu'il étoit fort difficile d'empêcher. Pour remédier à cet inconvénient, il a imaginé un moyen tout à-la-fois simple, ingénieux, et qui lui a complétement réussi. Il a fait lier ses poinçons aux deux extrémités, avec des cercles de fer. A ces deux cercles étoient attachés les deux bouts d'une chaîne, du centre de laquelle partoit une langue de fer. A la mer basse, la pierre étoit liée avec une autre chaîne qui portoit à ses extrémités une pièce de fer double, dans laquelle s'engrainoit la langue de la première chaîne. Au moyen de deux vis qui traversoient à-la-fois ces trois bandes de fer, on pouvoit aisément attacher les barriques à la pierre, ou les en détacher à volonté. Pour mouvoir une de ces pierres, qui pesoit

(*) C'est le même moyen que nous avons depuis employé plus en grand, pour diriger et placer les cônes de nos travaux de Cherbourg.

huit tonneaux, il fallut employer dix barriques. Le mécanisme de ces chaînes étoit tellement disposé, qu'il étoit aisé, lorsque la pierre se trouvoit transportée à l'endroit qui lui étoit assigné, de la dégager pour la faire couler à fond, et de dégager les barriques qui, en se relevant, enlevoient avec elles la chaîne qui soutenoit la pierre.

Je partis de Balbriggen, et pris le chemin de Bally-Garth, résidence de M. Pepper. Le pays est bien boisé; sa maison agréablement située sur une éminence, d'où l'on voit la rivière. M. Pepper fait valoir par lui-même un bien considérable. Il a traité avec beaucoup d'attention diverses parties de l'agriculture. Il a mis en herbage de grandes étendues de terrain, et avec tant de succès, qu'aujourd'hui il les loueroit aisément de 50 *s.* à 3 *l.* l'acre. Son cours de récolte a été quelquefois : 1. turneps; 2. orge; 3. trèfle; 4. froment. Il a cultivé beaucoup de turneps. M. Pepper est un excellent cultivateur; plusieurs particularités de son système m'en ont convaincu. Ses haies vives sont bien entretenues, ses terres humides bien desséchées, et les embouchures de ses fossés d'écoulement sont en pierre. La terre qu'on en sort quand on les nettoie, reste peu sur les bords; il la fait transporter pour la mêler avec le fumier et d'autres matières. Il fait ce travail à l'entreprise; ce terreau, tiré et transporté à vingt ou trente perches, lui revient à 5 *d.* le baril. Il résulte des remarques faites par M. Pepper, que les chariots anglois sont préférables à ceux d'Irlande; car avec ces derniers, quatre chevaux ne peuvent charier que seize bushels de terre, tandis

qu'un chariot anglois avec trois chevaux, charieroit le double. M. Pepper préfère, sous certains rapports, les chariots d'Irlande; sous d'autres, il préfère les chariots à deux chevaux. Avec deux chevaux attelés à un chariot bien fait, il fait transporter à Dublin dix barils pesant, tandis que deux chevaux attachés chacun à un chariot, n'en peuvent traîner que cinq ou six barils. La différence est fort grande; cependant il préfère ses petits chariots à un cheval, en ce que ceux-ci lui apportent avec plus d'aisancé trois barils de charbon de terre, de chaux, &c. Un usage qui lui est particulier dans l'engrais du bétail, est de ne pas laisser les bœufs avec les vaches. Il donne beaucoup de soins à l'éducation de ses bêtes à laine, qu'il regarde comme une partie très-lucrative de son système agronomique. Il garde ses agneaux jusqu'à l'âge de deux ans, et les vend ensuite au printemps, 35 *s.* chaque, l'un dans l'autre : c'est ce qu'il ne pourroit faire sans le secours des turneps. La toison de ses brebis lui produit huit livres de laine, et celle de ses agneaux, sept livres. Vingt acres de pâturage suffisent à la nourriture de cent bêtes à laine, indépendamment des turneps. M. Pepper met du sable de mer sur ses prairies argileuses; il pense que cet amendement est très-avantageux (18).

En conversant avec moi sur les paysans de ce canton, il m'assura qu'il les trouvoit aussi hon-

(18) Si ce sable est une vase, rien de mieux, c'est un engrais très-fertilisant; mais si c'est un sable pur, il convient mieux sur une terre en labour, que sur une terre en pâturage, qui s'améliore par ses propres productions; d'ailleurs, l'effet du sable est de diviser, et il ne peut le produire tant que le sol est en prairie.

nêtes que par tout ailleurs. Ils l'auroient sans doute un peu volé, s'il ne s'étoit montré bien résolu à faire punir tous les auteurs de vols qu'il pourroit découvrir. Il n'a eu à souffrir presque aucune déprédation, même pour ses turneps.

Le 20 juillet, j'arrivai à Droghèda, ville bien bâtie. La Boyne y porte un grand nombre de navires, et le commerce y est fort actif. C'étoit jour de marché; j'y vis beaucoup de grains et beaucoup de monde assemblé. En Angleterre, peu de marchés de campagne sont plus nombreux que celui-ci. Je ne trouvai point chez lui M. Nesbit, pour qui j'avois des lettres de recommandation, ce qui me causa beaucoup de regret. Ainsi je ne pus me procurer, sur ce canton, les informations que j'attendois de sa complaisance et de son amour pour l'agriculture.

J'allai voir le champ de bataille sur les bords de la Boyne. Du sommet et d'une petite éminence, on a une vue très-agréable, et l'on découvre des paysages charmans. On aperçoit une vallée fort étendue, qui se perd et se confond à l'œil avec des collines escarpées, couronnées de bois épais et de montagnes dans le lointain. La rivière serpente à travers la vallée, et forme une île, à l'extrémité de laquelle on voit des touffes d'arbres. Sur l'autre côté, on aperçoit, parmi d'autres arbres, la maison de M. Norris, et à la droite, sur une éminence près de la rivière, l'obélisque adossé contre un tertre taillé à pic. Je m'en approchai en suivant la route, et quand je fus auprès, je sortis de ma chaise et m'avançai jusqu'au pied. Cette colonne est fort belle et très-bien

placée. Elle est élevée sur la pointe d'un rocher escarpé qui sort de la rivière. Je m'assis sur un rocher qui se trouvoit en face, et m'abandonnai aux émotions mélancoliques, mais douces, que ce lieu m'inspiroit, en réfléchissant aux suites de la victoire qui fut ici remportée. Ici la liberté triompha. Puissent les vertus de notre postérité fixer parmi nous cet estimable trésor, prix de la valeur de nos ancêtres ! Paix à la mémoire du prince auquel nous devons, quelles qu'aient été d'ailleurs ses imperfections, les résultats de cette journée, si mémorable dans les annales de l'Europe !

Je revins un peu sur mes pas, et pris la route de Cullen, où le chef-baron lord Forster me reçut de la manière la plus obligeante, et me fournit d'excellentes informations. De tous les améliorateurs que j'ai jusqu'à présent rencontrés, lord Forster est celui qui a fait, en cette partie, les plus grandes opérations. Tout ce pays n'étoit, il y a vingt-deux ans, qu'un pacage inculte, couvert de bruyères, de quelques genêts bas et de fougères. Les chaumières étoient mauvaises, et ceux qui les habitoient, aussi misérables qu'il est possible de l'imaginer. Il n'y avoit pas un seul protestant dans le canton, pas une route praticable pour une voiture. Ce pays, en un mot, ressembloit aux autres pays de montagnes; la terre y rapportoit tout au plus de 3 à 4 *s.* par acre. M. Forster se vit à regret possesseur d'un bien si stérile, dont le contenu étoit de cinq mille acres. Il n'épargna ni l'argent, ni les moyens de persuasion pour encourager ses tenanciers;

mais ils avoient tous si mauvaise opinion de la terre, qu'il fut forcé de prendre lui-même la gestion de deux ou trois mille acres. Cependant il ne renvoya point ses fermiers ; il les garda pour leur faire voir l'effet de ses opérations ; son entreprise fut des plus considérables. Il a eu, pendant plusieurs années, vingt-sept fours à chaux allumés ; il faisoit venir la pierre de quatre milles et le charbon de terre, du port de Mitford. Il avoit quatre cent cinquante chariots occupés à servir ces fours ; il a payé 700 *l.* par année pour le charbon seul. Soixante à quatre-vingts hommes étoient constamment occupés à tirer la pierre des carrières. Jamais entreprise ne fut poussée avec plus d'activité ; cependant il retiroit peu de fruit de tous ces sacrifices. Souvent obligé de paroître à la cour, il ne pouvoit donner à ses travaux de Cullen que quelques jours à la passade ; il en confioit le soin à des agens, et les choses n'en alloient pas mieux.

Tandis qu'on s'occupoit ainsi, d'un côté à cuire de la chaux, d'un autre on ouvroit des chemins, on séparoit les champs par des clôtures qui fermoient chacune environ dix acres de terrain ; on creusoit des fossés de sept pieds de large et six de profondeur, qui coûtoient 1 *s.* la perche ; on plantoit les levées en bois, en arbres à hautes tiges. On forma soixante-dix mille perches de haies.

Pour se procurer de meilleurs fermiers que ceux qu'il avoit eus jusqu'alors, lord Forster choisit, entre les laboureurs, les plus actifs et les plus industrieux, leur acheta des vaches, &c., leur avança de l'argent, en sorte qu'ils pussent d'a-

bord prendre de petites fermes. Il les encouragea plus ou moins à proportion de leur industrie. Quelques-uns de ces hommes sont à présent de bons fermiers qui ont à leur disposition 4 ou 500 *l.* Il leur traça le plan de culture auquel ils devoient se conformer, leur promettant de les indemniser, si ce plan suivi leur occasionnoit quelque perte, et convenant avec eux qu'il leur laisseroit tout le profit. Ils se conformèrent exactement à ses instructions; il n'en est pas un qui lui ait demandé un sheling d'indemnité.

Il a fixé, dans ce canton, une colonie de protestans anglois et françois, qui ont tous prospéré. Il y a à Cullen cinquante familles d'artisans remarquables par leur industrie et leur sobriété.

Plusieurs de ces terrains étoient humides, lord Forster les a parfaitement desséchés; il a enterré, à cet effet, plusieurs milliers de charretées de pierres.

Voici quel fut son mode général d'amélioration. Il fit arracher les genêts et labourer le terrain. Il y *fit* ensuite étendre de cent quarante à cent soixante-dix barils de chaux par acre, proportionnant la quantité de l'engrais à la qualité du sol que la charrue retournoit. Il en a mis, pour essai, jusqu'à trois cents barils sur un acre, et toujours il a trouvé que plus il en mettoit, et plus l'amendement étoit efficace. La chaux lui revenoit à 9 *d.* le baril, mise sur la terre. La quantité en étoit le plus communément de cent soixante barils, et la dépense de 6 *l.* par acre. Le montant total de cet article seul est de 30,000 *l.* (*). Après avoir ainsi amendé avec de la

(*) C'est-à-dire, plus de 720,000 *l.* tournois.

chaux, il a mis sa terre en jachère pour y semer du seigle, après lequel il en a tiré deux récoltes d'avoine. La chaux a généralement réussi; c'est à l'usage qu'il en a fait qu'il attribue principalement le succès de toute l'amélioration. Dans quelques endroits où il n'avoit point mis de chaux, toutes choses égales d'ailleurs, il n'a retiré que trois ou quatre barils d'avoine par acre; avec la chaux, il en a retiré vingt et vingt-deux barils. Il a comparé la chaux avec de la marne blanche, sur un sol de montagne, amélioré et préparé pour du lin; la partie amendée avec la-chaux, produisit, par acre, mille livres de lin; l'autre n'en produisit que trois cents livres (19).

Le principal objet de lord Forster étoit de faire voir à ses tenanciers ce que cette terre améliorée pouvoit produire en blé, pour les exciter à améliorer eux-mêmes les parties dont ils étoient fermiers. Il leur vendit 40 *s.* l'acre ses récoltes de grain sur pied. Ces trois récoltes lui payèrent donc les frais de l'amendement, et les tenanciers y trouvèrent encore du profit. La terre fut mise en herbage, avec la troisième récolte de grain. Cette opération faite, les anciens tenanciers, voyant la terre bien engraissée, les fossés creusés, aussi bien que les saignées souterraines, s'empressèrent

(19) D'après cet essai, la chaux est-elle préférable à la marne? L'effet de la chaux est plus prompt, mais d'une durée plus courte que celui de la marne. Ainsi, il peut y avoir compensation, à cause des frais de la chaux, qu'il faut renouveler. La marne n'a aucun des inconvéniens de la chaux, relativement au bétail, ce qui les fera toujours préférer.

de louer les terres ; quelques-uns même amendèrent eux-mêmes, de la même manière, celles dont ils étoient fermiers. Lord Forster leur avança l'argent nécessaire, et s'en rapporta, pour le remboursement de ces sommes, à leur honnêteté et à leurs succès. Voyant que cette révolution s'étoit opérée dans leurs esprits, il fit bâtir pour eux plus de trente maisons de fermes, toutes en maçonnerie, chacune desquelles lui coûta plus de 40 *l.* Les fermes sont, en général, d'environ quatre-vingts acres.

Après six ou sept ans, lord Forster fit amender de nouveau, avec de la chaux, une bonne partie de sa terre en herbage ; ce qui lui réussit complétement. Tout ce pâturage est loué à présent 20 *s.* l'acre. Il ne dissimule point que cette amélioration lui a rapporté, au total, de grands bénéfices, outre le plaisir que lui ont procuré les détails et le succès d'une création aussi extraordinaire. « Que mon exemple, dit il, puisse exciter ceux qui possèdent des terres en friche, à tenter et à suivre la même entreprise! Quant à moi, je la recommencerois, si j'avois un autre bien qui fût susceptible d'amélioration. »

Il a aussi planté en arbres, de grandes portions de ces terrains. Ces plantations sont bien situées, et prospèrent ; elles sont coupées par des chemins de promenade qui présentent d'agréables perspectives. M. Forster, son fils, prend beaucoup de plaisir à seconder les vues de son père. Il a introduit, dans la culture de ce domaine, dix sept cents sortes de plantes, tant européennes qu'américaines. Tout ce pays est à présent couvert de blé. Je n'ai point ouï dire qu'il ait été exécuté, en aucun endroit, une

plus vaste amélioration, et je n'en connois point qui honore plus véritablement l'homme qui l'a exécutée. Lord Forster, le GRAND AMÉLIORATEUR DE TERRES, titre plus beau que celui de grand général ou de grand ministre d'état, vit aujourd'hui pour voir autour de lui une contrée florissante, grâce à lui seul, une contrée peuplée de laborieux cultivateurs qui lui doivent l'aisance et le bonheur. C'est à de tels hommes que les monarques devroient décerner des honneurs, et les nations ériger des statues.

Je tiens encore de lord Forster quelques particularités. Plus de la moitié du comté de Louth, l'un des meilleurs de l'Irlande pour le labourage, produit des grains tous les ans. La terre s'y louoit, il y a dix ans, 10 *s.* l'acre; à présent elle s'y loue 21 *s.* Les rentes des terres qu'ils appellent *acres à blé*, étoient, il y a quarante ans, de 25 *s.*; il y a vingt-cinq ans, de 30 *s.*; elles sont à présent de 3 *l.* 12 *s.* Il estime qu'il y a, dans le comté, environ dix acres par chaque famille, les villes non-comprises dans cette estimation. Il fonde cette conjecture sur ce qu'il a observé qu'en général quatre familles vivoient sur une ferme de quarante acres.

Le cours de récoltes le plus usité à Louth, est : 1. jachère; 2. froment, produit six barils; 3. avoine, produit quinze barils; 4. orge, produit quinze barils; 5. avoine; 6. herbage; les uns le sèment, les autres laissent la terre se recouvrir d'elle-même.

Dans ses *Voyages au Nord de l'Irlande*, lord Forster a été soigneux de prendre des renseignemens sur la manufacture des toiles. Il a re-

marqué, qu'en général, dans les endroits où il se fait beaucoup de toiles, le labourage est très-négligé. Il y a trente ans, l'exportation des toiles et de la filasse ne montoit qu'à environ 500,000 *l.* par an; elle monte à présent à 1,200,000 et à 1,500,000 *l.* Il a pris aussi quelques peines pour pouvoir former une comparaison entre la manufacture des toiles en Irlande et celle des étoffes de laine, et il a trouvé, après examen, que les cultivateurs qui emploient leur terre au lin, gagnent un tiers de plus que ceux qui les emploient en pâturages pour nourrir des bêtes à laine. Un stone de laine est le produit d'un acre de pâturage, qui nourrit deux et demi ou trois moutons. La valeur de la laine non-ouvrée, est égale au tiers de la valeur de la laine manufacturée. Si on l'évalue à 10 *s.*, le produit total ne sera que de 1 *l.* 10 *s.* Le produit d'un acre en lin, en ne l'évaluant qu'à huit quintaux, et M. Forster en a eu jusqu'à douze quintaux sur un acre, ce produit, dis-*je*, quand il sera mis en œuvre, montera à dix fois la valeur du produit en laine. Il a trouvé aussi que la manufacture des toiles n'est jamais florissante, quand la farine d'avoine est à bon marché; les grandes exportations en ce genre, n'ont lieu que dans les années où cette farine se vend cher.

On m'avoit beaucoup parlé du penchant au vol qu'on attribue au petit peuple de cette contrée; M. Forster dément ces assertions. Dans tout le cours de ses améliorations, il a résidé dans sa maison, sans volets, sans verroux, sans barres d'aucune espèce, et quoiqu'il fût environné d'un

grand nombre de journaliers mercenaires [*spal-peens*], il ne s'est jamais aperçu qu'on l'eût volé, ou qu'on eût commis quelque déprédation sur ses haies et autres plantations.

L'augmentation du prix des baux est, à son avis, une des principales causes de l'amélioration générale de l'Irlande. Sur ses propres terres, cette augmentation a universellement éveillé l'industrie de ses tenanciers, les a excités à chercher par-tout des engrais, et en a fait, en un mot, de meilleurs fermiers; mais il faut que cette augmentation soit modérée : portée trop loin, elle tue l'industrie au lieu de l'animer. Il a toujours préféré ses anciens tenanciers, et n'a jamais loué une seule de ses fermes au plus offrant. Il se loue ici peu de fermes pour être relouées à des sous-tenanciers. On revient de ce système, et il n'a plus lieu que sur les terres des *absens*, dont les agens ne songent qu'à en tirer de fortes rentes, en les remettant dans les mains les plus solvables.

En conversant avec lui sur les lois relatives au papisme, je lui témoignai combien j'étois surpris de leur sévérité. Il me dit qu'en effet ces lois, prises à la lettre, étoient fort sévères, mais que jamais elles n'étoient exécutées littéralement. Il n'arrive jamais, du moins lord Forster n'en a jamais vu d'exemple, qu'un protestant, venant à découvrir qu'une terre est louée à un catholique au-dessous des deux tiers de sa valeur, se substitue à celui-ci et prenne pour lui le bail. Des peines sévères sont prononcées contre le port d'armes et contre la célébration de la messe; mais le premier

réglement n'est jamais exécuté en ce qui concerne la chasse; et quant à l'autre, on voit, en Irlande, des églises catholiques par-tout. Lord Forster en a une sur ses domaines. Il rend, au surplus, justice aux catholiques-romains. Ils sont, dit-il, généralement parlant, sobres, probes et industrieux. En écoutant cette apologie, je me rappelai l'admirable idée qu'exprima un jour M. Burke dans la chambre des communes d'Angleterre. « La tolérance, dit-il, est le relâchement des lois qui établissent l'esclavage; cette définition n'est point celle de la liberté. »

Le territoire du royaume d'Irlande a été beaucoup plus amélioré depuis ces vingt dernières années qu'il ne l'avoit été durant le siècle qui les a précédées. Les améliorations ont commencé à s'opérer avec activité en 1749 et 1750.

On a assuré à M. Forster, que les émigrations qui ont eu lieu dans le nord de l'Irlande, et dont on a fait tant de bruit, n'étoient que l'effet du caprice d'une troupe de fainéans, et que, loin d'avoir à les regretter, la contrée n'a eu qu'à se féliciter de leur départ. Ils étoient presque tous non-conformistes [*dissenters*], et n'appartenoient ni à l'église anglicane ni à l'église catholique.

Le 18 juillet, je pris congé de M. Forster, et dirigeai ma marche vers Atherdee. Je vis une grande vallée couverte de très-beau blé, depuis la montagne jusqu'à la ville, qui est située au milieu de plusieurs groupes d'arbres. On la voit bien aussi de Dundalk. Je logeai, dans ce dernier endroit, *aux armes de Clanbrassil*, fort bonne auberge. Cette ville, comme toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent

en Irlande, contient beaucoup d'édifices neufs; tout y annonce un accroissement de richesse et de prospérité. Une manufacture de batiste y fut établie par acte du parlement : elle ne s'est point soutenue; mais elle fut l'origine d'une aûtre manufacture du même genre, qui s'est formée dans le nord.

Le 22 juillet, je partis de Dundalk. Je me rendis, par Ravensdale, à la demeure de M. Fortescue, pour qui j'avois des lettres de recommandation. Il étoit allé dans le sud de l'Irlande. J'ai vu ici un grand nombre de maisons bien construites en pierres et couvertes en ardoises, et quelques beaux pâturages. J'eus du plaisir à voir les collines pierreuses, formées cependant en enclos. La maison de M. Fortescue est dans une belle situation, sur le penchant d'une colline; un beau boulingrin en face, une rivière au pied. Cet endroit n'étoit avant lui qu'un désert. La terre se loue, à Ravensdale, 10 *s.*; dans les montagnes, de 2 *s.* 6 *d.* à 5 *s.* De grandes étendues de terrain se louent par villages entiers; les paysans le partagent entre eux, et font, des terres de montagnes, des communes où ils mettent paître leur bétail.

Je déjeûnai à Newry, à l'enseigne du *Globe*, autre bonne auberge. Cette ville est bien bâtie, et paroît florissante. On me dit qu'on n'y voyoit, il y a vingt ans, que des chaumières en terre. Cet accroissement est dû, en grande partie, à la construction du canal de Loch-Neagh. Je l'ai traversé deux fois; c'est, à vrai dire, un bel ouvrage. Je fus étonné de voir naviguer sur ce canal des navires de cent cinquante tonneaux, comme on voit les barges

naviguer sur nos canaux d'Angleterre. Il se fait ici un très-grand commerce.

Je pris la route de Market-hill. La terre des parcs, autour de Newry, se loue de 2 à 3 *l.* l'acre, qui est ici de même mesure que l'acre d'Angleterre. On trouve des avoines à mesure qu'on avance, avec un peu d'orge. On n'y voit point de jachères et fort peu de trèfle. Dans un espace de quatre milles autour de Market-hill, le cours est : 1. avoine; 2. avoine; 3. avoine; 4. avoine; 5. avoine. Ils laissent ensuite la terre se couvrir d'ordures pendant trois ou quatre années. Ils sèment quelques pommes de terre, et après elles du lin. J'arrive au pays des toiles, et j'y trouve la plus mauvaise agriculture qui puisse exister; lord Forster avoit raison. Les rentes sont de 10 à 13 *s.* l'acre anglois. Les fermes sont toutes très-petites; des tisserands en sont fermiers. Leur mesure est le *boll*, de dix bushels. Une bonne récolte d'avoine en fournit de trois à quatre et demi.

La route est ici inégale, raboteuse, abominable. Il est fort singulier que les grands chemins soient si mauvais en Irlande, où les routes de traverse sont plus belles que dans toute autre partie du monde. Tel est, sans doute, l'effet des corvées, usage qui déshonore encore cette contrée. Les routes nouvelles font voir ce qu'il est possible d'exécuter en ce genre, et contribuent à faire haïr ces affreux *turnpikes* [grandes routes].

Je me présentai chez lord Gosfort, pour lequel milord Harcourt m'avoit donné une lettre : il n'étoit point encore de retour de Dublin. Son intendant me

me donna quelques informations. La mesure des terres autour de Market-hill, est l'acre anglois : elles se louent de 8 *s.* [dans les montagnes] à 12 et 14 *s.* Les cours sont : de l'avoine pendant six années consécutives ; ensuite ils laissent, pendant trois ou quatre ans, la terre se gazonner d'elle-même. Ceci, pour les terres fortes. Sur les autres, ils ne font que trois ou quatre récoltes d'avoine. Un engrais de chaux leur dure plusieurs années. Leur mesure est le *boll*, de dix bushels. Ils sèment six bushels d'avoine sur un acre, et en récoltent soixante ; mais c'est un produit extraordinaire : le produit ordinaire est de quatre ou cinq *bolls*. Ils en retirent la même quantité toutes les années, à l'exception de la première, qui est la moins productive. Un autre de leurs cours est : 1. pommes de terre ; 2. lin ou avoine. Quelques-uns, après avoir tiré de leurs terres plusieurs récoltes d'avoine, labourent trois fois et sèment du lin, deux bushels de graine par acre. Chaque bushel de semence rapporte de douze à dix-huit stones de lin. Ils ne sèment jamais du lin deux fois de suite. Ils plantent de seize à dix-huit bushels de pommes de terre par acre. Ils ne se nourrissent pas de pommes de terre seules ; ils ont de la farine d'avoine, du pain d'avoine, et de la viande deux ou trois fois par semaine. Une femme file cinq ou six pelotons [*hanks*] par semaine, et gagne à ce métier 30 *s.* de gages pour la moitié d'une année. Une fille de douze ans gagne trois demi pences ou deux pences par jour. Un homme gagnera, à tisser de la grosse toile, 1 *s.* 2 *d.* par jour, et si elle est plus

fine, 1 *s.* 6 *d.* Les artisans vivent mieux que les journaliers laboureurs, qui ne gagnent que 3 *s.* 6 *d.* par semaine en hiver, et 4 *s.* en été. Les artisans ont tous de six à quinze acres de terre, qu'ils louent de 6 à 20 *s.* l'acre. On leur donne la jouissance de la maison par-dessus le marché. Ils ont la plupart deux ou trois vaches, avec un coin de terre en lin. Les laboureurs en ont aussi de cinq à dix acres. Le loyer d'une chaumière sans terre est de 1 *l.* 1 *s.* par année. La toile et la filasse n'ont jamais été aussi chères qu'à présent; aussi tout le monde est-il occupé. La construction d'une chaumière coûte 5 *l.*; si elle est en pierres et ardoises, 80 *l.* Les prix du travail et des denrées ont extraordinairement haussé. Le bœuf s'y vendoit, il y a vingt ans, 1 *d.* ou 1 *d.* et demi la livre, et le travail se payoit 3 ou 4 *d.* par jour. Les habitans sont, pour la plupart, catholiques-romains. Cependant il y a quelques presbytériens et quelques protestans. Les ouvriers en toile sont presque tous de cette dernière religion. Leurs femmes boivent le thé à déjeûner. Les petits fermiers n'ont de bêtes à cornes que pour le service de la ferme. Il n'y en a point au-dessus de cent acres. Dans celles qui comprennent cette quantité de terrain, l'on engraisse des vaches et des bœufs. Il y a fort peu de bêtes à laine dans le pays. La chaux est l'engrais ordinaire; ils en mettent de vingt à soixante barils par acre, ce qu'ils font durer éternellement. Elle leur coûte 1 *s.* 6 *d.* le baril; elle réussit mieux sur les terres légères: leur marne est grise ou blanche; elle réussit mieux que la chaux sur les terrains à bruyères. Il y a

quelques terres en friches, mais en petit nombre, à Ardmagh et à Newry; j'arrivai à Ardmagh dans la soirée, et me présentai chez le primat.

Le 23 juillet, M. le primat voulut bien faire avec moi une promenade à cheval, et me montra les nombreux édifices qu'il a fait élever dans son voisinage, durant l'espace de sept ans. J'en vais donner l'énumération.

Il a fait construire un fort beau palais, de quatre-vingt-dix pieds de long sur soixante de large et quarante de hauteur. On y voit régner une simplicité recherchée. L'édifice est léger et agréable à l'œil. Il n'y a ni ailes, ni aucunes de ces dépendances qui, trop souvent n'ayant aucune conformité avec le corps de l'édifice, ne font que surcharger le tableau et partager l'attention des spectateurs. Les offices sont placés derrière une plantation à quelque distance de la maison. Autour de celle-ci, l'on voit une vaste esplanade qui, de tous les côtés, s'étend sur de petites collines et sur de jeunes plantations. On voit aussi, du palais, les casernes, l'école, et une église neuve un peu plus loin. Tous ces édifices ornent beaucoup la perspective.

Les casernes sont un grand et bel édifice, à la construction duquel le primat a présidé. L'école est un autre édifice assez vaste, et parfaitement adapté à son objet. Il y a un fort beau logement pour le maître, une belle salle pour l'école, de cinquante pieds de long sur vingt-huit de large, un beau réfectoire et des dortoirs spacieux et bien aérés, une cour de récréation, &c. Les salaires du maître sont de 400 *l.* par an. L'école est en plein

exercice. C'est, pour le pays, une des plus utiles institutions. Le primat en a fait tous les frais. L'église est en pierres blanches. Elle est surmontée d'une haute flèche, ce qui se voit rarement en ce pays. Le primat a élevé encore trois autres églises, et fait faire de grandes réparations à la cathédrale.

Les autres édifices qu'il a fait construire, ou à la construction desquels il a puissamment contribué, sont une infirmerie publique, une bibliothèque aussi publique, qu'il a dotée et à laquelle il a donné une nombreuse collection de livres, et une halle de marché, avec des boucheries. Il a aussi obtenu, par sa prépondérance, sur les habitans de la ville, qu'il ne se passât aucun bail qui ne portât pour condition expresse l'obligation de bâtir une maison. Ainsi M. le primat laissera une ville propre et neuve à l'endroit où il n'avoit trouvé qu'un misérable assemblage de cahutes en terre. J'ai ouï dire, dans le cours de la conversation, que M. le primat avoit dépensé à ces utiles entreprises au moins 30,000 *l.* de son argent, outre ce qu'il a trouvé moyen de faire faire par les autres.

Tant de choses exécutées en sept ou huit années! et exécutées, non dans la vue d'améliorer un bien patrimonial qu'on se propose de laisser à ses héritiers, mais dans la seule vue d'être utile au public! Tant de bienfaisance et de libéralité me semble digne de tous nos respects et de toute notre admiration.

Au milieu de ces nombreux travaux, on ne doit pas s'attendre que M. le primat ait pu s'occuper

beaucoup d'agriculture ; cependant il n'a pas totalement négligé cette partie. Il a fait venir d'Angleterre un taureau et plusieurs vaches de la vraie race du *Tees-water ;* elles donnent une grande quantité de lait, et il a conservé parfaitement la race, en prenant grand soin de l'éducation des veaux, et en leur donnant beaucoup de lait lors même qu'ils sont à l'herbe.

Dans ce canton on ne cultive point d'autres grains que de l'avoine. Ils se sont mis en tête que le froment n'y pourroit réussir. Pour les convaincre du contraire, M. le primat a mis en jachère un vaste champ, il l'a engraissé d'une manière différente de la leur, et y a semé du froment. J'en ai vu la récolte, elle étoit belle et fort nette.

Pour me procurer de bons renseignemens sur la manufacture des toiles en cet endroit, il envoya chercher un des plus gros marchands de la ville, M. Mageough, qui voulut bien me donner les détails suivans :

Autour d'Ardmagh, les fermes sont fort petites. Les principales sont de quarante à soixante acres. Sur celles-ci, on cultive du blé avec un peu de lin ; mais la plupart ne sont que de cinq à vingt acres, et l'on n'y cultive que du lin. Tel est tout le pays sur la route de Newry, et même sur celle qui conduit à Monaghan, cependant, dans ce dernier comté, les fermes sont un peu plus grandes. Il en est de même des environs de Lurgan, de Dungannon et de Stewart'stown. Les rentes autour d'Ardmagh sont de 7 à 15 *s.* Beaucoup de terrains de montagne se louent en bloc, sans être mesurés

environ 10 *s.* l'acre. Elles sont, à Newry, de 10 *s.*; à Dungannon, de 11; à Lurgan, de 10 *s.* Les tisserands en toile, sous-louent des terres appartenantes à l'église. Ils ont des baux de quatorze ans. Sur d'autres terres, les baux sont à trois vies, ce qui produit une différence visible dans la culture. Un tisserand qui a dix acres, entretient deux vaches, un cheval et un cochon; mais ils n'ont qu'un très-petit nombre de volailles. Ils sèment sur trois acres un boll et demi ou deux bolls d'avoine; ce qui fait à peu près un bushel, ou un bushel et un quart, sur un rood ou un rood et demi de terre. Ils n'ont guère qu'un demi-acre en pommes de terre, à moins qu'ils n'aient les moyens d'en engraisser davantage. Leur cours de récoltes, est: 1. pommes de terre; 2. lin; 3. avoine; ils laissent ensuite la terre se recouvrir d'elle-même. Ils ne sèment jamais de pâturage, si ce n'est un peu de trèfle qui leur réussit presque toujours. Quand le fils d'un de ces artisans se marie, le père partage avec lui sa ferme, et lui fait bâtir une chaumière en terre. Ainsi les fermes deviennent chaque jour plus petites. Cet usage est très-nuisible, en ce qu'il réduit ces petits fermiers à ne pouvoir tirer de leurs fermes le nécessaire. Il en est peu qui récoltent assez de pommes de terre ou d'avoine pour nourrir leurs familles. On en apporte ici de Louth, de Meath, de Monaghan, de Cavan et de Tyrone, outre ce qui vient accidentellement d'Angleterre et d'Ecosse. Les pommes de terre et la farine d'avoine sont leur principale nourriture. Ils mangent peu de viande; cependant les plus

aisés achètent un peu de bœuf pour l'hiver. La plupart vivent misérablement. Ils n'ont quelquefois des pommes de terre que pendant trois mois; ils les mangent avec du sel et de l'eau. Il n'y a qu'un petit nombre de journaliers laboureurs qui ne se mêlent point de la fabrique des toiles; mais quand la saison n'est pas favorable à cette fabrique, ils vivent mieux que les tisserands. Sur les terres légères ou de montagne, ils préfèrent la graine de lin d'Amérique. Sur les terres fortes ou argileuses, ils préfèrent celle de Riga, de Hollande ou de Flandre. Ces dernières espèces sont plus productives que la graine de lin d'Amérique, et elles durent vingt années. Pour les toiles fines, ils n'emploient point les graines de leur crû; ils les emploient, autant qu'ils peuvent pour les grosses toiles.

On m'a assuré que le meilleur lin étoit celui dont la graine étoit la plus huileuse, et la meilleure filasse, celle qui n'étoit pas trop blanchie. Si cela est, la perfection de la graine nuit au lin (20); mais ici l'on suit l'opinion contraire. — La quantité de graine qu'ils emploient, est deux bushels et demi, ou trois bushels par acre. Ils en sèment quatre, lorsque c'est de la graine qu'ils ont récoltée,

(20) Pour que la graine du lin soit bonne, il est certain qu'il faut qu'elle soit bien huileuse et la coque qui la renferme bien pleine. Pour cet effet, il est à propos qu'elle sèche attachée à la tige, et alors l'écorce de cette tige, mise sur le gazon, se macère, en quelque sorte, par l'effet de l'humidité, se délave et s'affoiblit: alors le fil qui en provient est plus blanc, mais plus foible; ce qui est un défaut. On le prévient en arrachant le lin plus tard qu'on ne le fait ordinairement, en laissant la graine se perfectionner sur la tige même restée en terre.

d'après l'opinion qu'ils ont qu'elle n'est pas aussi bonne que la graine étrangère.

Pour semer le lin, ils labourent leurs terres à pommes de terre ou leur chaume d'orge. Mais plusieurs personnes ont éprouvé que la méthode qui produit le meilleur lin et en plus grande quantité, est de le semer, après trois labours, sur leurs terres les moins bonnes, lorsqu'elles ont produit de l'avoine ; mais cette méthode, disent-ils, est trop dispendieuse; ils ne sont pas en état de donner à leurs terres trois labours. Ils ont cependant très-grand soin de sarcler leur lin. Ils l'arrachent le plus communément à la fin de juillet ou au commencement d'août ; ils l'égrainent aussitôt et le mettent dans l'eau, où ils le laissent six, sept et même douze jours, selon que l'eau a plus ou moins de crudité. Ils l'essayent toujours avant de l'en sortir. Plus l'eau est dormante, moins il faut de temps pour le *rouïr*. Ils en mettent une si grande quantité que le bassin en est absolument rempli (21). Après l'avoir tiré de l'eau, ils l'étendent sur l'herbe, et l'y laissent de dix à quinze jours, selon que le temps est bon ou mauvais. Si la saison est très-défavorable, beaucoup de lin se trouve perdu. Quand ils l'ont enlevé, ils en forment des tas sur des claies soutenues par des poteaux, et le sèchent ainsi, en allumant dessous un feu de

(21) Une autre manière de rouir le lin, et qui affoiblit moins la filasse, est de l'étendre sur le pré, en ayant la précaution de le retourner tous les jours. La rosée humecte suffisamment l'écorce, pour qu'elle se détache de la tige. Sur cette méthode, on peut consulter le *Cours complet d'Agriculture*, au mot *rouissage*.

tourbe (22). Aussitôt qu'il est sec, ils le battent sur des pierres avec un battoir, ensuite ils séparent l'écorce des tiges. Il y a pour cette opération, des moulins. S'ils envoient leur lin à ces moulins, ils ne payent que 1 *s.* 1 *d.* par stone, ce qui est beaucoup moins cher que s'ils le faisoient eux-mêmes. On l'envoie ensuite pour être peigné et séparé en deux ou trois sortes de filasses; mais ici ils n'en font que de deux sortes, étoupes et lin. Dans cet état on peut le vendre. Les récoltes produisent de dix-huit à quarante-huit stones de lin brut par acre. Le *medium* est de trente stones, et il se vend de 6 *s.* 8 *d.* à 9 *s.* On apporte ici beaucoup de lin de Hollande; il en vient aussi de Riga, de Kœnigsberg et de Petersbourg. Ces lins étrangers règlent ordinairement le prix des leurs. Entre les espèces communes, le *Petersbourg* à douze têtes est de beaucoup le meilleur; le *Nerva* à douze têtes n'est pas aussi bon; mais le *Marienbourg* est meilleur que le *Nerva*. Celui qui n'a que neuf têtes sur un brin, est un lin grossier. Le lin de Hollande, le *pâle* et le *blanc*, sont bons et soyeux; mais la meilleure de toutes les espèces, est le lin appelé *d'argent pâle*, qui descend la Severne et qu'on tire de Bristol. Il est plus huileux, plus doux et meilleur que toute autre espèce. Le prix moyen du leur est de 2 *l.* 8 *s.* à 2 *l.* 12 *s.* le quintal, ce qui fait de 7 *s.* à 7 *s.* 6 *d.* le stone. On l'aime mieux,

(22) Cette méthode de sécher le lin est mauvaise et nuit à sa qualité: la fumée de la tourbe est sulfureuse et grasse. Le lin desséché de la sorte, doit être difficile à blanchir. Une étuve ou le four sont préférables pour cette opération.

en général, que celui qui vient de l'étranger.

Mais venons à la manufacture des toiles. Chaque stone de lin, après qu'il a été peigné, produit huit livres de lin, pour de la grosse toile, et trois livres et demie d'étoupes. Les huit livres filées forment vingt douzaines *d'yarns;* ce qui fait vingt *hanks* ou cinq *spangles*. C'est avec ce fil qu'on fait la toile de dix centaines, qui est ici la plus ordinaire. Le prix de cette filature est de 5 *s.* à 6 *s.* 8 *d.* les cinq spangles, et il faut qu'une femme travaille fort pour remplir cette tâche en vingt jours. Elles y mettent pour l'ordinaire vingt-cinq jours. Conséquemment elles ne gagnent qu'un peu plus de 3 *d.* par jour. Sept *spangles* et demi, mis en œuvre, font une pièce de toile [à dix centaines] de vingt-cinq yards de long et d'un yard de large. Ainsi un stone et demi de lin, à 7 *s.* le stone, au prix du marché, fait une pièce de toile de cette étendue; mais il reste quatre livres trois quarts d'étoupes, de la valeur de 2 *s.*6 *d.*, dont ils font de la toile plus grosse. Trente stones, qui sont le produit d'un acre, font donc vingt pièces de toile comme ci-dessus, dont le prix est de 10 *d.* et demi à 11 *d.* et demi, en *medium* 11 *d.;* ils la vendent écrue. Le prix fixé pour le tissage est de 2 *d.* et demi l'yard; mais c'est lorsque le tisserand n'a point de lin de son crû, et qu'il travaille pour les autres. Il se fait beaucoup de toiles de cette manière; d'autres font eux-mêmes croître le lin et suivent tout le cours de l'opération. Quand le tisserand a fait sa pièce de toile, il va au marché d'Ardmagh, qui se tient tous les mardis, le vend à un marchand de toile et en

reçoit le prix comptant. Il ne s'y fait point de crédit. Le marchand fait lui-même son offre, et le tisserand l'accepte ou la refuse; comme il s'y trouve beaucoup de marchands, il peut aller de l'un à l'autre. Il ne s'y pratique aucune fraude qui soit contraire à ses intérêts. Les marchands ne s'entendent point entre eux, et la concurrence est bien établie. Le marchand de toile a pour l'ordinaire une blanchisserie, et les frais de ce blanchissage sont de 4 *l.* 10 *s.* à 5 *l.* par chaque paquet de trente pièces, ce qui fait 3 *s.* ou 3 *s.* 2 *d.* par pièce. Ensuite il les envoie à des facteurs à Londres ou à Dublin, ou il va lui-même les vendre à la halle aux toiles dans cette dernière ville; quelques-uns vont jusqu'à Chester les vendre en foire. Ils font, à Londres, sept mois de crédit; à Dublin, deux ou trois; mais s'ils vont eux-mêmes à la halle., ils vendent tout au comptant. Les facteurs de Londres ont six pour cent pour la vente et pour avancer l'argent au marchand, aussitôt qu'ils ont vendu la toile, et demi pour cent de frais de magasin et d'assurance contre l'incendie. C'est la principale branche du commerce des environs d'Ardmagh.

La fabrique des toiles fut à son plus haut degré d'activité en 1770 et 1771; en 1772 et 1773, elle commença à déchoir. Il se fit moins de toile, et elle se vendit moins cher. En 1774, le prix alla encore en baissant, jusqu'au mois de mai. Il se fit alors une spéculation dont l'objet étoit de faire passer des toiles en Amérique, et de plus, de fournir aux besoins de la flotte espagnole, qui étoit retenue dans ses ports depuis un an, faute de grosse toile que l'Allemagne n'avoit pu lui fournir. Depuis

mai 1774, la manufacture a été dans un état très-florissant, sans cependant atteindre à sa première splendeur. La cause du décroissement qu'elle éprouva en 1772 et 1773, fut la chûte soudaine du crédit et le défaut d'un marché. J'observerai ici, que toutes les fois que le crédit se resserre, le marché doit nécessairement se resserrer dans la même proportion. Une autre cause de cette diminution fut le haut prix du pain en Angleterre, qui devoit, au moins le crut-on en Irlande, arrêter en Angleterre le débit de ces grosses toiles, dont les Anglois sont les principaux consommateurs. Ils regardent ici l'Allemagne comme leur grande rivale, et non pas l'Ecosse. Ils sont persuadés que leur manière de cultiver le lin est fort bonne et très-peu susceptible d'amélioration. Il se fit ici beaucoup d'émigrations en 1772 et 1773. Un grand nombre de tisserands et de fileurs s'en allèrent avec toutes leurs familles. Quelques fermiers, après avoir résilié leurs baux, partirent aussi, et emportèrent avec eux des capitaux de 100 et 300 *l.*, exemple qui fut suivi par un grand nombre de leurs confrères. L'émigration cessa lorsque la guerre fut déclarée. En 1772 et 1773, plusieurs artisans se firent laboureurs, ce qui n'arrive jamais quand le commerce des toiles va bien.

La plupart des habitans sont catholiques. Il s'y trouve quelques presbytériens. Ceux qui ont émigré étoient presque tous protestans. L'augmentation des rentes et celle des taxes de comté ont donné naissance aux *Oak-boys* [garçons ou hommes de chêne] et aux *Steel-boys* [hommes d'acier].

Le 24 juillet, je pris congé de M. le primat, et dé-

jeûnai avec M. Maxwell-Close, qui voulut bien me donner quelques détails dont les uns confirment, les autres contredisent, ceux que j'avois reçus à Ardmagh.

La manufacture des toiles est en ce moment en pleine activité. Elles sont plus chères, et il s'en fait plus que les années précédentes. Les émigrations ont été peu considérables autour d'Ardmagh; il y en a eu beaucoup plus autour d'Antrim, de Downe et de Derry. Ces émigrés étoient pour la plupart des fainéans qu'on n'a pas dû regretter. Il est sorti quelque argent, mais en petite quantité. L'augmentation des rentes de lord Donnegal fut, dit-on, la cause de l'émigration. Quand ils partirent, ils vendirent leurs baux, dont ils retirèrent 20, 30 et 40 *l.*; c'est cet argent qu'ils emportèrent. Un tisserand gagne, en ce canton, de 1 *s.* à 1 *s.* 4 *d.* par jour; un journalier laboureur ne gagne que 8 *d.*

Les cours de récolte sont: 1. pommes de terre, ils y mettent tout leur fumier; produit, quarante ou cinquante barils. Les meilleures espèces sont la *london-lady*, la françoise blanche, l'espagnole noire; 2. méteil; 3. lin; produit, quarante-huit stones, à 8 *s.* tout broyé; 4. avoine.

On emploie beaucoup la chaux; prix de 10 *d.* à 1 *s.* 6 *d.* le baril. Ils ont sous les marais, de la marne blanche et légère, mais ils en font peu usage. On compose pour les dixmes: on paye, pour l'avoine, de 2 *s.* 6 *d.* à 3. *s.* 6 *d.*; pour l'orge, 5 *s.* Le prix des terres est beaucoup baissé en 1772 et 1773. Il y a ici beaucoup de fermiers intermédiaires.

L'association des *Oak-boys* commença à Blewstone à l'occasion de la taxe de comté; mais bientôt

ils se plaignirent des rentes, des dixmes, des marais, et en un mot, de tout.

M. Close a eu de fort beaux turneps dont il a nourri des moutons dès le commencement d'automne, pour les vendre au printemps. Il a gagné, moyennant cet arrangement, 1 *d.* et demi par livre de mouton.

Je montai à cheval pour voir le pays, et traversai Killilean-Hill, Fellows-Hall, Woodpark-Loge, Lisloony, Tinan et Glaslough. Cette tournée est la meilleure que puisse faire celui qui veut voir le pays. En quelque endroit que vous vous arrêtiez, vous êtes au milieu d'un charmant paysage, au milieu des collines et des bois. Tout ce pays est varié et fort agréable. L'Irlande, quoiqu'elle offre, en général, un aspect nu, a des parties bien boisées et de délicieuses perspectives.

Nous nous présentâmes, dans le cours de notre promenade, chez M. Lesly, à Glaslough, et nous vîmes quelques-unes de ses améliorations. Il étoit absent; mais madame Lesly voulut bien se promener avec nous. On voit, en cet endroit, un lac qui occupe une étendue de cent vingt acres, et un bois de cent, sur un côteau qui borde une partie du lac et donne un ombrage épais et agréable. Le soir, M. Lesly se rendit chez M. Close, et voulut bien me donner quelques détails sur la méthode dont il avoit fait usage, pour convertir en beaux pâturages, que j'avais vus, une vaste étendue de terrains incultes et de peu de valeur. Son sol est une argile froide et dure, qui produit spontanément des joncs. Il a commencé par le labourer en grande partie, et

l'amender avec de la chaux et de la marne. Il a mis cent à cent vingt barils de chaux par acre, qui lui ont coûté 7 *d.* le baril, attendu que son terrain lui fournissait la pierre calcaire et la tourbe pour chauffer le four. Il a fait alors sur ces terres une récolte de froment qui fut fort belle. Après le froment, il les mit en herbage, qu'il sema avec de l'avoine, dont la récolte fut fort bonne. Son herbage étoit composé de foin semé et de trèfle; il a beaucoup fait usage d'engrais mélangés, composés de la vase de ses fossés, de chaux et de marne, &c. Il les épandoit comme la chaux, quelquefois sur l'herbage même, mais ils réussissoient beaucoup mieux sur les jachères. Une grande partie de ses terres étoit humide; il les a desséchées par de nombreuses saignées. Ses clôtures sont excellentes; elles consistent en deux rangées de bois vif, avec un fossé de six pieds de large sur sept de profondeur. Une chaussée s'élève au-dessus du fossé, et derrière est une plantation palissadée de grands arbres et d'arbrisseaux. M. Lesly a retiré beaucoup de profit de ses améliorations; il pense que si un tenancier a l'argent nécessaire, le meilleur usage qu'il en puisse faire, n'eût-il d'autre intention que celle de s'enrichir, est d'imiter ses procédés.

Juillet 25, je revins à Ardmagh, et je traversai les possessions de M. Capel Molineux, qui paroissent fort étendues et fort belles. J'ai observé, aux environs, que le sol est un beau loam rouge et sablonneux. J'y vis aussi quelques champs de pommes de terre, plantées par rangées, ce que je n'avois point encore aperçu en Irlande; je dînai

à Mahon avec M. Workman. Aux environs de cet endroit, les fermes sont de dix à vingt acres, qui sont loués de 12 à 15 *s.* chaque. Quelques-uns de ceux qui tiennent à loyer vingt acres, en sous-louent cinq ou six, au prix de 18 ou 20 *s.* Quant à la vie animale, ils se tirent tous assez bien d'affaire ; ils ont abondamment des pommes, du pain de méteil ou de froment, et quelques-uns ont de la viande une fois en quinze jours. Ils sont bien vêtus, et le chauffage ne leur manque point. Avec vingt acres, un homme aura, pour se chauffer, cent *kishes* de tourbe par année. Un fermier de quinze acres a, entre un rood et un demi-acre de lin, un acre de pommes de terre, de deux à quatre acres en avoine et deux en herbages ; il a aussi un cheval, deux ou trois vaches, une génisse, un cochon, mais peu de volailles. Les cochons sont nourris avec les pommes de terre. Leur cours de récoltes est : 1. pommes de terre ; 2. lin ; 3. avoine ; quelquefois, 4. avoine ; ensuite ils laissent la terre produire de l'herbe d'elle-même. Ils connoissent peu les jachères. Quelques-uns sèment du trèfle, et le fauchent pour nourrir leurs vaches au vert. Cet usage devient chaque jour plus général. Les tisserands gagnent généralement beaucoup plus que les journaliers laboureurs, qui sont en très-petit nombre. La meilleure graine de lin, pour les terres argileuses, est celle de Hollande, et pour les terres légères, celle d'Amérique. Il en est peu qui recueillent la graine de leur lin ; conséquemment, ils ne se donnent pas la peine de l'égrainer. Autrement ils seroient obligés de le laisser parfaitement

ment mûrir, ce qui en diminue, disent-ils, la quantité, et le rend plus grossier. Plus la terre est riche, meilleure elle est pour le lin. Ils sèment communément après un seul labour, et sarclent avec beaucoup de soin. Pour le rouir, les eaux argileuses sont beaucoup meilleures que celles des marais, auxquelles ils commencent à renoncer. Ils le broyent presque tous, eux-mêmes, et trouvent qu'il leur revient ainsi moins cher que s'ils l'envoyoient aux moulins. M. Workman a payé, pour cette opération faite chez lui, 1 *s.* 6 *d.* par chaque poignée, et 1 *s.* 1 *d.* lorsqu'il l'envoyoit au moulin. Il a trouvé la première manière plus économique, en ce que les poignées sont plus fortes et le lin plus net.

Un stone de lin brut produit, après qu'il a été teillé, huit livres de filasse pour de la grosse toile, quatre livres d'étoupes, avec quelques autres de rebut. Les fileurs gagnent de 3 à 4 *d.* par jour; les tisserands, de 10 *d.* à 1 *s.* 4 *d.* La grosse toile et la filasse ne se sont jamais si bien vendues qu'à présent. Il arrive souvent que des tisserands sont obligés de se faire laboureurs, ce que l'on attribue à ce que ces hommes n'ont fait, ce qui est contraire au réglement, que deux ans d'apprentissage, au lieu de cinq, et conséquemment, qu'ils ne savent faire que le plus gros du travail. Quant à leur santé, elle est rarement altérée par la vie sédentaire, et cette raison ne les détermine jamais à changer de profession. Ils ont plusieurs manières de prendre de l'exercice. Une entr'autres est la chasse. Chaque tisserand a son chien; ils en forment des meutes,

en les réunissant, et font tous ensemble la chasse aux lièvres. Dès qu'ils entendent une meute, tous les tisserands laissent là leurs métiers, et vont courir, par centaines, après les chiens. Ce fait me causa de l'étonnement; on m'assura que rien n'étoit plus ordinaire en ce canton. Ils ont, en général, du penchant à mener une vie licencieuse et désordonnée, mais ils sont un peu opprimés par l'énormité des taxes de comté qu'on leur fait payer pour l'entretien des routes qui ne sont pas d'un usage général. On cultive ici un peu de froment; on en cultive beaucoup autour de Kilmore. Une moyenne récolte en produit cinq barils par acre. L'avoine produit six barils en *medium*. M. Workman a introduit, il y a neuf ans, l'usage de la chaux, usage qu'ils ont promptement adopté: cet engrais a produit beaucoup d'effet. Quoique leur sol soit un loam humide, sans pierres, sur une couche d'argile, ils ne le dessèchent point. Ils sont, en général, mauvais fermiers, la culture de la terre n'étant pour eux qu'un objet secondaire. Ces occupations, d'ailleurs, leur sont nuisibles, en ce qu'elles roidissent leurs doigts et leurs mains, et qu'ils ne peuvent conséquemment reprendre avec facilité leurs travaux ordinaires.

J'arrivai dans la soirée à Lurgan, chez M. Brownslow, auquel je suis redevable de quelques informations précieuses. M. Brownslow a fait, sur sa terre, de fort grandes améliorations. Au fond d'un petite vallée faisant partie de ses domaines, est un lac autour duquel on a percé trois allées à quelque distance l'une de l'autre. Celle du milieu

est la principale, elle a deux milles de longueur. Elle est très-avantageusement située, pour laisser voir à ceux qui la suivent, les sites les plus agréables du terrain, les perspectives de Loch-Neagh, et d'autres plus lointaines. On remarque en cet endroit plusieurs édifices d'ornement, un temple, une salle verte, &c. Les bois, les eaux, les allées de verdure, tous ces objets forment ici un charmant paysage. Qu'on me permette une observation à l'honneur de M. Brownslow; il avance à ses tenanciers de l'argent pour toute la chaux qu'ils veulent employer, et leur donne huit années pour le rembourser de ces avances.

Il y eut ici des émigrations en 1772 et 1773, à la suite desquelles un petit nombre d'individus emporta ses propriétés. La plupart des émigrés étoient pauvres et oisifs. On a ici l'expérience que, quand les denrées sont à bon marché, les gens du peuple passent une grande partie de leur temps dans les cabarets à *whisky*. Tous les marchands de toile voudroient que la farine d'avoine ne fût jamais au-dessous de 1 *d.* la livre. Les fermes sont excessivement divisées; il est peu de personnes dont la terre produise assez d'avoine pour les nourrir toute l'année. Toutes sont obligées d'acheter des vivres pour une somme quelconque. Les tisserands gagnent, à faire de la grosse toile, 1 *s.* par jour, à faire de la toile fine, 1 *s.* 4 *d.* Il en est de même pour les fileuses, elles gagnent en proportion de la finesse du fil qu'elles livrent.

On croit que, pour les grosses toiles, le lin est moins bon, si on le laisse mûrir sur pied pour en

avoir la graine. Leur lin est beaucoup meilleur que celui qu'on leur apporte de l'étranger.

C'étoit le jour du marché de Lurgan. M. Brownlow y vint avec moi, pour me faire voir de quelle manière s'y vendoient les toiles. Les batistes se vendent les premières dans tout le cours de la matinée; mais aussitôt que la cloche sonne onze heures, les marchands montent sur un parapet en pierres, et les tisserands viennent en foule autour d'eux avec leurs pièces de toile. Les marchés ne se concluent point au premier mot; il y a toujours une petite altercation, et c'est toujours pour savoir si le marchand paiera un demi-penny de plus ou de moins par yard, ce qui me parut fort inutile. Le commis du marchand se tient auprès de lui, et écrit sur la pièce achetée le nom de son maître, avec le prix; il la remet ensuite au vendeur, qui se rend à la maison du marchand, et attend son arrivée. A midi tout est fini. On mesure alors, durant une heure, toutes les pièces, et l'on paye. Les ventes ne se font qu'au comptant; et tel est le procédé de ces ventes dans tous les marchés du pays. Il se vend ici trois mille pièces de toile par semaine, à 35 *s.* chaque, l'une dans l'autre, ce qui fait, par semaine, 5250 *l.*; et par année, 273,000 *l.*; et toute cette toile se fabrique dans l'espace de quelques milles seulement autour de Lurgan. Les parcs qui environnent la ville, se louent 40 *s.* l'acre; la terre ordinaire dans la campagne, 14 *s.* L'agriculture est très-mauvaise; ils ne s'occupent que de leur lin et de leurs pommes de terre.

Après avoir quitté Lurgan, je gagnai Warrenstown pour aller voir M. Waring avec lequel j'eus une conversation sur l'état actuel de la contrée. Il ne paroît pas, dit-il, que les émigrations aient diminué la population; il y a encore à présent plus de monde qu'il n'en faut; mais il pense que si la guerre actuelle finit d'une manière favorable aux Américains, les habitans de ce canton partiront en foule pour s'y rendre. Parmi les émigrés, il y a fort peu de catholiques-romains. L'insurrection des *Steel-Boys* n'eut, dit-il encore, d'autres causes que l'augmentation des rentes et quelques plaintes générales d'oppression; mais M. Waring remarqua que la principale cause de tous ces nombreux troubles étoit plutôt le pardon qu'on avoit accordé, quelques années avant, aux *Oak-Boys*.

Je traversai la route, et me rendis chez M. Clibborn qui me donna des informations sur la manière de blanchir les toiles.

Les blanchisseries appartiennent la plupart aux marchands. On laisse d'abord tremper la toile dans l'eau froide de la rivière; quelquefois on ne l'y met point du tout. Elle va aux moulins, pour y être lavée. On la fait bouillir dans de la cendre de *barilla*, [potasse d'Amérique ou de Russie] qu'on importe d'Alicante à Neuwry ou Belfast. La quantité qu'on emploie de cette *barilla*, varie; mais c'est pour l'ordinaire un demi-bushel pour cent pièces. On laisse bouillir la toile pendant six heures. Ensuite on la lave soigneusement, et on l'étend sur l'herbe, où on la laisse pendant quatre jours; on répète cette opération jusqu'à ce

que la toile soit parfaitement blanche. Alors on l'échaude dans une eau de savon, et on l'étend sur les tables à grattoir. Si la toile est grosse, un seul grattage suffit ; si elle est fine, il en faut trois ou quatre. Après le grattage, on la passe au vitriol infusé dans l'eau, dans la seule vue de la nettoyer et de la purger. On l'y laisse vingt-quatre heures ; on pourroit l'y laisser dix jours sans inconvénient. Cette opération est répétée pour la toile fine après chaque grattage. On la passe de nouveau à l'eau de savon ; elle est lavée, torse, et préparée pour recevoir l'empois et le bleu. Pour dernière opération on la fait sécher, on la passe au battoir, qui est un moulin ; ensuite on la plie sur un cylindre tournant ; elle est alors prête pour la vente. Ce blanchissage coûte en général, pour la grosse toile, 4 *s.* par pièce, 5 *s.* pour la toile moyenne, 6 *s.* pour la toile fine. Telles sont les particularités usitées et connues parmi les blanchisseurs ; mais il y a, en outre, les secrets du métier, qu'ils ne communiquent à personne. Ces secrets ne sont pas aussi nombreux qu'on le croit. Pour peu qu'il y ait, dans une profession quelque pratique secrète, et lors même qu'il n'y en a que l'apparence, le vulgaire est porté à croire que tout est mystère.

Je remarquerai seulement ici, que le grattage me paroît être une opération très-propre à donner de la beauté à la toile aux dépens de sa force. C'est pour elle une rude opération que celle qui consiste à la tirer entre des tables hérissées de pointes, dont l'objet avoué est d'ajouter encore au frottement ; et l'effet en est tel, qu'on est obligé à chaque ins-

tant de dégager l'instrument de la filasse qu'il retient. C'est une fort bonne invention pour user une étoffe avant même qu'elle ait été portée.

M. Clibborne m'avoua que cette opinion n'étoit pas sans fondement; mais les marchands de Londres, dit-il, demandent des toiles épaisses, et cette opération, en contractant la pièce sur sa largeur, donne à la toile, au moins en apparence, cette épaisseur qu'ils aiment. L'opération du battage ne me paroît pas, à beaucoup près aussi rude; elle consiste en une suite non-interrompue de coups tombans perpendiculairement sur la toile tournée autour d'un cylindre. L'objet est d'en adoucir le grain et de lui donner du lustre.

La toile de ce canton se vend, moitié à Dublin, moitié à Londres, passant par Newry, Belfast ou Dublin. La batiste se vend toute à Dublin. On en fait plus qu'autrefois. En 1771, on faisoit, en général, beaucoup plus de toiles qu'à présent. C'est en Angleterre que se fait la grande consommation des toiles d'Irlande; celles d'Ecosse ou d'Allemagne sont d'une tout autre nature. Les toiles d'Irlande, larges de sept huitièmes et de trois quarts d'yard, n'ont point de rivales. Mais pour les *dowlas* et toiles ouvrées, les Allemands ont l'avantage, et pour les toiles dont on fait des draps de lit, ce sont les Russes. Les dowlas et les toiles de lit se font dans les comtés du roi et de la reine et à Westmeath. On fait cependant ici des toiles ouvrées de différentes largeurs, auxquelles on emploie la même filasse que pour les toiles unies. Les tisserands, qui en savent faire, gagnent da-

vantage. Le commerce va bien, et les demandes sont nombreuses ; il y a assez d'ouvriers pour y satisfaire, malgré les émigrations ; mais les hommes ne font pas la moitié de ce qu'ils pourroient faire. La cause de leur négligence est le bon marché des denrées qui leur permet de ne s'occuper que des besoins du moment. On a remarqué, en général, que plus les denrées sont chères, plus il vient de marchandises manufacturées au marché. Les productions de leur sol ne suffisent pas à la moitié de leur subsistance annuelle. Un enfant de sept ans gagne à filer 1 *d.* par jour. Il y a autant de monde occupé aux toiles ouvrées, qu'il y en a aux batistes. On attribue le haut prix actuel des toiles et de la filasse, à ce qu'on demande plus de filasse de Manchester qu'on n'en demandoit ci-devant : elle vaut à présent 9 *d.* la poignée. D'ailleurs le marché des toiles en Espagne est presque devenu un nouveau commerce, et les toiles étrangères ont beaucoup renchéri. Les tisserands et les fileurs vivent de farine d'avoine, de pommes de terre et de lait. Ils ont de la viande une fois par semaine.

Détails d'une ferme de six acres : un acre et demi en foin ; un rood en lin ; un acre en pommes de terre ; un acre en avoine. — Ils ont deux vaches, un cheval, deux moutons. — Rente, 5 *l.* 12 *s.* Leurs cours de récoltes sont : 1. pommes de terre, produit, cent soixante bushels par acre ; 2. lin ; 3. avoine ; 4. on laisse la terre se reposer pendant deux ans. — 1. trois ou quatre labours pour du

lin; 2. froment ou orge; 3. avoine; 4. avoine; 5. repos.

Ils ne recueillent point leur graine, mais ils seront bientôt forcés de le faire, si l'importation des graines d'Amérique continue à baisser. Le lin qu'on laisse grainer, est sujet à être endommagé par l'ardeur du soleil; mais si le temps est bon, il n'en résulte aucun inconvénient pour la grosse toile. On ne peut le laisser grainer pour la toile fine. Les fonds d'argile sont les meilleurs pour la culture du lin. On emploie beaucoup la chaux; on en met cent quarante barils par acre; elle coûte, prise au four, 1 *s.* 1 *d.* le baril, et 6 *d.* de transport. Ils la mettent sur la terre pour y semer du froment et de l'orge. Elle réussit généralement; ils en mettent sur toutes leurs terres labourables. Loyer d'une chaumière avec un jardin, 1 *l.* 10 *s.* Pâturage pour une vache, 1 *l.* 10 *s.* Foin pour une vache, 1 *l.* 10 *s.* Plusieurs familles boivent le thé au déjeûner. Les rentes des terres ont baissé depuis quatre ou cinq ans.

Je quittai Warren'stown, et j'arrivai à Hillsborough dans la soirée, après avoir traversé Dromore, misérable bourgade en cahutes de terre. Lord Hillsborough a marqué les approches de sa maison par plusieurs petites plantations d'arbres, situées sur des collines que traverse la route. L'auberge qu'il y a fait construire est fort belle, pour une auberge d'Irlande.

Le 27 juillet, j'allai voir l'église qu'il a aussi fait construire. C'est un fort joli édifice en pierres, agréablement orné, et surmonté par une haute flèche.

— Quant aux travaux champêtres du Lord, son lac, ses bois et son boulingrin, tout est fort beau. Lord Hillsborough, quoique absent, a fait bâtir et orner une jolie ville, et c'est une belle tâche remplie. — Après être arrivé à Lisburne, je fis une visite à l'évêque de Downe; il eut la bonté d'envoyer chercher un marchand de toiles fort intelligent, pour me donner des détails sur la fabrique des toiles en ce canton. On y fait sur-tout de la toile fine à quatorze cents ou deux mille cent fils de chaîne. Les fileurs se louent au trimestre. La plupart des tisserands ont plusieurs métiers, des hommes de journée travaillent avec eux. Leurs salaires sont, la table, le logement et un tiers de ce qu'ils gagnent, ce qui peut monter à 2 *s.* par semaine en *medium*. Les marchands avancent le fil, et payent le tissage à tant par yard. Une femme file six pelotons [*hanks*] par semaine, qui pèsent environ une livre, au prix de 8 *d.* par peloton. Les fermiers de cinq à dix acres, sont tous tisserands; mais un jour ou deux passé à conduire la charrue ou à bêcher, leur gâte la main pour le tissage. Le lin, qui est resté sur pied jusqu'à ce que la graine soit mûre, n'est propre qu'à faire de la toile de seize centaines. La rente des champs de pommes de terre, sur lesquels on veut semer du lin, se paye 4 *d.* la perche de vingt-un pieds de long sur dix de large. Un bushel de graine produit, en *medium*, dix stones de lin. Un stone de bon lin brut, produira huit livres de lin broyé. Les tisserands, fileurs, &c. vivent en général, de pommes de terre, de lait et de pain d'avoine. Quelques-uns ont de la

viande une fois par semaine. Ils ne travaillent que pour se procurer le nécessaire. La farine d'avoine et la toile ne sont jamais simultanément à bon marché, attendu que, dans le premier cas, ils ne travaillent point. La rente ordinaire des terres est de 10 à 22 *s.*

En partant de Lisburne, je pris la route de Belfast, pour me procurer de nouvelles informations. Dans l'espace de quelques milles, j'appris que la rente étoit, en *medium*, de 16 *s.* par acre de Cunningham. On sème beaucoup de lin, trois bushels et demi de graine par acre. Une récolte de lin est fort bonne, si un demi-bushel de graine en produit huit stones. S'ils n'ont point, pour en semer, de terres à eux appartenantes, ils payent 12 *s.* la quantité de terre nécessaire pour un demi-bushel de graine, ce qui fait 4 *l.* 4 *s.* par acre; mais dans ce prix est compris le labour, le hersage et toutes les opérations préparatoires. Broyer le lin, coûte 1 *s.* 2 *d.* le stone. Cette opération le réduit à la moitié de son poids. Le produit est de quatre livres de lin et de quatre livres d'étoupes, que les Ecossois achètent communément 3 *d.* la livre. Dans un stone de lin broyé, il y a quatre-vingts *hanks* ou poignées, et il entre dans une pièce de toile vingt-huit poignées pour le tissu et trente pour la chaîne. Un tisserand met trois semaines à faire cette pièce pour la somme de 17 *s.* De Lisburne à Belfast, endroit situé sur la rivière, il y a douze ou treize blanchisseries pour les toiles. On estime que les comtés de Downe et d'Antrim font pour 800,000 *l.* de

toiles par an ; et il s'en fait près d'un tiers dans cette vallée.

Je traversai les domaines de lord Dungannon à Bever ; ses plantations d'arbres ont parfaitement réussi, et donnent beaucoup d'ombrage. J'arrivai à Castle-hill, appartenant à M. Townley Blackwood. Les rentes sont ici de 15 *s.* l'acre, mesure de Cunningham. Elles sont, en *medium*, de 10 *s.* dans le comté de Downe. On sème ici du trèfle avec du lin ; il vient très-bien et donne beaucoup de profit.

J'avois des lettres pour MM. Portis et Holmes ; mais l'un et l'autre étoient absens. Le docteur Haliday, que je connoissois de nom étoit aussi absent. Cependant je ne voulois point quitter une place aussi importante que Belfast, sans recueillir quelques notions sur les progrès de son commerce, et je pris la résolution d'aller à Strangford, de là à Lisburne, ensuite de revenir à Belfast.

Le 28 juillet, je pris la route de Portaferry, par Newtown, où je déjeûnai. Newtown est un petit endroit appartenant à M. Steward ; il y a fait bâtir une fort jolie halle pour le marché. J'appris ici que le commerce des toiles y étoit beaucoup moins considérable depuis 1772 et 1773. Plusieurs tisserands se sont fait laboureurs ; cependant la filature du lin s'y est maintenue. Après que j'eus quitté cet endroit, la route me conduisit directement au bord du lac de Strangford [qu'ils appellent *Loch*] où je vis des monceaux de coquilles blanches. J'appris que les paysans fouillent dans ce lac, quand les eaux en sont basses, pour en tirer ces coquilles. Ils les mettent sur leurs terres, mais cet

engrais ne dure pas autant que la chaux. Les fermes sont au plus de quarante acres; les rentes, de 15 à 21 *s.*, mesure de Cunningham. Le froment produit jusqu'à trente bushels par acre, l'avoine jusqu'à quarante. Comme j'avançois, en prenant toujours des informations, on me dit que le tissage des toiles ne rapportoit plus, à beaucoup près, ce qu'il rapportoit il y a sept ans. En quelques paroisses, le lin ne paye point de dixmes; dans d'autres, la dixme est perçue en nature. Sur un billon de sept yards de long sur deux de large, deux bushels de pommes de terre sont une fort bonne récolte. Les rentes sont de 10 à 21 *s.* Le cours le plus commun est; 1. avoine sur pâturage; 2. froment; 3. avoine; 4. orge; 5. avoine; 6. orge; 7. avoine; 8. on laisse la terre se couvrir de gazon. Quelques-uns sèment du trèfle ou du ray-grass pour deux ou trois ans.

Après Newton Steward, le sol est, en général, léger, sec, sablonneux ou graveleux. On recueille, tout le long du lac, de l'herbe marine pour en faire de la soude. Sur toute la route qui conduit à Portaferry, on voit beaucoup de fours à chaux. Il y en a, me dit-on, trente-trois; il n'y en avoit qu'un seul il y a quinze ans. Il est donc constant que la culture s'est améliorée dans ce canton. On y apporte la pierre calcaire de Carlingford par mer. On la cuit avec du charbon de terre et de la tourbe. La dépense est de 1 *s.* 1 *d.* par baril. Elle dure dix ans. Les coquilles, me dit-on encore, sont quelques temps sur la terre avant d'y produire quelqu'effet; mais elles durent

plus long-temps que la chaux. C'est précisément le contraire de ce qui m'avoit été dit précédemment. Les rentes sont de 16 à 20 *s.* Je remarquai quelques grands rochers sur le rivage; ils paroissent n'avoir rien de commun avec les terres voisines, qui ne sont point rocailleuses, et ne contiennent même aucun fragment de pierres qui soit de la même nature que ces rochers. J'arrivai à Portaferry, résidence de M. Patrick Savage, qui s'empressa de me procurer des informations sur ce canton.

Le 29 juillet, j'en recueillis quelques-unes sur les pêcheries de cet endroit. La pêche qui s'y fait est, en été, celle du hareng pour la consommation intérieure du pays. On va le pêcher le plus communément autour de la péninsule d'Ards. Il n'y a encore que quatre ans qu'on en prenoit dans le *Loch*. Ils estiment, qu'il y a le long de cette côte, quatre cents bateaux, chacun desquels contient quatre ou cinq tonneaux, et coûte 15 *l.* Les filets coûtent 10 *l.*, et il y en a quatre à chaque bateau. Un bateau prend environ six *mazes* de harengs, de cinq cents chaque, en une nuit, et ils les vendent, l'un dans l'autre, 8 *s.* 8 *d.* chaque *maze*. Cependant cette pêche ne donne que des bénéfices très-précaires. En 1774, elle fut fort bonne; en 1775, fort mauvaise; cette année elle s'annonce assez bien. Elle commence le 12 juillet, et finit avec le mois de septembre. Les parts dans le bénéfice sont communément fixées : le bateau et les filets ont la moitié; les quatre hommes, l'autre moitié. Ils gagnent chacun environ 1 *l.* 5 *s.* par semaine. Cent

dix de ces bateaux appartiennent au seul port de Portaferry. Les pêcheurs sont la plupart des hommes du pays. Tous ceux de la baronnie d'Ards sont tour-à-tour pêcheurs, matelots et fermiers. Le petit port d'Ards est assez commerçant; il a douze navires qui vont annuellement au lac Swilly, à la pêche du hareng, qui se fait en hiver, avec une prime de 20 *s.* par tonneau. Il a, en outre, quinze navires de trente à cent cinquante tonneaux, ces derniers portant six hommes chaque. Plusieurs autres navires y viennent aussi commercer. On y apporte du charbon de terre de White-Haven; du bois de construction et du fer de Gottenbourg et de la Norwége. Ce commerce ne fait que s'accroître de jour en jour, et l'endroit est dans un état beaucoup plus florissant que ci-devant.

J'allai, dans la soirée, à Millen-Hill, sur la côte d'Ards, pour voir sortir la flotte des pêcheurs. Cette petite montagne est située sur la langue de terre de Tara, excellent emplacement pour un fanal dont on a grand besoin sur cette côte; car elle est bordée de rochers et extrêmement dangereuse depuis la pointe de Saint-Jean jusqu'à Donaghadee. Il ne se passe pas d'hiver qu'il n'y ait des naufrages, et dans quelques hivers il y en a eu une douzaine. Au-dessous de la montagne de Millen, on voit paroître ce qu'ils appellent *le Rocher*, du nord et du sud; il est de tous côtés environné de terre. On y construiroit un phare pour 60 *l.*, et la dépense annuelle ne passeroit pas 150 *l.*

Le sol de la baronnie d'Ards est une terre humide, forte ou argileuse. Il y a beaucoup de

marécages. Elle se loue, l'une dans l'autre, 10 *s.* 6 *d.* l'acre, et le *medium* des rentes de tout le comté est de 10 *s.* Les fermes sont, en général, de quarante acres : il y en a peu de cent ; mais il y en a un grand nombre de plus petites, même de cinq acres, dans les mains des tisserands. Le cours de récoltes est : 1. pommes de terre, après avoir fumé ; 2. froment, produit, de vingt-huit à quarante bushels, mais ils le mesurent par quintaux ; 3. orge ; 4. avoine ; 5. trèfle pendant trois ans, ou trèfle avec graine de foin, si l'on se propose de laisser plus long-temps la terre en herbage ; 6. 7. & 8. avoine. Ou celui-ci : 1. pommes de terre ; 2. lin ; 3. blé, &c.

Ils emploient beaucoup de chaux. Ils tirent la pierre de Carlingford, et la cuisent avec du charbon de terre de Milford ou d'Ecosse. Elle leur revient à 11 *d.* le baril. On emploie cet engrais avec beaucoup de succès depuis dix ou douze ans. Elle réussit mieux sur les terres qui tiennent le milieu entre l'humidité et la sécheresse. Ils emploient beaucoup de sable de mer pour leurs fonds d'argile, dont ils tirent ensuite d'excellentes récoltes. Ils trouvent sous la surface de leurs marais de la marne blanche, qu'ils préfèrent à la chaux. Elle améliore tellement leur sol, qu'il ne peut jamais redevenir aussi mauvais qu'il l'étoit avant l'amélioration. Ils se procurent, autant qu'ils le peuvent, des coquillages brisés pour mettre sur leurs terres ; ce qui est, à leur avis, un excellent amendement. Ils emploient aussi, pour leurs terres à orge, le vareck ; ils le vont recueillir en hiver ; ils le sèchent aussi en été et le brûlent

brûlent pour en faire de la soude. Ils ont fort peu de bêtes à cornes, quelques couples seulement pour leur usage. La plupart des habitans sont presbytériens.

Si un tisserand a une récolte de lin, et la plupart en ont, sa femme et ses filles le filent, et il le tisse. Si le fermier n'est point tisserand, ou s'il est occupé aux travaux de sa ferme, il envoie sa filasse au marché. Le paysan mange du pain d'avoine, des pommes de terre, du lait, des harengs, &c. Les petits fermiers ont communément de la viande fraîche une fois par semaine en été, et de la viande salée en hiver. Tous ont une ou plusieurs vaches. Ils payent, pour leur nourriture d'été à l'herbe, 1 *l.* 7 *s.*; pour leur nourriture d'hiver, ils achètent du foin. Chaque vache en consomme environ pour 1 *l.* 10 *s.* Ils ont tous des cochons, mais assez peu de volaille. Leur chauffage est la tourbe et le charbon de terre (*). Il n'y a point assez d'eau à Ards pour qu'on ait pu y établir une seule blanchisserie. Tout le long de la côte d'Ards et du lac salé de Strangford, ils recueillent soigneusement le vareck, et le brû-

---

Prix divers. —Le charbon de terre, 13 *s.* le ton. Un chariot, un conducteur et un cheval, 1 *s.* 4 *d.* par jour. Un chariot neuf, de 40 *s.* à 3 *l.* Une charrue, 10 *s.* 6 *d.* Une herse, 15 *s.* Huit livres de filasse et trois livres d'étoupes, valent, brut, 6 *d.* le stone, et forment trente poignées de fil pour de la toile à quatorze centaines. Une femme file cette quantité en trente jours, et gagne 4 *d.* par jour. Quarante-deux poignées font une pièce de toile de vingt-cinq yards. Le tisserand la fait en deux semaines, et il gagne 5 *d.* ou 4 *d.* et demi par yard. Il vend sa toile écrue 17 et demi ou 18 *d.* l'yard. *Y.*

Voy. en Irlande. I. I.

lent pour avoir de la soude ; elle vaut à présent de 40 à 50 *s.* le ton. Les blanchisseries en emploient beaucoup ; le surplus est exporté en Angleterre. Quelques propriétaires du rivage emploient eux-mêmes des hommes pour recueillir et brûler le vareck; ils leur payent la soude 20 *s.* le ton. D'autres leur louent ces rivages. La soude du lac de Strangford est meilleure que celle qu'on tire de la mer. Il est assez commun de voir, sur les bords de ce lac, des paysans tirer des pierres de leurs champs, et les étendre sur les rivages, pour y faire croître l'herbe marine [*fucus*], qui ne vient bien qu'au milieu des pierres et des rochers. Ils ont, en hiver, sur la côte d'Ards, beaucoup d'une espèce de mauvaise herbe, qu'on nomme *tangle*. Ils en forment des tas, l'étendent, quand elle est pourrie, sur leurs terres à orge, en obtiennent de belles récoltes; mais l'effet de cet engrais n'est pas de longue durée.

L'abondance règne à Portoferry, Strangford, et dans tout ce canton. C'est ce qu'attestent les registres de la viande de boucherie et de la volaille. Les pigeons y valent 2 *s.* la douzaine ; les lapins, 4 *d.* le couple. En poisson, deux turbots, 4 *s.*; deux soles, 10 *d.*; la plie et le merlus, 1 *d.* chaque ; homards, 5 *s.* la douzaine ; huîtres, 19 *d.* le cent ; merlans, 4 *d.* la douzaine. Ils ont encore en abondance des maquereaux, des mulets, des perdrix et des cailles. Les canards sauvages se vendent de 10 *d.* à 1 *s.*; les widgeons [poule d'eau], 6 *d.* la couple; les barnacles [ou oies d'Ecosse], 10 *d.* chaque; les sarcelles, 6 *d.* la couple; les pluviers, 3 *d.*

Ce pays est, en général, très-pittoresque, mais plus particulièrement encore le long des détroits qui conduisent au lac de Sangford. On a, de la porte de M. Savage, une vue très-étendue et très-variée. On voit à gauche des collines entre lesquelles on aperçoit la mer et une longue chaîne de montagnes dans l'île de Man. En face on voit, entre d'autres collines et des groupes d'arbres, la ville, les navires dans le port et les bateaux pêcheurs ; à droite, les montagnes de Mourne, et derrière la maison, les bords du lac, avec la côte opposée.

Le 30 juillet, je traversai les détroits dans le canot de M. Savage, et je déjeûnai avec M. Ainsworth, collecteur des douanes; il me donna les détails suivans de l'agriculture de la baronnie de Lécale, qu'on m'avoit déja dit être un peù meilleure que celle du voisinage. Près de la mer, le sol est, en général, un loam précieux, sec et fort bon. En quelques endroits, par exemple entre les collines, il ne contient point de pierres. En général, cette terre est légère, puisqu'ils labourent habituellement avec deux chevaux. Elle se loue de 12 à 28 *s.*; en *medium*, 20 *s.* Celui des rentes de tout le comté est de 10 *s.* La côte du sud est la plus riche. Les fermes y sont de cinq à trente acres. Ce sont des tisserands qui occupent toutes les plus petites. Quelques fermiers de trente ou de quarante acres ne sont pas tisserands; mais alors ils en ont à leur solde. Quelques-uns ont tellement divisé leurs fermes entre leurs enfans, que ceux-ci sont réduits à se faire tisserands pour gagner leur vie. Dans les parties les plus riches, ils donnent à leur terre des

jachères d'été, et le cours est alors : 1. jachère ; 2. froment, produit moyen, dix-huit quintaux ; 3. orge, un ton par acre ; 4. avoine, quarante-huit bushels ; 5. pois ; 6. orge ; 7. trèfle, pendant deux ans ; on en sème beaucoup ; 8. orge ; 9. avoine ; 10. froment. — Celui-ci : 1. pommes de terre, produit, quatre cents bushels ; 2. orge, un ton et demi ; 3. orge ; 4. trèfle pendant deux ans. On en donne beaucoup en vert aux animaux à l'étable, et cet usage commence à s'établir ici. — Cet autre : 1. pâturage labouré pour de l'avoine ; 2. froment ; 3. orge ; 4. trèfle ou pois. — Enfin celui-ci : 1. pommes de terre ; 2. lin ; 3. orge ; 4. orge ; 5. trèfle, pendant deux ans. Ils ont essayé récemment de labourer un pâturage de trois ans, de le labourer en juillet ; et ensuite une ou deux fois de plus, pour y semer du froment. Il vaudroit beaucoup mieux, à mon avis, n'y semer d'abord que des pois ou des féves, après un seul labour ; le froment viendroit après. Ils sont ici persuadés qu'une récolte de pois rafraîchit la terre et fournit les moyens d'en tirer une ou deux récoltes de blé blanc. Leur principale récolte est en orge ; ils en sèment beaucoup : ils n'ont point de turneps. Leurs principaux engrais sont la marne, les coquilles et le vareck. On a beaucoup employé la marne en ce canton, pendant plus de soixante années. Elle est blanche : on la tire du fond des terres marécageuses ; quelquefois elle se trouve immédiatement au-dessous de la surface. Ils la charient, sur des chevaux, dans des sacs qui tiennent quatre bushels chaque, et en mettent environ quatre cent cinquante ou cinq

cents sacs par acre. Si un fermier n'a point de marne dans son terrain, il paye 1 *l.* 1 *s.* par acre pour avoir la liberté d'en prendre. S'il paye les frais pour la tirer et ceux du transport à un ou deux milles, elle lui revient à 6 *l.* par acre. Cependant ces fermiers, m'a-t-on dit, sont dans l'usage d'épuiser excessivement leurs terres. Après un marnage, ils vont tirer successivement de leurs terres vingt récoltes de blé. On m'a dit encore, à ce sujet, que le revenu du doyenné de Down, qui consiste en dixmes recueillies dans le canton de Lécale, étoit, il y a trente-cinq ans, de 2200 *l.*, et qu'il n'est à présent, que de 1600 *l.*; preuve certaine que les récoltes de ce canton ont considérablement baissé, et la cause de cette diminution est incontestablement l'abus qu'ils font de leur terre après qu'ils l'ont marnée. Ils pensent que les seconds marnages ne réussiroient pas; cependant, c'est ce qu'ils n'ont pas encore essayé. Ils emploient la chaux rarement, et seulement sur les terres sèches. Ils tirent la terre de Carlingford, et la cuisent avec du charbon de terre. Elle leur coûte 11 *d.* le baril; ils en mettent de quatre-vingts à cent cinquante barils sur un acre. Plus la terre est légère, moins ils en mettent. Elle réussit mieux, disent-ils, qu'un second marnage sur les terres anciennement marnées : elle leur dure huit ou neuf récoltes. Ils prennent les coquilles et le gravier sur les rivages de la mer qui avoisinent leurs terres. Ils en étendent des couches épaisses sur leurs sols durs, argileux et rougeâtres, et se louent de l'effet qui en résulte. Ils en mettent beaucoup plus encore

que de marne, c'est-à-dire, environ huit cents charges de cheval par acre. Cet engrais fait produire à la terre les meilleures récoltes qui se fassent dans la baronnie. L'engrais, avec des coquilles, a fait monter certaines parties de terrain, qui ne valoient que 5 *s.*, à la valeur de 25 *s.* par acre. Il y a, en ce canton, fort peu de terres en herbage. Il n'y a point de bêtes à cornes, si ce n'est quelques vaches que les fermiers entretiennent pour leur usage. Ils sont tous, non-seulement dans le canton de Lécale, mais même dans tout le comté, beaucoup meilleurs cultivateurs et plus riches qu'autrefois.

On compose pour les dixmes; ils payent 2 *s.* 2 *d.* par acre, pour toutes les récoltes autres que le froment. Le prix des denrées est monté généralement d'un tiers dans l'espace de vingt ans; et une vache qui coûtoit, il y a quarante ans, 25 *s.*, coûte à présent 5 *l.* 5 *s.* De même, un bon cheval qu'on pouvoit avoir, il y a vingt-cinq ans, pour 4 ou 5 *l.*, se vend aujourd'hui de 10 à 12 *l.*

Quelques paysans ne tiennent point de fermes; ils ont seulement un jardin à pommes de terre, un bout de champ planté en lin, de l'herbe pour nourrir une vache et un peu de paille pour l'hiver. Ils payent, pour le tout, 2 *l.* 2 *s.* par an. Le prix du travail champêtre est monté, en vingt ans, de 4 *d.* et la table par jour, à 5 et 6 *d.* et demi avec la table. Leur chauffage commun est le charbon de terre, qui leur coûte de 13 à 18 *s.* le ton. Ils envoient leurs enfans ramasser du fumier pour le brûler. Tel est cependant le pays dont on m'avoit si fort vanté l'agriculture. Construction d'une maison de

ferme en torchis, 8 *l.* — En pierres et ardoises, 30 *l.*

On fait des toiles dans toute la baronnie. Il s'en vend, chaque semaine, à Down-Patrick, cinq cents pièces au prix de 1 *s.* 1 *d.* le yard, et de 26 *s.* chaque pièce. Ces toiles sont de huit à quatorze centaines, et, en général, de douze centaines. Une femme en file trente-huit poignées en trente-huit jours; chaque poignée lui est payée 4 *d.* Un tisserand les met en œuvre en quinze jours, et gagne à cela 10 *s.*

Lorsque l'on commença à marner les terres, il s'établit ici, à partir de Strangford, un commerce de grains le long de la côte. Il se faisoit avec beaucoup d'activité; mais il est un peu tombé, par la même cause qui a fait baisser le revenu du doyenné de Down. Cependant ce commerce a un peu repris, il y a environ quatre ans. Depuis le 11 septembre 1775 jusqu'au 1er juillet 1776, il s'est expédié cent cargaisons d'orge et de froment, formant, l'une dans l'autre, environ cinquante tons chacune, et destinées pour Liverpoole, Whitehaven, Lisbonne et Dublin. Les deux tiers étoient pour Dublin, l'autre tiers étoit pour l'étranger. Cette portion exportée reçut la gratification. En 1774, l'exportation, tant pour l'étranger, que pour le cabotage, fut à peu près la même qu'en 1775. En 1773, elle avait été d'environ soixante-quinze cargaisons. En 1778, elle n'en comptait que soixante ou soixante-dix. En général, le commerce de Strangford, tant pour l'exportation que pour l'importation, le nombre des bâtimens, et celui

des matelots, a toujours été en augmentant depuis dix ans. Cette augmentation se faisant dans une progression régulière, l'année qui a fini le 25 mars dernier, est celle où il a été le plus considérable. La diminution qui, en 1772 et 1773, a eu lieu dans la fabrication des toiles, n'a point affecté le commerce de cette place.

Au port de Strangford, qui comprend Down-Patrick, Dandrum, Killilea, Killoch, Portaferry, Comber, et Newtown, appartiennent trente vaisseaux du port de trente-cinq à cent cinquante tonneaux, non compris les bâtimens destinés à la pêche. De ce nombre, vingt-sept en 1775, reçurent la gratification; en 1774, il y en avoit eu le même nombre. En 1772, il n'y en avoit eu que vingt-trois. Les vaisseaux qui la reçurent en 1775, portoient de vingt-huit ou soixante-quinze tonneaux. La gratification se monta à environ 700 *l.* Dans tout le canal, en remontant jusqu'à Strangford et Killilea, et dans le Loch, il y a trente pieds d'eau, et sur la barre il y en a autant dans les plus basses marées. Un vaisseau de cent canons pourroit jeter l'ancre à quinze toises de la côte.

J'allai à Castleward pour voir lord Bangor, et lui remettre une lettre de recommandation. Malheureusement, il venoit de partir pour l'Angleterre. Je me promenai dans les bois, &c. La maison a été bâtie par le lord actuel, c'est un très-bel édifice, dont les deux façades principales ne se ressemblent point. L'une est dans le genre gothique, l'autre est d'architecture grecque. Du temple, on aperçoit une belle contrée boisée. La vue pé-

nètre au travers des bois et s'arrête sur une colline qui en est entièrement couverte, et qui interrompt la vue d'une grande baie. Au milieu de cette eau s'avance la peninsule de Strangford, toute divisée en bois et en enclos. A droite, la vue est bornée par un bouquet de bois qui s'avance dans la baie. Un vaisseau à l'ancre ajoutoit beaucoup à l'intérêt du coup-d'œil. La maison, fort bien située, s'élève au-dessus de ces grands bois; le tout fait un magnifique paysage. Je remarquai dans les possessions de lord Bangor, un beau champ de turneps, mais ils n'étoient point binés. J'y vis aussi quelques choux.

Je pris le chemin de Down-Patrick, en traversant un pays varié. La baie de Down est sur la gauche, et présente une variété singulière d'îles, d'anses et de baies qu'on aperçoit au milieu de plusieurs collines toutes cultivées. Ici je vis paître dans un fossé, des moutons qui y étoient retenus par une corde attachée aux deux bouts à des pieux enfoncés en terre. La corde passoit dans toute sa longueur, dans des anneaux suspendus à une petite bande de cuir passée au cou de chaque mouton, de façon que ceux-ci ne pouvoient se mouvoir que le long de la corde. J'arrivai tard le soir à Redemon, demeure d'Arthur Johnston, Esq.; il étoit absent. Mais je priai ses gens de me donner un lit, parce que je craignois de tomber encore dans quelque village de *cabanes.*

31 juillet, à Saint-Field. Les rentes sont de 10 *s.* 6 *d.* par acre. Il y a ici plusieurs marais, dont un seul est cultivé, il étoit couvert de belle avoine, de pommes de terre et d'orge. Une pièce semée en

avoine, s'avance au milieu de la partie non cultivée des marais, et fait voir ce que l'on pourroit faire de tous les endroits marécageux de ce pays-ci. J'arrivai dans la matinée à Belfast, je fus assez heureux pour y trouver M. Holmer, ainsi qu'une lettre du docteur Haliday, qui, étant absent, me recommandoit à plusieurs personnes de sa connoissance. Je me procurai ainsi toutes les instructions dont j'avois besoin. Voici le détail de ce que j'appris.

Les importations de Belfast consistent en vin, en rhum, eau-de-vie et eau de genièvre. Jusqu'à ces derniers temps on y importoit beaucoup de blé. Depuis deux ans, au contraire, on en a un peu exporté. Le charbon arrive d'Angleterre : il vient, de la mer Baltique, du fer, du bois de construction, du chanvre, et de la potasse; et d'Espagne, de la soude pour le blanchissage des toiles. Le thé, le charbon, le sucre brut, *le houblon* et le porter [espèce de bière] sont les principaux articles qui se tirent d'Angleterre. Il y venoit de l'Amérique septentrionale du froment, du merrain (23) des farines, des graines de lin; l'arrivée de tous ces articles est aujourd'hui suspendue. Les objets qu'on exporte, sont du bœuf, du beurre, du lard, qui vont aux Indes occidentales et en France. Le grand article est la toile qu'on envoie à Londres : on en envoyoit autrefois un peu en Amérique. La balance est fort en faveur de la place. Derry, Newry et Belfast, sont les villes

(23) Bois de construction, douves, &c.

qui exportent toutes les toiles. Les deux tiers sortent de Belfast : Derry en envoie un peu, le reste se fait par Newry. Il y a ici trois raffineries. Belfast a environ cinquante vaisseaux ayant chacun depuis vingt jusqu'à trois cents tonneaux. Un vaisseau de deux cents tonneaux, à demi-charge, peut venir jusqu'auprès du quai, y ayant au bord neuf pieds et demi à dix pieds d'eau. Les grands vaisseaux restent à un mille et demi plus bas. Le commerce de Belfast a été à son plus haut point en 1770. Ses plus mauvaises années ont été celles de 1771, 1772 et 1773. En 1774 et 1775 il s'est amélioré. Mais ces deux années n'ont pas valu, à un tiers près, celles de 1770 et de 1771. Il est curieux de voir par là, comment les variations du commerce de cette place ont suivi celles des fabriques de toiles. Car ce compte est exactement semblable à celui que j'ai reçu des progrès de ce genre de manufactures. On calcule que le commerce de Belfast avoit augmenté d'un tiers dans les quinze années qui ont fini en 1770 et 1771. La ville est supposée contenir douze ou quinze mille habitans. Belfast étant le pays d'où il s'est fait le plus d'émigrations, j'ai fait, à cet égard, quelques recherches, et j'ai trouvé que pendant plusieurs années il avoit émigré régulièrement deux mille personnes par an. Mais en 1772, la diminution de la fabrication des toiles en augmenta le nombre, et la même cause continuant en 1773, l'émigration monta à son plus haut terme, qui fut de quatre mille. En 1774, il y en eut peu; en 1775, il ne s'en fit point, et il n'y en a point eu depuis. Parmi les

derniers émigrans, quelques-uns avoient de la fortune, il s'en étoit trouvé de tout temps de cette espèce parmi les gens qui émigroient. Mais, en général, c'étoient les paresseux et les plus mauvais sujets du pays, et personne ne regardoit leur départ comme une perte. En 1771, il y avoit à Belfast trois cents métiers. En 1774, il n'y en avoit que cent quatre-vingts.

Il se prépare ici beaucoup de viandes. En 1775, il s'est fait dans la ville six mille barils de bœuf à 40 *s.* le baril, et cinq mille cinq cents barils de porc, à 50 *s.* La majeure portion de ce bétail vient des herbages de la partie basse du comté d'Antrim, depuis Ballymena, en allant vers Larne et Bally-Mony. Il en vient quelque peu de Meath, et même de Sligo. Les cochons d'Armagh, de Down et d'Antrim pèsent, l'un dans l'autre, environ deux quintaux. Ils sont engraissés principalement avec des pommes de terre. Il y a six ou sept ans, on exportoit d'ici cinq cents barils de porc. En 1775 on en a exporté sept mille. En 1776, on en exportera dix mille. Lorsque le gruau d'avoine coûte plus d'un *d.* ou 1 *d.* un quart la livre, les pauvres gens ne vivent absolument que de lait et de pommes de terre. Ils ne mangent point de viande, mais ils ont des harengs dans la saison. Les prix des denrées, &c. à Belfast sont: pommes de terre, 9 *d.* le bushel; pigeons, 6 *d.* la paire; lapins, *idem*; saumon, 2 *d.* la livre; écrevisses de mer, 6 *d.*; plies, trois quarts de *d.* la livre; les huitres, depuis 1 *s.* jusqu'à 4 *s.* le cent; le brochet frais, 1 *d.* la livre; une oie, 1 *s.*; canards, 1 *s.* la paire; le

gruau d'avoine, 3 farthings la livre; la chaux, 1 *s.* le baril; le charbon, 13 *s.* le tonneau. Les salaires sont d'un shelling par jour toute l'année à la ville, et de 8 *d.* à la campagne. Les matelots gagnent 30 *s.* par mois, outre les denrées qu'on donne à bord. Les fileuses gagnent 3 *d.* par jour. Les tisserands 1 *s.* 1 *d.*; ils ne travaillent jamais à la terre.

Droits de douane, y compris le droit sur le tabac et les liqueurs étrangères.

années.	*livres.*	*années.*	*livres.*
1763 . . .	32900	1764 . . .	35700
1765 . . .	49600	1766 . . .	53600
1767 . . .	50800	1768 . . .	56200
1769 . . .	51500	1770 . . .	63600
1771 . . .	62100	1772 . . .	58700
1773 . . .	59200	1774 . . .	60100
1775 . . .	64800		

Dans l'année qui a fini le 25 mars 1774, il a été exporté 147,118 pièces de toile, formant 3,713,822 yards.

	pièces.
Du premier novembre 1771, au premier mai 1772 . .	85,402
Dans les six mois suivans	91,712
	177,114
Six premiers mois.	95,928
Six derniers mois	87,089
TOTAL.	183,017

Belfast est une ville très-bien bâtie : elle est construite en briques, n'y ayant point de pierre de taille dans le voisinage. Les rues sont droites et larges; les habitans, qui sont au nombre d'envi-

ron quinze mille, ont l'air actifs et occupés. Les bâtimens publics ne sont ni nombreux, ni remarquables. Sur la place de la bourse, lord Donegal fait construire en ce moment une salle d'assemblée de soixante pieds de long sur trente de large et vingt-quatre de haut ; ce sera une très-belle pièce. Un salon de jeu est contigu, et du même côté est une salle pour prendre le thé. Le même lord construit aussi une nouvelle église, l'une des plus légères et des plus agréables que j'aye encore vues. Elle a soixante-quatorze pieds sur cinquante-quatre, et trente pieds de haut jusqu'à la corniche. Les bas-côtés sont séparés par un double rang de colonnes ; on ne peut rien imaginer de plus gracieux, ni de plus élégant. La ville appartient en entier à ce seigneur. Il en retire 2000 *l.* de rente. Sa terre s'étend depuis Drumbredge, près de Lisburn, jusqu'à Larne, dans une ligne droite de vingt milles de long sur dix milles de large. Son fief est très-grand : il *comprend la* totalité du Loch Neagh. C'est, je crois, le plus grand que possède en Europe aucun sujet. Sa pêcherie d'anguilles à Tome et à Portnew sur la rivière Ban, se loue 500 *l.* par an. Toutes les pêcheries, jusqu'au saut de Colraine sont à lui. La terre est supposée valoir 31000 *l.* de rente. C'est la plus considérable qu'il y ait à présent en Irlande. Innishoen, dans le comté de Donnegal, en fait partie, et vaut 11000 *l.* Celle du lord Antrim, dans le comté du même nom, est la propriété la plus étendue. Elle contient quatre baronnies et cent soixante-treize mille acres ; elle ne rapporte

que 8000*l.* de rente; mais elle est sous-louée 64000*l.* par des tenans qui ont des baux à rente perpétuelle ; exemple bien frappant de l'indifférence des hommes pour leur postérité. C'est le père du lord actuel qui a donné ces baux (24).

M. Porties de Belfast a semé, l'année dernière, trois acres et deux roods de lin. Il l'a laissé sur pied jusqu'à ce qu'il fût absolument mûr ; puis il l'a mis en meule comme du blé, et l'a battu au mois de mars. Il a eu huit barils de graine qu'il a vendus à raison de 4 *l.* 4 *s.* ou 33 *l.* 12 *s.* Il a fait alors rouir la plante, et lui a fait subir toutes les opérations ordinaires. Il a éprouvé qu'ainsi gardé, le lin avoit moins besoin de rester dans l'eau. Ce n'est pas la manière ordinaire de le traiter (25).

---

(24) C'est ce que nous nommons parmi nous baux à rente, ou bien des concessions à perpétuité, moyennant telle ou telle redevance. Au premier coup-d'œil, on croit qu'il y a lésion : ne retirer que 8000 *l.* d'une terre qui en produit 64,000 ! La différence est énorme ; mais si l'on remontoit au principe de ces concessions, l'étonnement cesseroit. On verroit un propriétaire aliénant des terrains ou incultes ou d'un foible rapport, à des hommes laborieux, par l'impossibilité où il est d'en tirer parti lui-même. Si la valeur de ces sortes de biens a augmenté, c'est par l'effet de l'industrie et de la dépense de ces seconds propriétaires. S'ils n'avoient pas été aliénés, ils seroient restés dans le même état, et peut-être se seroient-ils détériorés. Ainsi ces baux ont été utiles au propriétaire, et ont en même temps enrichi l'homme industrieux et laborieux.

(25) Cette méthode doit nuire à la qualité du lin. Entassé de la sorte, il s'échauffe ; et, quelque légère que soit la fermentation, elle affoiblit l'écorce ou la filasse, qui ne fournit alors qu'un fil foible et sujet à se rompre sous la main du tisserand.

Compte par DOIT *et* AVOIR *de cette opération.*

DOIT :	l.	s.	d.
Trois acres deux roods, à 15 *s.* par acre	2	12	6
Labour avec deux chevaux, un laboureur et un enfant, à 4 *s.* 2 *d.* par jour, quatre jours	»	16	8
Hersage, et semailles, 5 *s.* 4 *d.*, et pour nettoyer les sillons, 4 *s.*	»	9	8
Un baril de semence	4	»	»
Récolte	1	6	»
Pour apporter le lin à la ferme, le mettre en meule et le couvrir	»	15	»
Pour rouir, sécher, porter au moulin, et nettoyer huit cent quatre-vingt-seize livres de filasse, à raison de 2 *d.* par livre, c'est donner beaucoup	7	9	4
	17	9	2

AVOIR :	l.	s.	d.
Pour huit barils de graine de lin, vendus à 4 *s.* 4 *d.* le baril	33	12	»
Pour huit cent quatre-vingt-seize livres de filasse, vendue à 6 *d.* la livre	22	8	»
On l'auroit vendue 7 *d.* si elle avoit été bien suignée, et qu'on eût laissé le lin dans l'eau un ou deux jours de plus; ce qui auroit rendu la filasse plus douce et plus belle.			
	56	»	»
	17	9	2
PROFIT NET	38	10	10

Il est à remarquer que la terre étoit presque d'une qualité argileuse: c'étoit un défrichement de prairie artificielle, mais elle n'avoit reçu aucun engrais depuis deux ans. Elle fut labourée à Noël, divisée en sillons, et semée à la fin de mars. La graine fut couverte d'un pouce ou un pouce et demi de terre prise dans les sillons.

J'appris que M. Isaac, près de Belfast, avoit une pièce de terre de quatre acres, mesure d'Irlande, d'une forte terre argileuse qui n'avoit pas été défoncée depuis plusieurs années ; qu'après avoir été bien fumée avec des décombres et des coquilles de mer, elle avoit été labourée et semée en froment, et qu'elle avoit rendu 87 *l.* 9 *s.*, à raison de 9 à 12 *s.* le quintal. J'appris aussi que M. Whitley de Ballindry, près de Lisburne, fermier du lord Hereford, cultivoit rarement du froment qui ne lui rapportât pas 18 *l.* par acre. La quantité de terre labourable dans l'espace de dix milles à la ronde, a doublé depuis quelques années. Il s'exportera cette année-ci mille tons de grain de Belfast. La plus grande partie ira aux Indes occidentales, principalement l'avoine.

Premier août, — chez Arthur Bantin, esq., près de Belfast, le sol est une argile dure. Les anciennes rentes sont de 10 *s.*, les nouvelles de 18 *s.* Les terres encloses, près la ville, valent depuis 30 jusqu'à 70 *s.* ; à dix milles à la ronde, elles sont de dix à 20 *s.*, prix moyen, 15 *s.* On sème ici beaucoup de lin, chaque habitant de la campagne en cultive un peu, qu'il met toujours, après un seul labour, sur un terrain qui a porté des pommes de

terre. Un ménage sème ordinairement un bushel de graine. Les gens qui n'ont point de terre payent à des fermiers 20 *s.* de rente pour un espace où ils puissent semer leur bushel toujours sur un terrain où il y a eu des pommes de terre. Les paysans cultivent plus de pommes de terre qu'il n'en faut pour leur consommation, le surplus fournit le marché de Belfast. Ils les fument avec tout ce qu'ils ont de fumier, quelques-uns y mêlent de la terre et de la chaux, et trouvent que l'engrais en vaut mieux. Il y a près de la ville, beaucoup d'albâtre qu'on emploie pour faire du stuc, il se vend depuis 1 *l.* 1 *s.* jusqu'à 25 *s.* le ton.

En me rendant à Antrim, je vis la blanchisserie de M. Sinclair. C'est la plus complette que j'aye vue ici. La saison des blanchissages dure neuf mois. On a absolument renoncé à l'usage d'arroser les toiles sur le pré. M. Sinclair n'étoit pas chez lui. Ce qui me priva des lumières que cette occasion eût pu me fournir.

Je traversai les montagnes par le même chemin qui conduit à Antrim. Le sol est par-tout un excellent loam, et susceptible de produire de très-bons pâturages. Elles forment toutes des dépendances des petites fermes du voisinage, les fermiers n'en payent presque rien. Ils n'en font d'autre usage que d'y mettre leurs vaches; il est fâcheux qu'ils ne cherchent pas à les mettre en valeur. Ils ne sauroient faire d'opération plus lucrative. Toutes les terres se louent, l'une dans l'autre, à raison de 8 *s.* La fabrication des toiles s'étend dans tout le pays. En conséquence les fermes

sont fort petites ; n'étant guères que de petites exploitations appropriées à la commodité des tisserands.

D'Antrim, au château de Shaën, la route tourne autour de l'extrémité du Loch-Neagh, et offre une très-belle vue de ce lac. Elle se prolonge si loin qu'on ne voit point la terre au-delà. Il ressemble parfaitement à la mer. Ses rives sont des bancs de sable qui ajoutent tellement à la ressemblance, qu'on a peine à se figurer que cette vaste étendue soit composée d'eau douce. En arrivant au château, j'eus le plaisir de voir dans le voisinage, quatre hommes occupés à biner à la houe des turneps destinés à préparer la terre d'un champ pour un herbage artificiel. C'étoient là les premiers bineurs de turneps que j'eusse vus en Irlande, et je fus plus satisfait que si j'avois vu quatre empereurs.

Le château est avantageusement situé sur le bord du lac. Des fenêtres on a une vue superbe. Le coup-d'œil est d'autant plus frappant, qu'on aperçoit, autour du château, des bois considérables qui accompagnent parfaitement cette petite mer. M. O'neil non-seulement me reçut avec la politesse la plus obligeante, mais prit beaucoup de soin pour me procurer des instructions. C'est un fort cultivateur ; pendant trois ans il a semé des turneps, et toujours au moins onze acres à la fois. Il s'en est servi pour engraisser des vaches et des bœufs, et pour nourrir des vaches laitières ; pour tous les emplois, il les a trouvés très-utiles : le bétail qui en mangeoit réussissoit parfaitement, rien selon lui ne peut être plus avantageux. A la fin de l'automne,

ses jeunes bœufs gras se vendoient 8 *l.* 10 *s.*; et lui ayant coûté 6 *l.*, lui donnoient 50 *s.* de bénéfice. Grâce aux turneps, il les vend 11 *l.* 11 *s.* et 14 *l.* On ne peut donner une preuve plus positive du mérite de cette racine. Lorsque les turneps étoient finis, on en remplaçoit l'usage par des choux.

M. O'neil plante ses pommes de terre dans les sillons que forme la charrue, lorsqu'on ouvre la terre; il fait ainsi une grande économie de travail, et ses récoltes valent mieux que celles qu'on fait ordinairement. Il a dans ses bois de grandes quantités de fougère [*pteris aquilina*] qu'il fait régulièrement couper et mettre en meules pour faire de la litière aux chevaux de la ferme. Il se procure par ce moyen de grandes quantités d'engrais. Il n'y a ici, parmi les fermiers et les propriétaires que M. O'neil et M. Lesly qui se servent de bœufs. M. O'neil en a introduit l'usage, et l'a trouvé singulièrement avantageux. Il a amendé treize acres d'un sol argileux avec du gravier pris sur la côte du lac, à raison de dix-sept cents charretées, faisant chacune trois barils. Ce n'est pas un gravier calcaire, celui-ci n'est composé que de petits cailloux, parmi lesquels il n'y a pas la moindre terre. Cette opération se fit en 1775, année où sa terre étoit en jachère, elle est à présent en froment, et chargée de la meilleure récolte qu'elle ait jamais portée. Il a plusieurs charrettes à un cheval qui portent six barils. Mais les charrettes ordinaires du pays n'en portent que trois. Comme je voulois connoître le poids d'une de ces charrettes com-

munes d'Irlande, M. O'neil en fit peser une. Elle pesoit deux quintaux deux quarts et vingt-une livres, [trois cent une livre,] une des siennes pesoit quatre quintaux deux quarts et vingt-une livres, [cinq cent vingt-cinq livres.] Il y a sur les terres de Shaen-Castle beaucoup de tranchées à dessécher, creusées à trois pieds et demi de profondeur, et remplies de fagots d'aube-épine. Le sol est un fort loam mêlé de pierres sur un fond d'argile. Ces saignées ont produit un très-bon effet. Elles ont rendu sèches des terres qui auparavant étoient tenaces et bourbeuses. Il a amélioré ainsi soixante-dix-sept acres. Le sol, dans ce canton, est, en général, ce qu'on appelle ici une argile dure, c'est-à-dire, comme je m'en suis convaincu, un fort loam sur un fond d'argile jaune. Il se trouve autour du lac, quelques marais et un peu de sable. Ces marais sont dispersés de manière qu'il n'y a pas un des colons de M. O'neil qui n'en ait un à moins d'un demi-mille de chez lui. Les rentes vont de six à dix shelings, terme moyen, 8 *s*. Les fermes, comme dans tous les pays où les paysans font de la toile, sont fort petites. Elles vont depuis cinq jusqu'à cent acres. Mais elles sont, en général, de cinq à trente ; presque tous les fermiers sont tisserands ou travaillent pour ceux qui le sont. Mais ils ont une telle habitude de diviser leurs fermes entre leurs enfans, qu'ils partageroient jusqu'à une ferme de six acres. M. O'neil a reconnu que c'étoit là une source de misère et d'inconvéniens. Les portions sont trop petites pour nourrir une famille. Le moindre accident, comme la mort

d'une vache, &c. jette ces malheureux dans le besoin, et ils ne peuvent plus ni payer leurs rentes, ni pourvoir à leur subsistance. Ils sont d'ailleurs obligés, pour que leur petit champ leur fournisse de quoi vivre, de le semer tous les ans en avoine, et d'épuiser ainsi la terre jusqu'à ce qu'elle ne fasse plus qu'un *caput mortuum*: et quoiqu'ils payent une très-foible rente, ils sont toujours misérables. Il est aisé d'en juger par leur situation. On n'obtient d'eux qu'avec peine le payement des rentes les plus modiques. Ils comptent uniquement pour payer, sur le produit de leur métier, souvent ils ne retirent rien, grâce à ce qu'ils se mêlent de cultiver. Le moindre besoin les embarrasse, et jamais ils ne sont dans l'aisance. Ils se nourrissent mal, vivent de lait, de pommes de terre et de pain d'avoine, mangent très-peu de beurre et vendent celui qu'ils font. Il faut qu'un fermier ait au moins une location de vingt acres de terre, pour qu'il ait, l'hiver, un quartier de *bœuf* salé dans son charnier. La plupart ne mangent que des pommes de terre et du lait: quelques-uns ne boivent que de l'eau. On ne trouve pas dans toute une commune un journalier qui ne soit pas occupé de quelque travail relatif à la fabrication des toiles. Chaque cabane nourrit régulièrement un chien. Il y a ici une coutume appelée *Rundale*, qui consiste à séparer les divisions des fermes par des billons nus sans haies, exactement comme dans les pays de parcours en Angleterre, c'est un très-mauvais un usage qui donne à ces fermes tous les inconvéniens de nos champs ouverts de l'Angle-

terre. Je crois qu'elle subsiste dans le Wexford où j'ai parlé de fermes en société, sans expliquer assez cette particularité.

La rente de tout le comté, en général, est de 100,000 *l.*, et il ne contient pas quatre cent mille acres ; c'est à peu près 5 *s.* 6 *d.* l'acre. Les terres se vendent à raison de vingt-une années de revenu. Les cours sont : 1. pommes de terre ; 2. avoine, qui produit quarante bushels ; 3. avoine, trente bushels ; 4. avoine, vingt-cinq bushels ; 5. mauvaises herbes, et repos pendant deux ans. 1. pommes de terre ; 2. lin ; 3. avoine ; 4. avoine ; 5. repos et mauvaises herbes. Point de trèfle, point de turneps. On fait aussi : 1. pommes de terre ; 2. froment, qui produit de quatre à huit barils ; 3. avoine ; 4. avoine. Toutes les pommes de terre sont semées par tranchées. C'est pour elles qu'on met tout le fumier, si ce n'est que, de temps en temps, on en met un peu pour de l'orge. On plante, par acre, de trente à quarante bushels de pommes de terre. On les sarcle à la houe, et l'on en recueille trois à quatre cents bushels. Une famille consistant en un homme, sa femme et quatre enfans, mange, par semaine, trois bushels de pommes de terre et vingt livres de gruau d'avoine. On n'emploie ni chaux, ni aucune autre espèce d'engrais naturel. Quelques personnes brûlent la surface des terres marécageuses, et en portent les cendres sur les terres argileuses où l'on veut mettre de l'avoine. On trouve que cet amendement produit beaucoup. La dixme se paye à raison de 2 *s.* par acre pour l'avoine. Les pommes de terre et le lin ne payent rien. La taxe du comté est de 2 *s.* par

acre. On ne prend point de thé dans le pays, du moins en use-t-on fort peu. Les baux sont pour trois vies ou trente-un ans. Il n'y a point ici de gens qui louent de grandes terres pour les sous-louer par parties; mais il s'en trouve beaucoup dans les possessions de lord Antrim. On y voit des gens qui en ont pour 2 ou 3000 *l.* La population augmente beaucoup, et d'une manière alarmante. La cessation des émigrations en rend, en ce moment, le fardeau très-pesant. Le prix de la viande a monté, en vingt ans, d'un demi-denier à 1 *d.* par livre. Le combustible d'un pauvre consiste en trente kish de tourbe, et en ce qu'il peut abattre de bois en six jours, ce qui, avec tous les frais pour l'amener d'un mille de distance, lui revient à 1 *l.* 10 *s.*

On laboure une fois, pour y mettre du lin, le terrain où il y a eu des pommes de terre.

Après le broyage du lin, un poids [stone de huit livres] contient 5 *l.* de filasse et trois livres d'étoupe.

	l.	*s.*	*d.*
Cinq livres à 1 *s.* 2 *d.*	»	5	10
Trois livres, à 8 *d.*	»	2	»
Valeur vénale du stone	»	7	10

On file le lin de quatre à huit écheveaux à la livre. Quelques curieux en filent jusqu'à dix ou douze, terme moyen, six; ou trente pour les cinq livres qui se vendent de 3 *s.* à 3 *s.* 6 *d.* le paquet de quatre écheveaux, c'est-à-dire 10 *d.* l'écheveau. On paye à des femmes qu'on loue pour filer, de 16 jusqu'à 30 *s.* pour six mois et on les nourrit. Pour 30 *s.* elles

s'engagent à filer six écheveaux par semaine. Les trois livres d'étoupe font neuf écheveaux de trois à la livre, dont on fait des toiles pour les chemises d'ouvriers, &c. Ces toiles se vendent blanches, 1 *s.* à 1 *s.* 2 *d.* le yard. La livre de six écheveaux sert à faire des toiles de seize *cents*. On en fait depuis quatorze jusqu'à vingt *cents*. Soixante-trois écheveaux de fil de six à la livre, font une pièce de toile de seize *cents* (26).

On paye au tisserand 7 *d.* par yard. Il fait par jour deux yards, y compris l'apprêt, &c. La pièce de toile écrue se vend, au marché qui se tient tous les mois à Randalstown, 1 *s.* 11 *d.* à 2 *s.* le yard.

La rebellion des Hearts of Steel, *Cœurs d'acier*, a duré trois ans. Elle commença en 1770, au sujet des rentes et des dixmes ; les plaintes s'étendirent ensuite à d'autres objets. Dans la réalité, elle avoit pour cause l'impudence et l'esprit novateur des *Dissenters* [non-conformistes.] Les catholiques romains furent les plus tranquilles, cependant les dixmes étoient véritablement onéreuses. Les adjudicataires laissoient courir une et quelquefois deux années, en prenant des débiteurs une obligation, dont ensuite ils se servoient pour les tourmenter. Ces fermiers de dixmes sont, en général, une mauvaise espèce de gens. Dans les émigrations de 1772 et de 1773, plusieurs fermiers emportèrent, en émigrant, depuis 30 jusqu'à 300 *l.* Auprès de Brochaine, à dix milles d'ici, où M. O'neil a une habitation, il y a plusieurs grandes fermes en herbages, dont

(26) Voyez plus bas l'explication de cette expression.

quelques-unes engraissent jusqu'à deux ou trois cents bœufs. Mais, en général, elles sont situées dans un pays montueux et maigre, où la terre se loue de 3 à 6 *s.* l'acre. Les bœufs pèsent quatre quintaux; on les achète 4 *l.* et on les revend de 5 à 6 *l.*

Le 3 août, ayant passé par Randalstown, j'eus toujours à ma vue le Slamish, montagne remarquable qui s'élève au milieu d'un cercle d'autres montagnes. *Slamish*, en irlandois, signifie la montagne par excellence. Au pied de celle-ci, il y a dans la vallée un marais d'une grande longueur, et entre Agoghill et Rasharkin, un autre très-susceptible d'être amélioré. Entre Rasharkin et Ballymony, sur la gauche, il y en a un très-grand, dont la majeure partie pourroit être mise en valeur.

A Lesly-Hill, je trouvai M. Lesly, amateur enthousiaste de l'agriculture, et qui la pratique d'une manière distinguée. Je n'ai trouvé nulle part quelqu'un plus disposé ni plus propre à me *fournir* des renseignemens étendus et détaillés. Près de sa maison étoit un marais de vingt pieds de profondeur, qu'il a entièrement desséché. Son procédé fut d'ouvrir une tranchée principale de cinq pieds de profondeur, de huit pieds de large à son ouverture, et de quatre pieds dans son fond. Ce fossé lui coûta 9 *d.* la perche. Il fit ensuite niveler le terrain en le défonçant à raison de 8 *d.* la perche carrée. Une partie fut couverte de fumier à raison, par acre, de trois cent vingt charretées chacune de trois quintaux, et plantée en pommes de terre. Le produit fut de trois cent vingt bushels par acre. Il fit

ensuite rabattre les sillons qu'avoient occupés les pommes de terre, et sema, par acre, vingt bushels de graine de foin. L'autre portion fut marnée à raison, par acre, de cent soixante charretées de dix bushels chacune, et l'on y sema en même temps des plantes fourrageuses. La portion où avoient été les pommes de terre, fut de beaucoup la plus belle. Il a amélioré une autre partie du marais, en y ouvrant, de six perches en six perches, des tranchées de quatre pieds de large et de trois pieds de profondeur, à raison de 4 *d.* la perche. Il a mis en valeur d'autres marais, en commençant par les dessécher, puis en couvrant la surface de chaux, à raison de cent soixante barils par acre, labourant trois fois, et semant du froment par sillons. Le produit fut de huit à dix barils par acre. Dans un marais à bruyère de douze pieds de profondeur, il commença par dessécher, mit ensuite de la chaux, et forma des billons de six pieds de large, séparés par des tranchées de deux pieds. Au printemps, il sema sur ces billons, de l'avoine qu'on recouvrit à la bêche avec de la terre tirée de ces mêmes tranchées. L'avoine fut médiocre. Il fait, en ce moment, défoncer et brûler la surface d'un autre marais. Il recommande de faire toujours, dans ces sortes de travaux, un fossé principal de huit pieds de large et de cinq pieds de profondeur, qu'il faut faire passer par-tout où il y a des pentes; s'il n'y a qu'une pente, un fossé suffira; puis, de six perches en six perches, ouvrir des fossés de traverse de quatre pieds de large et de trois pieds de profondeur. Ces travaux, au bout d'un an, auront assez

desséché le terrain pour que les charrettes puissent y passer. Il faut alors y transporter, par acre, cent soixante charretées de fumier de trois quintaux chacune. A défaut de fumier, on marne, et sur l'engrais on met des pommes de terre par tranchées à la manière ordinaire. Si l'on n'a ni fumier ni marne, il faut mettre de l'argile et l'enterrer, puis semer de la graine de foin et passer le rouleau sur le semis. Après les pommes de terre, il faut défoncer ou labourer, niveler et semer de l'avoine. Il est convaincu qu'avec ce système on peut mettre en culture toute espèce de marais.

Le cours de culture de M. Lesly sur une argile compacte, est : 1. jachère et chaux ; 2. froment ; 3. orge ; 4. avoine ; 5. avoine ; 6. trèfle pendant deux ans, à la fin desquels on enterre à la charrue la deuxième pousse. Après avoir labouré deux fois, il herse et met de la chaux, à raison de cent soixante barils par acre de Cunningham. Après que la chaux est bien éteinte à l'air, on donne un léger *hersage* pour l'enterrer ; avant de semer, on donne encore un labour très-peu profond et un léger hersage pour unir la terre. On divise alors le terrain en planches de huit pieds de large, séparées par des sillons de dix-huit pouces. On sème et l'on recouvre la semence, en prenant de la terre dans des tranchées auxquelles il faut donner un pied de profondeur pour pouvoir couvrir à un pouce. On obtient par ce moyen d'immenses récoltes.

DÉPENSES ET PRODUIT.

1 et 2. JACHÈRE ET FROMENT.

	l.	*s.*	*d.*
Dépenses	15	5	6
Produit, douze barils, à 1 *l.* 2 *s.*, et paille à 1 *l.*	14	4	«
Perte	1	1	6

3. ORGE.

Produit, huit bolls, à 25 *s.*, et paille, 10 *s.*	10	10	»
Dépenses	3	15	3
Profit	6	14	9

4. AVOINE.

Produit, dix bolls, et paille, 1 *l.*	11	»	»
Dépenses	3	9	6
Profit	7	10	6

5. AVOINE.

Produit	9	»	»
Dépenses	3	7	6
Profit	5	12	6

6. TRÈFLE.

Dépenses	2	3	»
Deux hommes, un cheval et une charrette, que l'on paye 3 *s.* 2 *d.* par jour, ou 19 *s.* par semaine, coupent et conduisent le trèfle pour le donner en vert a vingt vaches, ce qui revient, par semaine, à 1 *s.* par vache. Cette consommation, qui commence au premier juin, finit au milieu d'octobre, et dure, par conséquent, dix-huit semaines. C'est, par vache, 18 *s.* Un acre nourrit ainsi huit vaches, ce qui coûte	7	4	»
	9	7	»

PRODUIT.

Valeur de la nourriture d'été, à 2 *l.* 2 *s.* Le prix ordinaire est de 1 *l.* 11 *s.* 6 *d.* à faire paître.	16	16	»
Dépenses	9	7	6
Profit	7	8	6

7. TRÈFLE.

Rente, &c.	1	3	»
Pour porter le trèfle en vert à six vaches, à 18 *s.*	5	8	»
	6	11	»

PRODUIT.

Nourriture de six vaches, à 2 *s.* 2 *d.*	12	12	»
Dépenses	6	11	»
Profit	6	1	»
Profits de l'orge	6	14	»
— de l'avoine	7	10	6
— *Idem*	5	12	6
— du trèfle	7	9	»
— *Idem*	6	1	»
	33	7	9
Perte sur le froment	1	1	»
	32	6	9
Profit moyen	5	7	9

M. Lesly a chaulé douze acres d'une terre argileuse, à raison de cent soixante bushels par acre. Il a mis la chaux sur l'herbe dont la terre étoit couverte un an avant de la labourer. Puis il a donné une jachère d'été, et a semé un bushel et demi de froment qui lui a rendu par acre douze barils.

Je dois observer que les récoltes de froment de M. Lesly sont les plus belles que j'aye vues en Irlande. Je ne me souviens pas d'en avoir vu de plus belles en Angleterre. Il a brûlé de grandes quantités de marne et d'argile. [Cette dernière se trouvoit au-dessus de la carrière de marne,] et les a réduites en cendres. J'ai vu deux immenses mon-

ceaux de ces cendres si bien consumées, que je ne peux douter que la combustion n'en fût parfaite. L'un contenoit sept mille trois cent huit pieds cubes ou deux cent soixante-quatorze yards cubes, l'autre, six mille cinq cent trente-quatre pieds ou deux cent quarante-deux yards, en tout treize mille huit cent quarante-deux pieds, ou cinq cent seize yards dix pieds. La dépense de cette opération revint à 21 *l.* 19 *s.* 4 *d.* Elle employa soixante-quatre kishes de tourbe au commencement; mais la terre ensuite brûla seule. En formant le tas, on met sur quelques-unes des couches un peu de terre de marais pour accélérer la combustion; mais cela n'est pas indispensable, la note suivante contient le détail des procédés de M. Lesly (27).

FOURNEAU A BRÛLER DE L'ARGILE.

Le fourneau, *pl. II*, a vingt pieds sur douze, mais on peut le faire plus ou moins long, suivant la quantité de terre qu'on veut brûler. On peut aussi lui donner la largeur que l'on veut, pourvu que des hommes de chaque côté puissent passer pour y jeter l'argile. A A, sont des conduits d'air pratiqués dans le milieu, entre les murs de gazon. On les fait, ou en ouvrant dans le sol des petites tranchées de six pouces de profondeur, et d'autant de largeur, que l'on recouvre avec des pierres plates, des ardoises ou des briques, ou en mettant sur le sol,

(27) Ce n'est pas de la cendre qu'on obtient par ce procédé, mais une chaux en poussière. Cette marne et cette argile, sont coupées par morceaux, et brûlées comme la pierre calcaire, avec la différence, que la marne tombe en poussière, et la pierre conserve à peu près sa forme.

et dans ces mêmes dimensions, des pierres debout que l'on recouvre de la même manière. Ces conduits sont destinés à donner de l'air au feu et à en augmenter l'activité. Il faut faire en sorte que leurs extrémités dépassent d'un pied de chaque côté les murs de gazon, et empêcher avec soin que leurs ouvertures ne se remplissent de cendres ou d'ordures. B B sont des murs de gazon de dix à douze pouces d'épaisseur. Il faut les mettre à trois pieds de distance l'un de l'autre. Leur destination est de maintenir l'argile et le combustible et de concentrer la chaleur. On les élève à deux pieds et demi de haut, excepté du côté d'où vient le vent. On remplit alors les intervalles qui se trouvent entre ces murs, avec de la tourbe, du jo-marin, du bois ou d'autres matières combustibles, sur lesquelles on pose l'argile sèche jusqu'à l'épaisseur de six à huit pouces très-pressée et très-unie. On allume le feu du côté du vent; après quoi *l'on* fait le mur de ce côté pareil aux autres. Lorsque *l'*argile commence à rougir, on en ajoute d'autres par degrés. La plus grande difficulté est de bien allumer la première couche. Quand elle a une fois bien pris feu, après le premier jour, il n'y a plus rien à faire que de jeter dans le fourneau de nouvelle argile le matin et le soir. Elle continue à brûler aussi long-temps qu'on veut, et jusqu'à ce qu'elle soit si haut qu'on ne puisse plus en mettre. Elle est bonne à brûler en sortant du trou d'où on la tire. Il faut, de temps en temps, élever les murs de gazon pour contenir l'argile qu'on ajoute et lui conserver la chaleur. Si le feu est trop foible,

on

on l'anime en lui donnant de l'air par en haut avec un poker [bâton de fer dont on se sert en Angleterre pour attiser le feu de charbon de terre]; s'il s'éteint, on peut le rallumer en remettant dans le fourneau un peu de bois et d'argile. Lorsqu'on n'a plus d'argile à ajouter, le feu s'éteint, et l'argile brûlée ressemble alors aux rebuts d'un four à briques. On en répand sur la terre une quantité pareille à celle du fumier que l'on y mettroit. Mais, comme les terres maigres et pauvres en demandent plus que les terres fortes, c'est à l'expérience à en déterminer la quantité. La pluie et la gelée fondent bientôt les gros morceaux. Cet engrais enrichit singulièrement le terrain, et le prépare à merveille pour recevoir du blé ou du lin, ou des plantes fourrageuses. Il fait mourir tous les joncs, et produit un herbage doux et fin qui dure plusieurs années. Choisissez pour y faire votre fourneau, l'emplacement le plus voisin de l'endroit d'où vous tirez l'argile, et celui où vos voitures pourront le prendre le plus commodément, pour le conduire dans celles de vos terres qui ont besoin de cet engrais. Vous vous trouverez bien de brûler ainsi de l'argile, ou toute autre terre, excepté du sable ou du gravier. C'est un engrais à très bon marché, et qui ne le cède guère à la marne, aux coquillages, à la chaux, aux herbes ou au sable de la mer, matières dont l'usage a enrichi tous les fermiers du royaume qui ont eu l'esprit de les employer. La meilleure grandeur pour un fourneau est de seize pieds de large.

M. Lesly a pratiqué long-temps la culture par rangées, d'après les conseils de M. Wynn Baker.

Il a acheté de lui un assortiment complet d'ustensiles pour cet objet, des charrues à semoirs, des horses-hoe, &c., et n'a épargné ni soins, ni dépenses pour faire en ce genre des essais avantageux. Mais il a trouvé que cette méthode ne lui réussissoit pas, et il l'a abandonnée. Il a aussi essayé, en suivant très-exactement les instructions de M. Baker, la luzerne transplantée. Mais cette culture ne lui a pas mieux réussi que l'autre : il a fini par faire passer la charrue sur sa luzerne (28).

Il ne s'est pas occupé, avec moins d'intérêt, de ce qui concerne le bétail : il s'est procuré, il y a deux ans, un taureau de la race de M. Bakewell, et a élevé plusieurs veaux qui en sont provenus ; mais ils ne sont pas encore assez grands pour qu'on puisse juger du mérite de la race. Le taureau est très-beau.

M. Lesly a beaucoup travaillé à dessécher ses terres, principalement par le moyen des tranchées souterraines. Son grenier est un des mieux imaginés que j'aye vus en Irlande. Il est élevé au-dessus de l'aire de sa grange ; et au lieu de plancher il y a un tissu en crin pour que l'air circule au travers du tas, ce qui est une bonne invention. Tout le bâtiment est bien construit, très-commode, et contient deux grands appentis où l'on donne à manger aux bœufs à couvert.

La culture ordinaire aux environs de Lesly-Hill,

---

(28) A l'époque de ce voyage, la culture de la luzerne étoit nouvelle, et l'on étoit encore enthousiasmé du système de Tull. Aujourd'hui tout est changé. On en jugera par d'excellens mémoires sur cette culture, qu'on trouvera dans les *Annales*.

ressemble à toutes celles des parties de l'Irlande où il se fait des toiles. Le pays est divisé en petites portions depuis cinq jusqu'à trente acres ; et le taux moyen de la rente est de 12 *s.* Le terme moyen de la rente générale de tout le comté ne va pas à 5 shellings. Londonderry ne donne pas cela à beaucoup près. Cours : 1. pommes de terre ; 2. lin ; 3. avoine ; 4. avoine ; 5. pendant deux ans, mauvaises herbes qu'on honore du nom de *prairie artificielle.*

1. pommes de terre ; 2. orge ; 3. avoine ; 4. avoine ; 5. mauvaises herbes pendant deux ans.

Compte d'un acre en pommes de terre.

	l.	*s.*	*d.*
Rente.	»	12	»
Trois bolls de semence, 3 *d.*	1	10	»
Fumier, cent soixante charges, à 3 *d.*	2	»	»
Pour le répandre, pour planter les pommes de terre et les recouvrir	1	5	»
On ne sarcle point.			
Pour arracher les pommes de terre	2	»	»
Total des frais.	7	7	»
PRODUIT :			
Trois cent vingt bushels, à 1 *s.*	16	»	»
Dépenses	7	7	»
Bénéfice	8	13	»

Les frais reviennent à 5 *d.* et demi par bushel.

Un homme, sa femme et quatre enfans mangent par semaine quatre bushels ; s'ils vivent de gruau d'avoine, ils en mangent quarante livres (*) ou deux bushels d'avoine. Le prix moyen du gruau est

(*) Deux bushels font quatre-vingt-seize livres. Ils produisent quarante livres de gruau. Ils ont donc perdu sept et demi.

de 2 *s.* 2 *d.* les vingt livres. On sème trois bushels d'orge, et l'on en recueille soixante-dix. On sème sept bushels d'avoine, on en recueille à la première récolte quarante, à la seconde, trente; si l'on en fait une troisième, on n'en recueille pas plus de vingt. On fait quelque usage de la chaux comme engrais.

Le stone de lin, quand il est peigné, rend cinq livres de filasse et trois livres d'étoupe.

Chacun en général sème le lin sur les terres qu'il fait valoir, et dans ce cas, il ne faut compter sa rente dans les frais que d'après le taux ordinaire (*). Les cinq livres de filasse donnent quarante-cinq écheveaux de fil de trois à la livre. Une femme file par semaine quatre de ces écheveaux. Le prix de la filature est de 6 *d.* par écheveau. Quand on prend des fileuses à l'année, on leur donne 3 *l.* par an, et on les nourrit. Il faut cinquante écheveaux de ce fil de neuf à la livre pour faire une pièce de toile de vingt-cinq yards; mais on fait de doubles pièces qui ont deux fois cette largeur. On emploie quatre-vingt-huit écheveaux de fil de sept à la livre, pour faire une pièce de quarante-huit yards de long sur trente-deux pouces de large. Un tisserand la fait en quinze jours, et reçoit pour son travail, 25 *s.* Cette toile se vend écrue 3 *s.* le yard. On fait, avec l'étoupe, du fil de deux écheveaux à la livre, qui sert à faire de la grosse toile.

(*) Observation fondée sur l'usage opposé des provinces où les gens qui veulent semer du lin, sous-louent, à cet effet, d'un fermier, une portion de terre dont ils lui payent plus cher que le taux général de la rente du pays.

Les pauvres vivent de pommes de terre, de gruau d'avoine et de lait. En général, ils ont des vaches. Quelques-uns ont, pour l'hiver, un quart ou une moitié de bœuf, mais tous ne sont pas aussi heureux. A tout prendre, ils sont beaucoup mieux qu'ils n'étoient il y a vingt ans, et sont très-bien vêtus. La fabrication des toiles est, en ce moment, très-florissante. Lorsque leur prix est bas, ou qu'on a de la peine à vendre, beaucoup d'ouvriers se font laboureurs. Les émigrations en 1772 et 1773 furent considérables, et emportèrent beaucoup d'argent. Elles n'étoient cependant composées que des gens les plus paresseux et les moins bons sujets du pays. On ne les regretta pas du tout. Il y a encore quelques terres soumises au *rundale*, mais beaucoup moins qu'il y a vingt ans. On en voit aussi de soumises au *changedale*, méthode dans laquelle chacun change de terre tous les ans (*).

Les rentes, dans l'espace de quatre ans, ont tombé de 3 *s.* par acre, et ne font que commencer à remonter. Les terres se vendent à raison de vingt-une années de revenu. Les salaires ont augmenté, depuis vingt ans, dans la proportion de cinq à neuf. Il n'y a eu que peu ou point d'augmentation dans le prix des denrées. Sur dix habitans, neuf sont presbytériens.

(*) On trouve, en Ecosse, des terres exploitées en *run-ridge*, c'est-à-dire, que les sillons de terres labourables appartiennent alternativement à différens fermiers, arrangement absurde et très-incommode. Voyez le *Prospectus* d'un ouvrage intitulé: *Analyse de l'état politique d'Ecosse*, écrit en françois, par M. *Sinclair*, président du Bureau d'Agriculture à Londres, 1793.

Le 4 août, j'accompagnai M. Lesly chez son frère à . . . . . , à trois milles de la chaussée des Géans, où j'eus le plaisir d'apprendre plusieurs particularités relatives aux pays qui bordent la côte. La mesure usitée ici est l'acre de Cunningham. Le prix moyen des rentes est de 12 *s.* Le long de la côte il y a un canton argileux, qui vaut de 14 à 15 *s.* Les cours de culture sont : — 1. pommes de terre ; 2. orge ; 3. avoine ; 4. avoine. 1. pommes de terre ; 2. orge ; 3 lin ; 4. avoine ; 5. avoine, et ensuite herbage artificiel pendant deux ans.

Une grande partie du pays est exploitée dans les systèmes de *rundale* et *changedale*. Les petits fermiers sont tous tisserands ; ils font de mille à douze cents pièces de toile, et de grandes quantités de fil qu'ils envoient au marché de Derry. Les pommes de terre et le gruau sont la nourriture générale des gens du peuple. Ils comptent qu'un baril de pommes de terre nourrit autant que deux bushels de farine. Un baril suffit à une famille pour six à huit jours. Ils coûtent, l'un dans l'autre, 3 *s.* 6 *d.* ou 4 *s.* Le gruau vaut depuis un sheling 2 *d.* à 3 *s.* 6 *d.* les vingt livres. Son prix moyen est d'un *d.* et demi la livre. Le bushel d'avoine rend dix-huit livres de gruau (*). On fait sécher l'avoine chez soi, dans des fours avec de la tourbe, ce qui lui fait perdre de trois à cinq livres : on l'envoie de suite à un moulin pour la mettre en gruau. Elle perd dans cette opération la moitié de son poids. On la mout

(*) Nous avons vu plus haut qu'ailleurs il rend vingt livres

ensuite. Le seigneur entretient le moulin, et on lui paye pour cela 22 *d.*

Le produit moyen des pommes de terre est de trois cents bushels pour l'acre de Cunninghaun, ce qui fait deux cent cinquante-neuf pour l'acre anglois : voici comme on fait le compte de ce produit.

	l.	*s.*	*d.*
Rente	»	15	»
Taxe du comté	»	»	6
Semence, trois bushels, à 1 *s.*	1	10	»
Trois cents charges de fumier, à 2 *d.*	2	10	»
Pour le répandre, quarante journées d'homme, à 6 *d.*	1	»	»
Pour sarcler	»	10	»
Pour arracher les pommes de terre, &c. &c.	2	»	»
	8	5	6

PRODUIT :

Trois cents bushels, à 1 *s.*	15	»	»
Dépenses	8	5	6
Profit	6	14	6

Les frais reviennent, par bushel, à 6 *d.* un quart, cependant leur prix est quelquefois si bas, qu'au lieu de bénéfice elles donnent, en résultat, de la perte. L'année dernière, elles ne valoient que 4 *l.* le bushel, et dans Coleraine, elles n'en valoient que 3. L'avoine vaut à présent 1 *s.* le bushel. On en a envoyé de Coleraine à Londres plusieurs milliers de bushels à ce prix.

Il y a sur la côte une forte pêcherie de saumon. On prépare ce poisson dans des bariques, avec du sel commun. De là, on le met dans des tierçons

de quarante-deux gallons chacun, dont six font un ton. Il se vend aujourd'hui 17 *l.* le ton. Jamais auparavant il ne s'étoit vendu plus de 16 *l.*; le prix moyen de dix ans étoit de 14 *l.* Cette élévation dans le prix est attribuée à ce que l'Amérique septentrionale ne fournit plus de poisson dans la Méditerranée.

Nous fîmes de chez M. Lesly, une promenade à cheval pour voir la chaussée des Géans : c'est certainement un objet très-curieux sous le rapport de son origine. Est-ce une production du feu, une lave, ou une cristallisation, ou toute autre chose ? Ces questions ont occupé beaucoup de gens plus capables que moi de les résoudre, et je ne pourrois, à cet égard, rien dire de nouveau. Lorsque l'on frotte vivement l'un contre l'autre deux morceaux de ce basalte, ils répandent une forte odeur de cuir brûlé. L'aspect de la chaussée, non plus que celui des montagnes voisines, n'ont rien de très-magnifique, quoique les rochers soient escarpés. Mais quand on les voit à une certaine distance, leur forme semble se rapprocher de celle de cylindres pentagones; (*) et même au pont de.... près de chez M. Lesly, il y a un rocher dans lequel cette forme est aisée à reconnoître. Je crois que la chaussée m'auroit frappé davantage, si je n'avois pas vu les gravures qu'on en a faites à Staffa.

Je revins à Lesly-Hill, et le 5 août, je partis pour Coleraine. Là, M. Jackson m'aida, avec la

(*) Forme ordinaire aux basaltes, comme on peut le voir par les beaux morceaux qui sont au Cabinet du Jardin des Plantes.

politesse la plus obligeante, à me procurer les renseignemens dont j'avois besoin sur la pêche du saumon, qui est ici plus considérable que dans tout le reste du royaume. Je vis les deux pêcheries au-dessus et au-dessous de la ville. Elles sont situées très-avantageusement sur la rivière Ban. Le saumon fraie, vers le commencement d'août, dans toutes les rivières qui se jettent dans celle de Ban. Aussitôt que le frai est fini, les jeunes saumons se rendent à la mer, où ils restent jusqu'en janvier. Vers ce temps, ils recommencent à monter dans les eaux douces, et c'est dans ce voyage qu'on les prend. On pose les filets dans le milieu de janvier. Un acte du parlement défend de les laisser après le 12 d'août. Les pêcheries de la rivière Ban se louent toutes ensemble 6000 *l.* par an. Depuis la mer jusqu'au rocher de Coleraine, sur lequel sont établis les filets, la pêche appartient à des compagnies de Londres. Presque tout le reste est au lord Donnegal. La pêche des anguilles se loue 1000 *l.*, celle des saumons à Coleraine, est aussi de 1000 *l.* Les anguilles font des voyages périodiques comme le saumon. Mais au lieu de frayer comme lui dans l'eau douce, elles vont frayer dans la mer, et les jeunes anguilles remontent les rivières. Pour leur faciliter le passage du *Saut* [chûte d'eau], on tend dans l'eau des cordes de paille. On les prend lorsqu'elles redescendent à la mer; plusieurs pèsent alors neuf à dix livres chacune. Les jeunes saumons, qu'on appelle ici *Crawls*, croissent avec une rapidité qui, je crois, n'appartient à aucun autre poisson connu. Quelques-uns

atteignent dans l'année seize ou dix-huit livres. Mais ils en pèsent en général dix ou douze. Ceux qui échappent à la pêche de la première année, s'appellent *saumons*. A l'âge de deux ans, ils pèsent communément de vingt à vingt-cinq livres. La pêche a été, cette année-ci, meilleure que jamais. C'est aussi celle où l'on a fait le plus beau coup de filet; on y a pris d'un seul coup quatorze cent quarante-cinq saumons. Dans l'année 1758, on en avoit pris huit cent quatre-vingt-deux; c'étoit le plus beau coup qu'on eût fait jusqu'alors. J'eus le plaisir d'en voir prendre à la fois trois cent soixante-dix. On a pris, cette année, quatre cents tons de poisson; deux cents ont été vendus frais, à 1 *d.* ou 1 *d.* et demi la livre, &c. Deux cents ont été vendus salés, à 18 ou 20 *l.* le tonneau pour Londres, l'Espagne et l'Italie. La pêche emploie quatre-vingts hommes: on calcule que les frais équivalent à la rente.

Il se fait aux environs de Coleraine beaucoup de grosses toiles de dix cents. On les conduit dans des charrettes à Dublin, à la distance de cent dix milles, à raison de 5 *s.* le quintal en été, et 7 *s.* 6 *d.* en hiver.

Les rentes en Derry, sont de 10 *s.* 6 *d.* par acre d'Irlande. Les émigrations qui se faisoient de ce canton étoient, en général, composées de gens paresseux, libertins ou dérangés. Il est actuellement trop peuplé, et si les émigrations ne recommencent pas, cet inconvénient se fera cruellement sentir. Tout le comté de Derry, à l'exception de quelques petites propriétés, appartient à des com-

pagnies de Londres et à l'évêque. Il se fait à Coleraine quelque commerce en peaux, beurre et poisson, et l'on importe un peu de gruau; ce qui doit paroître étrange, vu la quantité d'avoine qu'on exporte.

M. Jackson a fait beaucoup d'embellissemens à sa maison, qui est située sur un joli domaine de quatre-vingt-cinq acres sur les bords de la rivière. Tout le bois qu'il a employé, est sorti d'un marais qui lui appartient. Il y a trouvé de très-grands chênes et de beaux sapins; à vingt pieds de profondeur, tous couchés dans la direction exacte de l'est à l'ouest.

Le 6 août, j'allai à Newtown-Limmavaddy, en passant par Magilligan, dans le dessein de voir la maison neuve que construit, sur la côte de la mer, l'évêque de Derry. Ce sera un grand et bel édifice; la cage n'en est pas encore finie: elle est située sur une côte escarpée, et dans un pays où un arbre est une rareté.

A Magilligan, il y a une garenne à lapins qui en fournit, une année dans l'autre, trois mille douzaines par an. L'année dernière, elle en a donné quatre milles, et l'on en a tiré quelquefois jusqu'à cinq mille. On vend les corps 2 *d.* la paire; mais on envoie les peaux à Dublin, à raison de 5 *s.* 7 *d.* ou 6 *s.* la douzaine. On en vend, par an, pour 15 à 1800 *l.* Cette garenne est établie sur un terrain sablonneux sur le bord de la mer, et appartient à l'évêque. A Hornhead en Donnegal, M. Stewart à une garenne sablonneuse de vingt-cinq milles de long. M. Smith de Newtown-Lim-

mavaddy, m'a donné, sur ce canton, les détails suivans (29). Les fermes montent jusqu'à soixante ou soixante-dix acres; quelques-unes en ont jusqu'à deux cents. Mais, en général, elles en ont environ quarante. Ils se trouve plusieurs portions de trois ou quatre acres, louées à des tisserands. Mais les fermiers font filer chez eux, et portent le fil à ceux-ci pour en faire de la toile. Le fermier lui-même ne s'occupe de rien autre chose que du soin de sa terre; ceci m'annonce que je quitterai bientôt le pays où se fait la toile. Car ces gens ci sont plus cultivateurs que tous ceux que j'avois vus depuis quelque temps. Les rentes à quelques milles aux environs de la ville, non-compris ses jardins, ni les montagnes, sont de 5 *s.* Les jardins se louent 30 *s.*: il y a ici plus de montagnes que de terres cultivées; elles ne servent guères qu'à élever un peu de bétail et nourrir quelques moutons; ce sont les anciennes rentes qui sont de 5 *s.*, les nouvelles sont de 10 *s.*, terme moyen pour l'acre mesure de Cunningham. Le terme moyen de tout le pays, y compris les montagnes, n'est pas de plus de 4 *s.* Cours; 1. pommes de terre; valeur moyenne du pro-

(29) Le produit de ces garennes est très-modique, eu égard à l'étendue immense de terrain qu'elles occupent; mais, quand on considère combien ces terrains sont stériles, on ne peut se dispenser d'applaudir à l'industrie qui s'efforce d'en tirer parti, et de la proposer comme un modèle d'émulation, à ces grands propriétaires qui, dans leurs possessions immenses, ont des portions incultes sous le prétexte de stérilité. Il y a bien des moyens de mettre en valeur les terrains les plus mauvais.

duit, 10 *l.*; 2. orge; 3. bolls à douze bushels le boll; 3. avoine, valant 50 *s.*; 4. avoine; 5. lin; 6. herbes, pendant deux ou trois ans; quelques personnes sèment du trèfle, des herbages, &c.; 7. avoine; 8. avoine; pour engrais, on se sert de chaux, de coquilles qu'on ramasse sur la côte du Loch, et on en met soixante barils par acre, à 1 *s.* le baril rendu sur le terrain; leur effet est fort grand et dure de cinq à sept ans. On les préfère à la chaux pour les terres légères; mais, pour les terres profondes et argileuses, la chaux est plus estimée; on en met par acre cent barils, à 1 *s.* On commence à mettre en valeur quelques parties de montagnes; elles sont louées 1 *s.* 6 *d.* par acre. On les chaule à raison de cent vingt barils; on y sème de l'avoine aussi long-temps que la terre veut bien en porter, et l'on en fait d'assez bonnes récoltes, mais elles sont tardives. Le sol est très-humide; on le dessèche par le moyen des fossés (*).

Il se fabrique des toiles, depuis dix jusqu'à seize cents pièces. On cultive dans le pays, le lin qu'on y emploie; on en recueille par acre vingt-huit stones; il vaut, après avoir été peigné, 5 *s.* 4 *d.* le stone. On y fait du fil, depuis deux jusqu'à dix écheveaux à la livre, mais en général, quatre. Une femme file un écheveau par jour; on lui donne pour ce travail, 3 *l.* 8 *s.* par an; si elle travaille à la pièce dans sa

(*) On verra dans la suite que l'on comprend en Irlande, sous le nom de *Montagnes*, toutes les terres en friche qui ne sont pas des *marais*. Ainsi cette expression ne désigne que des côteaux peu élevés.

cabane, on lui paye de 4 *d.* à 4 *d.* et demi l'écheveau. Les pauvres vivent de pommes de terre, de lait, de gruau, consomment beaucoup de harengs et de saumon. Ils mangent fort peu de viande. Leur situation s'est très-améliorée depuis dix ou quinze ans. Ils sont mieux nourris, mieux vêtus, et ont de meilleures cabanes. Les émigrations de ce canton ont été fort nombreuses : elles ont compris beaucoup de gens industrieux, et fait sortir des sommes considérables. Le pays n'est point à présent, trop peuplé. Les tisserands tiennent beaucoup au système de diviser leurs fermes, quelque petites qu'elles soient; il en résulte d'autant plus d'inconvéniens, que les fermiers en font autant des leurs. Les rentes, dans l'espace de cinq ans, ont tombé de 3 *s.* 6 *d.* par livre; et elles tendent encore à baisser. Les temps où la fabrique de toile fleurit le plus, sont ceux où le gruau n'est pas au-dessous d'un denier la livre. On estime qu'un bushel de pommes de terre nourrit autant que vingt livres de gruau.

De Limmavaddy à Derry il y a très-peu de terre non cultivée; à quatre milles de ce dernier endroit, les rentes sont de 12 à 20 *s.* Les montagnes ne se louent qu'en gros. Il étoit nuit quand j'arrivai à Derry; j'attendis deux heures, dans l'obscurité, avant que le bac vînt pour me prendre.

Le 7 août, au matin, j'allai au palais de l'évêque, pour y laisser mes lettres de recommandation, car je savois déja que malheureusement il étoit hors du royaume. Il faisoit un voyage à Staffa, et il avoit envoyé chez lui quelques-unes des pierres

de ce rocher. Elles me parurent ressembler parfaitement pour la forme, l'odeur, et la couleur, à celles de la chaussée des Géans. Je fus extrêmement affligé de l'absence de ce seigneur, que l'on m'avoit dit être l'un des hommes de l'Irlande les plus capables de me donner une multitude d'instructions utiles, et en même temps l'un des mieux disposés à communiquer obligeamment ses connoissances.

J'allai voir M. Robert Alexandre, un des principaux négocians de Derry, qui prit avec beaucoup de complaisance tous les moyens possibles pour me procurer les renseignemens dont j'avois besoin. Il m'accompagna à Loch-Swilly, où j'allai voir la pêche des harengs, et avec le secours du révérend M. Bernard, il me donna les détails suivans :

Dans la baronnie d'Innishoen, les cours sont : 1. orge, huit barils ; 2. avoine ; 10 *idem ;* 3. avoine ; 6. *idem ;* 4. herbe, pendant trois ans. — 1. avoine ; 2. avoine ; 3. avoine ; 4. herbe, pendant trois ans. — 1. pommes de terre sur un défrichis d'herbe ; 2. orge ; 3. avoine, dix barils ; 4. avoine ; 6. *idem ;* 5. avoine ; 5. *idem ;* 6. herbe, pendant trois ans. 1. pommes de terre, valant 10 *l.* ; 2. orge ; 3. avoine ; 4. avoine ; 5. lin, quatre quintaux.

L'orge est la principale de ces récoltes ; elle donne en général, de cinq à six livres. La rente de toute la presqu'île produit au lord Donnegal, 11,000 *l.*, et aux gens qui tiennent sa ferme, et la sous-louent par portions, 22,000 *l.* La mesure est celle de l'acre, dit de plantation. Les terres basses d'Innishoen valent 20 *s.* Le comté de Donnegal, à

prendre tout entier, ne vaut pas un sheling l'acre. La fabrication des toiles ne s'étend ici que fort lentement, mais la filature y est générale, et l'on y fait le meilleur fil de tout le nord. Chacun file le lin qu'il cultive, et généralement en écheveaux de trois à la livre. Tout ce fil va à Derry, et de là à Manchester. Les fileuses font un écheveau par jour. Une livre de lin, de la valeur de 6 *d.*, se file en trois écheveaux qui se vendent à présent 1 *s.* 9 *d.*, ce qui fait cinq shelings par jour que gagne une fileuse : mais communément elle n'en gagne que quatre. L'acre donne en lin peigné, trois et demi quintaux, à 6 *d.* la livre, il se vend, sur pied, de 6 à 8 *l.*; les frais, y compris l'apprêt, reviennent à 5 *l.* 14 *s.*

L'île d'Inch appartient au lord Donnegal; elle lui vaut 300 *l.* de rente, et 6000 *l.* en redevances et autres droits. Les tenanciers sous-locataires en payent 1100 *l.* Elle contient deux mille acres. Les fermes dans Innishoen sont de dix à vingt acres, outre une partie de montagnes pour le bétail. Il y a, dans plusieurs endroits, de la pierre calcaire, et il se trouve dans les Lochs de grandes quantités de coquilles qui se vendent à raison de 3 *d.* le baril, pour faire de la chaux. On trouve des bancs entiers de coquilles brisées qu'on emploie beaucoup pour engrais; on en met par acre quarante barils. Le sol est un fond de gravier, mêlé d'argile; on y trouve des sources. L'effet des coquillages n'est pas grand, excepté sur les terres de montagnes desséchées, sur lesquelles on sème du trèfle blanc. Il y a, depuis quatre ou cinq ans, une baisse dans la rente des terres. Les habitans sont

sont en général de la religion catholique romaine. On se sert beaucoup d'herbes marines pour fumer les pommes de terre; c'est un excellent engrais pour les jardins où l'on cultive des choux.

Je traversai le Loch à la rame, pour gagner l'île d'Inch, les terres sont par-tout élevées et présentent un des plus beaux points de vue qu'on puisse rencontrer. L'île d'Inch est très-grande et d'une singulière beauté; les terres en sont hautes et cultivées avec soin; des groupes de cabanes sont dispersés parmi des massifs de bois; l'eau qui l'entoure est très-profonde, et peut servir de port à quelque nombre de vaisseaux que ce soit. C'est ici le grand point de réunion des bâtimens qu'occupe la pêche du hareng: elle commence au mois d'octobre et finit vers Noël. Cinq années d'augmentation successive, l'ont portée au point où elle est aujourd'hui. L'an dernier, elle a occupé cinq cents bateaux. Les fermiers et autres habitans de la côte construisent ces bâtimens et les envoient ici; ils s'en servent à pêcher pour leur compte, ou, ce qui est le plus commun, ils les louent. Cinq hommes prennent pour eux un bateau; chacun d'eux à une demi-part, chaque filet en a autant. On alloue pour le bateau une part entière. Un bateau coûte 10 *l.* Il lui faut six jeux de filets à 2 *l.* pièce. Dans une année moyenne, chaque bateau prend, pendant la saison, six mille harengs par nuit, ce qui se renouvelle six fois par semaine. Le hareng vaut, l'un dans l'autre, 4 *s.* 2 *d.* le mille, en sortant de l'eau; la majeure partie se consomme

dans le pays ; le reste est vendu à des vaisseaux qui viennent à la côte pour cet objet.

Les bâtimens qui viennent là attendre le hareng pour l'acheter, ont depuis vingt jusqu'à cent tonneaux ; ils reçoivent une gratification à raison de 20 *s.* par tonneau.

Suivant l'acte qui accorde la gratification, il faut qu'ils aient été construits depuis l'année 1766. Chacun a pour la pêche un ou deux bateaux. Pour les vingt premiers tonneaux, ils doivent avoir huit hommes, et deux pour chaque tonneau au-dessus de vingt. Les négocians à qui appartiennent ces navires, ne se contentent pas d'acheter le poisson aux habitans du pays, ils pêchent encore pour leur compte. On met les harengs salés, ou dans des barils ou en masse dans la cale du vaisseau. Cinq cents harengs forment un baril de Loch-Swilly, mais ceux de Killy-Begs en contiennent huit-cents. Les barils se faisoient ici avec du merrain de l'Amérique septentrionale, à présent on les fait en sapin. Mille douves de Philadelphie font huit tonneaux de soixante-quatre barils ; elles valent 6 *d.* le mille, ce qui revient à 11 *d.* le baril. On met à un baril vingt cercles qui coûtent 6 *d.*

	l.	*s.*	*d.*
L'an dernier, la pêche a occupé cinq cents bateaux, à cinq hommes	2500	»	»
Hommes occupés à saler sur la côte	300	»	»
Pour vider le poisson avant de le saler, un enfant de dix ou douze ans, à qui l'on donne un demi penny par cent, gagne par jour 10 *d.*			
Soixante bateaux, à dix hommes	600	»	»
	3400	»	»

Dans un jeu de filets qui coûte 40 *s.*, il entre pour 20 *s.* de fil de Carret. Ainsi, il y a pour 20 *s.* de travail; vingt-sept livres de lin, qui filées font seize à dix-huit livres de fil de Carret, font un jeu de filets.

M. Alexandre a commencé la pêche en 1773. Il n'y employa que deux sloops de quarante tonneaux chacun. En 1774, il employa, outre ces deux bâtimens, un bricq de cent tonneaux. Il envoya celui-ci à Antigoa avec une cargaison de six cent cinquante barils, non-compris ce qu'il vendit dans le pays. Il chargea les deux sloops en pagalle pour la traite des nègres. En 1775, il occupa, outre le même bricq, trois sloops, et chargea le tout en pagalle pour la traite. Un de ces bâtimens, dans sa route, fut jeté sur la côte à Blacksod dans le comté de Mayo; quoiqu'il ne fût pas du tout endommagé, les habitans forcèrent l'équipage d'aller à terre, en menaçant de tuer les matelots s'ils s'y refusoient, et volèrent, non-seulement toute la cargaison, mais tout ce qu'ils purent arracher sur le vaisseau. Il étoit chargé de quarante tonneaux ou cent cinquante mille harengs. Outre ce qu'il envoya cette année à la côte de Guinée, il exporta à bord de son vaisseau l'*Alexandre* de trois cent quarante tonneaux, qui n'étoit pas destiné à ce commerce, 1750 barils pour les Indes occidentales. Cette prodigieuse augmentation dans l'entreprise d'une seule personne, montre ce que pourroient faire les pêcheries, si l'on y employoit de plus grands capitaux. M. Alexandre ne put, l'année dernière

faire autant qu'il l'eût desiré ; et ce qu'il fit lui devint très-coûteux, faute de maisons disposées pour ce travail, qu'on ne trouve point sur le bord du Loch Swilly. Pour remédier à cet inconvénient, il a construit cette année sur la pointe de l'île d'Inch, appelée *Downing*, un bâtiment complet pour y faire les salaisons, consistant en divers corps-de-logis propres à toutes ses opérations. Il est divisé en quatre appartemens, l'un de vingt pieds sur dix-huit, qui sert de magasin pour le gros sel, et qui peut en contenir plus de cent cinquante à deux cents tonneaux. Un autre, dans les mêmes dimensions, sert pour le sel blanc. Un troisième, aussi pareil, est destiné à recevoir les harengs des bateaux et à les vider. Un quatrième forme un atelier de tonnellerie. Ces pièces communiquent toutes avec une autre de quatre-vingts pieds sur dix-huit, que remplissent des vases dans lesquels on *frappe* les harengs, c'est-à-dire qu'on les met dans le sel pendant dix ou douze jours. Celle-ci communique avec un troisième corps-de-logis de quatre-vingts pieds sur quatorze, dans lequel les harengs, retirés des vases dont on vient de parler, sont mis en barils et déposés pour être embarqués. Il y a en outre, pour loger les commis, un bâtiment de vingt-huit pieds sur quatorze. Toutes ces constructions sont faites solidement en pierres, et couvertes en ardoises. La pièce où l'on finit la préparation des harengs sert à mettre à l'abri les bateaux lorsqu'ils ne servent point; au-dessus, est un plancher léger sur lequel on place les filets. Sur la pièce où l'on sale, est

un grand grenier destiné à ramasser les barils vides. Il y a pour les ouvriers, des logemens au-dessus de la tonnellerie ; et sur la pièce où l'on vide, est le dépôt des cercles ; mais les magasins à sel sont pleins jusqu'au toit. M. Alexandre se flatte que tous ces bâtimens, complétement finis, ne lui reviendront pas à plus de 500 *l.* En 1775, il fut exporté d'ici dix-huit cents barils, outre ceux de M. Alexandre. Il y avoit, cette année, dans le Loch, assez de poisson pour remplir tous les bateaux de l'Europe. Les harengs étoient si abondans, qu'un bateau, qui sortoit à sept heures, revenoit plein à onze, et retournoit faire une seconde pêche. Les matelots prétendent qu'on avoit de la difficulté à ramer au milieu de tant de poissons. Ils abondent assez tous les ans; mais tous les hivers ne sont pas également propres à la pêche : elle ne peut se faire dans les gros temps. M. Alexandre pourra, dans les bâtimens ci-dessus décrits, préparer cent mille harengs qui emploieront dix tonneaux de sel, dix-sept ou dix-huit bateaux, et quatre-vingt-dix personnes ; savoir, six hommes pour porter le poisson des bateaux au bâtiment où on le vide, 40 jeunes garçons, femmes ou filles pour faire ce travail ; quatre pour porter le poisson de cette pièce au saloir ; dix hommes pour le saler et le mettre dans les barriques ; huit hommes pour l'en retirer et le porter au lieu où on le met en barils; dix encaqueurs qui occuperont cinq tonneliers. Il faudra, de plus, six hommes pour ranger les barils, et huit autres pour les porter aux navires. Si l'on prend régulièrement

par jour cent mille harengs, tel sera le mouvement de ce travail. Le fait est que les bâtimens de M. Alexandre deviendront, pour tous les bateaux du pays, un marché où ils s'empresseront de porter leur pêche jusqu'à la concurrence de ce qu'il en pourra employer.

Calcul des dépenses de cette entreprise, en supposant qu'on prenne cent mille harengs par jour.

	l.	s.	d.
Bâtimens, 500 *l.* Intérêts de cette somme, à 10 pour 8.	50	»	»
Ce taux élevé est fondé sur la nature hasardeuse de toutes les pêcheries de harengs. On sait que ces poissons abandonnent souvent les lieux qu'ils avoient habitude de fréquenter. S'ils quittoient le Loch Swilly, les bâtimens en question ne seroient plus d'aucun usage : il faudroit les louer, pour presque rien, aux gens du pays qui s'y logeroient.			
	l.		
Dix-huit bateaux, à 10 l.	180		
Quatre-vingts jeux de filets, à 40 *s.* . .	180		
	360		
Intérêt, à 6 pour 8.	21	12	»
Réparations des bateaux, à 40 *s.* chaque . . .	36	»	»
Id. des filets, ils ne durent que deux saisons. .	90	»	»
Gages de quatre-vingt-dix pêcheurs, à 1 *s.* 6 *d.* par jour, pendant huit semaines	324	»	»
N. B. A ce taux, le prix des harengs, en supposant que chaque bateau en prenne par jour six mille, est de 2 *s.* le mille. Mais on conçoit que les bateaux ne peuvent sortir tous les jours, et que, d'ailleurs, des ouvriers loués ne pêcheront pas pour celui qui les paye, comme ils pêcheroient pour			
	521	12	»

	l.	s.	d.
Ci-contre	521	12	»
eux-mêmes, d'où il résulte que le négociant peut trouver plus d'avantage à acheter à 4 *s.* 2 *d.*, qu'à se reposer entièrement sur ses propres bateaux.			
Gages de cinquante-deux hommes, à 1 *s.* 1 *d.* par jour, font, pour huit semaines.	135	4	»
Dix-huit bateaux, prenant cent huit mille harengs par jour; pendant huit semaines, cinq millions cent qnatre-vingt-quatre-mille.			
Pour les vider, 5 *d.* par mille	108	»	»
Sel, dix tonneaux par cent mille harengs, ou cinq cent dix-huit tonneaux, à 2 *l.* 10 *s.*, pour la première salaison	1295	»	»
Sel, deux cent quarante-six tonneaux dix-sept quintaux, à 2 *l.* 10 *s.*, pour la mise en barils	617	»	»
Neuf mille huit cent soixante-quatorze barils, à huit tonneaux, ou soixante-quatre barils pour mille douves, demanderont cent cinquante-quatre mille douves à 7 *l.* . .	1148	»	»
Ceut soixante-quatre mille cercles, à 30 *s.*	246	»	»
Façon, 1 *s.* 2 *d.* par baril. . . .	575	18	2
Clous, sept par baril, et un de plus, qu'il faut compter pour les accidens, cinquante-huit mille à 2 *s.*	6	9	8
	1976	7	10
Valeur résultante des premiers frais	4653	3	10
Fret de qnatre-vingt-dix-huit mille soixante-quatorze barils jusqu'aux Indes Occidentales, à 3 *s.* 4 *d.*	1645	13	4
Droit d'exportation et jaugeage, 9 *d.* par baril	370	5	6
	6669	2	8

	l.	s.	d.
D'autre part	6669	2	8
Assurance et commission, à raison de trois pour cent sur cette somme.	200	1	5
	6869	4	1
Intérêts de cette somme pendant huit mois, à six pour cent.	274	15	2
Total.	7143	19	3
Le prix, dans les Indes Occidentales, va de 20 *s.* à 30 *s.* sterling (*) le baril; prix moyen, 25 *s.* A ce prix, neuf mille huit cent soixante barils font.	12342	10	»
Dépenses à déduire	7143	19	3
Profit.	5198	10	9
Mais, comme les harengs ne se prennent pas toujours ainsi, c'est-à-dire que les bateaux des entrepreneurs n'en prennent pas six mille par nuit, il convient de calculer l'opération, comme la font pour l'ordinaire les négocians, en achetant aux bateaux du pays à 4 *s.* 2 *d.* par mille.			
Intérêt comme ci-dessus	50	»	»
Achat de cinq millions cent quatre-vingt-quatre mille, à 4 *s.* 2 *d.* le mille.	1080	»	»
	1130	»	»
Travail	135	4	»
Pour les vider	108	»	»
Sel	1912	2	6
Barils	1976	5	4
Valeur résultant des premiers frais	5261	11	10

(*) Toutes les sommes portées dans cet ouvrage, sont de même en livres sterling; mais l'auteur en fait ici l'observation, parce qu'il s'agit d'un prix courant des Indes Occidentales (ou îles angloises de l'Amérique), dans lesquelles on fait les évaluations *en argent des îles. T.*

	l.	s.	d.
Ci-contre	5261	11	10
Fret	1645	6	8
Droits	370	5	6
	7277	4	»
Assurance et commission	218	6	»
	7495	10	»
Intérêt de cette somme à 6 pour 8 pendant huit mois	299	17	2
	7795	7	2
Frais du baril, rendu aux Indes-Occidentales, 15 *s.* 9 *d.* un quart le baril.			
Vente à	12342	10	»
Frais	7796	7	2
Profit	4546	2	10
4546 *l.* sur une mise de 7796 *l.*, font 58 pour 8. La gratification à 2 *s.* par baril, fait 987 *l.* 8 *s.*			
Total	5533	10	10

Ce bénéfice paroît considérable. Mais il est plus aisé de pêcher sur le papier que dans le Loch Swilly. Il faut remarquer, d'ailleurs, que le négociant qui entreprend cette branche d'affaires doit, s'il se propose de pêcher pour son compte, se pourvoir de bateaux, de filets, de sel, de barils, et de magasins, et tenir tout cela prêt, quand même il ne viendroit pas dans le Loch un seul hareng, ou que les mauvais temps ne permettroient pas de mettre dehors un seul bateau. Il faut aussi qu'il ait dans sa caisse tous les autres fonds qui lui seront nécessaires, si la pêche est heureuse. Toutes

ces considérations exigent que le bénéfice soit important, sans quoi personne ne voudroit se livrer à cette spéculation.

8000 l. employées à cette pêche, occupent :

	HOMMES.	BATEAUX.	TONNEAUX.
Pêcheurs	90 . . .	»	»
Gens occupés à préparer le poisson .	40 . . .	»	»
A divers travaux . .	52 . . .	»	»
Pour faire venir le merrain, un navire de deux cents tonneaux; matelots.	16 . . .	1	200
Sept cent soixante-quatre tonneaux de sel, charge de trois navires . . .	50 . . .	3	764
Neuf mille huit cent soixante-quatorze barils à conduire aux Indes Occidentales, douze cent trente-quatre tonneaux, charg. de douze navires	120 . . .	12	1234
	368 . . .	16	2198

Sans compter les constructeurs de bateaux, les faiseurs de filets et les tonneliers. Les quatre-vingt-dix pêcheurs font une très-bonne pépinière

de matelots. Presque toutes les opérations de cette grande branche de commerce se font en hiver, dans un temps où les bras qu'elle occupe ne sont utiles à rien autre chose.

Le 8 août, je quittai Derry, et pris mon chemin par Raphoe, pour me rendre à Clonleigh, chez le révérend M. Golding, qui eut la bonté de me donner beaucoup d'instructions précieuses. La vue de Derry, à la distance d'un ou deux milles, est la plus pittoresque que je connoisse. On diroit que la ville est bâtie sur une île de terre élevée à pic au-dessus de la rivière qui forme à ses pieds un vaste bassin. Le pays environnant est montueux, et il n'y manque que des bois pour en faire un magnifique paysage. — Je reçus à Raphoe les détails suivans sur l'agriculture de ce canton. La majeure partie du sol est un sable mêlé d'argile et de grandes pierres isolées. Il est rempli de sources; il s'y trouve de grandes étendues de marais. Les rentes sont de 15 à 20 *s.* par acre de Cunningham, quelques-unes vont à 25 *s.*; auprès des villes, il y en a qui montent jusqu'à 30 et 40 *s.* La rente moyenne de tout le comté n'est pas de plus d'un sheling. Les fermes varient en étendue, depuis cinq jusqu'à quarante acres. En général, elles sont de sept à dix; ce qui les diminue ainsi, c'est la division qu'en font les fermiers entre leurs enfans. Ils sèment, en général, du lin qui est préparé et filé dans leurs familles : lorsque la toile se vend bien, ils la font faire par les tisserands qui, eux-mêmes, sont de petits fermiers. D'autres fois ils vendent leur fil au marché. Plusieurs ne font jamais faire de toile.

Les fileuses, dans une petite ferme, sont les filles de la maison, et une ou deux servantes à qui l'on donne 30 *s.* pour six mois. La tâche ordinaire est de faire par jour un écheveau de trois ou quatre à la livre. Plus de la moitié du lin du pays sert à faire de la toile. Une grande partie du reste est transportée à Derry, la population, dans le comté, n'augmentant pas assez vîte pour fabriquer tout ce qu'on en recueille. C'est ici qu'on fait la plus belle toile.

La culture est mauvaise, la terre n'est qu'à moitié labourée, et l'on est bien aise de voir beaucoup d'herbe mêlée avec le blé, croyant que la paille en est meilleure pour le bétail. Les cours sont : 1. pommes de terre sur un herbage qui a duré trois ans; 2. orge, dont on recueille dix barils; 3. avoine, de cinq à douze barils; 4. avoine; 5. avoine; 6. herbage, composé de mauvaises herbes qu'on laisse pendant trois ans: 1. pommes de terre; 2. orge; 3. avoine; 4. avoine; 5. lin, qui rapporte quatre cent quatre-vingts livres pesant, ou trente stones de filasse.

On plante par acre, quatorze mesures de pommes de terre, contenant chacune deux bushels, on en recueille depuis cent soixante jusqu'à deux cent quarante mesures. Le lin que j'ai vu étoit rempli de mauvaises herbes de toute espèce. Cependant la récolte avoit bonne apparence, et ne sembloit pas se sentir du mauvais état de la terre. Quant aux engrais, on n'en emploie guères d'autres que le peu de fumier que l'on fait à l'écurie et dans l'étable à vaches. Quelques personnes amendent avec

la chaux, mais cela est rare. Elle coûte de 10 à 13 *d.* le baril. On fait ici quelques étoffes de laine, mais bien moins qu'il n'en faudroit pour vêtir les gens du pays. Ils en tirent de Galway. Les terres se vendent à raison de vingt-quatre à vingt-six années de revenu. Les rentes avoient beaucoup monté; depuis quatre ou cinq ans, elles ont baissé. On paye les dixmes par abonnement; l'avoine paye cinq shelings, l'orge sept; les pommes de terre, le lin et le foin, 5 *s.* Dans quelques endroits, les pommes de terre en sont exemptes. Les baux sont ordinairement pour trois vies. Lord Abercorn ne donne les siens que pour vingt-un ans, et point à vie. Cependant sa terre est cultivée. Les fermiers soulouent, en général, quelques portions de leurs terres, avec un gros bénéfice, à des journaliers. Les pauvres gens vivent de gruau d'avoine, de lait, de pommes de terre et de harengs. Les plus pauvres mangent très-peu de viande. Un fermier qui paye de 10 *l* de rente a, tous les dimanches, un bon morceau de bœuf ou de lard. Tous vivent, en général, mieux qu'ils ne faisoient autrefois. Je remarquai que les journaliers portoient avec eux, quand ils alloient travailler, un gâteau d'avoine et une bouteille de lait. On garde tout le lait jusqu'à ce qu'il soit aigre; on n'en fait pas du beurre auparavant. A peine dans le pays connoît-on les charrettes à roues: on ne se sert que de traîneaux. Une charrette à roues coûte 35 *s.*; un traîneau, 2 *s.* 6 *d.*; une charrue, 10 *s.* 6 *d.*; une herse de bois, 1 *s.* On ne brûle que de la tourbe; un pauvre homme en consomme par an cent barils qui lui coûtent 35 *s.*

Les gens du peuple sont fort adonnés au vol.

La construction d'une cabane coûte 5 *l.*; elles sont toutes de pierre, qui est ici abondante. Au lieu de chaux, on emploie du mortier d'argile. Presque tous les fermiers ont un valet qui leur coûte 1 *l.* 10 *s.* ou 2 *l.* pour six mois, et qui est uniquement occupé sur la ferme. Un fermier qui paye 10 *l.* de rente, en a toujours un à l'année. Il se fait peu de toile au-delà de Ballymaffey. Dans tout le Donnegal, on file beaucoup.

Le comté de Tyrone est varié. Ses plus belles parties sont aux environs de Dungannon, de Stewart's-Town, &c. sur le lac Neagh. De Strabane à Omagh, il y a beaucoupde bonnes terres. D'Omagh à Ardmagh, elles sont toutes mal cultivées. De Strabane à Dungannon, il n'y a presque que des montagnes. La rente moyenne du tout est de 4 *s.* L'évêque de Raphoe est un grand agriculteur ; il cultive et bine des turneps. Le doyen suit son exemple.

M. Golding a employé beaucoup de rebuts de savonnerie, à raison de 4 *d.* la mesure de deux bushels, qu'il a mis sur des terres froides, marécageuses, et qu'il a trouvés très-avantageux. Cet engrais a fait pousser une grande quantité de trèfle rouge, et détruit radicalement la mousse. Les turneps feroient des merveilles ici, où le bœuf vaut depuis un penny trois farthings dans le mois de novembre, jusqu'à trois pence et demi et quatre pence dans le mois d'avril. M. Golding a employé le chou d'Ecosse pour nourrir de jeunes bœufs. Il en engraisse tous les ans deux pièces de bétail. Il les sème dans le commence-

ment du mois d'août, et les transplante dans le courant d'avril et de mai, pour qu'ils se succèdent dans la consommation. Il les a eus en pleine perfection, jusques dans les mois de février et de mars. Il a essayé d'en semer au printemps, mais ils ne pesoient pas plus de cinq à six livres, tandis que ceux semés au mois d'août, pesoient ensuite jusqu'à trente-cinq livres. Ils nourrit aussi des moutons avec des pommes de terre. Il les achète vers la fin d'octobre, les met sur ses regains, pour les tenir en chair; puis, dans, le fort de l'hiver, il leur donne des pommes de terre avec un grand succès. Il en a conçu l'idée, pour avoir vu des moutons paître sur les terrains où l'on avoit cultivé des pommes de terre, et chercher en grattant, celles qui pouvoient y être restées. Le seul mal qu'aient fait ici les émigrations, a été la sortie de l'argent que les émigrés ont emporté, et qui a été considérable.

Le 9 août, j'allai à Convey, où j'eus le malheur de ne point trouver chez lui M. Montgommery: en continuant ma route vers Ballymaffey, je rencontrai ses bœufs conduisant des traîneaux chargés de tourbe; ils étoient attelés un à un avec des colliers, et tiroient tout aussi bien que des chevaux. On eût dû cependant leur donner à conduire des voitures à roues. Il est curieux de voir, au-delà de Ballymaffey, combien la culture va en déclinant à mesure qu'on approche des montagnes. Les terres cultivées sont mêlées de bruyère jusqu'à ce qu'enfin la bruyère domine et est entremêlée, sur la pente des côteaux, de quelque peu

de culture et de verdure qu'entourent au loin la solitude et la stérilité. Il n'y a point d'enclos; ces friches sont très-susceptibles d'être mises en valeur. Toute la partie que j'ai vue sur ma gauche, avant d'arriver au lac, et même au-delà, pourroit aisément devenir excellente. C'est un marais qui a par-tout beaucoup de pente. Il s'étend au-delà du lac, jusqu'au pied des montagnes, et a depuis dix jusqu'à vingt pieds de profondeur. Le terrain en est disposé de manière à former de véritables collines, et cependant il est par-tout marécageux. On peut avoir, à six milles de là, de la chaux à 6 *d.* ou 8 *d.* le baril. On m'a donné, sur ce prix, deux notes, l'une de 6 *d.* et l'autre de 8. Mais on peut trouver par-tout, sur les lieux, une argile mêlée de gravier. Le chemin qui traverse le marais, est fait avec ce gravier. Je remarquai dans plusieurs endroits, de petits marais qui se formoient par la mousse qui croissoit sur l'eau; dans d'autres parties, la mousse étoit pourrie et d'autres plantes poussoient au milieu des débris. Des charrettes peuvent faire par jour trois ou quatre voyages pour aller chercher de la chaux, et en ramener, à chaque fois, trois barils. J'observai ce marais avec une attention particulière, parce qu'il me parut un des plus susceptibles que j'eusse vus, d'être mis en valeur, et que sa position le rend précieux à l'homme intelligent qui voudroit en tirer parti. On trouve rarement une pente aussi prononcée pour faciliter le desséchement, et la proximité de la chaux est un grand avantage. Supposons qu'une charrette coûte un sheling par jour, et ramène huit

huit barils de chaux. Le port reviendra à un penny et demi par baril. Admettons que la chaux vaille 7 *d.* et demi, cela fera en tout 9 *d.* : cent soixante barils à ce prix, reviendront à 6 *l.*, qui, je suis bien convaincu, suffiroient pour convertir en bon herbage, un acre quelconque de pareil marais. J'avais souvent entendu parler de chemins pratiqués sur des marais qu'on sentoit fléchir sous le poids des voitures, et j'avois peine à le croire. Mais je fus à même de m'en convaincre. Chaque trot de mon cheval ébranloit une toise de terre et lui faisoit subir une sorte d'ondulation. Je passai la nuit à une misérable cabane sur la route, chez la veuve Barclay, dont on m'avoit vanté la maison comme une excellente auberge. J'eus le bonheur d'en sortir sans y avoir gagné ni rhume, ni vermine.

Le 10 août, j'arrivai pour déjeûner chez Alexandre Montgommery, Esq., agent de lord Coningham. Je le trouvai tellement occupé de la pêche qui se fait sur les côtes, que je ne pouvois m'adresser mieux pour obtenir des renseignemens. Il me fournit avec beaucoup d'honnêteté, tous ceux que je desirais. Pour m'en faciliter l'intelligence, il eut la complaisance de me conduire à cheval, aux baies de la côte où il se fait le plus de pêches, particulièrement à la baie d'Inver, à celle de Macswine et à celle de Killibeg. La côte est parfaitement découpée par ces baies et plusieurs autres. Les terres y sont hautes, et s'élèvent brusquement, sur-tout autour de celle de Killibeg, où le paysage est extrêmement pittoresque. Si toutes ces collines entassées les unes sur les autres,

et tous ces rochers épars étoient couverts de bois, ce seroit un des plus beaux lieux qu'on pût imaginer. On peut juger de l'état des pêcheries, par le nombre de bateaux qui y sont occupés dans chaque endroit où elles se font.

	1775.	1776.
Inverbay	52	72
Killibegs et Tintia	50	60
Tilin et Tawney	47	47
Bruckless	20	25
Boylagh et Rosses	50	50
Cloghanlee	18	18
Dunfanachly	20	25
Sheephaven	30	30
	287	327

Dans une seule de ces pêcheries, celle d'Inverbay, il y a une pêche d'été pour le hareng, qui commence à la fin de juillet et finit au commencement de septembre. Toutes les autres ne sont que des pêches d'hiver, qui commencent en octobre et finissent dans les premiers jours de janvier, durant en tout huit semaines. Chaque bateau coûte 18 à 20 *l.*, et a six jeux de filets qui reviennent à 3 *l.* ou 3 *l.* 3 *s.* le jeu. Ces filets sont tous faits de chanvre venant de la Baltique, qui coûte 8 *d.* la livre tout préparé, prêt à filer. Un jeu de filets en emploie trente-trois livres. On paie pour le faire filer 4 *d.* par livre, ou 11 *s.* par jeu. La façon des filets revient à 1 *d.* le yard, ayant de hauteur un *fling* ou soixante-trois mailles. Chaque jeu de filets a, sur cette hauteur, deux cents yards de longueur. Il y a dans chaque bateau six personnes; savoir, un maître, cinq ma-

telots. L'usage ordinaire est que le produit se partage en six portions. On en alloue une pour le bateau, une demie pour chaque jeu de filet, et une demie pour chaque homme de l'équipage. Ce produit varie depuis 10 jusqu'à 100 *l.*, terme moyen, 35 *l.*, ou par semaine 10 *s.* par homme. Ces bateaux appartiennent, en général, aux gens du pays, fermiers et autres. L'autre manière de conduire l'opération consiste en ce que ceux qui ont des vaisseaux, avec lesquels ils se proposent de gagner la gratification, les équipent à leurs frais. Ils payent au maître 1 *l.* 11 *s.* 6 *d.* par mois, et aux matelots 20 *s.* par mois. Ils donnent, en outre, à chaque homme une paire de culottes, à raison de 4 *s.* 6 *d.*, et les nourrissent avec autant de pommes de terre, de bœuf et de lard qu'ils en veulent manger. Le tout ensemble revient à 20 *s.* par mois. Les réparations du bateau et des cordages sont très-coûteuses, les bateaux étant tous construits en sapin. Elles reviennent, chaque année, à 3 *l.* par bateau. Les filets de M. Montgommery lui servent pendant deux saisons, après lesquelles il les vend pour la moitié de leur première valeur. Dans ce système, les bateaux prennent chacun cent mille harengs; ce qui en fait par jour seize cents. Les bateaux ordinaires du pays, qui sont moins bien équipés, n'en prennent que quatre-vingt mille. On les apprête en *pagalle*, c'est-à-dire qu'on les met en masse dans la cale du bateau. Le tout se vend sur les côtes d'Irlande. Il faut, pour saler les quatre-vingt mille harengs que prend chaque bateau, sept tonneaux de sel, à raison de 2 *l.* 14 *s.* le tonneau. C'est le prix

auquel le vend M. Montgommery, qui a établi des salines considérables, dont il tire par an quatre cent cinquante tonneaux de sel. Il a, par ce moyen, fait baisser le prix de cet article, de 3 *l.* 10 *s.* ou 5 *s.* qu'il valoit, à 2 *l.* 14 *s.* Les navires occupés à cette pêche, pour gagner la gratification, sont de trente à cent tonneaux. Un navire de cent tonneaux porte en pagalle cinq cent mille harengs, ou le produit de cinq bateaux : ces calculs sont faits sur un terme moyen des nuits et des saisons. Un navire de M. Nesbit, du port de soixante tonneaux, a été chargé par quatre bateaux, dans l'espace de trois nuits, et M. Montgommery a pris jusqu'à cent mille harengs en une nuit avec deux filets ; mais ce sont là des exemples extraordinaires. La gratification accordée par le parlement, est de 20 *s.* par tonneau ; mais il doit y avoir sur le bâtiment quatre hommes pour les vingt premiers tonneaux, et un par huit tonneaux au-dessus. Les propriétaires de ces navires n'emploient de bateaux que ce qu'il leur en faut pour gagner, par les équipages, la gratification. Si ce nombre d'hommes ne suffit pas pour prendre tout le hareng dont ils ont besoin, ils achètent le surplus des bateaux du pays, au prix moyen de 5 *s.* le mille tout préparé ; ce qui, à ce prix, leur est beaucoup plus avantageux que d'avoir des bateaux à eux.

Compte d'un navire de cent tonneaux.

	l.	*s.*	*d.*
Construction de deux bateaux, à 19 *l.*	38	»	»

N. B. Le navire de cent tonneaux sera conduit par sept hommes ; et comme pour

				l.	s.	d.
Ci-contre				38	»	»
gagner la gratification, il en faut quatorze, il y en aura sept employés à la pêche, ce qu'on peut regarder comme suffisant à deux bateaux.						
Filets				38	»	»
				76	»	»
Les bateaux ont de dix neuf à vingt pieds de quille, sept pieds quatre pouces de large, et trois pieds quatre pouces de profondeur; les filets ont cent vingt brasses de long jusqu'au cable, sur une hauteur de sept pieds.						
Intérêt de 76 *l.* à 6 pour 8				4	10	»
Réparations des deux bateaux				6	»	»
Id., des filets				4	10	»
Gages de douze hommes pour deux mois, à raison de 20 *s.* par mois	24	»	»			
Nourriture, *id.*	24	»	»			
Culottes	2	12	»			
Surplus de paye des maîtres	2	2	»			
				52	14	»
Achat de trois cent mille harengs, à 5 *s.*				75	»	»
N. B. Les deux bateaux sont supposés prendre chacun cent mille harengs; reste donc, pour compléter la cargaison, trois cent mille.						
Quarante tonneaux de sel, à 54 *s.* le tonneau				108	»	»
Pour ranger le poisson, le saler, &c., quatre hommes à 1 *s.* par jour, quarante-huit jours				9	12	2
				260	6	2
Quand on lone des bâtimens pour porter le poisson dans les marchés, il en coûte de fret 5 *d.* par cent, ou 4 *s.* 2 *d.* par mille, et 104 *l.* 3 *s.* 2 *d.* pour une cargaison de cent tonneaux				104	3	2
				364	9	2

	l.	s.	d.
D'autre part	364	9	2
Assurance à ½ pour ⅝, sur 300 *l.*	4	10	2
Au subre-cargue.	20	»	»
	388	19	4
Intérêt de cette somme pour six mois, à raison de 6 pour ⅝	11	15	»
	400	14	4
Le hareng, dans les ports, se vend de 10 à 35 *s.* le mille; terme moyen, 23 *s.* le mille. Cinq cent mille harengs, à ce prix, font.	575	»	»
Frais	400	14	4
Bénéfice, 43 et ½ pour ⅝	174	5	8

Il ne s'écoule que six mois depuis la mise hors des fonds jusqu'au retour provenant de la cargaison.

Si le vaisseau appartient au négociant, le compte alors sera comme il suit:

Frais, comme ci-dessus.				260 6 »
Bâtiment, gréement et équipement d'un navire de cent tonneaux	*l.* 700	*s.* »	*d.* »	
Intérêt de cette somme, à 6 pour ⅝.	42	»	»	
Salaire du capitaine pendant un an, à 4 *l.* par mois.	48	»	»	
Six hommes, à 30 *s.*	99	»	»	
Réparations et faux frais, 10 *s.* par tonneau.	50	»	»	
Vivres pour sept hommes, à 15 *s.* par mois.	63	»	»	
Par an.	302	»	»	

				l.	s.	d.
Ci-contre				260	6	»
	l.	s.	d.			
Ce qui fait, pour cinq mois. . .	125	10	»			
A déduire de la gratification	l. 100					
Pour les honoraires et charges	5					
	95	»	»			
				30	10	»
Dépenses				290	16	»
Assurance de la cargaison, 1 et $\frac{1}{2}$ pour $\frac{0}{0}$.	4	10	»			
Idem, du vaisseau	10	10	»			
				15	»	»
				305	16	»
Intérêt de cette somme pour six mois, à 6 pour $\frac{0}{0}$.				9	3	»
				314	19	»
Produit				575	»	»
Dépenses				314	19	»
Profit				260	1	»

Il semble ici qu'il y ait une perte de vingt-huit pour cent, lorsqu'on cherche à gagner la gratification. Mais ceci s'explique par l'incertitude où l'on est de trouver des bâtimens à prendre à fret, difficulté qui engage les négocians à en construire pour leur compte, quoiqu'il y ait évidemment plus de bénéfice à fréter ceux d'autrui. Quant à la manière de prendre le poisson, les bateaux, comme on l'a dit, sont pourvus de tous les ustensiles nécessaires. Il est bon d'indiquer ici une invention de M. Montgommery, qui lui a été fort utile. Ordinairement les

filets sont trempés dans de l'eau de tan, faite avec de l'écorce; au lieu de quoi, M. Montgommery mêle de la poix avec de l'huile de poisson, dans la proportion d'une partie d'huile sur cinq parties de poix. On fait fondre ensemble ces deux matières pour qu'elles se mêlent bien intimement : lorsque le mélange est bien chaud, on le verse dans un tonneau où est placé le filet que l'on veut enduire, et l'on en met assez pour le bien imbiber. La liqueur sort sur-le-champ par un trou qui est au bas du tonneau, afin qu'il ne s'en attache pas trop au filet et qu'elle ne le rende pas poisseux, ce qui pourroit arriver, si elle se refroidissoit pendant qu'il est plongé dedans. Il vaudroit mieux pratiquer au fond du tonneau un faux fond, pour éviter que le filet ne bouche le trou et n'empêche la liqueur de sortir. Cette simple opération garantit le filet de la pourriture, et épargne aux pêcheurs la peine de l'étendre sans cesse pour le sécher ; ce qui se fait ordinairement tous les jours, et dans cette saison, où les jours sont courts, est d'un grand assujétissement. Cette méthode a été trouvée si avantageuse, que presque tout le pays l'a adoptée. Tous les filets de la côte auroient été, cette année, préparés ainsi, sans la cherté de la poix que la guerre d'Amérique a rendue rare. M. Montgommery a perfectionné aussi la disposition des filets ; il a trouvé qu'il y avoit de l'inconvénient à garnir de liéges la ligne qui est immédiatement au-dessous des bouées, et que cela la tenoit dans une mauvaise direction. Il laisse sans liége trois brasses de corde de chaque côté de la bouée; mais les espaces intermédiaires sont garnis de liéges placés

très-près l'un de l'autre, ce qui réussit singulièrement bien. Il observe que, pour l'intérêt des pêcheries, il faudroit qu'il y eût ici, comme en Ecosse, un amiral pour connoître des causes qui y ont rapport et les juger. Il n'y a ni ordre, ni règle sur cette matière; et il en résulte beaucoup de pertes. Les marchands, dans la vente des harengs, souffrent beaucoup de la concurrence de Gothembourg et des pêcheries suédoises. A Corke, il s'importe de grandes quantités de harengs de Gothembourg, et quoiqu'ils payent un droit de 4 *s.* par baril, comme on retire pour leur réexportation 2 *s.* 4 *d.* et demi par baril, avec l'avantage que le contenu de vingt barils de harengs de Gothembourg compose vingt-cinq barils d'Irlande, et qu'on a ainsi la restitution sur vingt-cinq barils, quoiqu'on n'ait payé le droit que sur vingt, on en envoye de grandes quantités aux Indes occidentales, au préjudice des pêcheries d'Irlande. Un autre inconvénient est que, quoiqu'il y ait une gratification de 2 *s.* 4 *d.* par baril exporté, provenant des pêcheries du pays, tels sont cependant les honoraires et les anciens droits, que le négociant ne reçoit que 11 et demi *d.* Il est, d'ailleurs, tellement embarrassé par les formes et les délais, que très-peu réclament cette gratification. La restitution sur la réexportation des harengs étrangers, est d'ailleurs payée, à l'instant, sur le serment des négocians; mais la gratification sur l'exportation du hareng d'Irlande ne se paye qu'au retour du bâtiment; et il faut, pour l'obtenir, je ne sais combien de certificats et d'attestations de consuls et de marchands qu'on doit croire très-embarrassans, puisqu'on ne se donne pas la peine

de la demander. Les Ecossois ont une gratification pour l'exportation, qu'ils obtiennent en envoyant leur hareng en Irlande. Ce qui, outre qu'ils ont, pour leurs vaisseaux, une gratification plus forte que les Irlandois, les met en état de donner à meilleur compte que ceux-ci dans leurs propres marchés, tandis que le négociant Irlandois ne peut exporter ni en Ecosse, ni en Angleterre. C'est là, certainement, une chose très-fâcheuse et une injustice pour le commerce d'Irlande, qu'une législature éclairée, et conduite par des principes libéraux, devroit faire disparoître. Le commerce du hareng fumé, si considérable en Angleterre, pourroit se faire ici avec bien plus d'avantage s'il s'y trouvoit du bois pour ce travail. Dans l'île de Man, il y a des fumeries qui se fournissent de bois dans le pays de Galles. Les grands propriétaires de ce pays-ci sont bien coupables de négligence, en ne plantant pas quelques-unes de leurs immenses friches, en bois-taillis, en faisant choix des espèces qui croissent le plus promptement et qui, au bout de cinq ou six ans, les mettroient en état de commencer ce commerce. Il y a sur cette côte, beaucoup de morues; on en trouve, l'hiver, depuis Hornhead jusqu'au mont-Charles, quand les harengs viennent, et l'on peut alors en prendre des quantités. Il y vient quelques bateaux pour la morue, la merluche, &c. &c., qui tous y sont très-abondans. Mais sur les bancs, on les pêche l'été et l'hiver ; ils suivent les harengs.

Dans toutes les baies sur la côte, on trouve, en mars et en avril, beaucoup de baleines de

l'espèce la plus utile aux arts. Elles paroissent sur la côte au mois de février, et s'en vont vers le nord au commencement de mai. Quelquefois elles sont très-abondantes, et depuis novembre jusqu'en février, il vient plusieurs baleines *spermaceti* [c'est-à-dire celles qui fournissent le plus de blanc]. Cela a engagé Thomas Nesbit, esq. de Kilmacredon, à former une entreprise de pêcherie sur la côte. Il a, pour cet objet, inventé le fusil à harpon. M. Nesbit a, pour la première fois, employé cette arme pour la pêche de la baleine en 1759. Il fut conduit à cet essai par les difficultés qu'il éprouvoit de la part des harponneurs qui s'étoient engagés avec lui pour la pêche. Il commença, cette année, par jeter aux baleines des lances à feu, après quoi on les frappoit pour les tuer plus vîte. En 1761, il prit le parti de leur tirer le harpon même avec le fusil. Il étoit alors engagé pour la pêche, avec une compagnie de plusieurs personnes d'Irlande, d'Angleterre et des Indes occidentales. En 1758, il alla à Londres, acheta un navire de cent quarante tonneaux, et engagea des gens pour servir en qualité de harponneurs. En 1759, on prit une baleine avec le harpon à la main. En 1760, les harponneurs groenlandois, hollandois, anglois, écossois et danois y vinrent. On ne prit pas une seule pièce. En 1761, avec le fusil à harpon, on tua trois baleines et on les eut toutes les trois. Depuis ce temps, on en a tué tous les ans quelqu'une, excepté une année où l'on tua en une semaine, quarante-deux poissons, dits

du *soleil*, dont chacun rendit d'un demi-tonneau à un tonneau d'huile. M. Nesbit a depuis abandonné cette branche, non pas faute de succès dans la prise des baleines, mais parce que ses associés, faute de connoissance dans cette partie, l'avoient jeté dans des dépenses inutiles. D'après plusieurs expériences, il a conduit son invention à un tel point de perfection que, pendant quelques années, il n'a jamais manqué ni de toucher une baleine, ni de la retenir par le harpon. Il a quelquefois mal réussi pour l'avoir tirée de trop près. Car, alors, le harpon ne va pas juste au but, mais à la distance de quatorze ou quinze brasses, qui est celle qu'il préfère, il va très-droit : on en a tué plusieurs à vingt-cinq yards.

Lorsque le harpon a percé la baleine, elle descend rapidement au fond de l'eau. Mais elle remonte bientôt, et reste à la surface, frappant l'eau avec sa queue et ses nageoires pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure. On prend ce temps pour lui tirer des lances, afin de la faire mourir plutôt. Lorsqu'elle est morte, elle tombe à fond et y reste quarante-huit heures, pendant lesquelles, on laisse un petit bateau ou un baril en guise de bouée pour indiquer l'endroit, afin de se tenir prêt quand la baleine remontera, à l'effet de la remorquer dans le premier port où le vent permet de la conduire. M. Nesbit a reconnu, par l'expérience, que, pour faire ici cette opération avec succès, il ne faudroit qu'un navire de cent trente tonneaux, trois de cent, montés chacun de huit hommes, dont six pour ramer, un pour gou-

verner et un avec le fusil, outre les cordes, harpons, lances, &c. Le tout reviendroit à beaucoup moins cher qu'il n'en coûte pour équiper un vaisseau pour la pêche du Groenland.

La filature est la seule branche de la fabrication des toiles dont on s'occupe. Il se fait, dans le pays, très-peu de toiles, si ce n'est pour l'usage du peuple. On recueille assez de lin pour fournir à cette filature dans les années où l'on a semé abondamment et où le temps a été sec. Mais il y a des années si humides, qu'on perd presque toute la récolte. Toutes les femmes filent, ainsi que les enfans au-dessus de l'âge de dix ans. Rarement on laisse mûrir la graine, on a essayé de la récolter, mais on a trouvé qu'elle réussissoit moins bien que la graine étrangère. On compte qu'il y a dans chaque famille deux fileuses qui filent environ un écheveau par jour ou un paquet et demi par semaine. Un paquet composé de quatre écheveaux, pèse ordinairement deux livres; ce qui fait par jour, une demi-livre de lin. Une femme, suivant le prix du lin et du fil, gagne par jour de 2 à 6 *d.*; mais en général, 2 et demi *d.* ou 3 *d.*, outre quelque travail qu'elle fait pour son ménage; presque tout le fil va à Derry.

Le sol, aux environs du Mont-Charles, est variable. La plus grande partie est une argile bleue, compacte, qui retient absolument l'eau. Il y a beaucoup de marais et une grande chaîne de montagnes qui, quand le vent souffle de l'ouest, arrêtent les nuages, et occasionnent beaucoup de

pluie. Les rentes, par acre, sont de 5 *s.* à 10 *s.* 6 *d.* pour les terres labourables. Quelques-unes vont jusqu'à 1 *l.* 1 *s.* Les friches se louent de 2 *s.* 6 *d.* à 3 *s.* 6 *d.* quand elles sont encloses. Les montagnes payent quelque foible rente, mais non par acre. Le comté entier pris ensemble, ne se loue pas à plus de 2 *s.* 5 *d.* l'acre. On trouve de grandes étendues de montagnes tout le long du chemin, en allant depuis Mont-Charles jusqu'à Ards, par le Loch *Fin*, ce qui fait trente milles d'Irlande en ligne droite. Le pays est montueux, mais la plupart des vallées sont médiocrement cultivées, et le blé y réussit fort mal à cause de l'humidité du climat. Dans les parties cultivées, les fermes ont depuis cinq ou six jusqu'à trente acres. Les fermes de montagnes sont plus étendues. Les cours de culture sont: 1. pommes de terre, pour lesquelles on fume avec du fumier ordinaire, et le long de la côte, avec des herbes marines; les récoltes sont bonnes, et meilleures avec les herbes qu'avec le fumier; 2. orge, si la terre est bonne; 3. avoine; 4. on laisse la terre se couvrir d'herbes pendant deux ou trois ans. Très-peu de personnes cultivent des prairies artificielles. — 1. pommes de terre; 2. avoine; 3. herbe pendant deux ou trois ans.

Sur les terres sèches, on emploie de la chaux qui coûte de 6 à 8 *d.* le baril de vingt-huit gallons ou trois bushels et demi; mais, en général, les cultivateurs la font cuire eux-mêmes. Il y a de la pierre calcaire à la pointe de Saint-John, et dans d'autres parties, vers Killebegs, et plus loin, à l'ouest. Pour la cuire, on se sert de tourbe, qui dans tout le pays

est fort abondante. Près de Donnegal il y a de la marne grise dont l'usage est estimé. Sur les montagnes sèches on a des troupeaux de bêtes à laine peu nombreux; mais tous les pauvres en ont quelques-unes. C'est la laine de ces animaux qui fait leur profit. Ils les revendent à l'âge de deux ou trois ans. Pour monter une ferme, on ne s'occupe que d'avoir des chevaux et des vaches. Les terres se vendent à raison de vingt-un ou vingt-deux ans de revenu net. Elles se vendoient mieux depuis 1762 jusqu'en 1768. Depuis cette époque, les rentes ont diminué. Elles n'ont pas varié dans ces deux dernières années. La baisse ne s'est pas fait sentir près de la côte, la pêche ayant soutenu la valeur des terres. Les fermiers y payent, en général, une moitié de leur rente avec leur poisson, et l'autre moitié avec leur fil. Les dixmes sont généralement abonnées en masse. Il y avoit autrefois ici beaucoup de fermiers qui prenoient des fermes en gros pour les sous-louer à d'autres : ils sont rares aujourd'hui. Les pauvres, le long de la côte, vivent de pommes de terre et de harengs neuf mois de l'année, et de lait et de pain les trois autres mois; ils consomment très-peu de beurre, presque jamais de viande. Tous ont des vaches; la plupart ont un ou deux cochons et quelques poules : tous ont un chat et un chien. Ils ne prennent point de thé. En général, leur situation ne paroît point s'améliorer. La rente d'une cabane, avec un jardin et quelque peu de pré pour une vache, est de 20 à 30 *s.*

Details d'une ferme de vingt acres.

1 et demi. en pommes de terre; 1. en lin; 5. en

avoine ; 1. en orge ; 2. en pré artificiel. Neuf et demi en pâture ; rente 10 *l.* six vaches, deux chevaux, six moutons, deux cochons.

La population augmente. Il se fait peu d'émigrations. Plus de la moitié des habitans sont catholiques. Le prix des travaux a augmenté d'un penny par jour depuis vingt ans. Celui des denrées, dans le même espace de temps, a augmenté d'un tiers. Voici un tableau fait, par les ordres du Col. Burthon, de la population d'une partie des terres du lord Coningham.

LIEUX.	Nombre de chefs de famille.	Femmes.	Garçons âgés de plus de 14 ans.	Autres enfans.	Domestiques mâles.	Servantes.	TOTAL.	RELIGION	
								PROTESTANS.	CATHOLIQUES.
Manoir du Mont Charles, Comté de Donegal, 15000 acres.	601	521	329	1478	127	103	3154	1138	2016
Manoir de Magherry-More, même Comté.	699						3887	757	3130
Détail d'une partie de Magherry-More.	367	320	244	1047	45	42	2038	802	1765
Manoir de Shanagolden, Comté de Limerick, 4500 acres.	282						1460		

Les charrettes sont, en général, des traîneaux à cause des montagnes.

Il

Il en coûte, pour bâtir une cabane en terre, 3 *l.*; pour la construire en pierre et en ardoise, 40 *l.* En différens endroits de la terre du lord Coningham, dans Boylagh, il y a plusieurs mines de plomb mêlé d'argent, dont aucune n'est exploitée. Des mineurs qui les ont examinées, disent qu'il y a, dans le minéral, beaucoup d'argent. Le plomb est visible dans plusieurs fentes du rocher.

Le 11 août, je partis de Mont-Charles, et traversant Donnegal, je pris la route de Bally-Shannon; je parvins bientôt à plusieurs riches paysages formés par de belles collines bien cultivées, entre lesquelles on aperçoit les flots de la baie. Il ne manque à ces sites que d'être mieux boisés; et ils sont beaux malgré ce défaut. En avançant, on voit toujours à sa gauche, ces collines présenter des formes variées, et se confondre peu à peu les unes dans les autres. Lorsque le chemin conduit à quelque point d'où l'on peut voir en plein la baie de Donnegal, on aperçoit un grand nombre de ces sites gracieux que couronnent, au loin, des montagnes à tête pelée. Les collines sont presque toutes parfaitement rondes; leur forme, leur verdure, l'eau qui s'avance dans leurs intervalles, en font des objets très-agréables.

Avant d'arriver à Bally-Shannon, je remarquai un pré à blanchir, qui indique qu'il se fait des toiles dans le voisinage. Je vis là le Saut du Saumon, qui se loue 400 *l.* par an. L'aspect en est très-beau. C'est une belle cascade. La côte de la rivière est taillée à pic, formée de rochers presque perpendiculaires que recouvre jusqu'aux bords un gazon vert

et frais. Dans divers endroits ils s'avancent sur l'eau; formant de petits promontoires qui deviennent de plus en plus saillans à mesure qu'on approche de la mer, et finissent par s'écarter tour à tour, pour laisser voir l'Océan dans sa vaste étendue. Au-dessus de la cascade, il y a dans le milieu de la rivière une île formée par des rochers, sur laquelle on voit une maison à saler le poisson, construite sur les restes d'une tour ruinée qui semble avoir fait partie de quelque vieux château. La ville est assez bien située sur un côteau qui s'élève des deux côtés de la rivière. — J'allai chez sir James Caldwell. En passant le pont, je m'arrêtai pour regarder la rivière dont l'aspect est fort beau. Je fus enchanté de voir sauter les saumons : c'étoit pour moi un spectacle tout nouveau. Ils étoient si nombreux qu'ils agitoient toute la rivière. Montant la côte, je regardai en bas la ville. La situation en est belle, la rivière présente un beau coup-d'œil. Arrivé à Belleek, petit village, j'y trouvai une des plus belles cascades que je me souvienne d'avoir rencontrées ; je la vis du pont. La rivière large et tranquille sort de derrière un bois, et vient tomber sur des rochers qui ne sont plus perpendiculaires, mais dont la pente est brisée en mille directions. L'eau se précipite en écumant sous les arches ; puis elle se calme, s'étend, et va passer, en formant une belle nappe, sous un rocher que couronne un tapis de verdure. J'arrivai le soir au château Caldwell, où sir James Caldwell me reçut avec une politesse et une bienveillance dont j'aime à me souvenir.

12 août, sir James eut la bonté de me donner

les détails suivans sur la culture des environs de Caldwell. Le sol, dans la vallée du comté de Belleek, est une argile jaune de deux ou trois fers de bêche de profondeur, sur un fond de rocher calcaire. Par intervalles, il y a des bas-fonds et des marais. On y voit de grands espaces non cultivés. Les rentes, dans les parties en culture, varient de 15 à 20 *s.* l'acre. Mais les montagnes et leurs pentes ne sont pas pas louées à tant par acre, quand elles sont susceptibles de la culture à la charrue : la terre au plus bas prix, rend 7 *s.* Dans les montagnes on ne paye que 3 *s.* pour la pâture d'une vache pendant l'été. Pour celle d'un cheval on donne 4 *s.* 6 *d.* Le comté de Fermanagh peut se diviser en six parties, dont une qui compose le lac ne donne point de rente. Les montagnes et les marais forment deux sixièmes du comté. Le reste est loué à raison de 12 *s.*

Le cours de culture est : 1. pommes de terre; 2. pommes de terre; 3. orge ou lin; 4. avoine; 5. avoine; 6. avoine; 7. on unit la terre pour la laisser se couvrir d'herbe. Par-tout où il y a un coin de pré, on le fauche. Grand nombre de fermes sont louées en société, dans le système appelé *rundale*, (30) c'est même la méthode la plus générale. Sur une ferme de cent acres, il y a cinq ou

(30) Suivant ce système, plusieurs cultivateurs se réunissent pour louer une ferme : ils ne la cultivent pas en commun, mais chacun a sa portion qu'il exploite à sa manière. Dans le système *changeable*, on change de lots ou de portions à des époques convenues.

six familles. Il y a des familles entières qui vivent sur des fermes de cinq ou six acres. Les fermes contiennent depuis cinq jusqu'à trois ou quatre cents acres ; mais toutes les grandes sont des fermes à bétail. En général, aucune ferme en culture, ne va jusqu'à vingt. Toutes sont louées en *rundale* ou société, ou sont des fermes à bétail. Ces dernières consistent pour la plupart, partie en montagnes, partie en terres labourables, et ce sont les seules fermes riches qu'il y ait dans le pays. Il faut, pour en monter une de 800 *l.* de rente, 4 à 500 *l.* chaque année. Ces fermiers achètent des animaux âgés d'un an, et revendent le même nombre d'animaux âgés de quatre ans. Ils payent 30 *s.* chacun de ceux qu'ils achètent, les revendent 5 *l.* 10 *s.* ou 6 *l.*, et regardent ce bénéfice comme suffisant. Ils achètent aussi des génisses de deux ou trois ans, les gardent tout l'hiver, et les vendent au mois de mai, avec 18 ou 20 *s.* de profit pour les avoir nourries tout l'hiver dans des herbages grossiers, sans leur donner de fourrage d'aucune espèce. En été, elles paissent sur les montagnes. Ceux qui achètent les génisses, sont des fermiers du Monaghan et du Cavan qui exploitent des pâturages grossiers. Ils les mettent sur les montagnes, les font couvrir, et les vendent, au printemps, à des fermiers tisserands des pays de fabriques, qui renouvellent leur bétail.

Les mesures de ce canton sont des pecks et des barils. Le peck de pommes de terre dans Bally-Shannon, pèse cinq stones de quatre livres. Dix pecks font un baril. Dans la campagne on donne

six stones au peck. L'acre du pays est celui qu'on appelle de *plantation* (31). On plante, par acre, quatre barils de pommes de terre toujours par tranchées (32). On en recueille ordinairement sept à huit pour un, c'est-à-dire trente-deux barils par acre. Leur prix moyen est de 8 *s.* le baril, ce qui fait 12 *l.* 16 *s.* par acre. Ce peck est particulier au pays. On amende généralement la terre où l'on veut les mettre, avec du fumier, mais souvent aussi avec de la chaux et de la terre de marais mêlées ensemble, ou de l'argile brûlée, que l'on dit très-bien réussir. Dans le comté de Tyrone, vers Ardmagh et Dungannon, les fermiers vont à quatorze ou quinze milles de chez eux chercher de la pierre calcaire, la font cuire, et répandent la chaux sur leurs champs de pommes de terre pour les empêcher de pourrir. Le terme moyen des rentes dans le comté de Tyrone, est de 7 *s.*

On sème vingt stones d'orge; il en faut vingt-cinq pour faire le baril, et vingt stones de drèche font le baril. Un acre produit dix barils de seize stones. On sème d'avoine un baril de vingt stones, et l'on en recueille huit pour un. On sème la

(31) Cinq acres de plantation, font huit acres anglois et quinze perches.

(32) C'est la méthode irlandoise dont il a déja été parlé, qui consiste à ouvrir à la pelle une tranchée large, mais peu profonde, où l'on place les pommes de terre, qu'on reconvre avec le gazon de la tranchée, après y avoir mis quelques poignées de terreau ou de fumier bien consommé. Lorsque cette culture est bien faite, les pommes de terre produisent étonnamment, surtout lorsque la terre de la tranchée a été bien fouillée avant la plantation.

même quantité de méteil, et l'on en recueille neuf barils. L'orge se vend, en général, mieux que le méteil; on met le lin après un labour, sur un terrain où l'on a mis des pommes de terre. On compte ainsi les frais d'un acre :

Prix de la chaux prise au fourneau, 6 *d.* le baril. Sir James Caldwell fait tirer sa pierre de la carrière, la fait conduire, rompre, cuire et mener à cent yards, pour 4 *d.* de façon par baril. Cent vingt charges de cheval de tourbe coûtent 4 *s.* à fouiller et à retirer. Il en coûte 5 *s.* de plus pour les conduire par eau. Ces cent vingt charges font cuire, à raison d'une charge et demie par baril de chaux. Tout le monde laboure avec des chevaux, on en attèle deux ou trois de front.

Les terres se vendent à raison de vingt à vingt-quatre années de revenu net, elles *n'ont pas diminué*. Les rentes, en cinq ou six ans, sont tombées de 2 *s.* par acre. On loue beaucoup ici à des fermiers qui sous-louent aux cultivateurs. On nomme les intermédiaires, *terny begs* ou petits fermiers. Cette méthode est aujourd'hui très-fréquente. Ces gens y gagnent beaucoup. La population, dans tout le voisinage, augmente rapidement. Le peuple y est, en général, beaucoup plus industrieux et plus aisé qu'il n'étoit il y a quelques années. Il vit, les trois quarts de l'année, de lait et de pommes de terre, et l'autre quart, de gruau d'avoine. Dans l'hiver, ils ont des harengs. Quelle que soit leur nourriture, ils l'ont en abondance, ainsi qu'ils me l'ont dit eux-mêmes. Leurs enfans mangent des pommes de terre toute

la journée ; des marmots d'un an en font griller. Tous les habitans ont des vaches. Quelques-uns ont des poules. Mais ils n'ont ni oies, ni dindons. Six personnes, un homme, sa femme et quatre enfans mangent, dans une semaine, dix-huit stones ou deux cent cinquante-deux livres de pommes de terre ; mais quarante livres de gruau d'avoine leur suffisent pour le même espace de temps. La rente d'une cabane et d'un jardin d'un acre, est de 20 *s.* Celle d'un pré pour une vache, 30 *s.* Il faut pour nourrir une vache pendant un été, un acre et demi. On achète, pour l'hiver, un peu de foin, et l'on donne à la vache les petites pommes de terre, des feuilles de choux, &c.

Les gens du peuple sont singulièrement adonnés au vol. Ils prennent, sur-tout, de l'herbe, du bois, de la tourbe, et ils apprennent à leurs enfans à soulever les pommes de terre ; c'est-à-dire les enlever adroitement, en prendre les meilleures, puis les replacer en terre, de façon que le propriétaire est tout étonné lorsqu'il vient faire sa récolte. Un pauvre homme consomme pour 15 à 20 *s.* de tourbe. La vie est ici à très-bon marché. Outre les denrées ordinaires dont j'ai ailleurs indiqué les prix, un canard sauvage ne coûte que 3 *d.*, non compris la poudre et le plomb. Un pluvier 1 *d.* et demi ; une bécasse, 1 *d.* et *idem* ; un butor, 1 *d.* et demi et *idem* ; une sarcelle, 2 *d.* et *idem* ; une bécassine, le même prix ; le saumon, 1 *d.* et demi la liv. ; les truites, perches, brochets et brèmes, sont si abondans qu'ils n'ont aucune valeur. Sir

James Caldwell a pris, en un jour, dix-sept quintaux de poisson en brèmes et brochets. Les morues valent 3 *s.* la douzaine. Les merlans de 8 *d.* à 1 *s.* la douzaine ; les harengs, de 3 *d.* à 1 *s.* le cent. Les homards, de 3 *s.* 6 *d.* à 4 *s.* la douzaine ; les huîtres, de 6 à 20 *d.* le cent ; les anguilles, 2 *s.* la douzaine ; les crabes, de 1 à 2 *s.* la douzaine ; les gages d'un valet, 6 *l.* ; ceux d'une fille laitière ou autre, 4 *l.* On fait peu de toile dans le pays, si ce n'est pour l'usage du ménage ; mais on file généralement dans toutes les cabanes. On donne aux fileuses, pour un paquet de fil de quatre écheveaux, 1 *s.* 2 *d.*, elles filent ce paquet en quatre jours. Les servantes de campagne se louent à 3 *l.* par an; elles s'engagent à faire l'ouvrage de la maison, et à filer par jour un écheveau, c'est-à-dire douze fusées.

Dans les montagnes, les habitans payent leurs rentes avec leur fil, leurs élèves de bétail et un peu de beurre. Ils filent beaucoup de laine dont ils font du droguet. La chaîne est de fil d'étoupes, et la trame de laine. Des détails pris sur trente-quatre des ouvriers de sir James, donnent un terme moyen de trois vaches et demie par homme, et de six personnes par cabane.

Rien de plus beau que l'arrivée au château de Caldwell. Les promontoires couverts de bois qui s'avancent dans le Loch-Earne, ombragés par la chaîne des hautes montagnes qui l'environnent, font le plus bel effet qu'on puisse imaginer. Aussitôt qu'on a passé les portes, on aperçoit sur la gauche, à environ deux cents toises du sommet de la mon-

tagne, tout le domaine étendu devant ses yeux. C'est un promontoire de trois milles de long qui s'avance dans le lac. Les bois et la verdure s'y varient agréablement. Une extrémité est couverte d'une ombre épaisse, l'autre est revêtue d'un gazon, sur lequel sont quelques arbres épars, et se termine par de beaux bois. Une baie du lac qui entre de côté, est dans la partie la mieux boisée ; elle est coupée de six ou sept îles, dont l'une, celle de *Bow*, a trois milles de long, et l'autre en a la moitié. Malgré leur grandeur, elles permettent à l'œil de découvrir une grande étendue d'eau que borne au loin la grande chaîne des monts Turraw ; à la droite, le lac ressemble à une belle rivière coupée par deux grandes îles. Tout concourt à former de ce site un des plus beaux points de vue possibles. J'allai à cheval à la petite colline, au-dessus de la cabane de Michel Macguire. Là, les deux grands promontoires du bois se confondent ; mais ils s'ouvrent au milieu et présentent une portion du lac absolument entourée de bois, qu'on croiroit faire une pièce d'eau séparée. Au-delà sont les îles, dont sa surface est parsemée. Rien n'est plus agréable que ce coup-d'œil d'une nappe d'eau brillant entre des bois épais. Autour du point où nous étions, le terrain inégal, rocailleux, sauvage et varié, contraste heureusement avec le site brillant qu'on a devant les yeux. Traversant un de ces lieux incultes, nous parvînmes à un endroit où le lac se présente dans une belle étendue, entrecoupé d'îles et de promontoires. A vos pieds est un ruisseau ; au-delà sont toutes les terres

du domaine, parmi lesquelles de beaux bois s'élèvent immédiatement du bord de l'eau. La maison, presque couverte par les arbres, semble une retraite choisie pour mettre son possesseur à l'abri de toutes les inquiétudes de ce monde. D'autres points offrent des vues diverses; par-tout on voit le lac étendre ses eaux entre des îles de figures variées, et les rochers de Turaw, font à ces tableaux une magnifique bordure.

Je pris congé de sir James, et, flammes déployées, au son des instrumens de sa troupe de musiciens, je m'éloignai du château de Caldwell, dans son bateau à six rames, pour me rendre à Inniskilling: le temps étoit beau, le ciel pur, et le soleil brillant. Je passai dans la plupart des lieux que j'avais admirés de loin, et qui, vus du bateau, me montrèrent de nouvelles beautés.

L'île Eagle est la première qui se présente à la vue, couverte d'un beau bouquet de bois. D'autres viennent ensuite, parmi lesquelles est l'île des Harengs célèbre par le naufrage d'un bateau de harengs et la mort d'un joueur de violon. Mais les bateliers, qui préfèrent le poisson à la musique, ont donné à l'île le nom des harengs, de préférence à celui de l'enfant d'Apollon. Innisnakill est entièrement couverte de bois. L'île Rabbit, [aux lapins] consiste en quarante acres de prairies qui s'élèvent perpendiculairement hors de l'eau. Innismac-Saint est aussi couverte de bois. On trouve ensuite un groupe de petites îles qui sortent de l'eau, comme autant de montagnes. Les arbres qui les couvrent dès leur naissance, plon-

gent dans l'eau leurs branches étendues. Ces îlots sont si nombreux et si rapprochés, que le lac resserré entr'eux, forme autant de détroits, qui dans leurs sinuosités présentent mille beautés variées. Le lecteur peut se former une idée du coup-d'œil que doivent offrir ces monticules couverts de sombres bois s'élevant du milieu de la surface unie des eaux. C'est un très-singulier spectacle : la rive, par-tout où on l'aperçoit, s'élève en côteaux, quelquefois boisés, plus souvent cultivés. Après avoir traversé ces scènes bocagères, vous arrivez à l'île Gully, qui est de cent acres tout couverts de bois. Quel lieu pour y bâtir une retraite et l'habiter, loin de toutes les agitations de la vie! La nature a prodigué ses richesses à ce petit coin de terre; elle semblo avoir pris plaisir à décorer les contrées qui l'environnent. Cette île appartient au lord Ely; je lui en envie la possession. La seule chose qu'il en retire, est le bénéfice que lui donne la coupe périodique de ses beaux bois : la fraîcheur des ombrages, la richesse des aspects, la beauté des bois, tout ici est parfait; pour embellir une solitude, que faut-il de plus à l'ame exempte d'ambition qui y porteroit ce charme que ne peuvent donner ni les eaux ni les bois, le contentement intérieur? La coignée sacrilège a ravagé les trois quarts de ces ornemens; quinze ans vont s'écouler avant que la terre mise à nu et les souches dégarnies aient recouvré leur parure.

Je passe sous les côteaux voisins du château Hume: quelques-uns sont couronnés de bois. La côte opposée du lac est en partie boisée, en partie

cultivée. Les îles de Car et de Ferny, partagées en champs de blé, varient agréablement le coup-d'œil. A droite les bois du château Hume entourent une baie, au fond de laquelle on aperçoit le château à demi caché entre les arbres. Bientôt après, on le découvre tout-à-fait, accompagné, des deux côtés, par un beau bois et entouré de terrains variés. Le lac prend ensuite la forme d'une baie, quelques côteaux en pente douce, bien cultivés, le bordent d'un côté; de l'autre est l'île de Devenish dont on découvre toute la tour. Plus loin, la côte à droite est cultivée, et partagée par des haies en divers champs, les collines s'élèvent l'une au-dessus de l'autre, jusqu'à l'extrémité de l'horison. La côte opposée est la même, mais les vues en sont plus éloignées. Une partie de l'île de *Devenish* est de très-bonne terre; les pauvres *gens y payent 5 l.* par acre d'ancien pré, pour y faire une récolte de pommes de terre. Dans toute l'île, l'orge semée après les pommes de terre, vient superbe. Arrivé en face de la tour, si l'on se retourne vers la droite, on a un très-beau point de vue. Les bois, dans le lointain, les pentes couvertes de blés et de verdure qui forment toute la côte, s'unissent avec le lac pour faire du tout un paysage délicieux. Je débarquai à Inniskilling, et le même soir je gagnai le château Cool, qu'habite A. Lowry Corry. Il étoit absent, voyageant alors dans le comté de Tyrone, mais mistriss Corry eut la bonté de me procurer les renseignemens dont j'avois besoin.

15 août, je me rendis à cheval, à la montagne coupée, d'où l'on a une vue immense sur plusieurs

comtés. On domine sur le lac Earne, depuis une de ses extrémités jusqu'à l'autre, dans une longueur de plus de quarante milles. Sa plus grande largeur est aux environs du château Caldwell. La partie de Beltarbet est tellement parsemée d'îles que l'on croiroit voir des bouquets de bois détachés. Dans les environs d'Inniskilling, la terre cultivée se loue au prix moyen de 10 à 12 *s.* l'acre. Mais il y a des montagnes et des marais qui se donnent pour presque rien. Les fermes sont de diverses grandeurs. Plusieurs n'ont que quelques acres de terre ; leur étendue la plus ordinaire est de quarante à soixante-dix acres ; il y a quelques grandes fermes à bétail de 2 à 300 *l.* de rente. Le sol est principalement une argile humide et tenace. Dans les fermes à bétail, on a pour méthode de tenir des animaux de différens âges, depuis des élèves d'un an, jusqu'à des animaux gras de cinq ans, suivant la qualité de la terre. On a peu de bêtes à laine. Il y a peu de temps que l'on a commencé ici à faire de la toile ; mais cette fabrication s'étend rapidement ; on file dans tout le pays. Les femmes et les filles ne font autre chose. On n'y recueille pas assez de lin pour la quantité de fil qu'on y fait.

Le cours de culture le plus général est 1. pommes de terre : 2. orge ; 3. avoine ; 4. lin ; 5. on unit la terre pour la laisser se couvrir d'herbe. Beaucoup de fermes sont louées en société, en *Rundale*.

La population s'accroît beaucoup dans ce canton et les habitans y sont plus heureux qu'ils n'é-

toient il y a quelques années. Quelques-uns vivent de pommes de terre et de lait, car tous ont des vaches ; ils mangent même un peu de viande. Grand nombre de fermiers ne vivent que du produit de leurs fermes; ce qui prouve assez que la fabrication des toiles n'est pas encore très-étendue. Il y a, dans une étendue de sept milles, deux blanchisseries, et tout ce qu'elles blanchissent est fabriqué dans le pays. Une femme gagne à filer, 4 *d.* par jour, en faisant l'ouvrage de son ménage.

L'engrais dont on se sert le plus est la chaux, qui coûte environ 8 *d.* le baril, prix moyen, et dont on met par acre quatre-vingts barils et plus.

15 août, à *Belle-Isle*, demeure charmante du comte de Ross. C'est une île dans le Loch Earne, qui contient deux cents acres d'Irlande. Le terrain y est par-tout disposé en montagnes, en vallées et en pentes douces. Il s'y trouve beaucoup de bois en partie fort vieux, qui jettent une ombre épaisse, et font des bosquets délicieux. Les arbres sont plantés sur les pentes, et se montrent par conséquent à leur avantage. Tous ces agrémens sont triplés par celui de la situation. Un canal du lac passe devant la maison, elle est construite sur ses bords, et adossée à un beau bois qui l'abrite et la décore. L'eau qui, dans cet endroit, a trois milles de large, est bornée en face par une île couverte de bois, et par une colline ronde et élevée, qui est le parc aux bêtes fauves de milord. Derrière est une haute montagne ; à droite, il y a quatre ou cinq bouquets de bois couvrant autant d'îles,

entre lesquelles le lac passe en canaux variés, qui présentent l'aspect le plus pittoresque; de l'autre côté, le lac s'etend derrière les bois et forme la *Belle-Isle.* Lord Ross a fait, tout autour, des promenades qui varient singulièrement les points de vue. Sur une pente douce il y a un temple qui domine sur les îles boisées dont j'ai parlé. Mais l'aspect le plus agréable est celui qu'elles présentent quand on est dans la grotte; deux semblent se joindre par une extrémité, et l'eau qui les sépare, paroît être une belle baie qui s'avance entre deux bouquets de bois. La colline du parc s'élève au-dessus des îles; elle est elle-même dominée par les montagnes qui sont derrière.

Je dois les détails suivans à l'obligeante attention de lord Ross. Les rentes, aux environs de Belle-Isle, sont à peu près de 10 *s.* l'acre pour les prairies et les terres labourables. Mais les pentes des montagnes sont louées en gros, suivant le nombre de bétail qu'elles nourrissent. Le sol est par-tout une argile bleue. Les fermes sont, en général, de 50 à 60 *l.* de rente; dans les endroits où il y a des tisserands, elles sont très-petites; mais il n'y en a pas de ce genre une sur vingt. Cependant elles se multiplient rapidement : leur nombre a doublé depuis dix ans. Il n'y avoit pas ici un moulin à blanchir; il y a dix-sept ans lord Ross en établit un. Depuis on en a fait plusieurs; cependant il n'y en a pas plus de dix dans tout le comté.

Le prix moyen des rentes, dans les terres cultivées de Fermanagh, est de 10 *s.* Cours de culture : 1. pommes de terre; 2. orge; 3. avoine; 4. avoine;

5. avoine ; 6. herbages pendant six ou sept ans. — 1. pommes de terre ; 2. orge ; 3. avoine ; 4. lin ; 5. herbages ; quelques personnes en sèment de la graine. Les pommes de terre rendent, par acre, vingt barils, chacun de quatre bushels. On en plante, par acre, deux barils et demi. Leur prix va depuis 2 *s.* 6 *d.* à 20 *s.* ; il est en général de 10 *s.* Sur les terres fortes on fait de suite deux récoltes de pommes de terre ; mais, non sur les terres légères. L'orge rend de dix à quinze barils ; l'avoine, de six à dix, quelquefois pas plus de cinq.

La toile que l'on fait ici, a de six à dix-huit *cents* [fils] ; mais en général douze *cents*. Une femme file par jour un écheveau, pour lequel on lui donne un penny et demi, et on la nourrit ; si on ne la nourrit pas, on lui donne quatre pence. La longueur des pièces varie. Elles ont quelquefois dix yards ; mais, en général, les doubles ont cinquante yards. Il faut, pour chaque yard de toile, deux écheveaux de fil. On donne au tisserand cinq pence par yard pour son travail. Il en fait trois yards par jour. Les toiles se vendent aux marchés qui se tiennent tous les mois. Les gens du pays apprennent à leurs enfans mâles à tisser, parce que ce genre de travail augmente beaucoup dans le pays. Mais ils vendent plus de fil qu'ils n'en emploient.

Les pauvres vivent de pommes de terre, de lait, de beurre et de pain d'avoine. Tous ont des vaches et des cochons. La plus grande partie du pays est en pâturage. Quelques fermes, en ce genre, valent plus de 500 *l.* de rente. Ces fermiers achètent, en général, des veaux d'un an, qu'ils payent communément

nèment 1 *l.* 1 *s.*, 1 *l.* 5 *s.* Ils les gardent jusqu'à l'âge de quatre ans; puis ils les vendent maigres aux herbagers d'autres cantons, qui ont des terres propres à les engraisser. Ils vendent un jeune bœuf de 5 à 6 *l.* Ils achètent ainsi et revendent, chaque année, une partie de leur fonds. Dans une ferme du voisinage, qui est louée 350 *l.*, le fermier, outre les vaches, les chevaux et les moutons, vend tous les ans cent jeunes bœufs. On engraisse beaucoup de vaches qu'on achète au mois de mai, depuis 2 *l.* 10 *s.* jusqu'à 5 *l.*, et qu'on revend au mois de novembre, avec un profit de 1 *l.* 11 *s.* 6 *d.*; un bon acre peut en nourrir une, mais, en général, il en faut un peu plus. Il n'y a point de laiteries. On a quelques brebis, dont on vend les agneaux, à l'âge de trois ou quatre mois, de 5 à 10 *s.* pièce, et en général, 7 à 8 *s.* La laine de la brebis vaut 4 *s.* 4 *d.* Des gens achètent au mois de juin, à raison de 11 *s.* pièce, des moutons de deux ou trois ans pour les engraisser, et les revendent gras dans le mois de mars ou d'avril suivant, depuis 1 *l.* 1 *s.* jusqu'à 1 *l.* 6 *s.* On trouve plus de profit à avoir des brebis et faire des élèves, à moins que la terre ne soit très-bonne. Dans les terres de landes on emploie pour engrais de la chaux, à raison de 7 *d.* le baril; mais quand le fermier a à sa disposition la pierre calcaire, et qu'il la fait cuire lui-même, elle ne lui revient qu'à 3 *d.*, y compris la tourbe. On fait ici beaucoup de tranchées couvertes pour dessécher les terres; quelques-unes sont remplies de pierres, et d'autres de mottes de gazon. Il n'y a que des cultivateurs propriétaires qui en fassent. Beaucoup de blés &c. sont

cultivés par de pauvres gens à la bêche [qu'ils appellent *loys*] parce qu'ils n'ont point de chevaux. Un acre d'avoine, cultivé à la bêche, produit autant qu'un et demi cultivé à la charrue. Quelques personnes, par cette raison, emploient la bêche, quoiqu'elles aient des chevaux (33).

Lord Ross a toujours un petit champ de choux et de turneps pour nourrir les moutons pendant l'hiver. Il trouve que les choux valent mieux que les turneps, et durent beaucoup plus long-temps.

Le 17 août, je fis une promenade en bateau à rames à Knockinny, parc aux daims, au travers d'une foule de petites îles couvertes de bois. Je mis pied à terre sur celle de lady Ross. Elle contient quarante acres, dans lesquels elle a ménagé des promenades qui traversent un terrain très-varié. Dans quelques endroits elles passent dans des bois épais; ailleurs, elles conduisent au travers d'une riante prairie : ici, l'on voit le lac en son entier; plus loin, il est tellement caché, qu'on ne croiroit jamais être si près de l'eau. Il y a une cabane pour un homme chargé de garder les oiseaux et volailles qu'on y nourrit, un banc couvert, et un lieu désigné pour y construire une chaumière. Lorsque le bateau approcha de Knockinny, nous aperçûmes une jolie baie autour de laquelle est, d'un côté, une pointe qui s'avance, couverte de bois; de l'autre, est la montagne de Knockinny dont les bois semblent

(33) La bêche est le meilleur instrument de culture. Il est principalement utile pour rompre les pâturages, parce qu'on retourne parfaitement les mottes : mais dans une grande exploitation, le défaut d'ouvriers s'oppose à ce qu'on en faise usage.

se réunir à ceux de la pointe et ne faire avec eux qu'un bouquet. De la montagne, la vue est très-belle. On voit, sur la surface du lac, onze ou douze îles couvertes de bois, d'autres cultivées, et le pays à l'entour s'élevant en amphithéâtre. De ce point, Belle-Isle paroît être au milieu d'un grand bois. Les poissons qui fréquentent cette partie du lac, sont la perche, le brochet, dont quelques-uns pèsent jusqu'à quarante livres, la truite, l'anguille, la brême, &c. Il est extraordinaire que la perche ait paru en même temps, il y a de cela environ dix-sept ans, dans tous les lacs d'Irlande et dans le Shannon. De grandes troupes de cygnes paroissent quelquefois ici l'hiver, et c'est toujours l'annonce d'un froid rigoureux.

J'arrivai à la *Cour de Florence*, demeure du lord Inniskilling, située sur une éminence, au-dessous d'une grande chaîne de montagnes. Ce seigneur, avec beaucoup d'honnêteté, me procura les détails suivans :

Le sol est, en général, une couche mince, de quatre jusqu'à huit pouces d'épaisseur, d'un terreau pierreux, au-dessous duquel est une couche d'argile jaune, de quatorze à dix-huit pouces d'épaisseur, qui recouvre une argile mêlée de gravier violet de nature calcaire, bon engrais pour les terres labourées, et mauvais pour les prairies. La terre se loue communément 10 *s.* l'acre, sur nouveaux baux. Mais s'il y a dans la ferme un marais ou une montagne, on le comprend dans le bail sans augmentation de la rente. Les pentes des montagnes dont le sol est sec et calcaire, se louent à raison de 6 *s.*, y compris les portions en bruyère. Lord Inniskilling

a, aux environs d'Inniskilling, une propriété considérable, dans laquelle des montagnes couvertes de bruyère, à deux milles de la ville, se louent 9 *s.* Les jardins près de la ville vont de 40 *s.* à 3 *l.* 3 *s.* Les terres cultivées, qui ne sont pas des jardins, vont de 12 à 20 *s.* Quant à la progression des rentes, elle sera facile à reconnoître par le montant des produits anciens et nouveaux de quelques-unes des fermes du lord Inniskilling, situées en divers lieux et sur différens sols, à la Cour de Florence, à Inniskilling, auprès de Swadling-Bar et à Ballyshannon. Cinquante - trois fermes, contenant onze mille acres, produisoient autrefois 981 *l.*; aujourd'hui 3807. Les points extrêmes des deux époques sont 1730 et 1770, ce qui fait quarante ans. Le terme moyen de cette période seroit de vingt ans; mais nous pouvons dire hardiment que, dans l'espace de trente ans, les rentes ont quadruplé.

Cours de culture: 1. pommes de terre; 2. pommes de terre, en retournant le terrain; 3. avoine; 4. avoine; 5. avoine; 6. on unit la terre pour l'abandonner aux mauvaises herbes, &c. 1. pommes de terre; 2. pommes de terre; 3. avoine; 4. avoine; 5. lin; 6. avoine; 7. terre unie pour herbages. 1. pommes de terre; 2. pommes de terre; 3. orge; 4. avoine; 5. avoine; 6. herbages.

La grandeur des fermes varie depuis les petites fermes en labour, dont quelques-unes n'ont que neuf acres subdivisés encore en portions plus petites, jusqu'aux fermes en pâturages, qui contiennent de grandes étendues de pays. Les engrais sont de la

marne, du gravier calcaire, de la chaux, des cendres de gazon et de terres de marais. La marne est blanche et légère : on la trouve sous les marais et sur les côtes. Celle qui est sur les côtes près de Florence-Court, se trouve sur l'argile ou le gravier. Au-dessous, sont des sources qui donnent à la marne la forme de charbon de terre pétrifié et d'une couleur rougeâtre, comme si elle étoit mêlée d'acide vitriolique. Tout le pays abonde en sources sulfureuses et minérales. On se sert peu de cette marne. On emploie plus communément de l'argile mêlée de gravier calcaire, qui procure de bonnes récoltes. Le prix de la chaux éteinte, y compris le transport, est de 8 *d.* le baril. On en met soixante barils par acre sur les montagnes. On écobue la terre ; on y met de la chaux, de la marne, puis on y plante des pommes de terre. En 1774, il y a eu, pour les prix proposés par la société de Dublin, des prétendans pour cent soixante-quatorze acres de marais desséchés, et cent vingt de montagnes défrichées ; en 1773, pour trente-huit de landes et cent vingt de marais. Il n'y a point eu de desséchemens faits par des fermiers : beaucoup ont été faits par des propriétaires.

On plante toujours les pommes de terre sur des herbages que l'on défriche. On en met, par acre, quatre barils de six quintaux chacun. On les mesure par pecks ; et elles sont tassées de manière à ce que chaque peck pèse trois stones. Leur prix est de 5 à 16 *s.* le baril, prix moyen 8 *s.* On ne loue point de terre uniquement pour planter des pommes de terre ; mais les fermiers laissent faire une récolte

aux journaliers, à condition de fumer la terre. Le produit moyen est de trente-quatre barils. Trente-deux hommes, avec cinq enfans, plantent un acre en un jour. Lorsque les plantes sortent de terre, on bêche les sillons, ce que peuvent faire quatre hommes en un jour. Huit hommes sarclent en un jour un acre, et soixante-quatre en arrachent les racines.

Frais.

				l.	*s.*	
Rente				»	10	»
Taxe du comté				»	»	
Quatre barils de semence				1	12	»
Pour la planter, trente-deux hommes, à 8 *d.* chacun, et cinq enfans, à 5 *d.*				1	3	5
Pour bêcher les sillons, quatre hommes, à 8 *d.*				»	2	8
Pour sarcler, huit hommes à 8 *d.*				»	5	4
Pour arracher, soixante-quatre hommes, à 8 *d.*				2	2	8
Pour les assortir et choisir, seize hommes, à 8 *d.*				»	10	8
Pour les conduire à la maison, sept chevaux				»	7	»
Engrais, deux cents charges, à 1 *d.*	*l.*	*s.*	*d.*			
	»	16	8			
Transport, quatre charrettes, quatre hommes et quatre enfans	»	6	8			
				1	3	4
				7	17	5

Produit.

Trente-deux barils, à 8 *s.*	12	16	»
Frais	7	17	5
	4	18	7

On sème, par acre, un peu plus de deux barils d'avoine, et l'on en recueille douze. On sème cinq bushels d'orge de huit gallons chacun, qui

produisent huit barils. Dans les sols humides, on donne une culture à la bêche aux terrains qui ont produit des pommes de terre ou des grains, pour y mettre du blé. Il faut dix-huit hommes pour donner un labour à la bêche à un acre dans un jour. Il se sème beaucoup de lin, tant par les propriétaires sur leurs propres terres, que par les journaliers qui, n'ayant pas de terrain, en louent pour cet objet. Ils louent un espace où ils puissent semer un peck, à raison de deux bushels et demi, ou 2 *l.* 14 *s.* 2 *d.* Mais le fermier laboure et herse la terre par-dessus le marché.

Tout le lin qu'ils recueillent est filé de trois à cinq écheveaux à la livre; terme moyen, quatre. On loue, pour filer, plusieurs servantes à qui l'on donne 12 *s.* par quartier. Elles font l'ouvrage de la maison et filent un écheveau par jour. Quand elles travaillent à la pièce, on leur donne 3 *d.* par écheveau. Un stone pesant de lin donne soixante-quatre écheveaux. On vend ce fil dans les foires et marchés. On file l'étoupe à deux écheveaux à la livre, dont on fait pour le ménage, de la toile de sept cents. Les tisserands gagnent, l'un dans l'autre, 10 *d.* par jour. Tous les petits fermiers ont plusieurs vaches, et font beaucoup de beurre qu'ils mettent dans des barils du poids de cent quarante livres. Si l'un deux n'a pas assez de vaches pour remplir un de ces barils, il se réunit avec quelque autre. Deux vaches donnent deux veaux, nourrissent la famille, et fournissent un baril de beurre qu'on vend 40 *s.* le quintal, ce qui fait 2 *l.* 10 *s.* pour le produit des deux vaches. Il faut, pour la

pâture d'une vache, pendant l'été, deux acres, et plus si on l'a. Pour l'hiverner, il en coûte 10 *s.* Une bonne vache, si l'on n'emploie point son lait à d'autres usages, donnera sept livres de beurre par semaine. Une moyenne en donne quatre liv. et demie; elle donne douze quartes et demie de lait par jour. On élève beaucoup de cochons, mais sans garder aucune proportion avec le nombre de vaches que l'on a. L'hiver, on les tient à l'étable pendant la nuit. Ils sont dehors toute la journée. Les veaux tettent pendant trois mois avant qu'on les sèvre. Plusieurs ne tettent pas du tout et sont sevrés au bout de peu de jours. Le système des fermiers-herbagers est d'acheter, au prix moyen de 20 *s.*, des animaux âgés d'un an, de les garder jusqu'à ce qu'ils aient quatre ans, et de les revendre alors depuis 4 jusqu'à 10 *l.* Quelques-uns de ces fermiers occupent de très-grandes fermes. Il y en a qui payent jusqu'à 1000 ou 1500 *l.* de rente; mais ceux de cette espèce sont rares. Quelques-uns achètent du bétail de trois ans et le revendent à quatre. D'autres achètent à quatre, et revendent à cinq; d'autres encore achètent des élèves de l'année, et les revendent à trois ans, le tout suivant la nature de leurs terres. Les fermiers ordinaires achètent, en novembre, des génisses, au mois de mai, ils les revendent, et achètent des vaches non laitières qu'ils vendent grasses au mois de novembre. Ils gagnent sur l'engrais, 30 *s.* par tête, et sur les génisses, 16 *s.* l'une dans l'autre. Les petits fermiers qui ont des terres propres aux bêtes à laine, en ont quelques-unes qui leur servent à

habiller leur famille; plusieurs d'entre eux filent et tissent assez bien la laine pour se faire des habits d'hommes, des jupes, des couvertures et quelques étoffes à l'usage des femmes. On voit les jeunes filles vêtues, l'été, de toiles rayées et blanches de leur propre fabrique, et l'hiver, de leurs étoffes de laine. Une brebis leur donne environ trois livres de laine.

Les chèvres ont été ici tellement communes, que tout le monde en avoit plus ou moins. Comme elles ne font que brouter les buissons, et qu'elles sont très-faciles à nourrir, vingt de ces animaux n'étoient pas supposés faire un *sum*. Il est bon d'expliquer ce terme qui signifie un espace de terre suffisant pour une quantité donnée de bétail. Par exemple, l'entretien d'une vache est compté pour un *sum*, un cheval pour une *sum* et demi; huit moutons, six brebis et six agneaux, trois veaux d'un an, un animal de trois ans, vingt oies, l'espace de terrain nécessaire pour planter un baril de pommes de terre, celui qu'il faut pour semer un peck de graine de lin, ce qu'il en faut pour un baril de blé, le pâturage d'une vache, tous ces articles sont autant de *sum*. Tous les cultivateurs, excepté les bourgeois, labourent avec des chevaux, en attèlent trois de front, et font un demi-acre par jour. Il y a sept ans qu'on ne les fait plus tirer à la file. Ce labour vaut 10 *s.* par acre. Pour défoncer la terre à la bêche, il en coûte par acre 12 *s.*, et pour la récolte, 10 autres shellings; mais on estime que rien n'use plus la terre que de la défoncer. On

dispose les terres humides en billons étroits de cinq sillons. On ne donne point d'avoine aux chevaux; quoiqu'elle ne coûte pas plus de six à 12 *s.* le sac, mesure de deux barils. Le baril pèse neuf à dix stones. Prix moyen de l'avoine 9 *s.* Ceux qui prennent une petite ferme ne regardent point aux fonds qu'ils ont pour la monter. Les terres se vendent à raison de vingt-un ans de revenu; c'est moins qu'elles ne valoient il y a quatre à cinq ans. Les rentes sont tombées depuis quatre ans, de 2 *s.* par acre. Les dixmes, grandes et petites, sont abonnées. Les baux les plus ordinaires sont de trois vies ou de trente-un ans. Il n'y a plus ici de *Turney-begs*, fermiers principaux. La population s'accroît rapidement, malgré les émigrations qui jusqu'à ces deux dernières années ont été considérables. L'aisance du peuple a beaucoup augmenté depuis vingt ans. Il est mieux nourri, mieux vêtu, mieux logé, plus sobre et plus industrieux sous tous les rapports. Il se nourrit de pommes de terre, de pain d'avoine, et l'hiver, d'un morceau de bœuf ou de lard. Tous les habitans tiennent des vaches. La plupart ont des cochons et un peu de volaille. Plusieurs ont des oies et des dindons. Ils ne prennent point de thé. La religion est généralement la catholique, mais il y a un grand nombre de protestans. En vingt ans les prix du travail ont augmenté de 2 *d.* par jour. Celui des denrées est considérablement augmenté. La farine est plus chère de 20 pour cent qu'elle n'étoit. Un traîneau coûte 2 *s.* 2 *d.*; une charrette, 1 *l.* 14 *s.* $\frac{1}{2}$ *d.*; une charrue, 11 *s.* 4 $\frac{1}{2}$ *d.* Il faut à un

pauvre homme pour 20 *s.* de tourbe pour son année. Une cabane de terre coûte 2 *l.* Une de pierre et de chaume, 15 *l.*

Le 18 août, je pris, par Swadlingbar, la route de Farnham. Ce *Spa* du nord de l'Irlande est un petit village qui paroît faire une résidence peu convenable pour le nombre de gens qui s'y rendent. Je pris le chemin de Killishandra, et de là j'allai à Farnham. La route, pendant trois ou quatre milles, conduit le long des bords d'un lac, au travers d'un joli bois qui s'avance jusques sur l'eau. Je passai près de la demeure de M. Henry, maison très-agréablement située au milieu des bois qui s'étendent à droite à gauche, et au-dessus. Il y a dans ce canton plusieurs lacs. Je passai près de quelques-uns qui se communiquent l'un à l'autre par une rivière. Le chemin traverse des landes et des marais très-susceptibles d'être mis en valeur. La chaux est ici à bon marché; mais il ne paroît pas qu'on ait fait beaucoup de travaux en ce genre, ou qu'on se propose d'en faire. A la maison de M. Nesbit commence un riche pays de bois. Le palais de l'évêque de Killmore est sur une montagne très-élevée; et cependant il est abrité par de très-beaux arbres. Le pays, en général, est agréable. L'évêque avoit eu la bonté de m'inviter à l'aller voir; mais il étoit à Dublin. De là, les bois de Farnham font un bel effet. J'arrivai à ce dernier endroit d'assez bonne heure pour pouvoir faire avec le comte une promenade à cheval sur les bords de ses lacs, qui sont très-étendus et très-beaux. Les côtes en sont singulière-

ment variées ; d'un côté, sont de belles rangées d'arbres, entre lesquelles on aperçoit des prairies ; de l'autre, est un grand et magnifique bois qui s'étend à une grande distance, et couvre une côte qui s'élève presque perpendiculairement à une hauteur considérable. Leur aspect n'est point trop uniforme. Les collines qu'ils couvrent sont de figures très-variées. Quelques-unes se prolongent de niveau, tandis que d'autres s'avancent jusques dans le lac. Sur une partie de la côte, le pays consiste en enclos, Les haies sont parsemées d'arbres, et quand elles suivent les pentes, elles forment un très-joli coup-d'œil. A tout prendre, Farnham est un des plus beaux lieux que j'aye vus en Irlande. Les eaux, les montagnes et les bois sont tous d'un beau genre, et présentent mille accidens heureux.

Lord Farnham a cultivé les choux pendant trois ans. En 1774, il en eut quatre acres fumés avec de la chaux et de la terre de fossés, et plantés en diverses espèces, telles que le chou plat de Hollande, le hâtif d'Yorkshire, et le brocolis vert. Ils furent semés au printemps et replantés en juin par rangées espacées de trois pieds ; on les bina avec le horse-hoe. On a trouvé qu'ils valoient beaucoup mieux pour les vaches à lait, que les turneps. Ils ont également bien réussi pour des bœufs de travail, et pour d'autres à l'engrais qui avoient passé l'été dans les pâturages ; ils durèrent jusqu'à la fin de février. Les brocolis se soutinrent même plus tard. Tous ces choux vinrent d'une bonne grosseur ; la récolte fut en tout très-avantageuse. On sema après des vesces et des féves qui réussirent fort bien.

En 1775, le comte en eut six acres fumés avec de la chaux et de la terre de fossé, bien mêlées ensemble. On mit au pied de chaque chou un peu de fumier. Les espèces furent les mêmes que l'année précédente. On y ajouta quelque peu de chou rouge ; la récolte fut très-belle. Plusieurs choux pesèrent jusqu'à seize livres chacun ; ils furent employés aux mêmes usages que l'année précédente, et ne réussirent pas moins bien. J'ai vu ceux qu'il a plantés cette année-ci ; ils sont fort beaux, bien sarclés, bien binés avec le horse-hoe, et promettent un grand produit. Lord Farnham, d'après son expérience, recommande beaucoup cette culture. Dût-il cultiver quarante ans, il ne manqueroit jamais d'en avoir pour ses vaches, pour ses bœufs de charrue, et pour achever l'engrais des animaux qui ont passé l'été dans des pâturages, il les croit beaucoup meilleurs que les turneps. Il trouve qu'un acre dure plus long-temps, se cultive plus aisément, et qu'on en débarrasse la terre à beaucoup moins de frais. Il ne s'est pas fait cette opinion, faute de connoître les turneps, puisqu'il a vécu plusieurs années dans le Norfolk, et qu'il y a observé les immenses avantages qu'on y retire de cette culture ; il les a introduits à Farnham, en même temps que les choux. Ils sont difficiles à cultiver en Irlande, par l'ignorance des habitans dans l'art de les biner. Il en a planté par rangées et semé à la volée. Les premiers ont beaucoup mieux valu parce qu'ils ont été plus faciles à biner. Les rangées étoient en sillons à deux pieds de distance l'une de l'autre. J'ai vu ceux qu'il a semés

cette année-ci ; je les ai trouvés nets, beaux et d'une belle espérance. — Depuis que ceci a été en écrit, lord Farnham m'a appris qu'en 1777 il avoit eu quatorze acres d'Irlande de turneps, qui ont nourri cinquante bêtes à cornes, tant bœufs de travail et à l'engrais, que vaches laitières, outre soixante moutons gras. Quelques-uns des bœufs ainsi engraissés, ont été vendus de 17 à 20 *l.* pièce ; c'étoient des animaux de la race du Lancashire, qui avoient travaillé la même année. Il a eu un acre de carottes qu'il a employées à nourrir des chevaux ; au lieu de leur donner quatre barils d'avoine par semaine, on ne leur en donnoit qu'un, le surplus étant remplacé par ces racines. Il ajoute qu'en Angleterre, il a nourri toute son écurie avec des carottes, et que les chevaux, tant qu'ils en avoient, ne vouloient pas toucher à l'avoine. Comme il étoit fort coûteux de laver ces racines, il imagina de les mettre dans des paniers, au milieu d'une eau courante, ce qui lui épargna la moitié des frais. Le sol n'est pas une terre légère. Il laisse ses carottes en terre pendant l'hiver, et les retire à mesure qu'il en a besoin. (*)

(*) Cette méthode est vraisemblablement la meilleure. On voit dans les *Lettres d'un Fermier*, qui font partie de cette collection, qu'un cultivateur perdit une immense récolte de carottes, pour les avoir entassées dans du sable où elles s'échauffèrent. Dans les environs de Paris, beaucoup de jardiniers n'arrachent les carottes qu'au moment où ils les veulent vendre ; mais ils les couvrent de feuilles dans les fortes gelées, précaution difficile à prendre pour celles qu'on cultiveroit en grand, et probablement plus nécessaire en France que dans le climat humide de l'Irlande. *T.*

Lord Farnham m'a indiqué, relativement aux turneps, une particularité que j'ignorois. Il me dit que dans le Norfolk il en a nourri ses chevaux. Ses jumens et ses poulains dont il avoit un grand nombre, paissoient dans le parc de Hunston avec ses bœufs qu'on engraissoit avec des turneps ; et ils suivoient avec autant d'empressement que ceux-ci, les charrettes de turneps. On ne leur donnoit pas d'autre nourriture, ils se portoient à merveille. Ce lord a fait, dans quelques-unes de ses terres, beaucoup d'améliorations, par le moyen des tranchées couvertes. Il a converti en excellens prés des terrains argileux, humides, couverts de joncs et d'autres plantes aquatiques. Les tranchées principales sont remplies avec des pierres; les moindres le sont avec des épines ou du gazon.

Il s'est aussi fort occupé de l'éducation du bétail, ayant fait des frais considérables pour se procurer des meilleures races du Lancashire : et, ce qu'il y a d'étrange, c'est que ses laiteries n'en ont point souffert, car ses plus belles vaches donnent beaucoup de lait; après avoir nourri pendant assez long-temps, elles donnent chacune six à sept livres de beurre par semaine, et fournissent, en outre, du lait et de la crême aux besoins de sa nombreuse maison. Il élève les veaux mâles pour en faire des bœufs, les fait travailler jusqu'à six ans; puis il les engraisse. Il trouve qu'il y a plus d'avantage à se servir des bœufs pour le trait, que des chevaux. Il a cherché aussi à perfectionner la race de ces derniers. Il a acheté à cet effet, un étalon de M. Bakewell, et a fait plusieurs élèves

qu'il vend facilement 21 *l.* à l'âge de quatre ans.

Relativement aux plantations, lord Farnham a observé qu'aucun arbre n'atteint promptement une aussi grande taille que le sapin. Il en a plusieurs grands qui ont été plantés par son père, il y a quarante ans, dans un sol d'une argile humide sur un fond de roche. Nous en avons mesuré quelques-uns qui avoient près de la terre douze pieds de circonférence, et à cinq pieds de terre, sept pieds et demi. Un de ces arbres avoit soixante-seize pieds cubes de bois de charpente. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il m'a montré plusieurs chênes qui faisoient périr les pins d'Ecosse plantés à côté d'eux, les ayant surpassés dans leur croissance, et les dominant absolument. Je ne me rappelle pas d'avoir vu nulle part le même fait. (34) Dans la même plantation, le hêtre l'emporte en général sur le pin d'Ecosse et sur le frêne, quoique ce dernier convienne bien au terrain. Le hêtre, le chêne et le sapin sont, dans le fait, les plus beaux arbres. Il a employé le sapin à la construction des bateaux, usage auquel il réussit parfaitement. Il en a construit un de cette manière, qui a duré aussi long-temps que s'il eût été fait du meilleur chêne.

(34) Ce fait est très-naturel : l'arbre hâtif doit étouffer le tardif par son ombrage, et l'empêcher de s'élever. Dans les plantations considérables, il est bien essentiel de diviser les espèces par cantons, afin que les unes ne nuisent pas aux autres. C'est une vérité dont il est très-facile de se convaincre : il suffit d'observer les plantations où l'on remplace les arbres morts par d'autres ; jamais ces derniers ne réussissent.

Cet

Cet exemple peut devenir très-utile. Je me souviens que M. Mitford, dans le Hampshire, avoit fait le parquet de sa bibliothèque en bois de sapin nouvellement débité, qui n'avoit pas travaillé le moins du monde, qualité bien essentielle dans la construction des navires. M. Farnham vend facilement son pin d'Ecosse, pris à la sortie du bois, à 40 *s.* le tonneau, (*) même les moindres arbres.

Le sol, aux environs de Farnham, est en général un bon loam, ayant de quatre à dix pouces de profondeur : au-dessous est une argile jaune ou bleue, profonde de deux pieds, sous laquelle est ou un gravier schisteux, ou de la pierre de taille de nature calcaire, ou une pierre bleue [whin-stone]. La terre est généralement humide. Des tranchées couvertes la dessèchent bien quand il y a de la pente. De Cavan à Beltarbet, le terrain est sec, inégal et rocailleux. De Killishandra à Knockwinn, c'est un gravier sec. De Cavan à Virginy, c'est une terre de bruyère qui, amendée avec de la chaux, produit de bon blé. Les rentes fixées par de nouveaux baux, sont en général de 14 à 20 *s.* Les anciennes étoient de 5 à 10 *s.* C'est à Cavan et à Killmore qu'elles sont le plus hautes. Le pays est fort coupé de marais et de montagnes qui, avec les lacs, occupent plus de la moitié du comté. Le terme moyen des rentes est d'environ six shelings. [Par un autre calcul, j'ai trouvé qu'il étoit de 7 *s.* 6 *d.*] Les fermes sont de cinquante à cent acres, en général,

(*) Le tonneau est pris pour mesure de capacité ou d'encombrement. *T.*

de cent, qui se sous-louent, en petites portions de deux à dix acres, à de pauvres habitans. Ceux-ci sont des journaliers qui payent leurs fortes rentes par le moyen de leur travail.

Les cours sont : 1. jachère d'été ; 2. froment ; 3. avoine ou orge ; 4. pommes de terre ; 5. froment ou orge. 1. jachère ; 2. froment ; 3. avoine ; 4. avoine ; 5. avoine ; 6. avoine ; 7. avoine ; 8. avoine ; 9. on unit la terre pour y laisser venir de l'herbe. On n'en sème point ; — 1. pommes de terre ; 2. pommes de terre ; 3. lin ; 4. avoine ; 5. avoine ; 6. avoine ; 7. herbe qu'on laisse venir.

On sème par acre, quatre bushels ou vingt stones de froment, et l'on en recueille sept barils. On en sème une assez grande quantité ; et il y a dans le pays, plusieurs moulins à farine. On sème quatre bushels d'orge, on en recueille neuf barils de seize stones chacun. On sème huit bushels d'avoine, et l'on en recueille, l'un dans l'autre, dix barils. On plante de pommes de terre quatorze barils par acre, de vingt stones chacun. Le produit est ordinairement de soixante, et leur prix de 5 à 10 *s.*, prix moyen, 7 *s.* 6 *d.*

Dépenses :

	l.	*s.*	*d.*
Rente	»	16	»
Quatorze barils	5	5	»
Pour les planter, trente-six hommes pendant un jour, à 1 *s.*, non nourris, ou à 6 *d.*, nourris	1	16	»
Pour les butter, huit hommes	»	8	»
Pour les sarcler, dix enfans, à 4 *d.*	»	3	4
Pour les arracher, soixante-douze hommes . . .	3	12	»
Engrais	1	»	»
	13	»	4

Produit :

	l.	*s.*	*d.*
Soixante barils, à 7 *s.* 6 *d.*	22	10	»
Dépenses	13	»	4
Profit	9	9	8

On emploie peu de chaux dans le pays, quoique la pierre calcaire y abonde en plusieurs endroits. La chaux éteinte vaut de 6 à 10 *d.* le baril. Aux environs de Bally-Connel et de Killishandra, on se sert beaucoup d'une marne blanche et légère qui se trouve sous les marais; on l'emploie avec succès dans les landes, usage pour lequel on se sert aussi de chaux. Avant de labourer la terre, on répand la chaux à raison de cent cinquante barils; après quoi l'on sème de l'avoine, ou l'on plante des pommes de terre. Ce procédé détruit parfaitement toute la bruyère [*erica vulgaris*] et rend ensuite la terre très-douce. Sur des terres de bruyère sèches à Bally-Connel, M. Swan, intendant de lord Farnham, a vu des monceaux de pierre calcaire déposés par terre à côté des fourneaux, et il a remarqué que par-tout où l'on avoit posé de ces pierres sans qu'elles fussent cuites ni même rompues, la bruyère, par le seul effet de la poussière qui tomboit des pierres, étoit complétement détruite, et qu'à sa place la terre étoit couverte de trèfle blanc [*trifolium repens*], preuve évidente que des pierres calcaires brisées seroient un très-bon engrais (35).

(35) Duhamel a fait la même observation. Lorsqu'il faisoit bâtir sa maison, les pierres employées à sa construction, furent déposées et taillées sur une portion de terrain qui étoit aupara-

Les fermiers herbagers qui cependant ne sont pas considérables, une ferme de cent cinquante acres en ce genre étant regardée comme une bonne ferme, ont pour méthode d'acheter successivement de jeune bétail, et de le revendre plus âgé sans l'engraisser. Quelques-uns, qui ont de meilleures terres, achètent, au mois de mai, des vaches qui ne sont pas à lait, et les revendent grasses au mois de novembre, gagnant 30 à 40 *s.* par tête; il y en a peu qui engraissent de jeunes bœufs. Le pays n'abonde pas non plus en bêtes à laine, et il n'y a point de laiteries. Mais tous les petits habitans ont une, deux ou trois vaches. Quand ils payent pour les faire paître dans les herbages d'autrui, c'est de 20 à 30 *s.* Ils ont aussi plusieurs cochons, jusqu'à cinq par maison. Tout le monde laboure avec des chevaux; on en attèle trois ou quatre à une

---

vant en culture : après que le tout fut enlevé, la terre fut remise en culture, et à l'endroit où les pierres avoient été taillées, la végétation fut beaucoup plus abondante qu'ailleurs. Faut-il conclure de ce fait, que les pierres calcaires, brisées, sont un amendement qui convienne à toute sorte de terrain? Je crois que cet effet dépend absolument de la nature du sol, et que, s'il est léger ou sablonneux, cette espèce d'amendement produira un effet presque nul, tandis que dans un terrain fort, compacte, argileux, et autres de cette nature, il en résultera les meilleurs effets. Je ne conclurai pas que la poussière des pierres calcaires soit capable de détruire la bruyère. Si elle facilite la végétation, pourquoi celle de la bruyère seroit-elle exceptée? Dans le fait cité, il est question de grosses pierres calcaires déposées dans un endroit où végétoit la bruyère. Or, il n'est pas étonnant que sa végétation ait été interrompue : la même chose arrivera pour tous les végétaux qui seront recouverts par des pierres. Il est inutile d'insister davantage sur un fait aussi évident.

charrue, et toujours de front. Je dois remarquer ici que très-ordinairement *ils labourent et hersent leurs terres avec leurs chevaux* TIRANT PAR LA QUEUE. Cela se fait dans toutes les saisons. Rien ne peut engager ces gens à se désister de cette méthode. Ils prétendent même que si l'on prend un cheval usé sur ses jambes, et qu'on le fasse tirer par la queue, il tire beaucoup mieux ; cela le repose, disent-ils. Lecteur, qu'indigne ce récit, ce n'est point là une plaisanterie, mais une cruelle et malheureuse vérité ! Ainsi en est-il dans tout le Cavan.

Les terres se vendent à raison de vingt-deux années de revenu net. Leur prix a diminué depuis deux ans. Les rentes ont considérablement baissé depuis quatre ou cinq ans. Celles qui avoient été renouvelées il y a sept ou huit ans, ont perdu depuis 3 jusqu'à 8 shellings par acre. Les dixmes sont, en général, louées par des spéculateurs qui vont visiter les récoltes des fermiers, et composent avec eux avec un bénéfice considérable. Ils écorchent le peuple et les pauvres gens. Les habitans sont, en général, plus aisés qu'ils n'étoient il y a quelques années. Ils ont aussi plus d'industrie, sont mieux nourris, mieux vêtus et mieux logés. Leur nombre augmente beaucoup. Leur nourriture consiste en pommes de terre, lait et beurre, et en pain d'avoine, quand ce n'est pas la saison des pommes de terre. Rarement ont-ils de la viande. Leur travail, relativement aux toiles, se réduit à peu près à la filature qui, dans tout le comté, est l'ouvrage des femmes et des filles. La

tissure est beaucoup moins commune, et ne se multiplie pas dans le canton. Une femme, en filant, gagne communément 4 *d.* par jour. On ne recueille pas assez de lin pour fournir les rouets du pays; il en vient beaucoup de Dublin. Il y a dans ces environs quatre blanchisseries établies à Bally-Connel, Ballyna, Scrabby et Ardvagh. Il en coûte pour construire une cabane de terre 4 *l.* 4 *s.*; pour la bâtir en pierre, chaux et ardoise, il en coûte 30 *l.* Un fossé de six pieds de large sur cinq de profondeur, 1 *s.* 1 *d.* la perche. Une tranchée de deux pieds de profondeur sur trois pieds de large et sur la même longueur, coûte de 2 à 3 *d.* Le battage du froment revient à 1 *s.* le baril; celui de l'avoine, 7 *d.*; de l'orge, 8 *d.* Les gages d'un valet de ferme sont de 5 *l.*; ceux d'un garçon, de 3 à 4 *l.*; une femme, en été, gagne 6 *d.* par jour. Une charrette à roues coûte 1 *l.* 10 *s.*; une charrue, 8 *s.*; une paire de herses, 12 *s.*

Comme je me vois ici prêt à sortir des pays où il se fabrique de la toile, je veux, avant de quitter Farnham, donner un état des frais, du produit et du bénéfice d'un acre de lin. Le tableau suivant est le prix moyen de chaque article pris sur le relevé de tout le nord de l'Irlande, depuis Market-Hill, par où je suis entré dans ces contrées.

Frais d'un acre de lin.

	l.	*s.*	*d.*
Rente, de 8 *s.* à 2 *l.* 12 *s.*	1	6	»
Dixme, de 11 *d.* à 9 *s.*	»	4	8
Semence, de 1 *l.* 4 *s.* à 3 *l.*	2	2	»
Semailles	»	»	6
	3	13	2

	l.	s.	d.
Ci-contre	5	13	2
Labours, de 5 *s.* à 10 *s.* 10 *d.*	»	7	8
Pour ôter les mottes et les pierres, de 1 *s.* 4 *d.* à 5 *s.* 4 *d.*	»	2	4
Sarclage, de 2 *s.* à 8 *s.*	»	4	»
Pour arracher le lin, de 4 à 13 *s.* 6 *d.*	»	7	»
Pour le mettre en poignées	»	6	7
Rouissage, de 1 *s.* à 16 *s.*	»	5	7
Pour l'ôter de l'eau, l'étendre sur le gazon, de 2 à 11 *s.*	»	5	8
Pour le mettre debout sur le pré, de 2 *s.* à 8 *s.*	»	4	4
Pour le sécher.	»	8	»
Pour le broyer	»	15	»
Pour le peigner, de 1 *l.* 1 *s.* à 5 *l.*	2	10	6
	9	9	10

Produit.

Trente-six stones de lin peigné, à 8 *s.* 6 *d.* .	15	6	»
Frais.	9	9	10
Profit	5	16	2
Pour le peigner	1	10	5

Le 20 août, je pris congé de Farnham, et traversant Cavan, je me rendis à Granard. Je trouvai dans ce canton une belle étendue d'un terrain sec, fertile et graveleux, qui se loue 1 *l.* 1 *s.*; prix moyen de toute la baronnie. Il sert en grande partie à engraisser de jeunes bœufs, mais encore plus des vaches et quelques moutons. Les fermes sont généralement grandes. Plusieurs ont environ deux cents acres. Le sol est par-tout un gravier calcaire. Dans la commune de Granard, précisément au-dessous d'une élévation de terre qui a fait

jadis partie de quelque fortification danoise, il y a un clos de cinquante acres, appelé *le four de Granard*, qui nourrit régulièrement cinquante vaches à l'engrais, cent bêtes à laine, six chevaux, et est regardé comme le meilleur coin de terre du comté. Il se loue 35 *s.* par acre. Tout le pays, depuis Cavan, jusqu'auprès de Carrickglass, à deux milles de Longford, est extrêmement dépourvu d'arbres.

J'arrivai à Ballynogh, demeure de W. G. Newcomen, esq., qui est entourée de plusieurs haies et arbres bien plantés. Il me fournit les détails suivans : La terre dans ce canton se loue à raison de 13 *s.* 6 *d.* [de 7 à 20]. La rente de tout le comté de Longford peut être estimée à 12 *s.* l'acre, terme moyen pris sur tout ce qui est cultivé, et sur un sixième en marais et en montagne, qui ne rend point de rente du tout. Le sol est, en général, une bonne terre végétale jusqu'à la profondeur de trois ou quatre pouces. Au-dessous on trouve deux pouces d'une argile compacte bleue qui retient l'eau. Après celle-ci, deux ou trois pieds d'une argile jaune, et ensuite du gravier calcaire. Tel est, en général, le sol de tout le comté, excepté la baronnie de Granard et une portion appelée *le Cullaw*, qui est une terre légère rocailleuse et calcaire, produisant de beau froment, et nourrissant de bons moutons.

Le prix moyen des rentes dans Leitrim, est de 4 *s.* Il se fait dans ce canton plusieurs défrichemens de montagnes. On y procède en mettant le feu à la bruyère en été, et chaulant la terre au printemps suivant. On marne ensuite ; puis on plante des pommes de terre, dont on fait de bonnes récoltes ;

et l'on se procure, par ce moyen, une terre douce. La grandeur des fermes va communément de cinq à six cents acres; elles sont, en général, d'environ cent acres. Cependant il y en a plusieurs petites. Le Rundale ou la location des fermes en société est fort usité. Trois ou quatre familles prennent ensemble une ferme de cent acres. Une grande partie du pays est louée à des fermiers qui n'occupent pas eux-mêmes, et qui sous-louent, à plus haut prix, à de pauvres gens qui les cultivent.

Les cours de culture sont : 1. pommes de terre; 2. pommes de terre; 3. méteil; 4. orge ou avoine; 5. avoine; 6. terre unie, qui se couvre de mauvaises herbes pendant quatre ou cinq ans. — 1. pommes de terre; 2. méteil; 3. avoine, 4. avoine; 5. avoine; 6. terre unie. — 1. pommes de terre; 2. lin; 3. meteil; 4. avoine; 5. avoine.

On plante par acre, quatre barils de pommes de terre, chacun de soixante-quatre stones, et l'on en recueille quarante. Le prix va de 5 à 14 *s.*, terme moyen 8 *s.* On sème de méteil 20 stones, et l'on en recueille dix barils. On sème la même quantité d'orge et l'on en retire quinze. Le défrichement des montagnes avance rapidement. Des familles pauvres louent des portions couvertes de bruyères pour y bâtir leurs cabanes, et défricher à l'entour, en payant depuis 5 jusqu'à 8 *s.* par acre. Tous commencent par des pommes de terre; mais ils n'emploient point de chaux, quoiqu'ils puissent l'avoir à bon marché; car la pierre calcaire est sur le lieu, et l'on ne manque pas de tourbe pour la cuire. Tel est l'état des choses à Cornclanew près de Car-

rick-Gleass. On trouve, sous les marais, de la marne blanche ; mais à peine s'en sert-on. La méthode que l'on suit le plus ordinairement, relativement au bétail, est d'acheter, à raison de 40 *s.* des veaux de l'année ; de les garder jusqu'à ce qu'ils ayent trois ou quatre ans, et de les revendre maigres à raison de 5 *l.* 10 *s.* Chaque année on en achète quelques-uns, et l'on en vend un égal nombre. Il est aussi fort ordinaire d'engraisser des vaches que l'on achète au mois de mai, de 3 à 5 *l.* et que l'on revend en octobre, avec un profit de 30 à 40 *s.* On regarde la terre comme n'étant pas mauvaise, si trois acres peuvent engraisser deux bêtes à cornes. Les fermiers n'ont point de vaches laitières. Il n'y a que les gens du peuple qui en tiennent. Tout le monde laboure avec des chevaux. On en attèle deux de front, mais on ne les fait point tirer par la queue. Cette méthode est absolument rejetée ici. Les terres se vendent à raison de dix-huit années et demie de revenu net. On les prend à bail perpétuel, bien garanties, à raison de vingt années de revenu. Leur prix est diminué depuis quatre ans. Les rentes ont aussi baissé de 3 *s.* par livre dans l'espace de six ans, et elles diminuent encore à cause du bas prix des grains. Les dixmes sont, en général, louées par des spéculateurs, qui sont très-polis pour les gens riches, mais très-durs pour les pauvres. La population du pays augmente sensiblement. Les habitans sont plus aisés qu'ils n'étoient il y a vingt ans. Ils sont mieux vêtus, mieux nourris et plus industrieux. Cependant on observe,

et j'ai eu occasion de faire ailleurs la même remarque, qu'ils ne travaillent absolument que pour vivre ; et que, lorsque les denrées sont à bon marché, ils perdent dans l'oisiveté tant de temps qu'à peine font ils quelque chose. La religion la plus générale est la catholique romaine. Il ne se fait point d'émigrations. Les paysans sont ici plus riches qu'ils ne sont communément en Irlande. Il y a plusieurs fermiers qui font valoir depuis cent jusqu'à deux cent cinquante acres. La rente d'une cabane et d'un jardin est de 30 *s.* L'herbe pour nourrir une vache, coûte 1 *l.* 10 *s.* Tous les journaliers ont quelque peu de terre. Ils tiennent tous des vaches, des oies et quelques cochons. Je m'aperçois depuis quelque temps, que les oies que je rencontre sont plumées, et j'apprends que chaque oie rend pour trois farthings ou un half-penny de plume par an. Ces Irlandois sont des disciples de Columelle. Ils ont, d'ailleurs, l'air misérable ; les pauvres vivent de pommes de terre et de lait. C'est leur régime habituel ; ils font peu d'usage du pain d'avoine, et ne mangent jamais de viande, si ce n'est le jour de Pâques ou celui de Noël. Les pommes de terre durent toute l'année ; tant que l'hiver dure, ils en mangent avec un peu de sel. Le combustible leur coûte 30 *s.* par an, par le travail qu'il leur faut faire pour retirer la tourbe des marais. La construction d'une cabane de terre coûte 4 *l.* Une en pierres et chaux, de trente-sept pieds sur quinze, coûte 17 *l.* ; une autre de trente pieds sur quatorze, coûte 11 *l.* Ce sont là les proportions de deux cabanes que

M. Newcomen a bâties à ce prix. La fabrique de toile s'étend dans le Longford; elle a considérablement augmenté par une circonstance remarquable, survenue il y a trois ans. Un particulier inconnu donna 500 *l.* pour être distribuées aux pauvres tisserands, en métiers de 5 *l.* chacun, à la charge, par eux, d'en rendre le prix à raison de 25 *s.* par quartier, afin de leur donner plus de facilité à payer. Cette mesure produisit de grands effets. Il y a trois blanchisseries dans le pays. Le tissage y augmente. La filature est universelle dans toutes les cabanes. Il en est de même dans tout le comté de Leitrim; mais on n'y tisse pas autant que dans le Longford.

21 août, à Strokestown, habitation de Thomas Mahon, esq. En traversant le Longford, comté très-agréable, je trouvai une quantité prodigieuse de marais, tous susceptibles d'être mis en valeur; entre autres, un grand de deux milles de large, qui s'étend sur les bords du Shannon à plusieurs milles au-delà de Lanesbro. M. Mahon en a cinq mille acres; il y a de tous côtés beaucoup de pente. On a fait au travers du marais un bon chemin, et sur tous ses bords, on cuit de la chaux à 3 *d.* le baril. On a, outre la chaux, de la pierre calcaire et par-tout du sable et du gravier qui, mis sur le marais, qu'il soit desséché ou non, lui font produire un beau pâturage en trèfle blanc. Quelle carrière ouverte pour les améliorations! Cependant il ne s'en fait aucune. Je traversai le Shannon, qui est ici une grande rivière, et j'entrai dans le Connaught. Le premier aspect des

bois de Strokestown est très-frappant, une côte élevée les domine. Ils sont très-étendus, d'une belle végétation, et donnent au site une richesse qui contrastoit parfaitement avec les tristes contrées que je venois de parcourir. M. Mahon mit tous ses soins à me procurer les détails suivans :

La terre, aux environs de Strokestown, se loue 25 *s.*; le terme moyen des rentes de tout le comté, y compris les marais, est de 11 *s.* Il y a ici très-peu de montagnes. Le terme moyen du comté de Leitrim est de 2 *s.* Une grande partie du Roscommon, sur-tout depuis Athlone jusqu'à Boyle, dans une longueur de trente milles, sur une largeur de dix, est en pâture à bêtes à laine, et se loue au prix moyen de 12 shellings par acre. Tout cet espace est généralement en pâture, excepté quelques petits endroits plantés en pommes de terre ou en blé, pour nourrir les ouvriers. Le sol est une pierre calcaire. J'avois tant entendu parler de ces pâtures, que je fis à cet égard beaucoup de questions. Elles étoient, il y a quelques années, partagées en beaucoup plus grandes fermes qu'elles ne sont aujourd'hui. Il y avoit alors des gens qui tenoient jusqu'à vingt mille bêtes à laine, tandis que les plus grands troupeaux n'en ont pas à présent plus de six à sept mille. Les fermes comprennent jusqu'à trois mille acres. Il y en a peu au-dessous de quatre à cinq cents. On peuple ordinairement ces fermes à raison de deux bêtes à laine par acre, et l'on suppose qu'on a, de profit, la laine et l'agneau. On vend celui-ci au mois d'août, 12 *s.*, et l'on

retire de la brebis cinq livres de laine qui valent mieux d'un *s.* par livre ; ce qui donne pour le profit total, 17 *s.* par brebis.

Les bêtes à laine paissent toute l'année, parce qu'on ne cultive point de turneps. Dans les hivers rudes, on leur donne du foin. Les fermiers ont, en outre, beaucoup de bêtes à cornes, telles que des veaux de l'année, des élèves de deux ou trois ans, suivant qu'ils en ont besoin pour les engraisser. Dans les années humides, on éprouve un peu de pourriture ; mais elle n'est pas commune. Ces pâtures à moutons diminuent à mesure que la population augmente. Plusieurs parties ont été mises en culture, et il n'arrive guère que l'on remette en pâture les parties une fois cultivées. On ne laisse point les petits habitans avoir des bêtes à laine ; mais, ils ont, comme ailleurs, des vaches qu'on nourrit pour eux. Cette partie du pays, sans être fort peuplée, l'est plus qu'elle ne l'a été. On regarde ces pâtures comme beaucoup meilleures que le Curragh de Kildare. Les fermiers ne tiennent pas régulièrement des brebis ; ils ont d'autres bestiaux. Un homme qui a mille bêtes à laine, aura quatre cents brebis, deux cents agneaux de l'année [ayant vendu deux cents des plus mauvais], deux cents de deux ans, et deux cents moutons de trois ans, qu'il vend gras. Par conséquent il vendra, chaque année, deux cents agneaux, deux cents moutons gras, et cent vieilles brebis des moins bonnes.

	l.	s.	d.
Deux cents agneaux qu'il faut réduire, vu les accidens et les pertes, à cent cinquante, à raison de 10 *l.*	75	»	»
Deux cents moutons gras, à 20 *s.*	200	»	»
Cent vieilles brebis, à 10 *s.*	50	»	»
Laine de mille bêtes à 4 *s.*	200	»	»
	525	»	»

Le pays est, en général, divisé en enclos par des murs de pierre, de façon que l'on ne tient qu'un berger pour chaque troupeau. La laine va, pour la majeure partie, à Corke, où elle est filée, et d'où on l'exporte; c'est ce qu'on m'en a dit en ce pays. Tous ces fermiers à bêtes à laine, ont aussi d'autres bestiaux : outre deux bêtes à laine par acre, ils ont sur cent acres, quarante veaux de l'année ou élèves de deux ou trois ans. Le sol est un loam brun sur un fond de gravier calcaire. Les fermes aux environs de Strokestown sont, pour la plupart, tenues en Rundale. Sur une de deux ou trois cents acres, il y aura douze ou quinze familles; et l'on ne regarde pas cela ici comme un mauvais système. La plus grande partie des terres est en pâturages. Ce qui est cultivé est disposé dans l'ordre suivant : 1 pommes de terre; 2. pommes de terre; 3. lin; 4. orge; 5 avoine; 6. on laisse la terre se couvrir d'herbes pour six ou sept ans. Personne ne sème de prairies artificielles. — 1. pommes de terre; 2. pommes de terre; 3. froment; 4. avoine; 5. avoine; 6. terre en herbe.

Beaucoup d'herbages se louent, pour y planter des pommes de terre, depuis 4 *l.* à 5 *l.* 5 *s.*; puis

4 *l.* 4 *s.* pour une récolte de lin. On plante de pommes de terre quatre barils de cinq quintaux un quart chacun (*), et l'on en recueille, par acre, environ cinquante barils, dont le prix varie entre 4 et 15 *s.*, terme moyen 8 *s.* On estime que les vendre sur pied 10 *l.*, c'est en avoir un bon prix. On sème, par acre, onze pecks de graine de lin. Un acre vendu sur pied vaut 8 *l.* On sème communément, par acre, un baril ou vingt stones de froment. M. Mahon n'en sème que douze. On obtient en retour six barils. On sème deux barils d'orge, et l'on en recueille neuf. Pour la même quantité d'avoine, on en retire dix. Le gravier calcaire est l'amendement le plus en crédit : on en met, par acre, quinze cents, charges de cinq quintaux chacune, qui reviennent à 1 *l.* ou 1 *l.* 1 *s.* Les terres fortes, surtout celles qui ne sont point pierreuses, sont celles où il réussit le mieux. Son effet dure sept ans, pendant lesquels on fait sept récoltes. On ne se sert pas beaucoup de chaux ; mais, quand on l'emploie, on en met cinquante barils par acre. M. Mahon a fait des essais sur l'effet qu'elle produit en diverses proportions, depuis cinquante jusqu'à cent acres ; plus il en a mis, mieux il s'en est trouvé. Mais le gravier calcaire est très-supérieur. Vers Strokestown, M. Mahon peut tirer de la tourbe d'un trou ; et de l'autre, de la pierre calcaire. Il la fait cuire dans des fours qui ont plusieurs bouches. Chaque bouche fait deux cents barils de chaux. Elle cuit dans l'espace de soixante heures. Chaque

(*) Ou 588 livres. *T.*

bouche

bouche emploie dix *clamps* de tourbe à 4 *s.*, y compris les frais d'extraction. Un *clamp* contient trente kishes. Pour extraire la pierre, la briser, la cuire, la ranger dans le four, le vider, il en coûte 2 *l.* par bouche, ou 4 *l.* pour deux cents barils, ou environ 5 *d.* par baril. Il y a sous les marais de la marne blanche, et de la grise de l'espèce légère; mais personne ne s'en sert, parce que le gravier et le sable calcaire lui sont infiniment supérieurs. On laboure avec quatre chevaux qui sont attelés deux à deux. M. Mahon n'en emploie que deux. Il se sert, pour les conduire, d'enfans instruits par un laboureur qu'il a fait venir de Bury en Suffolk, et qui, en labourant de cette manière, avec une charrue de Suffolk et sans guide pour conduire les chevaux, faisoit autant d'ouvrage en un jour qu'en font en trois les gens du pays. En formant des jeunes gens pour M. Mahon et pour ses voisins, il a beaucoup contribué à améliorer le labourage du canton. La terre se vend à raison de vingt-une à vingt-deux années de revenu. Elle se loue, depuis trois ou quatre ans, à raison de cinq pour cent du capital. C'est moins qu'il y a quinze ans; mais en ce moment elle augmente. Les dixmes sont quelquefois perçues en nature; le plus souvent elles sont abonnées au fermier, à raison de 8 *s.* pour le froment, 8 *s.* pour le lin, 3 *s.* pour l'avoine et 8 *s.* pour l'orge et le méteil. Beaucoup de terres sont louées à des gens qui ne les exploitent pas, et qui les sous-louent à d'autres avec bénéfice.

La filature pour les manufactures de toiles est répandue, non-seulement dans le Roscommon,

mais dans tout le Connaught et dans le Roscommon, les habitans recueillent assez de lin pour ce que leur industrie en met en œuvre. Le tissage gagne par degrés. A peu près la vingtième partie du fil est tissée dans le pays, en toile de dix à douze cents, et en toile pour draps [de lit] d'un demi quarter de large, de 10 *d.* à 1 *s.* 4 et demi *d.* le yard. Le fil qui se fait ici est pour la plupart de deux écheveaux à la livre. Une femme file, par semaine, six écheveaux de quatre à la livre, à raison de 4 *d.* l'écheveau. On lui donne 4 *d.* par jour pour le fil de quatre, et 3 *d.* pour le fil de deux écheveaux. La population augmente, mais foiblement. Les habitans sont mieux nourris et mieux vêtus qu'ils n'étoient il y a vingt ans; mais ils ne sont ni mieux logés ni plus industrieux. Ils vivent de pommes de terre, de lait et de beurre. A peine y en a-t-il qui n'aient pas une vache ou deux. En général, on ne leur permet pas d'avoir des cochons; mais plusieurs ont une bonne quantité de volaille. (*) La rente d'une maison et d'un acre de terre est de 20 *s.* Pour nourrir une vache il en coûte 1 *l.* 2 *s.* Les hommes fouillent la tourbe, et travaillent pour leur seigneur. Les femmes payent la rente par leur filature.

Les bois de M. Mahon ont tous été plantés par

(*) Le prix des denrées a beaucoup augmenté. Le beurre est plus cher d'un tiers qu'il n'étoit; le bœuf, d'un quart; la volaille, de moitié. Le prix d'une charrette est de 1 *l.* 4 *s.* Celui d'une charrue, 10 *s.* 6 *d.* Le bois de chêne vaut de 3 *l.* 3 *s.* à 5 *s.* le tonneau. Le frêne, de 2 à 3 *l.*; l'ormeau, de même. Une cabane de terre coûte 5 *l.* 5 *s.*; une de pierres et d'ardoises vaut 15 *l.* La perche de maçonnerie pour un mur, 4 *s.* Près de Château-Plunket, un marais de M. Arthur Irwin, se loue à 1 *l.* 2 *s.* 9 *d.* la perche, ce qui fait 160 *l.* par acre. C'est une belle tourbe de vingt-un pieds de profondeur. T.

lui. Outre cent acres qu'il en a plantés, il a plusieurs rangées d'arbres dans des haies, formant des enclos qui joignent ces bois, de manière que le tout semble se confondre, et ne former qu'un bois qui s'étend des deux côtés de la maison. C'est une des plus belles plantations que j'aye vues ; elle forme un contraste heureux et parfait avec tout ce qui l'entoure. Elle a été commencée il y a trente-cinq ans, par des frênes qui ont actuellement de soixante-dix à quatre-vingts pieds de haut.

La plus grande partie de ces bois est de dix-sept à trente ans. Ce sont, pour cet âge, les plus beaux que j'aye vus. Ils consistent en frênes, chênes, ormeaux de France et d'Angleterre, hêtres, érables, sapinnettes, sapins et pins d'Ecosse, mélèzes, &c. Les plus beaux et les plus grands de tous sont les hêtres : quelques-uns ont trois ou quatre pieds de tour, et trente à quarante pieds de haut. Ils ont une écorce nette et brillante, et tout leur extérieur annonce combien le sol leur est propre. M. Mahon a fait, relativement à cet arbre, une expérience qui mérite d'être rapportée pour ceux qui ont des bêtes fauves. Il avoit fait dans son parc une plantation de toutes sortes d'arbres forestiers, pour voir comment le gibier les traiteroit. Les bêtes fauves mangèrent tout, excepté les hêtres ; ils ne touchèrent ni aux feuilles, ni aux branches, ni à l'écorce d'un seul (36).

(36) Ce fait est assez extraordinaire, car les bêtes fauves écorcent les arbres qui ne sont pas garantis par un entourage d'épines. L'écorce du hêtre est très-lisse et ne donne pas prise à la dent du bétail : voilà probablement pourquoi les bêtes fauves ne l'attaquent pas, sur-tout quand elles ont d'autres arbres à leur disposition, ou qu'elles ne sont pas pressées par la faim.

Ce fait date de dix-huit ans, et ce sont aujourd'hui d'aussi beaux arbres qu'on en puisse voir. Les plus grands arbres, après les hêtres, sont les sapins. Plusieurs ont une vingtaine d'années, et sont d'une belle élévation. Après ceux-ci, vient le chêne qui réussit merveilleusement, puis l'ormeau d'Angleterre. Mais l'arbre qui surpasse ceux-ci et tous les autres, n'est planté que depuis cinq ans, c'est le peuplier d'Italie. La rapidité de sa croissance est vraiment prodigieuse. Ceux de cinq ans ont trente-cinq pieds de haut, et j'en ai vu de deux ans qui avoient douze pieds. M. Mahon a planté, avec un soin extraordinaire, ceux qui garnissent ses haies. Les fossés sont simples. Il y a un rang d'arbres entre le plant d'épines, ou au-dessus; un autre rang est sur le bord de la jetée, et un troisième sur les revers du fossé. Les arbres, conjointement avec une haie haute et vive, forment une ombre si épaisse, que l'on ne voit pas au travers, de manière que chaque enclos a l'air d'être entouré d'un bois. Il a de ces enclos ainsi plantés, qui ont de seize à vingt acres chacun. Il a perfectionné la race de ses bêtes à cornes et celle de ses bêtes à laine, par le moyen d'un taureau et d'un belier qu'il a achetés de M. Bakewell. Il en a fait des élèves avec un grand succès. Il a adopté le système du renouvellement successif, qui consiste à acheter, chaque année, un certain nombre de bêtes de l'année, et à vendre le même nombre d'animaux engraissés, à l'âge de cinq à sept ans. Le plus ordinairement il ne les garde que de quatre à cinq ans.

A Clonells, près de Castlerea, demeure M. O'con-

nor, descendant en droite ligne de Roderick O'connor, qui étoit roi de Connaught il y a sept cents ans. Il y a, dans l'église de Roscommon, un monument qui le représente avec son sceptre, &c. On me dit, comme une chose certaine, que cette famille existoit dans le pays long-temps avant la venue des Milésiens. Ses propriétés, qui autrefois étoient considérables, se réduisent aujourd'hui à 3 ou 400 *l.* de rente, cette famille, dans l'espace de tant de siècles, ayant beaucoup plus souffert des révolutions que celles des O'neil et des O'brien. Les gens du peuple ont pour M. O'connor les plus grands égards, et lui font, en diverses occasions, des présens de bétail, &c. Ils voient en lui le souverain d'un peuple malheureux enveloppé dans une calamité commune.

Une autre grande famille de Connaught est celle de Macdermoth, dont le chef se dit prince de Coolavin. Il demeure à Coolavin dans Sligo, et quoiqu'il n'ait pas 100 *l.* de rente, il ne permettroit pas à un de ses enfans de s'asseoir en sa présence. Je sais positivement que le père en agissoit ainsi, et quelques personnes m'ont assuré la même chose du chef actuel. Lord Kingsborough, M. Ponsonby, M. O'hara, M. Sandford, &c. allèrent le voir. La manière dont il les salua est curieuse : « *O'hara, soyez le bien-venu. Sandford, je suis bien aise de voir un fils de votre mère ;* [il étoit fils d'une O'brien] *quant à vous autres, entrez comme vous vous trouverez* » M. O'hara de Nymphsfield possède en Sligo une terre considérable, reste des grands biens qui ont appartenu à sa famille dans ce

pays. Il est du petit nombre des descendans de la race Milésienne.

Depuis qu'on a accordé une gratification pour le transport par terre du blé à Dublin, on y en envoie beaucoup du comté de Roscommon, et même de plus loin, comme de Sligo et de Mayo. On me cita ces transports comme une preuve de l'excellence de la charrette irlandoise. On conduit de neuf à douze quintaux avec un seul cheval qui ne vaut pas plus de 5 *l.* Il y a d'ici à Dublin soixante-sept milles, et il faut neuf jours pour aller et revenir. Les voitures reviennent chargées. Moyennant 16 *s.* 3 *d.*, elles transportent à Dublin tout ce que l'on veut, sans avoir l'avantage de la gratification. Le 23 août, je quittai Strokestown, et pris le chemin qui conduit à Elphin, au travers d'un pays qui consiste principalement en pâtures à bêtes à laine. Le sol est un gravier sec, sur une terre pierreuse. J'allai voir l'évêque, qui eut la bonté de me procurer plusieurs instructions précieuses sur la culture du pays.

Il me communiqua les détails de son évêché, qui consiste en de grandes étendues de terre en Roscommon et en Sligo. On pourra juger par là du taux des rentes. Toutes ses terres consistent en dix-huit mille deux cent vingt-trois acres en valeur et en cinq mille trois cent quatre-vingt-deux acres incultes. Le tout produit 1742 *l.* Les amendes donnent 1216 *l.* Vingt-trois mille acres qui ne produisent que 1742 *l.* doivent nécessairement être loués à très-bas prix. Quant aux pâtures à bêtes

à laine, voici le compte au produit moyen d'une ferme de mille acres, sur laquelle il y a deux mille bêtes à laine à 14 *s.*, cent jeunes bœufs, c'est-à-dire soixante âgés de deux ans, et quarante âgés de trois ans.

Vente annuelle.

	l.	*s.*	*d.*
Cinq cents montons, de 20 à 24 *s.*	550	»	»
Cent brebis	40	»	»
Deux mille toisons de cinq livres, à 10 *d.*	416	»	»
Total	1006	»	»
Ce qui fait 10 *s.* par tête.			
Profit sur le bétail	200	»	»
	1206	»	»
Vingt acres de pâturage, cultivés en pommes de terre, loués de 3 *l.* 3 *s.* à 4 *l.*	70	»	»
Dix acres de pré, dont le foin est vendu à 50 *s.*	25	»	»
Cinq poulains et jumens, à 6 *l.*	30	»	»
Trente acres de froment, de féves et d'avoine, à 5 *l.*	150	»	»
Dix acres de lin, loués de 3 à 4 *l.*	35	»	»
	1516	»	»

Frais.

Rente	750	»	»
Taxe de comté	30	»	»
Dix hommes	80	»	»
Usé des ustensiles	10	»	»
Intérêt d'un fonds de 2000 *l.*, à 6 pour 8.	120	»	»
Dixme	40	»	»
Pertes sur le bétail, 3 *s.* par tête, sur les bêtes à laine	100	»	»
	1130	»	»
Produit	1516	»	»
Frais	1130	»	2
Bénéfice	386	»	»

Les fermes sont, en général, depuis cent

jusqu'à quinze cents acres, et les rentes vont de 15 à 20 *s.* par acre. Les troupeaux, il y a dix ans, montoient de neuf à dix mille têtes, à présent ils n'en ont pas plus de deux mille. La rente moyenne de tout le comté est de 10 shellings. D'Elphin à Kingston, et sur-tout, près de cette dernière ville, le sol est un des meilleurs que j'aye jamais vus. C'est un loam sablonneux, sec, meuble, profond et très-riche. L'herbage y est excellent. Il est, en général, employé à nourrir des bêtes à laine, outre plusieurs jeunes bœufs.

J'allai chez lord Kingston pour qui j'avois une lettre. Malheureusement pour moi, il étoit à Spa. Je descendis, en me promenant jusqu'à Longfort pour voir le lac. Il offre un très-beau coup-d'œil, occupant un espace de cinq milles sur quatre, et remplissant le fond d'une belle vallée dont l'enceinte, presque circulaire, est formée par des montagnes. Celles de la gauche s'élèvent en pente douce. Elles s'abaissent vers leur milieu, et laissent apercevoir la montagne de Strand, près de Sligo, à plus de vingt milles de là. A droite on voit, au-delà d'un petit marais, une grande étendue de côtes cultivées, que bornent au loin des montagnes bleuâtres. Si cette petite portion de marais étoit plantée, l'aspect en seroit plus beau. Six îles couvertes de bois, ornent le lac; sous l'ombrage qui couvre l'une d'elles, sont les ruines d'un ancien bâtiment, demeure antique des Macdermoths. L'épaisseur des bois contraste avec l'éclat des eaux du lac. Il est impossible d'imaginer une vue plus riante ni plus gracieuse.

Rien n'est aussi pittoresque que le coup-d'œil de Roch-Island et de ses ruines couronnées de lierre.

Les terres, aux environs de Kingston, sont un bon loam sablonneux, riche, sec et meuble, composant le meilleur sol que j'aye vu en Irlande. Toutes sont en herbages et couvertes de beau bétail, de vaches et de bêtes à laine. Les fermes contiennent jusqu'à cinq cents acres. Elles sont divisées en enclos formés par des murs de pierre, dans lesquels on tient séparément les bœufs, les vaches et les bêtes à laine. Quelques-unes de ces terres nourrissent, par acre, un bœuf et un mouton. La rente est de 15 à 20 *s.*

Après avoir dîné à Boyle; je pris le chemin de Ballymont. Je traversai, pour m'y rendre, un immense marais; où je m'arrêtai pour prendre diverses informations. J'appris qu'il avoit dix milles de long sur trois milles et demi de large, contenant ainsi trente-cinq milles carrés; qu'à l'entour, et même dedans, étoient des carrières de pierre calcaire; que dans plusieurs endroits voisins, se trouvoit du gravier de nature calcaire, dont on faisoit usage dans les terres environnantes, à quoi je peux ajouter que le marais est traversé par un grand chemin. Trente-cinq milles carrés font vingt-deux mille quatre cents acres; quel vaste champ ouvert aux améliorations! Rien ne seroit plus aisé que de dessécher ce marais. De grands espaces de terre ont naturellement assez de pente pour qu'il n'y restât pas une goutte d'eau. Les marais montueux diffèrent absolument de tous ceux que j'ai

vus en Angleterre. Dans les landes du nord, les collines et les montagnes sont toutes couvertes de bruyères, comme les marais d'Irlande; mais on y trouve divers sols, comme gravier, pierres plates, terre de landes, &c., et les marais, proprement dits, n'y sont que par places; mais les marais montueux de l'Irlande sont purement marécageux à une grande profondeur, sans la moindre variation de sol. La forme monticuleuse de ces marais ne peut être dûe uniquement à une eau stagnante. Elle provient nécessairement d'une masse croissante de productions végétales. Sir Laurent Dundass est le principal propriétaire de celui-ci.

J'arrivai le soir à Ballymont, demeure de l'Hon. M. Fitz Maurice, où je me proposois de voir avec grand plaisir, une manufacture dont j'avois entendu parler depuis que j'étois en Irlande. Il eut la bonté de me donner, de la manière la plus obligeante, les détails suivans:

Il y a vingt ans, feu lord Shelburne vint à Ballymont. Le pays étoit désert, sans culture, n'ayant ni industrie, ni civilisation. Tous les habitans étoient catholiques-romains, et l'on ne voyoit pas parmi eux la moindre trace de manufacture, pas même de filature. Milord, pour changer cet état de choses, fit, avec des gens du nord, un marché pour faire venir des tisserands protestans, à l'effet d'établir une manufacture, moyen qui lui paroissoit le plus propre à opérer le changement qu'il desiroit. Son établissement eut lieu; mais, comme il avoit eu affaire à des fripons,

il perdit dans cette entreprise 5000 *l.*, quoiqu'il n'eût que dix-sept familles protestantes, et vingt-six ou vingt-sept métiers montés. A sa mort, lady Shelburne voulut suivre son plan; et pour y parvenir, elle donna de grands encouragemens à M. Wakefield, l'homme qui se mêloit le plus à Londres des affaires d'Irlande. Elle accorda de longs baux avantageux, à la charge de faire des bâtimens, de peupler le pays de tisserands venus du nord, et de faire aller la manufacture. Celui-ci trouva environ vingt métiers qui travailloient pour le compte des ouvriers. Dans l'espace de cinq ans, il fit de grands progrès, construisit plusieurs maisons, bâtit des chaumières pour les tisserands, et conduisit cette opération aussi bien que le lui permettoit la multiplicité de ses affaires, employant à la fois soixante métiers. Sa mort qui survint alors, suspendit pendant un an tous les travaux. L'établissement en souffrit beaucoup. Lady Shelburne choisit un nouveau directeur qui géra la manufacture pour son propre compte, et auquel elle donna des baux très-avantageux, pour encourager son activité. Il travailla pendant cinq ans, employant aussi soixante métiers; mais sa fortune s'étant dérangée, l'établissement fut encore arrêté.

Ce fut alors, en 1774, que M. Fitz-Maurice se détermina à conduire lui-même une manufacture qui promettoit à tout le pays de si grands avantages. Il conçut que, pour y travailler avec succès, il falloit qu'il la dirigeât lui-même. Il auroit pu prêter de l'argent à un entrepreneur pour

l'aider à faire aller les travaux; mais, indépendamment de ce que cela ne promettoit qu'un succès incertain, cela n'eût jamais pu donner à l'établissement le développement complet dont il étoit susceptible. Pendant qu'il étoit occupé de ce projet, ses amis lui conseillèrent de ne pas s'embarquer dans une entreprise aussi compliquée que celle d'une manufacture, qui le jetteroit nécessairement dans tous les embarras, les désagrémens et les hasards du commerce, occupations si éloignées de sa naissance, de ses idées et de ses habitudes. Mais, fatigué de l'inactivité de la vie ordinaire des gens du monde, il résolut, non-seulement, d'être fabricant, mais même de conduire cette entreprise avec toute la vigueur et le courage qu'elle pourroit exiger: il commença par prendre tous les moyens nécessaires pour bien posséder la connoissance de l'art. Il parcourut diverses manufactures qu'il observa jusques dans les plus petits détails, s'instruisant à fond de toutes les parties. Il répéta si souvent cet examen, et le fit avec tant de soin, depuis la filature jusqu'au blanchissage et à la vente, qu'il acquit autant d'instruction que le fabricant le plus expérimenté. Il a tissé de la toile, et fait de ses mains tous les travaux du métier. Résolu à conduire son entreprise à sa perfection, il prit à sa solde M. Stansfield, le mécanicien, bien connu pour avoir perfectionné les moulins à scie. Il l'envoya à Ballymont dans l'hiver de 1774, pour y construire, sur les meilleurs principes, un moulin à blanchir. Il alla lui-même voir tous les grands moulins du

nord de l'Irlande, pour en remarquer les défauts, afin de les éviter dans ceux qu'il se proposoit d'établir. Lorsqu'il eut rassemblé toutes ces instructions, il commença ses travaux; et comme il lui falloit absolument de l'eau, il se procura un grand réservoir, par le moyen d'une digue qu'il éleva d'un côté à l'autre d'une vallée. Il inonda ainsi trente-quatre acres de terre qui, conservant l'eau dans les temps secs, lui en assurèrent en tout temps une égale abondance. Toute la mécanique de son moulin est fort bien entendue, et digne de l'artiste qui l'a faite. Il est, en général, construit sur le même principe que les autres moulins à blanchir, mais il est mieux exécuté que tous les autres; et dans plusieurs points, il est perfectionné. On y a ajouté une roue à laver, dans le nouveau genre de celles d'Angleterre. Le mouvement des battoirs sur le cylindre est perfectionné, en ce qu'on a donné à leur chûte un peu plus de temps. Celui des brosses se fait autrement que dans la manière ordinaire. Toutes les roues sont d'ailleurs si bien proportionnées que chaque opération peut marcher à son plus haut point de vîtesse, sans qu'aucune autre en souffre, ce qui généralement n'a pas lieu dans les autres moulins. Celle qui reçoit l'eau est construite de manière à se mouvoir avec la moindre quantité d'eau possible, tous les mouvemens se faisant à la fois, sans exiger plus d'eau qu'il n'en peut passer dans un tuyau de neuf pouces de diamètre. Il y a deux cylindres à battoirs, trois paires de brosses, deux foulons, une roue à laver, deux grandes chaudières pour les lessives, un séchoir et un endroit pour

plier : le tout fait un édifice bien bâti, de quatre-vingt-un pieds de long sur vingt-huit de large et dix-sept de haut.

La première année, 1774, n'ayant pas de blanchisserie, il se contenta de faire aller les métiers, et de vendre les toiles écrues. Soixante-cinq métiers lui firent, cette année, dix-sept cent trente pièces, de cinquante yards de long chacune sur sept huitièmes de large. Ces toiles étoient, l'une dans l'autre, de dix *cents*. En 1775, les métiers furent au nombre de quatre-vingts. Ils firent deux mille cent dix pièces de la même toile. Il y en a à présent quatre-vingt-dix, et tout se prépare pour que dans le cours de l'année il y en ait cent vingt. M. Fitz-Maurice ne doute point qu'en deux ans il n'en ait trois cents. Il a fait ces augmentations par le moyen de tisserands qu'il fait venir du nord. Il bâtit pour eux des maisons aussitôt qu'il le peut, et il a toujours plus de demandes qu'il ne peut construire de maisons. Ils viennent avec leurs familles, n'ayant rien du tout. M. Fitz-Maurice les loge, leur procure un métier, et les emploie pour son compte. La rente qu'il exige d'eux pour leur maison et leur jardin, est proportionnée à leur paresse ou à leur activité.

La rente totale qu'il détermine pour le loyer d'une maison bâtie en pierre et couverte en ardoise, qui lui coûte 50 *l.*, est de 40 *s.*, si l'ouvrier est paresseux ; mais sa rente diminue en proportion du nombre de pièces de toile qu'il fait. Outre cet encouragement, il donne des prix pour le meilleur tissage et le meilleur filage qui se soient faits dans la manufacture.

Pour faire voir combien ce genre d'occupation est utile au pays, il suffit d'observer que les quatre-vingts métiers emploient, outre les quatre-vingts tisserands, quatre-vingts personnes, ordinairement des femmes, pour épeuler, ourdir et dévider [l'épeulage se fait par des enfans], en tout quatre-vingts hommes, quatre-vingts femmes et quarante enfans.

Les deux mille cent dix pièces fabriquées depuis l'année dernière, ont employé un million trente-deux mille neuf cent trente écheveaux de fil, à soixante-trois chacune, y compris les accidens et la perte. Tout ce fil a été filé ici; et comme une femme file par jour un écheveau de trois à la livre, il a occupé, pendant trois cents jours, quatre cent quarante-trois femmes.

Je dois remarquer que toutes les maisons bâties par M. Fitz-Maurice pour les tisserands, n'ont pas plus d'un demi *rood* chacune de jardin à pommes de terre. Il leur loue, en outre, une pâture à vache, pour laquelle ils payent 30*s*. Il en agit ainsi, parce qu'il ne veut pas que ses ouvriers deviennent cultivateurs; ce qu'il croit incompatible avec leur profession de tisserands. Il projette des travaux beaucoup plus étendus. Il s'est procuré une patente pour un marché qu'il se propose d'établir. Il compte bâtir, à cet effet, une belle halle qui lui coûtera 1000 *l*. Il démolit toutes les vieilles cabanes du village, et construit à leur place, sur des alignemens réguliers, de bonnes maisons pour des tisserands et autres ouvriers. Un grand bâtiment, aujourd'hui employé à la manufacture, sera converti en une belle auberge. Il fera, de plus, une

grande maison pour un maître tisserand; et enfin, pour lui-même, une espèce de château analogue aux ruines de l'ancien, et conforme à la situation. Il a employé, pour ces plans et ces constructions, M. Paine, architecte. Ces grands travaux ne contribueront pas moins à l'embellissement qu'à la richesse du pays, et concourront, avec les progrès de la manufacture, pour faire de Ballymont un lieu important. On ne peut donner trop d'éloges à un homme qui, au printemps de la vie, à l'âge où l'on n'est ordinairement occupé que de ses plaisirs, consacre sa fortune et toutes ses pensées à des objets aussi utiles, et travaille ainsi à assurer le bien-être, le bonheur et la subsistance de tous les habitans d'un canton.

Il peut être utile à ceux qui penseroient à former de pareils établissemens, de savoir ce qu'ont coûté ces travaux. J'en ai demandé le détail à M. Fitz-Maurice. Pour faire le réservoir d'eau, le moulin à blanchir, un pré, un bâtiment pour les chaudières, une maison pour le maître blanchisseur, et trois ou quatre pour les blanchisseurs ordinaires, il en a coûté en tout 1500 *l.*, dont 160 ont été employées à faire le réservoir. Une maison de pierre et d'ardoises, suffisante pour loger une famille et contenir quatre métiers, coûte 55 *l.* Les quatre métiers coûtent 8 *l.* 8 *s.*

Les particularités suivantes serviront à faire connoître ce que peut coûter l'établissement d'une manufacture qui emploie cent métiers. Elles prouveront aussi que des vues d'intérêt personnel n'ont pas guidé M. Fitz-Maurice, n'y ayant qu'une grande intelligence,

intelligence, ou des chances heureuses dans le prix des articles qui puissent rendre cette opération lucrative en elle-même. Mais un seigneur doit avoir des vues plus élevées : il doit tendre au bien-être des habitans, et attendre de l'augmentation de la population, celle du revenu de sa terre.

	l.	*s.*	*d.*
Moulin à blanchir et pré	1500	»	»
Vingt-cinq maisons pour les cent métiers, à 55 *l.*	1375	»	»
Autre bâtiment pour la demeure d'un commis et d'un maître tisserand	200	»	»
Cent métiers pour fabriquer des toiles d'un yard de large et au-dessous	210	»	»
Total des bâtimens, &c.	3285	»	»
Intérêt de cette somme, à 6 pour 100, pour un an	197	»	»
Cent soixante-trois mille huit cents écheveaux de fil, à raison de soixante-trois par pièce, et de vingt-six pièces à chaque métier par an, à 5 *d.* trois quarts l'écheveau. . . .	3924	7	6
N. B. Il coûte actuellement 6 *d.* et demi ; ce prix même augmente ; mais il est haut ; 5 *d.* et demi sont un bas prix.			
Pour nétoyer le fil, un demi-penny par écheveau.	341	5	»
Pour le transport et les frais, 1 pour 100 des trois mille neuf cents	39	»	»
Salaire de cent tisserands, à 3 *d.* et demi par yard pour une toile de dix cents, ou 14 *s.* 7 *d.* par pièce. Supposons 15 *s.*, parce qu'elles ont souvent près de cinquante-un yards, deux mille six cent trente-sept	1977	15	»
Gages d'un maître tisserand.	100	»	»
Gages d'un homme chargé d'acheter le fil et de l'assortir	25	»	»
	9889	7	6

	l.	s.	d.
D'autre part	9889	7	6
Pour marquer à l'aiguille deux mille six cent trente-sept pièces, à 1 *d.* chacune	10	19	9
Quant au blanchissage, la meilleure manière est de supposer que ses frais montent aussi haut que les font payer ordinairement les blanchisseurs, c'est-à-dire, à 1 *d.* trois quarts par yard, y compris le bénéfice du blanchisseur; ce qui fait 6 *s.* 4 *d.* et demi par pièce	840	»	»
Emballage, 5 *s.* par balle de cent pièces, chacune de vingt-cinq yards	13	4	»
Transport jusqu'à Dublin, 20 *s.* par balle de cent pièces	53	»	»
Commission au facteur de Dublin, sur cinq mille deux-cent soixante-quatorze pièces, à 1 *s.* 3 *d.* le yard, ou 1 *l.* 7 *s.* 1 *d.* la pièce, ou 8239 *l.*, à 2 pour cent sur cette somme.	164	15	»
N. B. Sur les belles toiles, la commission est de 5 pour cent, à cause de la difficulté de les vendre; et on accorde pour cinq mois de crédit au lieu de deux.			
Transport dans Dublin, 2 *s.* 6 *d.* par balle . .	6	10	»
	10977	1	3

Dépenses annuelles.

Intérêt du premier fonds.	197	»	»
Fil	5924	7	6
Nétoyage et transport	380	»	»
Tisserands	1977	15	»
Inspecteurs	125	»	»
Marquage.	10	19	9
Blanchissage	840	10	»
Emballage et transport	66	4	»
	7521	16	3

	l.	s.	d.
Ci-contre	7521	16	3
Commission	164	»	»
Transport dans la ville	6	10	»
	7692	16	3
Comme l'argent travaille précisément deux fois par an, la moitié de cette somme doit être considérée comme fonds	3846	»	»
Bâtimens	3285	»	»
Ainsi le capital de l'entreprise est de	7131	»	»
Intérêt de cette somme, à 6 pour 100	427	»	»
Dépenses diverses sur 5274 pièces	7692	»	»
	8119	»	»
Produit :			
Cinq mille pièces à 1 *l.* 11 *s.* 3 *d.*	8239	»	»
Dépenses	8119	»	»
Reste	120	»	»
Il paroît ainsi y avoir quelque bénéfice, outre celui qui se fait sur le blanchissage, à quoi il faut ajouter la rente de vingt-cinq maisons, qu'on peut estimer à 100 *l.* par an. Mais si les toiles ne se vendent qu'à 1 *l.* 7 *s.* 1 *d.*; le compte alors sera :			
Dépenses	8119	»	»
Produit, cinq mille deux cent soixante-quatorze pièces, à 1 *l.* 7 *s.* 1 *d.*	7141	»	»
Perte	978	»	»

J'observe, à ce sujet, que ces sortes de comptes ne sont jamais exacts ; on doit les regarder plutôt comme des aperçus généraux, que comme des états positifs ; on peut croire, au premier coup-

d'œil, que qui prouve trop, relativement au peu de bénéfice que peut produire une pareille manufacture, ne prouve rien, sans quoi le commerce ne pourroit marcher; mais la conséquence ne seroit pas juste. Ce n'est pas ainsi que se conduit, en général, la fabrication des toiles. Les fabricans, qui sont blanchisseurs, achètent les toiles faites, et ne les tissent pas pour leur compte. La majeure partie de leur bénéfice provient, probablement, de ce qu'ils tirent parti de la variation du prix de la denrée, et que souvent ils achètent la toile au-dessous de sa véritable valeur. Ils saisissent les occasions, et profitent du besoin où peuvent se trouver les tisserands. Ils savent d'ailleurs, à un denier près, ce qu'ils peuvent donner d'une marchandise, et n'achètent jamais une pièce de toile au-dessus du prix qui leur convient; mais s'ils faisoient tisser pour leur compte, ils seroient obligés de faire travailler, quoique la vente n'allât point, ou de laisser leurs ouvriers oisifs. Une autre observation qui s'applique généralement à toutes les entreprises de cette espèce, est qu'il est rarement avantageux de réunir dans une seule main toutes les branches d'une grande manufacture. Il y a plus de probabilité de succès, lorsque chacune de ses opérations forme une profession distincte, employant des fonds et des ouvriers séparés. Que M. Fitz-Maurice, doué d'une grande activité et de beaucoup d'intelligence, ait pu se mettre bien au fait du métier, c'est ce dont je ne doute point; mais je doute que le meilleur fabricant de l'Irlande, s'il faisoit tisser et blanchir à la fois pour son

compte, pût faire un grand bénéfice. D'où je conclus que la portion du précédent calcul la plus applicable à un seigneur, est le détail de l'emploi des 3285 *l.*, parce que, pour cette somme, il peut mettre en œuvre cent tisserands et un maître blanchisseur, auxquels il peut donner à son gré quelque encouragement à raison de chaque pièce qu'ils feront et blanchiront, mais toujours pour leur propre compte, et jamais pour le sien. Après tout, j'ai lieu d'assurer que, pour un shelling qu'un propriétaire gagnera dans les manufactures, il gagnera une guinée en se livrant à l'amélioration de son bien. Dans l'une de ces entreprises il a, en général, affaire à des fripons; dans l'autre, il a presque toujours rapport avec d'honnêtes gens.

M. Fitz-Maurice observe que l'art du blanchissage dépend de tant de petites choses, et que d'ailleurs sa perfection tient tellement à la fantaisie des marchands qui achètent la toile, qu'il est impossible de donner à ce sujet aucune règle. Cependant il y a quelques points qui exigent de l'attention, tels que l'usage de la chaux. Quoique les chymistes assurent qu'elle peut être utile quand on l'emploie en petite quantité, les blanchisseurs refusent obstinément de s'en servir, soit pour se conformer au préjugé reçu, soit à cause du bénéfice qu'ils trouvent à faire passer les plus mauvaises cendres comme aussi bonnes que les meilleures. Quant à faire lessiver et bouillir les toiles, les plus belles toiles étant composées des fibres du lin les plus dures et les plus fortes, c'est-à-dire

de celles qui ont résisté à l'action du seran [raison, pour le dire en passant, qui fait que les toiles fines durent infiniment plus long-temps que les grosses], il faut distinguer entre le procédé de les faire lessiver et celui de les faire bouillir. Le second est beaucoup plus actif que l'autre, et s'emploie pour les toiles très-fines, qui sont composées de fibres plus fortes ; l'autre suffit pour les toiles plus grosses, et par conséquent plus foibles, mais ils reviennent au même quand on y met quelque soin. Une lessive entière est semblable à un moyen bouillon ; l'un et l'autre dépendent du degré dans lequel on les donne. Quant aux brosses, le préjugé général qui les condamne, vient de ce que les blanchisseurs épargnent le savon. Quand on en met suffisamment, elles n'ont pas le moindre inconvénient.

Culture du lin aux environs de Ballymont.

La plus grande partie des pauvres habitans de ce canton prennent à loyer, pour y cultiver du lin, environ un demi-rood de terre, dont ils paient 7 *s.* 6 *d.* Ils y sèment à peu près cinq gallons de semence, qui valent, prix moyen, 5 *s.* 6 *d.* Ce terrain rend de quatre-vingt-quatre à cent douze livres, c'est-à-dire de six à huit stones de lin broyé et serancé. Si, au moulin, on sèche le lin en même temps qu'on le broie et qu'on le serance, il en coûte 16 *d.* par stone ; si l'on ne fait que les deux dernières de ces opérations, il n'en coûte que 14 *d.* ; et si l'on ne fait que serancer, cela ne revient qu'à 10 *d.* Après le serançage le lin vaut brut, de 5 à 6 *s.* le stone.

Dépenses :	*l.*	*s.*	*d.*	*Produit :*	*l.*	*s.*	*d.*
Rente	»	7	6				
Semence	»	5	6	Valeur de huit stones . . .	2	»	»
Four broyer, sécher et serancer le lin . .	»	10	8				
Profit pour le travail fait à la terre . . .	»	16	4				
	2	»	»		2	»	»

Après que le lin a été serancé, il est assorti ou partagé en petites portions de diverses qualités. Une moitié produit la plus belle, qu'on file en fil de de trois écheveaux, c'est-à-dire que trois écheveaux pèsent la livre. La moitié de l'autre moitié, c'est-à-dire un quart au total, est appelée étoupe *serancée*. On en fait d'une qualité inférieure ou de deux écheveaux à la livre. Le reste est appelé *backings* (*), et forme une espèce de gros fil dont on fait de la toile à sacs et de gros draps pour les pauvres. Après cette opération, le poids total n'est pas diminué de plus de quatre livres par quintal. La première qualité vaut 9 *d.* la livre. La seconde en vaut 6, et la plus commune environ 1 et demi.

Dépenses :	*l.*	*s.*	*d.*	*Produit :*	*l.*	*s.*	*d.*
Valeur du lin brut .	2	»	»	Cinquante-six liv. de la première qualité	2	2	»
Serançage	»	7	»	Vingt-huit liv. à 6 *d.*	»	14	»
Profit	»	12	»	Backings	»	3	»
	2	19	»		2	19	»

(*) Ce qu'en quelques provinces de France on appelle *reparon* et dans d'autres, étoupes. *T.*

Les seranceurs parcourent communément les maisons des pauvres gens pour y faire cet ouvrage. Quatre hommes emploient deux jours à assortir la quantité ci-dessus. La filature se fait par des femmes et des enfans. Une bonne fileuse fait, en un jour, à peu près un écheveau composé de douze *ents*, dont chacun a cent vingt tours de deux yards et demi de circonférence. S'il va, dans cet état, au marché, il produit généralement à la fileuse, 5. *d.* par écheveau ou par douze *ents*; ce sont des spéculateurs ou de pauvres manufacturiers qui l'achètent. Il s'exporte par an pour plus de 40,000 *l.* de fil de Sligo à Manchester et à Liverpool. On suppose qu'il s'exporte d'Irlande autant de lin filé qu'il s'y en fabrique en toile. La première opération du fabricant est de faire tremper le fil dans l'eau tiède, pendant un ou deux jours; on le fait ensuite bouillir pendant douze heures, dans une forte lessive de cendre de barille: après quoi, on le fait blanchir pendant trois semaines ou un mois. Lorsqu'il est sec, on l'apprête, on l'adoucit, en le tendant dans un métier, ou on le frotte par le moyen d'un bâton fendu, dans lequel on le fait passer. On l'assortit ensuite en divers degrés de finesse, d'abord par le poids, puis à l'œil. Il est alors prêt à remettre au tisserand, avec les roseaux [*reeds*] et les *geers* disposés pour le fabriquer. La grosseur ou la finesse du fil détermine la classe des roseaux entre lesquels il doit passer. Le roseau est divisé en *beers*, portions, dont chacune contient vingt fentes ou intervalles. Chaque fente reçoit deux fils. Ce sont ces fils qu'on

appelle la *chaîne*. Ceux qui sont conduits en travers par la navette, s'appellent la *trame*. Cinq *beers* forment ce qu'on appelle communément un *cent*. Le nombre de ces *cents* est réglé par l'habileté du fabricant, de manière à faire la toile claire ou serrée dans sa largeur. C'est ce nombre qui détermine la finesse ou la moindre qualité de la toile.— *N. B.* Les extrêmes sont depuis quatre cents fentes [*splits*] jusqu'à deux mille cinq cents dans la largeur d'un yard. Pour connoître la valeur d'une pièce de toile, on l'examine avec une loupe. On applique la loupe sur la toile, et l'on compte le nombre de fils de la chaîne qui sont grossis par le verre. Dans une largeur donnée, plus vous compterez de fils de chaîne, plus la toile sera jugée fine. Sachant la longueur de la chaîne, vous saurez la quantité de livres de fil employée, et connoissant sa valeur, ajoutez-y le tissage, et le blanchissage, et l'addition vous donnera le prix de la marchandise.

Un acre de lin.

	l.	*s.*	*d.*
Quarante gallons de semence, à 1 *s.* 6 *d.* . . .	3	»	»
Deux labours	1	»	»
Deux hersages	»	6	»
Pour émotter, quatre femmes	»	2	»
Pour sarcler, 10 *id.*	»	5	»
Pour arracher, vingt femmes pendant un jour, à 3 *d.*, nourriture, 3 *d.*	»	10	»
Pour lier le lin en poignées, quatre hommes, à 6 *d.*, nourriture, 3 *d.*	»	3	»
Transport, six chevaux, pendant un jour à 1 *s.* 6 *d.*	»	9	»
	5	15	»

	l.	*s.*	*d.*
D'autre part	5	15	»
Rouissage, six hommes	»	4	6
Pour ôter le lin de l'eau, quatre hommes . .	»	1	6
Puur le répandre sur l'herbe	»	6	»
Pour le relever, douze femmes	»	6	»
Pour le transporter, deux charrettes et quatre hommes	»	6	»
Pour le sécher, quatre hommes et quatre femmes	»	5	»
Douze kishes de tourbe à 8 *d.*	»	8	»
Pour broyer le lin, quarante femmes	1	»	»
Pour le serancer, 1 *s.* par stone, cinquante-six stones	2	16	»
Pour l'assortir, 8 *d.* par stone pour le lin ; 1 *d* par livre, pour l'étoupe, y ayant quatre livres du premier dans un stone de filasse serancée ou quatorze stones de filasse assortie, à 8 *d.*	»	9	4
Trois livres d'étoupe par stone, faisant cent soixante-huit liv. à 1 *d.*	»	14	»
Rente	»	16	»
	13	7	4
Si on loue la terre toute préparée	11	8	4
Rente	2	»	»
	13	8	4
Tel sera le prix, si c'est un villageois qui loue la terre, sinon la rente est de 3 *l.*, ce qui fera alors	14	8	4
Valeur du lin assorti, de 7 *d.* à 1 *s.* Prix moyen, 9 *d.* par livre, ou 12 *s.* par stone .	8	8	»
Cent soixante-huit livres d'étoupe, à 6 *d.* . .	4	4	»
Six livres par stone (de bakings), faisant trois cent trente-six, à un demi-denier . . .	»	14	»
	13	6	»

On tisse peu de toiles en Sligo ; mais on fait par-tout quelque peu de fil. Les femmes gagnent 3 ou 4 *d.* par jour, en faisant un écheveau dans leur journée. Il a été exporté l'année dernière, du port de Sligo, pour 80,000 *l.* de fil. Le prix du travail est, pour les habitans des chaumières, de 5 *d.*; pour les autres, de 6. On rencontre par-tout dans le pays des monceaux de mauvaises herbes, que font brûler les pauvres gens pour en faire des cendres qui servent à lessiver le fil. Un acre de mauvaises herbes a été vendu 6 *l.* 6 *s.* Un sixième du pays est occupé par des marais et des montagnes. Le reste se loue à 15 *s.* Il y a des fermes fort étendues, qui sont tenues par des herbagers. Mais tout le labour est fait par de petits habitans, ou de très-médiocres fermiers. Les cours sont : 1. pommes de terre ; 2. lin ; 3. avoine ; 4. avoine. — 1. pommes de terre ; 2. pommes de terre.

La baronnie de Carra est la meilleure terre du comté. Les hauteurs sont toutes en gravier calcaire. La rente, aux environs de Ballymont, est de 20 *s.* Les pommes de terre rendent vingt-six barils, au prix moyen de 6 *s.* le baril pesant dix stones. Le froment rend six et demi ou sept barils. L'avoine en donne dix. On trouve dans tout le pays une grande abondance de marne, de pierre et de gravier calcaire ; mais personne n'en fait usage que ceux qui y sont forcés par les propriétaires. Celui de ces engrais qu'on emploie le plus est le gravier calcaire. Une assez grande étendue de montagnes a été défrichée par de petits fermiers, sous la direction des propriétaires. John Killy, petit journalier sur la

terre de M. Fitz-Maurice, en est un exemple. La méthode qu'il a suivie a été d'écobuer et de répandre des cendres sur la terre. Il y sème ensuite sur-le-champ des pommes de terre dont il obtient de bonnes récoltes ; puis il y fait de bonne avoine ; il semeroit ensuite, s'il en avoit le moyen, des plantes fourrageuses.

Dimanche 26 août, j'allai à Mercra, chez L'hon. Josuah-Cooper, qui non-seulement me reçut avec la plus grande politesse, mais eut la bonté d'envoyer chercher un de ses voisins, afin de pouvoir avec lui, et le secours de quelques autres personnes, répondre à toutes mes questions : ce qu'ils firent avec autant d'exactitude que de complaisance.

Le terme moyen des rentes en ce canton est de 15 *s*. Le petit nombre de montagnes qui n'est pas de nature calcaire, se loue à très-bas prix [2 *s* .] ; mais celles qui sont calcaires sont, en général, de bonnes terres, et se louent presque aussi cher que le reste du pays. Les fermes en culture sont extrêmement petites. Les pauvres gens les prennent en société. Ils se réunissent quatre ou cinq pour prendre une ferme de cent acres de terre labourable. Mais ils la subdivisent ensuite en portions de cinq ou six acres ; et, en général, tout le labour du pays est fait par ces petits cultivateurs. Il y a quelques grandes fermes en pâtures qui contiennent jusqu'à mille acres, et où l'on nourrit des bêtes à laine et des bêtes à cornes. On peut regarder un septième du comté comme étant en marais, le six autres septièmes se louent à 15 *s*. Dans le comté de Mayo, il y a un tiers, et peut-être une moitié,

en montagnes et en marais. Les deux autres tiers se louent 12 *s.* Dans celui de Gallway, les lacs, les montagnes et les marais occupent plus d'un tiers.

Les cours de culture que l'on suit ici, sont :

1. Pommes de terre; 2. lin; 3. orge; 4. avoine; 5. avoine; 6 avoine; 7. avoine; 8. on abandonne la terre pendant sept ans aux moutons.

1. Pommes de terre; 2. lin; 3. orge; 4. avoine; 5. avoine; 6. avoine; 7. avoine; 8. avoine; 9. terre unie pour herbage.

1. Pommes de terre; 2. lin; 3. orge; 4. avoine; 5. avoine; 6. avoine; 7. pommes de terre.

1. Pommes de terre; 2. orge, qui est le meilleurs cours que j'aye rencontré en Irlande. Le froment commence à figurer dans le cours suivant:

1. Pommes de terre; 2. froment; 3. avoine; pendant quatre ou cinq ans. Quelques personnes sèment du froment sur une jachère d'été. Une terre en pré, qu'on loue pour y cultiver des pommes de terre, se paye 5 *l.* Voici le compte d'un acre d'une autre terre :

	l.	*s.*	*d.*
Rente	»	15	»
Taxe du comté	»	»	4
Dixme	»	»	»
Travail pour l'engrais, vingt hommes et trois chevaux	1	5	»
Semence, trente pecks, à 6 *d.* chacun	»	15	»
Pour les placer en terre, trente hommes, à 6 *d.*	»	15	»
Pour les couvrir et les butter	»	15	»
Troisième façon, quinze hommes	»	7	6
Sarclage, huit hommes	»	4	»
Pour arracher les pommes de terre, soixante hommes pendant un jour	1	10	»
Pour les rassembler, le quart de ce nombre	»	7	6
Pour les transporter à la maison, cinq hommes et cinq chevaux	»	5	»
Pour les choisir et les mettre à l'abri	»	5	»
	7	4	4

Produit :

Trois cents pecks de cinquante-six livres chacun, à 6 *d.* par peck	7	10	»
Si, comme cela arrive souvent, on a loué, pour cultiver les pommes de terre, une portion de pré, la vente, alors, est de 4 *l.* 4 *s.* ainsi :			
Rente	4	4	»
Autres dépenses comme ci-dessus	6	9	»
	10	13	»

Produit :

Trois cent cinquante pecks, à 6 *d.*	8	15	»
Perte	1	18	»

On cultive beaucoup de pommes de terre dans les marais desséchés. C'est la première chose que l'on y plante. On fume avec du gravier calcaire et du fumier. Le premier n'opéreroit pas seul ; mais il faut, pour le seconder, peu de fumier. Les récoltes qu'on obtient ainsi, sont supérieures à celles que donnent toutes les autres terres. On y recueille cinquante pecks de plus que dans la terre de pré. Lorsqu'il y a beaucoup de pommes de terre, on en nourrit les vaches et les cochons. M. O'hara de Nymphsfield s'en est servi pour engraisser plusieurs jeunes bœufs, et s'en est singulièrement bien trouvé. On sème, par acre, un baril d'orge, qui pèse ici quatorze stones, et l'on recueille, l'un dans l'autre, quatorze barils par acre. Dans la baronnie de Terrera on fait de grandes récoltes, quelquefois de vingt barils par acre. On sème d'avoine deux barils de douze stones. Le

produit moyen est de dix barils. Quelquefois on n'en recueille pas plus de cinq à six. On sème de froment douze stones, on en recueille six barils. Chacun sème une petite quantité de lin. Un petit fermier de chaumière, qui exploite six ou sept acres de terre, en sème six ou huit gallons. La quantité ordinaire de semence est de quarante gallons par acre. La valeur du lin, vendu sur pied, est, en général, de 8 *l.*, et l'on calcule, quant au produit, qu'un gallon de semence produit un stone de lin serancé, ou quarante stones par acre. La quantité de friches qui ont été mises en valeur, est considérable. Ce sont des montagnes d'une terre noire, qui a environ douze pouces de profondeur. Dans beaucoup d'endroits, il y a au-dessous de cette terre, une couche mince de ce qu'on appelle ici *lack clay*, qui ressemble à de l'argile cuite et est de l'épaisseur d'une tuile. Il ne passe pas une goutte d'eau au travers. Au-dessous est un gravier calcaire. En coupant la terre par tranchées, pour y mettre des pommes de terre, on rompt cette couche, et l'on donne à l'eau une issue; il n'y a pas d'autre desséchement à faire. Il n'y a pas encore un siècle que presque tout le comté, aussi bien que celui de Roscommon, étoit en landes. La matière qu'on a le plus employée pour le mettre en valeur est, en général, le gravier calcaire. Ce procédé a si bien réussi, que les terres de landes se louent fort cher; elles donnent, dès le commencement, de très-grandes récoltes. Il en coûte, pour y mettre ce gravier, 2 *l.* 2 *s.* par acre. Deux mille charges de cheval, qu'on transporte

dans des paniers, sont la quantité nécessaire. Il change absolument la nature des landes et de l'argile, et son effet dure toujours.

Il y a, dans ce pays-ci, de vastes étendues de prairies qui peuvent nourrir les plus grands bœufs; mais qui ne les engraissent pas. Quand on y a mis du gravier, ils deviennent bons pour engraisser. On n'emploie point ici la chaux comme engrais, quoiqu'il y ait dans le pays prodigieusement de pierre calcaire. Il en coûte pour la cuire, 4 pence et demi par baril de chaux. Celui-ci emploie, pour sa cuisson, un baril de tourbe, qui est le tiers d'un kish. De la cendre de tourbe, répandue sur une prairie de nature argileuse, assure une bonne récolte. Il y a, pour le bétail, divers systèmes. Les herbagers qui ont de bons pâturages, achètent, dans le mois de mai, des vaches au prix moyen de 3 *l.* 10 *s.* et les revendent, en octobre et novembre, avec un profit de 1 *l.* 10 *s.* par tête. Ils achètent, aussi, au mois d'octobre, des bœufs âgés de trois ans, les nourrissent avec de gros foin, et les revendent gras ou en bonne chair, à l'automne suivant. Ils les paient 4 *l.* 10 *s.*, et les vendent 7 *l.* Il leur faut, pour les nourrir l'hiver, le foin d'un acre de pré; et pour l'été, un acre et demi de pâturage. Ces herbages nourrissent, en outre toute l'année, un mouton et demi par acre, qui rapportent 12 *s.* Sur les terres moins bonnes, on suit le système de renouvellement successif, qui consiste à acheter des animaux âgés d'un an, au prix moyen de 25 *s.* Ils atteignent, à l'âge de quatre ans, le poids de cinq quintaux, qui

qui est la taille ordinaire du pays. On les garde trois ans, et on les revend maigres à 4 *l.* 10 *s.*; mais ces diverses méthodes se combinent toujours sur les mêmes fermes, parce qu'on y a différentes espèces de bétail appropriées aux différens terrains. Il n'y a point de laiteries.

Le système suivi, pour les bêtes à laine, est peu important; car à peine y a-t-il quelques troupeaux. Les baronnies de Carra et de Terrera n'étoient, il y a vingt ans, que de grandes pâtures à bêtes à laine. Aujourd'hui la première de ces seigneuries est toute en pommes de terre et en orge; la seconde est en grande partie défrichée, de manière que le labour gagne beaucoup sur le pacage. On tient ici des bêtes à laine, tant pour engrais que pour faire des élèves. On conserve les agneaux jusqu'à ce qu'ils soient devenus des moutons de trois ans, et on les vend 16 *s.*, c'est-à-dire à 2 *d.* la livre et pèsent dix-huit livres par quartier. On garde les agneaux femelles, et l'on vend les brebis, hors d'âge, demi-grasses, à 10 *s.* Le poids moyen des toisons, est de quatre livres. Les moutons de M. Ormsby pèsent de huit à dix livres le quartier. Le nombre des cochons augmente. Jusqu'à l'année dernière, on n'avoit jamais exporté de porc de Sligo; mais il commence à en sortir. On n'emploie des chevaux que pour le labour; on en met quatre, attelés de front à une charrue. Il se fait encore quelques hersages avec des chevaux attelés *par la queue*. Ces chevaux labourent un demi-acre par jour, ou plus ordinairement ils emploient trois jours pour faire un acre. Dans les terres humides,

on laboure par billons élevés, mais on ne fait jamais de tranchées pour l'écoulement des eaux. Quant à la manière de monter une ferme, on s'arrange de façon à le faire sans capital. Un herbager sous-loue aux pauvres gens, aussi cher qu'il le peut, autant de portions de sa ferme qu'il lui en faut, ou à peu près, pour payer sa ferme; et quant aux pauvres fermiers, ils commencent leur exploitation avec très-peu de chose. 3 *l.* par acre suffisent pour acheter le bétail nécessaire à une ferme de pacage.

Les terres se vendent à raison de vingt années de revenu net. Les rentes sont moindres qu'elles n'étoient il y a cinq ou six ans; mais elles commencent à remonter. Les dixmes se perçoivent généralement en nature. Elles se louent à des spéculateurs à qui l'on paye, pour le froment, 8 *s.*, pour l'orge, 6 *s.*, pour l'avoine, 4 *s.*, et pour le lin, 4 *s.* Dans le Connaught, les pommes de terre ne payent point de dixme. Le foin paye 3 *s.* Les baux se donnent pour trois vies ou trente-un ans. Une grande partie des terres est louée par baux susceptibles d'être toujours renouvelés. Les fermiers intermédiaires qui n'occupent point par eux-mêmes, et prennent des fermes pour les sous-affermer, deviennent rares, mais il y en a encore. On a bâti deux moulins à farine et à bluttoirs, qui ont fait augmenter la culture du froment, et qui promettent d'opérer, à cet égard, un changement dans le pays. La population s'y accroît rapidement. Le peuple y est, en général, beaucoup plus heureux qu'il n'étoit il y a vingt ans. Il est mieux nourri, mieux vêtu, et beaucoup plus industrieux. Le nombre des

Spalpeens qui sortent d'ici, diminue beaucoup. Dans peu on n'en verra plus. La rente d'une cabane et d'un jardin est de 20 *s.* La pâture d'une vache coûte 30 *s.* Il s'est fait quelques émigrations pour l'Amérique; mais elles n'étoient pas considérables, et ceux qui étoient partis reviennent. La religion catholique est la plus générale. Cependant il y a plus de protestans que dans aucun autre comté de Connaught. Dans les baronnies de Linny et de Carra, il y a plusieurs Irlandois Milésiens. Il y en a encore plus dans Maio. Tous sont de race espagnole. Les pauvres gens vivent de pommes de terre, de harengs et de lait en été. Tous ont des vaches et un peu de volaille, mais point de cochons. Ils se bourrent de pommes de terre, et les enfans en mangent autant qu'il leur plaît. Le prix moyen du gruau d'avoine est un peu moins d'un *d.* la livre. Tous ont quelque peu de choux. Ils préfèrent le pain d'avoine aux pommes de terre et au pain de froment. Une famille consomme, par an, pour 30 *s.* de tourbe. Les gens du peuple sont si adonnés au vol, qu'ils prennent tout ce qui tombe sous leur main. Dans la baronnie de Linny, ils volent jusqu'aux fers aux pieds des chevaux dans les pâtures. D'ailleurs, menteurs dès le berceau, singulièrement rusés, fourbes et adroits.

A dix milles de là, dans le comté de Leitrim, on trouve, dans une grande étendue de pays, de bon charbon de terre, à peu de profondeur; mais on l'exploite si mal, qu'il se vend 7 *s.* le tonneau. Près de Ballysadore il y a une mine de plomb, qu'on exploite sans succès, quoique fort riche. Quant

à la fabrication des toiles, elle a fait quelques progrès. Il y a, dans le comté, six blanchisseries et plusieurs tisserands. On file dans toutes les cabanes. Une femme gagne, à ce travail, deux pences et demi par jour. C'est le fil qui sert à payer la majeure partie des rentes.

M. Cooper a mis, et met encore en valeur soixante-cinq acres d'un marais qui a douze pieds de profondeur, et qui étoit si humide et si pourri, qu'aucun animal ne pouvoit y entrer sans être englouti. On y avoit tant fait de trous, pour en tirer de la tourbe, qu'il en coûta 1 *l.* 10 *s.*, par acre, pour niveler le terrain, de manière que la charrue pût y passer. On fit d'abord un fossé de ceinture de neuf pieds de profondeur, et se terminant dans le fond par un angle aigu. On ouvrit des fossés moins larges de soixante yards. Un fossé de neuf pieds d'ouverture et de six pieds de profondeur, coûte 10 *d.* la perche. Ces fossés furent faits à la journée. Au bout d'un an, la terre étoit assez sèche pour recevoir la charrue; elle fut labourée. On en brûla la surface, et l'on y sema de la rabette; l'année d'après, on y fit une seconde récolte de rabette, et l'on y mit des turneps. Le terrain est, à présent, couvert d'un gazon qui a poussé de lui-même après ces opérations. Il est assez médiocre, excepté dans un endroit où l'on a répandu quelque peu de gravier calcaire, et où il s'annonce fort bien. Près du marais est une chaussée, sur laquelle sont des sources pleines de joncs. M. Cooper craint qu'il ne vienne de là de l'eau dans le marais; ce qui arrive, en effet, en quelques endroits,

parce que le fossé de ceinture n'est pas achevé de ce côté. Il conseille à ceux qui veulent défricher des marais, d'entourer leur terrain d'un fossé assez profond pour atteindre jusqu'au gravier, point qu'il regarde comme très-important; parce qu'en ce cas, pour peu qu'il y ait de pente, le fossé sera toujours net et ne se comblera pas, comme il arrive lorsqu'il n'est pas aussi profond, ou que l'eau ne coule pas sur une surface dure et ferme. Un an après ce travail, il faut labourer la terre, et semer de la rabette, que l'on donne en fourrage aux bêtes à laine. On unit la terre par le moyen de labours et d'écobuages qu'on répète jusqu'à ce qu'elle soit bien de niveau. Si l'on a quelque fumier, les pommes de terre sont ce que l'on pourra semer de mieux; elles donneront un grand produit. Aussitôt que la terre est de niveau, il faut semer de l'avoine et du foin : et lorsqu'il s'est formé une couche de gazon, on porte, de préférence à toute autre chose, du gravier calcaire, si l'on peut s'en procurer. L'effet en est tel, que sur un terrain desséché, il change aussitôt la bruyère en trèfle blanc. Plus ce gravier est savonneux, et mieux il vaut. M. Cooper sait, par expérience, qu'une terre en cet état, se loue comme prairie, à 30 *s.* l'acre, tant qu'on l'empêche de retomber dans son premier état. Quant à la quantité de fossés à faire, des parallélogrammes de trois cents yards sur soixante, offrent assez de divisions. Des fossés, ainsi disposés, ont absolument desséché son marais.

Il a cultivé les turneps régulièrement depuis

dix-sept ans, et avec succès. Il les a employés très-utilement pour nourrir des bœufs à l'étable. Il a aussi cultivé, depuis quatre ans, des choux, tels que le chou d'Ecosse, le brocoli, et le chou-turneps de M. Reynolds. Il s'en est servi pour engraisser des bêtes à laine, et n'a jamais eu d'aussi bons moutons que par ce moyen. Il préfère beaucoup les choux aux turneps sous tous les rapports. Ils donnent un plus grand produit, se conservent plus long-temps, et sont également préférés des bêtes à cornes et des bêtes à laine. Après les choux, l'orge vient à merveille. M. Cooper a cherché à améliorer la race de ses bêtes à cornes, par le moyen d'un taureau de Lancashire, de la race de M. Parker. Il a si bien réussi, que tout son bétail est grand, beau et bien fait. Toute sa race est celle à grandes cornes du Lancashire, avec un mélange de celles de Staffort et de Warwick. Le perfectionnement de cette race pour l'engrais, n'a pas empêché les vaches d'être bonnes laitières. Elles donnent à chaque trayage huit quarters de lait, ce qu'on regarde ici comme une quantité considérable. Pour l'engrais, la race est excellente. Depuis dix-neuf ans, il emploie pour le labour, des bœufs au lieu de chevaux. Ils les attèle à la manière ordinaire, et en met de quatre à six à une charrue, mais il croit que quatre chevaux font en un jour plus d'ouvrage que quatre bœufs. Cependant il regarde ces derniers comme incomparablement plus avantageux. Les mules lui paroissent d'un très-bon service. Elles durent beaucoup plus long-temps que les chevaux, sont moins

délicates, plus aisées à nourrir, et plus avantageuses. Mais ceci regarde plutôt les petites mules irlandoises que les grandes mules qui proviennent d'ânes espagnols. Celles-ci sont plus délicates et plus sujettes à être malades que les autres. Les mules ne sont jamais aussi bien nourries que les chevaux, cependant elles font plus d'ouvrage, et leur sont très-supérieures pour le transport des fardeaux. Il y a cependant, relativement à leur nourriture, une précaution à prendre. Si l'on coupe de la paille de froment, pour la leur faire manger, elle les fait mourir. Le dernier évêque d'Elphin a perdu ainsi toutes les siennes. M. Cooper a engraissé plusieurs cochons avec des pommes de terre, et il a trouvé que crues elles les engraissent fort bien, mais qu'alors la chair est flasque et la graisse molle. Mais quand on leur donne les pommes de terre bouillies et parsemées d'un peu de sel, leur chair devient ferme et parfaitement bonne. Il a essayé une fois d'engraisser une vache avec des pommes de terre, cela réussit très-bien ; mais elle en mangea tant, qu'au plus bas prix possible, il n'y auroit pas de bénéfice à en donner à ces animaux. Il a amélioré plusieurs terrains, par le moyen de tranchées remplies de mottes de gazon. Cette méthode lui a très-bien réussi.

Sligo est le seul port de mer de ce canton, et l'on peut regarder le tableau de son commerce comme une assez bonne indication des progrès du pays auquel il sert de débouché.

TABLEAU

Des droits d'importation et d'exportation du port de Sligo, pendant les vingt années qui ont fini à la Notre-Dame 1775 (*).

ANNÉES.	IMPORTATIONS.			EXPORTATIONS.		
	l.	*s.*	*d.*	*l.*	*s.*	*d.*
1756	1208	11	4	26	11	7
1757	216	12	»	15	13	10
1758	425	10	1	23	11	11
1759	504	11	6	45	1	»
1760	518	9	8	45	6	5
1761	384	19	4	51	13	»
1762	640	6	11	73	17	11
1765	1017	11	7	104	17	7
1764	1187	15	3	131	3	2
1765	1458	9	4	102	17	»
1766	406	12	7	120	1	4
1767	486	7	2	92	17	7
1768	1178	12	3	160	8	6
1769	938	14	6	487	17	2
1770	1122	2	4	523	6	7
1771	1554	19	»	309	2	»
1772	841	16	7	471	9	1
1773	2477	17	11	835	11	10
1774	2418	5	4	730	11	4
1775	2256	8	1	956	»	6

(*) Le jour indiqué est celui de la Notre-Dame; mais rien ne désigne si c'est en mars ou en septembre.

M. Cooper a observé que la grande amélioration de cette partie de l'Irlande a commencé vers l'année 1748, et que les ventes aujourd'hui sont à ce qu'elles étoient à cette époque, comme quinze sont à six. Il y a des fermes qui en 1725, ont été achetées à raison de vingt années d'un revenu de 5 *s.* 6 *d.* l'acre, qui sont louées, à présent, à raison de 18 *s.*

Le 26 août, je partis de Mercra, et j'allai à Ballasadore, où j'eus grand plaisir à voir les cascades. La rivière se brise sur les rochers, de la manière la plus pittoresque; elle fait de points en points plusieurs chûtes jusqu'à la principale qui a douze ou quatorze pieds de hauteur perpendiculaire. Le passage voisin est hardi. Les montagnes sont dessinées à grands traits, et l'on aperçoit Knocknarce dans tout son éclat. Si autour de ces cascades, quelques grands arbres jetoient une ombre épaisse, ce seroit un des plus beaux points de vue du monde.

A Tanrego, je trouvai le maître du lieu, Lewis Irwinn, Esq., qui eut la bonté de me communiquer plusieurs renseignemens précieux. Cette habitation est située dans la baronnie de Tyrera, qui a vingt-sept milles de long. Elle est cultivée, le long de la côte, sur une largeur d'un mille et demi à trois milles. Les terres s'y louent depuis 12 jusqu'à 17 *s.* l'acre; quelques-unes, en petit nombre, sont à 20 *s.* Le sol est un loam léger et sablonneux, qui a un ou deux pieds de profondeur, sur un fond de pierre calcaire. Les fermes sont, en général, de trente à quarante acres.

Plusieurs sont louées à des sociétés. Quatre ou huit familles se réunissent pour louer deux cents acres.

Cours : 1. engrais avec du vareck, pour mettre 2. pommes de terre ; 3. orge ; 4. orge ; 5. avoine. — 1. pommes de terre ; 2. orge ; 3. avoine ; 4 pommes de terre. — 1. pommes de terre ; 2. orge ; 3. avoine ; 4. terre disposée pour herbage.

On n'en sème point au bout d'un ou deux ans, la terre est couverte de trèfle blanc, si on ne le coupe pas trop souvent. Pour les pommes de terre, on répand comme engrais, cent ou cent cinquante charges de cheval d'herbes marines avec lesquelles on ne mêle point de fumier. On en plante par acre douze pecks de trente-six livres chacun, et l'on en obtient de douze à vingt fois autant, c'est-à-dire de cent quarante-quatre à deux cent quarante-neuf pecks. On recueille d'orge, treize ou quatorze barils par acre ; d'avoine, dix barils. On fait ici de grandes quantités de cendres de vareck, jusqu'à trois cents tonneaux dans toute la baronnie, et toujours en été. En hiver ou au printemps, on emploie la plante comme engrais. Quant à l'algue brune qui pousse avec plus de force, et qui contient plus de liqueur savonneuse, on ne l'emploie pas comme engrais, parce qu'on la regarde comme trop forte pour la terre. En conséquence on la brûle ; mais si on la disposoit par tas, jusqu'à ce qu'elle fût pourrie, ou que l'on en fît des *composts*, ce que personne ne fait, il n'en seroit pas ainsi. On répand cet engrais tous les six ou sept ans. M. Irwin le fait étendre dans sa marre, sur une couche de fannes de pommes de terre. Il met par-dessus,

une couche de tourbe et de terreau, afin de laisser fouler le tout par les pieds du bétail. C'est une très-bonne méthode. Les montagnes, tout auprès de la mer, servent principalement à nourrir des bêtes à laine. Celles qui en sont plus éloignées, nourrissent des élèves de bêtes à laine. Dans une partie de ces montagnes, qui a trois milles d'étendue, toute bête à laine qui paît, périt sur le champ par des vertiges; les chevaux même y deviennent malades. La terre en est sèche, garnie de beaucoup de gravier calcaire; elle paroît bonne, et l'est réellement, puisque les jeunes bœufs s'y engraissent. Son effet nuisible est attaché à des mines de plomb, dont on suppose que ce canton est rempli. Au moment où un animal est affecté, si on le conduit auprès d'un marais salant, il se rétablit à l'instant.

A quelques milles de Tanrego, sont Glanesk, et le Loch Alt qui, dans une longueur de six à dix milles sur une largeur de vingt, forment une chaîne non interrompue de marais et de montagnes. Les trois quarts de Sligo sont des marais et des montagnes incultes. Dans le canton dont je parle, on trouve par-tout de la pierre calcaire, et dans beaucoup d'endroits, du gravier de la même nature. Il est, d'ailleurs, traversé par un bon chemin. Dans toute cette étendue de terrain, il n'y a ni culture, ni défrichemens. Pour parvenir à en opérer, M. Irwin a voulu voir dans une partie de ce canton, sur environ un acre de terre marécageuse, ce que feroit l'ecobuage, et il a très-bien réussi. Ce terrain rapporta, l'an-

née d'après, les meilleures pommes de terre du pays. Il a aussi essayé avec beaucoup de succès l'usage de la chaux. Ces deux essais avoient été faits dans le dessein de montrer aux gens du pays, que leurs terres étoient susceptibles d'être mises en valeur. Sur la côte de la mer, il y a des bancs immenses de coquilles d'huîtres, dont on fait de la chaux pour bâtir et blanchir. Sa cuisson emploie moins de combustible que celle de la pierre. Ces bancs ont beaucoup augmenté par les visites de tous les gentilshommes de l'intérieur des terres, qui venoient sur la côte manger des huîtres, et qui, après s'en être bien gorgés le matin, s'en alloient ivres le soir. C'étoit l'usage dans les temps où le pays étoit moins civilisé. Presque tous les gentilshommes de ce canton descendent des soldats de Cromwell; j'y trouve aussi plusieurs familles galloises, des Jone, des Morgan, des Wynn, &c. On cultive le lin dans toute la baronnie de Tyrerag. Un homme qui tient vingt acres de terre, aura un rood ensemencé avec cinq gallons de graine de lin. Toutes les femmes filent, mais il y a peu de tisserands. J'allai me promener à pied jusques sur la côte de Tanrego, précisément en face de Knoknarce, qui s'élève là très-brusquement. La baie de Ballysadore passe au-dessous, et l'on aperçoit l'île de Ylanabaolane, qui ne contient que cinq ou six acres de terre, mais ils sont de si bonne qualité qu'on y engraisse neuf moutons par acre. C'est cette île qui ferme la baie de Sligo.

De là, je me rendis à Sortland, la demeure

de M. Browne, Esq., auquel je suis redevable des particularités suivantes :

Le sol, dans la baronnie de Tyrerag, est un terreau noir, qui a de six pouces à un pied de profondeur, sur un fond de pierre calcaire. On le loue au prix moyen de 18 *s.* l'acre. La grandeur des fermes varie; plusieurs sont louées en société, ce que l'on regarde comme une méthode vicieuse, destructive de toute bonne agriculture.

Les cours. — 1. Pommes de terre fumées avec des herbes marines; 2. orge, qui produit quinze barils; 3. avoine, dix barils; 4. avoine; très-peu de personnes disposent leurs terres pour la laisser se couvrir d'herbage.

1. Pommes de terre; 2. orge; 3. avoine; 4. lin, par petites places.

Les herbes marines sont le seul engrais dont on fasse usage; on n'emploie que celui là, et l'on compte peut-être trop sur son effet, de manière qu'on néglige les autres moyens. Le sort du peuple ne s'est point amélioré depuis vingt ans. Il n'est ni mieux nourri, ni mieux vêtu, ni plus heureux sous aucun rapport; ces gens n'ont pas la moindre industrie. Ils ne tirent pas même des herbes marines, la moitié de l'avantage qu'elles pourroient leur procurer; ils devroient en recueillir cent charges où ils en ramassent une. La population augmente si rapidement qu'elle est visiblement trop grande. Cet effet a sur-tout été sensible depuis une dixaine d'années que l'inoculation est pratiquée dans le pays. Ils vivent de pommes de terre et de lait, et pendant trois mois de l'année, de gruau d'avoine. M. Browne est convaincu, par beau-

coup d'observations, que les pommes de terre sont un aliment très-sain et très-nourrissant. Le seul travail qui se fasse ici pour la fabrication des toiles, est la filature, qui est universelle dans toutes les cabanes, au point qu'elle contribue au paiement des rentes. Les fileuses gagnent 3 *d.* par jour. Une femme file en quatre jours une livre de lin, à trois écheveaux à la livre.

A un mille de Sortland, il y a un vaste marais de dix milles de longueur, sur deux ou trois de largeur. C'est une terre noire qui a seize fers de bêche de profondeur. Il s'y trouve des buttes de gravier calcaire; mais, en général, on n'y trouve point de pierre calcaire, quoiqu'on en ait cherché avec soin. Elle est cependant à si bon marché ici, que l'on pourroit y opérer toutes sortes d'*améliorations*; M. Brown la fait cuire à raison de 3 *d.* le baril. Il tient à loyer de M. King de *Ballyna*, onze cents acres de ce marais, à raison de 4 *l.* par an. Quoiqu'il n'ait pas mis cette portion en valeur, il ne doute nullement qu'elle n'en soit susceptible; il remarque qu'il n'a jamais vu un marais qui n'eût pas une pente qui pût favoriser son desséchement. Dans la baronnie de Tyrera, il y a quelques fermiers-herbagers, mais en petit nombre. M. Nesbit est le plus considérable. Il exploite environ trois mille acres. Il n'y a pas un tiers du comté en marais et en montagnes; mais dans celui de Mayo il y en a plus de la moitié. La rente moyenne des terres du comté, non compris les marais et les montagnes, est de 16 *s.* l'acre. La côte est très-abondante en

herbes marines, que l'on brûle l'été pour en faire des cendres. Ceux qui les recueillent payent une rente à raison de la quantité de tonneaux qu'ils en ramassent.

Dans un espace de neuf milles, depuis la carrière d'ardoises jusqu'à Enniscrone, on fait deux cents tonneaux de ces cendres. Les ouvriers recoivent de 17 à 20 *s.* par tonneau, pour apporter les herbes, les ranger et les brûler. Les cendres se vendent 2 *l.* 2 *s.* On n'en emploie pas, comme engrais, la moitié autant qu'on en brûle. On en fait sur toute la route d'ici à Gallway. M. Browne regarde les mulets comme supérieurs aux chevaux pour le port à dos; mais il les croit très-inférieurs pour le trait des charrettes et charrues. Ils vivent si long-temps, qu'à peine, en les achetant, s'informe-t-on de leur âge. La vie commune d'un mulet qui travaille bien, est d'environ trente ans. Ils se retirent aussi infiniment mieux des marais que les chevaux, quoiqu'ils y entrent plus avant. Un troupeau de cent brebis donne à M. Browne cent moutons, qu'il vend gras, à l'âge de trois ans, à raison de 18 à 20 *s.*; vingt vieilles brebis qu'il vend à 13 *s.*, et trois cents toisons de quatre livres chacune, qu'il vend à 1 *s.* ou 45 *l.* Il achète à 40 *s.* des veaux d'un an qu'il revend 7 *l.*, gagnant ainsi 5 *l.* par tête pour les avoir gardés pendant deux ans et demi. Il ne leur donne point de foin, excepté quand il y a de la neige sur terre. Il a défriché vingt acres de landes sèches, couvertes de bruyère [*erica vulgaris*] qui ne rendoient aucune rente, et qu'on loue maintenant à raison de 15 *s.* l'acre. La terre de lande avoit un

pied de profondeur sur une argile compacte, au-dessous de laquelle étoit un gravier peu adhérent, mais non calcaire. Il fut marné avec de la marne blanche, qu'on retira de dessous un marais. On en mit à raison de cent cinquante barils par acre, qui coûtèrent, tout répandus, 5 *s.* de main-d'œuvre. La marne resta ainsi un an sur la terre, et fit périr toute la bruyère. On donna ensuite deux labours, et sans fumer, l'on fit deux récoltes successives de pommes de terre, dont la première fut extraordinairement bonne, et la seconde ne fut pas mauvaise. On fit après deux bonnes récoltes d'orge; puis, deux récoltes d'avoine, toutes deux fort bonnes, après quoi, le terrain a été loué 15 *s.* l'acre. Si M. Browne eût eu à sa disposition beaucoup de terre de cette espèce, il n'auroit cessé de défricher, car il ne connoît point d'opération plus lucrative.

Le 27 août, je me rendis à Ballyna, où je fus reçu de la manière la plus polie, par M. King. Le pays est absolument enfermé entre des montagnes dont la vue, dans le lointain, est très-belle; à droite, celles de Donnegal, une grande chaîne à gauche qui sépare ce canton de Tyreragh-Nephin-noble en face et Knocknarce derrière. Sur la route on voit plusieurs fourneaux à sécher les grains. Je traversai trois milles de pâturage couverts de bétail, avant d'arriver à la rivière qui conduit à Ballyna. Les points de vue se présentent ici en diverses directions et sont fort beaux. Celui qu'offre Ballyna est singulièrement agréable. La rivière fait un détour près de quelques hauteurs

sur

sur lesquelles on voit une partie de la ville; au-delà du pont, on aperçoit le Mont-Nephin, qui s'élève, à partir de sa base, avec autant de régularité que de magnificence, et forme une des plus belles montagnes que j'aye jamais vues.

A Ballyna, il y a une pêche de Saumon qui s'afferme 520 *l.* par an, c'est une des plus considérables du royaume. On y a fait, en général, de soixante-dix à quatre-vingts tons de saumon salé, sans compter le saumon frais. Tout auprès de cette pêcherie on voit une ferme très-petite et bien plantée, appartenant à M. Jones. M. Lindsay, propriétaire de la pêche, a défriché seize acres de landes à bruyère de la manière suivante: Il a couvert la terre de gravier calcaire, ce qui lui est revenu à 30 *s.* l'acre. Il l'a laissé sur terre deux ans, au bout desquels la bruyère étoit absolument détruite. Il a ensuite labouré à la fin de l'été, un mois après, et a hersé. Après Noël, il a de nouveau labouré et hersé, et au printemps, a loué le terrain à de pauvres gens, à raison de 4 *l.* l'acre pour y mettre des pommes de terre. Ceux-ci y ont fait une très-bonne récolte. L'année suivante, après avoir labouré, il a loué encore son terrain à raison de 3 guinées, pour y mettre des pommes de terre, en renversant les sillons de l'année précédente; il a ensuite semé de l'orge, qui lui a donné une bonne récolte, et avec ce grain, il y a mis des graines de pâturages artificiels.

On m'avoit cité M. Gore, de Ballyna, comme un des fermiers les plus considérables du Connaught

sous le rapport du bétail. Il n'étoit pas chez lui. Mais son gendre, M. King, eut la bonté de me donner sur son exploitation les détails suivans : M. Gore a une belle race de bêtes à cornes. Il a vendu, il y a quelques années, des génisses à 50 *l.* pièce ; à présent il les vend de 10 à 20 guinées. Ce n'est pas que la race ait dégénéré, mais il y a moins de demandes. Il vend encore 20 guinées les taureaux d'un an. Il a eu cette race à Yorkshire, il y a trente ou quarante ans. Celle de ses bêtes à laine n'est pas moins précieuse : il l'a beaucoup améliorée par des beliers qu'il a fait venir d'Angleterre. Il défriche beaucoup de landes et de marais, en général, de dix à quinze acres par an ; employant, à cet effet, la marne et le gravier calcaire. La rente moyenne de Tyrerag est de 12 *s.* Je me promenai, le soir, dans un très-beau jardin, que M. King a planté et enclos de murs. C'est le plus en ordre que j'aye vu en Irlande.

Le 28 août, je quittai Ballyna, et j'allai saluer l'évêque de Killala. Je voulois avoir quelques détails sur cette vaste et impénétrable étendue de marais et de montagnes, qu'on appelle la *Baronnie d'Erris.* Milord et M. Hatcheson eurent la bonté de me donner toutes les particularités dont ils avoient connoissance. La seule partie cultivée, est la presqu'île appelée le *Mullet*, où on recueille beaucoup de pommes de terre, d'orge et de lin, par le moyen de l'engrais des herbes marines. Il y a une garenne qui rend, par la vente des lapins, 100 *l.* par an. Tout le reste est inculte, excepté quelques petits endroits çà et là. On suppose qu'il n'y a nulle part, ni pierre

à chaux, ni gravier calcaire. Mais il y a apparence que les recherches, dans une région si solitaire, n'ont pas été faites avec un grand soin. Il n'est pas facile en hiver d'y entrer ni d'en sortir : très-peu de personnes s'y hasardent depuis le mois de novembre jusqu'à Pâques, parce qu'il y a, sur le chemin, des marais impraticables. En 1765, il y avoit, sur la baronnie, huit cent quatre-vingt-seize familles, dont quatre cents habitoient la presqu'île. Quarante-sept étoient protestantes, et huit cent quarante-neuf catholiques. L'évêque de Killala a fait bâtir dans le Mallet, une maison pour un ecclésiastique qui y réside. Ce bénéfice vaut de 50 à 60 *l.* par an, outre quarante acres de terrain que l'évêque a donnés des terres de l'évêché. On peut appeler cette position une heureuse retraite, et l'on peut y exercer toutes les vertus philosophiques. Il n'y a ni poste aux lettres, ni marché, ni juge de paix dans toute la baronnie, non plus que dans celle de Costello qui est aussi dans ce comté. Une poste et un marché sont d'excellentes choses ; mais on peut se passer d'un juge. Il s'y trouve quelques troupeaux de petites bêtes à cornes, et quelques bêtes à laine qu'on va vendre hors de là. Il n'y a pas, dans toute la baronnie d'Erris, un seul arbre. Un homme, sortant de ce canton, pour aller payer sa rente, faire quelques emplettes, &c. avoit avec lui son fils, âgé de vingt ans. Quand celui-ci fut près de Killala, et qu'il aperçut un arbre, bon dieu ! mon père, s'écria-t-il, qu'est-ce que cela? Mais quelque dépourvue de bois que soit à présent cette contrée, elle en étoit absolument couverte dans les siècles où l'Irlande

étoit boisée; car en aucune partie du royaume on n'en trouve, dans les marais, de plus gros, ni en plus grande quantité.

La baronnie de Tirawley est une des meilleures parties du comté de Mayo. Elle envoie annuellement à la foire de Ballynashoe huit cents jeunes bœufs, pour la plupart gras, qu'on y nourrit depuis l'âge de deux ans, et qui se vendent 4 *l.* On y fait peu de culture; les terres sont amendées avec des herbes marines. On loue 20 *s.*, près de la mer, des terres qui, à deux milles plus loin, n'en vaudroient que 14, uniquement parce qu'on les regarderoit comme trop éloignées pour le transport de ces herbes. Le sort des pauvres ne s'est pas amélioré dans ce canton, depuis dix-huit ans que l'évêque de Killala y réside. Il y a parmi eux quelques tisserands; de manière qu'il n'y a guères de marché à Killala où l'on ne vende un peu de toile. Dans toutes les cabanes on file; le fil est de quatre écheveaux à la livre. Les gens du pays filent et tissent assez de laine pour vêtir les femmes en droguet; il est d'un yard de large, et on le vend 1 *s.* le yard; et les hommes en frise, qu'on vend de 1 *s.* 11 *d.* à 2 *s.* 4 *d.* le *statt* ou mesure de quatre pieds deux pouces de long, sur vingt à vingt-trois pouces de large. Ils vivent de pommes de terre, de moules, de harengs et d'un peu de gruau. Lorsque les pommes de terre sont passées, ils ne mangent que du gruau. Le plus grand nombre a des vaches; et ceux qui n'en ont pas, achètent du lait. Le bœuf,

il y a vingt ans, valoit, en automne, 1 *d.* la livre; il en vaut aujourd'hui 1 et demi. Le poisson est très-abondant. J'ai mangé, à la table de l'évêque, ma part de trois *garnets*, deux *maquereaux* et un *merlan*, qui eussent pu faire le dîner de six personnes, et qui n'avoient coûté au maître d'hôtel que 6 deniers et demi. Les écrevisses sont fort communes. Le turbot coûte 3 *d.* la livre. La baie de Killala ou *Moy*, est couverte de cent cinquante bateaux, dont vingt ou vingt-cinq sont aux habitans de la ville. Chaque bateau est monté de cinq hommes. On compte, pour le bateau, un cinquième du produit de la pêche; pour les filets, 2 cinquièmes, et pour l'équipage, 2 cinquièmes. Les 2 cinquièmes appartenans à l'équipage, sont divisés en six parts, dont le maître en prend deux. On prend les harengs près de la barre et dans la rivière de Moy. La pêche commence en octobre, et ne dure que deux ou trois semaines. On juge de l'arrivée du banc par le *gant*, oiseau qui poursuit le poisson. Chaque bateau prend quelquefois dix mille harengs, ce qui fait sa charge; mais cela est rare. En général, la pêche d'une bonne nuit est de trois mille à cinq mille; leur prix va de 13 *d.* à 2 *s.* 6 *d.*; moyen terme, 1 *s.* 8 *d.* le cent, ou 16 *s.* 8 *d.* le mille. Par conséquent, la pêche d'une nuit vaut 2 *l.* 10 *s.* Le bateau porte quatre tonneaux. Il coûte 20 *d.*; les filets en coûtent 10. Il y a sur chaque bateau sept jeux de filets; chaque jeu a soixante yards de long sur quatre brasses de haut, ou cent soixante mailles. Tous les filets se font ici. Les pauvres gens les font en lin, les autres em-

ploient du chanvre. On les teint avec de l'écorce ; mais on n'emploie ni poix ni huile. La pêche étoit jadis beaucoup plus considérable qu'elle n'est aujourd'hui. Il n'y a pas un navire appartenant à ce port. Il y en avoit un ; mais ce méchant corsaire de Thurot l'a pris, et a ainsi détruit toute la marine de Killala. Le 29 août, je pris congé du respectable évêque, auquel, ainsi qu'à M. Hutcheson, je suis redevable de beaucoup de politesses et de tous ces détails. J'allai déjeûner à Foxford avec le rév. M. Garrat. Je vis, en chemin, plusieurs portions d'un beau loam rougeâtre jusqu'auprès d'une montagne d'où l'on aperçoit une grande étendue de marais. Les rentes, aux environs de Foxford, sont de 12 *s.*, tant pour les terres labourables que pour les pâturages; elles continuent sur le même pied, depuis ces endroits jusqu'à Castlebar. Depuis Foxford jusqu'à Tubercurry, il y a seize milles d'un mauvais pays. Les meilleures terres cultivées s'y louent 12 *s.*, quelques-unes vont à 8 ou à 10 ; mais ce sont là les rentes des portions défrichées. On défriche à force les marais et les montagnes, sur-tout dans les terres de MM. Rutledge et Lynch : on employe, à cet effet, de la marne qu'on tire de dessous les marais. Il ne faut pas croire, d'après ce que je dis des montagnes et des marais du comté de Mayo, et même de la déserte baronnie d'Erris, que ces terres ne rendent aucune rente. Elles sont louées en totalité, et servent à nourrir du bétail. On y met des jeunes bœufs de deux ans, que l'on garde jusqu'à ce qu'ils en aient trois. On les conduit

alors sur de bonnes terres, et on les mène à Ballynashoe. Ces montagnes ne valent rien pour des bêtes d'un an. Quelques-unes sont mal-saines pour le bétail. Si on y laisse des animaux plus d'un mois ou six semaines, il leur vient des enflures aux jointures, de manière qu'ils ne peuvent se relever de terre. Cependant, avec du soin et un changement de pâturage, cette maladie disparoît. Il y a des daims sauvages sur les montagnes d'Erris.

Je traversai, pour me rendre à Castlebar, un pays médiocre, sur un mauvais chemin ferré. La culture, aux environs de cette ville, est curieuse. On y a trois usages, par lesquels je dois commencer. 1°. On herse avec des chevaux attelés par la queue. 2°. Quand ils labourent, l'homme qui conduit les chevaux marche devant eux à reculons, toute la journée, et pour les faire avancer, les frappe sur la tête. 3°. Ils font sécher le grain dans la paille au lieu de le battre. Un autre de leurs usages, que je ne dois pas omettre, est qu'aux veillées ou cérémonies funéraires, outre les particularités que j'ai rapportées en parlant de Castle-Caldwall, on loue des hommes et des femmes, mais sur-tout de celles-ci, pour pleurer, ou plutôt pour hurler pendant qu'on porte le corps en terre, ce dont elles s'acquittent d'une effroyable manière. On assure qu'à Munster même, il ne se fait pas de si horribles lamentations. La quantité de wisky et de tabac que l'on consomme à cette occasion, est considérable. Dans le lac de Castlebar, près de la ville de ce

nom, on trouve le *char* et la truite de *Gillaroo*, avec des *gisards*; et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'y a point de brochet dans les lacs du pays. Les terres cultivées, labourables et en pâturages, se louent de 15 à 20 *s.*; les jardins, dans la ville, 40 *s.* On défriche les montagnes et on les rend fertiles par le moyen de la pierre et du gravier calcaire. Ce sont les habitans des chaumières qui font ce travail. Il y a eu plus de cinq cents certificats à ce sujet, envoyés à la Société de Dublin, dans lesquels j'ai lieu de croire qu'elle est sujette à être trompée, ainsi que pour les grains qui sont sur pied. Il y a dans ce canton de très-grandes fermes, dont quelques-unes sont de plus de 2000 *l.* de rente; mais toutes les grandes sont des fermes à bétail. Presque tout ce qu'il y a de labour dans le pays se fait par de petits habitans des chaumières, auxquels ces gros fermiers sous-louent des terres. Il y a huit ou neuf ans qu'on ne faisoit point ici de toile; à présent on en vend trois cents pièces par semaine. Deux cents métiers sont occupés dans la ville et dans le voisinage, et cependant on exporte beaucoup de fil. La ville appartient à lord Lucan; elle s'accroît beaucoup par le moyen des manufactures. Les maisons sont bien bâties, quoique le terrain sur lequel on les construit ne soit concédé que pour trois vies ou trente-un ans (*).

(*) C'est une méthode fort usitée en Angleterre, que des spéculateurs qui veulent construire dans les villes, prennent de terrains sur de longs baux, au bout desquels les constructions appartiennent aux propriétaires du sol. Tous les nouveaux quartiers de Londres ont été construits ainsi. *T.*

J'arrivai le soir à Westport, chez milord Altamont, dont la maison est magnifiquement située sur un côteau qui s'élève en pente douce aux bords d'une belle rivière. Deux cascades sont en face des fenêtres ; des deux côtés de la maison, il y a de grands bois qui descendent au bord de l'eau ; par derrière, on voit la baie coupée par deux ou trois îles, dans laquelle s'avancent divers promontoires ; le tout est borné sur la droite, par la grande montagne de l'île Clara et la vaste région de Crow-Patrick : celle-ci s'élève comme la souveraine de ces contrées, et domine sur un grand nombre d'autres montagnes qui s'étendent dans le pays de Joyce. Je trouvai, dans le lord Altamont, un améliorateur dont les travaux annoncent le plus grand soin. Il me communiqua, avec beaucoup de bienveillance, les détails suivans : C'est en 1768, qu'il a commencé à mettre en valeur des terres de montagnes. Il y a, depuis, travaillé tous les ans, et s'est fait une règle d'employer tous les ouvriers qui se sont présentés pour travailler. Toutes ces montagnes étoient couvertes de bruyère. Le sol à la surface étoit absolument noir ; il se louoit 2 *s.* l'acre pour le parcage du jeune bétail, seul usage auquel on l'employât.

Expérience, N° 1.

Défrichement d'une pièce de terre de montagne, de la nature susdésignée, par le moyen d'un sable calcaire qu'on y a répandu. [*N. B.* La marne, qu'on appele ici sable, est ce que j'ai vu généralement nommer *gravier calcaire*. Les pierres en sont de la grosseur des deux poings d'un homme.

Elles sont argileuses, et forment une masse serrée et très-compacte ; plus on a de peine à la diviser, meilleure elle est : cette espèce de marne fermente fortement avec les acides.] (37) On répandit ce sable sur la bruyère et on l'y laissa un an. Il revint à 1 *l.* 1 *s.* On fuma ensuite, et l'on mit des pommes de terre. On eut beaucoup de peine à les fouiller à cause des racines d'une espèce d'herbe semblable a du jonc, qu'on appele ici *keebdon*, et en anglois *blackkeeb*. Sa récolte fut très-mauvaise. On fuma l'année suivante pour mettre de l'avoine ; la récolte fut belle. On la répéta l'année d'après ; le chaume d'avoine, abandonné à lui-même, se couvrit tellement de bonne herbe naturelle, qu'au bout d'un an on y faucha une bonne récolte de foin, et ainsi de suite pendant deux autres années. Trouvant que le terrain n'étoit pas bien amélioré, parce qu'on l'avoit labouré trop tôt après l'avoir marné, on lui donna un nouvel engrais, presque au même prix que le premier. On ne l'a plus labouré depuis, les pierres qui ne sont point entrées dans la terre, ont été brisées au maillet, moyennant 2 *s.* 6 *d.* par acre, afin d'unir le terrain

(37) C'est improprement que l'auteur a jusqu'ici nommé gravier calcaire, cette espèce de marne qui se réunit en masse, et prend ordinairement une forme plus ou moins arrondie. J'ai eu plusieurs fois occasion de voir de la marne de cette sorte, et j'ai observé que ces masses, de formes et de grosseurs différentes, sont toujours mêlées de petits graviers qui semblent faits pour lier les molécules marneuses. J'ai observé la même chose dans des terrains argileux et en pente.

et de le rendre propre à la faux ; cela étoit d'autant plus facile que la couche, jusqu'à deux fers de bêche de profondeur, étoit une tourbe marécageuse ; ce terrain a toujours fourni depuis un excellent pâturage. Il vaut par acre 1 *l.* 2 *s.* 9 *d.* de rente.

Expérience, N° 2.

En 1764, défriché une autre pièce marnée, à raison de 40 *s.* l'acre, à cause de la distance. On a laissé l'engrais deux ans sur la terre ; puis on l'a louée 40 *s.* à des pauvres gens, pour y mettre des pommes de terre ; après quoi, l'on y a fait trois belles récoltes d'avoine. On y a ensuite laissé pousser l'herbe, et dès la première année on y a fauché une bonne récolte de foin. Ce terrain se loue à présent 16 *s.* l'acre.

Expérience, N° 3.

En 1765, lord Altamont opéra sur 50 acres de terre noire de montagne pleine de bruyère. On en retira d'abord les pierres, dont on fit un mur de clôture de six pieds de haut. Comme il en restoit encore, on en jeta une partie dans la rivière, quelques-unes étoient si grosses, qu'il fallut seize bœufs pour les traîner. Ce travail coûta 30 *s.* par acre, outre 1 *s.* 6 *d.* qu'il fallut payer par perche de mur. Le terrain fut ensuite écobué ; les cendres y furent éparses, ce qui revint à 2 *l.* 2 *s.* par acre. Il étoit auparavant trop inégal et trop rude pour qu'on pût le labourer. Il fut ensuite labouré par de jeunes bœufs, et semé en rabette. La récolte

fut variée, bonne dans les endroits où la cendre étoit jaune, mauvaise dans ceux où elle étoit blanche, On fit paître la rabette ; puis on défonça le terrain, et on le couvrit de cent soixante barils de chaux par acre. On n'auroit pas employé de chaux, si la montagne n'eût pas été trop roide pour que l'on pût y conduire du gravier. Il y eut dix-neuf fours à chaux, brûlant à la fois. Après ce chaulage, on laboura pour mettre de l'avoine. La récolte ne fut pas mauvaise ; une seconde récolte d'avoine fut très-bonne, puis on laissa la terre se couvrir d'herbe. Elle se loue 15 *s.* l'acre. Il est à remarquer que l'écobuage fit pousser une grande quantité de joncs qui n'avoient pas paru auparavant.

Expérience, N° 4.

Une autre pièce d'une grande étendue, dans laquelle on avoit fouillé de la tourbe, fut couverte en partie de sable calcaire, en partie de gravats, le reste en *graulagh* ou sable, mêlé de corail et de coquilles. Ces trois engrais revinrent, l'un dans l'autre, à 1 *l.* 2 *s.* 9 *d.* l'acre. La terre fut labourée, écobuée et semée en turneps ; elle donna une très-bonne récolte. Les turneps furent arrachés et donnés au bétail sur un pré. Le printemps suivant, on planta des pommes de terre sans aucun autre engrais. La récolte fut la plus grande que ce propriétaire eût jamais vue. Une seule touffe donna jusqu'à cent quarante-trois pommes. On fit ensuite trois récoltes d'avoine, toutes excellentes. La seconde étoit en avoine noire de Frise. Elle rendit, par acre vingt-six barils de 14 stones chacun. On

sema, avec la dernière, du trèfle blanc d'Hollande, et l'on pourroit aujourd'hui louer ce terrain à 20 *s.* l'acre.

Expérience, N° 5.

Une autre pièce de montagne à bruyère, qui n'étoit pas absolument sèche, et qui valoit 1. *s.* l'acre, fut richement fumée avec un sable calcaire, à raison de 30 *s.* l'acre, et abandonnée à elle-même sans aucun autre travail, au bout de trois ans, elle valut 5 *s.* l'acre ; au bout de huit ans, elle en valut 10, au bout de douze, 1 *l.* 1 *s.*, et elle est restée à ce prix.

Expérience, N° 6.

Une autre pièce valant 5 *s.* l'acre, fut marnée à raison de 1 *l.* 2 *s.* 9 *d.* ; l'engrais resta dessus pendant trois ans; puis elle fut plantée en pommes de terre, par des pauvres gens du pays qui en payèrent 3 *l.* 10 *s.* par acre. Elle fut ensuite semée trois fois en avoine, et donna de fort bonnes récoltes. On la laissa venir en prairie; elle se loue 30 *s.* l'acre.

Expérience, N° 7.

Sablé une autre pièce à raison de 1 *l.* 3 *s.* Laissé l'engrais dessus pendant trois ans : puis, labouré en mai, par un temps sec. On la laissa ainsi jusqu'après les semailles du froment; alors on donna un labour en travers ; et au printemps on hersa avec de grandes herses à bœufs, et l'on planta des pommes de terre. Après quoi on fit deux

grandes récoltes d'avoine; puis on abandonna le terrain à l'herbe. Il valut dès lors 1. *l* 2 *s*. 9 *d*. l'acre.

Autre essai sur un curragh de cent acres.

C'est un marais tremblant, qui n'est pas propre à donner de la tourbe, et qui est couvert de longues herbes aquatiques. Celui-ci faisoit partie d'une ferme de 30 *l*. de rente. Lord Altamont, du consentement du fermier, entreprit de le mettre en valeur. Il le dessécha moyennant 30 *l*., à raison de 7 *d*. la perche de fossé de cinq pieds de profondeur sur dix pieds de large. Cette simple opération l'améliora tellement, que, sans aucun autre amendement, il le loua au même fermier, moyennant 7 *l*. par an. Le sol est devenu sain, au point que des bœufs de huit cents livres y paissent en sûreté.

En résultat, lord Altamont conclut de plusieurs expériences, que la meilleure manière de mettre en valeur des montagnes couvertes de bruyères, est d'y répandre du sable calcaire, à l'épaisseur d'un pouce; ce qui coûte à présent 1 *l*. 11 *s*. 6 *d*. par acre. Si l'on ne peut pas avoir du sable, alors il faut se procurer de la marne blanche qu'on trouve sous les marais; et si l'on n'a pas de celle-ci, employer de la chaux. Il reproche à la chaux d'amener infailliblement sur la terre, de la mousse qui détruit l'herbe : mais la marne lui paroît un excellent engrais. Il conseille de la laisser sur la terre pendant trois ans, jusqu'à ce que la paquerette [*bellis*] et le trèfle blanc [*trifolium repens*] commencent à paroître; il faut alors donner un labour en mai

ou en juin, et un autre en automne. Puis, au printemps, planter des pommes de terre par tranchées, comme on fait ordinairement, et semer successivement de l'avoine jusqu'à ce que le mouron [*alsine media*] paroisse, ce qui indique que le labour a tellement enrichi la terre, que les récoltes y deviendroient trop fortes. On la laisse alors se couvrir d'herbe. Telle est la méthode que l'expérience lui a appris être la meilleure. Si l'on a une grande abondance d'herbes marines, il conseille de les employer à fumer les pommes de terre, et dans ce cas, il voudroit que la première récolte après, fût en orge au lieu d'être en avoine. Ces montagnes, dans beaucoup d'endroits, sont humides. Ce qui provient d'une argile compacte; mais les tranchées qu'on fait pour les pommes de terre la brisent et donnent à l'eau un écoulement. La terre ensuite s'affermit peu à peu, et finit par être parfaitement sèche. Il y a dans ce canton des montagnes de bruyère de plusieurs milles d'étendue, qui seroient susceptibles d'être améliorées ainsi.

Pour montrer l'avantage qu'il y auroit à entreprendre cette opération sur une échelle étendue, et d'une manière progressive, je calculerai sur un mille carré ou six cent quarante acres, divisé en soixante-quatre enclos de dix acres chacun. Il y aura cinq mille sept cent soixante perches de murs, et deux milles de chemins.

	l.	*s.*	*d.*
Chemins, à 50 *l.*	100	»	»

Lord Altamont a trouvé que ses murs, ayant dix pieds de haut sur deux pieds et demi d'épaisseur à leur base, et seize pouces au

	l.	*s.*	*d.*
D'autre part	100	»	»
sommet, construits à sec, lui revenoient à 5 *s.* la perche courante de vingt-quatre pieds tout compris. Cinq mille sept cent soixante perches, à ce prix	1442	10	»
Quarante portes de fer, à 50 *s.*, gonds, &c. 5 *s.*	200	»	»
En bois, elles coûtent, tout compris, 2 *l.*			
Les murs nécessaires pour faire des divisions de dix acres, suffiront pour débarrasser le terrain de toutes les pierres.			
Sable, à 1 *l.* 11 *s.* 6 *d.* l'acre.	984	»	»
	2726	10	»
Intérêt à 6 pour 100 de 1000 *l.*, pendant trois ans qu'il faut laisser l'engrais sur la terre, sans y travailler	180	»	»
	2906	10	»
Ce dernier article ne devroit pas entrer en compte. Lord Altamond observe que l'augmentation de valeur ajoutée au fond, le comprend et au-delà.			
Dix corps de ferme, avec les dépendances, &c.	500	»	»
Total des premières avances.	3406	10	»
Les pommes de terre payeront leurs frais, et rendront, par acre, 40 *s.* de bénéfice.			
Les récoltes d'avoine donneront, l'une dans l'autre, 40 *s.* par acre de profit, tous frais faits.			
Lord Altamont pourroit louer la terre à ce prix pour y semer ce grain.			
Profit sur les pommes de terre	1230	»	»
Idem, sur l'avoine, trois récoltes, à 40 *s.* . .	3840	»	»
	5120	»	1
A déduire sept années d'intérêt, à 6 pour 100, sur 3400.	1428	»	»
Profit net	285	10	»

Le prix moyen de la location est de 15 *s.* l'acre. C'est, d'après l'expérience du lord Altamont, le plus bas prix auquel on puisse louer cette terre ainsi améliorée. Cela fait, par an, 480 *l.*

Un revenu de 480 *l.* se trouve ainsi créé sans aucune dépense; voilà pour le propriétaire qui feroit l'opération. Si elle étoit faite par un fermier qui tient la terre à loyer à 2 *s.* l'acre, le calcul seroit le même, à la différence de cette petite déduction. J'ai oublié d'observer que lorsque la bruyère meurt, ce qui arrive au bout de trois ans, on voit paroître les paquerettes et le trèfle blanc, qui indiquent que la terre est devenue propre à la culture. C'est une chose très-remarquable, que l'emploi d'un puissant engrais, destiné à favoriser la végétation des plantes cultivées, fasse périr les végétaux qui croissent spontanément. On ne peut l'expliquer qu'en supposant que la bruyère se nourrit d'un acide dont le terrain est imprégné, et que l'alkali neutralisant cet acide, la bruyère meurt, parce qu'elle ne trouve plus sa nourriture ordinaire. Je dois oberver que toutes les montagnes désertes de ce pays-ci portent, et même à de grandes hauteurs, des indices d'anciennes cultures, telles que des jetées de fossés, alignemens de haies et traces de billons. Le bisaïeul du lord Altamont trouva sa terre ne formant qu'une vaste forêt. En 1650 ces bois, à en juger par leur aspect, ne pouvoient pas avoir moins d'un siècle; de façon qu'il n'est pas probable qu'il ait été fait ici aucune culture depuis trois cents ans. La tradition du pays prétend que jadis il a été dévasté par la peste, et que lorsqu'il fut ainsi désert, il

y poussa des bois qui formèrent ces forêts. A présent, il n'y a de bois sur aucune montagne, excepté tout auprès de Westprot.

Outre les améliorations qu'il a tentées sur cette grande chaîne de montagnes, lord Altamont suit avec activité plusieurs branches importantes d'agriculture. Il a fait de grands frais pour introduire ici les meilleures races de bétail de l'Angleterre. J'eus un grand plaisir à voir d'immenses tas de fumier, mêlés de terre et d'*herbes* marines que l'on mêle bien ensemble, et qu'on transporte ensuite sur les prés. On bâtissoit des hangars pour serrer les grains et donner à manger à couvert aux bœufs et aux vaches. Au-dessous, étoient des caves pour les pommes de terre : le tout étoit exécuté avec soin et perfection. Il a introduit la culture d'une espèce d'avoine dont le hasard lui avoit procuré quelques grains. Il les sema soigneusement sur une couche, il en a à présent une grande quantité. Ce grain est si gros, qu'il lui a donné le nom d'avoine patagone. Il eut la bonté de m'en donner un peu pour semence. Il a fait de grands efforts pour introduire ici la fabrication des toiles. Avant lui, tous les travaux en ce genre se bornoient à quelque filature de lin dont on exportoit le fil. Il n'y avoit dans tout le pays que quelques métiers servant uniquement à la consommation des ouvriers. Pour encourager la fabrication, il a commencé par bâtir dans la ville de Westport de bonnes maisons qu'il a louées, à des conditions modérées, à des tisserands. Il leur a donné des métiers, leur a prêté de l'argent pour acheter du fil ; et pour les soustraire au

danger de fabriquer des toiles qu'ils n'auroient pas occasion de vendre, il leur a constamment acheté tout ce dont ils ne trouvoient pas la vente, ce qui, pendant plusieurs années, a été la totalité de ce qu'ils fabriquoient. Mais par degrés, à mesure que la fabrication s'est augmentée, il est venu des acheteurs; de façon que, depuis quelque temps, il n'a pas eu beaucoup de toile à acheter. La première année, 1772, il en acheta pour 200 *l.*; la seconde, 1773, pour 700 *l.*; la troisième, 1774, pour 2000 *l.*; et en 1775, pour environ 4000 *l.* Cette année-ci, 1776, les acheteurs s'étant multipliés, il n'en aura pas acheté plus que l'année dernière, c'est-à-dire pour 4000 *l.* Il a donné cette année assez d'encouragemens pour engager quelqu'un à construire et à établir une blanchisserie avec un moulin. Cette fabrication a fait de singuliers progrès. On voit d'abord que lord Altamont étoit le seul acheteur, tandis que depuis deux ans il est sorti de ce marché pour plus de 10,000 *l.* de toiles. Malgré cette augmentation, on ne tisse pas dans le pays la dixième partie de ce qu'on y file. On n'y fait que de grosses toiles qui ont, en général, de huit à onze *cents*, et valent de 9 *d.* à 1 *s.* 1 *d.* le yard. Leurs pièces sont doubles, ayant quarante-deux yards et plus de longueur, sur trente-deux pouces de large. Les ouvriers gagnent, l'un dans l'autre, à tisser, 1 *s.* par jour. Ils emploient du fil de deux et demi à trois et demi écheveaux à la livre. Les fileuses gagnent, par jour, de 2 *d.* et demi à 3 *d.* et demi. Le prix de ce fil a augmenté par degrés, en cinq ans, depuis 4 *d.* jusqu'à 7 *d.* l'écheveau. Il est tout fait de lin cultivé dans le pays.

Les pauvres gens vivent communément de pommes de terre et de lait, pendant neuf mois de l'année ; les trois autres mois, ils mangent du pain et du lait. Tous ont une ou deux vaches. Le poisson est très-abondant, sur-tout les anguilles et les huîtres, qui ne coûtent qu'un shelling la charretée ; cependant les pauvres n'en mangent point. Il n'y a que les harengs qui fassent partie de leur nourriture. Quant à leur économie domestique, ils calculent que le mari gagne, en travaillant aux champs, la subsistance de sa famille, et que la femme paye le loyer par sa filature. La population augmente rapidement. Lord Altamont pense qu'elle a doublé sur sa terre depuis vingt ans.

Les fermes aux environs de Westport sont, en général, grandes, étant depuis quatre cents jusqu'à quatre ou cinq mille acres. Elles sont toutes fermes à bétail. Les fermiers sous-louent, avec un gros bénéfice, toutes les terres cultivées et les cabanes, à de pauvres habitans, au grand détriment de ceux-ci, qui ont beaucoup de répugnance à louer de ces intermédiaires. Le sol est, en général, une argile froide et pierreuse avec du loam. Les rentes vont depuis 2 *s.*, qui sont le prix des bruyères, jusqu'à 16 *s.*, valeur des bonnes terres ; prix moyen, 8 *s.* Il y a, à peu près, les trois cinquièmes du pays en montagnes stériles, lacs et marais. Les montagnes occupent beaucoup de terrain ; les marais peu. L'île de Clara, qui est de deux mille quatre cents acres, est louée 300 *l.* par an. Celle d'Achill, de vingt-quatre mille, ne rapporte que 200 *l.* Bofin n'est louée que 100 *l.*, et est de plus de douze

cents acres. Elle appartient au lord Clanrickard. Le cours de ce canton est : 1. pommes de terre, fumées avec des herbes marines. Cet engrais est si puissant, qu'on se repose absolument sur son action, et qu'on ne prend pas la peine de transporter les fumiers hors de la cour. Sur la côte, vers le pays de Joice, ils laissent leurs fumiers s'amonceler jusqu'à ce qu'ils en soient incommodés, au point d'être obligés de changer leurs cabanes de place pour s'en débarrasser. Une charge d'herbes marines vaut au moins six charges de fumier. Ils n'en ramassent pas la moitié de ce qu'ils en laissent. Sur le bord de la mer il y a une sorte de *fucus*, ressemblant à du cuir, qui vient au printemps. L'herbe dont on fait le *kelp* [extrait de cendres d'une herbe marine] ne pousse que dans les endroits abrités. La portion des domaines du lord Altamont, qui borde la côte, jointe aux îles, se loue 100 *l.* par an pour y faire du kelp.

Cours.

1. Pommes de terre.	1. Pommes de terre.	1. Pommes de terre.
2. Orge.	2. Orge.	2. Orge.
3. Avoine.	3. Avoine.	3. Avoine.
	4. Lin.	

On mesure les pommes de terre par barils de douze quintaux. Chaque baril contient seize pecks de trois quarters chacun. On plante par acre dix bushels de trois quintaux chacun, au prix moyen de 12*s.* le baril, ou 1 *s.* le quintal (*).

(*) Ces évaluations sont difficiles à taxer : les douze quintaux, à cent douze livres chacun, font mille trois cent quarante-quatre livres. Le peck, qui fait la seizième partie d'un baril, doit peser quatre-vingt-quatre livres, et le quarter vingt-huit; mais la mesure qui porte en Angleterre le nom de quarter, pèse trois cent quatre-vingt-quatre livres. *T.*

Frais de cette culture pour un acre.

	l.	*s.*	*d.*
Engrais avec des herbes marines	1	1	»
Rente	»	8	»
Taxe du comté, et charges locales	»	1	»
Semence	1	10	»
Pour planter, trente journées d'homme . . .	»	15	»
Pour butter, dix *id.*	»	5	»
Pour sarcler, trois *id.*	»	1	6
Pour arracher les pommes de terre et les transporter à la maison, soixante journées. . . .	1	10	»
Pour les assortir, &c. trois hommes.	»	1	6
	5	13	»
On ne porte pas les herbes marines à plus d'un mille de la mer. Si l'on emploie du fumier, il coûtera	2	2	»

Produit :

Vingt barils ou douze tons, à 12 *s.*	12	»	»
Frais	5	13	»
Profit	6	7	»

Un homme, sa femme et quatre enfans en mangent, par semaine, un bushel de trois quintaux. Ils mangent donc, en trente-neuf semaines, cent dix-sept quintaux. Cela fait juste, pour une famille, le produit d'un demi-acre. Quant au gruau, la pitance d'un ouvrier est d'une quarte par jour. On donne la même quantité à un moissonneur que l'on nourrit. On y ajoute, par jour, six quartes de lait de beurre, ou autant de *bonny clobber*. Pour expliquer ceci, je dois dire qu'on laisse le lait reposer pendant trois jours, pour le faire crémer.

On enlève alors la crême. Le lait qui reste est aussi solide que du blanc-manger, et aussi acide que du vinaigre : c'est là ce qu'on appelle du *bonny clobber*.

On sème d'orge six pecks, de vingt-un quarts. On recueille, en général, de vingt à trente fois la semence. A vingt-cinq fois, cela fait cent cinquante pecks. On sème, par acre, un baril d'avoine de vingt-quatre stones, et l'on en recueille six. On sème environ quarante gallons de graine de lin, et l'on vend communément la récolte sur pied, à raison de 8 *l.* On trouve qu'elle enrichit la terre. On ne voit de froment que ce qu'en sèment quelques bourgeois pour leur consommation. On fait sécher au four le grain, avant de le battre. Le système adopté dans les fermes en herbages, est, en général, celui de renouvellement successif de deux ans. On achète des bêtes de l'année, ou, si le terrain est très-mauvais, on les garde jusqu'à ce qu'elles aient quatre ans, et on les vend maigres à la foire de Ballynasloe. On paye les bêtes d'un an, depuis 10 *s.* 6 *d.*, jusqu'à 3 *l.*; prix moyen, 40 *s.* Celles de deux ans se payent 3 *l.* On vend 6 *l.* celles qu'on a payées 2 *l.*; et quant à celles qu'on a payées 3 *l.*, on les vend, à l'âge de quatre ans, 6 *l.* On a peu de bêtes à laine. Celles que l'on tient sont des moutons d'un an ou de deux, qu'on achète, au mois de mai, 8 à 10 *s.* pièce. On les tond de suite, et on les conduit aux montagnes. En hiver, on les amène sur les terres labourables; on les tond encore l'année d'après, et on les renvoie aux montagnes. L'été

suivant, après les avoir de nouveau tondus, on les met sur les meilleurs pâturages, et on les vend gras à Ballynasloe, à raison de 15 à 16 *s.* Leurs toisons pèsent cinq livres, et valent 1 *s.* la livre. Il y a quelques laiteries qui ont jusqu'à dix ou douze vaches. Leur lait est employé à faire du beurre. Il y a vingt ans, on louoit une vache pour cent livres de beurre par an, en se chargeant d'élever le veau. On élève peu de cochons, et ils sont d'une mauvaise race. Tout le monde laboure avec des chevaux; on en attèle à une charrue quatre, conduits par un homme qui marche à reculons devant eux, et qui pour les faire avancer, les frappe à la tête. Pour les jeunes poulains, on les fait tirer par la queue. Il faut douze chevaux pour exploiter cent acres de terre en labour.

Lord Altamont, pour me donner une idée de l'agriculture de Mayo, me cita des actes du parlement, rendus pour empêcher les habitans de ce comté d'arracher à la main la laine de leurs moutons, de griller leur blé, et de labourer avec des chevaux attelés par la queue. Le calcul ordinaire est que, pour monter une ferme en herbages, il faut trois années de rente. Les terres se vendent à raison de vingt-une à vingt-deux années de revenu net. Les rentes, depuis cinq ans, ont diminué d'un *s.* par livre. Elles sont actuellement sur le point de monter. On s'abonne en gros, pour les dixmes. Les baux sont de trois vies, ou trente-un ans. Il y en a aussi de vingt-un ans. Les terres sont, pour la plupart, louées en

totalité à des gens qui les sous-louent. Les rentes, dans Mayo, ont triplé depuis quarante ans. Il ne s'est point fait ici d'émigrations. Les fermes sont, en général, louées en société; mais le mot de *rundale* est inconnu. Le labour se fait, communément, par les petits habitans, auxquels on loue ou des terres ou des pâturages pour leurs vaches, à condition de travailler pour le propriétaire. Les denrées dont vivent les pauvres ne sont pas augmentées; mais la viande de boucherie est doublée. On plume les oies chaque année, et toutes vivantes. Tous les transports sont faits par des chevaux, avec des paniers dont le fond est attaché avec des bâtons, qu'on retire pour laisser tomber la charge. L'industrie des habitans a fait des progrès. Il s'est fait un changement prodigieux dans leur sobriété, leur application; ils sont, à tous égards, beaucoup mieux qu'ils n'étoient il y a vingt ans. On trouve, parmi eux, un usage qui indique un pas vers la civilisation. C'est le changement des noms irlandois en noms anglois. Ils changent jusqu'aux surnoms. Ils quittent, par exemple, celui de *Stranagham* pour celui de *Birds;* celui de *Markakau* pour *Rider;* de *Cullane* pour *Whelp.* D'autres prennent le nom de *Collins. Conrée,* qui signifie roi, ils le changent pour *King. Ruddery,* (chevalier), pour *Knight,* et ainsi du reste. Parmi les ouvriers du lord Altamont, est un Mowbray Seymour. Son bisaïeul étoit chef d'attelier de la monnoie à Londres. Il se trouve plusieurs Mortimers, des Piercy, &c. Il se trouvoit, il y a quelques années,

dans Sligo, un Plantagenet. Les aigles sont très-communs dans ce pays-ci, et ils y font beaucoup de mal, en enlevant les jeunes agneaux, la volaille, etc. Ils épient aussi les saumons à l'instant où ils sautent hors de l'eau, et avec cette rapidité qui n'appartient qu'à eux, ils les saisissent avant qu'ils y soient retombés. Cela est si ordinaire que l'on place des hommes avec des fusils, pour tuer ou effrayer ces oiseaux.

Le 30 août, j'allai à cheval à Rosshill, distant de quatre milles. C'est un cap qui s'avance dans la baie de Newport, et des deux côtés duquel on a une superbe vue de la baie. Je comptai là, très-distinctement, trente îles toutes cultivées en blé et en pommes de terre, ou disposées en herbages pour le bétail. On voit, dans l'éloignement, celle de Clara qui s'élève brillante et pittoresque : à gauche, Crow-Patrick, et à droite, d'autres montagnes. Il ne manque à cette belle vue que des bois.

31 août, à Newbrook, je traversai, pour y arriver, un pays varié, partie en friche, et en majeure partie cultivé. Aux environs de Castle-Burke, la route traverse un pavé de pierres naturel et très-remarquable ; il est régulièrement entouré de gazon, et le tout est parfaitement de niveau. Je passai devant les ruines d'une très-belle abbaye ; j'arrivai à Holymonnt, chez M. Lyndsay, célèbre herbager. Vers cet endroit, le sol est, en général, une argile pierreuse qui a, depuis six pouces jusqu'à deux pieds de profondeur, sur un fond de gravier calcaire. C'est une terre saine et sèche ;

les pierres en sont calcaires. On la loue de 12 à 15 *s.* l'acre; les fermes sont très-grandes, comprenant jusqu'à trois ou quatre cents acres, tous destinés au bétail, excepté de petites portions sous-louées à de petits habitans, qui sont à peu près ici les seuls laboureurs. Ces herbages sont exploités dans le système de renouvellement successif. On y achète des bêtes à cornes d'un an à 40 *s.*; on les garde depuis deux jusqu'à trois ou quatre ans, et l'on gagne communément sur chaque 20 *s.* par an. Ce bétail se vend, à quelque âge que ce soit, à des herbagers de contrées plus riches, qui l'achètent pour l'engraisser. Un autre système est d'acheter, au mois de mai, des vaches à raison de 2 *l.* 12 *s.* 6 *d.* ou 3 *l.*, et de faire, sur chacune, environ 1 *l.* 10 *s.* de profit. Une vache demande un acre d'herbage; mais il y a ensuite un regain qui vaut, pour des moutons, 5 *l.* l'acre. La méthode, relativement aux bêtes à laine, est de faire des élèves, et de vendre des moutons gras à l'âge de trois ans, ainsi que la laine, et les brebis hors d'âge. Il y a en lacs, marais et montagnes, plus de la moitié du pays. J'ai lieu de croire que l'usage de parquer les bêtes à laine s'introduira ici. On les conduit sur des portions de pré, qu'on loue à raison de 3 ou 5 *l.*, pour y cultiver des pommes de terre, et on les y laisse la nuit, ce qu'on répète jusqu'à ce que le terrain soit bien fumé. Le produit moyen des récoltes en foin est de huit tons par acre. 1. pommes de terre; 2. méteil; si l'on fume avec du sable, on en recueille de huit à dix barils; 3 méteil; 4. avoine, huit à dix barils; 5. avoine,

huit barils ; 6. avoine, huit barils ; 7. lin ; 8. froment ; on sable pour le méteil. Le sable fait tort aux pommes de terre, à moins qu'il ne reste deux ou trois ans sur l'herbe. Le baril de méteil pèse trois quintaux ; celui de froment en pèse quatre.

Premier septembre, à Tuam, je dînai avec l'archevêque. Tout le pays est un bon fond calcaire. Il est célèbre pour ses bêtes à laine. Mais, d'après quelques informations que je pris, je vis qu'il différoit peu de celui de Holymoent que je quittois, et de celui de Moniva où j'allois. J'y arrivai le soir, chez M. French, à l'attention et à la complaisance de qui je suis redevable des intéressans détails qui suivent, ainsi que d'une réception que je me rappellerai long-temps avec plaisir. Il a mis en valeur soixante acres de marais et deux cent quatre-vingt-dix de landes. Il commença, en 1744, par un grand marais rouge, de vingt à trente pieds de profondeur, si humide, si spongieux, qu'on n'y pouvoit faire aucune tourbe à brûler, et en même temps si aqueux, qu'un homme, pour y marcher, étoit obligé de sauter de butte en butte. Il n'y avoit de bruyère qu'à son extrémité ; les seules plantes qui y poussassent spontanément étoient de la mousse rouge et de la mousse blanche.

M. French a envoyé à la société de Dublin, le mémoire suivant, relatif à ce grand défrichement, je l'insère ici d'autant plus volontiers, qu'il n'a jamais été publié.

MARAIS DÉFRICHÉ.

COPIE d'une lettre écrite à la Société de Dublin, pour laquelle elle a accordé une médaille d'or.

MONIVA, le 14 janvier 1769.

MONSIEUR,

« Quoique je n'aye jamais réclamé ni prix, ni médaille, depuis vingt ans que je m'occupe des travaux que je vais vous décrire, j'ai suivi les utiles conseils de la Société de Dublin ; j'ai fait plusieurs expériences qu'elle a recommandées, et je me suis conformé à ses instructions, qui toutes ont tourné à mon avantage et à ma satisfaction.

Je suis obligé de mettre sous les yeux de la Société la qualité du marais, et la méthode que j'ai suivie pour le dessécher ; mais je tâcherai de ne pas fatiguer sa patience.

Le château de Moniva, qui fait aujourd'hui une partie de mon habitation, est très-ancien ; il fut autrefois construit comme place de résistance. Il est situé sur un terrain sec et graveleux, qui, formant comme une péninsule de cinq acres, sépare deux marais très-élevés, humides, fond de terre rouge, ayant de la profondeur, et impraticables pour quelque bête de somme que ce soit. Des hommes même n'y passeroient qu'avec la plus grande peine. Le marais de la partie nord avoit plus de treize acres ; l'autre, dans la partie sud,

est d'une grande étendue. Le côté à l'est du château étoit défendu par une rivière profonde qui tournoit autour. A quelques perches au-delà de cette rivière, étoit un marais, fond de terre rouge, comme l'autre, également impraticable et d'une extrême humidité. Ce marais avoit une élévation telle, qu'il m'empêchoit de voir, des chambres basses de ma maison, le pays qui est au-delà, ainsi qu'une grande partie d'une île très-haute, d'environ quinze acres, située vers le milieu du marais. Le côté à l'ouest du château étoit protégé par un grand bois planté de vieux arbres dans une étendue de cent onze acres, de forme circulaire, et dont une partie enferme une plaine de soixante-dix acres, sur un terrain sec et proéminent. Chaque fois qu'il tomboit une pluie abondante, la rivière débordoit jusqu'aux lisières de l'un et de l'autre marais, souvent même, presque jusqu'aux murs du château. Mais pour ne pas encourir le reproche de rapporter à moi seul tout l'honneur des améliorations qui suivent, je dois vous dire que mon père avoit conçu le projet de détourner le cours de la rivière à travers le grand marais oriental, qui étoit de vingt-six à vingt-huit pieds au-dessus de son niveau, et qu'à cet effet, il fit ouvrir une tranchée considérable au milieu même du marais. On creusa aussi, par son ordre, une tranchée profonde, de la longueur de près d'un mille, depuis la rivière, au travers du grand marais méridional, et par des tranchées également larges et profondes qu'on pratiqua en travers du marais, l'on en partagea environ quatre-vingt-dix acres en cinq di-

visions. Puis, au moyen de deux autres tranchées que mon père fit ouvrir au travers du marais septentrional, il se ménagea une avenue de sept perches de large pour arriver à sa maison, mais il ne vécut pas assez pour mettre à exécution son projet dans toute son étendue.

« A sa mort, arrivée en 1744, je m'occupai de continuer son plan. Ma première opération fut de détourner le cours de la rivière. Je fis élargir jusqu'à vingt-sept et trente pieds, proportionnellement à la hauteur du marais, la tranchée que mon père avoit ouverte. Quant à la profondeur, je creusai jusqu'au gravier, par-tout où cela fut possible ; et dans quelques autres endroits, à deux et trois pieds le gravier même, qui fut extrêmement dur à percer. Il y eut des parties de la tranchée où le fond du marais se trouva beaucoup plus bas que le niveau de la rivière. Dans ces parties, comme il étoit impossible d'en opérer le desséchement, on ne creusa point jusqu'au gravier. Les côtés de la tranchée étoient si élevés, que je fus obligé de les couper, en quelques endroits, en autant de bancs ayant la forme d'escaliers, pour empêcher les ouvriers qui travailloient au fond d'être écrasés par les éboulemens. Ce malheur seroit arrivé une fois, sans un homme qui se trouva à la surface du marais, et qui, voyant qu'il commençoit à s'effondrer, donna l'alarme, et sauva ainsi plusieurs travailleurs. En effet, au bout de quelques instans, la tranchée fut comblée jusqu'au bord, dans une étendue de plusieurs perches de long. Mais après, lorsqu'on voulut la vider de nouveau avec la pelle, on eut plus de peine

que si la tranchée n'avoit pas encore été ouverte. Il fallut quelquefois que quatre ou cinq hommes se tinssent sur différens bancs, pour se passer de l'un à l'autre jusqu'au haut, la terre enlevée par l'homme qui travailloit dans la partie la plus basse. Ajoutez à cet embarras la nécessité où l'on étoit d'éloigner du bord de la tranchée le limon qu'on en retiroit, pour empêcher que ces éboulemens du marais se renouvelassent souvent. L'ouvrage le plus difficile fut d'arracher des racines de sapins d'une grosseur prodigieuse, et très-vivaces, qui tenoient fortement attachées au sol, précisément au-dessus du gravier, au fond du marais, tout le long de la tranchée. Voici comment j'y parvins : Je fis placer deux grosses poutres, à partir du haut de la tranchée jusqu'au fond, de manière à former un plan incliné. On enfonça ensuite dans le marais au-dessus de la tranchée, et perpendiculairement, une forte poutre, qu'on rendit très-solide en amassant des pierres autour. A cette poutre, on attacha une grande poulie, puis une autre à la racine au-dessous. Avec de petites haches et des léviers de fer, on commençoit par séparer la racine de ses grandes branches qui s'étendoient sous terre dans le marais ; après quoi, au moyen d'un cable qu'on couloit dans les poulies, quinze à vingt hommes réunissant leurs forces, parvenoient à monter les plus grosses racines jusqu'au haut de la tranchée, le long du plan incliné. Les ouvriers, à mesure qu'ils enlevoient ces racines, avoient la précaution de se tenir sur le gravier au fond de la tranchée, la terre du bord étant trop molle en plusieurs endroits pour qu'ils pussent y poser le pied.

Après

« Après avoir achevé la tranchée ou courant d'eau qui traverse dans une longueur de plus de quatre-vingt-dix perches le grand marais oriental, je m'occupai de construire, depuis ce marais jusqu'à celui du midi, une forte digue de vingt perches de long, et de quinze à cinquante pieds de large au travers de l'ancien lit de la rivière, qui avoit seize pieds de profondeur. A cet effet, je formai une rangée de longs pilotis de bois, que l'on enfonça très-avant en terre, et une autre rangée en travers de la rivière, et je fis ma digue en remplissant les espaces intermédiaires avec des mottes de gazon, bien pressées et bien foulées.

« Lorsque j'eus construit une seconde digue à l'extrémité la plus basse, ou extrémité nord de la nouvelle tranchée, pour empêcher l'eau de retourner dans l'ancien lit de la rivière (et cette digue fut faite à beaucoup moins de frais que la première), j'eus la satisfaction de voir que la rivière étoit entrée dans son nouveau lit, et que je venois de gagner, sur chaque côté de l'ancienne rivière, dix acres d'un excellent fond pour faire des prairies. Et comme la nouvelle étoit de trois à quatre pieds plus haute que l'ancienne, mon opération me procura encore l'avantage d'avoir une chûte pour un moulin. Je remarquai qu'on pouvoit augmenter cette chûte, en pratiquant une tranchée profonde à travers le marais septentrional, pour donner par ce moyen, à la rivière, un arrière-cours, qui contribueroit aussi à dessécher ce marais. En conséquence, j'ouvris une tranchée, large de onze pieds, jusqu'au gravier, dans une longueur de

quatre-vingt-quatorze perches. En quelques endroits, on creusa le gravier pour conserver le niveau. Je fis bâtir un moulin à blanchir, le premier qui ait été construit dans la province, à l'endroit où tombe une chûte, et le marais amélioré depuis aux environs de ce moulin, est la partie de la pelouse où l'on étend la toile pour la faire blanchir.

« Depuis ma nouvelle rivière jusqu'au lac situé à une distance d'environ deux cent trente perches, à l'est, dans le grand marais, je creusai une grande tranchée dans toute cette longueur, afin d'avoir la ressource de l'eau du lac pour mon moulin, lorsque la rivière seroit très-basse en été. On avoit regardé jusqu'ici cet ouvrage comme impraticable, attendu que le marais qui sépare le lac et la rivière, est plus haut d'un certain nombre de pieds que l'un et l'autre. Mais je savois que le lac étoit plus élevé que la rivière. A la vérité, pendant la première et la seconde année, il fallut presque désespérer du succès de l'opération. La tranchée, quoiqu'on lui eût donné plus de dix-huit pieds de large, se remplissoit jusqu'au bord, à mesure qu'on y travailloit. Mais à force de persévérance, et au moyen de la précaution que j'eus d'ouvrir la tranchée à l'extrémité même où tomboit la chûte, je parvins à faire décharger le lac dans la rivière, au grand étonnement de plusieurs personnes, et je fus assuré d'avoir désormais toute l'eau dont je pourrois avoir besoin. Dans l'espace d'une dixaine d'années, le marais entier baissa extraordinairement; et, des fenêtres de ma maison, je pus découvrir une étendue de pays, dont la vue m'avoit

été interdite auparavant. Mais de semblables ouvrages exigent de la patience et une activité opiniâtre. Car, au bout de trois ans de travaux, ayant eu la curiosité d'aller reconnoître les effets d'un débordement considérable, après une pluie qui avait tombé par torrens, j'eus le chagrin de voir la grande digue que j'avois faite en travers de la rivière, flotter sur l'eau, sous mes yeux, comme un bateau. Ceux de nos voisins qui, dans les années précédentes, avoient soutenu que mon père et moi avions entrepris un ouvrage impossible, se félicitèrent, à l'occasion de cet accident, du jugement qu'ils avoient porté, et tâchèrent de me dissuader de tous autres travaux ultérieurs. Mais, au lieu de suivre leur avis, je me pourvus sur-le-champ d'un bateau (car on n'auroit pu conduire des chevaux, ni des chariots jusqu'à l'endroit, qu'avec la plus grande peine), et dans ce bateau, je fis transporter une quantité de pierres, suffisante pour combler le lit de l'ancienne rivière, dans la largeur de la digue. Après quoi, avec le limon du marais, apporté pareillement en bateau, et que je fis enfoncer devant la digue, je réussis à l'arrêter. Je la relevai ensuite par un ouvrage en gazon, et je plantai des arbres sur le haut; de cette manière, je lui donnai de la solidité, et pendant les dix-neuf dernières années qui viennent de s'écouler, j'ai pu consommer mon entreprise toute entière. Lorsque je bâtis mon moulin, et que je fis des écluses pour avoir toujours l'eau nécessaire à son activité, je remarquai que, par ce moyen, ma nouvelle rivière devenoit aussi navigable pour un bateau que

l'ancienne, ce qui me procuroit une facilité très-avantageuse pour le transport des engrais, si je parvenais à former une communication de l'une à l'autre. Mais cette autre entreprise présentait un obstacle, attendu que le niveau de la nouvelle rivière, aux époques des débordemens, étoit de quatre à cinq pieds plus élevé que celui de l'ancienne. Toutefois, je vins à bout de surmonter cette difficulté, en formant une ligne de navigation de seize perches de long d'une rivière à l'autre, dans un endroit dont le fond étoit un gravier solide; et je fis construire une vanne au bord de la nouvelle rivière, après avoir eu l'attention de chercher au fond du marais la place d'une bonne fondation. Mon but se trouva parfaitement rempli, et j'eus à ma disposition une très-grande quantité d'eau; car, en ouvrant les écluses, je puis, quand il me plaît, inonder mes prairies, qui sont situées de chaque côté de l'ancienne rivière, et voilà près de dix-huit ans que cet ouvrage dure. Lorsque je connus tout l'avantage qui résultoit pour moi de pouvoir transporter des engrais par eau, j'allai en avant, et je traçai une ligne de navigation dans une longueur de trente perches sur vingt pieds de large, depuis la nouvelle rivière, au-dessus de la grande digue, dans le vaste marais méridional. J'ouvris une autre navigation de trente-deux perches de long sur douze pieds de large, à partir de l'ancienne rivière, du côté du nord, jusques dans le marais septentrional, et encore une autre au travers du même marais du côté de l'ouest, en lui faisant former un détour, uniquement pour l'agré-

ment de la vue. La longueur de celle-ci fut de cinquante perches; la largeur, de vingt pieds. Enfin, je traçai une dernière ligne navigable, de vingt-une perches de long, sur quatorze pieds de large, du côté du midi, à partir de la ligne occidentale. Elle conduit mon bateau jusques dans la cour de ma ferme, et me procure la facilité de me transporter dans toutes les lignes de navigation qui communiquent les unes avec les autres. Plusieurs sources d'eau jaillirent du pied des montagnes, qui gissent à l'ouest du marais septentrional, et, selon toute apparence, produisirent ce marais, dans la ligne de navigation dont j'ai parlé ci-dessus, qui couloit vers ces sources. Je construisis une seconde vanne, et la fis surmonter d'une arche, attendu qu'elle est dans un des endroits voisins de ma maison. Lorsqu'on ferme les battans de cette porte, les sources qui se déchargent dans la rivière, sont interceptées; et alors, une belle nappe d'eau se déploie dans une étendue de près de deux acres, sur la surface d'une plaine qui m'appartient, et qui est située entre le bois et mon habitation. Par ce moyen, les bateaux sont en état d'aller chercher jusqu'au pied des montagnes, le gravier qui s'y trouve en grande quantité, et qu'on emploie à amender les marais. Je traçai mes lignes de navigation, en élevant une digue pour arrêter l'eau, et en vidant celle des tranchées avec des pompes d'environ treize pieds de long. Deux hommes faisoient jouer ces pompes, en se relevant l'un l'autre jour et nuit. Ce fut mon charpentier même qui les construisit, ainsi que mes vannes. Jamais il n'avoit

rien vu de semblable. Il finit par admirer son propre ouvrage. Pendant que je m'occupois d'exécuter les travaux dont j'ai donné la description, je continuai d'améliorer les marais voisins. Les lignes de navigation dont il a été parlé, divisèrent le marais septentrional en quatre parties; de ces quatre divisions, je fis autant de petits parcs, au moyen de tranchées plus petites. Le marais est entièrement amélioré. Pendant plusieurs années, il a été en terres labourables et en prairies. Encore aujourd'hui, quoiqu'il ait baissé considérablement, on n'en trouve pas le fond en plusieurs endroits, avec un perçoir de fer, de dix-huit pieds de long. Il étoit rempli de creux, parce que j'y avois coupé autrefois du gazon pour faire du feu l'hiver. Aussi les frais de nivellement ajoutèrent-ils beaucoup à la dépense de l'amélioration. Le marais oriental, à partir de l'île jusqu'à l'ancienne rivière, est mis pareillement, tout entier, dans l'état d'une excellente terre, à l'exception de deux ou trois acres vers le sud; et comme l'autre, il a été en terres labourables et en prairies pendant ces dernières années. Voici de quelle manière je m'y pris pour améliorer ces deux marais : j'en couvris la surface d'un gravier calcaire, par-dessus lequel j'étendis une couche de fumier, et sur le fumier, je plantai des pommes de terre. L'année suivante, je semai de l'avoine, ou du seigle et des graines de foin, puis, l'année d'après, je fauchai la récolte. Le marais étoit si humide, que je me déterminai à ouvrir plusieurs petites tranchées. Je les ai fait combler depuis, lorsqu'elles ne m'ont plus été

nécessaires. Pour étendre le gravier à la surface, je fus obligé de former des routes avec des claies, assez fortes pour que de petits chevaux pussent y passer chargés du gravier qu'ils portoient sur leur dos dans des paniers. On éloignoit les claies de distance en distance, à mesure que le besoin l'exigeoit. Les bateaux amenoient le gravier et les engrais sur le bord des rivières et des tranchées, d'où les chevaux les transportoient à leur destination. La proportion dans laquelle ce marais a baissé, est remarquable. Quand je prétendrois qu'elle est de quinze à vingt pieds, je ne croirois pas exagérer. A l'époque où je commençai les travaux de la nouvelle rivière, le marais s'élevoit en forme de colline entre cette rivière et l'ancienne. Aujourd'hui, il y a par-tout une chûte, excepté à l'endroit où étoit la colline, qui est la partie la plus basse. La terre du marais est maintenant assez ferme pour porter une charrette chargée. J'égalisai les côtés des creux, aux endroits où j'avois fait enlever du gazon pendant quelques années. On m'avoit bien conseillé de couper le sol du marais à la superficie; mais c'eût été l'ouvrage des siècles. Les endroits où l'on avoit exécuté cette opération se trouvèrent les plus rebelles à la culture, et furent, en même temps, ceux qui demandèrent le plus d'engrais. Ces creux sont aujourd'hui de petits vallons couverts d'une agréable verdure; et la génération suivante sera fort embarrassée, comme le sont dès à présent beaucoup de personnes, d'expliquer l'origine de ces vallons. Après que les premières récoltes eurent été enlevées, et qu'on eut

fauché pendant deux à trois ans, je m'aperçus que de petites touffes de bruyère commençoient à pousser dans les prairies. Je labourai de nouveau quelques-unes des parties où elles se montroient, et sur d'autres parties j'étendis une couche de fumier. Mais la chaux eut une efficacité singulière pour les faire périr, ainsi qu'un sel provenant d'algue marine calcinée, mêlé avec des cendres que fournit la pelouse où l'on étend la toile pour la faire blanchir, et qui se trouva être, de tous les engrais, le plus fécondant. J'amendai deux ou trois acres avec de la vase de rivière; mais elle n'eut pas un succès merveilleux. Il ne vint dans ces acres qu'une herbe de l'espèce du jonc, de forme pyramidale. C'est tout ce qu'ils produisirent jusqu'à ce qu'on y eût mis du fumier. La marne réussit un peu mieux que la vase de rivière. Mais celle qu'on mêla avec du fumier, fertilisa beaucoup le sol. Les meilleurs de tous les amendemens furent la chaux, le fumier, ou le sel provenant d'algue marine calcinée, bien pulvérisé. Je conquis plus d'un acre, en couvrant de gravier la surface, et en étendant dessus le gravier une couche de chaux toute nouvellement cuite. Je plantai des pommes de terre sur la chaux, sans mettre de fumier du tout. Les pommes de terre vinrent fort petites, et elles étoient très-chétives lorsqu'on les arracha de terre. Mais la récolte de blé qui leur succéda, fut très-bonne, et le marais se trouva, par ce moyen, amélioré aussi bien qu'il pouvoit l'être.

Je dois observer que toute la pierre et le gravier de ce pays consistent en pierre à chaux,

« J'essayai de gagner à la culture une partie de mes marais en brûlant la superficie du sol. Mais les marais rouges, tels qu'étoient les miens, se trouvèrent trop humides et d'une nature trop spongieuse. Les cendres étoient blanches et si légères, qu'elles ne devoient avoir que très-peu d'efficacité. Par les moyens que je viens d'indiquer, j'améliorai environ cinq acres du marais méridional qui est situé dans la ligne de navigation. Mais ne pouvant continuer ma navigation dans ce marais, sans une dépense énorme, et sans faire les frais d'une nouvelle vanne, attendu que le gravier qui étoit au fond, s'élevoit au-dessus du niveau de ma plus haute rivière, je construisis une bonne route de gravier dans ce marais. Je commençai par partager une des grandes divisions faites par mon père en quatre autres, au moyen de deux tranchées en travers, larges de dix pieds, lesquelles opérèrent le parfait desséchement du sol. J'étendis ensuite à la surface, une couche de fumier de deux à trois pouces d'épaisseur, sans mettre dessous ni gravier, ni autre engrais quelconque. J'observe que les récoltes de pommes de terre, de blé, ainsi que les herbes qui y vinrent, furent aussi bonnes que celles des endroits où l'on avoit mis un premier lit de gravier à la surface, et que, dans les marais humides, ce gravier eut pour effet de pénétrer trop promptement. Je conseillerois donc toujours, et c'est le parti que je compte prendre moi-même, de ne couvrir la surface de gravier qu'après que l'on aura coupé l'herbe pendant deux ou trois ans dans le marais. La première fois que

vous mettez du gravier, il vous en coûte au moins de 4 à 6 *l.* par acre, et à mesure que vous avancez, la dépense doit naturellement augmenter. D'où il résulte que, par-tout où l'on peut se procurer du fumier en grande quantité, c'est la meilleure chose à employer pour améliorer un marais. Mais je tiens que des engrais composés de chaux mêlée avec du terreau, ou avec de la terre de marécage, produiroient le même effet que du fumier. Je n'ai pas essayé assez ce mélange pour garantir son efficacité; mais je me propose d'en faire l'expérience.

« Je finirois par vous ennuyer si je vous entretenois ici de plusieurs autres tranchées que j'ai faites dans les marais de l'est et du midi, à l'effet d'en préparer l'amélioration. Je leur ai donné, en général, dix pieds de large. Mais il est difficile de déterminer d'une manière certaine la profondeur d'une tranchée dans un marais, jusqu'à ce que le sol ait baissé pendant des années. Lorsque j'ouvris la tranchée dont j'ai parlé plus haut, celle qui s'étend depuis le lac jusqu'à la rivière, trente à quarante hommes occupés à travailler pendant quatre à cinq jours de suite, sans relâche, excepté la nuit, n'étoient pas parvenus, le soir de chaque journée, à donner plus d'un ou deux pieds de profondeur à la tranchée. Le conducteur des travaux, ainsi que les ouvriers, perdirent courage à tel point que j'eus la plus grande peine à leur persuader de continuer l'ouvrage. Mais en faisant le tour du marais, j'observai que le sol commençoit à baisser, et que mes ouvriers gagnoient le niveau, quoiqu'ils

ne s'en fussent point aperçus. En effet, la quantité de limon ôtée de la tranchée avec des pelles, formant une lourde masse qui pesoit sur le sol du marais, pressoit l'eau, et la forçoit d'aller se décharger dans la tranchée, d'où elle alloit se jeter ailleurs. Il en avoit été de même lorsque je commençai l'opération à l'endroit où tombe la chûte. Le sol étoit si mou que les ouvriers furent obligés de se tenir sur des planches à mesure qu'ils avançoient dans leur travail, pour éviter d'enfoncer. Les marais que j'ai améliorés les premiers, baissent encore aujourd'hui. Trente-deux acres de ceux que j'ai décrits, étoient tous, l'été dernier, soit en terres labourables, soit en prairies. Je fauchai aussi l'herbe de dix acres de ces terres basses qui sont sur les bords de la rivière entre les marais que j'ai conquis, et de dix autres acres de mêmes terres ou de la même rivière. Je fis une prairie, en élevant de fortes digues autour, pour la garantir des débordemens. Sur ces digues, je plantai des aunes et des saules. Six autres acres de mon marais oriental ont été améliorés par le moyen d'une couche de gravier seulement. La charrue n'y a jamais passé. Je les réserve pour en faire un pâturage. Mais le sol de ces acres ne vaut pas, à beaucoup près, celui des marais qui ont été labourés. Je n'espère même les voir devenir une bonne prairie, que lorsque j'aurai étendu à la surface un autre engrais, et que la charrue y aura passé. Je ne puis indiquer avec certitude la profondeur de plusieurs parties de mes marais améliorés, attendu que mon perçoir, long de dix-huit pieds,

n'atteint pas le fond des marais nord et est. Le marais sud a par-tout douze et treize pieds de profondeur. Mais vers la lisière, ils sont plus bas. Les lignes de navigation que j'ai décrites, en forment trente-un acres, excepté dans une partie du côté occidental où est située ma maison. Ces acres, je les appelle mon jardin ou ma petite ferme. L'ancienne rivière coule autour. Des bois touffus de sapinettes, de hêtres et d'aunes croissent à merveille sur les bords de la nouvelle rivière, à l'endroit où l'on jeta sur les digues le gravier provenant du fond même que l'on creusoit pour la commencer. Les ormes à larges feuilles, plantés çà et là au travers des prairies que j'ai conquises sur les marais, réussissent aussi très-bien. J'ai deux petits bosquets de chaque côté de la vanne. Les arbres y sont venus naturellement sur le sol du marais profond que j'ai amélioré. Ils consistent en frênes de montagne, en bouleaux, en houx, en saules, dont quelques-uns ont de dix-sept jusqu'à vingt pieds de haut et au-delà. En traçant ma ligne de navigation, qui s'étend à l'ouest jusqu'à la lisière de la plaine, je découvris, par le moyen de mon perçoir, qu'à seize pieds de profondeur, le sol du marais nord couvroit un lit de marne blanche. Cette couche de marne se trouva avoir cinq pieds d'épaisseur, et au-dessous étoit un lit de gravier épais de six à neuf pouces, lequel couvroit encore un autre lit de marne de quatre pieds d'épaisseur. Pendant le dernier été, où nous avons eu de grandes sécheresses, à l'aide de mes pompes à vis, je suis parvenu à extraire une grande quantité de

cette marne, ce qui me donne la confiance de réclamer une médaille pour avoir amélioré des terres montagneuses, très-sèches et hérissées de bruyères, sur lesquelles, après un labour, je fais étendre la marne. Mais je crains que vous n'ayez partagé avec moi l'ennui de ces détails. Je termine donc en vous priant d'offrir à la société l'hommage de mon respect, et d'agréer pour vous l'assurance des sentimens avec lesquels je suis, mon cher monsieur,

Votre très-humble, &c.

ROBERT FRENCH.»

P. S. « On objectera, peut-être, que les travaux étoient commencés avant la publication des prix proposés. Je doute qu'il soit possible de gagner à la culture de semblables marais, en moins de huit ou dix ans. Il faut bien que l'eau ait le temps de sortir des éponges que forment ces marais. Les frais qu'exigeroit leur prompte amélioration excéderoit les bornes d'une fortune particulière. »

[*Au respectable M.* Pierre Chaigneau, *secrétaire assistant de la Société de Dublin.*]

M. French observe avec raison, que la dépense à faire pour améliorer des marais qui sont, en outre, également humides et spongieux, est une dépense énorme; car, pendant quelque temps, les tranchées se rempliront à mesure qu'on creusera. Lorsque le desséchement est opéré, on doit laisser cinq pieds de profondeur aux tranchées principales, et précisément la largeur suffisante pour maintenir les

digues. Il faut ouvrir aussi des tranchées en travers, d'une dimension plus petite, qui puissent être comblées de nouveau, lorsque le sol du marais est tout-à-fait desséché. Quant aux frais, M. French remarque qu'ils doivent nécessairement varier. Mais l'opération complète s'exécutera dans le marais de la plus mauvaise espèce, pour 6 *l.* par acre. On peut évaluer, en général, à la même somme, les frais d'amendement du sol, que ce soit avec du gravier, de la chaux ou de l'argile. Après ces opérations, M. French planteroit des pommes de terre de préférence, en suivant la méthode de les planter par petites tranchées. Cette méthode a le double avantage de mêler l'engrais qu'on étend à la surface du marais, avec le sol même, et de faire de ces petites tranchées autant de sillons pour l'écoulement des eaux de la surface. La récolte de pommes de terre, pour peu que l'on ait étendu une légère couche de fumier à la superficie du marais, égalera les meilleures du pays, c'est-à-dire, qu'elle vaudra 10 *l.* par acre; mais si l'on n'a pas mis de fumier, le produit n'excédera guères la somme nécessaire pour indemniser le cultivateur de ses frais. Au printemps suivant, donnez un léger labour à la bêche, nivelez les tranchées, et semez de l'avoine. Le labour ne vous reviendra pas à plus de 10 *s.* par acre. La récolte d'avoine montera à douze barriques; ou, si c'est du seigle, le produit en sera considérable. Avec ce blé, il faudra semer des graines de foin. Le ray-grass [*lolium perenne*] et l'herbe blanche [*holcus lanatus*] réussissent bien. Des graines de foin ordinaires sont aussi très-

bonnes. La première année, ne conduisez point de chariots sur le sol pour faire enlever la récolte; faites-la emporter par des hommes de journée. A la seconde année, votre terre sera en état de porter des chariots; et vous pourrez alors la louer, si vous voulez, 10 *s.* par acre, mais pour trois ans seulement; et 1 *l.* 1 *s.* par acre, pour la terre qui sera en foin. Au bout de ce temps, vous engraissez de nouveau le sol avec un mélange de terre et de chaux, ou de gravier et de chaux, et il sera alors susceptible d'être loué 15 *s.* par acre. D'un champ de pommes de terre bien préparé avec du fumier, les pauvres laboureurs vous rendront 4 *l.* par acre, et la pièce de foin, au lieu d'une *l.* 1 *s.* se louera 3 *l.*, aussi par acre.

Quant à ce qui concerne l'amélioration exécutée par M. French, des parties de ses marais situées dans les montagnes, voici quel étoit l'état du sol avant qu'il commençât son opération: Une bruyère [*erica vulgaris*] y régnoit par-tout, et une quantité prodigieuse de pierres à chaux en couvroit la surface. Dans le premier endroit, M. French passa une charrue attelée de six jeunes bœufs, qui ne firent pas plus d'un quart d'acre par jour, attendu que les racines de la bruyère rendoient l'ouvrage difficile. A mesure que la charrue retournoit des pierres, ou qu'elles faisoient obstacle à la marche de l'attelage, on les emportoit dans des chariots pour servir à la construction des murs. Après le labour, on laissa le sol reposer pendant six mois, et au bout de ce temps, on y passa de nouveau la charrue, on laboura en traversant les premières

façons, puis on hersa. Bref, on donna en tout quatre labours, après le dernier desquels autre hersage, qui eut pour objet d'unir la surface de manière à ce qu'il ne parût aucun sillon. Ensuite on amenda le sol avec de la chaux. On commença par en mettre soixante barriques par acre; de là, on augmenta la quantité jusqu'à cent barriques, et puis jusqu'à deux cents; et les récoltes se trouvèrent progressivement meilleures en proportion de l'augmentation. Sur l'engrais de chaux, on sema du froment, et l'on couvrit la semence avec la herse. La récolte s'est élevée, en général, de cinq à sept barriques par acre. L'année suivante, orge ou avoine: les récoltes d'orge n'ont été ni très-abondantes ni très-chétives. Le produit a donné huit barriques par acre. Celui de l'avoine a monté jusqu'à douze barriques. Après l'orge ou l'avoine, autre récolte d'avoine, non inférieure à la première. Avec celle-là, on sema des graines de foin, ou du ray-grass et du trèfle. Vingt-cinq ans avant l'amélioration, le terrain se louoit 4 *s.* 9 *d.* par acre; et si la même bruyère étoit à louer aujourd'hui, elle vaudroit 8 *s.* [aussi par acre]. Après les récoltes d'avoine dont je viens de parler, on en trouve sans peine 14 *s.* En partageant les terres par divisions, formant autant de de pièces de quinze à vingt acres, ayez soin d'en faire enlever les pierres, et la dépense de vos murs sera ainsi qu'il suit:

	s.	*d.*	
Pour extraire la pierre	2	6	*par perche.*
Pour construire les murs sans mortier .	1	1	
	3	7	

si

	s.	d.
Ci-contre	5	7
Si l'on fait un larmier ou chaperon dans le haut du mur (*), et qu'on forme un enduit de plâtre, la dépense additionnelle sera de	2	6
Total	6	1

Ce sont toutes terres remplies de pierres calcaires, et qui font de beaux pacages. Avant les améliorations de ces marais, un grand nombre de bêtes à laine périssoit du mal rouge; mais depuis qu'on a amendé le sol avec de la chaux, la mortalité a cessé. Il n'y venoit pas non plus de lin auparavant: celui qu'on récolte aujourd'hui est très-beau.

M. French brûle la chaux avec de la tourbe, dans des fours où le feu est constamment entretenu. Il met la tourbe et la pierre à chaux par lits, comme on fait du charbon de terre, et les frais, tout compris, montent à 4 *d.* par barrique contenant trente-deux gallons. Deux yards cubiques de tourbe suffisent pour brûler un yard cubique de pierre. Si la tourbe est bonne, il n'en faudra pas plus d'un yard et demi. M. French a fait essai de fours françois, dans lesquels il a cuit quinze cents à deux mille barriques de chaux; mais il a trouvé qu'on n'étoit pas sûr de réussir avec ces sortes de fours: car, plus d'une fois, il en a retiré la pierre sans être brûlée. Un four de quinze cents barriques revient à 25 *l.*, souvent même jusqu'à 40 *l.* Somme toute, M. French préfère beaucoup

(*) Par larmier ou chaperon, en termes d'architecture, on entend une saillie pour empêcher que l'eau ne découle le long du mur. *T.*

les autres fours. Ils sont, en effet, bien moins dispendieux, et la cuite s'y fait mieux. Une autre sorte de terre montagneuse, est celle dont le sol humide et marécageux a depuis un pied jusqu'à quatre de profondeur. M. French a gâgné ce marais à la culture, par une fouille qu'il y fit dans presque toute son étendue, pour y prendre de la pierre à chaux. Après cette fouille, il y passa la charrue attelée de six jeunes bœufs, et loua le terrain à de pauvres laboureurs, sur le pied d'une guinée à 1 *l.* 10 *s.* par acre, pour le brûler, y passer la herse, et y planter des pommes de terre; après quoi, ils lui payent autant pour une récolte d'avoine. Il amende alors le sol avec de la chaux, fait une autre récolte d'avoine, et sème des herbages avec. Après cette nouvelle amélioration, il loue le terrain comme il avoit loué l'autre. M. French a essayé une marne blanche qui formoit le lit inférieur d'un marais, pour améliorer quatorze acres d'une terre sèche et montagneuse. Elle réussit aussi bien que la chaux; mais elle revint beaucoup plus cher, attendu la difficulté de la tirer du marais.

En 1744, c'est-à-dire à l'époque où M. French prit possession de son bien, il n'y avoit dans le pays d'autre manufacture de toile qu'une fabrique de petites toiles étroites, laquelle ne travailloit que pour le besoin des habitans. Il n'y avoit d'autre filage que celui qu'exigeoit la fabrication de cette espèce de toile; encore n'occupoit-il pas plus d'un métier par cent cabanes. En 1746, M. French entreprit de créer une meilleure manufacture, et

sur un plan plus étendu. Il commença par fonder des écoles de filature et par cultiver le lin, dont il ensemença vingt-un acres pour son propre compte. Le travail de la toile faisoit gagner, à cette époque, 1 *d.* par jour, à tous les enfans qui venoient dans quelqu'une des écoles de filage, instituées par M. French. Mais ce respectable propriétaire trouva le plus grand avantage à se pourvoir de lin. En 1749, il fit les frais de l'établissement de huit tisserands et de leurs familles; et la même année, il bâtit un moulin à blanchir, et forma une pelouse pour le blanchissage des toiles. Voulant mettre cet établissement sur un pied avantageux, il envoya dans le nord un jeune apprenti, avec ordre d'y prendre connoissance de tous les détails de la fabrication. A son retour, ce jeune homme fut chargé par M. French de conduire la manufacture. Il acheta de la laine filée, et arrêta des tisserands pour la travailler au métier, à tant par yard, pour la blanchir et pour la débiter. L'entreprise alla ainsi durant quinze ans. Mais comme dans cette situation des choses, elle dépendoit essentiellement de la vie de M. French, ce digne citoyen mit l'homme qui avoit dirigé la manufacture jusqu'alors, en état de la prendre toute entière à son compte, en lui imposant pour condition d'occuper tous les tisserands qui habiteroient dans l'étendue de ses terres, quel qu'en pût être le nombre. L'état suivant, qui est celui de la terre de Moniva, à différentes époques, fera connoître quels ont été les progrès de cette entreprise, aidée et favorisée par les améliorations en agriculture:

En 1744. Il y avoit trois fermiers, et six ou huit bergers et vachers.

En 1771. On comptoit deux cent quarante-huit maisons, quatre-vingt-dix métiers, et deux cent soixante-huit rouets à filer.

En 1772. Deux cent cinquante-sept maisons, quatre-vingt-treize métiers, et deux cent quatre-vingt-huit rouets à filer.

En 1776. Deux cent soixante-seize maisons, quatre-vingt-seize métiers, et trois cent soixante-dix rouets.

Voilà, en peu de mots, quel a été l'accroissement progressif d'une des plus nobles entreprises dont un simple citoyen ait pu concevoir et exécuter l'idée. Et je dois observer qu'elle tire un double avantage d'une circonstance particulière. Tous ces tisserands n'habitent que de misérables cabanes, dans la ville même, sans posséder un pouce de terre, si ce n'est un jardin, où ils plantent des choux. De cette manière, ils n'ont point à s'occuper de culture; et au contraire, ils deviennent tous autant d'acheteurs pour les cultivateurs des fermes voisines, ce que devroient être tous les manufacturiers, au lieu de se répandre dans les campagnes, et de détruire ainsi l'agriculture.

Un autre rapport sous lequel M. French a embelli Moniva et ses environs, et leur a donné, à proprement parler, une nouvelle face, ce sont les plantations d'arbres qu'il a faites. En entrant dans le bien, il y trouva un grand bois de bouleau. Cette espèce d'arbre étant fort peu agréable à la vue, et ne prenant pas d'accroissement, il fit abattre le bois d'année en année, et replanta le terrain en chênes, en ormes, en hêtres, et en autres arbres divers. Il y a trente ans que M. French a commencé à renouveler ce bois, et il ne se passe

pas d'année qu'il n'y fasse quelque plantation nouvelle. Les soins qu'il a donnés à ces cent onze acres (*), les ont mis en état de lui rapporter depuis, un revenu annuel de 150 *l.*, et il y possède aujourd'hui, en bois de construction, trois fois plus de la valeur de ce qu'il en auroit retiré, lorsqu'il a commencé à abattre les arbres pour replanter. Tous les arbres qu'il y a mis ont réussi à merveille; mais le hêtre est venu le mieux. Le chêne a prospéré aussi, et beaucoup plus que M. French ne s'y étoit attendu à l'époque de la plantation. L'orme à larges feuilles s'élève très-bien sur le sol des marais, après qu'ils ont été cultivés. M. French a essayé de faire régner des rangées de plusieurs espèces d'arbres le long des haies, mais aucune n'a réussi. Les vents de l'ouest les mettoient en pièces. Depuis, il s'est contenté de faire des clôtures, qu'il plante très-épaisses.

Je ne dois pas oublier de dire que M. French entretient à ses frais, une école de charité. Vingt à quarante enfans y sont nourris et habillés. On leur apprend à lire et à écrire, ainsi qu'à filer et à travailler au métier.

Les fermes des environs de Moniva consistent principalement en grandes fermes où l'on élève des bestiaux. Elles sont de deux cents à cinq cents acres. Très-peu de cabanes en dépendent. La majeure partie des terres labourables du pays est cultivée par des villageois qui prennent des fermes en société. Celles de M. French sont, en général,

(*) Le bois dont il s'agit a cette étendue. *Y.*

de vingt à cent trente acres. Quelquefois dix jusqu'à trente familles vivront sur une ferme de deux cents acres. Mais M. French prétend, et a reconnu par expérience, que ces familles ne prospéreront pas, si elles sont au nombre de plus de six sur une seule ferme. Le sol, à l'ouest de Moniva, est un gravier calcaire mêlé avec de l'argile, et en quelques endroits, sur un lit d'argile. A l'est, c'est une argile d'une plus riche espèce et ayant plus de fond. Sur toute la route, jusqu'au Shannon, c'est de la pierre à chaux. Le sol de la province entière consiste en pierre à chaux, excepté dans les parties montagneuses à l'ouest, au-delà de Loch Carril, et dans les montagnes situées au sud de Loch Rea. Par-tout ici aux environs, la rente des terres s'élève, le plus communément, de 12 à 16 *s.* par acre. Les seuls fermiers dont les baux sont anciens, n'en payent qu'une de 6 à 7 *s.* Les meilleurs terrains du comté sont entre Loch Rea et Portumne, et de là, jusqu'à Eyre-Court, Clonfert, et Aghrim. Un tiers de la province est en marais, en lacs, et en montagnes incultes. Mais une partie considérable de ces montagnes produit quelques rentes, bien modiques à la vérité. Tout ce tiers du comté rapporte peut-être 3 *d.* par acre. Le *medium* de la rente des deux autres tiers est de 12 *s.* aussi par acre. Les îles d'Arran contiennent sept mille acres. Elles appartiennent à M. Jean Digby, écuyer, et sont louées environ 2000 *l.* par année. La grande chaîne de montagnes forme les trois baronnies de Eyre-Connaught, Ross, Ballynahinch et Moycullen.

Elles ont quarante milles de long, quinze de large, et les terres en restent, pour la plupart, sans culture. Les principaux propriétaires sont MM. Robert Martin, écuyer; Thomas French, de Moycullen, écuyer; et Patrick Blake, de Drum, écuyer; M. Lynch, de Barna; Geohagen, écuyer, de Bowown, Lynch, de Drumrong, écuyer, M. Jean O'Flaherty, &c. M. Martin est de tous celui qui possède le plus de terres. Il a loué à M. Popham quatorze mille acres d'Irlande, aux termes suivans : M. Popham ne paiera aucune rente pendant trois âges d'homme; pendant les trois âges qui succéderont à ceux-là, il paiera 150 *l.* de rente par an, puis après il tiendra la même étendue de terrain durant soixante-un ans, pour la même rente. M. Popham a fait venir d'Angleterre et de Hinster, quelques ouvriers qui ont commencé des travaux d'amélioration (*). Une partie du sol est couverte d'un gravier de pierre à chaux. Dans la baronnie d'Eyre-Connaught, il n'y a que de la pierre à chaux. Du moins est-ce là l'opinion la plus commune.

Les cours de récoltes aux environs de Moniva, sont : 1. pommes de terre; 2. *bere* [c'est-à-dire, orge semée par rangées doubles ou quadruples]; 3. avoine; 4. avoine; ou bien : 1. pommes de terre; 2. lin; 3. avoine; 4 avoine.

Vers le Shannon, quelques fermiers, bons laboureurs, sèment des graines de foin. Ils font aussi

(*) Ces travaux ont été discontinués depuis, ainsi que d'autres opérations entreprises par le même fermier. *Y.*

plusieurs récoltes successives, jusqu'à ce que la terre soit épuisée, et alors ils y laissent venir l'herbe pendant quelque temps. Ni le labourage, ni le hersage ne se font à tant par pièce de terre. Jamais, non plus ils ne brûlent le blé, en le faisant sécher au four, au lieu de le battre; mais ces méthodes étoient les leurs il y a trente ans. Les pommes de terre se mesurent par barrique, de quarante-deux stones pesant. On en plante cinq barriques par acre. Elles coûtent [aussi par acre] 6 à 8 *s.*, prix moyen au commencement de la saison, et 10 à 12 *s.* vers la fin. Le *medium* des récoltes est de vingt-cinq barriques par acre, ou de 10 *l.* Celles d'avoine montent à huit barriques environ. Soixante gallons, de lin en sèment deux acres. Ce n'est que depuis ces derniers temps qu'ils mettent à part la graine. Mais l'usage s'en introduit parmi eux. Une bonne récolte ordinaire de lin battu et bien façonné s'élève à quatre quintaux. Le prix moyen du quintal est de 2 *l.* Des parties considérables de terres montagneuses et marécageuses ont été améliorées par de pauvres villageois. Ils brûlent la superficie du sol des montagnes, la labourent à la bêche, et obtiennent par ce moyen de très-belles récoltes de pommes de terre, sans amender avec du fumier. Ils rendent 1 *l.* par acre de ces terrains. Si le sol leur appartenoit, ils récolteroient d'excellent froment après les pommes de terre, et après le froment, de l'avoine pendant plusieurs années de suite, jusqu'à ce que la terre fût épuisée. J'ai remarqué, en traversant le pays, que ces fermiers villageois s'entendent parfaitement à composer des engrais avec de la vase des fondrières,

du gazon, de la pierre à chaux et le fumier qu'ils peuvent amasser. Je les trouvai occupés à former de ces mélanges tout prêts pour être mêlés avec le fumier d'hiver. Ils les destinent à amender le sol qu'ils doivent planter en pommes de terre au printemps suivant; et ces engrais leur réussissent à tel point, que la méthode gagne chaque jour de nouveaux partisans. A tous les villageois qui habitent dans le voisinage de ses marais, M. French en donne une portion quelconque, exempte de rente pendant dix années; et au bout de ce temps, ils doivent lui payer désormais et annuellement 10 *s.* par acre de la terre qu'ils tiennent à ferme. Ces villageois dessèchent le sol par des tranchées, l'amendent avec du gravier calcaire et un peu de fumier, et plantent des pommes de terre dont ils font d'abondantes récoltes, après lesquelles ils ont de très-bon blé. Dans un des marais où l'un de ces fermiers faisoit ouvrir une tranchée, les ouvriers remarquèrent un ancien billon et la raie. Ils allèrent chercher M. French pour lui faire voir cette singularité. M. French trouva en effet un billon et la raie, tels que la charrue les avoit formés. La profondeur étoit de quatre pieds. Il y a d'autres preuves que ce pays a été jadis cultivé généralement. Au milieu des terres montagneuses hérissées de bruyères, on rencontre un nombre prodigieux de creux où l'on a fouillé autrefois du gravier calcaire. Mais il n'existe pas la plus légère tradition de l'époque où ces fouilles ont été faites.

Le bétail du pays consiste principalement en bêtes à laine qu'on élève. Celles qu'on réserve pour

la vente, sont des moutons qu'on vend engraissés à Ballinasloe. La laine dont la tonte des brebis fournit quatre livres pesant, et celle des moutons, cinq livres, vaut aujourd'hui plus d'un *s.* la livre. M. French se rappelle l'avoir vu vendre, il y a cinquante ans, 6 et 7 *s.* le stone. L'année 1744 fut regardée comme une de celles où la laine avoit été au plus haut prix, et M. French en vendit, cette année même, vingt-sept sacs à 10 *s.* 6 *d.* le stone. Mais comme il perdit de son bétail, il n'a pas eu, depuis, plus de deux sacs de laine. En 1745, &c. elle tomba à 8 *s.* par stone. M. French attribue l'augmentation considérable du prix actuel de la laine, au bas prix du filage et à l'accroissement du nombre des terres labourables. Les fermiers qui élèvent des bestiaux, et qui sont bons économes, ont deux fermes, dont l'une, sur un sol sec, est ici dans le voisinage, pour l'hiver, et l'autre, dans les terres plus profondes et plus riches de la partie orientale de la province, où ils nourrissent et mettent à l'engrais leurs bêtes à laine durant l'été. Des moutons âgés de trois ans, et engraissés de l'herbe des terres légères des environs de Moniva, se vendent de 15 *s.* à 1 *l.* 5 *s.* par tête. On répute une bonne terre celle qui fournit à l'entretien de trois bêtes à laine, par acre, tout le long de l'année. Les fermiers qui engraissent du bétail, achètent des agneaux d'un an, qu'ils payent d'une *l.* 15 *s.* à 3 *l.* 3 *s.* Ils les revendent, âgés de quatre ans, de 4 *l.* 4 *s* jusqu'à 6 *l.* 6 *s.*; quelquefois même ils les revendent dès l'âge de trois ans.

Ils se servent de chevaux pour labourer. Mais

la plupart des propriétaires emploient des bœufs. Ils ne connoissent pas la coutume de Mayo, qui consiste à marcher à reculons devant la charrue. Ils n'attèlent pas non plus tous leurs chevaux de front, mais deux à deux. Un usage assez commun parmi eux, est de prendre à bail de trois ans, une ferme dont les terres sont des pâturages, pour y engraisser du bétail. On vend les terres à raison de vingt-une fois le revenu. Les rentes sont tombées depuis 1772. Toutefois le haut prix de la laine, du bétail noir et du linge, commence à les faire augmenter. Les dixmes se compensent en argent à l'amiable, entre les propriétaires et les percepteurs. Mais les pauvres gens sont écrasés. Il y a ici un grand nombre de personnes qui ne font d'autre métier que de louer de vastes étendues de terres, pour les relouer immédiatement à des prix avantageux. La population s'accroît de jour en jour; et cependant beaucoup d'habitans de ce pays vivent très-misérablement, ne se nourrissant que de pommes de terre et d'eau et d'un peu de gruau d'avoine. Plusieurs d'entr'eux n'ont point de vaches, mais seulement une petite maison et un jardin. La nourriture d'une vache mise à l'herbe, coûte 1 *l.* 10 *s.* Ces divers détails, au reste, ne concernent point les habitans de Moniva. Ceux-ci ont tous des vaches, et il est rare qu'ils manquent de lait. La rente d'une cabane et d'un acre de terre est de 1 *l.* lorsqu'ils se chargent de bâtir la cabane eux-mêmes, et de 1 *l.* 10 *s.*, si le propriétaire la bâtit pour eux. Il y a eu une émigration assez forte du comté de Galway, en

Amérique ; mais les émigrans n'étoient que des gens oisifs et ennemis du travail. La religion dominante est la catholique romaine. Aux environs de Moniva, le culte protestant est celui dont l'exercice est le plus universel.

M. André French, de Rathone Galway, que je rencontrai à Moniva, eut la complaisance de me donner les détails qui suivent. A Galway, il y a une pêche de saumon, louée 200 *l.* par an ; et dans la baie de Galway, on pêche une quantité prodigieuse de hareng. Sur deux cents à deux cent cinquante bateaux appartenans à la ville, quarante ou cinquante sont employés à la pêche du printemps, qui consiste en morue, en maquereau, &c. La charge de ces bateaux est de quatre à six tons. Quelques-uns en portent neuf. Il en coûte 20 *l.* pour construire un bateau. Le prix des filets et des cordes est de 15 *l.*, les filets sont de chanvre tanné avec de l'écorce. Il y a cinq ou six hommes dans un bateau; chacun d'eux a un intérêt dans la pêche, qui se divise en soixante actions. Cette pêche existe de temps immémorial pour les gens du pays. La quantité de poisson a diminué depuis ces quinze dernières années. Les pêches de nuit donnent, les unes dans les autres, cinq mille poissons. Tout ce qu'on peut en avoir est vendu dans le pays même; et la pêche, quelqu'abondante qu'elle soit, est tellement loin de suffire aux besoins des habitans, qu'il s'en importe du nord des cargaisons considérables. Le poisson se vend de 1 *s.* 4 *d.*, à 2 *s.* 2 *d.* le cent. Mais ce commerce n'a pas, à beaucoup près, toute l'acti-

vité qu'il pourroit avoir. Il y a des semaines où l'on ne va pas deux fois à la pêche.

Sur la côte de Conna Marra, on fait, depuis le 10 avril jusqu'au 10 de mai, une pêche de *Fun-Sish*, pour laquelle on emploie les bateaux qui servent à celle du hareng. Cette pêche ne se divise point par actions. Mais les propriétaires des bateaux louent des hommes qui y vont pour leur compte. Un seul de ces poissons est estimé 5 *l.*, et lorsqu'un bateau en prend trois dans un mois, on regarde cela comme un heureux succès. Quarante ou cinquante bateaux sont employés à cette pêche. Tout le long de la baie, on trouve une grande quantité de sel d'algue marine calcinée. On en exporte chaque année mille tons du comté de Galway. Le prix actuel est de 2 *l.* à 2 *l.* 10 *s.* le ton. La côte entière est louée, ainsi que la terre qui en dépend ; et c'est avec quoi les gens du pays acquittent leurs rentes. Les cultivateurs emploient, pour l'amendement de leurs terres, beaucoup d'herbe de mer que les tempêtes jettent sur la côte. Dans le mois de novembre, on l'enlève pour la transporter jusqu'au champ que l'on veut engraisser. Dans ce champ, les planches où l'on doit planter des pommes de terre, sont toutes prêtes. On laisse l'engrais étendu par couches sur ces planches. Il est pourri vers l'époque de la plantation, et procure de riches récoltes. On fait usage de la fougère avec un égal succès pour fertiliser le sol. On la coupe en automne, et l'on en couvre les lits de semence. Les pauvres laboureurs des environs de Galway ont grand soin d'acheter la

boue des rues de cette ville. Ils la payent à raison de 3 *d.* la charge d'un cheval, qui est de deux paniers, et viennent la chercher de trois milles de distance.

Un seul fait prouvera quels ont été les progrès de la fabrication des toiles dans ce pays. C'est la ville de Galway qui me le fournit. M. André French, de cette ville, importa, il y a seize ans, la première cargaison de graine de lin. Elle étoit de trois cents barriques [dix-huit mille gallons]. Il ne put en vendre que cent, tandis que l'importation annuelle s'élève aujourd'hui de quinze cents à deux mille trois cents barriques. On ne comptoit, il y a vingt ans, que vingt métiers dans Galway ; le nombre actuel est de cent quatre-vingts. Les tisserands font des toiles à draps, grossières, qui ont sept huitièmes de large, et valent de 9 *d.* et demi à 11 *d.* par yard; celles connues sous le nom de *dowlas*, larges de vingt-huit pouces, et qui se vendent 7 *d.* par yard; enfin, les grosses toiles d'Osnaburgh, dont le prix est aussi de 7 *d.* Il y a dans la province huit à neuf pelouses, où l'on étend la toile pour la faire blanchir. Mais on ne blanchit, en général, dans le pays que celles qui s'y consomment. Le gros des toiles est envoyé à Dublin pour cette opération. Dans la ville de Lock Rea, et aux environs, il y a trois cents métiers employés à faire des toiles qu'on appelle des *lock reas*. Elles ont vingt-huit pouces en largeur, et se vendent à raison de 7 *d.* par yard. Le lin qu'on manufacture dans le pays, y est, à peu près, récolté tout entier. La laine filée est de la laine à la livre, qui ne se fait pas du tout

par écheveaux. Beaucoup de tisserands habitent les villes, sans posséder d'autre terre qu'un petit jardin où ils plantent des choux. La toile et la laine filée de tout le comté sont estimées annuellement à 40,000 *l.*

Le 3 septembre, je quittai Moniva, et pris la route de Wood Lawn, où réside M. Frédéric Trench, Esq. Je remarquai, en passant, plusieurs marais d'une étendue considérable, qui m'ont paru susceptibles d'une amélioration parfaite, sans exiger ni les frais, ni les peines extraordinaires auxquels il a fallu que M. French se résignât, comme on l'a vu plus haut, pour gagner les siens à la culture.

Wood Lawn est un lieu de plaisance qu'on a embelli tout à fait dans le goût anglois moderne. Nulle part ailleurs je n'ai vu la manière angloise mieux imitée. La maison est située au sommet d'une colline, d'où les regards s'étendent sur une plaine dont le sol, tantôt bas, tantôt élevé, forme des inégalités agréables à l'œil. Une eau qui serpente au travers de cette plaine, de simple ruisseau qu'elle étoit d'abord, se trouve bientôt changée en une grande rivière. Rien n'atteste davantage le bon goût et l'intelligence du possesseur de cet endroit charmant. Ce courant d'eau sort de derrière une colline, au pied de laquelle est une jolie chaumière cachée par une plantation d'arbres, et va se perdre dans un grand bois très-épais en face de la maison. Les jardins qui forment les bords de cette rivière, sont délicieux. Çà et là, vous y apercevez, soit des touffes d'arbres, soit des arbres seuls; et ces jardins sont enfermés dans une enceinte de bois qui en borde

les extrémités. La maison est très-commode, et les appartemens si bien distribués, que cette même distribution conviendroit parfaitement à tel autre bâtiment que ce fût.

Les améliorations exécutées par M. Trench dans ses marais, me donnèrent un vif desir de visiter les terrains qu'il avoit conquis à la culture. Il eut la complaisance d'entrer avec moi dans tous les détails de ses opérations, et je n'ai rencontré personne qui ait mis plus d'empressement que lui à m'expliquer tout ce que j'avois besoin de savoir. L'amélioration par laquelle il commença, fut celle d'un marais de douze acres, excessivement humide, situé au bas des collines qui avoient, à sa connoissance, seize pieds de profondeur. Je dis, à sa connoissance, car il ne put jamais en mesurer le fond. Le sol de ce marais étoit de couleur rouge, d'une substance légère, propre à produire du genêt, dont le marais étoit hérissé à la surface, et qui y formoit un lit d'étoupes qu'on ne pouvoit pas brûler comme de la tourbe. Il n'y venoit rien autre chose que des baies de marais. Une partie du sol étoit tellement aqueuse que, d'abord, M. Trench se vit dans l'impossibilité d'ouvrir des tranchées qui eussent plus de quatre pieds de large et de deux fois le fer de la bêche en profondeur. Il recommença à creuser ses tranchées avant les rudes gelées de 1765; et ce fut toujours sans succès, le sol étant resté presqu'aussi humide qu'auparavant. Mais M. Trench profita de cette gelée pour couvrir d'un gravier argileux la glace qui avoit deux pouces d'épaisseur. A l'arrivée du dégel, le gravier s'enfonça, et cette masse força l'eau

l'eau d'aller se décharger dans la tranchée. Les frais de l'engrais en question montèrent à 3 *l.* 10 *s.* par acre. Tel fut l'effet de cette couche de gravier, que, dès le mois de mai suivant, environ une moitié du sol pouvoit porter des chevaux chargés de paniers, dans lesquels on transportoit du fumier sur le lieu, et que, dans les endroits où le sol n'étoit pas encore assez affermi pour que des chevaux y passassent, c'étoient des hommes qui portoient le fumier. La quantité fut de six bushels par perche carrée, et l'on planta sur le champ des pommes de terre, en faisant, selon la méthode ordinaire, de petites tranchées pour les y déposer. La récolte s'éleva, par acre, à quarante barriques, du poids de quarante-quatre stones chacune, et valant 8 *s.* la barrique. On égalisa les tranchées dans lesquelles les pommes de terre avoient été plantées, en donnant un labour à la bêche pour orge. Mais on prit toutes les précautions imaginables pour ne pas enterrer l'engrais. Ce labour coûta 1 *l.* 10 *s.* par acre, et l'on couvrit l'orge avec la bêche, opération qui se fait très-lestement dans le pays, et dont les frais sont compris dans la dépense d'une *l.* 10 *s.* La récolte d'orge fut de dix barriques par acre, chaque barrique évaluée à 8 *s.* Après cette récolte, on ne s'occupa plus du sol. Il y poussa immédiatement, et en prodigieuse quantité, une herbe excellente. Le terrain eût pu se louer comme prairie dès cette époque même, à raison d'une *l.* 5 *s.* l'acre; mais au bout d'un petit nombre d'années, une partie auroit été susceptible d'être affermée 2 *l.* [aussi par acre]. Sur la totalité du marais, il se trouva deux acres qui n'étoient pas

complétement améliorés. Le sol étoit d'une nature très-marécageuse. On laboura à la bêche, on brûla, puis on sema des turneps. La récolte fut abondante. On fuma ensuite pour semer de l'orge. Le produit s'éleva à quatorze barriques par acre, et depuis, le sol est resté une très-bonne prairie. Je l'ai parcouru dans toute son étendue, et l'ai trouvé amélioré au dernier degré de perfection. Le foin étoit d'une belle qualité, les herbages excellens, et partout, l'ancien marais étoit changé en une riche prairie, excepté néanmoins dans les tranchées où la bruyère a continué de se montrer.

N.° II. (*)

Dans un marais de vingt-cinq acres, spongieux et poreux, ayant une profondeur de huit à seize pieds, on avoit fait des trous d'une grandeur énorme, à force de couper du gazon. Ces trous, quoiqu'il vînt s'y décharger beaucoup d'eau, et que plus d'une vache s'y fût noyée, avoient opéré le desséchement du sol à tel point, qu'ils rendirent des tranchées moins nécessaires. Ces vastes creux en firent l'office, après quoi on les égalisa au niveau du reste du terrain. Mais comme ils recommencèrent à se former, on les égalisa une seconde fois. Après quoi on profita d'une gelée pour amender le sol avec de l'argile et du gravier, à raison de 2 *l.* 10 *s.* par acre. Ensuite on en fuma une partie avec la même quantité de fumier que ci-dessus. L'autre partie fut engraissée avec les cendres du gazon du

(*) Il faut considérer comme le n.° 1 de la série des améliorations qui suivent, celle dont notre auteur vient de nous donner des détails. *T.*

marais, qui devinrent jaunes en brûlant (38). Sur cet engrais, on planta des pommes de terre. La récolte rapporta 10 *l.* par acre. Elle fut égale par-tout, et aussi bonne dans la partie du terrain amendée avec des cendres, que dans celle qui avoit été fumée.

Après la récolte des pommes de terre, on égalisa les tranchées dans lesquelles elles avoient été plantées, puis on laboura à la bêche, et l'on sema du froment. Le produit fut de six barriques par acre; celui de l'avoine qu'on récolta ensuite, monta à dix barriques; enfin, celui de l'orge fut de neuf. Alors on laissa venir l'herbe, et le sol resta une prairie, évaluée à 2 *l.* par acre.

N.° III.

Un autre marais de la même nature de sol, c'est-à-dire légère et spongieuse, fut desséché par des tranchées, puis amendé avec un gravier calcaire et argileux, qu'on mêla avec de la terre de fossé. L'été venu, on planta des pommes de terre. La récolte fut de quinze barriques par acre. On laboura ensuite à la bêche pour avoine. Le produit fut de six barriques par acre. Et depuis, ce marais est un excellent pâturage qui pourroit se louer 1 *l.* 10 *s.* l'acre.

N° IV.

On dessécha par de bonnes tranchées un autre marais de la même espèce. Après quoi on amenda le sol avec de la chaux, dont on mit quatre-vingts

(38) La couleur des cendres, est une preuve que les mottes brûlées étoient plus tourbeuses que gazonnées. Il n'est donc pas étonnant que les récoltes faites après cette amélioration, aient été bonnes.

barriques par acre, à 4 *d.* chaque barrique. On planta ensuite des pommes de terre ; la récolte ne valut pas la peine d'être enlevée. On laboura à la bêche pour avoine ; même succès. On laissa alors pousser l'herbe ; la qualité n'en fut pas merveilleuse ; et dans son état actuel, le terrain n'est pas évalué plus de 5 *s.* par acre.

N.° V.

On fit un autre essai sur une terre marécageuse, de la même nature que les précédentes. Lorsqu'elle eut été parfaitement desséchée par le moyen des tranchées, on l'amenda, au printemps, avec un gravier calcaire, puis après, avec de la marne au lieu de fumier ; et l'on planta des pommes de terre. La récolte rapporta 4 *l.* par acre. On laboura alors à la bêche pour avoine. Le produit fut de six barriques. Après quoi on laissa venir l'herbe. Et cette prairie vaut présentement 1 *l.* 5 *s.* l'acre.

N.° VI.

L'expérience du N.° précédent fut renouvelée, avec cette différence, qu'au lieu de marne on mit de la chaux. L'effet fut absolument le même, sous tous les rapports, que celui de la marne. Ni l'un ni l'autre de ces amendemens ne donnèrent la moitié du produit qu'auroient rapporté des cendres ou du fumier (39).

(39) Des terrains de cette nature étant très-humides, le premier amendement doit être d'écobuer et de brûler. Cette opération est indispensable, même après les fossés d'écoulement, afin d'assainir le sol et lui donner une matière qui absorbe l'humidité dont les molécules de la terre sont imprégnées. Il n'y a pas d'engrais qui remplace parfaitement cette excellente opération pour les sols marécageux.

N.° VII.

Un autre marais de la même espèce de sol fut pareillement desséché par le moyen des tranchées. Après cette opération, on mit pour engrais du gravier calcaire, de la vase de fossés et de la terre, le tout à trois pouces d'épaisseur. Les frais furent, en totalité, de 4 *l.* par acre. On laissa ensuite le sol dans cet état, et l'on n'y fit plus rien. L'année d'après, il y vint de très-bonne herbe, estimée devoir produire 18 *s.* par acre, par l'engrais des bestiaux.

N.° VIII.

On dessécha un autre marais d'une nature spongieuse, et ensuite on mit sur le sol avec une bonne couche de gravier. Les frais revinrent à 2 *l.* 10 *s.* par acre. Le sol resta en cet état pendant trois ans. A peine poussa-t-il quelque peu d'herbe, la bruyère continuant toujours à se montrer. Au bout de ce temps, on planta des pommes de terre, sans mettre ni fumier ni aucune autre espèce d'amendement. La récolte rapporta 4 *l.* par acre. On laboura ensuite à uni avec la bêche, et l'on ne sema rien sur ce labour. Mais le sol devint bientôt un gras pâturage, estimé 15 *s.* l'acre.

M. Trench recommande à tous les cultivateurs, d'après l'expérience qu'il en a faite lui-même, la méthode d'amélioration suivante pour des marais. D'abord, il conseille de procéder au desséchement du sol. Selon lui, c'est le grand, l'important objet pour cette opération. Il faut ouvrir des tranchées principales de chaque côté du marais,

près de la terre ferme, et donner à ces tranchées six pieds de profondeur et huit de large. Elles reviendront à 1 *s.* par perche. On fera ensuite des tranchées en travers, d'une tranchée principale à une autre. Celles-là auront de cinq à dix perches de longueur, et trois à quatre pieds de large. Elles coûteront 3 *d.* la perche. Voilà quel sera l'ouvrage de la première année. L'année suivante, on visitera toutes les tranchées, et on leur donnera du fond. S'il vient une gelée, on transportera sur le sol, du gravier calcaire, dont on étendra une couche épaisse de deux pouces. Si cette couche a trois pouces d'épaisseur, elle n'en vaudra que mieux. En n'en supposant que deux, les frais seront de 3 *l.* par acre, s'il ne faut pas transporter ce gravier à plus d'un demi-quart de mille. Si la distance est d'un quart de mille, les frais monteront à 4 *l.* 10 *s.* En admettant qu'il faille aller à un demi-mille, ils s'éleveront à 6 *l.* 15 *s.*, et enfin à 9 *l.*, si le terrain est éloigné d'un mille. Préférez à tout autre engrais le gravier calcaire et argileux. Dans le cas où vous ne pourriez vous en procurer, mettez de l'argile. Au défaut d'argile, prenez d'autre gravier. Manquez-vous également de gravier et d'argile? amendez votre sol avec de la chaux. Enfin, servez-vous de la marne légère qui forme le lit inférieur des marais, si vous n'avez rien autre chose. Par-dessus cet engrais, quel qu'il soit, étendez un mélange, dont un tiers consistera en fumier, un autre tiers en terre de fossés, et le dernier tiers en gravier calcaire. La quantité que vous mettrez de ce mélange par perche carrée,

sera de neuf bushels, et de six seulement, si c'est tout fumier. Sur le mélange, plantez des pommes de terre suivant la méthode accoutumée. La récolte montera, en *medium*, à trente barriques par acre, c'est-à-dire à 12 *l.*, en calculant chaque barrique sur le pied de 8 *s.* Les pauvres gens paieront volontiers 3 à 4 guinées par acre, pour avoir le droit d'en planter. Après la récolte de pommes de terre, épandez deux bushels de fumier de plus par perche. Faites ensuite une seconde plantation de pommes de terre, en ayant soin de tracer les sillons pour cette plantation, à la place même des billons de la première. Pour l'une et pour l'autre récolte, donnez à vos planches neuf pieds de large, et quatre aux tranchées dans lesquelles devront être déposées les pommes de terre. Le produit de cette seconde récolte vaudra bien celui de l'autre. Quand elle sera faite, égalisez les tranchées au niveau du reste du terrain, en les comblant avec de la terre des côtés, et avec la partie du sol amendé à la surface. Après cette opération, semez de l'orge. La récolte sera, en *medium*, de douze barriques par acre. Avec cette orge, semez des graines de plantes fourrageuses, et bientôt votre terrain deviendra une prairie susceptible d'être louée 1 *l.* 10 *s.* par acre. Laissez-le en cet état pendant sept années consécutives. Au bout des sept années, étendez une légère couche de gravier, qui vous reviendra à 1 *l.* 10 *s.* par acre. Mettez par perche quatre bushels de fumier, et plantez des pommes de terre. Semez encore de l'orge, dont vous récolterez quatorze barriques, et vous aurez après

cela une prairie que vous affermerez à raison de 2 *l.* par acre. Il est à remarquer, à cet égard, que les gens du pays loueront volontiers de semblables pâturages à très-haut prix, en les prenant ainsi en détail, tandis que les mêmes terres données à bail, ne vous rapporteroient pas plus de 18 *s.* par acre. Et voici pourquoi cela doit être ainsi : c'est que, dans le premier cas, vous faites les frais de mettre le sol dans l'état où il se trouve lorsque ces gens le louent, et que, par conséquent, vous courez la chance d'un bon ou d'un mauvais succès; au lieu que dans le second, votre tenancier exploite à ses risques et périls.

Il est un avis que je ne dois pas négliger de vous donner. Gardez-vous pendant quelques années, de laisser piétiner le gazon par de gros bétail. Car par-tout où les bestiaux de cette espèce font un trou, le jonc croît en grande quantité, et il n'est pas facile de le détruire. M. Trench ne regarde point du tout comme chose nécessaire de laisser en pâturage un marais qui a été amélioré. Il a reconnu par expérience, que plus on cultive ces sortes de terrains, plus ils deviennent productifs. Durant l'hiver, il fait paître des bêtes à laine dans ses marais améliorés. Elles y trouvent une herbe qui ne cesse de se reproduire pendant toute cette saison, et qui, loin de donner le tac aux bêtes à laine, comme d'autres herbages, guérit celles qui pourroient être menacées de cette maladie contagieuse.

M. Trench a planté plusieurs bois dans ses marais améliorés, et presque toutes les espèces d'ar-

bres ont parfaitement réussi. Il m'a paru que le sapinette étoit celui dont la crue avoit été la plus rapide. Mais, en général, ils sont tous venus très-bien, et je les ai trouvés dans le meilleur état possible.

Calcul des frais d'amélioration d'un mille carré, sur le plan précédent, en supposant neuf milles de tranchées principales, et soixante-quatre de tranchées en travers :

	l.	*s.*	*d.*
Deux mille huit cent quatre-vingt-une perches de tranchées principales, à 2 *s.* la perche	288	»	»
Vingt mille quatre cent quatre-vingts perches de tranchées en travers, à 6 *d.* la perche	511	19	9
Deux milles de route, large de dix pieds, à 75 *l.* par mille	150	»	»
Pour étendre le gravier, en prenant une distance moyenne pour le transport, 6 *l.* par acre	5840	»	»
Travaux du fumage, à raison de 2 *l.* par acre	1280	»	»
Total	6069	19	9
A déduire la rente pour les pommes de terre, 3 *l.* par acre	1920	»	»
Reste	4149	19	9
Engrais pour une seconde récolte de pommes de terre, travaux, 1 *l.* par acre	640	»	»
Total	4789	19	9
Déduction de la rente, comme ci-dessus	1920	»	»
Reste	2869	19	9
Nivellement et labour à la bèche pour orge, à raison de 1 *l.* 10 *s.* par acre	960	»	»
Une barrique d'orge par acre, à 8 *s.* par barrique	256	»	»
Sciage, enlèvement de la récolte et battage, 1 *l.* par acre	640	»	»
Total	4725	19	9

	l.	s.	d.
D'autre part	4725	19	9
A déduire, la valeur de la récolte, neuf barriques par acre, à 8 *s.* chaque barrique, en tout, 3 *l.* 12 *s.* par acre.	2304	»	»
Reste pour total des frais de l'amélioration .	2421	19	9

Rente de six cent quarante acres, à raison de 16 *s.* par acre, 512 *l.* [Ce revenu est de 21 pour 100, considéré relativement à la dépense de 2421 *l.*, somme à laquelle montent les frais d'amélioration.]

Dans ce compte, il y a plusieurs fortes déductions de faites, par la raison que le marais est supposé avoir une très-grande étendue.

M. Trench achète de jeunes bœufs âgés d'un an, et quelques génisses coupées. Chacune de ces bêtes lui revient à 1 *l.* 15 *s.* Il les revend à trois ans, en bon état, mais sans être engraissées, 6 *l.* 3 *s.* l'une dans l'autre. Il a neuf cent trente bêtes à laine, dont trois cents brebis, cent quatre-vingts agneaux, deux cent soixante-dix petits, âgés d'un an ou de deux seulement, et cent quatre-vingts moutons gras. Il vend, chaque année, et envoie à la boucherie cent quatre-vingts moutons engraissés, qui lui produisent 1 *l.* 3 *s.* par mouton; plus, soixante brebis séparées du troupeau comme étant les moins bonnes, et qui rapportent 15 *s.* par tête. Voici de quelle manière s'y est pris M. Trench pour conserver le fumier nécessaire à l'amélioration de son marais. Il a ouvert une grande tranchée, à partir des cours de sa ferme et de ses écuries jusqu'au travers du jardin. Cette tranchée, il l'a fait paver, et la tient constamment remplie de terre du marais. Toute l'urine des bestiaux vient s'y décharger, ainsi que

d'autres ordures ; et le tout, bien amalgamé, forme un fumier mélangé pour le jardinier.

Le *medium* de la rente de la partie du comté de Galway, dont les terres ont été améliorées, est de 14 *s.* par acre; et aux environs de Woodlawn, de 14 *s.* jusqu'à 18 *s.* Le sol est tout entier un gravier calcaire, ou une bonne terre, fond de pierre à chaux. La grandeur des fermes varie. Il y en a de petites qui n'ont pas plus de trente jusqu'à cent acres. Une partie consiste en prés, l'autre, en terres labourables. Dans quelques autres fermes, on élève un nombre considérable de bestiaux. Celles-là sont de mille à quinze cents acres. Les fermiers-herbagers, qui les tiennent à bail, en relouent une partie à très-haut prix, à de pauvres cabaniers, et ce sont les fermiers de cette dernière espèce qui ont le plus de terres labourables dans le pays. M. Trench a remarqué que si on loue à de pauvres gens une bonne terre, on peut compter qu'ils la ruineront; qu'on leur donne, au contraire, quelques bruyères, ou un sol d'une mauvaise qualité, ils en tireront très-bon parti.

Voici quels sont les divers cours de récoltes :

1. Pommes de terre sur l'herbe; 2. jachère d'été; 3. froment; 4. avoine; 5. avoine; 6 repos. — Point de graines.

1. Pommes de terre; 2. orge; 3. froment; 4. avoine; 5. avoine; 6. avoine.

1. Pommes de terre sur de l'herbe; 2. gravier et jachère; 3 froment; 4. orge; 5. avoine; 6. on laisse venir l'herbe.

1. Pommes de terre; 2. lin; 3. froment; 4. avoine; 5. avoine; 6. repos.

Les récoltes de pommes de terre montent, l'une dans l'autre, à trente barriques, du poids de qua-

rante deux stones, chacune. La barrique vaut 8 *s.*, ce qui fait 12 *l.* pour la totalité d'une récolte. Le produit moyen du froment est de huit barriques, du poids de vingt stones; celui de l'orge, de douze barriques, de seize stones pesant; enfin, une récolte d'avoine s'élève, en *medium*, à douze barriques, du poids de quatorze stones chacune.

Tous les pauvres sèment un peu de lin. Ils n'en récoltent cependant pas une quantité proportionnée à celle qu'ils en filent, car cette occupation est universelle parmi eux. Le gravier calcaire est l'amendement qu'ils emploient le plus généralement. Ils ne font point usage de la chaux, quoiqu'ils puissent se la procurer par-tout. Le prix qu'il en coûte pour la brûler, est de 4 *d.* par barrique de trois bushels. Chaque cabanier a huit ou neuf acres, deux à trois vaches, ou deux vaches et un cheval. La moitié d'entr'eux, à peu près, a des chevaux, deux ou trois cochons, et plusieurs poules, un demi-rood de lin, un acre de pommes de terre, ou, les uns dans les autres, un demi-acre seulement. Ils vivent de pommes de terre, de pain d'orge ou d'avoine, et de beurre. Le pain d'avoine est la nourriture qu'ils aiment le mieux. Leur existence s'est beaucoup améliorée depuis vingt ans. Ils payent 12 à 14 *s.* par acre, pour la rente des terres qu'ils louent.

Le 4 septembre, j'arrivai à Kiltartan, lieu de la résidence de M. Robert Gregory, Esq., qui a entrepris des améliorations telles, que, s'il avoit un certain nombre d'imitateurs, elles ne contribueroient pas peu à changer la face du pays d'une

manière très-avantageuse. Ce propriétaire a fait bâtir une maison considérable, avec de nombreuses dépendances, et s'est réservé cinq à six cents acres de terre que je l'ai trouvé occupé à mettre en valeur avec une extrême activité. Le premier objet auquel il a donné ses soins, a été de former une enceinte de murs autour de sa ferme. Déja, il y en a de construits dans une étendue de plusieurs milles, et l'ouvrage est parfaitement exécuté. Ses murs sans mortier, ont six pieds d'élévation, trois pieds et demi d'épaisseur dans les fondemens, et vingt pouces dans le haut. Ils lui reviennent à 2 *s.* 6 *d.* la perche, mesure courante. Des piliers en mortier, avec la porte et toutes les ferrures, coûtent 1 *l.* 14 *s.* Les murs aussi en mortier, ayant cinq pieds de haut, 6 *s.* la perche. M. Gregory a fixé deux régisseurs Anglois dans sa ferme. L'un est chargé des comptes, et de surveiller la construction des murs, ainsi que d'autres opérations. Il a fait venir l'autre du comté de Norfolk, pour naturaliser chez lui la culture des turneps, dont il a, cette année, un champ de douze acres. Une chose qui me fit le plus grand plaisir, ce fut de voir quelques Irlandois biner à la houe. Ils tenoient cette méthode de l'homme du Norfolk; et je ne tardai pas à être convaincu qu'en la pratiquant pendant quelque temps, les cultivateurs de ce pays l'auroient bientôt portée au degré de perfection nécessaire. Le sol aux environs est par-tout un bon fond de terre sèche, qui recèle de la pierre à chaux. Elle se loue de 10 à 12 *s.* l'acre, et quelquefois davantage. En général, elle consiste en pâturages pour des bêtes à laine. M. Gregory a

pareillement une très-riche pépinière : elle lui fournit de quoi faire des plantations qui seront dans peu le plus bel ornement du pays.

Le lendemain, c'est-à-dire le 5 septembre, je me rendis à Drummoland, où habite M. Lucius O'brien, dans le comté de Clare. Ce propriétaire a toujours mis beaucoup d'empressement à me donner les diverses informations que je pouvois desirer. En quittant le comté de Galway, je dois remarquer que cette province, depuis le moment où j'y suis entré par la route qui conduit à Tuam, jusqu'à ce jour que j'en sors, m'a paru moins belle, sous tous les rapports, que la plupart des provinces d'Irlande où j'ai voyagé. Vous n'y rencontrez point de ces montagnes dont l'excessive hauteur vous procure une vue magnifique. Nulle part on n'y trouve des bois, ni même des arbres, si ce n'est dans le voisinage des maisons de quelques propriétaires. En un mot, le pays n'offre point un aspect qui plaise par sa variété. Je ne parle cependant pas sans exception. J'ai remarqué, en traversant la province, des endroits charmans.

Les environs de l'habitation de M. O'brien à Drummoland, sont embellis par des jardins délicieusement variés. La maison est située sur une colline qui s'élève agréablement depuis le bord d'un lac de vingt-quatre acres d'étendue, dans le milieu d'un superbe bois de chênes, de frênes, de peupliers, &c. Au-dessus de la maison, vous voyez trois jolies collines, plantées d'arbres divers dont le coup-d'œil vous enchante ; et de ces collines, vous découvrez en plein deux grands

fleuves, le Shannon et le Fergus, au point de leur jonction. L'un et l'autre ont une lieue de large.

Quant aux détails qui vont suivre, je les dois à l'obligeante amitié de M. Lucius O'brien.

Dans le comté de Clare, le *medium* de la rente par acre est de 5 *s*. Les mauvais terrains sont ceux des montagnes orientales, dont une partie est de la baronnie de Burrin, et ceux de la grande péninsule qui forme le bord septentrional du Shannon. De vastes étendues de terres se donnent presque pour rien. Mais, à partir de Paradise-Hill, le long du Fergus et de Shannon, jusqu'à Limerick, il y a une vingtaine de milliers d'acres qui ne se louent pas moins de 1 *l.* chaque acre. Ces terres sont connues sous le nom de *corcasses*. Le sol est ou un riche loam noir, ou une argile excellente, de couleur bleue, ayant du fond. Celui des terres plus élevées consiste en pierre à chaux, ou en un gravier calcaire. Les montagnes sont, le plus généralement en pierre de grit. La grandeur des fermes varie. Le capitaine Timoléon Macnamara tient à ferme sept mille acres de terre; mais une partie est située dans d'autres comtés. M. Singleton en a quatre mille. Une ferme de 300 *l.* par an est une très-petite ferme; on la range au nombre des moyennes fermes, si elle est de 500 *l.* Ceci ne doit s'entendre que des fermes où l'on élève des bestiaux. Les terres labourables du pays sont cultivées par de petits fermiers, de 20 à 100 *l.* par an; et la majeure partie, par de pauvres laboureurs qui sont, en général, des sous-tenanciers, et ne tiennent pas directement des propriétaires.

Voici leurs cours de récoltes: 1. Pommes de terre; 2. *bere*, ou orge semée par rangées doubles et quadruples; 3. froment; 4. avoine; 5. avoine; 6 avoine; 7. on y laisse venir l'herbe. Ou bien: 1. Féves; 2. *bere*; 3. orge; 4. froment; 5. avoine; 6. avoine: 7. avoine; 8. on laisse venir l'herbe, ou bien l'on met des féves une seconde fois.

Ils sèment dix à quinze stones de froment par acre. Dans les terres corcasses, les récoltes montent à huit barriques, et dans d'autres terres, à cinq ou six seulement, vingt stones à la barrique. La mesure des pommes de terre est la barrique de quarante-huit stones pesant. On en plante six barriques par acre, et les récoltes montent, les unes dans les autres, à cinquante. Jamais ils n'en mettent dans les terres corcasses : elles n'y viendroient pas. M. Fitzgerald, de Shepperton, en a eu jusqu'à cent barriques par acre. Les meilleures espèces sont la pomme, *la castania*, la pomme de terre de Buck; ce sont à peu près les mêmes que celles de Howard. Ils les emploient à nourrir des cochons. Mais une chose qui me surprit beaucoup, ce fut de voir qu'ils engraissoient ces animaux avec l'herbe. Cet usage est presqu'universel parmi eux. Ils les engraissent de la grosseur d'un jeune bœuf; mais ils les mettent pendant trois semaines aux féves, pour que la graisse soit plus ferme. Ils sèment quatorze stones d'orge par acre, en récoltent six barriques du poids de trente-deux stones chacune. Le *bere* est l'orge semée par rangées, appelée ici *orge angloise*, et celle qu'on sème par rangées quadruples, connue sous le nom *d'orge hollandoise*. Celle-là donne les meilleures récoltes. M. Singleton a eu dans une terre corcasse quarante

rante barriques de *bere* par acre, chaque barrique, de seize tones pesant. Ils sèment vingt-un stones d'avoine par acre ; le produit est de douze barriques, chaque barrique de quatorze stones, les unes dans les autres, et de seize dans les terres corcasses. Ils sèment trente-cinq stones de féves par acre, et choisissent pour cela, une terre gazonnée après Noël. Ils enterrent la semence avec la charrue. Jamais ils ne binent à la petite houe, ni ne prennent la peine de les sarcler à la main. Le *medium* des récoltes est de vingt barriques, chacune de vingt stones. Les plus fortes s'élèvent jusqu'à trente. Chaque cultivateur les garde pour sa consommation particulière dans les années de cherté, et dans celles où les féves sont à bon marché, ils les exportent. Les pauvres gens en font du pain, ou les mangent bouillies. Ils préfèrent un bushel de féves à un bushel de froment. Ils ne se déterminent néanmoins à les manger que dans un temps de disette. Ils ne sèment pas de pois, mais ils cultivent une quantité considérable de navette dans les terres montagneuses ou marécageuses, dont ils brûlent la superficie pour cette culture. Ils tracent un sillon très-profond avec la charrue, et le brûlent. Jamais ils ne font manger sur pied la navette par le bétail. On récolte huit barriques de graine. Chaque barrique, du poids de seize stones, se vend de 7 *s.* 6 *d.* à 18 *s.* et généralement de 14 à 17 *s.* On en fait de l'huile dans les moulins de Six-Mile Bridge, et de Scariff, près de Killaloe. Mais la plus grande partie est achetée par les marchands de Limerick qui

l'exportent en Hollande. L'année passée, il en a été envoyé une certaine quantité en Angleterre, en conséquence de l'acte adopté dans les dernières sessions. Les tourteaux de graine de navette s'exportent tous en Angleterre où on les emploie pour engrais (40). Le prix est de 2 *l.* 2 *s.* à 2 *l.* 5 *s.* le ton. La navette et la paille de féves sont réduites en cendres pour être vendues aux fabricans de savon. M. Singleton a un four fait exprès pour cuire la pierre à chaux avec l'une et l'autre, et l'on met de côté les cendres à mesure que la chaux est brûlée. M. Lucius O'brien est le seul qui sème du trèfle. Les pauvres gens sèment du lin en petite quantité pour leur consommation. On vend un peu de laine filée, mais elle ne provient point du travail des habitans du comté, qui ne te livrent guère à ce genre d'occupation. Il s'en faut beaucoup, en effet, que le filage soit général : la moitié des femmes ne filent point. On fabrique quelques toiles, draps étroits et toiles grossières de Clare pour être exportées; mais le commerce n'en est pas très-étendu. On manufacture pareillement d'autres espèces de toiles, en assez grand nombre pour suffire aux besoins du pays. Avec la laine filée, on fait de la serge dont le peuple s'habille. On l'emploie aussi à faire des bas. Beaucoup de pluches se vendent hors du comté.

Une partie du pays est en terres incultes hérissées de bruyères. Tous les ans, on prépare plu-

(40) La plus grande consommation qu'on en fait en Angleterre, est pour engraisser les bêtes à cornes. On trouvera dans les *Annales*, des mémoires sur les procédés de cette méthode.

sieurs centaines d'acres à recevoir de la graine de navette, en coupant et brûlant la superficie du sol. Mais on ne met point d'engrais. Après la navette, on sème du froment, dont on fait d'excellentes récoltes, puis de l'avoine, pendant deux, trois et quatre années consécutives. Les récoltes en sont de même très-abondantes. Après cela, on laisse pousser l'herbe. Elle vient assez belle, et d'une assez bonne qualité; et dans cet état, la terre se loue 5 *s.* par acre.

Le système des fermiers-herbagers qui nourrissent du bétail, consiste principalement à faire des élèves et à les engraisser. Les fermes dans lesquelles on élève ce bétail, sont, en général, à une distance considérable des fertiles terrains situés sur les bords du Fergus et du Shannon. La méthode qui rapporte le plus de profit, consiste à engraisser des élèves à un an. Mais cette méthode n'est praticable que pour ceux qui ont différentes sortes de terres. Les fermiers-herbagers y trouvent plus de bénéfice qu'à acheter de jeunes bœufs en automne, et des vaches en mai, comme font ceux de Meath.

Le prix moyen des élèves d'un an est de 2 *l.* 2 *s.* à 2 *l.* 10 *s.*, on les revend, les uns dans les autres, à l'âge de quatre ans et demi, et ils pèsent alors de quatre quintaux et demi, quatre quintaux trois quarts, à cinq quintaux un quart. Les vaches achetées en mai coûtent 3 *l.* 3 *s.* à 3 *l.* 12 *s.* On les revend 5 *l.* 10 *s.* Un acre de terre *corcasse* suffit pour engraisser un de ces jeunes bœufs. Mais alors il ne faut pas qu'on les y fasse paître

du tout pendant l'hiver. La tonte de trois bêtes à laine monte, en *medium*, à un stone de seize livres pesant. La laine se vend 1 *s.* la livre. M. Macnamara en a vendu cette année cinquante-cinq sacs, sans compter la laine de ses agneaux. Les cinquante-cinq sacs pèsent de six cents à sept cent cinquante livres [cinquante stones], et le prix courant de cette année est de 17 *s.* 6 *d.* par stone. Dans les pacages de cette province, qui consistent en pierres à chaux, on entretient de deux à cinq bêtes à laine par acre, trois en *medium*. La perte sur les troupeaux de bêtes à laine de jeunes bœufs, &c., n'excédera pas un pour cent de la valeur. On estime que pour louer une ferme dont les terres sont en pâturages, et pour y mettre tous les bestiaux et instrumens aratoires nécessaires à son exploitation, il suffit du montant de trois années de la rente. Ces jeunes bœufs qui doivent être engraissés l'été suivant, sont nourris de foin pendant la plus grande partie de l'hiver. On leur en donne durant quatre à cinq mois, autant qu'ils veulent en consommer, ce qu'on peut évaluer à un demi-acre d'excellente prairie.

On engraisse chaque année, dans le comté de Clare, quatre mille jeunes bœufs, qu'on paye 6 *l.* par tête, et qu'on vend 10 *l.*; trois mille vaches qui coûtent 3 *l.* chaque vache, et qu'on revend engraissées 5 *l.*; enfin, six mille moutons qu'on vend tous les ans hors de la province, à raison d'une *l.* par tête.

Ce pays est renommé pour ses vergers de pommiers à cidre, et particulièrement celui de l'es-

pèce de *Cakagee*, qui est d'une bonté incomparable. Un acre de ces arbres produit de deux cent quarante à six cents gallons de cidre par an, trois cent soixante en *medium*, et (ce qui est très-rare dans les pays de cidre en Angleterre) les arbres donnent tous les ans. Je n'ai jamais vu nulle part des arbres aussi chargés de pommes que ceux du verger de M. Lucius O'brien. Je fus bien surpris de ne pas les voir se rompre sous le poids énorme qui faisoit courber les branches. M. O'brien comptoit que plusieurs de ces arbres lui fourniroient une barrique de cidre.

Les terres se vendent à raison de vingt fois le revenu. Dans celles où l'on élève des bestiaux, la rente est tombée de 5 à 6 *s.* par livre. Mais elle a fort peu diminué dans les terrains très-fertiles. Les dixmes se compensent tous les ans en argent, à tant par pièce de terre. Pour de jeunes bœufs engraissés, on ne paye rien. La dixme est d'une *l.* pour cent bêtes à laine; de 5 *s.* par acre de froment; de 3 *s.* pour l'orge; de 2 *s.* pour l'avoine; et de 10 *s.* pour les pommes de terre (toujours par acre). Les fortunes sont moyennes, sans être trop ordinaires. Mais une quantité considérable de terre est sous-affermée, ce qui provient de la longue durée des baux, accordés pour trois âges d'homme, ou autres termes. Les pauvres gens vivent de pommes de terre pendant dix mois de l'année, et si l'hiver est doux, et que la récolte ait été bonne, ils s'en nourrissent tout le long de l'année. Presque tous ont des vaches, mais non pas en aussi grand nombre que les tenanciers de mon-

sieur O'brien. Communément, on acquitte le salaire des ouvriers, en leur donnant une portion de terre à cultiver à leur profit. Les jours de travail des catholiques romains peuvent être portés à deux cent cinquante. La totalité de toutes ces journées se paye avec une quantité de terre, dont le produit égale la somme de 6 *l.* Les ouvriers reconnoissent et le bon et le mauvais maître, au prix plus ou moins élevé auquel il estime cette terre. Quant à l'état des pauvres, comparé à ce qu'il étoit il y a vingt ans, on peut dire que la population en est augmentée, qu'ils sont mieux vêtus qu'autrefois, et beaucoup mieux nourris, n'éprouvant plus ces disettes qui se faisoient sentir avant l'établissement des lois dont l'objet a été d'encourager et d'autoriser le labourage des terres. Quant à la religion, il résulte du compte rendu au comité de la chambre des communes, en 1765, que la province de Clare, divisée en cinq parties, contenoit, savoir :

N°s 1.	896 *Protestans*.	16831	*Catholiques*.
2.	1089	12156	
3.	291	2694	
4.	99	786	
5.	101	4677	
	2476	37144	
		2476	*Protestans*.
	Total	39620	(*Cathol. et Protest.*)

La différence est comme de 16 à 1, plus 404. M. Lucius O'brien a cultivé de la luzerne durant quelques années. Tant qu'il en a soigné la culture, et qu'il a eu l'attention de détruire les mauvaises

herbes par le binage à la houe, il a trouvé que cette plante étoit d'une grande ressource pour nourrir des chevaux. Mais la sienne ayant été fort négligée pendant une absence qu'il a faite, a péri entièrement. Quant à l'exportation par contrebande, de la laine du comté de Clare, M. O'brien m'a donné d'excellentes raisons pour croire qu'elle n'avoit point eu lieu depuis quelques années. La situation de la province est très-favorable à ce commerce illicite. Quelques vaisseaux faisoient entrer en contrebande de l'eau-de-vie et du tabac. Ils auroient pu facilement exporter de la laine par la même voie. Et pourtant, aucun d'eux ne l'a fait. M. O'brien a été l'exécuteur testamentaire d'un homme qui avoit amassé une belle fortune, il y a vingt ans, dans le commerce dont il s'agit. Mais cet homme n'exportoit jamais la laine en contrebande, lorsqu'elle valoit plus de 10 *s.* le stone. Les mêmes renseignemens m'ont été fournis dans le comté de Galway. Le haut prix de la laine doit être attribué d'abord, à ce que la laine filée est reçue dans tous les ports d'Angleterre, ensuite aux commandes multipliées de la manufacture de Manchester, lesquelles, par leur augmentation journalière, auroient produit en Angleterre le même effet qu'en Irlande, si le filage y avoit été à aussi bas prix. Une autre cause est l'accroissement de population. Ajoutez que le peuple y est mieux vêtu. Les contrebandiers calculent que l'envoi d'une livre de laine en France revient à 6 *s.*, ce qui fait cinquante pour cent du prix originaire d'aujourd'hui. D'où il faut con-

clure que les François pourroient se procurer à meilleur compte de la laine de l'Angleterre, où le prix originaire est plus bas. On n'exporte point du tout de laine de Cork par contrebande. Cette ville étant une ville manufacturière, le peuple s'y opposeroit de toutes ses forces. Un droit de 4 *d.* par stone de dix-huit livres, qui se perçoit sur l'exportation de la laine filée, donne une idée de la quantité que l'Irlande en fabrique au-delà de sa consommation. On compte de deux mille à dix mille stones de laine grasse. Le reste est de la laine filée, qui a presque le double de valeur à raison de la main-d'œuvre. La quantité de draps larges et de serges, c'est-à-dire de draps anciens et nouveaux, qui arrive d'Angleterre en Irlande par la voie de l'importation, égale celle de la laine filée qui s'exporte d'Irlande en Angleterre.

Une particularité assez remarquable, c'est que, pour la culture des terres connues dans ce pays sous le nom de terres *corcasses*, on fait usage de plusieurs outils et instrumens aratoires qu'on appelle *hollandois*. On emploie, par exemple, une bêche *hollandoise*, une charrue *hollandoise*, &c. (*).

(*) Voici quelques particularités relatives aux tenanciers de M. Lucius O'brien :

En tout, quarante-trois personnes réparties les unes dans les autres, par cabane, au nombre de . . . 6

En *medium*,

Vaches	3	
Chevaux	1	½
Bêtes à laine	9	½
Acres de pommes de terre.	1	
Acres de blé	2	¼

M. Lucius O'brien eut la bonté de m'introduire auprès de MM. Singleton et Fitzgerald, deux des cultivateurs du comté de Clare, qui possèdent le plus grand nombre de terres en pâturages pour l'engrais des bestiaux. Je visitai avec lui une partie de leurs fermes. Les prairies de M. Singleton [qui sont de l'espèce des terres *corcasses*] n'offroient dans toute leur étendue qu'une surface hérissée de joncs, jusqu'au moment où il imagina, pour détruire ces mauvaises productions, la seule méthode qui ait pu lui réussir. Cette méthode consiste à enlever le jonc avec la bêche, et à le retourner sens dessus dessous dans le creux même d'où on l'a arraché. M. Singleton a éprouvé que ce moyen est infaillible pour faire périr le jonc ; et la dépense n'est pas aussi considérable qu'on pourroit l'imaginer. Ce propriétaire a plus de terres labourables qu'on n'en trouve d'ordinaire dans les fermes qui sont en pâturages. Il me fit voir un hangar tout rempli de meules de froment. Dix-sept acres de froment lui avoient rapporté cent quatre-vingt-seize barriques. M. Fitzgerald est aussi un cultivateur très-intelligent, et qui se règle, en beaucoup de points particuliers, sur des principes tout à fait différens de ceux adoptés le plus généralement en Irlande. Il a construit dans ses fermes, des bâtimens très-commodes. J'ai remarqué sur-tout une grange dont l'idée est fort ingénieusement conçue. Le blé peut être jeté tout d'un temps de la partie de la grange où il est rangé, sur deux aires où l'on doit le battre, et qui sont placées l'une au-dessus de l'autre. On l'envoie de la même manière des meules dans la

grange par une fenêtre. Le fourrage entre, au moyen d'une disposition semblable, dans l'étable des vaches, et l'on a la même facilité pour jeter les pommes de terre dans une cave. Ces diverses commodités, desquelles il résulte une économie de peines incalculable, M. Fitzgerald se les est procurées en construisant les bâtimens dont il s'agit, sur le côté d'une colline escarpée, qu'on a taillée exprès pour parvenir à ce but. Il tient ses vaches dans l'étable pendant tout l'hiver. Par ce moyen, elles se trouvent bien mieux entretenues durant cette saison; aussi lui fournissent-elles une prodigieuse quantité d'engrais. Il conserve, avec le plus grand soin, la paille de toutes ses récoltes de blé, ce qui est directement contraire à l'usage habituel des fermiers ordinaires. M. Fitzgerald fait mieux encore. Il hache beaucoup de paille et de foin avec un instrument qui remplit à merveille cet objet. Un homme donne d'une main le mouvement à la machine, et de l'autre, y met la paille qui doit être hachée, ayant l'attention, pour ce travail, de se tenir posé contre la muraille.

Le 8 septembre, je quittai Drummoland. M. O'brien voulut bien m'accompagner et traverser avec moi Clonmelly, jusqu'à la colline qui est au-dessus du château de Bunratty, pour m'y faire jouir d'une vue du Shannon. Clonmelly est une division de la paroisse de Drumline, et forme un seul lot de neuf cents acres de terres *corcasses*. Ces terres sont à bon marché, affermées 1 *l.* 10 *s.* par acre. Je visitai quelques pâturages, dans lesquels on avoit mis à l'engrais de jeunes bœufs d'une très-

belle race, à raison d'un par acre. M. Hickman possède dans le voisinage, un enclos de vingt acres, où il engraissoit deux vaches par acre, lorsqu'il exploitoit lui-même le bien, et qui lui nourrissoit en hiver jusqu'à cent moutons, dont on pouvoit calculer l'amélioration sur le pied de 6 *s.* par tête. Le profit qu'il retiroit des vaches étoit de 4 *l.* par acre, et celui des bêtes à laine, d'1 *l.* 10 *s.*, aussi par acre; en tout 5 *l.* 10 *s.* Je tiens le fait de M. Hickman lui-même. On ne peut guères se former une idée de la fertilité de ces *corcasses*, qui sont des terres situées au bord de la rivière, et conquises, à différentes époques, sur des marais d'eaux salées. Lorsqu'il y met la charrue, elles donnent quelquefois des récoltes extraordinaires. On en cite qui ont produit jusqu'à cinquante barriques d'orge semée par rangées doubles ou quadruples. Seize barriques d'orge, et vingt-quatre d'avoine, sont regardées comme des récoltes ordinaires. De Clonmelly-Hill, vous avez un magnifique coup-d'œil. C'est une vue du Shannon depuis Limerick jusqu'à Foynes-Island, qui embrasse trente milles de pays, avec toutes les baies, îles, détours charmans et rives fertiles qui s'y trouvent comprises. Le Shannon forme en cet endroit, où il a deux à trois milles de largeur, un fleuve superbe, plus digne assurément de porter de beaux vaisseaux de la marine royale, ou [ce qui vaut mieux encore] de ces flottes marchandes qui attestent un commerce également actif et étendu, que quelques misérables bateaux pêcheurs, seul ornement de cette scène de navigation. Mais le défaut de com-

merce est un malheur dont il faut plaindre les Irlandois, et non un juste motif de reproche contr'eux. Si le leur n'a pas une plus grande activité, c'est qu'ils ne sont point atteints de cette funeste jalousie qui a été le plus puissant véhicule de tant de nations commerçantes, en même temps qu'il a causé leur ruine. Le spectacle que présentent dans leur vaste contour les sourcilleuses montagnes de Tipperary, de Cork, de Limerick et de Kerry, frappe d'admiration le voyageur. L'ensemble de toute cette vue est d'une beauté incomparable.

Au pied de cette colline est le château de Bunratty, superbe édifice où les O'briens, princes de Thomond, font leur résidence. Il est situé sur le bord d'une rivière qui va se décharger dans le Shannon, à peu de distance aux environs de ce château et de celui de Rosmanagher. Le sol est le meilleur de tout le comté de Clare. Il vaut 1 *l.* 13 *s.* l'acre ; un acre suffit pour engraisser un jeune bœuf en été, sans compter ce qu'il fournit pour la nourriture d'hiver.

De là, je me rendis à Limerick, en traversant un pays charmant, sur les bords de la rivière, dans un vallon autour duquel une longue chaîne de montagnes fait comme une enceinte. Cette ville est située en très-belle position. Une partie se trouve sur une île que forme le Shannon. La ville neuve, (appelée Newtown Pery, du nom de M. Pery, orateur de la chambre des communes, qui est propriétaire d'une partie considérable de la ville, et qui la représente dans le parlement) est

très-bien bâtie. Les maisons sont neuves, construites en brique, grandes, et tirées au cordeau. Il y a une communication établie avec le reste de la ville, par un beau pont de trois grandes arches, bâti aux frais de M. Pery. Limerick a des chantiers, des quais, et une douane. La maison de la douane est un magnifique édifice qui fait face à la rivière. Et sur l'autre bord de l'eau, vous voyez un autre bâtiment très-vaste, de forme quadrangulaire. C'est la maison d'industrie. Cette partie de la ville de Limerick est fort agréable. L'activité qu'on y remarque annonce une place de commerce très-florissante.

Les marchandises exportées de ce port, consistent en bœuf, porc, beurre, cuirs, et graine de navette. Celles qu'on importe sont du rhum, du sucre, du bois de construction, du tabac, des vins, des charbons, de l'écorce, du sel, etc. Les droits d'accise et de douane s'élevoient, il y a environ seize ans, à 16000 *l.* Ils montent aujourd'hui à 32000 *l.*, et même à quelque chose de plus depuis quatre ou cinq ans.

Revenu total, en 1751.		16,000 *l.*
Idem.	1775.	51,000
Revenu du port de Limerick, en fin d'année :		
25 mars	1759.	20,494 *l.*
	1760.	29,197
	1761.	20,727
	1762.	20,650
	1763.	20,525
	1764.	32,635
	1765.	31,099

Journal du Commerce, 14e vol. p. 71.

Etat des droits payés sur les marchandises importées dans Limerick, et exportées de cette ville :

ANNÉES.	IMPORTATIONS.			EXPORTATIONS.		
	l.	*s.*	*d.*	*l.*	*s.*	*d.*
1764.	19,869	15	9	2195	6	7
1765.	21,332	4	8	1964	»	2
1766.	16,729	8	2	1815	»	8
1767.	16,316	10	»	2365	4	4
1768.	16,571	12	8	2229	17	2
1769.	20,237	12	7	1855	»	8
1770.	22,138	»	4	1941	3	8
1771.	20,213	12	6	2455	2	2
1772.	22,003	2	»	3046	»	10
1773.	20,606	15	7	2282	1	7
1774.	17,317	»	9	2150	13	9
1775.	16,979	10	6	2647	5	9

Il a été salé, l'année dernière, quarante-trois mille sept cents cochons, pesant, les uns dans les autres, un quintal et demi chacun. Le nombre de jeunes bœufs qu'on tue ici dans le courant d'une année, monte à treize mille. Il a prodigieusement augmenté depuis vingt ans. On a passé tout cet été-ci à saler des cochons. Le porc qui se vend aujourd'hui 1 *l.* 9 *s.* 3 *d.* par quintal, ne valoit pas plus de 12 *s.* il y a sept ans. Le prix des cuirs de jeunes bœufs est, en *medium*, d'une *l.* 15 *s.* par quintal; et celui des cuirs de vaches, d'une *l.* 4 *s.* Le beurre qui s'exporte dans des tonneaux, du poids de deux ou trois quintaux chacun, vaut aujourd'hui 2 *l.* 4 *s.* par quintal. On ne le payoit, il y a six ans, qu'une *l.* 5 *s.* Dans le nombre des vaisseaux qui appartiennent à la ville, il y en a un de cent vingt tonneaux, un de cent

cinquante, trois de cent cinquante à deux cent cinquante, un de cent quarante, un de quatre-vingt-seize, et un de cinquante; mais ce nombre n'a pas beaucoup augmenté. On a embarqué, pour la Hollande, une provision très-forte de graine de navette. Cent tons de tourteaux de même graine ont été transportés à Wells et à Lynn dans le comté de Norfolk, à raison de 2 *l.* le ton, lequel, jusqu'ici, n'étoit revenu qu'à 1 *l.* 5 *s.* Des milliers de charges de fumier ont été jetés dans le Shannon, soit de la ville même, soit de quelques villages et bourgs situés le long du fleuve. Dans l'espace de cinq ou six années, on en a emporté par intervalles, mais en petite quantité. Les parcs de ville se louent de 4 *l.* 4 *s.* à 5 *l.* La rente commune de dix milles de terrain, est d'une *l.* 5 *s.* à 1 *l.* 10 *s.* Du comté de Limerick et de Tipperary, il se fait par terre un transport considérable de farine jusqu'à Dublin. Le labourage des terres s'est prodigieusement étendu. On récolte aujourd'hui trois fois plus de blé qu'autrefois. Aussi a-t-on défriché à cet effet plusieurs pâturages, à savoir, quelques prairies employées à engraisser de jeunes bœufs, et d'autres où l'on faisoit paître des bêtes à laine. A trois ou quatre milles de Limerick, on fait une grande quantité de beurre. A peine trouve-t-on ici, ou dans le voisinage, quelques personnes occupées à filer de la laine ou du lin. En général, les pauvres vivent de pommes de terre et de lait, et d'un peu de gruau d'avoine. Ils n'entretiennent pas tous des vaches. Ceux qui n'en ont point, payent 1 *d.* les trois quarts de pinte de lait écrêmé. La rente de leurs cabanes

et d'un quart d'acre qui en dépend, est de 15 *s.* à 1 *l.* Ils les bâtissent eux-mêmes. Leur situation s'est améliorée, sous plusieurs rapports, depuis vingt ans. Le nombre des cochons a beaucoup augmenté. La plus grande partie, ou même la totalité est élevée par les cabaniers; et le haut prix auquel se vendent ces animaux, a été pour eux d'une importance majeure. Les pauvres sont infiniment mieux vêtus qu'ils ne l'étoient jadis. Ils datent cette amélioration de leur sort, de l'époque où le commerce de bétail a été ouvert avec l'Angleterre. La population s'est accrue singulièrement dans l'espace de vingt ans. On peut en dire autant du nombre des citoyens; toutefois, il étoit plus considérable il y a six ans qu'aujourd'hui. On ne fait remonter les émigrations qu'à cette époque. Jusqu'au moment de la guerre, deux vaisseaux étoient régulièrement occupés à transporter les familles émigrantes. Entre les années 1740 et 1750, on ne comptoit dans Limerick et aux environs que quatre voitures; celle de l'évêque, celle du doyen, celle d'un autre ecclésiastique, et enfin celle d'un propriétaire du voisinage. Il y a quatre ans, le nombre des carrosses et chaises de poste dans la ville, et à un mille aux environs, s'élevoit à plus de soixante-dix. Dans le seul district de Limerick, on calcule qu'il y a aujourd'hui cent quatre-vingt-trois voitures à quatre roues et cent quinze à deux roues (*).

(*) Voici quel est le prix des denrées. Froment, 1 *s.* 1 *d.* le stone. — Orge et avoine, 5 *d.* 3 quarts à 6 *d.* — Charbon d'Ecosse, 18 *s.* — De Whitehaven, 1 *l.* — Tourbe, la charge d'un bateau

La terre se vend à raison de vingt fois le revenu. Les rentes étoient au plus haut degré de valeur en 1765. Elles ont diminué depuis; mais en quatre années de temps, elles sont tombées de 8 à 10 *s.* par acre dans le voisinage de Limerick. Aujourd'hui, le prix en est fort incertain; ce qu'il faut attribuer à l'excessive cherté des denrées, laquelle a pour cause le grand nombre de terres en pâturage. On estime que Limerick renferme trente deux mille habitans. La population de cette ville est extraordinaire, si on la compare avec son étendue. La principale rue est toujours remplie de monde, à tel point qu'on y passe avec peine. Il y a dans la ville beaucoup de chaises à porteur et quelques voitures de place. Pendant toute l'année, des sociétés se réunissent dans une nouvelle maison d'assemblée construite à cet effet. Les jeux et les concerts y sont très-communs.

Pour tout dire, en un mot, Limerick doit être une ville fort agréable, mais bien plus vivante et plus animée encore, lorsqu'il s'y trouve le nombre de troupes qui doit y séjourner ordinairement. Pour me donner une idée de ce qu'il en coûte, en général, pour y vivre, on me cita une

---

bateau, équivalant à vingt tons, 2 *l.* 5 *s.*—Saumon, 6 liards la livre. — La truite (et très-belle), 2 *s.* la livre. — L'anguille, 2 *s.* la livre. — Canards sauvages, 1 *s.* 8 *d.* à 2 *s.* la paire. — Sarcelles, 10 *d.* la paire. — Pluviers, 6 *d.* la paire. — Poules d'eau, connues sous le nom de *widgeons*, 10 *d.* la paire. — Lièvres, 1 *s.* la pièce; c'est le prix auquel ils se vendent communément tout le long de l'année. — Huitres, de 4 *d.* à 1 *s.* le cent. — Ecrevisses de mer, 1 *s.* à 1 *s.* 6 *d.* le cent, si elles sont bonnes.

personne qui entretient une voiture, quatre chevaux, trois valets, trois filles de service, une bonne table, une femme, trois enfans et une nourrice, le tout pour 500 *l.* par an.

Un valet de pied coûte de 4 *l.* 4 *s.* à 6 *l.* 6 *s.*		
Une bonne cuisinière.	6	6
Une servante	3	
Une fille de cuisine	2	
Un sommelier, de 10 à.	12	

Une barrique de bœuf ou de porc pèse deux cents livres. Des vaisseaux de quatre cents tonneaux peuvent arriver avec les hautes marées qui ont quatorze pieds d'élévation.

Le 9 septembre, je me rendis à Castle Oliver. Le pays varie; mais les terres ne paroissent pas avoir la fertilité des *corcasses*. Elles ne sont point cultivées; et les bestiaux vont y chercher leur pâture. Une grande partie consiste en collines qui servent de pacages aux bêtes à laine. Pendant une route assez longue, je trouvai qu'un bon tiers étoit en pommes de terre et en blé. Je ne remarquai aucun signe de dépopulation. Un moment avant d'atteindre les collines, j'aperçus des vaches comme enterrées dans une pièce de *ragwort* [senesio jacobea]. La première vue de Castle Oliver est très-intéressante. Lorsque vous avez gravi une montagne dont l'élévation est telle qu'on ne s'attendroit guère à y trouver une habitation, vos regards plongent sur toute l'étendue d'un vallon agréablement diversifié. Là, sont des bois charmans, ici, des enclos bordés d'arbres; plus loin, des plantations de haies qui s'élèvent sur la pente des mon-

tagnes. M. Oliver, retenu à cette époque à Limerick par les assises, m'ayant fait promettre de revenir de Killarney, par sa maison, je m'abstiendrai, quant à présent, d'en parler à mes lecteurs.

Le 10 du même mois, je gagnai Annsgrove, lieu de la résidence de M. Richard Aldworth, écuyer, à qui j'ai l'obligation des détails suivans. Les fermes aux environs d'Annsgrove, dans la paroisse de Castle Town Roche, sont composées de cinquante jusqu'à deux cents acres. Il y en a peu qui soient moins considérables. Le pays est infesté d'agioteurs de terres, qui ont affermé de vastes terrains, et les relouent à des tenanciers, lesquels sous-louent encore à d'autres. Mais les propriétaires commencent à changer de système à cet égard. On ne voit point ici de fermiers occupés à engraisser du bétail. Les rentes proviennent de terres mises en labour, de troupeaux de bêtes à laine, et de quelques troupeaux de vaches laitières, mais en petit nombre. Tout le sol est calcaire. La majeure partie consiste en un beau loam de couleur brune, dont la profondeur est de quatre à dix-huit pouces. Une colline qui traverse ce pays dans toute son étendue, est une argile humide, de l'espèce des terres connues sous le nom de *woodcoks*. La rente s'élève, en général, de 7 *s.* à 1 *l.* 2 *s.* Celle d'un acre de plantation est, *en medium*, de 15 *s.* Les terres de la baronnie d'Orrery qui se trouve dans ce comté [celui de Corke], sont aussi riches que celles de Limerick. Elles se louent de 1 *l.* 5 *s.* à 1 *l.* 15 *s.*

l'acre. Après, vient Fermoy où la rente n'excède pas 13 *s.* Puis Duhallow, pays très-montagneux et entièrement inculte. Vous y rencontrez de grands terrains qui ne sont que des bruyères. Mais on commence à y élever aujourd'hui de nombreux troupeaux de jeune bétail, et beaucoup de vaches laitières. Le *medium* de la rente est de 7 *s.* par acre. A Condons et à Clangibon, de 15 *s.* Imokilly est un très-beau pays à blé. Barrymore, sol brut, 7 *s.* l'acre. Barrets, montagnes et marais, 4 *s.* Musherry, terrain sauvage et inculte, 4 *s.* Kinalea produit plus de blé qu'aucun des pays que je viens de nommer. Les terres s'y louent à raison de 14 *s.* l'acre d'Angleterre. Celles dépendant des baronnies de Kerrycurrihy et de Courcy sur la côte, sont affermées à très-haut prix, eu égard à leur situation. Elles se louent 10 *s.* l'acre d'Angleterre. Dans Carbery, il y a d'immenses étendues de pays tout à fait sauvages, et une grande partie du sol y reste sans culture. Les denrées y sont à des prix fous, attendu le défaut de communication. Le *medium* de la rente, dans tout le pays, est de 7 *s.*

Voici les cours de récoltes adoptés par les cultivateurs des environs d'Annsgrove :

1. Pommes de terre ; 2. froment ; 3. avoine ; 4. avoine ; 5. avoine ; 6. avoine ; 7. on laisse reposer la terre pendant trois ans.

Ou bien :

1. Pommes de terre ; 2. orge, semée par rangées doubles ou quadruples ; 3. avoine ; 4. avoine ; 5. avoine ; 6 avoine ; 7. repos pendant trois à quatre ans.

Ils sèment du lin par petites parties sur une

jachère, et quelquefois, après des pommes de terre. Leur manière de planter celles-ci est très-négligée. Ils laissent les petites en terre la première fois qu'ils ont planté, dans le dessein d'en faire une seconde récolte. Ainsi les pommes de terre ne sont point coupées par quartiers. Il arrive quelquefois qu'une rude gelée les attaque et les fait périr. Les fermiers en plantent beaucoup sur de l'herbe, sans mettre du fumier, dans les terres naturellement fertiles, et ils payent au propriétaire, pour jouir de ce droit, depuis 1 *l.* 5 jusqu'à 2 *l.* 10 *s.* par acre. Ils sèment par acre, vingt stones de froment; les récoltes montent, en *medium*, à sept barriques. Rarement ils le sèment avant le mois de février; suivant eux, les premières nuits noires de ce mois sont le meilleur temps de l'année pour la semaille. Mais dans le fait, ils ne diffèrent celle du froment jusqu'à cette époque, que parce qu'ils font très-tard leurs récoltes de pommes de terre, ne les commençant guères que vers Noël. Quelques-uns, toutefois, s'y prennent plutôt, et sèment leur froment dès le mois de novembre ou de décembre. La quantité qu'ils sèment d'avoine est d'un kilderkin, équivalant à quatre bushels de trente-deux gallons chacun. Vous ne trouvez dans le pays aucuns champs ensemencés en pois, féves, ou en navette. Mais quelques proprietaires commencent à cultiver des turneps et du trèfle. Tous les laboureurs sèment du lin pour leur propre usage. Ils le filent chez eux, et en font de la toile, jusqu'à concurrence des besoins de leur ménage. Ce qu'ils ont de trop, ils le revendent en fil.

Mais le nombre de ces tisserands n'est pas considérable.

Leur principal engrais, est la chaux. Ils en mettent, par acre, cent barriques ordinaires. La terre ainsi amendée, conserve sa pleine vigueur pendant sept ou huit bonnes récoltes consécutives. Au bout de ce temps, elle reste parfaitement améliorée. Mais leur principe est d'épuiser le plutôt possible l'engrais de chaux. Elle leur revient à 8 *d.* par barrique. Ils la brûlent avec du charbon tiré des mines de la baronnie de Duhallow. Ce charbon ne s'emploie que pour sécher la drèche, ou dans les forges de serruriers, &c. mais jamais pour le chauffage ordinaire. Ils ont encore un autre engrais d'une nature très-féconde, c'est la pierre à chaux *pourrie*, ainsi qu'ils l'appellent. Cette pierre est un roc qui devient très dur, comme la pierre à chaux des carrières. Mais lorsqu'on l'expose à l'air, elle tombe en poussière. Elle fermente fortement dans les acides, et rend le sol susceptible de produire d'abondantes récoltes. Toutefois, les cultivateurs ne vont pas la chercher à la distance de plus d'un mille et demi. Ils sont grands partisans de la méthode de couper et brûler pour faire une plantation de pommes de terre, et quelquefois, pour semer de l'orge par rangées doubles ou quadruples. Mais les propriétaires s'opposent à la pratique de cette méthode. Elle procure de fort belles récoltes. Ils choisissent de préférence, pour préparer ainsi le sol, celui qui est inculte. Ils en coupent la superficie avec un instrument qu'ils nomment un *graffane*. On appelle ce procédé d'agriculture

graffaner et brûler. L'instrument dont il s'agit est une forte houe avec laquelle on coupe le gazon. A mesure qu'on avance, on retourne le gazon avec les pieds, afin qu'il sèche pour être ensuite brûlé. C'est en mars ou en avril qu'ils font cette opération pour planter les pommes de terre ; et quoiqu'ils s'y prennent aussi tard, jamais les récoltes ne manquent. Ils répandent aussi de la suie sur leurs terres, mais point de marc de drèche, parce qu'ils négligent de le faire sécher. La méthode des fermiers ordinaires pour les clôtures, se borne tout simplement à élever une chaussée et à y semer de la graine de genêt. Les pâturages servent à nourrir des bêtes à laine et des vaches. Le système des fermiers-herbagers, quant aux bêtes à laine, consiste à faire des élèves. Ils gardent leurs agneaux jusqu'à l'âge d'un an. Ils les vendent alors à ceux dont le métier est de les engraisser dans le voisinage de la côte. Le prix auquel ils les vendent, est de 11 à 18 *s.* par tête. Tous les ans, ils séparent des troupeaux quelques brebis, que les bouchers leur achètent sur le pied de 14 à 15 *s.* Leurs bêtes à laine fournissent [les unes dans les autres] quatre livres de laine, qu'on vend à raison de 13 *s.* à 19 *s.* 6 *d.* le stone. C'est le prix qu'elle a valu cette année même. Il est réellement exorbitant. Les cabaniers ont tous des bêtes à laine, dont ils gardent le lait pour leurs familles. Les pauvres villageois comptent leur bétail par *collops*, c'est-à-dire par proportions. Le *collop* le plus fort est de six bêtes à laine ; après, d'un cheval ; ensuite, de deux génisses ; puis enfin, d'une vache. Les troupeaux sont d'environ cinq cents bêtes

à laine. On ne les fait point parquer. Ceux de vaches laitières sont aussi très-nombreux. Il y en a qui s'élèvent depuis vingt jusqu'à cinquante vaches. On ne les entretient que pour avoir du beurre. Dans quelques parties de la province, on fait d'excellens fromages. Un acre et un quart de pré, tant en herbe qu'en fourrage sec, suffit pour nourrir une vache été et hiver. D'ordinaire, les fermiers louent leurs vaches à des gens qui ont des laiteries, sur le pied de 2 *l.* par vache, et d'une guinée pour pot-de-vin. Les 2 *l.* sont pour le beurre, et la guinée pour le reste du produit, à savoir, le lait aigre, les cochons et le veau. Mais quelquefois la rente est un quintal de beurre par vache, que le fermier livre au propriétaire dans Corke même, et la guinée en argent comptant. Le produit ne va guères plus haut que ce quintal de beurre; car le profit des hommes qui se chargent des vaches laitières, consiste principalement à avoir l'herbe d'une vache, un acre de terre, une cabane et un jardin. En général, ils sont très-pauvres. Ces troupeaux de vaches laitières leur fournissent les moyens d'élever beaucoup de cochons. Le plus communément, ils en ont un par chaque vache, et un veau avec deux vaches. Ils nourrissent les uns et les autres de lait aigre, et ne leur donnent jamais de lait frais. Ils ont toujours l'attention de faire en sorte que leurs vaches vèlent vers le mois de mai. Les fermiers ne labourent leurs terres qu'avec des chevaux; les propriétaires se servent de bœufs. Chaque charrue est attelée de quatre chevaux, et conduite par trois hommes, dont l'un mène les chevaux, l'autre dirige la charrue,

et le troisième pèse avec un fort bâton sur le manche de la charrue, pour faire entrer le soc plus avant en terre. Mais ils font un acre par jour, au moyen de ce qu'ils laissent un grand espace intact dans le milieu de chaque planche. Cent acres de terre labourable emploient environ six chevaux. Ils complètent leur attelage en s'empruntant réciproquement ceux dont ils ont besoin. Il en coûte 1 *s.* 6 *d.* par jour pour louer un chariot, le cheval et le conducteur. Le prix du transport à un mille de distance est d'un *d.* par quintal. Quant à ce qui concerne la location des fermes, ils s'arrangent de manière à en prendre quelquefois une de cent acres, sans avoir cent sous devant eux. Et pour cela, ils n'ont besoin ni d'attelage, ni de bétail, ni d'aucune des choses employées à l'exploitation d'une ferme. Ils se contentent de relouer le terrain, soit pour y planter des pommes de terre, soit pour en faire des pâturages destinés aux vaches, &c. et celui d'entre eux qui gagne 5 *l.* par cent acres est très-content. La terre se loue à raison de vingt fois le revenu. Les rentes ne sont pas fixes aujourd'hui. On peut dire cependant qu'elles tendroient à augmenter plutôt qu'à diminuer, ce qu'il faut attribuer au prix du beurre. En 1772 et 1773, elles tombèrent de 3 *s.* 6 *d.* par livre. Les dixmes se compensent en argent. Le froment paye 8 *s.* par acre d'Angleterre, 6 *s.* seulement en quelques endroits. L'orge semée selon la méthode ordinaire, et celle semée par rangées doubles ou quadruples, payent 6 *s.*; les pommes de terre, 6 *s.*; chaque fauchaison, 2 *s.*; les bêtes à laine, 3 *d.*; les agneaux, 2 *d.*; les vaches, 2 *d.*

Les termes des baux sont, en général, trente-un ans, trois âges d'homme, ou bien les propriétaires en accordent à perpétuité.

Les pauvres gens occupent, les uns dans les autres, de dix à quinze acres de terre. Leur méthode la plus commune est de louer en société *in rundale*, et quelquefois aussi *in changedale*. La plus grande partie d'entre eux n'ont qu'une cabane, et un jardin où ils plantent des choux, et qui est d'ordinaire assez grand pour en contenir une centaine. Ils payent au propriétaire une rente d'une *l.*, et alors ils achètent du voisin l'herbe dont ils ont besoin pour nourrir leur vache. Mais j'ai eu le chagrin de me convaincre que quelques-uns d'eux n'ont point de vaches. Ils vivent de pommes de terre tout le long de l'année; et pendant six mois, ils n'ont, avec cette nourriture frugale, d'autre boisson que de l'eau. Tous ont un cochon. Quelques-uns même en élèvent plusieurs; mais ils en tuent un à Noël pour leur consommation. Leur existence est, en général, plus heureuse qu'elle ne l'étoit il y a une vingtaine d'années, sur-tout sous le rapport de l'habillement; car pour ce qui concerne la nourriture, il n'y a pas une grande différence. L'occupation journalière et habituelle des femmes est le filage. Elles filent beaucoup plus de laine que de lin. Tous les pauvres entretiennent un *collop* de bêtes à laine. Dès que les agneaux sont bons à tuer, ils les vendent, n'en gardant que ce qu'il faut pour conserver un troupeau qui leur fournisse toujours la quantité de lait nécessaire. Dans les petites villes de Doncraile, Mitchel Stown, Mallow, Kilworth, Kanturk et

Newmarket, il y a des drapiers qui achètent la laine, et emploient des cardeurs, lesquels travaillent chez eux pour leur propre compte, et gagnent un salaire considérable. Quand la laine est cardée, de pauvres gens viennent à jour fixe la chercher pour la filer. Ces ouvriers sont payés à tant par ballot, ce qui leur fait gagner journellement d'un *d.* trois quarts à 2 *d.* Le drapier exporte cette laine filée de Corke à Bristol et à Norwich. Tout récemment, il a été fabriqué avec cette laine une grande quantité de serges, lesquelles sont envoyées par terre à Dublin, et de là dans le nord, d'où elles entrent en contrebande en Angleterre par l'Ecosse. De la laine des pauvres, on fait des draps pluchés pour l'usage des hommes. Les tisserands qui manufacturent les pluches et les serges dont il est question, habitent les cabanes des environs du pays. Il arrive de toutes parts à Corke des envois considérables de laine non ouvrée. On en a vu jusqu'à cinq cents chariots de file. On présume qu'une grande partie de cette laine est expédiée pour France.

Point d'émigrations dans le pays. Tous les pauvres professent la religion catholique romaine. Parmi eux, sont les descendans des anciennes familles qui possédèrent jadis le pays. Ils conservent à tel point le souvenir de cette antique possession, qu'un vassal laisse toujours à son fils, par testament, l'héritage de son propre seigneur.

L'Irlande compte un très-petit nombre d'aussi gros fermiers que M. Aldworth. Car ce n'est pas une chose commune que de voir un cultivateur

qui laboure plus de six cents acres de terre. Dans les diverses améliorations qu'il a exécutées, la culture des turneps forme un des articles les plus importans. En 1772, il commença par ensemencer un seul acre; en 1774, il en eut deux acres; cinq en 1775, et cette année, il en a eu huit acres. Sa méthode a toujours été de les biner à la houe. Jusqu'ici, elle est encore bien défectueuse, quoiqu'elle se perfectionne de jour en jour. Il a fait manger ses turneps sur pied par des bêtes à laine, qu'il changeoit de place en transportant les claies d'un endroit du champ à un autre. Ces bêtes à laine étoient, en majeure partie, des moutons mis à l'engrais. Il a retiré de ses turneps un profit immense, n'ayant besoin de rien autre chose pour engraisser le bétail, et les turneps ayant merveilleusement suffi pour produire cet effet. M. Aldworth en a fait charier aussi jusque dans les étables des jeunes bœufs et des vaches pour en nourrir ces animaux, et ils leur ont très-bien réussi. Le bénéfice de la culture des turneps s'est fait sentir d'une manière fort avantageuse dans les récoltes d'orge qui ont succédé. Elles ont été incomparablement plus abondantes qu'après toute autre préparation. Enfin, M. Aldworth est convaincu à tel point du profit qu'on peut espérer de cette culture, qu'il a le projet de l'étendre de plus en plus chaque année, jusqu'à ce que le quart des terres de sa ferme soit ensemencé en turneps. Nulle part l'efficacité de la chaux n'a été mieux reconnue que dans l'amendement des terres dépendantes de la ferme de M. Aldworth.

Je dois observer que le sol est une argile mêlée de loam et de terre à brique, sur un roc calcaire, qui a de neuf pouces jusqu'à trois pieds d'épaisseur. Mais une chose très-remarquable, c'est que toutes les pierres qui se trouvent à la surface, dont le sol est plus maniable, sont des *grits*, et tous de la pierre à chaux des carrières. M. Aldworth a retiré un bénéfice extraordinaire de la culture de ce sol. Dans les parties qu'il amende avec la chaux, les récoltes sont très-belles; et au contraire, il ne vient rien dans celles où il n'en a pas mis. Je n'ai de ma vie mieux jugé de l'effet de la chaux que dans deux pièces de terre de M. Aldworth, ensemencées cette année, l'une en froment, et l'autre en orge. Dans chacune de ces pièces de terre, il y avoit environ un acre où l'on n'avoit point mis de chaux. Mais tout le reste du champ en avoit été amendé à raison de cent barriques par acre. Les parties amendées avec de la chaux donnèrent d'excellentes récoltes. Mais celles qu'on fit dans les deux endroits où l'on s'étoit dispensé d'en mettre, furent très-chétives. Et ce mot doit être pris à la lettre; car le produit ne valut pas la peine d'être récolté. On peut en dire autant d'une autre partie plus petite de la pièce d'orge. La récolte fut très-abondante dans toute l'étendue du champ, à un pouce près de l'endroit où l'on n'avoit point mis de chaux, et où il ne poussa que de mauvaises herbes. Une autre expérience qui ne prouve pas moins l'admirable vertu de la chaux, c'est la comparaison qu'en a faite M. Aldworth avec le parcage des bêtes à laine. Il mit ses bêtes à laine

dans une partie d'un champ où il s'abstint d'épandre de la chaux. L'autre partie, il l'amenda uniquement avec de la chaux, et le produit de celle-ci fut de beaucoup supérieur à celui de la première. M. Aldworth est dans l'usage d'étendre le même engrais sur ses jachères préparatoires pour froment, ainsi que sur le sol où il veut semer de l'orge après y avoir récolté des pommes de terre. Mais il est à remarquer que le terrain n'avoit jamais été amendé auparavant avec de la chaux. Dans une autre partie de sa ferme qui avoit été amendée de la sorte, le profit s'est trouvé bien inférieur. M. Aldworth fait cuire sa pierre à chaux dans des fours à écoulement, et dans d'autres d'où la chaux ne coule pas. Dans les premiers, il emploie du charbon de terre pour brûler la chaux; et les frais lui reviennent à 8 *d.* par barrique. Dans les seconds, il cuit la chaux sans casser les pierres. Il en brûle quinze cents barriques à la fois avec des fagots; et alors la dépense est de 6 *d.* par barrique. M. Aldworth observe que les fours de cette dernière espèce doivent être construits avec une grande solidité; autrement la maçonnerie est exposée à souffrir beaucoup de l'excessive chaleur du feu. Ce cultivateur fait une telle consommation de chaux pour l'amendement de ses terres, que, l'année dernière, il avoit sept fours occupés à cuire la pierre à chaux. Deux de ces fours n'étoient point à écoulement. Il y a brûlé plus de dix mille barriques de chaux, et autant cette année-ci, le tout pour les terres de sa ferme. Il a fait pareillement la dépense d'un bluteau qui peut moudre

cinq mille barriques de froment ; et, une chose assez curieuse à remarquer, c'est que la construction de ce moulin a eu le même effet qu'un marché nouvellement établi. La première année, M. Aldworth y a fait moudre onze cents barriques de froment. C'étoit tout ce qu'il avoit pu s'en procurer. Cette année-ci, il en moudra cinq mille. Le même fermier s'est occupé, avec un soin particulier, d'améliorer la race de ses bêtes à laine, en achetant des brebis angloises. Il n'a pas négligé l'entretien de ses cochons, non plus que divers autres articles d'économie rurale. Il a planté des choux-turneps de Reynold pendant deux ans, pour nourrir les bêtes à laine au printemps. Il trouve que ces choux leur profitent à merveille, et il est bien déterminé à n'en abandonner jamais la culture. M. Aldworth commença à planter du houblon, en 1772, dans un demi-acre de terre, excellent fond de loam rouge ayant un yard de profondeur. La plantation réussit parfaitement ; et la seconde année, la récolte d'un seul demi-acre s'éleva à huit quintaux de beau houblon. En 1773, il en planta deux acres de plus ; en 1775, encore un autre acre. L'année dernière, la récolte manqua. Elle n'excéda pas trois à quatre quintaux. Cette année-ci, elle promet beaucoup. M. Aldworth n'a pas trouvé que la température du climat fût aucunement contraire au houblon ; et son opinion est qu'il peut devenir un article de culture très-avantageux pour le pays. Il a remarqué cependant que celui qu'il récolte n'est pas, à beaucoup près, aussi fort que le houblon d'Angleterre ; ce qu'il faut

attribuer, peut-être, au défaut d'expérience nécessaire pour le bien faire sécher. Il renouvelle tous les trois ans l'engrais de ses houblonnières. M. Aldworth est le seul fermier du pays qui fasse parquer ses bêtes à laine. Il a reconnu l'extrême utilité de cette méthode, quoiqu'elle ne fertilise pas le sol à l'égal de la chaux, ainsi que je l'ai observé plus haut.

Le 11 septembre, j'accompagnai M. Aldworth et sa famille chez son voisin M. Hyde, dont la maison est située sur les bords du Blackwater, qui sont délicieux. De quelques endroits on a une très-belle vue, et sur-tout du cimetière d'une église neuve, bâtie sur la rivière. L'œil, en parcourant la scène magnifique qui se déploie dans une vaste étendue, distingue plusieurs bois d'une grandeur considérable. L'habitation de M. Hyde occupe un emplacement que ce propriétaire s'est ménagé lui-même tout entier en distribuant son terrain. La plaine qui est devant la maison offre çà et là une surface inégale, dont la vue n'est pas sans agrément. L'ensemble de la scène, qui s'embellit par degrés, charme et ravit le spectateur.

Ce fut avec un vif regret que je me séparai d'une famille aussi aimable que celle qui habite Annsgrove, d'une famille qui m'avoit comblé de tant de généreux procédés. Je ne dois pas oublier de dire, en quittant ce lieu, que tout ce que l'on voit aux environs, annonce bien plus une maison de campagne angloise qu'une habitation d'Irlande, où tant de beaux sites sont privés des secours de l'art, où l'on est si loin encore de la perfection, après des dépenses

dépenses énormes. Mistriss Aldworth a orné, d'une manière qui fait honneur à son goût, un vallon charmant qui forme plusieurs détours derrière la maison. Les sentiers y sont tracés avec une intelligence telle, qu'aucun des admirables effets que produisent les vues de rochers, de bois, et celle d'une jolie rivière qui coule au-dessous des uns et des autres avec un doux murmure, n'échappe à l'œil enchanté. C'est l'aspect le plus agréable dont vous puissiez jouir.

Le 12, je partis pour Doneraile, où M. Aldworth voulut bien m'accompagner. Sur notre route, nous rendîmes visite à un manufacturier en laine, M. Hannam, résidant à Kilbrack, qui eut la bonté de me donner les détails suivans sur la fabrication et le commerce de laine. L'opération consiste à acheter, aux environs du pays, de la laine que le manufacturier fait carder à son propre compte. Les cardeurs gagnent 10 *s.* par semaine, c'est-à-dire, qu'ils cardent quarante balles de laine, à 3 *d.* par balle. Les toisons qu'achète le manufacturier, pèsent cinq livres les unes dans les autres. Sur vingt-deux stones de toisons brutes, il y a toujours un déchet de trois stones de laine trop courte et trop grossière, laquelle, par conséquent, est presque perdue. Deux stones, sur les trois, valent 10 *s.* chaque. La laine sert à faire de gros draps, des pluches, &c. Le troisième stone vaut 13 *s.* 4 *d.* Les dix-neuf stones de laine cardée, restans [des vingt-deux] donnent huit balles de vingt-quatre onces chacune. Par chaque stone, il y a une livre trois quarts de laine courte, qui se perd

dans le cardage. Les balles de laine cardée sont données à des femmes dont le métier est de la filer, et qui reçoivent un salaire de 9 *d.* par balle. Une femme peut filer les balles en deux jours et demi, si elle se tient toute la journée à l'ouvrage, et bien à l'aise en trois jours, puisqu'elle aura encore le temps de faire quelqu'autre besogne moins importante. La laine filée est envoyée alors, par skains de douze à chaque balle, jusqu'à Corke et à Limerick, pour être exportée. Il n'y a pas plus d'un sixième, à la connoissance de M. Hannam, qui se manufacture dans le pays. Ce fabricant emploie sept tisserands à faire des serges. Quarante-quatre serges, dites *beer serges*, se vendent sur le pied d'un *s.* 6 *d.* par yard, à vingt-neuf pouces de largeur, et les pièces ont cent trente-six de long. Chaque tisserand gagne 2 *d.* et demi par yard, et fait huit yards par jour, et une pièce en trois semaines. Notez que, sur cet espace de temps, il perd un jour à préparer son métier. On préfère la laine de Connaught à toute autre. Elle est d'une moyenne longueur et d'une bonne qualité. La laine courte est la plus belle. Dans Charleville, on compte trente métiers. Les serges sont adressées à un commissionnaire établi à Dublin, lequel se charge de les vendre, moyennant une commission de cinq pour cent. La plus grande partie s'expédie pour l'Ecosse. Les commandes se multiplient davantage aujourd'hui; depuis trois ans, sur-tout, le nombre en a beaucoup augmenté. Mais les prix, tant de la laine filée que de la serge, n'ont pas haussé en proportion de celui de la laine.

Résultat (par aperçu) du commerce de draps.

	l.	*s.*	*d.*
Vingt ouvriers carderoient en une année cinq mille stones de laine, à raison de 16 *s.* par stone, ci	4000	»	»
Les mêmes en carderoient par semaine huit cents balles, à 3 *d.* par balle, ce qui revient aussi par semaine à 10 *l.*, et au bout de l'année, à	520	»	»
Trois cents femmes et petites filles, qu'on paieroit sur le pied de 9 *d.* par balle, et que le fabricant de draps répartiroit, pour son plus grand avantage, en trois ateliers ou manufactures de cent ouvrières chacune, gagneroient à elles toutes, annuellement	1560	»	»
Soixante tisserands ouvrageroient au métier la laine dont il s'agit, à raison d'un salaire de 8 *d.* par jour pour chacun, ce qui feroit par semaine 24 *l.*, et au bout de l'année . . .	1248	»	»
Cinquante petits garçons et petites filles employés auprès des tisserands, à 3 *d.* chacun par jour, gagneroient, à eux tous, 3 *l.* 15 *s.* par semaine, et au bout de l'année	195	»	»
En tout quatre cents ouvriers.			
L'huile et le savon coûteroient par an	368	»	»
Le transport de la laine, des marchandises de laine, &c. reviendroit à	100	»	»
Pour assortir la laine, la laver; &c. les frais seroient de	80	»	»
Je suppose que le profit annuel s'éleveroit à . .	350	»	»
Donc, la somme qui circuleroit annuellement dans le pays où existeroient une semblable manufacture et un pareil commerce, formeroit un total de	8421	»	»

De l'aperçu que je viens de dresser ici, résulte

la connoissance d'un point très-important, à savoir celle de la proportion de la main-d'œuvre à la matière dans cette manufacture.

	l.	*s.*	*d.*
Laine, à 16 *s.* le stone	4000	»	»
Cardage	520	»	»
Filage	1560	»	»
Tissure	1443	»	»
Assortiment et transport de la laine	180	»	»
Main-d'œuvre	3703	»	»
Huile et savon	368	»	»
	8071	»	»

D'où l'on voit clairement que la laine étant à 16 *s.*, la main-d'œuvre et les drogues [*l'huile* et le savon] égalent cette somme, et que la main-d'œuvre seule est comme neuf un quart à dix.

Je ne dois pas oublier de remarquer ici que le pays, à deux et trois milles de Doneraile, m'a semblé un des plus beaux et des meilleurs de l'Irlande. Il est varié et bien boisé; il paroît très-florissant, et les terres sont dans l'état d'une parfaite amélioration.

Arrivé à Doneraile, j'allai m'y présenter chez le lord de ce nom, auquel je fus redevable de divers renseignemens très-utiles. Sa maison est située sur un terrain qui s'élève agréablement, et dont la pente se termine par un vallon bien boisé, au fond duquel coule une petite rivière, en formant mille détours. A partir de cette rivière, de l'autre côté,

les terres, qui sont de vastes plaines, s'élèvent avec plus de hardiesse, et la lisière en est par-tout hérissée de bois. Des terres les plus hautes, vous avez une belle vue de la maison et du parc; elle est sur-tout très-pittoresque vers la porte qui ouvre sur Kilbrack. Là, vous découvrez la maison, qui semble enfermée dans une enceinte de bois touffus et majestueux, et d'un grand nombre de divers enclos en culture, entremêlés de champs et de haies plantées très-épaisses. L'ensemble de cette scène offre à l'œil un spectacle si ravissant, qu'il produisit sur moi un effet délicieux, quoique je ne fusse arrivé jusque-là qu'en traversant un pays charmant et même très-orné, qui se trouve sur une partie de la route d'Annsgrove à Doneraile. Près de la maison il y a un bois de petits arbrisseaux, coupé par plusieurs sentiers qui conduisent aux différentes parties de la ferme, à travers des plantations nouvelles. Quelques-uns de ces sentiers mènent à une chaumière, d'où vous jouissez d'un aspect enchanteur. La scène ne présente par-tout à vos regards que des bois, au-dessus desquels s'élève une grande plaine où vous distinguez çà et là quelques arbres épars, et dont les extrémités sont couvertes de bois épais. Toute cette partie de pays qu'embrasse votre coup-d'œil, est adossée à des montagnes éloignées. Les plantations d'arbres et les terres améliorées qui conduisent à la chaumière dont j'ai parlé, et qui l'environnent, sont l'ouvrage de lady Doneraile, et attestent son intelligence et son goût.

Quant au système d'économie rurale adopté par le propriétaire de ce pays, les détails qui suivent

le feront connoître. Ils méritent l'attention du lecteur. Le lord Doneraile se procura, il y a trois ans, des brebis du Leicestershire, dans la vue d'améliorer la race. Trois des bêtes à laine qu'il avoit eues jusqu'alors, ne fournissoient pas plus d'un stone de laine. Aujourd'hui, deux suffisent pour en donner une quantité pareille, et la laine est aussi bonne qu'elle l'ait jamais été. Le lord trouve que les bêtes à laine du Leicestershire prospèrent mieux et sont d'un entretien plus avantageux que celles du pays. Il regarde de même les bêtes à laine comme celle de toutes les races de bétail dont on retire le plus de bénéfice. Un acre de pré lui en nourrit six, été et hiver. Selon lui, il y a beaucoup plus de profit à les y faire paître, qu'à y mettre à l'engrais des vaches ou d'autre bétail. Le lord Doneraile a essayé différentes races, et ses essais l'ont convaincu que la vache angloise à longues cornes est la meilleure à engraisser. Les vaches de Holderness donnent beaucoup de lait; mais il est peu crêmeux, et il est difficile de les engraisser en hiver. Celles de Kerry sont de beaucoup supérieures à toutes les autres pour fournir une grande quantité d'excellent lait. Le lord a pareillement essayé des cochons de toutes les espèces, et il a trouvé qu'aucune n'est plus susceptible de rapporter un grand profit que celle du cochon d'Inde noir, qui a les jambes courtes, la carcasse arrondie et le grouin camus. Pour les travaux du labourage, il préfère à tout autre attelage celui des bêtes à cornes de la petite race croisée de Kerry. Elles labourent mieux, à ce qu'il prétend, et vont d'un meilleur pas. On leur met à

toutes le joug aux cornes, de la même manière que vous le voyez pratiquer dans les provinces méridionales de France, et elles sont attelées de front au nombre de quatre pour le premier labour. Le lord Doneraile a changé la méthode de les atteler, établie par le lord Shannon. Au lieu d'être accouplées au joug, elles tirent seules et séparément. Il soutient que de cette manière elles font un meilleur service. Au moyen de ce qu'elles se sentent libres, et ne labourent plus deux à deux, elles vont beaucoup plus vîte, et tirent avec bien plus de force; ajoutez qu'on les dispose ainsi à faire tous les ouvrages pour lesquels il faut qu'elles aillent seules. Le même propriétaire a essayé de faire usage des chariots anglois (*); mais il a bientôt renoncé à s'en servir. L'expérience lui a prouvé que ces voitures ne valent pas, à beaucoup près, les chariots ordinaires d'Irlande, pour enlever le foin, pour transporter le fumier, la chaux, &c. Mais il y a différens travaux pour lesquels il emploie des charrettes à un seul cheval. Depuis quelques années, il cultive des turneps. Sa méthode est de les biner à la houe, et il fait de très-belles récoltes. Mais le produit des turneps, semés par rangées, est le plus considérable. Il espace les rangées de deux pieds. Il emploie ses turneps à nourrir ses bêtes à laine, ainsi qu'à engraisser des bêtes à cornes. Il trouve qu'on n'en tire point un parti bien avantageux dans ce pays, comparé avec d'autres endroits où l'homme qui entretient des troupeaux, n'a pas à sa disposi-

(*) De ceux que j'ai désignés sous le nom de *waggons*. Y.

tion une aussi grande quantité d'herbages. Car ici, l'herbe des prairies pousse tout le long de l'hiver. A l'époque où les turneps seroient le plus de ressource, c'est-à-dire en avril, ou vers le commencement de mai, ils l'ont déja consommé. Le lord a fait aussi des essais en grand sur les choux. L'année dernière, et celle d'avant, il en avoit huit ou neuf acres avec le produit desquels il a nourri et engraissé des bêtes à cornes et des bêtes à laine. Il a reconnu que les choux réussissoient infiniment mieux, sous tous les rapports, que les turneps, pour engraisser le bétail. Mais le produit d'un acre de turneps est bien supérieur à la récolte d'un acre de choux. Le plus sûr moyen, selon lui, de détruire la fougère, c'est de la couper deux fois par an, savoir, dans le mois de juin et au commencement de septembre. Il rend ses terres labourées susceptibles d'un grand rapport, en les amendant avec de la chaux.

Voici quel est son cours de récolte:

1. Froment; (le produit s'élève à dix barriques par acre; on en a mesuré par acre jusqu'à quinze barriques quinze stones.) 2. orge; (la récolte est de quatorze à quinze barriques, et celle de l'orge commune, semée par rangées sextuples, de vingt barriques); 3. avoine, vingt barriques; 4. trèfle, qu'on sème pour avoir du foin, ou pour une année seulement, et sur lequel on passe la charrue, dès que le fourrage est récolté.

Le lord Doneraile amende toutes ses terres à froment et à orge avec de la chaux. Quatre-vingts barriques de chaux cuite reviennent à 6 *d.* par barrique. Cet engrais a une efficacité surprenante, et une telle vertu, qu'il fait la différence entre une

bonne et une mauvaise récolte. En général, il n'y a point de terre estimée 1 *l.* par acre, dont on ne parvienne à élever la valeur jusqu'à 1 *l.* 10 *s.*, par le moyen de la chaux, à raison de quatre-vingts barriques par acre, en y récoltant du froment, de l'orge et de l'avoine. Certes, une amélioration pareille a quelque chose de merveilleux. Le lord Doneraile sait, pour en avoir vu faire l'expérience à son frère sur ses terres, que la chaux n'est pas moins propre à fertiliser des fonds marécageux. Il en possédoit cinq acres, loués en totalité 10 *s.* 6 *d.*, et à ce prix, l'affaire étoit encore si mauvaise pour les pauvres gens auxquels il les avoit affermés, qu'il fut obligé de se relâcher de quelque chose en leur faveur. Son frère prit le terrain, l'amenda avec de la chaux, et il fit une coupe de cinq tons de foin par acre, mesure angloise.

Le même seigneur a dans son parc un moulin à eau, qui n'est autre chose que celui de Perse perfectionné. Ce moulin élève régulièrement l'eau à vingt-huit pieds. La roue est enfermée dans un double mur, dont la dimension est en proportion exacte avec celle des casses ou auges qui reçoivent l'eau. Elle tourne sans cesse et avec un mouvement régulier. Il n'en coûte ni peines, ni frais.

Le lord a fait bâtir un grenier sur un nouveau plan. On a pratiqué dans les murs une espèce de tuyau ou cheminée pour y allumer du feu, à l'effet d'échauffer le bâtiment entier, et de sécher ainsi tout le blé humide qui pourroit se trouver dans le grenier. Il a fait sécher de la même manière, et en peu de temps, les murs mêmes, après qu'ils

ont été achevés. On a soigné tellement la construction de ce grenier, qu'une souris tenteroit en vain de s'y introduire. Il y entre autant d'air qu'il en faut par une jalousie de fil de fer. Au demeurant, ces tuyaux ou cheminées prouvent [si toutefois l'on avoit besoin d'une preuve semblable] combien le climat d'Irlande est plus humide que celui d'Angleterre.

Le lord Doneraile a planté la pomme de terre en grappes, connue ici sous le nom de *bull* et de *buck*. Il en a eu jusqu'à six ou sept acres, et les a employées à nourrir des chevaux, des vaches et des bêtes à laine ; les chevaux auxquels il en a donné, s'en sont trouvés à merveille ; et il croit qu'en peu de temps, tous finiroient par s'en accommoder très-bien. Elles ont réussi, et au-delà de ce qu'il seroit possible d'imaginer, à des vaches ainsi qu'à de jeunes bœufs mis à l'engrais. On avoit essayé d'en faire manger par des bêtes à laine engraissées. Mais plusieurs d'entr'elles étant mortes dans ces deux dernières années, le lord y a renoncé. Quant aux autres espèces de pommes de terre, les meilleures, suivant lui, sont la *london lady* et la *pomme*. *La london lady* est sur-tout recherchée pour un avantage qui lui est particulier, et qui consiste en ce que les tiges se dessèchent, et que la récolte est bonne à faire d'un mois ou six semaines avant celle de toute autre espèce de pommes de terre. D'où il résulte qu'elle doit être aussi plantée de préférence, comme préparation pour froment. Le lord a planté du houblon, il y a deux ans, uniquement dans la vue de con-

noître jusqu'à quel point il étoit susceptible de réussir. Et il espère aujourd'hui avoir, non-seulement de bon houblon, mais encore une abondante récolte. A l'époque où je visitai sa houblonnière, il méditoit un projet de culture nouvelle pour cette plante. Son idée m'a paru heureuse. Il se propose de faire croître le houblon horisontalement, au lieu de le laisser monter dans une direction perpendiculaire, comme les arbres en espaliers, certain de le préserver, par ce moyen, des bruines et des ouragans auxquels la hauteur de cette plante l'expose dans la méthode de culture ordinaire. Il a fait essai de pierre à chaux *pourrie* [en poussière] (41) par comparaison avec de la chaux, dans une pièce de terre de vingt acres où il vouloit semer du froment. Dix acres ont été amendés avec de la pierre à chaux; les dix autres avec de la chaux. Le froment récolté dans une moitié, a égalé celui de l'autre moitié. Toutes deux en ont produit d'excellent. Le lord Doneraile avoit remarqué que les cultivateurs ordinaires, après avoir engraissé leur terrain avec de la pierre à chaux, font douze à quatorze récoltes successives de blé blanc, et qu'après cette longue suite de

(41) La pierre à chaux dont il est ici question, est improprement qualifiée du nom de pierre: c'est une marne ou une glaise durcie par l'effet de l'humidité, et qui se délitère à l'air. La preuve de cette assertion, est qu'on la tire des marais, où elle est par couches irrégulières, plus ou moins épaisses. Il est étonnant que l'auteur n'ait donné aucune explication à ce sujet: il s'est contenté de dire quelque part, qu'on brûloit la marne des marais pour en faire de la chaux.

récoltes, ils laissent venir l'herbe. Et comme elle ne pousse alors qu'avec peine, ils se plaignent de cet engrais qui, disent-ils, ne vaut rien pour l'herbe, et qui la brûle. Le lord conseilla à l'un de ses amis, de laisser croître l'herbe au bout de deux ou trois récoltes. Il le fit; et les herbages qui vinrent après, furent d'une très-bonne qualité.

Le four à chaux du lord Doneraile est un des plus complets que j'aye jamais vus quelque part que ce soit. Il a seize pouces de diamètre au fond; douze pieds dans la partie la plus large du milieu, vingt pieds de haut depuis le fond jusqu'à cette partie la plus large, sept pieds depuis là jusqu'à l'ouverture supérieure, et neuf pieds de diamètre dans le haut. Au-dessus de l'ouverture, est un toit et une plate-forme qui y conduit. On en tire par jour quarante-quatre barriques de chaux, lesquelles emploient six barriques de charbon de terre. Les frais de cuite reviennent à 5 *d.* et demi par barrique. Le charbon de terre coûte 2 *s.* 5 *d.* par barrique mis au four. La main-d'œuvre est de 4 *s.* par jour, et il se consomme, aussi par jour, pour 15 *s.* de charbon de terre.

Le 13 septembre, je quittai Doneraile et me rendis à Mallow chez le colonel Jephson. Cet officier étoit tourmenté d'une goutte qui l'empêchoit de sortir. Mais son fils, M. Denham Jephson, écuyer, député de Mallow au parlement, voulut bien prendre la peine de me donner tous les renseignemens que je lui témoignai desirer.

Aux environs de Mallow, les cours de récoltes sont:

1. Pommes de terre sur quelque chaume, ou sur une herbe bien

fumée; 2. pommes de terre; 3. froment, ou orge semée par rangées, soit doubles soit quadruples; 4. avoine; 5. avoine; 6. avoine.

Ou bien: 1. jachère; 2. froment; 3. avoine; 4. avoine; 5. avoine; 6. avoine. La mesure des terres est l'acre d'Angleterre.

Les cultivateurs plantent six barriques ordinaires de pommes de terre; les récoltes montent jusqu'à trente-deux barriques. Quelquefois ils en font trois à quatre de suite. Ils sèment trois pecks et demi de froment, chaque peck, de trois *cluggets*, et chaque *clugget*, de onze quartes. Le produit est de huit barriques. Celui d'une récolte d'orge semée par rangées doubles ou quadruples, s'élève à douze barriques, de même que les récoltes d'avoine. La rente des parcs de ville est de 2 *l.* 2 *s.* à 3 *l.* Celle des autres terres, de 10 *s.* à 1 *l.* 10 *s.*, et en *medium*, de 12 *s.* A Mallow, il y a plusieurs laiteries. On compte dans quelques-unes jusqu'à soixante vaches, louées toutes sur le pied de 2 *l.* 10 *s.* à 3 *l.* 10 *s.* à des hommes dont le métier est d'entretenir des vaches laitières. Pour en nourrir une, il faut un acre et demi de bonne prairie. Le lait des vaches sert à faire du beurre et du fromage. Mais dans les endroits où l'on en fait du fromage, on ne fait point de beurre, le fromage se vendant jusqu'à 4 *d.* la livre. Une vache fournit de quoi faire un quintal de beurre dans la saison. Les gens qui louent des vaches, n'en prendront pas qui ne donnent deux gallons de lait. Les bonnes en rendent quatre gallons. Le colonel Jephson a une vache de race croisée-angloise à longues cornes, et celle de Holderness, qu'on étoit obligé de traire

trois fois par jour, et qui donnoit dans la journée douze gallons de lait. Ce fait arrivé plus d'une fois, a pour témoins diverses personnes. On accorde à tout homme qui loue des vaches, une maison, un jardin d'un acre et demi, de l'herbe pour un cheval, une vache, et même, à quelques-uns, un *collop* de bêtes à laine.

Dans le pays on emploie une grande quantité de chaux : on en met par acre cent barriques qui reviennent à 1 *s.* 6 *d.* chacune. Les cultivateurs labourent avec des chevaux. Ils en attèlent quatre ou six à la charrue. Les pauvres tenanciers payent 10 *s.* de rente pour une cabane, et 1 *l.* pour un acre qu'ils plantent en pommes de terre. L'herbe que consomme une vache, leur coûte 2 *l.* 2 *s.*, et le fourrage d'hiver, 10 *s.* En général, ils vivent de pommes de terre toute l'année. Tous entretiennent des vaches et des cochons. Ils nourrissent ceux-ci de petites pommes de terre. L'existence de ces pauvres habitans des cabanes n'est pas plus heureuse qu'elle ne l'étoit il y a vingt ans. Car, malgré qu'ils aient aujourd'hui 6 *d.* et qu'il n'en n'eussent que 5 *d.*, à cette époque, l'augmentation dont ils jouissent n'est pas proportionnée à celle de la rente des terres. Des villages entiers composés de ces familles vivant dans des cabanes, prennent des fermes en société, de la même manière que je l'ai déja expliqué plusieurs fois. Le sol du pays est, en majeure partie, un gravier calcaire. Mais depuis la montagne de Knockerera, près de Mallow, jusqu'à Corke, sa nature varie.

Les baux sont pour trente-un ans ou trois âges

d'homme ; quelques-uns pour ce dernier terme, et trente-un ans après. Plusieurs fermes sont louées à des hommes qui n'exploitent eux-mêmes aucune partie des terres, mais les sous-louent à d'autres tenanciers, et se placent ainsi entre ces derniers et les propriétaires. Plus d'un tiers du pays n'offre qu'un sol inculte.

Environ à dix milles de Mallow, près de Kanturk, on trouve des mines de charbon. Celui qu'on en tire se vend sur le pied de 3 *l.* par barrique. Il est gros et d'une espèce très-dure. Sur la rivière Blackwater, il y a des parties de terres plates et unies qui ont, en quelques endroits, un quart de mille de largeur. L'herbe qui y croît est pourtant d'une beauté remarquable. L'acre de pré se loue 1 *l.* 10 *s.* C'est le meilleur sol sablonneux que j'aye jamais vu. S'il étoit cultivé, il produiroit les plus riches récoltes que puissent donner des terres mises en labour. Il a cinq pieds de profondeur, et un tel principe d'adhésion, qu'on en fait d'excellentes briques en le brûlant, et que cependant il a toutes les apparences d'un sable parfait. Dans les débordemens de la rivière, une grande partie de ces terrains disparoît sous les eaux. Ceux qui forment les rives du Blackwater, intéressent également le voyageur, et par la magnifique vue dont il jouit, et par la fertilité naturelle du sol.

Il n'y a qu'un très-petit nombre de manufacturiers dans Mallow. Le filage même n'y est pas général.

M. Jephson engraisse parfaitement ses terres

avec toutes les espèces de fumier et la boue des rues de Mallow, qu'on est sans cesse occupé à conduire chez lui. Des soins aussi constans et aussi réguliers, secondant la richesse du sol, ont élevé les terres de M. Jephson à ce haut degré d'amélioration qu'indique assez le prix de la rente auquel elles pourroient être louées. La totalité est divisée en champs enclos, d'une grandeur moyenne, fermés de doubles haies vives, bien plantées d'arbres, et tenues dans le meilleur état qu'on puisse imaginer. Entre les haies, il y a des allées couvertes de gravier, de manière qu'on communique à tous les enclos par une promenade plantée d'arbres. Les portes d'entrée dans ces champs sont faites d'un beau bois et fort proprement. On n'a rien négligé pour orner le tout de la manière la plus agréable. M. Jephson ne laboure pas une vaste étendue de terrain. Mais ses récoltes sont très-abondantes. Celles d'orge montent jusqu'à vingt barriques par acre. Le même cultivateur trouve que ses mules, dont quelques-unes sont d'une beauté rare, rendent plus de service et travaillent avec plus de courage que des chevaux. Il a fait peser pour les dragons aux casernes, les herbages de vingt-huit acres de pré, mesure angloise. Chaque acre a donné trois tons un quart de fourrage. D'un état particulier que M. Jephson a tenu de l'emploi du produit de ses terres, il résulte que, ses bêtes fauves, ses vaches et ses chevaux nourris, et sa maison entretenue, il a vendu encore un acre pour 2 *l.* 15 *s.*

Dans une de mes promenades, je me rendis jusqu'à

qu'à la source qui est dans la ville de Mallow, pour y goûter les eaux que l'on vient y prendre depuis long-temps en si grande affluence. Les eaux de Mallow ressemblent à celles de Bristol. On les prescrit pour les mêmes maladies, et leur vertu est singulièrement efficace. Dans la saison, il y a deux assemblées par semaine. Les logemens se payent à raison de 5 *s.* par semaine chaque chambre, et ils m'ont paru très-misérables. La nourriture revient à 13 *s.* aussi par semaine. Ces prix excessifs, dans un pays où toutes les denrées sont à si bon marché, me surprirent beaucoup; et je craindrois qu'ils ne fussent un obstacle à ce que la ville de Mallow devînt aussi considérable qu'elle pourroit l'être avec des prix plus modérés, à moins, toutefois, que la commodité des logemens ne s'y trouvât proportionnée à la cherté des loyers. Il y a un petit canal, et des promenades de chaque côté qui conduisent à la source, sous un couvert de très-beaux peupliers. Si l'on faisoit la dépense de bâtir ici une double rangée de jolies maisons destinées à loger le public, avec des chambres bien distribuées, Mallow deviendroit, selon toute apparence, une ville fréquentée, autant pour ses agrémens que pour les besoins de la santé.

Le 14 septembre, je partis pour New-Grove où j'arrivai le même jour. New-Grove est le lieu de la résidence de M. Arbert Gordon, écuyer, que j'ai trouvé fort empressé à me satisfaire, autant qu'il dépendoit de lui, sur tous les points qui étoient l'objet de mes recherches. A quelque distance de l'habitation de M. Gordon, je passai devant une très-

grande maison située avantageusement à la droite de la route, et que s'occupoit de faire bâtir M. Robert Dean. Je parlerai de New-Grove, comme d'un pays dont l'amélioration récente est toute entière l'ouvrage de M. Gordon. Ce n'étoit, il y a peu d'années, qu'une terre marécageuse en friche, ou une montagne, ainsi qu'on les nomme en Irlande.

M. Gordon entreprit de l'améliorer. Le sol avoit de cinq à neuf fois le fer de la bêche en profondeur. Le lit inférieur étoit une terre noire, ou un sable rougeâtre, et dans quelques endroits, une substance argileuse blanchâtre, qui pourtant n'étoit pas de la marne. Ce sol receloit des eaux en assez grande quantité. On ouvrit des tranchées pour en faciliter l'écoulement. Après quoi on coupa tout le gazon, et on le transporta à Corke. Les frais revinrent à 1 *l.* 10 *s.* par cent pesant, lequel se vendit 5 *l.* dans cette ville. On avoit fait l'opération dont il s'agit, à l'effet de se procurer la chaux, [c'est-à-dire une espèce de marne] qui n'est point à la surface du terrain. Et par ce moyen, la chaux coûta 7 *s.* et demi par barrique. En coupant ainsi le sol, on trouva beaucoup de pierres, de grosses racines, des bois de charpente, dont on le débarrassa ; et la terre fut labourée avec des bœufs avant l'hiver. Elle resta durant cette saison, dans l'état de préparation où l'avoient mise trois labours donnés au printemps. On y épandit cinquante barriques de chaux pour l'amender. Puis l'on sema de l'avoine et du trèfle. La récolte fut très-abondante. On auroit pu en retirer, en la vendant, 4 *l.* par acre. Le trèfle étoit d'une belle qualité.

On le coupa pour en faire du fourrage sec. Celui de la seconde fauchaison se trouva peser deux cent trente-une livres par perche carrée d'Angleterre. Un cheval qui étoit resté neuf heures de suite sans manger, en consomma cent seize livres dans l'espace de vingt-quatre heures. Après ces deux coupes, on en fit une troisième en octobre, pour nourrir les chevaux dans l'écurie. On sema alors une seconde fois de l'avoine, et cela, avec du trèfle qui étoit resté, et qu'on avoit fauché depuis, tous les ans, pendant onze années consécutives. Ce n'étoit là qu'un seul champ en particulier. Mais la même méthode fut commune à tout le terrain amélioré, et il auroit pu facilement se louer sur le pied d'une *l.* l'acre. Les dépenses des trois récoltes, y compris l'engrais de chaux, revinrent en totalité à 6 *l.* 7 *s.* 9 *d.* par acre, de sorte que l'amélioration seule rapporta du profit, indépendamment de l'augmentation qu'elle produisit dans le prix de la rente.

A Carrick-Duff, six cent cinquante acres de bruyère [*erica vulgaris*], &c ont été gagnés à la culture par le même propriétaire. Le sol étoit noir, léger, et la bruyère, très-basse. Cette surface couvroit un lit inférieur de loam brun, mêlé d'un gravier blanchâtre. On laboura pour jachère avec de fortes charrues, à quatorze pouces de profondeur, et pendant une année. On étendit ensuite sur le terrain, de la chaux, à raison de cinquante barriques par acre. Il en coûta par planche 7 *s.* 3 liards. La chaux fut brûlée sur le lieu même, et on sema de l'avoine, ainsi que du

trèfle pour faire une prairie. L'avoine vint très-belle ; et la partie qui est en pâturage, est louée aujourd'hui 1 *l.* 1 *s.* par acre. Tels ont été les efforts de M. Gordon pour parvenir à opérer cette amélioration, que, l'année dernière, il a employé dix mille barriques de chaux. Il y a présentement soixante-treize acres d'avoine, trente-quatre de froment, douze de pommes de terre, et cent acres de pré. Tout cela a été l'affaire de deux ans. Le même cultivateur a construit ici une maison de ferme qui a cent cinquante pieds de long, une grange, des étables pour trente jeunes bœufs, deux écuries, et une chambre pour le régisseur. Une autre opération de M. Gordon, ce sont dix-sept cents perches de fossés, plantés en haies vives. Il fait un fossé en deux ans; savoir, une moitié la première année, pour laisser au fossé le temps de baisser; et l'autre moitié la seconde année. *Il a* cultivé aussi des turneps, dont les récoltes ont été très-belles. Ces turneps pesoient, les uns dans les autres, six livres. On sarcloit les mauvaises herbes à la main. M. Gordon croit que le sarclage est préférable au binage à la houe sur une terre de cette nature. Il employoit ses récoltes à nourrir trente jeunes bœufs dans l'étable. Ces animaux avoient chaque jour, outre les turneps, un demi-cent de foin pour six; et M. Gordon a remarqué que les turneps qui ne pesoient pas plus de trois à six livres, leur profitoient à merveille, tandis que les gros ne leur réussissoient pas du tout. Au mois de novembre, il n'en laissoit plus un seul dans le champ. On les amassoit en tas, et ils se conservoient

parfaitement jusqu'en avril. M. Gordon a reconnu que les bêtes à laine qu'il entretient à New-Grove, ne se déterminoient à manger de ses turneps, que pressés par une faim dévorante.

Ce respectable propriétaire a fait venir de la province de Norfolk un homme auquel il donnoit quarante guinées par an, sans compter sa nourriture, et qui a apporté avec lui des charrues, des houes, et d'autres instrumens aratoires. Il payoit à l'homme dont il s'agit, une guinée par chaque jeune garçon qu'il instruisoit à mener la charrue, et celui-ci avoit un shelling de gages par jour, lorsqu'il savoit bien labourer. De cette manière, M. Gordon a formé comme une pépinière d'excellens laboureurs, qui lui ont été d'une utilité infinie. Aussi a-t-il cultivé ses terres jusqu'à ce jour, avec des charrues de Norfolk et de Suffolk, attelées d'une couple de chevaux, sans conducteur, excepté au premier et au second labour d'une terre neuve. Pour ces deux labours, il emploie de fortes charrues, qui pèsent dix-huit quintaux, tirées par des bœufs. Ce point d'amélioration est d'une importance majeure, en ce qu'il y a ici douze milles quarrés d'une terre très-riche, presque compris dans un quarré entre Mallow et Corke, d'un côté et de l'autre, entre les montagnes de Bogra et Nagles, et que dans toute cette étendue, souvent la charrue ne rencontrera pas une pierre. Je dis plus : il ne s'en trouvera quelquefois pas une seule par acre.

M. Gordon est convaincu par expérience, que les parties les plus ingrates de cette vaste étendue de terrain peuvent être desséchées, fermées d'en-

clos, et amendées avec de la chaux, à raison de cinquante barriques par acre, puis ensemencées en avoine, le tout pour 5 *l.* par acre. Douze cents acres, dans le voisinage, ont été améliorés sans qu'on ait fait usage de chaux ni de gravier. L'opération a été mal exécutée, et cependant la terre est louée sur le pied de 12 *s.* l'acre. Six septièmes du comté de Corke valent 2 *s.* l'acre, et l autre septième, 10 *s.* Les neuf dixièmes de la terre du comté de Kerry se louent 1 *s.* l'acre, et l'autre dixième, 10 *s.*

M. Gordon a établi, il y a six ans, une manufacture de toile, la plus complète qu'on puisse imaginer, ainsi qu'un moulin à blanchir. Elle se compose d'un atelier où l'on occupe onze métiers à faire du linge damassé, d'une blanchisserie, et de divers autres bâtimens, avec un réservoir dont l'eau fait tourner la roue du moulin. La totalité des constructions, qui sont très-solides et distribuées avec beaucoup d'intelligence, revient à 1200 *l.* Les tisserands ont de l'ouvrage tout le long de l'année; et en outre, on blanchit dans cette manufacture une grande quantité de pièces de toile pour les gens du pays M. Gordon avoit confié la direction des travaux à une personne qui fit banqueroute; ce qui causa une interruption, sans laquelle il y auroit eu ici une manufacture très-florissante. On commence à filer le lin. Quant à la laine, on la file dans le pays. Depuis New-Grove jusques vers le nord-ouest et la baronnie de Duhallow, les habitans du pays s'occupent principalement à filer le coton.

Le 15 septembre, j'allai visiter à Blarney Castle M. S. J. Jefferys, Esq., qui a bâti une ville à ses

frais dans cet endroit. Je ne puis rendre un compte aussi détaillé que je le desirerois, des travaux qu'il a exécutés, attendu qu'au moment où j'arrivai chez lui, il étoit sur le point de partir pour la France avec sa famille. Toutefois, je profitai du peu de temps que j'avois pour me procurer quelques renseignemens. J'appris qu'en 1765, époque à laquelle M. Jefferys a commencé à bâtir cette ville, elle ne consistoit qu'en deux ou trois cabanes de terre et de boue; et l'on y compte aujourd'hui quatre-vingt-dix maisons. M. Jefferys établit d'abord la manufacture de toile, construisit un moulin à blanchir, des tisseranderies, &c. Après quoi, il loua le tout à des manufacturiers venus de Corke, lesquels ont conduit l'entreprise avec tant de succès, qu'ils ont bientôt éprouvé le besoin d'avoir des bâtimens plus vastes et en nombre plus considérable, tels, par exemple, qu'un grandmoulin pour imprimer des toiles et des cotons, auprès duquel il y a un autre moulin à blanchir. Depuis, on en a construit un troisième. L'opération qui fait la base de toutes celles de la manufacture, consiste à acheter du fil et à le donner aux tisserands qui en font des toiles. Elles lui reviennent de 10 à 30 *s.* par yard, en sortant de leurs mains. On y fabrique aussi des toiles à fleurs, des toiles à draps, des taies d'oreillers, et l'on y imprime des toiles et des cotons de toutes espèces, pour l'usage commun et pour l'ameublement. Ces divers articles occupent, dans la manufacture, cent trente métiers et plus de trois cents ouvriers.

Un autre établissement de M. Jefferys a été la

fabrique de bas, qui emploie vingt métiers, et trente ouvriers dans des ateliers qu'il a fait construire. Le directeur de cet établissement y reçoit par arrangement, un certain nombre d'apprentis, dans la vue de préparer ainsi, en les instruisant, l'agrandissement de la manufacture.

La ville de Blarney doit encore aux soins de M. Jefferys une manufacture de laine; un moulin à fouler et à lisser les draps larges; un moulin à foulon pour lustrer le drap et unir le poil; un autre moulin pour relever le poil [il sortira de celui-ci, par chaque année, plus de cinq cents pièces de drap, et bien davantage encore, lorsque quelques changemens qu'on se propose d'y faire seront terminés]; un moulin à cuir pour préparer les peaux de chamois et de bouc, [celui-là est occupé sans relâche]; un grand moulin à bluter, qui vient d'être achevé tout à l'heure, et que M. Jefferys loue 132 *l.* par an; un moulin attenant à celui-ci, qui ne tardera pas non plus à être fini, et dont l'objet est de battre le fer et le cuivre; un moulin à lames pour aiguiser les outils tranchans; enfin, un grand moulin à papier qu'on achevera cette année. C'est l'immense quantité d'eau que M. Jefferys avoit à sa disposition, qui lui a facilité les moyens de bâtir ces divers moulins. Ils sont, en tout, au nombre de treize.

La ville est bâtie sur une surface carrée. Elle se compose d'une grande et belle hôtellerie, et des maisons de manufacturiers, toutes construites avec d'excellente pierre à chaux et de l'ardoise. L'église est le produit des dixmes, auquel M. Jefferys

a généreusement ajouté une somme de plus de 300 *l.* La ville renferme encore un marché, où l'on vend par semaine pour une centaine de liv. de bas tricotés. Vous y trouvez aussi quatre ponts que ce zélé citoyen a obtenus de la province, et un cinquième [l'Arche Plate] pour lequel il a contribué d'une somme considérable. Beaucoup de choses ont été déja faites; mais il s'en faut que le plan de M. Jefferys soit près d'être exécuté dans toutes ses parties.

Afin de connoître l'importance de ces ouvrages, et le degré d'utilité qui en résulte pour le public, je mettrai sous les yeux du lecteur un tableau des frais qu'il en a coûté pour les exécuter. Et d'abord, quant à ce qui concerne le principal moulin à blanchir, MM. Forest et Donnoghne, aux termes de la loi concernant les manufactures de toiles, prirent quinze acres qu'ils payèrent une guinée par acre, et sur ce terrain, ils ont dépensé 5000 *l.* à construire un moulin à toiles, avec une pelouse pour étendre la toile et la blanchir; vingt-cinq maisons pour vingt-cinq familles de tisserands, à raison de quatre métiers dans chacune. Une autre maison très-grande pour eux-mêmes ou leur directeur, et dans chaque habitation de tisserand, un ouvrier, sa femme, trois apprentis, deux filles et deux garçons, sans compter les enfans. En peu de temps, la ferme prit un accroissement considérable, et la terre, qui ne valoit auparavant qu'une demi-guinée l'acre, fut louée alors sur le pied d'une guinée. La commission des manufactures de toiles fit l'avance de 500 *l.* pour cette entreprise; et M. Jefferys rembourſa

à MM. Forest et Donnoghne la somme de 1400 *l.* sur 5000 *l.* L'ancien loyer étoit de 40 *l.* par acre. Le prix actuel de la rente s'élève à 71 *l.* Il existe un autre moulin à toiles qui a coûté 300 *l.* à M. Jefferys. La commission a fait 300 *l.* de fonds, et la personne à laquelle ce moulin est loué, 600 *l.* Quarante acres de terre en dépendent. Ils étoient affermés anciennement sur le pied de 10 *l.* par an. La totalité de la rente est aujourd'hui de 80 *l.* Outre le moulin, on a construit, depuis, un moulin à avoine qui a coûté 300 *l.*; deux moulins à fouler et à lisser le drap, qui sont revenus à 200 *l.*; un moulin à cuir et des fours, dont la dépense a été de 150 *l.*; deux maisons qui reviennent à 300 *l.*; un moulin à imprimer la toile, lequel a coûté 2300 *l.* à M. Jefferys. La commission est entrée dans les frais pour la somme de 300 *l.*, et elle a promis de donner 1000 *l.* de plus, lorsque les travaux seroient entièrement achevés. Ils l'ont été dans le cours de ces deux dernières années. On compte dans cette manufacture douze tables à imprimer, où les ouvriers sont occupés sans relâche. Ils sont employés au nombre de soixante-cinq, savoir, douze imprimeurs; douze enfans dont la besogne est de tirer la toile; trois sculpteurs de planches; dix-huit blanchisseurs; six dessinateurs, deux hommes qui mettent la toile dans des cuves d'eau froide et l'en retirent; un commis; un calandreur; un inspecteur; deux tireurs; quatre hommes employés à mettre la toile dans des chaudières d'eau bouillante, et à l'en retirer; trois charretiers. Outre les sommes ci-dessus mentionnées, le manufacturier a déboursé 500 *l.*

La quantité de terre occupée par la manufacture est de vingt-cinq acres. L'ancienne rente n'excédoit pas 6 *l.* 10 *s*; la nouvelle rente est de 113 *l.* 10 *s.*

Il existe aussi à Blarne une fabrique de bas, pour l'établissement de laquelle M. Jefferys a prêté une somme de 200 *l.* La personne qui s'est chargée de cette entreprise, a dépensé elle-même 300 *l.* La manufacture dont il s'agit occupe un emplacement de cinquante acres, loués auparavant sur le pied de 20 *l.* par acre, et affermés aujourd'hui à raison de 76 *l.* 11 *s.* Cette ville a pareillement un moulin à foulon, pour la construction duquel M. Jefferys a fait l'avance de 300 *l.*, jusqu'à ce qu'il en ait été remboursé par la société de Dublin, qui a donné la même chose pour cet établissement, et l'homme qui le tient à ferme, a déboursé celle de 200 *l.* La quantité de terrain qu'il occupe est de onze acres, loués jadis à raison de 5 *l.* 10 *s.*, et aujourd'hui, sur le pied de 36 *l.*

Il a été établi de même une manufacture de rubans de fil, et par ce moyen, la valeur d'une étendue de terre de six acres a été élevée de 2 *l.* 8 *s.*, où elle étoit, jusqu'à 9 *l.* Trois métiers y sont en activité continuelle. Ils font par jour cent deux pièces de rubans, de trente-six yards chaque pièce. La société de Dublin a donné 20 *l.* pour cette manufacture. Il y a, en outre, un moulin à papier, pour les frais de construction duquel M. Jefferys a dépensé 1100 *l.*; et qui n'étoit pas encore loué; un moulin à bluter, qui lui coûta la même somme; l'homme qui le tient à loyer, est entré dans la dépense pour 500 *l.*, et a ajouté un moulin où l'on

forge le fer. Vingt acres de terre, loués ci-devant 9 *l.* 10 *s.* en totalité, valent aujourd'hui 132 *l.* 13 *s.* M. Jefferys a fait bâtir l'église, comme je l'ai déja dit. Les frais de construction lui reviennent à 500 *l.*, plus 500 *l.* de produit des dixmes qui y ont été pareillement employées. La nouvelle hôtellerie lui a coûté 250 *l.*, et l'homme qui la tient, a payé 300 *l.* de plus. Soixante-dix acres affermés auparavant sur le pied de 20 *l.* par an, en totalité, sont loués aujourd'hui 83 *l.* 9 *s.* Une maison d'habitation lui est revenue à 250 *l.* La personne qui la loue a déboursé 500 *l.* Quatre-vingt-dix acres de terre, dont la rente étoit auparavant de 54 *l.*, sont loués par nouveau bail 74 *l.* Douze chaumières et un four à chaux lui ont coûté 280 *l.* Deux maisons d'habitation et une forge ont exigé une dépense de 150 *l.*, et le Parlement a accordé 250 *l.* de plus. Somme toute, M. Jefferys a déboursé 7630 *l.* pour ces divers établissemens. Le trésor public y a contribué pour 2170 *l.*, et les fermiers eux-mêmes, c'est-à-dire les personnes qui les tiennent à bail, sont entrés dans les frais pour 9050 *l.* D'où il résulte que la dépense totale faite ici, [seulement pour les établissemens dont je viens de parler] s'élève à 18,850 *l.*, car je ne comprends pas dans cette somme les ponts que M. Jefferys a fait construire. Si l'on veut calculer toutes les dépenses qui sont, rigoureusement parlant, d'utilité publique, on trouvera qu'elles montent à bien près de 20,000 *l.*, si toutefois elles n'atteignent pas cette somme. En concourant d'une manière aussi généreuse à l'établissement des manufactures en question, M. Jefferys a évité d'en

entreprendre aucune à son compte, persuadé qu'un propriétaire ne se charge jamais de ce soin sans éprouver un dommage considérable. Son objet a été de former une ville, de procurer du travail aux pauvres, et d'accroître, par ce moyen, la valeur de sa terre. Il faut convenir qu'il a été encouragé bien puissamment dans ses vues utiles et patriotiques, par le voisinage d'une place aussi importante que l'est la ville de Corke. Ce n'est pas que, dans toute autre situation, les moyens qu'il a choisis pour parvenir à son but, n'eussent encore été [à ce ce qu'on présume du moins] les meilleurs à prendre; mais M. Jefferys n'en auroit peut-être pas retiré d'aussi grands avantages. On ne sauroit trop louer ce noble zèle d'un simple particulier, à exécuter des ouvrages qui certainement feroient honneur aux possesseurs des plus riches fortunes.

Pour encourager d'autres citoyens à suivre les traces d'un homme si digne d'éloges, et à se montrer ses imitateurs, je dois faire remarquer que le profit de ces entreprises a été quelque chose de trop important pour n'en faire aucune mention. Il s'en faut beaucoup que les dépenses aient été en pure perte. Trois cent vingt-sept acres, loués 167 *l.* 18 *s.* avant les travaux, ont été affermés depuis sur le pied de 682 *l.* 8 *s.* Le profit est donc de 508 *l.* 10 *s.*, et je ne compte pas celui qui résulte de deux maisons d'habitation, d'une forge, de douze chaumières et d'un four à chaux, et qui peut être évalué, sans exagération, à 25 *l.* par an. Encore ces diverses parties sont-elles louées à très-bon marché. Donc, en tout,

533 *l.* 10 *s.*, lesquelles provenant d'un fonds d'avances de 7630 *l.*, donnent 7 pour 100. Il n'y a point d'amélioration en agriculture, de quelque nature qu'elle pût être, qui ne rapportât 17 pour 100, avec une plus grande certitude pour le cultivateur, de jouir long-temps de ce profit. Mais il faut dire, en même temps, que le bénéfice résultant de l'augmentation des rentes à l'expiration des baux, offre un avantage beaucoup plus susceptible de l'indemniser de ses dépenses, à l'homme qui entreprend de pareils établissemens, dont le plus long bail n'exige pas la durée de trois âges d'homme. Un autre avantage qui se fait déja sentir, c'est la hausse du prix des produits à Blarney. Cette hausse, on doit la considérer comme une récompense pour l'agriculture, pour le fermier et pour le propriétaire. Le prix des vaches laitières, dans toutes les fermes voisines, a monté, en deux ans, de 3 *l.* par vache jusqu'à 4 *l.*, attendu que les tisserands se trouvoient heureux d'avoir du lait et du beurre au même prix que l'une et l'autre de ces denrées se vendoient à Corke. Le blé, les pommes de terre, &c., ont augmenté dans la même proportion.

M. Jefferys ne s'est pas contenté de concourir à l'établissement des diverses manufactures, &c. dont j'ai parlé. Il a beaucoup amélioré Blarney Castle et les environs. Il a fait un jardin d'une vaste étendue, et l'a orné avec un goût particulier. Une plantation d'arbres d'une longueur immense, environne une grande pièce d'eau. Des allées conduisent dans toutes les parties du jardin.

Vous y trouvez plusieurs endroits écartés qui forment d'agréables retraites où sont placés des bancs de verdure.

J'accompagnai M. Jefferys et sa famille jusqu'à Dunkettle, lieu de la résidence de M. Dominique Trent, écuyer, qui a mérité toute ma gratitude par son obligeante attention à me procurer les divers renseignemens que je pouvois souhaiter. La route conduit agréablement du côté du port, au bas des collines d'une prodigieuse hauteur, qui forment la côte, et que couvrent ça et là plusieurs maisons de campagne et quelques plantations d'arbres. Je dois à la complaisance de M. Trent les détails suivans sur les environs du pays qu'il habite.

Du côté sud de la rivière, &c. le sol est un bon gravier calcaire. Le pays est tout uni dans une étendue d'un mille ou deux, après quoi vous le voyez s'élever en jolies collines. Du côté nord qui est beaucoup mieux planté, particulièrement à Lota, Dunkettle, &c. le terrain offre à vos regards d'imposantes montagnes qu'embellissent des maisons de plaisance, pour la construction desquelles on a choisi les plus heureux sites. Le lit inférieur du sol est une pierre brune, ou plutôt rouge. La surface a peu de profondeur. Dans quelques endroits, c'est un gravier calcaire. Il y a sur les côtés des collines une assez grande quantité de terres en labour. Voici quel est le cours de récolte : 1. pommes de terre; 2. froment; 3. orge ou avoine; 4. on convertit la terre en pré, en semant des graines d'herbages.

Les récoltes de pommes de terre valent de 10 à 20 *l.* par acre. Elles montent, en *medium*, à cinquante barriques, du poids de dix-huit stones chaque barrique. On amende bien le sol, et on le loue à des laboureurs, sur le pied de 4 à 5 *l.* par acre, pour y planter des pommes de terre. Celles de froment sont de sept à dix barriques, de vingt stones et d'une *l.* chacune. Le *medium* du prix des récoltes de froment est de 19 *s.* à 1 *l.* 4 *s.* la barrique. On emploie pour engrais, du fumier de Corke de la meilleure qualité, sur-tout dans le temps où l'on tue les bestiaux. Les terres en culture sont amendées avec du sable de mer, et celles en pâturages, avec le sable que la rivière jette sur ses bords. Il se fait à l'est un transport par eau dans une étendue de plusieurs milles. De très-beaux quais ont été construits pour le débarquement des engrais. A Glanmire particulièrement, dans le voisinage de Dunkettle, il y en a un d'où les habitans de l'intérieur du pays viennent, de quatre à cinq milles, chercher les engrais dont ils ont besoin, dans des charrettes à un seul cheval. On fait aussi beaucoup d'usage de la chaux dans les environs de Dunkettle. Elle coûte 1 *s.* par barrique. Les prairies de ce pays rapportent d'un ton et demi à trois tons de fourrage par acre. Chaque ton vaut, en *medium*, de 2 *l.* à 2 *l.* 5 *s.* Les vaches laitières se louent à des hommes qui ont des laiteries, et qui les prennent sur le pied de 4 à 5 guinées par vache. On entretient sur les collines un grand nombre de bêtes à laine. Mais on ne les fait jamais parquer. Les pauvres vivent de pommes de

de terre et de lait. Ils mangent un peu de poisson dans la saison du hareng et de la melette. Le loyer d'un laboureur est d'une *l.* 5 *s.* à 2 *l.* par an. Pour son chauffage, il a du charbon en très-petite quantité. Les buissons, et les forêts dans lesquelles il va couper quelques fagots à la dérobée, lui fournissent le reste du bois qui lui est nécessaire; car il n'y a point de tourbe dans cette partie du pays. Le prix du travail est de 6 *d.* par jour, et de 8 *d.* dans les temps de la moisson où l'ouvrage donne le plus. Il s'élève même quelquefois plus haut. Mais, en général, dans tout le ressort de la cité, le salaire d'un homme de journée est de 8 *d.* Les femmes gagnent 3 à 4 *d.* par jour, à mettre le blé en meules; les enfans, d'un à 3 *d.* à débarrasser le terrain des pierres qui le couvrent. La plus nombreuse partie des hommes de journée est occupée aux travaux de la campagne. Quelques-uns sont employés dans les moulins à forges et dans les moulins à papier du voisinage. Avec les fruits d'un verger de quatorze acres, M. Trent fait par an soixante barriques de cidre, chaque barrique contenant soixante gallons. Un acre de bons arbres fruitiers lui en donne environ sept barriques de cette mesure. Il nourrit ses cochons de pommes de terre, de l'espèce connue sous le nom de *bulls*, dont il fait d'abondantes récoltes, sans engraisser le sol avec du fumier, et cela pendant deux ou trois années de suite.

Le 16 septembre, je me rendis par eau jusqu'à Cove, en partant du quai de M. Trent. La vue de Lota est charmante. C'est une belle pelouse

qui va toujours en s'élevant depuis le bord de l'eau. De chaque côté, des bois épais en couvrent la surface. La maison présente une très-noble façade, et la plaine qui est devant, se perd sous vos yeux dans des touffes de bois. La rivière forme une espèce de crique entre deux collines, dont l'une est Lota, et l'autre conduit à une autre colline couverte, dans toute son étendue, d'enclos bien boisés. Il est impossible de se faire l'idée d'une vue plus pittoresque que celle dont vous jouissez en regardant derrière vous au moment où le bateau s'éloigne des bords de la rivière. Les bois de Lota, la maison et la plaine, ainsi que des enclos cultivés qui s'élèvent à une hauteur prodigieuse du côté de Corke, tout cet ensemble forme la plus belle côte qu'on puisse imaginer. Elle conduit à Corke. Vous découvrez en plein la ville, les enclos boisés de Dunkettle, une vaste colline qui joint à la maison de M. Hoara, à Factory-Hill, dont les bois produisent le plus magnifique effet. La maison de Dunkettle est presque perdue dans un bois. A mesure que vous avancez, les bois de Lota et de Dunkettle se réunissent en une seule masse, dont l'aspect a quelque chose d'imposant. L'immense nappe d'eau sur laquelle votre esquif vous emporte légérement, les plaines qui s'élèvent à vos yeux, la maison bâtie dans la plus agréable position qu'il soit possible de concevoir, et dominée par une étendue de bois plus grande encore que celle de la plaine qu'elle domine, tous ces objets composent une scène que vous ne vous lassez point d'admirer. La côte occidentale de Lock Mahon offre

à vos regards une superbe colline qui s'élève avec noblesse. Elle est coupée par des enclos, et fermée de tous côtés de terres montagneuses, que couvrent çà et là des enclos cultivés, des bois, des maisons de plaisance, &c. Tout y annonce, en même temps, un commerce très-vivant et très-actif. Cette vue est d'un bel effet. En avançant vers Passage, la côte varie. Quatre-vingts grands navires, majestueusement portés sur les eaux, animent la scène. Le petit port de Passage est à fleur d'eau, et dominé par de hautes et sourcilleuses collines. Le lit de la rivière se rétrécit entre la grande île et les collines de Passage. Ses bords sont très-élevés. Les vaisseaux que vous voyez voguer en diverses parties de la surface, et les champs en culture sur la pente des terres, que vous apercevez derrière les mâts et les vergues, forment un coup-d'œil tout à fait pittoresque. En passant le détroit, vous entrez dans un nouveau bassin du port. Il est environné de montagnes. Monk's-Town-Castle sur la colline à droite, et les jardins de Ballybricken offrent au spectateur, une scène charmante. C'est une verte pelouse, entremêlée de bois. L'entrée du port, dont la côte est fort élevée, s'agrandit par degrés. Toute cette partie est fermée de terres. Vous découvrez, pour la première fois, Hawl-Bowling-Island et Spike-Island, deux îles montagneuses hérissées de rochers, ainsi que le canal qui conduit à Cove, et où plusieurs vaisseaux sont à l'encre. Vous voyez aussi Rostellan, maison de plaisance de lord Inchiquin. Elle est adossée à des collines. Il ne manque à cette autre scène, pour charmer

les yeux, que d'être accompagnée de bois. Ici, la vue de Bally-Bricken change désagréablement. Vous n'avez plus que le triste aspect de terres coupées en lignes droites bien symmétriques. Nous arrivâmes au vaisseau à Cove, et retournâmes le soir, laissant à bord M. Jefferys et sa famille, qui se proposoient de faire un voyage au Hâvre, dans leur route pour Paris.

Le 17 septembre, je partis pour Castle-Martyr, où réside le comte de Shannon, l'un des propriétaires d'Irlande les plus distingués par l'intelligence avec laquelle il a amélioré ses terres. Je trouvai en lui une très-obligeante disposition à me procurer les renseignemens de toute nature dont j'avois besoin. Son expérience et ses connoissances en agriculture le mettoient à portée de m'être infiniment utile. Je traversai Middleton, ville bien *bâtie*. Le noble lord de ce nom en est *le seigneur*. Castle-Martyr est un ancien château; mais le comte de Shannon, d'aujourd'hui, l'a beaucoup augmenté. Il a fait construire, entr'autres pièces, une salle à manger qui a trente-deux pieds de long sur vingt-deux de large, et un salon, l'un des plus commodes que j'aye vus dans toutes les maisons de l'Irlande que j'ai visitées. C'est un double cube de vingt-cinq pieds, qui en a cinquante de long, vingt-cinq de large et vingt-cinq de haut. Les jardins qui décorent les environs du château, sont distribués avec un goût particulier. Des bois épais s'élèvent à une belle hauteur, entremêlés de pelouses d'une vaste étendue. Une rivière qui serpente autour, forme, dans son cours inégal, d'agréables sinuosités. Le

lierre qui tapisse tous les murs de cet ancien château, lui donne une apparence encore plus pittoresque. Une allée qui suit jusqu'à une distance considérable, les détours de la rivière, vous conduit le long des bords de l'eau, et dans cette promenade, vous jouissez de la vue de mille paysages charmans, sur lesquels l'œil se repose avec plaisir. Mais je me hâte d'arriver à des objets d'une toute autre importance. Plusieurs choses sont à considérer dans le système d'économie rurale du lord Shannon. Je commencerai par la culture des turneps.

TURNEPS.

Le lord s'est livré à cette culture tout à fait en grand, ainsi qu'on pourra le reconnoître aux détails qui suivent. Son père commença, il y a plusieurs années, à en semer quelques acres. Il continua lui-même sur ce pied jusqu'en 1770, époque à laquelle il cultiva les turneps beaucoup plus en grand. Il en a eu tous les ans, depuis 1770 jusqu'à 1774 [l'une et l'autre année inclusivement] seize acres, et en 1775, vingt-quatre acres. Il les a semés tant à la volée que par rangées, et ses rangées étoient espacées de trois pieds; mais trouvant que les racines devenoient trop grosses, il a changé la distance, et l'a réduite à dix-huit pouces, pour en avoir un plus grand nombre. La note suivante, dressée par le lord Shannon lui-même, fera connoître quelle a été la grosseur de ces turneps.

Castl-eMartyr, 21 décembre 1771.

« Ce jour même, j'ai mesuré une perche carrée « de turneps de seize pieds et demi. Ils avoient été

« semés par rangées espacées de trois pieds. Ils « vinrent, dans l'étendue de cette perche, au nombre « de quatre-vingt-quatre, lesquels se trouvèrent « peser sept quintaux deux quarters, et j'ai calculé « que ce poids équivaloit à celui de soixante tons « par acre, mesure angloise. Il y avoit dans les « rangées de cette perche, des espaces vides où les « turneps avoient manqué, et dans lesquels il au- « roit tenu au moins dix gros turneps de plus. J'ar- « rachai alors quatre-vingt-quatre autres turneps, « les plus forts que je pus trouver, à la distance « d'environ quinze yards de la perche dont je viens « de parler, et leur poids fut de quinze quintaux « quinze quarters dix-sept livres, ce qui revient, « à peu près, à cent vingt-cinq tons, vingt-neuf « quintaux vingt livres. Je pesai séparément deux « des turneps en question, et dont l'un étoit de « l'espèce des *white tankards*. Chacun de ces tur- « neps se trouva peser trente-deux livres. Le « Norfolk blanc avoit trois pieds huit pouces de cir- « conférence. Observez que le sol ne fut ni amendé « ni écobué. Le fond étoit naturellement bon. Je me « bornai à bien labourer, et je ne négligeai pas le « binage à la houe. »

Le lord Shannon emporta avec lui un des turneps dont il est question dans la note précédente, pour le montrer à la société de Dublin. Toute la ville l'a vu. Mais depuis mon voyage en Irlande, j'ai des raisons de craindre que cette preuve du succès de la culture des turneps n'ait pas encouragé autant de monde à s'y livrer qu'on auroit dû l'espérer.

Ces turneps si gros n'étoient point venus dans un endroit particulier : ils faisoient partie d'un champ de huit à dix acres. Voici quel a été, en général, l'emploi de la récolte. On a arraché les turneps pour en nourrir des bêtes à laine dans des pâturages secs. Ils ont engraissé à merveille toutes les espèces de ce bétail, mais particulièrement les brebis. Le lord trouve que le grand profit de la culture des turneps consiste à les avoir près d'un champ très-sec, pour en faire l'usage qui vient d'être indiqué. Il a reconnu que ce végétal réussit au-delà de toute espérance, sans engrais préparatoire, sur-tout si le terrain est un ancien pacage inculte, s'il a grand besoin d'être défriché. Quand on a bien labouré pour jachère, et qu'ensuite on a passé la charrue à une bonne profondeur, on peut compter sur de riches récoltes. Le lord Shannon a essayé d'amender avec de l'algue marine, le sol où il vouloit semer des turneps. Il y a étendu cet engrais par couches de la même épaisseur, environ, que celle des couches de fumier, et les produits ont surpassé son attente. En un mot, ce seigneur pense qu'on ne sauroit rien faire de plus avantageux pour l'Irlande, que d'y naturaliser la culture des turneps. Il en est convaincu à tel point, qu'il a toujours eu soin de montrer ses récoltes à des fermiers du pays; qu'il a pesé les turneps en leur présence, et leur a fait voir le bétail qui en avoit été nourri; enfin, il s'est donné toutes les peines imaginables pour en introduire la culture parmi eux; mais tous ses efforts ont été inutiles. Ce végétal est encore une préparation pour le blé, à laquelle nulle

autre ne peut être comparée. Les récoltes d'orge ont été aussi très-productives après des turneps, et sont montées à une telle hauteur, que de fortes ondées les couchoient toujours par terre. Enfin le lord Shannon a semé de même du froment après des turneps, et de sept stones de semence, il en a retiré huit barriques par acre.

CHOUX.

Il a cultivé pareillement des choux, dont il a eu, en général, cinq ou six acres pendant quatre ou cinq ans. Ces choux étoient de l'espèce du chou plat de Hollande, et les récoltes sont venues très-belles. Il les a fait consommer par ses bestiaux de toutes les espèces, qui les mangeoient avec un plaisir infini. Cette nourriture leur a profité mieux encore que les turneps. Mais il ne falloit leur en donner que jusqu'à Noël ; passé cette époque, ils auroient préféré les turneps. Les récoltes de blé après des choux, n'ont été ni meilleures, ni moins belles qu'après les turneps. Le lord Shannon a essayé aussi le chou d'Ecosse et diverses autres espèces ; mais il a préféré à toutes, celle du chou plat de Hollande. Une grande objection contre la culture des choux et des turneps en Irlande, c'est la douce température du climat. Elle est telle, qu'elle fait crever les choux et monter les turneps en graine avant le temps. Quant à ce qu'on prétend que l'herbe y pousse si rapidement en hiver, qu'on est dispensé de la nécessité de la cultiver, c'est ce que le lord Shannon n'a jamais vu

par expérience. Il faut beaucoup d'engrais pour les choux.

POMMES DE TERRE.

Le lord a planté dix-huit acres en pommes de terre avec la charrue, après s'être contenté d'engraisser les sillons (42). Il les a bien binés à la grande et à la petite houe, pour les préserver du voisinage des mauvaises herbes. Ce double binage a eu lieu deux fois. Le lord se proposoit même de le renouveler; mais les pommes de terre poussèrent si fort en herbe, qu'il fut bientôt impossible d'y faire passer la houe à cheval, et même de se servir de la petite houe. On les enleva par le moyen de la charrue; et la récolte fut prodigieusement abondante, et supérieure de beaucoup à celle qu'on auroit pu se promettre de la méthode ordinaire.

CULTURE PAR RANGÉES.

J'ai entendu le lord Shannon s'exprimer avec une grande franchise sur cette méthode. « La théorie m'en a paru très-belle, » disoit-il, « la pratique

(42) Cette méthode n'est pas celle que nous connoissons sous le nom de *culture irlandoise*, dont j'ai parlé; mais elle en diffère peu, comme on peut en juger, si l'on se rappelle ce que j'en ai dit. Celle-ci consiste à ouvrir un large et profond sillon avec la charrue; on y dépose les pommes de terre qu'on recouvre avec du fumier bien pourri, sur lequel on remet la terre de façon que les sillons restent élevés, et les plantes sont naturellement chaussées dès qu'elles commencent à pousser. En cultivant les pommes de terre de la sorte, on a toute la facilité possible pour biner; ce qui est important sous un climat humide où l'herbe croît promptement

m'en a dégoûté ». Il fit une épreuve de l'ensemencement par rangées avec du froment. On bina plusieurs fois à la grande et à la petite houe. La récolte fut aussi abondante qu'elle pouvoit l'être avec cette méthode ; mais elle n'égala pas, à beaucoup près, les récoltes qu'il avoit obtenues par la culture ordinaire, tandis qu'il fallut s'épuiser en dépenses, en précautions et en soins par toute espèce. Aussi le lord Shannon est-il resté convaincu, même après le succès de son entreprise, que ce ne pouvoit jamais être là une méthode de culture bien avantageuse. Il préfère de beaucoup aussi, pour les turneps, l'ensemencement à la volée, et n'a jamais essayé celui par rangées, que comme un moyen de faciliter le *binage à la houe* (43).

NOURRITURE DES CHEVAUX DANS L'ÉCURIE.

Le lord Shannon a nourri dans l'écurie, pendant l'été, un grand nombre de chevaux auxquels il faisoit donner de l'herbe qu'on fauchoit exprès chaque jour. Il a trouvé beaucoup de profit dans cette méthode, sur-tout en ce qu'elle lui a procuré une quantité considérable de fumier (44).

---

(43) En semant les turneps à la volée, il faut semer clair, et à mesure que les plantes lèvent, les éclaircir de façon a rendre le binage facile. Voilà, je pense, la meilleure méthode : mais il ne faut pas trop isoler les plantes, elles grossiroient trop, sur-tout dans un terrain léger et substantiel, et alors elles ne sont pas aussi bonnes pour le bétail; elles sont dures, et peuvent devenir ligneuses si elles passent l'hiver dans la terre.

(44) Il est certain que cette méthode est excellente pour augmenter l'engrais. Des chevaux nourris au vert, et auxquels on donne beaucoup de litière, font nécessairement plus de fumier que

SABLE DE MER ET CHAUX.

Les engrais que le lord Shannon emploie communément, sont le sable de mer et la chaux. Il préfère celle-ci pour amender une terre qui recèle de la pierre d'ardoise brune, et le sable de mer pour le sol qui renferme de la pierre à chaux. Il a consommé une quantité considérable de ce dernier engrais, quoiqu'éloigné de la mer de quatre à cinq milles de distance. En un mois de temps, il en a fait transporter sur ses terres six mille sept cent dix-neuf barriques, à 5 *d.* par barrique, ou la valeur de 139 *l.* 19 *s.* 9 *d.* et demi pour soixante sept acres, à raison de cent barriques par acre. Après quoi, on a mis cinquante barriques de plus, aussi par acre, pour seconde préparation. Cet engrais a été très-efficace. Il a réussi particulièrement à faire venir des marguerites [bellis] dans une terre très-pauvre. Il y a mieux : si un sac vient à crever, et qu'il tombe par hasard une quantité quelconque de cet engrais sur une terre brute et inculte, vous aurez beau ramasser l'engrais avec tout le soin possible, vous êtes assuré d'avoir dans cet endroit une petite touffe de trèfle blanc. Le lord Shannon fait cuire sa chaux dans

---

d'autres nourris au fourrage sec : cette nourriture verte les fait uriner davantage, et leurs excrémens sont toujours liquides. Mais s'en portent-ils mieux ? cela n'est pas probable. Ils doivent être dans un état d'affoiblissement qui ne permet pas de les faire travailler comme ceux qu'on nourrit au sec. Dans un climat plus chaud que celui de l'Irlande, il est à présumer que des chevaux ne se trouveroient pas bien d'un traitement pareil.

un four à longue encomblure, et avec un succès tel qu'une barrique de charbon de terre lui suffit pour en brûler dix de chaux. Il loue son four, et achète la chaux sur le pied d'un *s.* 4 *d.* la barrique. Il en retire vingt-six barriques par jour. Le charbon de terre lui revient à 4 *s.* la barrique. Le salaire des hommes de journée pour tirer la pierre à chaux des carrières, la casser en morceaux, et la brûler au four, est d'un *d.* par barrique.

PRIMES.

Les primes accordées par le lord Shannon à ses ouvriers, montent à 50 *l.* par an. Il les leur donne par forme d'encouragement. Mais ceux-là seuls y participent qui savent parler anglois, et qui sont capables d'autre chose que de charger une charrette.

FOSSÉS.

Le même seigneur a fait faire quelques fossés doubles d'une dimension extraordinaire. Le centre consiste en une terrasse qui forme parapet, et qui a treize pieds six pouces de large, avec une haie de chaque côté, et un chemin dans le milieu. Ces fossés sont faits dans toute la perfection imaginable, et opèrent à merveille le double desséchement qu'ils ont pour objet.

MANUFACTURES DE TOILES.

Le lord Shannon a établi, en 1769, une manufacture à Cloghnikelty. Une pelouse de dix-sept acres de terre où l'on étend la toile pour la faire

sécher, dépend de cette manufacture, ainsi que des moulins, &c. où se blanchissent les pièces de toiles tissues par les habitans du voisinage. On compte quatre-vingt-quatorze métiers d'occupés dans la ville; 100 *l.* qui se déboursent par semaine en laine filée, et à trois foires qui se tiennent dans l'année, 1800 *l.*, dont le montant annuel est de 7000 *l.* Le drap qu'on fabrique à Cloghnikelty est, en majeure partie, du drap grossier. Un des heureux effets qu'a produits cet utile établissement, a été d'augmenter les manufactures dans le voisinage.

Compost (*engrais mélangés*).

Parmi les objets qui occupent l'attention du lord dans la culture de ses terres, les composts (ou engrais composés) sont un de ceux auxquels il donne les soins les plus particuliers. Au travers de Castle-Martyr, coule une rivière dont une partie est souvent remplie de sable et de vase, que le lord en fait retirer à des époques périodiques, pour les mêler avec de la chaux. J'ai vu dans une de ses pièces de terre, des tas d'engrais composés de la sorte: je ne me souviens pas d'en avoir trouvé de plus forts nulle part ailleurs. Un de ces tas avoit cent cinquante yards de long, neuf de large, et quatre pieds de haut, et avoit une surface de douze cent soixante yards cubiques, ci.. 1260

Un autre, ayant soixante dix-huit yards de long sur huit de large, et quatre pieds de haut, en contenoit.....	852
Un troisième, de cent cinquante-cinq yards de longueur sur cinq de large, et ayant quatre pieds en hauteur..	1033
Enfin, un quatrième ayant soixante-seize yards de long sur cinq de large, et quatre pieds de haut...	506
En tout.....	3631

Dans la composition de ces monceaux d'engrais,

on avoit fait entrer deux mille barriques ou huit mille bushels de chaux. Après cela, je suis dispensé d'insister plus long-temps sur ce que j'ai dit en commençant cet article, que le lord Shannon donne des soins extraordinaires à l'amendement de ses terres.

TERRES EN FRICHE.

Le même propriétaire a gagné à la culture cent neuf acres de bruyère. Lorsque les productions sauvages du sol ont été totalement déracinées, il l'a mis dans un tel état d'amélioration, que ce terrain lui rapporte aujourd'hui un *profit* considérable.

CLÔTURES EN MURS.

Le lord Shannon a fait enclorre trois cent quatre-vingts acres de terre d'un très-bon mur qui a huit pieds et demi de haut au-dessous du chaperon [ou larmier], et huit pouces au-dessus. Ce même mur a deux pieds d'épaisseur dans la fondation, et dix-huit pouces à l'extrémité supérieure. Il revient à 4 *s.* par perche, ou à une *l.* 16 *s.*, mesure du pays.

GRANGE.

La grange la mieux bâtie que j'aye vue dans toute l'Irlande est à Castle-Martyr. Les travées et l'aire à battre le blé ont quatorze pieds de haut. Au-dessus sont deux étages qui servent de greniers. Le premier a huit pieds deux pouces de haut: l'étage supérieur en a huit pieds neuf pouces,

sans compter le toit. On a fait une porte dans le centre des aires, et une roue pour monter les sacs. La grange dont il s'agit, est construite de telle sorte, et les portes, &c. sont si bien garnies de fer à toutes les extrémités, qu'il seroit impossible à une souris d'y entrer comme d'en sortir, une fois qu'elle s'y seroit introduite. Un rat tenteroit vainement de s'y frayer un passage à force de ronger. En la nétoyant l'année dernière, on découvrit environ une vingtaine de souris qui avoient été apportées dans des gerbes de blé. On jeta un peu de paille pour elles dans un coin, et on laissa la grange fermée pendant une quarantaine de jours. Au bout de ce temps, on les retrouva toutes en vie, et on les tua. Aucune ne réussit à s'échapper. J'ai vu en Angleterre de très-belles granges, parfaitement bâties en maconnerie, dans lesquelles les vers ne pouvoient entrer, à moins qu'on ne les apportât. Mais lorsqu'ils y étoient introduits d'une manière ou d'autre, ils trouvoient des milliers d'issues pour en sortir.

BŒUFS ATTELÉS PAR LES CORNES.

Après avoir labouré quelque temps ses terres avec des chevaux, le lord Shamon reconnut que la dépense étoit si forte, qu'elle absorboit tout le profit de sa ferme. Il se détermina, en conséquence, à se servir de bœufs. Il adopta la méthode ordinaire des jougs et des colliers de bois. Mais ces animaux labourèrent si mal, et parurent souffrir à tel point de cette manière de tirer la

charrue, que le lord Shannon prit le parti de pratiquer chez lui la méthode françoise, qui est de leur mettre le joug afin qu'ils tirent par les cornes. Pour mieux y réussir, il écrivit à une personne de Bordeaux, et la chargea d'arrêter à son compte, un homme qui fût bien au fait de cette méthode. Son correspondant lui représenta les difficultés qui s'opposoient à ses vues, attendu que l'homme auquel il s'étoit adressé, avoit été en Allemagne pour le même objet, et avoit éprouvé de grands obstacles, faute d'objets nécessaires. D'après cette réponse, le lord Shannon donna ordre qu'on achetât pour lui, et qu'on lui envoyât tous les articles que l'homme en question desiroit apporter avec lui. Conformément aux intentions du lord, son correspondant fit acquisition d'un bœuf de la meilleure espèce, qui avoit fait pendant trois années le service de la charrue. Il acheta aussi une charrette à voiturer le foin, une charrue, des herses, les traits et articles nécessaires pour atteler les bœufs par les cornes. Le tout fut envoyé au lord Shannon, avec l'homme qu'il avoit demandé. Le salaire de celui-ci devoit être de 400 *l.* par an, sans compter la nourriture (*). Le bœuf éprouvé à la charrue, coûta 218 *l.* Le harnois complet pour deux de ces animaux, 36 *l.* deux charrettes, 314 *l.*; une charrue et une herse,

(*) Le lecteur observera, sans doute de lui-même, qu'il s'agit ici de livres de France, de même que dans le calcul qui suit des acquisitions faites en France pour le compte du lord Shannon, par son correspondant de Bordeaux. *T.*

123 *l.* Ses diverses acquisitions, auxquelles se joignirent d'autres menues dépenses, revinrent à 45 *l.* 17 *s.* sterling, et le fret, à 16 *l.* 16 *s.* Somme toute, l'expérience coûta [depuis les premières avances jusqu'aux derniers frais qu'il fallut faire pour en assurer entièrement le succès] environ 200 *l.* sterling. Le lord Shannon est persuadé que, dès la première année où il a pratiqué cette méthode en grand sur ses terres, il s'est remboursé de la totalité de ses dépenses. Il a continué de la suivre de préférence à toute autre, et elle a toujours été accompagnée d'un immense profit. Ses bœufs se trouvent si bien de cette manière de tirer la charrue, que c'est un vrai plaisir de les voir à l'ouvrage. Pour le premier labour des jachères, ou pour un labour en travers, il en met quatre à la charrue. Mais dans les façons qu'il donne après, il n'en attèle jamais que deux, non plus que pour enterrer un chaume quelconque par un premier labour. J'ai vu six charrues occupées à rompre un chaume de froment, et le soc ouvroit la terre à cinq ou six pouces de profondeur, sans de grands efforts de la part des bœufs. La première fois que le lord Shannon parla d'introduire cette nouvelle méthode dans le pays, tous ses laboureurs formèrent comme une ligue contre une pareille nouveauté. Mais le lord n'en resta pas moins déterminé à suivre son projet. Ses premiers essais eurent tout le succès imaginable. Un seul garçon de charrue ayant de l'intelligence et de la bonne volonté, conduisit les bœufs, et les fit travailler sans peine. Le lord porta tout d'un coup.

à 18 *s.* par jour le salaire de ce garçon qui, encouragé par une telle récompense, se chargea de faire à lui seul tout l'ouvrage. D'autres ne tardèrent pas à imiter son exemple, et depuis, le lord Shannon a eu la satisfaction de voir un grand nombre de ces hommes de journée en état de conduire les bœufs attelés de cette manière, et de labourer avec eux aussi bien que le François qui avoit enseigné la nouvelle méthode. Ces animaux font sans peine un acre par jour, et en outre, servent à transporter d'énormes charges de blé, de foin et de charbon. Quatre bœufs attelés à une charrette françoise, conduisoient douze barriques de charbon, mesure de vaisseau, chaque barrique du poids de cinq quintaux, c'est-à-dire, trois tons en tout. Les traits des deux bœufs accouplés par-devant étant venus à casser, les autres bœufs voiturèrent la charge à eux seuls jusqu'à une forge éloignée de là de plus d'un mille. Deux de ces animaux ont transporté bien à l'aise trente-cinq quintaux de pierres à paver, à une distance de trois milles. Mais le lord Shannon ne leur fait pas faire habituellement un service qui finiroit par être très-pénible. Trois tons pesant, voilà, selon lui, la charge que peuvent traîner quatre bœufs sans épuiser leurs forces. Le régisseur du lord Shannon, M. Bere, me parlant un jour des fortes charges que traînoient ces bœufs, je lui témoignai combien une semblable vigueur me paroissoit extraordinaire, et j'osai même lui exprimer quelques doutes sur l'exactitude de ses assertions. A l'instant, le lord lui-même donna ordre qu'on chargeât la charrette

françoise à un demi-mille des meules de blé. Ce qui fut fait. On jeta dans la charrette mille vingt gerbes de froment, et deux bœufs la conduisirent sans peine jusqu'aux meules. Nous pesâmes alors quarante de ces gerbes. Leur poids étoit de deux cent cinquante-une livres. D'où il résulte que les mille vingt gerbes pesoient six mille trois cent soixante-quinze livres, c'est-à-dire plus de trois tons. Et certes, c'est une énorme charge à traîner pour deux bœufs. Je doute beaucoup qu'accouplés au joug, ils eussent tiré avec autant de facilité une charge aussi forte. Mais la méthode des jougs ne doit plus nous occuper. La seule avec laquelle il reste à comparer présentement, celle d'atteler les bœufs à la charrue par les cornes, est l'usage des colliers de cuir, semblables à ceux qu'on met aux chevaux.

Une méthode particulière du lord Shannon, dans le soin qu'il prend de ses bêtes à cornes, est celle-ci : il les fait marquer d'un numéro à la corne, et tient un registre divisé par colonnes, de telle manière qu'en consultant le numéro, il a sous les yeux tous les détails relatifs à chacune de ses bêtes. Car ces détails sont inscrits, dans les colonnes du registre, sous le numéro correspondant à celui de leurs cornes. Il commence à les faconner au joug, lorsqu'elles ont trois ou quatre ans. Elles s'y accoutument alors tout d'un coup sans la moindre difficulté.

On connoîtra suffisamment l'agriculture ordinaire des environs de Castle-Martyr, par les renseignemens qui suivent, et dont j'ai l'obligation

à ce seigneur. Animé des sentimens les plus patriotiques, il s'est fait un plaisir de me donner satisfaction sur tous les points qui exigeoient des éclaircissemens.

Les fermes sont composées de cent à trois cents acres. Il y en a quelques-unes de mille acres, mais elles sont en petit nombre. Le lord Middleton en possède une de cette étendue. L'usage de les louer en société n'est pas aussi commun ici que dans d'autres parties de l'Irlande. Deux ou trois personnes prendront quelquefois une ferme de trente à quarante acres, mais cela ne se voit pas généralement. Le sol varie : le vallon qui s'étend depuis Carricktowel jusqu'à Killey, dans une longueur de dix à douze milles, est une terre calcaire. Quatre milles par-delà, elle est de même nature. Celui des collines est de la pierre brune. Le loam qui le couvre a de trois pouces jusqu'à huit pieds de profondeur. Ce loam est fort, d'une nature très-riche, et d'une excellente qualité. En hiver, il est sec; on y cultiveroit des turneps avec beaucoup de succès. Ces rocs de pierre à chaux sont remplis de cavités et de passages souterrains, de sorte que si, en creusant une tranchée pour dessécher le sol, vous venez à attaquer un roc de pierre à chaux, il est probable que toutes les eaux trouveront un écoulement par là. La rente des terres dépendantes de la baronnie d'Imokilly n'excède pas, en *medium*, 12 *s.* par acre. Celle des terres de Kilnatatton n'est, aussi en *medium*, que de 8 *s.* Un tiers de la province consiste en un sol brut et inculte, dont le prix a

augmenté extraordinairement dans l'espace d'un petit nombre d'années. La rente est d'un *s.*, celle du reste du comté, 8 *s.*

Voici le cours de récolte :

1. Pommes de terre, sur un fond d'argile bien fumé et bien labouré, au prix de 3 *l.* par acre. On en plante (aussi par acre) six barriques du poids de deux qnintaux et demi chacune. Le produit s'élève de cinquante à cent barriques. La barrique de pommes de terre se vend de 2 *s.* à 4 *s.*

2. Froment ; on en sème douze stones par acre, et la récolte en donne cinq barriques.

3. Avoine, sur un seul labour. On en sème par acre une barrique de quatorze stones. Le produit est de huit barriques. Quelques laboureurs pauvres, font une ou deux récoltes d'avoine de plus.

4. On laisse venir l'herbe pendant deux jusqu'à douze ans Quelquefois on brûle la superficie du sol pour y planter des pommes de terre, et principalement dans les terrains dont les propriétaires vivent hors du pays. Les récoltes qu'on se procure de cette manière, valent celles qu'on obtient en pratiquant l'autre méthode de culture.

Dépenses d'un acre de pommes de terre.

	l.	*s.*	*d.*
Rente	3	»	»
Pommes de terre	»	18	»
Plantation et façon de tranchées, quarante journées d'un laboureur	1	»	»
Récolte et transport	1	»	»
Dixme	»	6	»
	6	4	»

PRODUIT.

Soixante-dix barriques, à 35 *s.* chaque barrique	10	10	»
Dépenses	6	4	»
Profit net	4	6	»

Une contestation s'étant élevée sur le véritable produit des récoltes de pommes de terre, le lord Shannon donna ordre à ses gens d'en arracher quelques spades carrés [le spade, de cinq pieds et demi] et les fit peser. Chaque spade de pommes de terre se trouva peser, en *medium*, dix-neuf livres, ce qui donne cent huit barriques par acre, à raison de deux cent cinquante-deux livres par chaque barrique, c'est-à-dire de douze fois le poids d'un spade à la barrique, le poids calculé sur le pied de vingt-une livres. Ces pommes de terre provenoient, comme je viens de le dire, des terres du lord lui-même, et l'on ne regardoit pas une semblable récolte comme quelque chose d'extraordinaire.

Il arrive assez souvent aux cultivateurs du pays de semer de l'orge au lieu d'avoine, et de l'orge par rangées doubles ou quadruples, à la place de froment. Une récolte d'orge semée de cette manière, monte à dix barriques. Le produit de l'orge ordinaire n'en excède pas huit. Je n'ai pas vu dans tout le comté un seul champ de navette ni de turneps. Parmi les gros fermiers, il y en a qui sèment du trèfle; mais on n'en compte pas beaucoup qui se livrent à cette culture. Quelques laboureurs de la classe plus commune, sèment du lin par petites pièces de terre. La méthode d'écobuer le sol est connue ici sous le nom de *graffer*. Celle de le brûler se pratique par les fermiers ordinaires, sur les terrains dont les propriétaires veulent bien le permettre. Pour amender une terre où ils doivent semer du blé, ils emploient le sable de mer,

et l'algue marine pour engraisser le sol qui sera planté en pommes de terre. Ils viennent chercher cet engrais sur les bords de la mer, à la distance de trois milles. Tous sont dans l'usage de faire des composts de sable et de terre. Les laiteries ont depuis vingt jusqu'à cinquante vaches, louées sur le pied de 3 *l.* par vache. L'homme qui a une laiterie, jouit de son privilége particulier, qui consiste à avoir un acre de terre par chaque dixaine de vaches, une bonne maison et la laiterie, ainsi qu'un *collop* de bêtes à laine pour le même nombre de vaches; il pourra, en outre, entretenir huit à dix cochons. S'il ne paye pas en argent comptant, il donne un quintal de beurre et douze shellings pour la rente de chaque vache. Il ne peut refuser celles qui rendent deux gallons de lait par jour. Pour nourrir une vache, il lui faut trois acres de pré. Mais le privilége en question et tous les accessoires, en valent bien quatre. Très-peu de cultivateurs ont des troupeaux de bêtes à laine. M. Robert Fitzgerald a de mille à quinze cents moutons. Mais le nombre des troupeaux dans ce pays, est, en général, trop peu considérable pour valoir la peine qu'on s'y arrête. Les pauvres entretiennent tous un collop ou deux de bêtes à laine, dont les toisons leur servent à se vêtir. Ils emploient le plus communément quatre chevaux pour labourer, et sèment avec deux. Leurs charrues sont d'une si mauvaise construction, qu'il faut toujours qu'un homme les accompagne, en appuyant un gros bâton sur le manche pour faire entrer le soc bien avant en terre.

La terre se vend à raison de vingt-cinq fois le revenu. Les rentes n'ont point tombé, car il y a fort peu d'endroits où le sol soit loué au-delà de sa valeur. Les dixmes se compensent par-tout en argent, d'après l'évaluation du percepteur, à tant par acre. Point d'émigrations de familles du comté de Corke. La religion presque universellement pratiquée est la catholique romaine.

Pour bâtir une cabane ordinaire, il en coûte 5 *l.* Deux cabanes de pierre reviennent à 31 *l.* 10 *s.* Les cultivateurs font quatorze milles, depuis Corke jusqu'aux montagnes de Berrymore [et même vingt-quatre milles jusqu'à la ferme de M. Coppinger], pour rapporter du sable de mer, dont ils chargent une demi-barrique sur un cheval. Cet engrais réussit parfaitement à améliorer une terre mise en labour. Lorsqu'on le transporte ailleurs que dans un pays de montagnes, on se sert de chariots. Toutefois, on ne lui a pas reconnu une efficacité comparable à celle de la chaux.

Il se fait un commerce de laine à Castle-Martyr. M. James Pratt, en particulier, a acheté de la laine dans Tipperary et à Ballinasloe. La meilleure est celle de Connaught. Elle passe pour la plus belle, quoique très-courte. La plus longue se trouve dans le comté de Carlow et à Tipperary. Dans Carlow, on a coutume de tenir les bêtes à laine une année de plus à l'engrais, après les avoir achetées à Tipperary. La laine de Tipperary pèse cinq livres par toison, celle de Carlow, six livres, celle de Connaught, quatre livres et demie. En travaillant à l'assortir, on sépare la belle laine qui

est sous le ventre. Celle de la plus riche qualité sert à faire du drap qui vaut 10 *s.* à 12 *s.* par yard. On met à part la laine du dos et celle des côtés pour la peigner. L'autre est cardée. On peigne environ les quatre cinquièmes de la toison. M. James Pratt fait faire cette opération chez lui, et y emploie seize à vingt ouvriers, qu'il paye à tant par balle. Leur salaire est de 3 *d.* par chaque balle de vingt-quatre oz, et ils gagnent 8 *s.* par semaine. On donne ensuite cette laine à de pauvres gens pour la filer. Le filage occupe plus de mille ouvriers. Dans l'espace de quatre jours, ils font une balle de onze à treize écheveaux, et trouvent encore le temps de donner à leur ménage les soins nécessaires. La valeur est de 2 *s.* 8 *d.* par balle. On leur paye, aussi par balle, 9 *d.*, et il est rare que les ouvriers à qui l'on confie cette besogne fassent quelque friponnerie, attendu que ce sont, en général, des gens très-probes. Pour filer onze écheveaux de laine, ils reçoivent 8, 12, 9, 13, 10, 14, et 11 *d.* Quand la laine a été assortie, on en forme des paquets de cent quatre-vingts balles, qui se vendent sur le pied de 30 *l.* chaque paquet. On ne cite point d'année où le prix ait été plus haut que l'année dernière. Le même paquet de cent quatre-vingts balles ne valoit, il y a vingt ans, que 25 *l.* A peu près un quart de la laine qui se file dans cette partie de l'Irlande, est manufacturé dans le même pays. Le commerce n'a guères commencé à prendre quelque consistance que depuis deux ans.

M. Edouard Roche, écuyer de Kildiming, voulut bien me donner, à Castle-Martyr, les dé-

tails qui suivent sur quelques améliorations qu'il a faites. Il a mis en valeur deux cent cinquante acres de terre montagneuse ; et il s'occupoit, lorsque je le visitai, de gagner à la culture cinquante acres de marais. Il a exécuté la première opération, en écobuant et labourant. Les frais ont été de 7 *s.* par acre. Pour couper et brûler, il lui en a coûté 5 *s.* 6 *d.* aussi par acre, dans les mois de juin et de juillet. Il amende ses terres avec un engrais composé de chaux et de cendres, dont il épand cinquante barriques par acre, à raison de 5 *d.* Il étend les cendres, et les enterre par un labour en avril ou en mai. Il loue ensuite le terrain à des pauvres gens, sur le pied d'une *l.* 10 *s.* par acre. Ces cultivateurs plantent les pommes de terre par petites tranches, suivant la méthode ordinaire, et en récoltent, *en medium*, soixante barriques. Ils défoncent le terrain pour semer du seigle ou de l'avoine noire, et se mettent six hommes par acre pour cette besogne. Les récoltes de seigle montent à six barriques, du poids de vingt stones chaque barrique ; et celles d'avoine noire, à dix kilderkins, de onze stones chacun. Après cela, de l'avoine blanche, dont le produit s'élève à huit barriques, et avec laquelle ils sèment une barrique de graines d'herbages, huit livres de trèfle blanc, et deux livres de *rib-grass* [plantain étiolé]. La terre qui ne valoit auparavant que 6 *d.* l'acre, pourroit se louer aujourd'hui 7 *s.* M. Roche laboure d'abord avec six jeunes bœufs, ensuite avec quatre. Il fait porter les tiges de ses pommes de terre dans les étables. Mais le plus généra-

ment, il les laisse entassées par monceaux dans le champ même ; et c'est un embarras quand on laboure.

Je partis de Castle-Martyr, le 20 septembre, pour gagner Castle-Mary, séjour de M. Longfield, écuyer, qui exploite par lui-même une grande quantité de terres. Ce propriétaire s'est livré à la culture des pommes de terre connues sous le nom de *bulls*, qui ne sont autre chose que l'espèce de pommes de terre angloises en grappe. C'est pour les bestiaux seulement qu'il les cultive ; car personne n'en mange. Il en a tous les ans de six à onze acres. Il les plante suivant la méthode ordinaire, et en récolte cent vingt barriques par acre, chaque barrique de vingt stones pesant. J'ai vu, de mes propres yeux, le produit de cinq pieds et demi en carré peser vingt-trois liv., et cela dans une terre pauvre. Des pommes de terre de l'espèce des london *ladies*, récoltées dans une même étendue de terrain que M. Longfield avoit amendée avec du sable de mer et de l'algue marine, ont pesé vingt-sept livres. Ce sont toujours ces deux sortes d'engrais qu'il emploie pour le sol où il veut planter des pommes de terre. Mais il n'y mêle pas de fumier. Les récoltes servent à nourrir ses chevaux et ses jeunes bœufs, et lorsqu'il fait manger des pommes de terre à ses chevaux, il ne leur donne point d'avoine. C'est quelque chose de surprenant que de voir avec quel plaisir ses chevaux s'en nourrissent. Elles leur réussissent très-bien toutes crues ; mais elles valent mieux encore bouillies, parce qu'alors elles en-

graissent ces animaux (45). Les jeunes bœufs ne les aiment pas moins ; ils suivent M. Longfield pour les manger jusques dans sa main. Les bêtes à laine ont aussi beaucoup de goût pour les pommes de terre. Elles vont les fourrager dans les champs. En un mot, M. Longfield est persuadé qu'il n'y a pas une seule racine, ni une seule graine dont la culture puisse être plus avantageuse à un fermier que celle de la pomme de terre de cette espèce. Il en est convaincu à tel point, qu'il auroit continué de semer des turneps qu'il a cultivés en grand, s'il n'avoit pas reconnu par expérience, que la pomme de terre peut être, sous une infinité de rapports, une ressource très-utile pendant l'hiver. Et ce qui ne mérite pas une moindre considération, c'est que vous pouvez en étendre la culture autant que vous voulez, sans avoir besoin d'employer du fumier pour amender le sol, tandis qu'il est impossible de se passer d'engrais pour toute autre espèce de pommes de terre.

M. Longfield a établi, depuis trois ans, une manufacture de toiles. Il a fait bâtir un moulin à blanchir, auprès duquel est une grande pelouse où l'on étend la toile pour la faire sécher. Il tient quatorze métiers constamment occupés pour son propre

(45) On a imaginé une méthode fort ingénieuse de faire cuire les pommes de terre, à la vapeur de l'eau bouillante, pour les donner au bétail. On trouvera dans *les Annales*, des mémoires sur ce procédé, très-satisfaisans.

compte. Les tisserands sont payés à tant par yard, de l'ouvrage qu'ils font. L'espèce de toile qu'ils fabriquent le plus généralement est de neuf cents à quatorze cents fils de chaîne, et fait par année, six cent cinquante pièces ayant vingt-cinq yards de longueur chacune. Elle se vend aujourd'hui d'une *l.* 3 *s.* à 1 *l.* 10 *s.* la pièce. La manufacture emploie cinquante ouvriers, et blanchit une forte quantité de toiles pour les pauvres. Un nombre prodigieux de tisserands, répandus dans les environs du pays, apportent ici leurs toiles pour les faire blanchir. Le lin qu'on récolte ici est filé à Cloghnikelty, Ross, &c. dans la partie occidentale de la province. Il n'y a pas une seule manufacture de laine établie dans le pays.

M. Longfield s'est toujours servi de bœufs pour labourer; ces animaux font, suivant lui, un bien meilleur service que les chevaux. Il a cultivé longtemps le trèfle, et avec beaucoup de succès. Le profit de ses récoltes a été considérable. Les deux tiers du comté de Corke sont des terres en mauvaise culture, louées à très-bas prix, ou ne produisant même aucune rente; l'autre tiers consiste en terres affermées sur le pied de 15 *s.* l'acre.

Le 21 septembre, j'arrivai à Rostellan, lieu de la résidence de Milord Inchiquin, d'où vous avez une magnifique vue du port de Corke, des vaisseaux qui sont à Cove, de la grande île, et des deux autres îles plus petites, qui défendent l'entrée du port. Vous découvrez ici un superbe bassin de plusieurs milles d'étendue, enfermé de

toutes parts dans une enceinte de terres montagneuses, qu'on regrette de ne pas trouver boisées. Cette scène s'offre à vos yeux dans toute sa beauté, vue des fenêtres de deux appartemens très-commodes, qui ont vingt-cinq pieds de long sur trente-cinq de large, et que le lord Inchiquin a ajoutés à l'ancien château.

De Rostellan, je me rendis à Lota, séjour de M. Frederick Rogers, Esq. C'est le même endroit que j'avois si bien vu dans ma promenade par eau, de Dunkettle à Cove, et des jardins même de Dunkettle. M. Rogers eut la bonté de me montrer les jardins de derrière. Ils sont couverts de bois charmans, et le terrain en est agréablement varié.

Le soir du même jour, j'entrai dans Corke. Mon premier soin fut de rendre visite au doyen, qui m'accueillit avec les égards les plus flatteurs. Corke est une des villes les plus populeuses que j'aye jamais vues. C'étoit jour de marché, et je pus à peine traverser les rues, tant l'affluence du monde étoit grande. Le nombre des allans et venans y est considérable dans tous les temps. J'imagine que cette ville doit ressembler beaucoup à une ville de Hollande; car les rues sont coupées par plusieurs canaux, et le devant des maisons est garni de quais. Morison's Island en forme la plus belle partie. Elle s'annonce très-bien, et sera un jour fort intéressante à parcourir. L'ancienne ville est sale et boueuse, et n'a que des rues très-étroites. Quant à son commerce, voici des détails que je tiens de M. Robert Gordon, Esq., qui en est l'intendant général.

Medium *des exportations de dix-neuf années, finissant au 24 mars 1773.*

Peaux, à raison d'1 *l.* la pièce.	64,000 *l.*
Fil de laine, et fil blanchi.	294,000
Beurre, à 1 *l.* 10 *s.* le quintal, depuis 2 *l.* 16 *s.* jusqu'à 3 *l.* 12 *s.*	180,000
Bœuf, sur le pied d'1 *l.* la barrique	291,970
Camelots, serges	40,220
Chandelle.	34,000
Savon.	20,000
Suif	20,000
Harengs, de 18 à 35,000 *l.* (tous pêchés par les habitans du pays).	21,000
Colle forte, de 20 à 25,000 *l.*	22,000
Porc	64,000
Laine exportée en Angleterre...	14,000
Petits articles d'exportation, tels que harengs de Gottenbourg, cornes, sabots, &c. lits de plumes, paillasses, plumes, &c.	35,000
	1,100,190

Ce *medium* des exportations de dix-neuf années est relevé sur les registres de la douane. Tous les objets d'exportation consignés dans ces registres, sont évalués au prix du règne de Charles II. Quant aux articles d'importation, il y a toujours dix pour cent d'ajoutés sur le prix originairement déclaré.

La ville de Corke possède soixante-dix à quatre-vingts vaisseaux. On compte que le nombre des navires qui sont entrés dans ce port pendant les dix-neuf années dont il s'agit, a monté annuellement, en *medium*, à huit cent soixante-douze.

Quant à la population, un calcul moyen résultant de trois états particuliers, savoir, celui dressé par le clergé, le rôle de l'impôt des cheminées, et le

nombre des maisons de la ville, donne soixante sept mille ames, avant le premier septembre. Après cette époque, il faut l'augmenter de vingt mille (*).

Il y a sept cents tonneliers établis à Corke. Les barriques qu'ils font, sont de chêne ou de hêtre importé d'Amérique. Celles de hêtre servent à l'exportation du hareng. Le bois se tire aujourd'hui de Gottenbourg et de la Norvège. Le droit d'accise n'est pas plus fort actuellement à Corke qu'il ne l'étoit au temps de Charles II (*); et certes, c'est une étrange bizarrerie.

Les impôts perçus à Corke, sur l'ancien pied, produisirent en 1751	62,000 *l.*
Les mêmes rapportent aujourd'hui.	140,000

Seize mille bœufs donnant trente-deux mille barriques; quarante-un mille cochons en fournissant vingt mille; et vingt-deux mille firkins de beurre, du poids d'un demi-quintal chaque firkin, voilà quelle a été l'augmentation des exportations de cette année. La totalité s'est élevée à deux cent quarante mille firkins de beurre, et à cent vingt mille barriques de bœuf.

On exporte chaque année de Corke, pour une valeur de 300,000 *l.* de laine filée, qui est vendue dans les diverses places de commerce d'Irlande. Je n'ai point ouï dire qu'il entrât ou qu'il sortit

(*) D'où il faut conclure que la saison rigoureuse ramène chaque année dans Corke, plus d'un quart de ses habitans, que les affaires de commerce ou les plaisirs de la campagne en avoient éloignés. *T.*

(*) Ce droit, connu en Angleterre sous le nom d'*excise*, est un impôt sur les denrées. *T.*

de

de la laine en contrebande, ou du moins on assure que cela est très-rare. La laine vient à Corke, &c. Elle est livrée sur-le-champ à des cardeurs qui la mettent en balles. Ces balles sont achetées fort cher par des commissionnaires pour la France, qui les exportent. Mais la totalité ne monte pas, même avec ce haut prix, à 40,000 *l.* par année (*).

En général, l'existence du pauvre peuple est bien plus heureuse, sans comparaison, qu'elle ne l'étoit il y a vingt ans. On importe, chaque année, dans Corke, dix-huit mille barriques de harengs d'Ecosse. La barrique vaut 18 *s.* Le sel pour le bœuf qui se vend en barrique, vient de Lisbonne, Saint-Ube, &c. Le sel pour le poisson, se tire de la Ro-

(*) *Prix divers.* — Bœuf, 1 *l.* 1 *s.* par quintal. Il n'avoit jamais excédé auparavant 18 *s.* 5 *d.* Porc, 1 *l.* 10 *s.* Les besoins des troupes occasionnent cette augmentation extraordinaire : communément il ne valoit jamais plus de 18 *s.* 6 *d.* Fumier des boucheries, 8 *d.* la charge d'un cheval. Salaire d'un homme de journée dans la campagne, 6 *d.*; aux environs d'une ville, 10 *d.* Sept pintes de lait coûtent 1 *s.* La barrique de charbon se vend de 3 *s.* 8 *d.* à 5 *s.* Six de ces barriques font un ton. Quatre œufs valent 1 *s.*

Ouvriers de Corke et leur salaire.

On en compte vingt mille travaillant dans des caves. Ils gagnent 1 *s.* 1 *d.* par jour, et on leur donne autant de pain, de bœuf et de bière qu'ils peuvent en consommer, et en outre, sept livres de restes de table par semaine, pour la nourriture de leurs familles. Leur loyer est de 2 *l.* Les compagnons maçons et charpentiers reçoivent 10 *d.* par jour. Les matelots ont aujourd'hui une paye de 3 *l.* par mois, et la nourriture dans le vaisseau. Avant la guerre d'Amérique, ils ne gagnoient que 1 *l.* 8 *s.* aussi par mois. Les porteurs et les chargeurs de charbon sont payés à raison de l'ouvrage. *Y.*

chelle. Celui qu'on emploie pour saler le beurre, est indifféremment un sel d'Angleterre ou d'Irlande.

Voici quelques détails sur les fabriques de laine du comté de Corke : ils m'ont été fournis par un manufacturier. Le commerce de laine consiste en serges, camelots, ratines, peluches, droguets et draps étroits. Ce dernier article, ils le font 10 ou 12 *s.* par yard. Si les fabricans pouvoient mettre à 8 *s.* le prix d'exportation, ils ne doutent pas qu'ils ne parvinssent à obtenir un grand débit pour les manufactures de laine du comté de Corke. La laine vient de Galway et de Roscommon. Elle est peignée ici par des cardeurs qui gagnent 8 à 10 *s.* par semaine. Ils la mettent en balles de vingt-quatre onces, qui est filée par écheveaux, à raison de douze écheveaux à la balle, et expédiée par voie d'exportation jusqu'à Yarmouth, d'où elle va à Norwich. Le prix d'exportation est de 30 à 33 *l.* par paquet. Jamais il ne s'est élevé aussi haut. Le *medium* est de 26 à 30 *l.* On en garde quelques balles pour en faire des serges, des étoffes et des camelots. La serge vaut 12 *d.* par yard, ayant trente-quatre pouces de largeur. Les étoffes n'en ont que seize, et se vendent 1 *s.* 6 *d.*, et les camelots, de 9 *s.* et demi à 13 *s.* Les fileurs payés sur le pied de 9 *s.* par balle, en font une par semaine, ou même une balle et demie, ce qui leur vaut 12 *s.* aussi par semaine ; et en outre, ils trouvent toujours le temps de donner à leur ménage les soins nécessaires. La plus grande partie du filage se fait à Waterford et à Kerry, et spécialement dans le voisinage de Killarney. Les

tisserands gagnent, les uns dans les autres, 1 *s.* par jour. Les trois quarts au moins de la laine s'exportent en laine filée : il n'y en a guères qu'un quart de manufacturé dans le pays. La moitié de la laine d'Irlande est livrée aux cardeurs du comté de Corke.

Une très-belle manufacture de ratines est établie à Carrick-on-Sure. Avec la laine filée qui a été blanchie, on fait des serges, des étoffes de laine, &c. Le fil de laine écru sert à fabriquer des draps grossiers. Ces draps ont été perdus depuis quelques années ; ce qu'on doit attribuer au prix excessif de la laine, L'exportation de la laine filée blanchie a diminué depuis 1770. Il faut assigner la même cause à cette diminution.

Il ne sort point de laine en contrebande, pas même de Kerry. On n'en citeroit pas la cargaison d'un sloup exportée de cette manière pendant l'espace de vingt ans. Le prix de la laine est trop haut. Le commerce avec l'étranger est tombé prodigieusement. Pour chaque exportation de quatre-vingt-six paquets de laine filée, il faut obtenir du lord lieutenant une permission qui coûte 20 *l.*

En vertu de l'acte passé dans les dernières sessions du Parlement d'Angleterre, et par lequel l'exportation des marchandises de laine pour les troupes à la solde de l'Irlande fut autorisée, M. Abraham Lane, de Corke, établit dans cette ville une nouvelle manufacture pour l'habillement des troupes, la première qu'il y ait eue à Corke. Il a 40 *l.* à payer toutes les semaines, seulement en main-d'œuvre. Quoi qu'il en soit, les travaux des manufactures de

laine n'ont aucunement augmenté en vingt années de temps. M. Lane est persuadé que beaucoup d'articles peuvent être faits ici à meilleur compte qu'en France, notamment les draps, dans la fabrication desquels les François sont parvenus à l'emporter sur les Anglois. Ce sont, en particulier, les draps larges ayant un yard et un demi-yard, qui reviennent de 3 *s.* à 6 *s.* 6 *d.*, pour le commerce du Levant; les peluches qu'on tire aujourd'hui de Carcassonne dans le Languedoc; celles de vingt-quatre à vingt-sept pouces de large, valant de 10 à 13 *d.* par yard; les flanelles de vingt-sept à trente-six pouces, et qui coûtent de 7 jusqu'à 14 *d.*; les serges de même largeur, et dont le prix est de 7 à 12 *d.* par yard. Tous ces articles se fabriqueroient avec la laine grossière. A la foire de Ballinasloe, qui se tient dans le mois de juillet, il s'achète pour 200,000 *l.* de laine. Il y a aussi aux environs de Corke une manufacture de bas tricotés par les femmes du commun, où l'on vient se fournir de huit ou dix milles à la ronde. Les bas de fil coûtent de 12 à 18 *d.* la paire, et ceux de laine, de 16 à 20 *d.* Ces femmes gagnent de 12 à 18 *s.* par semaine. Indépendamment du débit qui se fait de ces bas tricotés à Corke et dans le voisinage, on en expédie annuellement de très-forts envois pour le nord de l'Irlande.

Les tisserands du pays habitent les villes. Ils ne possèdent point de terres; ils ont seulement de petits jardins. La toile étroite [bandle linen] pour la consommation intérieure, est fabriquée dans la partie occidentale de la province. Géné-

ralement parlant, les pauvres employés aux travaux des manufactures, ont une existence beaucoup plus heureuse qu'il y a vingt ans. Les manufactures n'ont point tombé, quoique l'exportation ait diminué : ce qu'il faut attribuer à l'accroissement de consommation intérieure. Bandon étoit jadis le lieu où se fabriquoient les étoffes de laine, les camelots, les pannes et peluches. Mais cette manufacture a déchu de plus des trois quarts dans l'espace de sept années. Elle a été remplacée par celle de grosses toiles vertes qui se fabriquent pour le commerce de Londres, et dont le prix est de 6 à 9 *d.* à vingt-sept pouces de largeur. Mais, en général, le nombre des manufacturiers a diminué de beaucoup.

Le 22 septembre, je quittai Corke, et continuai ma route jusqu'à Coolmore, où réside le révérend archidiacre, M. Olivier, regardé comme le plus fort cultivateur de tout le voisinage. Il eût été impossible de rencontrer une personne qui montrât plus d'empressement à me procurer les renseignemens que je desirois, et qui fût, en même temps, plus capable de répondre à mes diverses questions.

M. Olivier commença, il y a quatre ans, à cultiver des turneps. Il y trouva un si grand profit, que, depuis, il en a eu toutes les années un champ ensemencé à la volée. Il les a fait biner à la houe avec un soin particulier. Ceux de cette année sont très-beaux, et ont été bien binés à la houe. En un mot, le champ est en si bon état, qu'il feroit honneur à un fermier du comté de Norfolk. Les

turneps sont un des articles importans qui manquent à l'Irlande. D'où je conclus qu'un propriétaire qui se distingue par des progrès aussi considérables dans cette culture, mérite les plus grands éloges dont un agriculteur puisse jamais se rendre digne. M. Olivier a toujours été dans l'usage de faire arracher ses récoltes de turneps pour les donner aux bêtes à laine et aux bêtes à cornes. Les bêtes à laine les mangent dans des prairies où on les jette exprès, et ces prairies en reçoivent une étonnante amélioration; les bêtes à cornes les mangent dans les étables. Toutes les espèces de turneps ont réussi parfaitement. Aussi M. Olivier est-il bien convaincu de l'extrême utilité de ce végétal. Il a reconnu que les turneps sont, de toutes les nourritures, la plus substantielle pour le bétail, et l'expérience le lui a démontré à tel point, qu'il est fermement déterminé à en avoir une récolte tous les ans. Il a toujours amendé avec du fumier, la terre où il vouloit ensemencer, excepté lorsque c'étoit une jachère d'herbe qui venoit d'être labourée.

M. Olivier a amélioré avec succès une vaste étendue de terres en friche qui ne produisoit que du genêt. Je citerai, en particulier, un de ses procédés, parce que c'est la meilleure préparation pour mettre une terre en herbe, que j'aye vu pratiquer en Irlande. Il commença par labourer à la bêche; sur ce labour, il sema des pommes de terre, sans engrais. La récolte ne fut ni très-abondante, ni très-chétive. Après la récolte, il débarrassa le terrain des pierres qui s'y trouvoient

en prodigieuse quantité, et il sema des turneps. Voici les détails qui m'ont été fournis sur cette dernière récolte:

« Au mois de novembre 1771, le révérend archidiacre, M. Olivier, commença à cultiver [dans la ferme qu'il exploite au comté de Corke] un champ où il se proposoit de semer des turneps et de planter des choux. La pièce de terre dont il s'agit, contenoit environ quarante acres, mesure d'Angleterre; mais elle étoit tellement hérissée de rocs, que dans la totalité on ne put guères planter que dix ou douze acres, le reste étant une carrière de pierre à chaux. La surface de cette partie du champ mise en culture, n'avoit pas plus de quatre pouces de profondeur, et dans l'endroit le plus profond, on n'alloit pas à plus de douze pouces au-dessus de la carrière de pierre à chaux. Ce terrain avoit été planté en pommes de terre au printemps précédent, sans qu'on l'eût amendé avec aucune espèce d'engrais. Toute l'opération se fit avec la bêche, et dans beaucoup d'endroits, il n'y eut pas assez de terre pour couvrir les plants. Vers la fin de décembre, on eut achevé de donner les labours nécessaires pour les turneps et pour les choux. Le terrain resta dans cet état jusqu'au mois de mars de l'année suivante [1772] qu'on s'occupa de le débarrasser d'une grande quantité de pierres par le moyen de la bêche et de bons léviers de fer. Quand cette besogne fut terminée, on donna un nouveau labour, qui fut suivi d'un herbage avec de fortes herses faites exprès. Dans les derniers jours de mai, on passa un rouleau de bois. Le 11,

le 12 et le 13 du mois de juin, on sema environ une livre et un quart de graines par acre, mesure angloise. Lorsque les turneps eurent quatre feuilles, il vint de la fougère et des pommes de terre dans le champ, en plus grande quantité que les turneps. Ces productions parasites furent sarclées, non sans qu'il en coûtât une dépense énorme. Environ trois semaines après, les turneps commencèrent à prendre racine. On sarcla une seconde fois les mauvaises ; puis on renouvela encore cette opération. On continua ainsi jusqu'à ce que les turneps fussent parvenus à peser à peu près une livre. On procéda alors à un nouveau sarclage, et l'on arracha les herbes parasites aussi souvent que le besoin l'exigea. Ces turneps sont regardés aujourd'hui comme donnant la plus belle récolte qu'on en fasse dans toute l'Irlande. Quelques milliers d'entr'eux pèsent jusqu'à quatorze livres par turneps. Une partie du même champ a été ensemencée par rangées, et l'on a sarclé et arraché les mauvaises productions comme dans l'autre. La culture par rangées n'a pas eu le même succès que l'ensemencement à la volée. Toutefois, la récolte a été aussi fort abondante. Une autre partie de ces mêmes quarante acres est plantée en choux. On y en compte vingt mille trois cents de différentes espèces, notamment le chou plat de Hollande, le chou troué, gros chou de Hollande, le chou-turneps et le grand chou d'Ecosse. On les plante par rangées espacées de trois pieds, et à deux pieds de distance dans les rangées, ce qui fait au moins un pied trop

près pour les espaces, et un demi-pied aussi trop près pour les plants dans les rangées, puisqu'à l'époque ou j'écris ces détails [nous sommes au 13 octobre], les rangées se joignent et les plants se touchent. Tous les choux et les turneps dont ils vient d'être parlé, ont été cultivés avec la charrue. On a biné les choux avec des houes de jardin, et la majeure partie de l'engrais qui a servi de préparation au sol, consistoit en bon fumier de cheval tiré des écuries, qui n'étoit pas à moitié pourri, soit du fumier de vache non-pourri, soit de la vase de mer et de la chaux amalgamées ensemble. Tous ces engrais réussissent à merveille. Une petite partie du champ où les choux avoient été plantés, et qui étoit en jachère, fut labourée dans le mois de mars dernier. On y passa six fois la charrue et cinq fois la herse. Une autre partie reçut quatre labours et trois hersages. »

« La quantité de terre en turneps, est de « huit acres un rood dix perches ;

« En choux, de deux acres un rood dix perches.

« Pour les turneps, on n'a eu recours à aucune « espèce d'engrais ; l'on n'a pas non plus écobué « et brûlé. »

« Les améliorations dont il vient d'être rendu « compte, ont été exécutées par les soins et « sous la direction immédiate de *Maurice-* « *Murray*. »

Après ces turneps, M. Olivier sema de l'orge et des plantes fourrageuses. La terre valoit 10 *s.* par acre avant cette amélioration ; mais depuis, elle auroit été en état de se louer

1 *l.* 5 *s.*, l'herbe y étant venue en aussi grande abondance qu'on pouvoit le desirer. M. Olivier a cultivé pareillement des choux, ces quatre dernières années, et avec tout le succès imaginable ; mais il ne trouve pas qu'ils réussissent au même degré de perfection que les turneps, excepté le chou-turneps de Reynold, qui est d'une très-utile ressource vers la fin du printemps, après que les autres espèces de choux ont été consommées par le bétail. M. Olivier a fait encore des essais sur les féves qu'il a semées en petite quantité, et il semble n'en être pas moins content. J'ai vu celles qu'il a cultivées par rangées cette année; il leur a donné tous les soins possibles; le produit de la récolte a été très-satisfaisant, assez, du moins, pour faire espérer à M. Olivier que les féves deviendroient par la suite un article de culture fort avantageux pour lui. Le même propriétaire a essayé aussi de semer de la luzerne, mais il a reconnu qu'elle demandoit trop de peines et d'attention, pour qu'on pût se livrer avec profit à cette culture. Quant aux engrais, il en a fait une expérience de laquelle il résultera pour lui, selon toute apparence, un bénéfice considérable. Dans une terre tirée d'une crique du port de Corke, et qui consistoit en limon ou vase de mer, il fouilla de très-belle marne bleue, dont il fit l'essai par comparaison avec du fumier, pour engraisser un champ où il devoit planter des pommes de terre; les deux récoltes parurent également productives au simple coup-d'œil; mais en

mesurant un *spade* de l'une et de l'autre partie, il trouva que celle qui avoit été marnée, donnoit par spade quatorze livres de pommes de terre, tandis que la partie amendée avec du fumier n'en rapportoit que sept livres et demie; il faut dire, à la vérité, qu'on n'avoit pas prodigué le fumier. Assurément, c'est un objet d'une importance majeure, que la certitude de pouvoir obtenir des récoltes de pommes de terre, avec le seul marnage. En se livrant à la culture de ce végétal, M. Olivier a adopté la méthode de planter par rangées espacées de deux pieds et demi, avec la charrue; il a reconnu que cette méthode procuroit une économie extraordinaire de travail, mais que la différence du produit réclamoit en faveur de la culture ordinaire : celle-ci s'élevoit en effet à vingt-un mille cinq cents livres pesant de pommes de terre par acre, tandis que la plantation par rangées n'en donnoit que dix-sept mille deux cent soixante-deux livres; il est vrai que cette dernière méthode fait une épargne de douze cent soixante livres de pommes de terre.

M. Olivier vient de prendre tout récemment, pour l'exploiter, une ferme de quatre cents acres, dont les terres sont en friche, ou bien ont été épuisées par des récoltes successives de blé qu'y a faites le dernier tenancier. Ces terres étoient affermées sur le pied d'un *s.* 6 *d.* l'acre, mais M. Olivier veut essayer d'en porter la rente jusqu'à 15 *s.* aussi par acre; il s'occupe en ce moment d'y faire de très-grandes améliorations, d'ouvrir des tranchées pour opérer le desséche-

ment des parties humides, d'arracher le genêt et la bruyère, de labourer, d'amender avec de la chaux, d'enclorre et de construire tous les bâtimens nécessaires dans une ferme. Ces divers travaux s'exécutent avec toute la perfection imaginable; et grâces aux soins de M. Olivier, la ferme dont il s'agit, ne tardera pas à présenter une apparence bien différente de ce qu'elle offroit auparavant. Ses jachères pour froment ont été labourées souvent et à une bonne profondeur, aussi sont-elles dans un état auquel on ne pourroit comparer celui d'aucunes autres terres du voisinage.

Ayant eu le plaisir de me retrouver avec M. Olivier, un an après cette visite que je lui rendis dans ses terres, j'ai profité d'une occasion si favorable pour acquérir auprès de lui de plus amples renseignemens sur le système de culture qu'il pratique; j'étois allé pareillement prendre connoissance de quelques autres améliorations faites par le même propriétaire à Duntreleague, près Mitchelstown, où il est parvenu à élever jusqu'à 300 *l.* la rente annuelle de trois cents acres de terre montagneuse, de 50 ou 60 *l.* qu'elle produisoit auparavant. Il a divisé la totalité de ces trois cents acres en plusieurs champs d'une étendue proportionnée, et cela, au moyen de fossés très-bien faits et bordés d'une double plantation de haies et de rangées d'arbres; les terres ont été amendées avec de la chaux, mises en pâturâges, et louées à des tenanciers qui acquittent très-bien leurs rentes. Mais M. Olivier ayant sa

résidence à une certaine distance de là, les arbres ont été gâtés et fort endommagés par le bétail de ses fermiers. Selon toute apparence, cette amélioration fut aussi complète qu'aucune qui ait été jamais exécutée en Irlande; l'on peut même présumer que c'est le profit énorme que l'archidiacre en a retiré, qui l'a mis en état d'entreprendre l'amélioration nouvelle dont j'ai parlé plus haut; j'ai trouvé celle-ci déja fort avancée. Outre une grange excellente, bâtie de pierre et d'ardoise, M. Olivier a fait construire une maison pour le régisseur, des écuries, &c. et une bonne cour de ferme entourée de murs. Ce fut avec un singulier plaisir que je vis [c'étoit en hiver], un grand nombre de vaches et beaucoup de jeunes bestiaux auxquels on donnoit dans cette cour une bonne litière de paille, et qu'on y nourrissoit de turneps. Elle étoit couverte par-tout d'une couche épaisse de sable de mer. On avoit fait de grands progrès dans l'amélioration sous tous les rapports. Les diverses parties de la culture étoient en bon train, et sur-tout l'amendement avec la chaux; le four avoit été occupé à en brûler durant une année, et voici l'état des frais de cette opération:

	l.	*s.*	*d.*
Trois cent soixante-quatre barriques de charbon de terre, à 4 *s* la barrique	73	»	»
La carrière est à la distance d'un mille anglois du four; deux chevaux et deux hommes occupés à conduire la pierre, coûtèrent 18 *s*. par semaine, ci	46	16	»
	119	16	»

	l.	*s.*	*d.*
D'autre part	119	16	»
Deux hommes employés à extraire la pierre de la carrière, et payés, l'un à raison de 5 *s.* par semaine, et l'autre, sur le pied de 3 *s.* .	20	16	»
Pour casser la pierre et cuire la chaux, 8 *s.* par semaine	20	16	»
Poudre à canon, 1 *s.* par mois.	»	12	»
Vingt-quatre charges (de waggon) de fraisil (*) acheté à Corke, à 10 *s.* la charge . . .	12	»	»
Un cheval et un homme emmenant par jour vingt-quatre barriques de chaux, à 1 *s.* 6 *d.* chaque jour, font deux cent quarante-deux journées.	18	1	»
Total	192	1	»

La quantité de chaux cuite au four depuis le mois de février 1777, jusqu'au même mois de l'année 1778, a été de cinq mille huit cent vingt-quatre barriques; les frais sont donc, tout, juste de 8 *d.* par barrique; chaque jour on employoit une barrique de charbon de terre, mesure de Corke, et une demi-barrique de cendres; le four brûle dix-huit barriques de chaux par jour, dont seize à raison d'une barrique de charbon de terre, et dix pour une barrique contenant du fraisil; cette barrique de charbon de terre est de six bushels. M. Olivier avoit un ancien mémoire duquel il résultoit que les frais de cuite ne revenoient jadis qu'à 3 *d.* un quart par barrique de chaux; douze tons de pierre à

(*) C'est le nom qu'on donne à la cendre de charbon dans une forge. *T.*

chaux fournissent cinquante barriques de chaux; et cet engrais n'est pas le seul dont M. Olivier fasse usage; il achète à Corke une énorme quantité de fumier et de cendres des savonneries. J'ai vu aussi les turneps qu'il cultivoit dans les terres dépendantes de sa résidence actuelle, et les récoltes m'ont paru très-productives; il les employoit à engraisser un assez grand nombre de bœufs à l'étable, et je tiens de lui-même qu'il y a trouvé un profit extraordinaire. A l'époque où d'autres fermiers, qui font métier d'engraisser des bestiaux, ont beaucoup de peine à vendre leurs jeunes bœufs, M. Olivier met les siens aux turneps, et en double et triple même quelquefois la valeur. En 1777, il avoit vingt-trois acres de turneps. Avant de terminer ces détails sur les améliorations exécutées avec tant d'activité par ce respectable ecclésiastique, j'ajouterai qu'il y a très-peu de propriétaires en Irlande, qui aient entrepris de semblables opérations sur un plan plus étendu. Je n'en ai trouvé aucun qui leur ait donné plus d'attention, ni dont la pratique ait été meilleure; à peine en ai-je rencontré qui se montrassent de loin ses imitateurs.

Dans le voisinage de Coolmore, la terre se loue de 8 *s.* à 1 *l.* Le sol est calcaire. Il y a des fermes depuis 50 *l.* jusqu'à 300 *l.* Voici quel est le cours de récolte:

1. Pommes de terre (le produit monte à cinquante barriques); 2. froment (trois barriques). Quelques cultivateurs ajoutent: 3. avoine; 4. avoine; repos, et l'on convertit la terre en pré.

Les pauvres gens ont pour la plupart, avec leurs cabanes, quatre à six acres de terre qu'ils

plantent en pommes de terre ou sèment en froment. Il en est peu parmi eux qui entretiennent des vaches, mais ils ont quelques bêtes à laine d'une chétive espèce, qui leur fournissent du lait; l'été, ils se nourrissent, en général, de lait, soit de celui de leurs vaches ou de leurs bêtes à laine, soit d'un lait qu'ils achètent. En hiver, ils mangent du hareng. Somme toute, ils vivent plus misérablement que les habitans de beaucoup d'autres parties de l'Irlande. Le salaire d'un homme de journée est de 6 *d.* et de 8 au temps de la moisson; la rente d'une cabane est de 1 *l.*; il y a dans le pays beaucoup de troupeaux de vaches laitières, qui se louent, en général, sur le pied de 4 *l.* par vache, quelques-unes à raison de quatre guinées et cinq aux environs de Corke.

Leurs engrais sont d'abord la chaux, qui leur revient, lorsqu'ils l'achètent cuite, à 1 *s.* 4 *d.*; et de 8 à 10 *d.* seulement, quand ils la brûlent eux-mêmes : ils en épandent par acre de trente à cinquante barriques. Ils emploient aussi le sable de mer, dont ils mettent soixante à quatre-vingts sacs aussi par acre, chaque sac de cinq pecks. Le fumier de Corke coûte de 6 *d.* à 1 *s.* la charge d'un chariot; tout ce fumier est acheté par les cultivateurs; c'est à qui d'entr'eux s'empressera d'en avoir, ainsi que de la boue des rues. Celle d'une seule rue se paye 10 *l.* par an. Tout cela annonce une agriculture bien entendue et très-soignée.

Je me rendis de là, en voiture, jusqu'à l'entrée du port de Corke. Toutes les terres aux environs sont

sont belles, bien cultivées et agréablement variées, mais tellement dépouillées d'arbres, qu'il n'y a pas un seul point de vue qui n'excite le regret de n'y voir point de bois. La rente des terres dans la partie située au sud de la rivière Caragoline est de 5 *s.* à 1 *l.* 10 *s.*, et le *medium*, de 10 *s.* Il n'y a pas un habitant du pays sur cinq qui nourrisse une vache; mais, en général, ils ont un, deux, trois et quatre acres, où ils cultivent des pommes de terre, et entretiennent cinq à six bêtes à laine dont ils trayent le lait et dont ils filent la laine. Le prix du travail est de 5 *d.* l'hiver, et de 6 *d.* en été. La plupart d'entr'eux vivent de pommes de terre et d'eau pendant trois mois de l'année; durant les neuf autres mois ils ont du poisson à discrétion. Mais on a remarqué, à Kinsale, que le temps où les melettes abondent le plus, est celui où les maladies règnent davantage. La rente annuelle d'une cabane, seulement, est de 10 *s.*; l'usage d'écobuer et brûler est très-commun dans le pays. La première de ces opérations occupe vingt-huit hommes par jour; après, on sème du froment, puis des pommes de terre. Les récoltes réussissent au-delà des vœux du cultivateur. Le fond du sol est une pierre très-dure. Il n'y a point de pierre à chaux au sud de la rivière Caragoline. On amende avec l'algue marine, un terrain où l'on doit planter des pommes de terre. Cet engrais revient à 1 *l.* 6 *s.* par acre, et procure d'abondantes récoltes; mais il n'a qu'une année de durée. On emploie beaucoup aussi le sable de mer.

Il ne renferme point de tritus de coquilles. Les fermes sont de deux à trois cents acres. Mais elles se louent, par association, entre plusieurs tenanciers qui se réunissent à cet effet.

Avant de quitter les environs de Corke, j'observerai que le pays qui avoisine le port, est celui que je préférerois à tout autre endroit de l'Irlande pour y fixer ma résidence; et voici mes raisons: d'abord, cette partie est la plus méridionale du royaume; ensuite, on y jouit de plusieurs vues très-belles; en troisième lieu, c'est le port le plus vivant de l'Irlande; quatrièmement, et par une conséquence naturelle de l'avantage qui précède, on s'y procure à bon compte toutes les denrées et productions du sol; cinquièmement, vous y trouvez en abondance d'excellent poisson et des oiseaux sauvages. En dernier lieu, ce pays, situé dans le voisinage d'une grande ville, peut en tirer tous les objets d'utilité et d'agrément.

Le 24 septembre, je pris congé de M. Olivier. J'avois le projet d'aller de chez lui à Bandon, sur la route de Carbury, puis à Killarney, par Bantry et Nedeen; et dans cette vue, je m'étois fait donner des lettres de recommandation pour plusieurs propriétaires de ce pays; mais, averti qu'il me seroit impossible de franchir le Saut-des-Prêtres, entre Bantry et Nedeen, attendu que la route n'étoit pas encore achevée, je changeai de direction, et pris le chemin de Macroom. Je dînai chez le colonel Ayres, qui me donna sur l'agriculture de son voisinage, divers détails, desquels il résulte qu'elle est à peu près nulle, et qu'elle mérite l'attention d'un obser-

vateur sous bien peu de rapports. Un seul point m'a paru important, c'est que la chaux est employée comme engrais, par les cultivateurs du pays, et qu'elle réussit merveilleusement à fertiliser leurs terres. En quittant le colonel Ayres, je m'acheminai vers Nedeen.

Je traversai Brockham. M. Cornelius Townshend, Esq., établit il y a huit ans, dans ce lieu, deux fermiers du comté de Sussex, pour y travailler à l'amélioration d'une terre montagneuse, couverte de pierres. En passant, je vis le terrain, et quelques-unes des constructions. Des amis de ces fermiers m'avoient donné, sur l'arrangement fait entr'eux et M. Townshend, plusieurs détails qu'ils tenoient des fermiers eux-mêmes. J'eus le desir d'entendre aussi M. Townshend sur cet objet intéressant. A cet effet, je me présentai chez lui pour lui rendre ma visite; mais malheureusement pour moi il étoit absent. N'ayant pu jouir de l'avantage de l'entretenir, je me bornerai à rendre un compte superficiel de l'état des choses, telles qu'elles m'ont paru être d'après les particularités que j'ai recueillies de diverses personnes.

M. Townshend voulant améliorer sa terre, dont la majeure partie consistoit en un sol montagneux, rempli d'une prodigieuse quantité de rocs et de pierres, engagea deux fermiers du comté de Sussex, [MM. Crampe et Johnson] à se rendre en Irlande, et à venir visiter le terrain en question. Tous deux accédèrent à sa proposition. Ils arrivèrent chez lui, examinèrent le sol, et en prirent une étendue déterminée pour l'exploiter pendant quelque temps,

sans aucune rente, ou sous la condition de n'en payer qu'une très-modique, sauf, au bout de ce temps, à en rendre, chaque année, un prix que l'on fixa, et dont il fut convenu. Les deux fermiers repartirent pour l'Angleterre, y mirent ordre à leurs affaires, firent acquisition de très-beaux chevaux, et ayant embarqué tout le fonds de leurs fermes, leurs instrumens aratoires, &c. ils revinrent à Brockham, après avoir fait des dépenses aussi considérables qu'inutiles. Lorsqu'ils furent arrivés sur les lieux, on leur bâtit des maisons de fermes avec toutes les dépendances nécessaires, et entr'autres constructions, une grange de cent pieds de long et de trente-sept de large, dépense très-mal imaginée, et qui eut pour cause la manie de ne suivre, dans le climat d'Irlande, que des idées reçues en Angleterre, idées qui ne sont peut-être, après tout, que des erreurs.

Ces constructions s'élevoient aux frais du propriétaire. Mais les fermiers, en tirant des matériaux du sol même, commencèrent l'amélioration, et ils trouvèrent le terrain hérissé de pierres, à tel point, que les frais qu'il leur fallut faire pour le débarrasser, rendoient presque le succès impossible à espérer. Dans un seul champ de huit acres, il en coûta 100 *l.* sterling pour cette opération. On bâtit des murs avec les pierres qu'on ôtoit du terrain, et on leur donna dix pieds d'épaisseur. L'entreprise fut continuée pendant quatre années. Mais au bout de cet espace de temps, elle se termina comme l'on pouvoit s'y attendre. Les deux fermiers furent ruinés, et les dépenses que

M. Townshend avoit faites pour préparer et faciliter l'entreprise, firent essuyer un violent échec à sa fortune. Car elles s'élevèrent beaucoup au-delà de ce qu'il avoit imaginé.

Si M. Townshend eût rencontré des cultivateurs plus experts dans l'amélioration des terres, il est probable qu'ils ne se fussent jamais déterminés à en entreprendre une dans cet endroit. D'autres fermiers que ceux-là, en voyant combien le sol étoit pierreux, auroient certainement persuadé au propriétaire de leur donner un autre terrain, ou bien ils lui eussent demandé à louer quelqu'autre partie plus favorable à la culture. Mais avoir persisté, à tout événement, dans la volonté de mettre en valeur une terre dont le fond étoit trop ingrat pour rembourser jamais les avances, que ce fût pour leur compte, ou pour celui du propriétaire, c'est ce que je regarde comme une imprudence inexcusable. J'ajoute que c'étoit un sûr moyen de discréditer l'entreprise, et d'appeler le ridicule sur ce système bizarre, injustement décoré du nom d'*agriculture angloise*. Des plantations d'arbres sont la seule amélioration convenable pour un terrain rempli d'une aussi grande quantité de pierres.

De Brockham, je gagnai Knightsbridge, où M. Jean Coulthurst possède une vaste étendue de terrain, dont sept mille acres consistant en montagnes et en marais. J'ai eu le malheur de ne pas voir le lieu de la résidence du même propriétaire dans le voisinage de Corke, et je le regrette beaucoup; car M. Coulthurst s'y occupe en ce

moment de mettre en valeur mille acres de terre montagneuse, et de faire de très-grandes améliorations. Entr'autres méthodes qu'il pratique pour la culture de ses terres, j'ai remarqué celle d'atteler les bœufs à la charrue par les cornes.

Le 25 septembre, je pris le chemin qui conduit à Nedeen, et je traversai le pays de montagnes le plus sauvage que je me souvienne d'avoir jamais vu. Toute cette route inspire une sorte d'effroi mêlé cependant de quelqu'intérêt. La forme variée, tantôt horrible, tantôt grotesque et toujours extraordinaire des montagnes, dans leur imposante élévation, celle non moins monstrueuse des rocs qui semblent se détacher du sol; la hauteur incommensurable de plusieurs autres montagnes éloignées, dont les cimes orgueilleuses dominent les scènes non moins pittoresques qu'offre dans toute son étendue le pays qui les avoisine; les torrens dont vous entendez mugir les ondes impétueuses dans les vallons, et qui viennent se briser avec fureur au pied des montagnes; quelques misérables cabanes éparses çà et là, et dont les champs en culture attestent, à votre grand étonnement, que ces lieux sauvages sont habités par des humains; tant d'objets divers tiennent l'ame du voyageur dans un état d'inquiétude et de stupéfaction. La plupart de ces rochers et de ces montagnes pourroient être plantés d'arbres. C'est la seule amélioration dont ils soient susceptibles. Mais elle s'y exécuteroit avec un merveilleux succès.

M. Coulthurst eut la complaisance d'envoyer

avec moi une demi-douzaine de ses gens, pour aider ma voiture à gravir une partie de la montagne dont il me fit le tableau le plus effrayant; et en vérité, il ne m'avoit rien exagéré. La route conduit directement vis-à-vis une chaîne de montagnes. Ceux qui ont donné le plan de cette route, ont commis la faute inconcevable de tracer une ligne droite dans le montant même de la colline, au lieu de faire un détour sur la droite pour tourner un côté de cette colline qui se détache en avant. Dans le sentier même par lequel il faut suivre la route, des torrens se sont formé un lit, et le cours de leurs eaux est obstrué, en plusieurs endroits, par d'énormes morceaux de rocs, de sorte qu'on auroit encore un chemin affreux, quand le terrain seroit plat et uni. Qu'on juge de ce que doit être la route sur une colline tellement escarpée, qu'il seroit difficile d'y monter par le chemin le mieux frayé! Les gens de M. Coulthurst, deux étrangers qui passoient en ce moment, et un domestique, eurent toutes les peines du monde à faire arriver la chaise de poste en haut de la montagne. Il est bien à regretter que l'on ne change point la direction de la route; car tout le reste, depuis Corke jusqu'à Nedeen, est assez praticable. A quelques milles de distance de cette dernière ville, le pays situé sur les bords du fleuve Kenmare est un pays plat. Une grande partie consiste en pâturages ou en terres à blé, dont le sol est excellent. Je vis en passant la ferme de M. Orpine à Ardtilly, et celle d'un autre cultivateur du même nom à Killoveh.

Nedeen est une petite ville avantageusement située sur le Kenmare, fleuve d'une vaste étendue, et qui pourroit porter des navires de cent cinquante tonneaux. On ne compte à Nedeen que trois ou quatre belles maisons. Le lord Shelburne, qui est seigneur de l'endroit, en a fait bâtir une pour son homme d'affaires. Il y a ici un vallon de la largeur d'un mille à un mille et demi, dont la terre est d'une bonne qualité. Au nord et au sud, sont de magnifiques chaînes de montagnes qu'on assure être remplies de mines.

Le lord Shelburne avoit eu l'attention de donner des ordres pour que ses gens me procurassent à Nedeen tous les renseignemens que je pourrois souhaiter. Le pays lui appartient en majeure partie. Il possède plus de cent cinquante mille acres, mesure d'Irlande, dans le comté de Kerry. Plus de moitié de la baronnie de Glanrought est à lui, de même qu'une partie considérable de Dunkerron et d'Ivragh. C'est tout pays de montagnes. Un vallon plat, et qui est sur la rivière, forme comme l'enceinte de ces terres élevées. Les montagnes au sud se prolongent, dans leur pente insensible, jusqu'au bord de l'eau avec assez d'uniformité. La vue s'arrête principalement sur Ardu, ferme du lord Shelburne. Au nord du fleuve, le pays plat a une largeur d'un demi-mille à trois quarts de mille. Les montagnes au sud s'étendent jusqu'à Bear-Haven, et celles au nord, jusqu'à Dinglebay. Le sol varie beaucoup : au sud du fleuve, ce sont toutes terres pierreuses et sablonneuses. Le sol des collines consiste en loam, en pierre, en gravier et

en fonds marécageux. Au nord, est une partie des terres qui recèlent la pierre à chaux, depuis Kilgarvon jusqu'à Cabbina-Cush, c'est-à-dire à six milles à l'est de Nedeen, et à trois milles à l'ouest de la même ville. Mais cette étendue de pays n'a pas plus d'un quart de mille de largeur: le reste, y compris les montagnes, n'est par-tout qu'une pierre qui, en se décomposant, forme du sable. Quant à la quotité des rentes, il est très-difficile de l'indiquer ici d'une manière positive; car la terre se loue par terres labourables, et par *ginevès*, douze *gineves* à chaque terre labourable. Mais la dernière dénomination n'est pas celle d'une quantité particulière quelconque, fixe et déterminée. Il n'y a pas, en effet, deux terres labourables dont l'étendue soit la même. La grandeur des fermes varie. Elles sont de quarante jusqu'à mille acres. Les cabanes n'en forment que de petites. Quelques fermes sont tenues en commun par des laboureurs, qui s'associent pour les louer. Dans les terres labourées, on cultive des pommes de terre qui se mesurent par peck de quatre-vingt-quatre livres. L'engrais avec lequel on prépare le sol où l'on veut les planter, est l'algue marine, dont on met, par acre, trois charges de bateau, lesquelles reviennent à 16 *s.* 3 *d.* chacune. Les pauvres gens n'emploient point d'autres amendemens; mais ceux qui peuvent se procurer du fumier, en étendent une couche avec l'algue marine. Ces pommes de terre sont la première récolte. Il en faut trente pecks pour planter un acre; et si l'on veut faire cette opération en un jour, on n'y occupe pas moins de vingt à trente hommes.

Voici le cours de récolte :

1. Pommes de terre ; 2. pommes de terre ; 3. avoine ou orge, dont les récoltes sont abondantes ; 4. repos de la terre ; il y viendra ce qui voudra ; mais, dès la première année, elle se couvre des plus beaux et des meilleurs herbages.

Quelques fermiers sèment du froment ; mais, en général, ce ne sont pas les pauvres. L'avoine est la récolte la plus ordinaire. Voilà toute l'histoire de la culture de leurs terres labourables.

Il y a quelques laiteries dans le pays. Chacune d'elles est composée de douze à vingt-quatre vaches, et se loue sur le pied de 2 *l.* 10 *s.* ou d'un quintal de beurre, et de 12 *s.* de pot de vin. Le privilége de l'homme qui tient une laiterie, consiste en deux collops par chaque vingtaine de vaches, une cabane, et trois acres de terre. Tout le beurre est porté à Corke, sur des chevaux. Le plus haut prix d'une vache, il y a trois ans, étoit de 2 *l.* En général, on ne trouve guères dans les montagnes, d'autre bétail que de jeunes élèves, nourris par les pauvres laboureurs. Mais les gros fermiers vont d'ordinaire à Limerick acheter des génisses d'un an, qu'ils font paître sur les montagnes. Il les y tiennent jusqu'à l'âge de trois ans, qu'ils les vendent à Nedeen ou à Killarney, en les garantissant pleines. Cette année, ils les ont payées 2 *l.* par tête ; mais communément, elles ne leur coûtoient que 1 *l.* à 1 *l.* 10 *s.* Jadis ils les revendoient 2 *l.* 10 *s.*, aujourd'hui, 3 *l.* Les pauvres fermiers vendent les leurs à l'âge de trois ans, et en tirent 1 *l.* 10 *s.* L'espèce de ces génisses est la petite génisse de

montagne ou celle de Kerry. Conduites habituellement dans de gras pâturages, elles donneront une grande quantité de lait. J'ai remarqué parmi elles, en traversant le pays, beaucoup de vaches de l'espèce d'Alderney. Voici comment les fermiers s'y prennent pour s'assurer les moyens de les nourrir l'hiver. Ils conservent, pendant l'été, les pâturages des terres basses, qu'ils nomment leurs terres de réserve, et ils y font descendre leurs troupeaux des montagnes, lorsqu'un froid trop rigoureux commence à se faire sentir. Il y a dans le pays un nombre considérable de cochons. On en élève beaucoup sur les montagnes, où on leur fait manger de la tormentille [*tormentilla erecta*], qui y croît en abondance et dont ces animaux s'engraissent de manière à fournir une chair excellente. Les fermiers entretiennent des bêtes à laine. Il n'y en a pas même assez dans le pays pour vêtir les pauvres. Ceux-ci se font de gros draps peluchés avec la laine qu'ils peuvent se procurer. Les agneaux sont vendus de 2 *s.* 2 *d.* à 3 *s.*, à l'âge de quatre mois. Les moutons, engraissés, de 5 à 8 *s.*, ils pèsent environ trente-six livres, et la viande en est excellente. Le poids d'une toison de brebis est d'une livre et demie à deux livres et demie. Celle d'un agneau pèse une livre ; celle d'un mouton de trois ans, deux livres et demie. Les fermiers ont quelques vaches qu'ils engraissent dans les vallons. Ils en font paître aussi sur les montagnes. Elles pèsent deux quintaux deux livres et un quart. Beaucoup de chèvres sont aussi nourries sur les montagnes, et principalement par les pauvres gens, pour

qui elles sont d'une grande ressource ; car le lait d'une chèvre engraissée de l'herbe des montagnes, ne le cède point en bonté à celui d'une vache. Ils tuent quelques-uns des chevreaux pour les manger.

M'étant informé si les cultivateurs du pays se servoient de chevaux ou de bœufs pour labourer, on me répondit qu'il n'y avoit pas une seule charrue dans toute la paroisse de Tooavista, laquelle a douze milles de long sur sept de large. Toute la culture est faite à la bêche irlandaise. Dix hommes font un acre par jour d'une terre qui a été déja bien remuée. Pour planter un acre de pommes de terre en une journée, il faut quarante hommes. Les rentes sont prodigieusement tombées dans la majeure partie du comté de Kerry. En 1770 et 1771, les dixmes furent perçues en nature. La raison est qu'on les avoit portées à trop haut prix en argent. Depuis 1771, elles ont été réduites. Chaque année, le percepteur évalue la dixme de toute une ferme. Les baux sont à perpétuité, d'autres pour trente-un ans, d'autres pour vingt-un. Le loyer d'une cabane, sans terrain, est de 6 *s.*, et si elle est louée avec un acre de terre, la rente s'élève à 1 *l.* 2 *s.* 9 *d.* L'herbe pour nourrir une vache, revient à 2 *l.*, et sur les montagnes, de 1 *s.* 6 *d.* à 2 *s.* 6 *d.* le quarter. Les habitans ont, en général, cinq acres de terre. Tous entretiennent une vache ou deux. Tous ceux aussi qui vivent sur les montagnes, ont des chèvres. Il n'en est guères non plus qui n'élèvent des cochons. D'ordinaire, les ouvrages d'une ferme sont faits par des

cabaniers, auxquels le fermier assigne une cabane, un jardin et deux collops du pays, dans la partie de montagne qu'il tient à bail. Ces laboureurs s'obligent de faire les ouvrages que le maître veut leur donner, pour 3 *d.* par jour, et deux potages. L'été, ils vivent de pommes de terre et de lait; mais au printemps, ils n'ont avec les pommes de terre que de l'eau, quelquefois des harengs et des melettes, jamais de saumon. Leur religion est, en général, la catholique romaine.

La chaux coûte 1 *s.* par barrique, mais elle peut être cuite pour 8 *d.*; on ne brûle que de la tourbe; elle revient à 13 *s.* par slane, chaque slane de quatre pieds de long sur deux de large. Les frais de construction d'une cabane avec de la pierre et de l'ardoise, en mortier de chaux, sont de 20 *l.*

Il se fait une pêche considérable sur la côte de Kerry, et particulièrement dans le Kenmare, à Ballenskillings, dans Iveragh, dans la rivière Valentia, dans Bear-Haven, Castlemainbay, Diglebay, &c. L'année dernière, celle du fleuve Kenmare fut la plus abondante; elle employa douze bateaux. Cette année-ci, il n'y en a point eu du tout; la meilleure qui se soit faite, est à Ballenskirrings et dans la rivière Valentia. Pendant plusieurs années auparavant, on n'avoit pêché aucune espèce de poisson; mais durant trois ans, l'on y prit une quantité prodigieuse de melettes. Toutes les années, on y pêche beaucoup de saumon; on en exporte environ cinq tons, après l'avoir salé. Le hareng est réservé, en majeure partie, pour la consommation intérieure du pays; on le mange

frais et salé. Les bateaux pour la pêche du hareng sont du poids de deux tonneaux, et ont quatorze pieds de quille. Les frais de construction d'un de ces bateaux sont de 3 *l.* 5 *s.*, il y a cinq hommes dans chaque; on les fait ici de sapin de marais. Un triple filet coûte 3 *l.*; les pauvres entrent aussi dans la pêche pour leur part; ils construisent ou louent le bateau, en se réunissant avec d'autres pour avoir des filets à frais communs. Les filets sont faits de chanvre qu'on achète à Corke, et qui se file et se manufacture ici : on les tanne avec l'écorce. Un bien plus grand nombre de personnes iroient à la pêche, si elles avoient des bateaux; mais le succès est fort incertain. Beaucoup d'habitans du pays ont déboursé des sommes considérables pour la pêche, mais en pure perte, excepté il y a trente ans, que les pélamides vinrent par milliers dans le fleuve. On n'y a jamais revu depuis le poisson de cette espèce.

Killarney est le principal marché pour la vente du froment, et se trouve à une distance de douze milles. Un sloup qui seroit occupé sans relâche sur le fleuve Kenmare, à apporter du sel, à transporter de la pierre à chaux, ou tous autres objets de nécessité, procureroit de grands avantages au pays.

Le lord Shelburne médite un plan pour l'amélioration de ses terres de Nedeen; lequel, mis une fois à exécution, aura des effets très-avantageux. Ce plan consiste à bâtir dix cabanes, et à faire dépendre de chacune d'elles la quantité de dix acres de terre, qui seront francs et quittes

de toute rente pendant vingt ans. Il se propose aussi de former des portions de vingt acres, pour procurer aux habitans de Nedeen, des jardins hors de la ville, et d'encourager, par tous les moyens possibles, les habitans à y faire des établissemens. Pour réaliser ce projet, il a trois cent trente acres dont il peut disposer (*). La situation du lieu est très-favorable à ses vues. Des navires du poids de cent cinquante tonneaux pourroient y arriver en remontant le fleuve, et il y auroit un excellent endroit pour prendre terre. Le lord a établi pareillement ici quelques fermiers anglais.

Quant aux terrains incultes qu'on découvre du château, voulant savoir si quelques obstacles s'opposoient à leur amélioration, je fis cette question : « Supposez que cinq acres de ces terres montagneuses fussent débarrassés entièrement des pierres qui les couvrent, qu'on y bâtît une cabane avec de la pierre, moyennant une dépense de 7 *l.*, qu'on enfermât le tout d'un bon mur, et qu'on proposât de le donner à rente pour un prix raisonnable? pensez-vous qu'on trouvât un fermier? » A l'instant même, me répondit-on. « Mais, » continuai-je, « supposons six de ces acres, supposons en douze? » Quand vous en mettriez cent, » me répliqua-t-on, « il se présenteroit des fermiers pour les louer tous. »

Dans la paroisse de Tooavista, la partie des

(*) Dans le plan du lord Shelburne, l'endroit est appelé Kenmare, en l'honneur de son illustre ami le lord de ce nom. *Y.*

terres labourables qui joint à la mer, s'afferme d'après un mode particulier, à savoir à l'*once*. Une once est le seizième d'un *gineve*, et suffit pour un jardin à planter des pommes de terre. Les tenanciers en rendent une guinée.

La température est si douce dans ces parties du comté de Kerry, que les pauvres gens laissent les pommes de terre sur pied tout le long de l'hiver; mais ils ont été presque ruinés l'hiver dernier; car le froid a détruit toutes les récoltes.

Le 26 septembre, je quittai Nedeen, et gravissant les hauteurs du côté de Killarney, j'arrivai à une vaste étendue de marais montagneux, l'une des plus susceptibles d'amélioration que j'aye jamais vues, quelque part que ce soit. Elle est située au midi sur une pente de montagne, et seroit très-facile à dessécher. Il y croît une herbe grossière, et rien n'y feroit obstacle à la charrue. L'homme d'affaires du lord Shelburne, M. Wray, m'apprit qu'il y avoit une grande quantité des mêmes terrains dans la baronnie d'Iveragh. On trouve sur le lieu du gravier ordinaire et de la pierre à chaux, autant qu'on peut en desirer, à la distance d'un demi-mille de Nedeen.

J'entrai bientôt dans le pays le plus affreux, et en même temps le plus romantique qui se fût jamais offert à mes regards. Figurez-vous une chaîne de rochers sourcilleux et de montagnes escarpées que j'eus à parcourir dans une longueur de neuf à dix milles, jusqu'à ce que j'arrivai à la vue de Mucruss. Toute cette scène, qui semble avoir été créée pour remplir l'ame d'une sorte d'effroi, a pourtant

pourtant ses beautés, malgré l'horreur qui l'environne. L'âpreté naturelle de ces lieux sauvages n'empêche pas que le voyageur en contemple quelques parties avec beaucoup d'intérêt. Les montagnes nues ou hérissées de rocs, sont d'une prodigieuse élévation ; les vallons n'offrent de même que des rochers sur lesquels les eaux se précipitent du sein des montagnes, avec un fracas terrible, en se réunissant, dans leur chûte, à d'autres torrens qui jaillissent des fentes de rochers à demi-couverts par des arbrisseaux. Vous voyez quelques-uns de ces torrens, vous entendez le mugissement des autres; mais d'énormes masses de rocs les dérobent à vos yeux. D'épouvantables morceaux de rochers, entraînés hors des précipices, par la violence des ouragans, ou par la fureur des eaux, ont roulé pêle-mêle, et avec la plus horrible confusion, jusques dans ces lieux, et semblent suspendus, plutôt que fixés, au-dessus d'autres précipices qui menacent de les engloutir. Sur quelques-uns de ces morceaux de roc, qui sont tout à fait détachés du sol, excepté du côté sur lequel ils reposent, vous remarquez des couches de gazon noir, des parties de bruyère et d'autres productions naturelles qui y croissent en abondance, ce qui me causa une surprise d'autant plus forte, que nulle part ailleurs, je n'avois rien vu de semblable. J'observai de plus, vers le sommet des montagnes et dans un degré d'élévation beaucoup plus grand, qu'on ne pourroit trouver aujourd'hui aucuns champs en culture; j'observai, dis-je, sur la droite, entre les chaînes de rochers,

des espaces d'une terre unie, qui consistoient en bons pâturages, ce qui donneroit lieu de présumer que le sol avoit été cultivé, et prouvoit que le climat ne s'opposoit point à ce qu'on tirât un parti utile de ces montagnes.

De l'une de ces hauteurs, je découvris à une distance considérable, le lac de Killarney, et j'aperçus derrière moi le fleuve Kenmare. J'arrivai bientôt à la vue d'une petite partie du lac supérieur, où l'on distingue, comme autant de taches, plusieurs jolies îles, et qu'environnent les plus effrayantes montagnes que l'imagination puisse se représenter. Un aussi formidable aspect imprime à l'ame une secrète horreur. Au milieu de ces richesses de la nature sauvage, les beautés de Killarney se montrèrent tout à coup à mes yeux enchantés. Du point de vue le plus élevé, je dominois une immense partie du lac, et cette position avantageuse me donna une idée des jouissances qu'on pouvoit se promettre du coup-d'œil d'une telle scène contemplée dans toute sa magnificence. L'eau qui coule au-dessous de vous (et qui n'est, après tout, qu'un bras du lac), semble un bassin de deux à trois milles de circonférence. Sur la gauche, ce bassin est enfermé par les montagnes que vous avez passées, et notamment par celle qu'on nomme *le Turc*, dont le contour majestueux excite votre admiration, et qui, se réunissant à une vaste chaîne de montagnes, compose avec elles la plus belle côte qu'il y ait peut-être au monde. De l'autre côté, s'élèvent des collines dont le sol est cultivé, et qui présentent à vos re-

gards une scène nouvelle, ainsi que le parc et les bois du lord Kenmare. L'extrémité du lac à vos pieds, est fermée par le bas du Mangerton (*), du côté duquel la route vous conduit. De là, je plongeai sur une belle rangée d'enclos qui joignent au lac, ainsi que sur les bois et les pelouses de Mucruss, qui font un grand promontoire d'arbres épais, dont vous voyez les cimes, doucement agitées, se perdre au fond du lac. L'imagination la plus active et la plus créatrice ne pourroit rien ajouter à ce merveilleux tableau. Des îles boisées, situées bien au-delà de cette immense nappe d'eau, paroissent s'en rapprocher; et des bras du lac qui en partagent quelques-unes, vous offrent l'agréable spectacle de bois entremêlés d'eaux. Cinq ou six îles et îlots servent comme d'accompagnement. Quelques-unes ne sont que du roc, et l'on y remarque une foible apparence de végétation. D'autres contiennent des groupes d'arbres. Le tout se présente sous des formes qui pourroient fournir des idées nouvelles à un peintre. Plus loin, est une chaîne d'îles boisées qui semblent aussi se joindre à la terre ferme; elles sont environnées çà et là d'autres îles plus petites.

J'arrivai à Mucruss, chez M. Herbert. Pendant mon séjour dans sa maison, cet hôte si aimable montra le plus vif empressement à me procurer mille charmans plaisirs. Il existe tant de descriptions de Killarney, écrites par des personnes qui y ont fait une résidence de quelque durée, et qui

(*) C'est le nom d'une montagne. *V.*

ont vu le pays dans tous les temps de l'année, qu'un voyageur qui ne l'a visité qu'en passant, ne pourroit pas se promettre un grand succès de celle qu'il essaieroit d'en donner. Par cette raison, je me bornerai à publier le simple journal des remarques que j'ai faites sur le lieu, et dans le même ordre que j'ai suivi pour parcourir tous les environs du lac.

M. Herbert a ouvert une route nouvelle au milieu de la péninsule de Dynis-Island. Cette route a trois milles de long. Grâces à l'intelligence avec laquelle elle a été tracée, elle coupe de vastes terrains, des bois remplis de rochers, et des plaines délicieusement variées, &c. de sorte qu'il est impossible d'en voir une plus belle et plus agréable. Elle passe à travers des rochers hérissés de bois qui composent une scène très-curieuse à contempler. De là, elle mène à la carrière de marbre que M. Herbert s'occupe d'exploiter en ce moment, et d'où il tire des marbres verts, rouges, blancs et bruns, en un mot, de diverses couleurs, tous joliment veinés. La carrière est une côte de rochers qui environne un bras du lac.

La même route conduit près d'un lieu où l'on a exploité des mines de cuivre. Plusieurs échafauds sont encore dressés. On a vendu pour vingt-cinq mille livres, du métal tiré du sein de la terre en cet endroit, et pourtant les travaux ont été abandonnés; ce qu'il faut moins attribuer à quelqu'obstacle ou défaut de la mine, qu'à l'ignorance des ouvriers.

M. Herbert a construit un beau pont, de forme

gothique, dans la vue d'unir la péninsule à l'île de Brickem. Au travers d'une des arches coulent les eaux de la partie septentrionale du lac et celles de la partie méridionale. C'est un empan de vingt-sept pieds sur soixante-dix de hauteur. La route vous conduit sur le pont à l'île de Brickem. Toute cette partie de la construction sera achevée sous peu. M. Herbert a le projet de la continuer au travers d'un fond, pour la prolonger jusques dans Dynis-Island.

J'avois fixé au matin du 30 septembre, l'entreprise de gravir le Mangerton. Mais sa tête superbe se cachoit tellement dans les nues, et le temps étoit si mauvais, que je fus obligé de renoncer à mon projet. M. Herbert a mesuré la hauteur de cette montagne, avec d'excellens instrumens dont il a une collection nombreuse, et il a reconnu qu'elle étoit élevée de huit cent trente-cinq yards au-dessus du niveau de la mer. Le Bol de punch du Diable, (*) d'après la description que je m'en suis procurée, doit être le cratère d'un volcan éteint. On remarque aux environs de Killarney, beaucoup de traces de ces volcans, et particulièrement d'énormes rochers sur les flancs des montagnes, où ils sont rangés à la file les uns des autres, comme s'ils avoient roulé du sommet dans une seule et même direction. On trouve quelquefois aussi des rochers de pierre brune sur des carrières de pierre à chaux. Tout porte à croire que ces masses de roc ont été

(*) Autre montagne ainsi nommée. *Y.*

jetées jusques-là dans quelque terrible éruption.

En allant de Killarney à Castle-Island, je traversai le parc du lord Kennare, d'où l'on a une autre vue très-belle du lac, et tout à fait différente de la plupart des précédentes. Une immense étendue de pays cultivé est à vos pieds : l'œil, en la parcourant, arrive par degrés jusqu'au lac, dont elle forme les bords. De ce lieu, vous découvrez les îles dont le lac est parsemé, beaucoup mieux que de toute autre. Derrière vous, les majestueuses montagnes de Glena et de Tomys relèvent admirablement la scène.

Pour tout dire, en un mot, parmi les lacs que j'ai eu occasion de voir dans mes voyages, à peine en ai-je trouvé un seul qui le dispute en beauté au lac de Killarney. Celui de Loch-Earne est un plus vaste bassin ; vous y distinguez un plus grand nombre d'îles, et quelques sites aux environs de Castle Caldwell déploient à vos regards un magnifique spectacle. Les rochers du lac de Keswick ont quelque chose de plus noble et de plus sublime ; d'autres lacs enfin peuvent l'emporter en quelques points particuliers ; mais si l'on considère tout ce qu'offrent de pittoresque les superbes bois de Killarney, la hauteur incommensurable des montagnes, la beauté du promontoire de Mucruss et celle de l'île d'Innis-Fallen, à laquelle rien ne peut être comparé ; la forme singulière des îles ; l'arbutus croissant par touffes épaisses dans ces lieux sauvages, et ces échos qui renvoient avec une force extraordinaire les plus terribles sons

d'une extrémité à l'autre des rochers, on reconnoîtra qu'en aucun lieu du monde la nature ne présente autant de merveilles à contempler (*).

En terminant ces détails sur Killarney, je me permettrai une dernière observation. C'est que les étrangers y manquent de toutes les commodités nécessaires, et sont forcés d'y faire une dépense extravagante pendant la durée de leur séjour. Je n'en parle pas pour l'avoir éprouvé moi-même, grâces à l'accueil hospitalier que j'ai reçu de M. Herbert, mais d'après les récits de différentes personnes. Les auberges sont misérables, et les logemens qu'on y trouve ne valent guères mieux. Je m'étonne que quelque riche capitaliste ne se détermine pas à faire les frais de construction d'une grande et belle hôtellerie, qui seroit bâtie précisément sur les bords du lac, dans une position agréable, à une petite distance de la ville. Je ne connois guères d'endroits où il fût plus avantageux d'en avoir une semblable. Il faudroit que cette hôtellerie renfermât un grand nombre d'apparte-

(*) Dans une relation d'un naufrage sur l'Isle-Royale, autrement dite le Cap-Breton, M. W. Prenties, Enseigne dans le quatre-vingt-quatrième régiment d'infanterie anglaise, parle du fameux lac de Saint-Pierre en Amérique, comme ayant beaucoup de ressemblance avec le lac de Killarney. Voici de quelle manière il s'exprime :

« J'eus alors occasion d'observer les beautés de ce lac, l'un des plus remarquables que j'aye vus en Amérique, quoique la saison où nous étions ne fût pas propre à le faire paroître avec tous ses avantages. Il est couvert d'un nombre infini de petites îles, répandues çà et là sur sa surface, qui lui donnent un air de ressemblance avec le célèbre lac de Killarney et d'autres lacs d'eau douce en Irlande. » *Relation*, &c., trad. de l'anglais; page 82.

mens bien distribués, qu'il y eût des salles de billard, de jeu, de danse et de musique, où la compagnie pût se rendre, suivant que les uns ou les autres de ces divers amusemens lui plairoient davantage ; en outre, tous les jours un bon ordinaire pour les personnes auxquelles il conviendroit de manger en commun ; des bateaux pour la promenade sur l'eau, des filets pour la pêche, bref, tous les divertissemens imaginables, et de préférence, ceux qu'il seroit possible de procurer aux étrangers dans l'intérieur même des appartemens. Car le climat étant très-pluvieux, des voyageurs éprouvent beaucoup d'impatience et d'ennui dans une mauvaise auberge; ce qui n'arriveroit pas, s'ils se trouvoient au sein des plaisirs et des distractions agréables qu'on goûte en Angleterre, dans les auberges des lieux où l'on prend les eaux. Mais il faudroit par-dessus tout, que les prix de chaque chose, depuis celui d'une seule chambre ou d'un dîner, jusqu'aux frais d'une promenade en bateau ou d'un concert, fussent des prix raisonnables, et que la note en fût affichée dans toutes les pièces de la maison. On peut compter qu'au moyen de ces agrémens divers, si propres à attirer les étrangers, leur affluence à Killarney seroit beaucoup plus considérable, et qu'ils y prolongeroient bien davantage leur séjour. Ils ne visiteroient plus ce pays, pour ainsi dire en poste, comme ils le font aujourd'hui, et ne se hâteroient pas de fuir, par un prompt départ, l'ennui, le mal-aise et l'avidité d'un hôtelier qui les met sans pudeur à contribution. Je ne doute pas qu'un homme qui pourroit disposer

d'un gros capital, et qui auroit tant soit peu d'intelligence, ne retirât une fortune immense d'une pareille spéculation.

En ce qui concerne l'agriculture, M. Herbert s'est distingué par plusieurs expériences importantes qui méritent d'être connues. Sur trois cent soixante acres de terre qui étoient hérissés de rocs énormes, de pierres, de ronces [*rubus fruticosus*] et de genêts [*eulex europæus*], avant que M. Herbert commençât les travaux d'amélioration, il en a gagné cent quarante à la culture. Sa première opération fut de faire jeter bas et arracher celles des productions naturelles qui tenoient le plus fortement au sol. Il mit le feu aux autres, dans l'intention d'y passer ensuite la charrue tirée par des bœufs. Après cela, il attaqua les pierres, dont quelques-unes avoient cinq ou six pieds carrés. Les plus grosses, il les fit sauter en morceaux, en allumant des feux à la surface, attendu que c'étoient des pierres brunes susceptibles de se réduire en sable; mais j'observe que ce procédé ne réussiroit pas pour de la pierre à chaux. D'autres pierres qui n'avoient pas le même volume, furent tirées du sein de la terre par des bœufs. Il fallut quelquefois employer jusqu'à trente de ces animaux pour en extraire une seule. Mais quant à celles qui n'exigeoient pas d'aussi vigoureux efforts, on usa tantôt d'un moyen, tantôt d'un autre, pour les arracher du sol.

Cette manière de briser la pierre par l'action du feu, est une opération très-curieuse, et l'on en tire un excellent parti. M. Herbert paroît y avoir donné

tous les soins dont il est capable. Il m'apprit qu'on commençoit par allumer un bon feu qui, au bout d'environ un quart d'heure, mettoit les ouvriers en état d'enlever la croûte extérieure de la pierre avec un fort marteau d'enclume. Immédiatement après, on renouveloit le feu, et bientôt on entendoit craquer la pierre. Les ouvriers remarquent que le feu donne une jolie flamme pétillante, et ne fait point de cendres. Au premier craquement de la pierre, ils aident cet effort par un vigoureux coup de marteau. Elle éclate alors, et ils la mettent en pièces sur-le-champ sans la moindre difficulté.

Lorsque M. Herbert voulut labourer le sol, aussitôt après l'extraction des pierres, il trouva que les racines de genêts, restées en terre, étoient d'une telle grosseur, qu'il falloit de toute nécessité recourir à un moyen extraordinaire. Voici celui qu'il imagina: il fit attacher deux charrues ensemble par des chaînes, et on y attela des bœufs, lesquels, tirant avec des efforts prodigieux, finirent par enlever les racines. J'observe que les charrues et les traits étoient d'une force extrême. Les cendres de bois, &c. ayant été épandues sur le terrain, avec celles des ronces et autres mauvaises productions, on donna un grand nombre de labours. Le sol étoit un gravier léger, de couleur blanche, et qui paroissoit d'une matière assez ingrate; mais la chaux avec laquelle on l'amenda, eut pour effet de lui donner une belle couleur brune. On enterra la chaux dans le dernier labour. Après quoi, M. Herbert, tout récemment imbu des principes de Tull et de Randel, et adoptant, de préférence

à toute autre, la méthode de culture par rangées, sema du froment suivant cette méthode; ce qui est la meilleure preuve de la perfection avec laquelle le terrain avoit été amélioré. Ce froment, il le bina avec le horse-hoe, conformément aux instructions de Tull et de Duhamel; le produit fut peu considérable. M. Herbert trouva la méthode très-dispendieuse, et les récoltes ne furent accompagnées d'aucun profit; mais elles étoient fort belles, et promettoient beaucoup au simple coup-d'œil. Il fit ensuite des essais sur la luzerne, le sainfoin, le trèfle rouge, les féves, les pois, en un mot, sur toutes les plantes et semences recommandées dans les écrits des partisans de la culture par rangées, et continua ainsi pendant quatre ans. S'étant convaincu, par une expérience aussi complète, que la méthode de culture par rangées étoit excessivement désavantageuse, il l'abandonna tout à fait, et convertit le terrain en pâturages, en y semant du trèfle blanc et des graines de foin. Il l'eut bientôt mis en état d'être affermé sur le pied de 1 *l.* par acre. Mais M. Herbert ayant un voyage à faire en Angleterre, ses nouvelles prairies ne furent pas autant soignées qu'elles auroient eu besoin de l'être; on ne les amenda avec aucune espèce d'engrais; dans quelques-unes on sema de la pimprenelle, elle poussa très-bien; mais elle fut bientôt étouffée par des plantes parasites. M. Herbert a essayé le *bird grass* (millet). Il s'est procuré de la graine de chez Rocque, mais il a reconnu que c'est une plante grossière et chétive, qui n'est d'aucune valeur. Il a cultivé

de la luzerne dans une vaste étendue de terrain, en ayant six acres d'ensemencés chaque année. Cette plante lui a été d'une très-grande ressource; il en a nourri des bestiaux de toute espèce, lesquels s'en sont fort bien trouvés. Elle lui a servi particulièrement à engraisser de jeunes bœufs, et ces animaux avoient le poil le plus beau et le plus luisant qu'il fût possible de voir. M. Herbert a semé sa luzerne à la volée, et a fait usage de la herse de Rocque; mais sur ce terrain, cette herse arrachoit la luzerne en même temps que les mauvaises herbes (46), et cependant une grande partie de l'herbe naturelle n'en monta pas moins en graine. L'ensemencement par rangées est la meilleure méthode; mais les herbes communes poussent en si grande quantité sur le sol de l'Irlande, que M. Herbert eut la plus grande peine à empêcher que sa luzerne fût infestée par leur voisinage. Le sainfoin a de même réussi parfaitement dans ses terres; toutefois, les herbes naturelles ont nui à cette plante comme à la luzerne.

M. Herbert a cultivé des pommes de terre selon la méthode ordinaire, par grands intervalles. Des

(46) La herse ne doit être employée sur la luzerne qu'après qu'elle a été fauchée. L'opération de herser les prairies artificielles, pour en arracher les plantes parasites, ne doit avoir lieu qu'à la fin de l'hiver : à cette époque, on donne une sorte de culture aux plantes, qui poussent ensuite avec plus de vigueur, et en même temps on les débarrasse des graminées. Cette culture est sur-tout excellente pour les prairies couvertes de mousse. Quant à la luzerne, si les semailles en ont été bien faites, et le sol bien cultivé et amendé, elle poussera avec assez de vigueur pour n'être pas endommagée par les mauvaises herbes.

essais multipliés l'ont convaincu qu'elle est la meilleure de toutes pour ce végétal, sur-tout quand il s'agit de mettre en valeur des terres brutes et jusqu'alors incultes. Ce n'est pas sans la plus vive surprise, qu'il a vu cette méthode condamnée dans les ouvrages de plusieurs écrivains Anglois. Lorsqu'elle est pratiquée avec toute l'attention nécessaire, elle a pour effet de mêler ensemble la terre et l'engrais. Vous faites deux récoltes successives; vous enlevez les pommes de terre avec la bêche; si tout le sol est bien retourné au moyen de ce labour, il se trouve dans l'état de préparation le plus complet pour quelqu'espèce de semence que vous veuilliez confier à la terre.

M. Herbert fait parquer ses bêtes à laine; mais au lieu de se servir de claies, il les renferme dans un parc de son invention. C'est une perche de douze pieds de long et de cinq pouces de diamètre, placée horizontalement à une certaine hauteur de terre, traversée en ligne perpendiculaire par des dents de bois, et ayant à chaque bout des pieds en forme de croix, lesquels sont de la longueur nécessaire pour la soutenir. Ces parcs peuvent se transporter et se monter facilement. M. Herbert parque les bêtes à laine dans ses pâturages, et ils en reçoivent une étonnante amélioration. Aucun engrais n'équivaut à celui-là. Ajoutez que la terre est amendée ainsi à très-peu de frais. M. Herbert est persuadé qu'on ne peut imaginer un moyen plus efficace pour fertiliser les terres de l'Irlande, que d'y rendre générale la pratique de cette méthode.

Le même cultivateur a fait sur la coupe de l'herbe

une observation qui mérite une attention particulière : c'est que l'herbe doit toujours être fauchée, quand la valeur du foin ne s'éleveroit pas assez haut pour payer la dépense. C'est un usage commun en Irlande, de couper l'herbe seulement dans les endroits où elle est bonne, et de la laisser sur pied dans les autres. Mais M. Herbert fauche toujours la totalité, et il assure que le terrain s'en trouve beaucoup mieux.

Ce propriétaire intelligent a gagné à la culture quelques parties de marais, uniquement par le moyen des tranchées. Lorsque le sol étoit bien desséché, il faisoit étendre à la surface une bonne couche de terreau, sans labourer ni brûler; et, dans le plus court espace de temps possible, il avoit converti son marais en prairie. Cette méthode est celle que M. Herbert recommanderoit, dans tous les cas, à quiconque voudroit améliorer un fonds marécageux, par la raison qu'il n'y a aucune nécessité de le labourer pour en faire un pâturage.

Quant à ce qui concerne l'agriculture commune des environs de Mucruss, j'ai reconnu que le sol consiste en gravier calcaire et gravier brun. La péninsule de Mucruss est moitié l'une et moitié l'autre. Là où ce n'est plus du gravier calcaire, vous trouvez immédiatement un gravier brun; de même, dans la vallée qui conduit à Killarney, et par de-là, le sol est du gravier calcaire, et cela, dans une étendue de plusieurs milles. En général, les montagnes ont toutes un fond de gravier brun, et le sol des vallons est calcaire. Le *medium* des

rentes ici n'excède guère 8 *s.* par acre, en y comprenant beaucoup de terrains sans valeur, mais non pas les montagnes. Les trois cinquièmes, environ, du comté de Kerry ne sont que des terres en friche, qui ne peuvent se louer plus de 3 *d.* l'acre. Les deux autres cinquièmes valent, en *medium*, 7 *s.* par acre. Les fermes sont de 20 jusqu'à 30 *l.* Des grandes fermes dépendent de vastes parties de terres montagneuses. L'agriculture du pays est très-peu de chose. Voici le cours de récolte le plus ordinaire.

1. Pommes de terre [on en sème huit pecks par acre, à raison de soixante-dix livres, qui en donnent quatre-vingts livres; et la totalité de la récolte d'un acre vaut 7 *l.*]; 2. froment [le produit est de 6 *l.* par acre]; 3. avoine; 4. avoine [chétives récoltes qui ne rapportent pas plus de 3 *l.* 10 *s.* par acre]; 5. on y laisse venir les mauvaises herbes.

La chaux est l'engrais employé par les cultivateurs. Ils en mettent soixante à quatre-vingts barriques par acre. Chaque barrique leur revient de 6 à 8 *d.*, y compris les frais de cuite. M. Herbert fait brûler sa chaux pour 4 *d.*, aussi par barrique, à cinq milles de chez lui. Les pâturages sont destinés principalement à l'entretien des troupeaux de vaches laitières. Quarante à cinquante de ces vaches composent les laiteries ordinaires, qui sont louées toutes sur le pied de 2 *l.* à 2 *l.* 10 *s.* par vache. On accorde au fermier trois acres de pré pour la nourriture d'une vache. La rente de quelques-unes de ces laiteries est acquittée en beurre. Le fermier a son privilége, qui consiste en une cabane, un jardin où il plante des pommes de terre, le droit de

couper du gazon, et une quantité de terrain proportionnée au nombre des vaches. Tout le beurre est envoyé à Corke, dans des paniers sur le dos des chevaux, et de cette manière, les plus chétifs et les moins vigoureux de ces animaux peuvent en conduire huit quintaux à une distance de trente-sept milles. Ils vont en deux jours, et le plus ordinairement, ils sont de retour chez le fermier, dans l'espace d'une semaine. Ils rapportent du rum, des épiceries, &c. La conduite d'un firkin de beurre du poids de cinquante-six livres, se paye 9 *d.*; et si les chevaux le portent sur leur dos, 1 *s.* 8 *d.* par quintal. Les cultivateurs de Mucruss et du voisinage ont fort peu de bêtes à laine. Je n'en ai point vu de troupeaux, à l'exception de ceux de M. Herbert. Une chose assez remarquable, c'est qu'aucunes bêtes à laine du pays ne sont mieux engraissées que la plupart de celles qui paissent sur les rochers de Mac-Gilly, Cuddy, Recks, c'est-à-dire, dans la partie la plus sauvage et la plus déserte du comté de Kerry. Les habitans des montagnes de ce pays entretiennent de nombreux troupeaux de chèvres, qui sont d'une grande ressource pour les pauvres. La condition de ceux-ci n'est pas fort heureuse, en général. Quelques-uns d'eux ne possèdent ni vaches ni chèvres, et ne se nourrissent que de pommes de terre. Toutefois, ils mènent une vie moins misérable qu'il y a vingt ans. Un point essentiel, c'est qu'ils sont mieux vêtus. Les denrées coûtent ici le même prix qu'à Nedeen. Mais le porc n'y est pas commun. Les poules d'Inde valent 9 *d.*, le saumon 1 *d.* Beaucoup de truites et de perches. Il n'y a point de

de brochets dans le comté de Kerry. On y trouve des anguilles et des lamproies, mais personne ne mange de celles-ci. Tous les pauvres gens et les femmes apprennent à danser, et sont fous de ce genre de divertissement. On a vu un garçon tout déguenillé, sans souliers et sans bas, donner la main à une fille parée du même accoutrement, pour danser un menuet avec elle, et cela, dans une grange dont l'aire étoit remplie de boue. La fureur de la danse et de la musique est commune à tous les habitans du pays.

Le respectable M. Bland, cultivateur à Woodpark, près Killarney, et chez lequel M. Herbert me fit le plaisir de me mener dîner, s'est occupé d'améliorer une étendue considérable de terre marécageuse. Il brûla le gazon qui avoit six pouces d'épaisseur, mais ce gazon ne donna point de cendres. Le lit inférieur étoit un gravier de couleur brune. M. Bland parvint à dessécher le sol en y ouvrant des tranchées dans le mois de mai. Il l'amenda ensuite à raison de quatre-vingts barriques de chaux par acre. Au printemps suivant, il y mit une couche de fumier, et sur le nouvel engrais, il planta des pommes de terre. Le produit égala celui des meilleures récoltes. Il en fit une seconde, qui rapporta davantage encore; mais les pommes de terre n'étoient pas aussi grosses. On prit soin, en les arrachant avec la bêche, de retourner en même temps la motte de terre et l'engrais. Au printemps, on laboura de nouveau à la bêche pour semer des turneps ou de l'avoine. Les turneps viennent très-bien;

mais le terrain a été le plus souvent ensemencé en avoine. La récolte d'avoine est assez bonne; elle donne beaucoup de paille, mais il faut semer clair, sans quoi les vents ou la pluie coucheroient facilement les épis. M. Bland laisse le chaume d'avoine, et au bout d'une année, c'est une herbe qu'il faut couper. Il a essayé la culture des turneps, et avec un succès aussi complet qu'il pouvoit le desirer. Il a reconnu que ce végétal est infiniment meilleur pour engraisser des bêtes à laine, que toutes les herbes d'hiver ou de printemps.

Le 30 septembre, je quittai Mucruss, et passant par Killarney, j'arrivai à Castle-Island. Dans la route d'Arbella, je traversai un marais élevé d'une immense étendue, et dont le sol avoit d'un pied jusqu'à six ou sept de profondeur. Ce terrain, l'un des plus susceptibles d'amélioration que j'aye jamais vus, étoit hérissé de myrte de marais [*myrica gale*] et d'herbes communes. On n'auroit à faire qu'une très-légère dépense pour faciliter l'écoulement total des eaux, puisqu'aujourd'hui même, le sol est presque sec. Je ne fus pas médiocrement surpris de voir d'aussi vastes terrains dans un état inculte et sauvage, et traversés par une des plus belles routes du monde.

M. Blenherhasset, représentant de la province dans le parlement, s'est acquis beaucoup de droits à ma gratitude, par son empressement à me procurer la connoissance des particularités qui suivent.

Aux environs de Castle-Island, la terre est excellente; elle passe pour une des meilleures du comté de Kerry; de Castle-Island à Arbella,

le sol est aussi bon que la culture est négligée. Il n'y a pas un champ qui ne soit infesté de toutes sortes de mauvaises productions. Les clôtures tombent en ruines, et vous ne voyez par-tout que des terres qui semblent abandonnées. Les gens du pays étoient occupés à faucher quelques pièces de foin, dont ils ont d'abondantes récoltes. Je suppose que ces récoltes seront terminées dans le temps des neiges ! les détails que je vais donner sont relatifs à l'agriculture des environs d'Arbella.

Depuis Castle-Island jusqu'à Tralee, le sol vaut d'une guinée à une guinée et demie par acre. C'est par-tout un riche fonds d'un gravier calcaire. Quelques terres dans les environs de Tralee se louent sur le pied de 3 *l.* 10 *s.* à 4 *l.* 4 *s.* Assez près d'Arbella, je trouvai quelques parties de sol d'une nature excellente ; c'étoit un beau loam rougeâtre sablonneux et graveleux. Il produisoit naturellement de la fougère [*pteris aquilina*]. J'ai remarqué qu'en Irlande cette plante étoit l'indice certain d'une très-bonne qualité de terre. Les deux tiers du comté consistent en montagnes dont la rente se réduit à bien peu de chose, puisqu'on les donne par-dessus le marché. Les six septièmes de la totalité du comté sont des terres montagneuses ou marécageuses. Le reste se loue à raison de 10 *s.* par acre.

Voici quel est le cours de récolte :

1. Pommes de terre ; 2. pommes de terre ; 3 froment ou orge ; 4. avoine ; 5. *idem* ; 6. *idem* ; 7. *idem* ; 8. repos, et pendant l'espace de trois à quatre ans, il ne pousse pas une seule herbe.

La meilleure partie du pays est en pâturages pour des vaches laitières. Les gros cultivateurs prennent à bail de vastes terrains pour y mettre des vaches qu'ils louent à des fermiers de laiteries. Un seul de ces cultivateurs, qui vient de mourir tout récemment, payoit chaque année 1400 *l.* de rentes pour des terres affermées par lui à cet effet. Mais, d'ordinaire, ces sortes de rentes n'excèdent pas 300 ou 400 *l.*

Le nombre des vaches dont se charge un seul fermier de laiterie, est, en général, de vingt à quarante. Il les loue à raison d'un quintal de beurre et de 16 *s.* par vache, ou d'un quintal et demi et 16 *s.* Quelquefois il paye la rente en donnant un quintal de beurre, 12 *s.*, un cochon, et de plus, le quart de tous les veaux âgés d'un an. Dans les montagnes, cette rente n'est que d'un demi-quintal de beurre et de 5 *s.* Il y a des laiteries dont les veaux sont à ceux qui les gouvernent. Le privilége de ceux-ci consiste en deux, trois et même quatre collops qu'on entretient pour eux, en un ou deux acres de terre, avec une cabane. Ces fermiers n'ont pas une existence bien fortunée, leur privilége étant tout leur profit, et, quelquefois même, ne leur produisant aucun bénéfice. Le cultivateur qui donne les vaches à ferme, est tenu de fournir des vaches qui ne rendent pas moins de deux pottles de lait chaque fois qu'on les trait. Dans toutes les laiteries du comté, comme dans celles d'autres provinces d'Irlande, on suit la méthode connue sous le nom de *bonny clobber*, c'est-à-dire qu'on laisse le lait reposer plusieurs jours, jusqu'à ce que

la crème devienne tellement épaisse qu'on puisse l'enlever avec la main, comme un morceau de cuir, ou quelquefois même jusqu'à ce que le lait soit tourné. Ce qui reste au-dessous est le *bonny clobber*. Quarante acres de pâturages suffisent pour nourrir vingt vaches pendant toute une année. Les vaches sont, en général, de la petite espèce, mais non de vraie race de Kerry, la plupart ayant été amenées d'autres pays. Une vache se vend à raison d'une guinée par pottle de lait qu'elle donne, chaque fois qu'on la trait, passé deux ou trois pottles; c'est-à-dire 4 *l.* 4 *s.* pour quatre pottles; 5 *l.* 5 *s.* pour cinq pottles. Les fermiers engraissent quelques vaches et quelques jeunes bœufs, mais en très-petit nombre. Ils n'ont point de bêtes à laine.

Quant aux engrais, on n'en fait point usage dans les vallons, si ce n'est le fumier qu'on emploie pour les pommes de terre. Mais sur les montagnes, quelques cultivateurs se servent de chaux pour amender leurs terrains.

Une colonie de *Palatins* a été fondée ici, il y a plus de trente ans. On en compte aujourd'hui quinze à seize familles. Ce fut le colonel Hasset qui les fit venir du comté de Limerick, et qui les fixa dans ses possessions, comme autant de petits fermiers. Cet établissement, qui paroît n'être rien à raison du petit nombre de ces tenanciers, à l'époque dont il s'agit, coûta à M. Hasset plus de 500 *l.*; il donna à chacun d'eux une vache, un cheval, tous les objets dont ils devoient avoir besoin pendant une année, et leur loua ses terres pour moitié de leur valeur. Ils ont commencé

leurs travaux d'amélioration en labourant avec une charrue à roues. Deux chevaux attelés à cette charrue, font très-facilement l'ouvrage, sans conducteur. Ils ont introduit dans le pays l'usage des chariots avec des roues : avant leur arrivée, on ne connoissoit que des traîneaux. Les *Palatins* plantent leurs pommes de terre par rangées avec la charrue. C'est encore de la charrue qu'ils se servent pour en faire la récolte, et toujours avec le plus grand succès. Mais personne ne s'empresse de les imiter.

La terre se vend à raison de seize à dix-huit fois le revenu. Les rentes tombèrent prodigieusement, il y a trois ans. La cause de cette diminution si rapide, fut que les terres étoient affermées à trop haut prix. Elles viennent cependant de remonter un peu depuis quelque temps. Dans l'espace de vingt années, le prix du travail s'est élevé, de trois à quatre sous où il étoit, jusqu'à cinq et six sous. Quant aux denrées, voici la note de quelques-unes, et de leur valeur dans le pays. Les huîtres se vendent deux à trois sous le cent. Près de Tralee, vous trouvez une côte de six milles de long, laquelle est sur un lit d'huîtres. C'est une curiosité remarquable. Les écrevisses de mer valoient, il y a douze ans, un sou la pièce. Aujourd'hui elles coûtent de deux à quatre sous. Le saumon, six liards. Les bécasses, dix sous la paire. Les perdrix, dix sous la paire. Un coq de bruyère, un shelling. Des merlans, un sou la pièce. Les harengs, trois pour un sou. On mange aussi dans le pays, des plies, des turbots, des mulets et quel-

ques soles. Les pommes de terre se vendent 1 *s.* 6 *d.* par quintal au meilleur marché; en *medium*, 2 *s.* 6 *d.* Une cabane bâtie en pierre, en mortier et en ardoise revient à 25 *l.* Il y a beaucoup de vergers dans l'étendue du comté. Ils donnent, les uns dans les autres, dix barriques de cidre par acre, (chaque barrique de soixante gallons) quelques-uns, quinze de ces barriques. On regarde les jeunes arbres de douze à vingt ans, comme produisant les meilleurs fruits pour cette sorte de liqueur.

La condition des pauvres de tout le comté de Kerry, passe pour être des plus misérables. Il faut en accuser les seuls propriétaires, quoique ceux-ci soient assez dans l'usage de déverser tout le blâme sur les hommes qu'ils nomment pirates de terre. Ces pirates (ou agioteurs) sont des gens qui offrent aux propriétaires la rente la plus forte des biens qu'ils ont à louer, et qui, pour acquitter cette rente, doivent nécessairement affermer à des prix extravagans, la totalité des terres dépendantes des cabanes; ce qu'ils ne manquent pas de faire, d'où il résulte que toutes les cabanes étant grevées de cette forte rente, le produit en est dévoré par un seul fermier. Les pauvres gens attachés à une ferme, ne peuvent passer de celle-là dans une autre, pour trouver un meilleur maître, comme cela se pratique en Angleterre. Car le même système est commun à tout le pays. Nulle part on n'agit sur d'autres principes. Dans cet état de choses, il ne tient qu'aux fermiers de mettre le salaire journalier à aussi bas prix qu'il

leur plaît, et d'élever la rente des terres au taux où il leur convient. C'est là une oppression qui pèse sur les pauvres de la manière la plus cruelle; et, quoi que les propriétaires en puissent dire, le mal vient originairement d'eux et du tort qu'ils ont, lorsqu'ils donnent à bail leurs grandes fermes, de louer en même tems toutes les cabanes, au lieu de les garder pour en traiter directement eux-mêmes avec les petits tenanciers. L'oppression du pauvre, ainsi que je l'ai déja dit, consiste en ce que le fermier évalue son travail journalier à 4 ou 5 *d.*, et qu'il le paye en terre estimée beaucoup au-delà de sa valeur réelle. Voilà ce qui fait que les pauvres sont écrasés. Aussi ne vivent-ils que de pommes de terre et de lait aigre. Les plus misérables d'entr'eux sont même réduits à n'avoir que du sel et de l'eau avec les pommes de terre, et de temps à autre, un hareng. Leur lait, ils l'achètent, car vous en trouvez fort peu parmi eux qui entretiennent des vaches. A peine élèvent-ils quelques cochons. Quant aux poules, ils n'en ont qu'un très-petit nombre. Leur existence est, sans comparaison, beaucoup plus malheureuse aujourd'hui qu'elle ne l'étoit il y a vingt ans. A cette époque, ils avoient tous des vaches. Il est vrai de dire qu'ils ne s'habilloient point de toile, au lieu qu'actuellement ils ont tous un peu de lin. C'est à des causes aussi fâcheuses qu'il faut attribuer les émigrations qui ont été considérables.

Le premier octobre, je parcourus les terres montagneuses améliorées par M. William Blenherhasset, écuyer d'Elm grove. Je les visitai avec

une attention particulière. C'est une montagne de bruyère (*erica vulgaris*) d'une étendue considérable, dont le sol n'est pas loué plus d'un *s.* l'acre. Je remarquai en différens endroits, la marche progressive de l'amélioration. M. Blenherhasset a mis en valeur deux cent cinquante acres, mesure d'Irlande, et de plus en a enclos trois cents autres. On lui a offert de les louer sur le pied d'une *l.* l'acre; mais les maisons de fermes n'étoient pas encore bâties. Il y en a quatre de construites aujourd'hui, et c'est pour y attacher des terres, que M. Blenherhasset se propose de défricher la totalité de ce sol montagneux.

Voici de quelle manière il s'y prend pour exécuter son opération. Il commence par enclorre le terrain avec des doubles fossés, auxquels on donne quatre pieds de profondeur et cinq de largeur. De la terre tirée de l'un et l'autre fossé, on fait un parapet ayant dix pieds de largeur, et même davantage, en quelques endroits. Sur ce parapet on plante des rangées d'arbres et d'osiers. Le salaire des journaliers est de 2 *s.* par perche. Pendant que cet ouvrage se fait, M. Blenherhasset laboure le sol à neuf ou dix pouces de profondeur, et aussitôt que le temps le permet, il brûle le gazon. Il donne ensuite deux ou trois nouveaux labours, après lesquels il brûle le sol une seconde fois. Avant le dernier de ces labours, on y met de la chaux à raison de cent barriques par acre, lesquelles lui reviennent à 6 *s.* par barrique, y compris le transport et les frais qu'il en coûte pour l'opération. A la vérité, la chaux est cuite chez lui; après un tel amende-

ment, il sème du grain. Il a cultivé du froment, du seigle et de l'avoine, mais c'est l'avoine qui réussit le mieux. Il a pareillement essayé des pommes de terre, elles viennent très-bien. Après les pommes de terre, il fit une récolte de grains, puis le sol reposa, c'est-à-dire, qu'on y laissa pousser l'herbe. L'autre méthode de M. Blenherhasset consiste à semer des grains aussi long-temps que la terre peut en produire. Lorsqu'elle est épuisée, il la laisse en repos pendant deux ou trois ans, au bout desquels il y met la charrue et l'amende avec de la chaux; il fait ensuite deux récoltes de grains, et la terre repose de nouveau. Cette méthode est la meilleure, selon lui; et il l'a reconnue telle, par une expérience de quarante années, car il lui a fallu ce long espace de temps pour exécuter les travaux d'amélioration. Toutes les espèces d'arbres croissent parfaitement sur ce terrain. Mais le frêne est venu le mieux de tous. Le labour d'un acre coûte 6 *s.* pour écobuer, les frais sont de 2 *l.* par acre. Voici l'état des bestiaux entretenus par M. Blenherhasset dans cette ferme : trente chevaux, jumens et poulains; cent vaches; cent bêtes à laine; cent têtes de jeune bétail; huit bœufs pour la charrue. Certes, c'est avoir bien monté sa ferme dans un endroit qui n'était auparavant qu'une bruyère dans toute son étendue.

M. Blenherhasset a essayé encore un sable calcaire dans une partie d'un champ, et l'autre partie a été amendée avec de la chaux. C'est tout récemment qu'il vient de faire cette expérience. Le sable paroit mieux réussir que la chaux.

Le 2 octobre, je me rendis à Adfort par Tralee, en continuant de traverser un pays dont le sol est excellent, mais cultivé sur des principes détestables. M. Bateman a fait essai de rocs brisés en forme de sable sur un pâturage. Il en a pris un ton par acre, mesure angloise. Mais il n'y a pas trouvé le moindre profit. Quant à la chaux, il en a employé beaucoup sur ses terres, et toujours avec grand succès. Elle lui coûte à cuire 6 *d.* par barrique. Il la brûle dans des fours à écoulement, avec de la tourbe. Il y a quatre feux dans chacun de ces fours. M. Bateman met par acre cinquante barriques de chaux. Il a amélioré quelques terrains par le moyen des tranchées et de la chaux. La valeur de ces terrains avant l'amélioration dont il s'agit, étoit de 5 *s.* par acre. Il l'a portée à 1 *l.* Le sol est mêlé d'un gravier argileux, froid et dur.

A l'ouest de Tralee, sont les îles Mahagree, renommées pour les grains qu'elles produisent. Ce n'est par-tout que du roc et du sable. Les lapins y habitent par milliers. Dans le voisinage de ces îles, est une étendue de terre sablonneuse, qui a douze milles de long et un mille seulement de large, située au nord. Au midi, vous voyez des montagnes où vient, dit-on, le meilleur froment du comté de Kerry. Tout le pays est en terres labourables dont voici l'assolement le plus ordinaire.

1. Pommes de terre, connues sous le nom de buck; 2. orge; 3. froment. Quelques cultivateurs sèment aussi du blé, sans aucune récolte intermédiaire. On amende le sol pour chaque récolte.

Si l'on plante des pommes de terre, on fume avec de l'algue marine, et le produit est considérable. On calcule celui du froment et de l'orge à raison de vingt pour un. Nulle part je n'ai remarqué que les grains mûrissent plutôt. En six semaines de temps, l'orge angloise est semée, récoltée et convertie en pain. Ces terres se louent sur le pied de 14 à 15 *s.* l'acre; quelques-unes à un taux bien plus élevé. Les fermes sont de cent, deux cents et trois cents acres. Mais il y en a quelques-unes de louées par association. Il m'a été assuré que, dans ces îles, on avoit vu le même terrain produire deux récoltes d'orge en une seule année, et la seconde de ces récoltes être meilleure que la première. On sema le premier avril, et la récolte se fit vers le milieu de mai. Immédiatement après, le champ fut ensemencé une seconde fois, et l'on récolta l'orge dans les derniers jours d'août. (*).

J'arrivai à Adfort. Le lord Crosby dont j'ai reçu des marques d'honnêteté que je ne puis oublier de ma vie, prit la peine de me conduire le long d'une des plus belles côtes que j'aye jamais parcourues. Son dessein étoit de me faire voir l'embouchure du Shannon à Ballengary, lieu où est situé un vieux fort. C'est un roc énorme, séparé du pays par un abîme d'une profondeur incommensurable, au travers duquel les eaux se précipitent avec fureur. Les rochers de la côte portent jusques dans les nues leurs cimes sourcilleuses. Les ondes de la mer

(*) Ce fait a eu lieu dans une terre cultivée par M. Jean Macdonald de Maharaghbeg. *Y.*

Atlantique en courroux, ont creusé dans le sein de ces rochers, de vastes cavernes où vous les entendez rouler avec d'affreux mugissemens. La mer étoit parfaitement calme, et cependant elle s'enfloit par si grosses houlles, que des vagues monstrueuses couroient se briser contre les rochers. On pouvoit juger de la violence de ce choc, par les flots d'écume qu'il produisoit. Un pareil spectacle suffisoit pour donner une idée de celui qu'auroit offert une tempête. Il est rare, pourtant, que l'imagination soit au-dessous de la réalité dans le tableau qu'elle se représente des divers objets. Vous avez d'ici une magnifique vue du Shannon. Il a huit milles de surface. Son embouchure est formée par deux promontoires qui sont, l'un et l'autre, des rochers d'une prodigieuse hauteur. L'œil du spectateur se perd dans l'immensité du fleuve. Toute cette vaste scène se déploie avec une majesté admirable. Il n'y a peut-être pas en Europe une rivière qui soit plus belle à son embouchure.

Je traversai dans ma route, une grande étendue de marais très-susceptible d'amélioration, et je remarquai quelques petites parties où l'on avoit amassé du sable de mer par monceaux, pour le transporter sur ce terrain.

Le lord Glendour emploie pour amender ses terres, la chaux, le sable de mer et l'algue marine. Cette dernière espèce d'engrais est la plus mauvaise. Le sable de mer réussit le mieux. La terre se loue, en *medium*, sur le pied de 12 à 13 *s.* par acre. Les rentes s'élèvent de 10 *s.* jusqu'à 1 *l.*

Adfort est fort près de la mer, et s'en trouve

même à si peu de distance, que le vent renverse des arbres et quelquefois des rangées d'arbres de son voisinage, et les brise en mille morceaux. Cependant l'habitation du lord Glendour est environnée de superbes plantations d'arbres, parmi lesquels on admire plusieurs frênes et hêtres très-beaux. Non loin de là, est une célèbre abbaye de l'ordre de Cîteaux, et un sapin [*silver fir*] qui a quarante-huit ans, et dont la hauteur immense égale l'énorme grosseur.

Le 3 octobre, je quittai Adfort, et j'accompagnai le lord Crosby à Listowel. Chemin faisant, nous voulûmes visiter Lixnaw, jadis la demeure des comtes de Kerry. Mais ce lieu est entièrement désert depuis plus de dix ans, et ne présente aujourd'hui qu'une scène de tristesse et de désolation dont la seule vue m'affligea. Les environs du château n'offrirent bientôt plus que des ruines. Le château lui-même se dégrade de jour en jour, grâces aux habitans du voisinage qui en enlèvent, sans scrupule, tous les matériaux dont ils ont besoin. On m'a raconté, au sujet de cette terre de Lixnaw, une anecdote assez curieuse, et qui prouve jusqu'à quel étonnant degré d'amélioration les terres ont été portées en Irlande. Le grand-père du comte de Kerry d'aujourd'hui, le lord Thomas, convint avec M. Collis de lui affermer la totalité du bien par bail à perpétuité, moyennant une rente de 1500 *l.* par an. Le marché fut rompu à l'occasion d'une légère dispute. Le point de la contestation étoit de décider si l'argent seroit payé à Corke ou à Dublin. Ces mêmes terres sont louées actuelle-

ment 20,000 *l.* par année. Il y a dans le pays une grande quantité de bois. J'ai remarqué en particulier, un beau bois de frênes qui a été planté par le père du comte de Shelburne d'aujourd'hui.

Je continuai ma route jusqu'à Woodford, où réside M. Fitzgerald, Esq. Le vallon qui vous y conduit quand vous avez passé le pont de Listowel, est un des plus agréables qu'on puisse voir. Le fleuve a beaucoup de largeur dans cet endroit. Les terres sont fort élevées. Toute une partie de ces montagnes consiste en une vaste étendue de bois qui en couvrent la pente, et qui donnent dans ceux de Woodford. Cet effet de vue a quelque chose de ravissant.

Woodford est un pays charmant. Tout près de la maison, coule une jolie rivière qui va se perdre, en formant plusieurs détours, sous une côte hérissée de bois épais. Au-dessus de cette rivière semble suspendu un vieux château qui la domine. M. Fitzgerald fait chaque jour de grands progrès dans ses travaux d'économie rurale. Il s'occupe de gagner à la culture des terrains montagneux, de les clorre de haies, d'y ouvrir des tranchées propres à en opérer l'entier desséchement, en un mot, d'introduire dans le pays un nouveau système d'agriculture. Il entretient trente cochons qu'il nourrit de pommes de terre, et il leur a construit une étable. Il cultive des turneps pour ses bêtes à laine, et avec un succès complet. N'ayant pu se procurer des hommes qui s'entendissent à les biner à la houe, il les fait sarcler. Il a, cette année, cinq acres de pommes de terre qui ont été plantées par rangées

avec la charrue ; et c'est encore avec la charrue qu'il se propose de les récolter. Elles m'ont paru venir à merveille ; et elles annoncent une récolte aussi abondante qu'on pourroit se la promettre en suivant la méthode des tranchées.

L'assolement le plus ordinaire des terres, dans le voisinage de Woodford, est celui-ci :

1. Pommes de terre ; 2. pommes de terre ; 3. froment ; 4. avoine ; 5. on laisse pousser les bonnes et les mauvaises herbes.

La plupart des fermes sont louées par association, et c'est la raison pour laquelle on est si peu avancé dans l'amélioration des terres. Les pauvres vivent de pommes de terre et de lait tout le long de l'année ; leur condition est cependant plus heureuse qu'elle ne l'étoit il y a vingt ans. En général, le salaire des ouvrages qui se font dans le pays, s'acquitte en terre, et de la manière que je l'ai déja expliqué si souvent. Ce salaire est porté à un prix exorbitant, savoir, à 4 *d.* par jour l'hiver, et à 5 *d.* en été, quelquefois même, à 6 *d.* pour toute l'année. Les trois quarts du comté de Kerry consistent en montagnes et en marais qui se louent sur le pied d'un *s.* 6 *d.* par acre. Le reste est affermé à raison de 15 *s.* aussi par acre.

En 1765, M. Fitzgerald voyageoit de Constantinople à Varsovie. Un chariot [waggon] qui portoit son bagage, et dont la charge étoit considérable, vint à verser. Les gens du pays attelèrent deux buffles par les cornes pour qu'ils traînassent le chariot. Ce qu'ils firent sans la moindre

moindre peine. Dans le cours de plusieurs conversations fort instructives que j'ai eues avec M. Fitzgerald, et dans lesquelles il m'a entretenu de ses voyages, ce fait est un de ceux qui m'a frappé le plus (47).

Le 4 octobre, je partis de Woodford pour me rendre à Tarbat, qui est une terre de M. Edouard Leslie, écuyer. Je traversai un pays affreux jusqu'à mon arrivée à Tarbat. La scène changea totalement alors, et ne m'offrit plus que des objets agréables. La maison est située à l'extrémité d'une belle pelouse bordée d'un bois épais d'arbres de haute-futaie, sur la pente d'une côte escarpée qui domine le Shannon, de sorte que, de la maison, vous découvrez le fleuve par-dessus la cime des arbres; et comme le bois est souvent irrégulier dans son vaste contour, il en résulte un effet de vue tout à fait extraordinaire, et qui frappe d'étonnement le spectateur. Le Shannon a deux ou trois milles de largeur en cet endroit, et la côte opposée forme un promontoire qui, vu de Tarbat, semble une grande île. A l'est, le fleuve se divise en trois branches. Il paroît alors un lac triangulaire, dont un bras à l'angle le plus

(47) Le buffle, plus fort que le bœuf, tire avec vigueur sans se rebuter. Lorsqu'il est excédé de fatigue, il suffit de le conduire dans une mare d'eau pour le délasser. Cet animal seroit infiniment utile à l'agriculture, s'il ne conservoit pas un caractère sauvage qui le rend souvent dangereux aux personnes qu'il n'a pas coutume de voir, et quelquefois même à ses conducteurs. La chair n'en est jamais bonne comme celle du bœuf.

éloigné, s'étend jusqu'à Limerick. Le bois, les eaux, la verte pelouse, tous ces objets réunis composent une scène vraiment pittoresque. Le fleuve roule ses ondes avec beaucoup de majesté. De la colline sur la côte au-dessus de l'île, vous avez aussi une charmante vue du bois et de la pelouse. Mais le plus beau coup-d'œil est celui dont vous jouissez sur une colline plus élevée de l'autre côté de la maison. Il embrasse l'immense étendue de ces scènes diverses, dont vous diriez que chacune a été créée pour décorer les bords du Shannon. Vous admirez la noble fierté que déploie dans son cours ce fleuve superbe, qui a de deux jusqu'à neuf milles de largeur, et qu'environnent de hautes montagnes. L'ensemble de ce spectacle est d'une magnificence incomparable.

J'ai l'obligation à M. Leslie des détails qui suivent :

Aux environs de Tarbat, le *medium* de la rente des terres labourables est de 14 *s.* par acre. En 1771, M. Leslie loua plusieurs de ses fermes sur le pied de 17 *s.* l'acre. Mais la valeur des terres diminua à cette époque, et les rentes subirent une réduction de 3 *s.* Les fermes sont de cinquante jusqu'à trois cents et quatre cents acres. Assez communément les pauvres gens s'associent pour les louer. Mais ils ne prennent jamais que les petites fermes. Les grandes consistent toutes en bétail.

Voici quel est le cours de récolte :

1. Pommes de terre. [Le produit monte à vingt

huit barriques de seize pecks chacune, le peck de soixante livres, ou bien à vingt-six mille huit cents quatre-vingts livres en tout.] 2. pommes de terre. 3. avoine. 4. repos pendant plusieurs années. La seconde récolte de pommes de terre rend davantage que la première; mais les pommes de terre ne sont pas aussi grosses. Le seul engrais employé pour ce végétal est le fumier. Les récoltes d'avoine s'élèvent à six barriques, chacune du poids de vingt-six stones, c'est-à-dire contenant le double des barriques ordinaires. On cultive très-peu de froment dans le pays. Ce ne sont guères que des propriétaires ou de gros fermiers qui en sèment. A cet effet, ils brûlent la terre. Ils commencent par donner un labour; puis ils brûlent la motte. Cette opération, ils l'appellent *réduire la terre*. L'engrais dont ils se servent pour amander le sol qui doit être ensemencé en froment, est la chaux ou le sable de mer. Quand c'est de la chaux, ils mettent par acre quarante barriques qui reviennent à 15 *s.* la pièce. Ils tirent la pierre à chaux d'une île qui avoisine Limerick. Le sable de mer leur vient du même endroit. La chaux réussit mieux pour les terres labourables; le sable de mer pour les prairies. Les fermes à bétail consistent en troupeaux de vaches laitières, ou sont régies sur les principes d'un système connu ici sous le nom de *système de succession*. Suivant cette dernière méthode, les fermiers achètent des veaux d'un an dans le comté de Clare, et les gardent jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans; les génisses, jusqu'à l'époque où elles vèlent. Ils payent les uns et les autres sur

le pied d'une guinée à 1 *l.* 10 *s.* par tête, et les revendent de 3 *l.* 5 *s.* à 4 *l.* 10 *s.* âgés de quatre ans. Ils engraissent aussi quelques vaches. Elles leur coûtent, en général, de 3 *l.* à 3 *l.* 10 *s.*, et ils les revendent dans le mois d'octobre, de 4 *l.* 10 *s.* à 5 *l.* Le prix du loyer des laiteries est un quintal de beurre, et 10 à 15 *s.* de pot de vin. Le fermier d'une laiterie a pour lui tous les veaux, et doit les avoir vendus à la Saint-Michel. Son privilége consiste en une maison, et un jardin où il plante des pommes de terre. Il lui est alloué aussi par chaque dixaine de vaches, la quantité d'herbe nécessaire pour en nourrir une. Un collop, ici, se compose d'une vache, d'un cheval, de deux veaux d'un an, de six bêtes à laine. On compte deux acres, deux acres et demi pour la consommation des bestiaux qui font partie du collop. De chaque cabane dépend une petite pièce de lin. Les pauvres tenanciers le filent et le manufacturent pour leur usage personnel [car il y a quelques tisserands établis çà et là dans les environs du pays]. Il leur reste même une petite livre de fil de lin qu'ils vont vendre à Limerick, mais dont ils ne tirent qu'un prix modique. Ils filent aussi de la laine pour leurs vêtemens, et en font de grosses peluches.

La condition des pauvres est un peu meilleure qu'il y a vingt ans, sur-tout quant à l'habillement, au bétail, et au produit des terres dépendantes de leurs cabanes. Ils se nourrissent de pommes de terre et de lait. Tous ont des vaches, et lorsqu'elles commencent à être épuisées, ils en achè-

tent d'autres. Ils font aussi du beurre. La plupart d'entr'eux engraissent des cochons, et les tuent ensuite pour les manger. Ils ont aussi leur provision de harengs. En général, l'usage du pays est de payer les travaux du laboureur, en assignant une portion de terre quelconque à chaque cabane. La population a beaucoup augmenté depuis vingt ans, et elle s'accroît encore de jour en jour. Et si l'on bâtissoit un nombre de cabanes proportionné à cet accroissement graduel de la population, on trouveroit des tenanciers pour les louer toutes. Une cabane et cinq acres de terre ne s'afferment pas plus de 4 *l.* par an. L'homme industrieux, qui tiendroit ainsi à loyer une cabane, avec deux, trois ou quatre acres de terre, se trouveroit parfaitement heureux d'avoir son temps à lui, et de voir son terrain s'augmenter, chaque année, de toute la portion qu'il seroit en état de cultiver, même en payant une rente avantageuse au propriétaire. Les paresseux et les vauriens pourroient seuls ne pas apprécier une condition si heureuse.

Les dixmes sont toutes évaluées annuellement par les percepteurs, qui les portent toujours à des prix très hauts.

Il y a sur le Shannon environ cent bateaux employés à porter de la tourbe à Limerick, de la côte de Kerry et du comté de Clare. Il y en a d'autres qui sont des bateaux pêcheurs. La charge des premiers est de vingt à vingt-cinq tons; celle des seconds, de cinq à dix seulement. Dans

chaque bateau sont deux hommes et un petit garçon.

Le 5 octobre, je traversai un pays fort peu agréable [j'ai excepté quelques milles de route que je fis le long des bords du Shannon] et j'arrivai à Alta-Villa. Mais M. Bateman étant absent, je fus trompé dans mon espérance d'avoir des détails exacts sur les *Palatins* établis dans le voisinage de sa terre. Je pris la route qui conduit à Adair, lieu de la résidence de mistriss Quin. Cette dame m'accueillit avec une politesse qui ne peut être comparée qu'à l'intelligence qu'elle déploya dans les divers renseignemens que je lui témoignai desirer.

Aux environs d'Adair, la terre se loue de 10 *s.* à 2 *l.* par acre. Le *medium* de la rente est d'une *l.* Les terres les plus riches du pays sont les *corcasses* sur le Maag. Une étendue de cinq milles de long et de deux milles de large, se loue à raison d'une *l.* 10 *s.* à 1 *l.* 16 *s.* Elles se prolongent en descendant jusqu'au Shannon, et sont d'une meilleure qualité que celles situées sur ce fleuve. Le sol est une espèce d'argile jaune et bleue. On en fait des briques. Mais la surface consiste en un terreau de couleur bleue. L'herbe des prairies sert à engraisser de jeunes bœufs, au poids de sept à huit quintaux chacun. Un acre de pré suffit pour engraisser un de ces animaux, et fournit encore de quoi nourrir des bêtes à laine pendant une partie de l'hiver et du printemps. Lorsque les cultivateurs défrichent un de ces pâturages, ils commencent par semer de l'avoine, dont ils récoltent

vingt barriques par acre, ou quarante barriques ordinaires, et ils ne regardent pas un pareil produit comme quelque chose d'extraordinaire. Ils en font dix ou douze récoltes successives, sur un seul labour, jusqu'à ce que le sol s'épuise. Alors ils sèment des féves de cheval, lesquelles, suivant eux, rafraîchissent assez la terre pour la mettre en état de produire dix récoltes d'avoine de plus. Celles de féves sont très-bonnes. Quelquefois, ils sèment du froment qui réussit aussi à merveille. A-t-on jamais ouï parler de semblables barbaries?

Les assolemens les plus communs des terres des environs d'Adair, sont ceux-ci:

1. Pommes de terre; 2. *idem*; 3. froment; 4. avoine; 5. avoine; 6. avoine; 7. repos.

Ou bien:

1. Pommes de terre; 2. *idem*; 3. froment; 4. froment; 5. avoine; 6. avoine; 7. avoine; 8. repos.

1. Pommes de terre; 2. *idem*; 3. froment; 4. avoine; 5. repos.

Les cultivateurs plantent les pommes de terre sur un défrichis de pâturage, sans l'amender. La récolte est abondante. Elle s'élève, par acre, à soixante barriques, qui valent 8 *s.* chacune, les unes dans les autres. Lorsqu'ils louent la terre où ils font ces plantations, ils en rendent six guinées par acre au propriétaire. Ils engraissent avec du fumier les terres labourables et les mauvaises jachères qu'ils destinent à la culture de ce végétal. La quantité de froment qu'ils sèment par acre est

d'une barrique, et ils en récoltent généralement de huit à dix. Ils sèment [aussi par acre] deux barriques d'avoine, lesquelles leur en rapportent de douze à seize. Ils passent la charrue dans des fonds bas, marécageux et hérissés de joncs, et brûlent les mottes. Après cette opération, ils enterrent les cendres par un labour, et couvrent avec la herse de la graine de navette, dont ils sèment, par acre, un pottle, ou seulement les trois quarts de cette mesure. Jamais ils ne la font manger par le bétail. Ils la conservent pour avoir de la semence, et en récoltent huit barriques par acre, mesure de Bristol. La graine de navette se vend communément de 14 à 18 *s.* par barrique. Après cette plante, ils sèment de l'orge par rangées doubles. Le produit est de dix barriques par acre. Ils font ensuite une récolte d'avoine qui monte de douze à seize barriques ; puis ils laissent reposer la terre. Ils ne font point de prairies artificielles.

Il y a des fermes de quarante acres. Il en est d'autres dont la rente annuelle s'élève jusqu'à 2000 *l.* Quelques-unes des petites fermes sont tenues par des fermiers-cabaniers qui s'associent pour les louer en commun. Mais on n'en compte pas beaucoup de ce genre. Les grandes fermes consistent toutes en bétail. Des cultivateurs ont semé des turneps pendant plusieurs années. Mais c'est le petit nombre. Quelques-uns en sèment, au lieu de navette, dans les fonds marécageux, après les avoir écobués. Les récoltes en sont très-belles. Ils les emploient toutes à engraisser

des bêtes à laine, pour qu'elles soient en état d'être mieux vendues après Noël. C'est une opération dont le profit est bien prouvé ; et cependant elle ne trouve guère de partisans dans le pays. On n'y connoît pas le binage à la houe.

Les *Palatins* sèment du chanvre en petite quantité. Les autres fermiers ne se livrent que très-peu à cette culture. Tous ceux qui louent des cabanes, sèment du lin et le filent pour leur propre usage.

Le système des fermiers qui ont du bétail, consiste, en général, à élever des troupeaux de vaches laitières. Mais dans leurs pâturages de la meilleure qualité, ils mettent de jeunes bœufs à l'engrais, ne réservant pour les vaches, que ceux qu'ils pensent ne pas convenir aux bœufs. Les vaches sont toutes louées. L'homme qui les prend pour les nourrir, acquitte le plus ordinairement ce loyer en beurre, à raison d'un quintal par chaque vache, et il donne, en outre, 1 *l.* 5 *s.* de pot de vin. Le privilége de cet homme consiste à avoir une cabane, un jardin d'un acre, et, par chaque vingtaine de vaches, la quantité d'herbe suffisante pour une vache ou pour un cheval. Il peut aussi élever la moitié des veaux, et les garder jusqu'à Noël. Soixante acres nourrissent vingt-quatre vaches, un cheval, et trente bêtes à laine, ce qui fait précisément deux acres par tête, et ce qui est à peu près le *medium* du pays. Les fermiers qui louent des vaches laitières, ne sont pas dans une situation très-aisée. Ils gagnent tout juste de quoi vivre. Les cochons de ce

pays sont d'une grosse espèce et de couleur blanche. Ils pèsent jusqu'à deux quintaux. On engraisse le plus grand nombre avec des pommes de terre ; mais on finit par leur donner un peu d'avoine pour durcir la graisse. On y entretient aussi beaucoup de bêtes à laine. Voici, à cet égard, le système mis en pratique par les fermiers-herbagers qui en ont des troupeaux. Ils gardent les agneaux jusqu'à l'âge de trois ans, et les revendent engraissés, sur le pied d'une *l.* par tête. Les toisons pèsent sept livres.

Quant aux dîmes, on paye 6 *s.* pour le froment, 5 *s.* pour l'orge, 4 *s.* pour l'avoine. Les récoltes de navettes en sont exemptes. Les pommes de terre payent 8 à 10 *d.*; chaque fauchaison, d'un à 3 *s.*; les bêtes à laine, 2 *d.* par tête.

Les pauvres gens n'entretiennent point de vaches ; mais ils ont tous du lait, des cochons et des poules. Leur situation ne s'est guère améliorée depuis vingt ans. Des pommes de terre qu'ils cultivent dans un jardin d'un demi-acre, ou de trois quarts d'acre au plus, nourrissent une famille tout le long de l'année. Ils ne mangent rien autre chose, car ils n'engraissent leurs cochons que pour les vendre. Ils louent une cabane et dix perches de terre, une guinée, et 2 *l.* 2 *s.*, si la quantité de terrain est d'un demi-acre. Pour une cabane et un acre entier d'une terre pauvre, ils paient 3 *l.* 3 *s.*, mais plus cher, si c'est dans le voisinage d'un village. Le salaire des ouvriers consiste, le plus ordinairement, en une portion de

terre quelconque. La nourriture des bestiaux qui composent un collop, revient à 2 *l.* 2 *s.*, et à 2 *l.* 10 *s.* si la vache a du fourrage sec.

Les *Palatins* ont été établis dans ce pays, il y a soixante-dix ans environ, par le dernier lord Southwill. Ils ont, en général, des baux pour trois âges d'homme, ou pour trente-un ans. Ils ne sont les tenanciers d'aucun cultivateur. Mais s'ils travaillent pour quelque fermier, celui-ci les paye en argent. Ils n'ont que des terres de peu d'étendue. Quelques-uns d'entr'eux s'associent pour louer leurs pâturages en commun. Ils diffèrent des Irlandois en plusieurs particularités. Ils plantent leurs pommes de terre avec la charrue et par rangées. Ils les binent à mesure qu'elles croissent, et les déterrent de même avec la charrue. Ils épargnent, en suivant cette méthode, un tiers sur le fumier ; car ils n'en mettent que dans les sillons, mais les récoltes ne sont pas aussi bonnes que celles qu'on obtient en suivant la méthode ordinaire. Ils labourent sans conducteur. On a vu un garçon de douze ans tenir à la fois la charrue et mener quatre chevaux. Quelques-uns ont même à leur charrue un semoir qui laisse tomber le grain à mesure qu'ils labourent.

Leur cours de récolte est, 1. pommes de terre ; 2. orge ou froment ; 3. froment ; 4. avoine. Ils maintiennent ce cours pendant plusieurs années, et ne mettent jamais, comme leurs voisins, leur terre en herbage. Ils conservent quelques-uns de leurs usages allemands ; par exemple, ils dorment

entre deux matelas. Ils nomment un bourguemestre, auquel ils s'en réfèrent en cas de dispute. Ils conservent encore leur langage, ce qui est pourtant moins général qu'autrefois. Ils sont fort industrieux, et conséquemment plus à leur aise, mieux nourris, mieux habillés et mieux logés que les paysans Irlandois. Cependant ce n'est point à ces seules dispositions que l'on doit attribuer l'aisance dont ils jouissent; ils ont encore l'avantage d'être indépendans des fermiers et d'être fermiers eux-mêmes. Ces particularités sont bien propres à créer en eux l'industrie. Leurs récoltes sont beaucoup meilleures que celles de leurs voisins. Ils sont au nombre d'environ soixante-dix familles, qui forment trois villages. Pendant un certain espace de temps, après leur établissement, ils vécurent de chou-croûte; mais ils y renoncèrent par degrés, et prirent les pommes de terre, auxquelles ils joignent à présent le beurre, le lait et du pain d'avoine en abondance. Quelques-uns même mangent du pain de froment, de la viande et des volailles qu'ils élèvent. Leurs maisons ont toutes quelques dépendances, telles qu'écurie, étable, et un hangar pour loger la charrue. Ils tiennent leurs vaches à couvert dans l'hiver, et les nourrissent de foin et de paille d'avoine. Leurs maisons sont propres et commodes. Les femmes sont très-laborieuses; elles scient le blé, labourent même quelquefois, et font, en un mot, tout le travail de la campagne. Elles filent aussi et font filer leurs enfans. Leur froment est beaucoup meilleur que le froment commun du pays, et ils en

retirent un meilleur prix. Ils sont tellement attachés à leur travail, qu'on fait à cette occasion des récits qui leur semblent plaisans. On rapporte que, dans une circonstance urgente, l'un de ces hommes attela sa femme à une charrue à côté d'un cheval, et finit ainsi sa besogne. L'activité de ces fermes forme un constraste frappant avec la délicatesse des DAMES qui habitent les chaumières d'Irlande. Il n'est point de considérations qui puissent déterminer celles-ci à faire le foin, et leur grande raison, c'est que ce n'est pas l'usage dans le pays; cependant elles lient le blé en gerbes, et font beaucoup d'autres travaux plus pénibles que la fenaison.

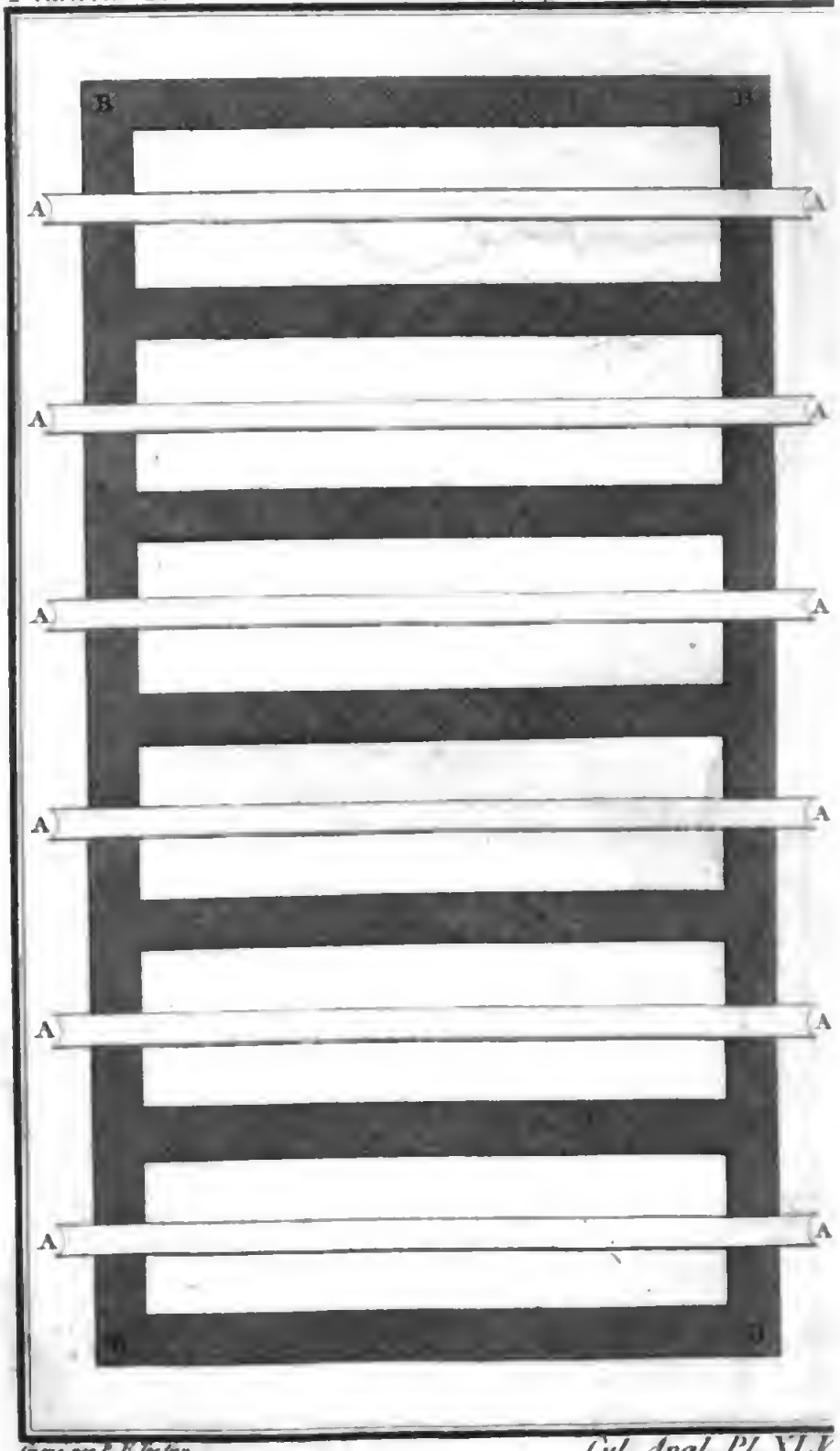
Madame Quin, toujours attentive à introduire parmi ces paysans, les usages qui peuvent le plus contribuer à leur bonheur, a souvent proposé des prix pour les femmes qui voudroient faire le foin, tels que des chapeaux, des bas, des mantelets; mais ce moyen ne lui a point réussi.

Peu d'endroits sont aussi bien boisés qu'Adair. M. Quin tient en ses mains la gestion de plus de mille acres de terre, dont une grande partie est en taillis. Son parc aux daims, de quatre cents acres, est presque rempli de vieux chênes et de belles aubépines. Il y a autour de la maison, de grandes plantations d'ormes et d'autres bois; mais l'orme est celui qui réussit le mieux. Je n'en ai point rencontré de plus beaux que ceux qu'on voit ici en grand nombre. Une belle rivière

coule au pied de la maison, d'où l'on aperçoit trois monastères de Franciscains, en ruines. Deux de ces ruines sont fort belles; plusieurs parties de la troisième sont parfaitement conservées, à l'exception du toit. On voit chez M. Quin quelques bons tableaux de maîtres italiens.

FIN DU PREMIER VOLUME.

CASCADE DE POWERSCOURT



Gravé par P. F. Tardieu. *Cul. Angl. Pl. XLV*

FOUR À CHAUX

00566411

LEGATORIA DI LIBRI
CARTONNAGE
FIRENZE